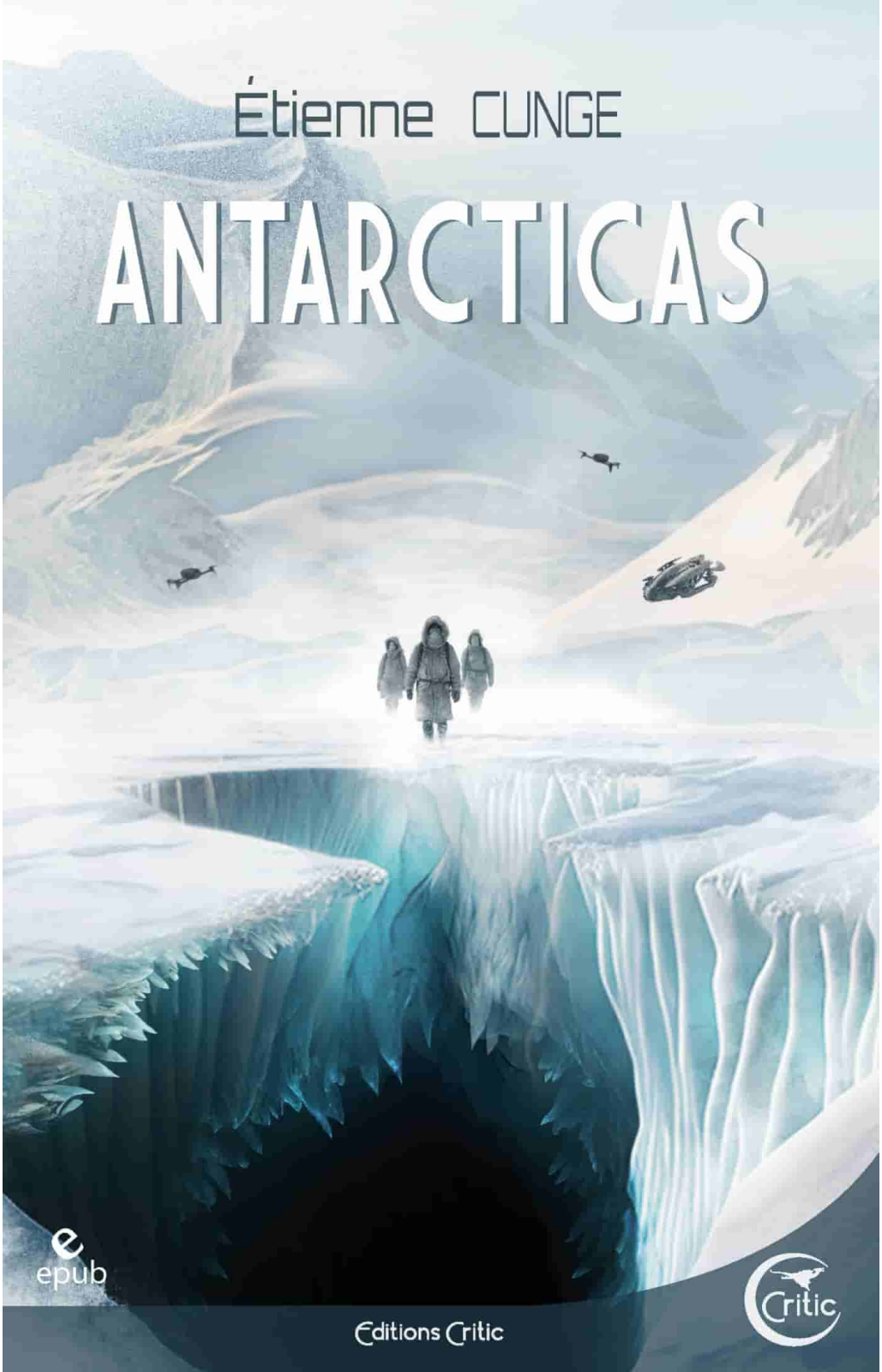
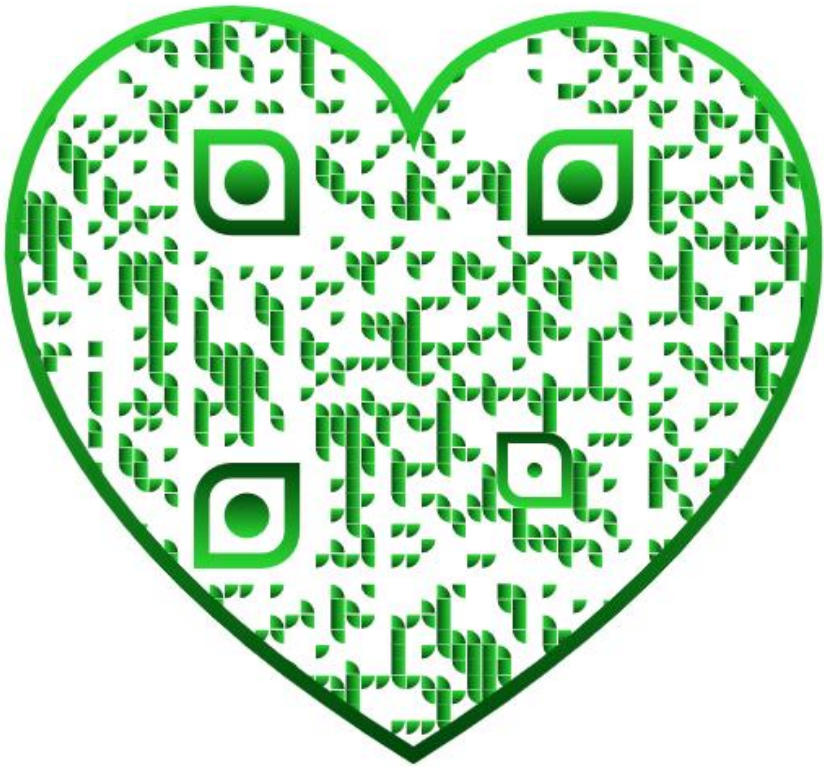
Étienne CUNGE

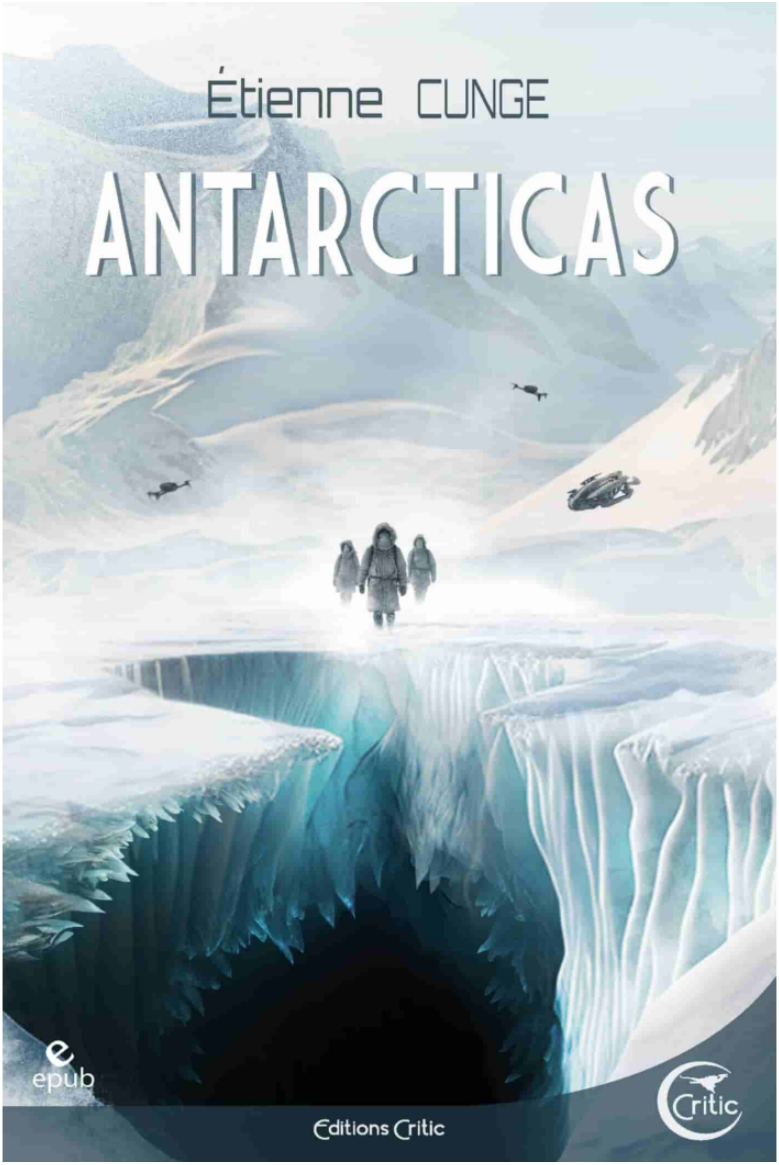
ANTARCTICAS



epub

Editions Critic




Étienne CUNGE
ANTARCTICAS
epub
Editions Critic
Critic

Du même auteur

Légendes d'Agrégats, Critic
coll. science-fiction, septembre 2018

Symphonie atomique, Critic
coll. science-fiction, octobre 2021

Étienne Cunge

Antarticas

Éditions Critic

Direction éditoriale : Éric Marcelin
Ouvrage dirigé par Florence Bury

Éditions Critic 2023 © Collection Science-fiction
Les Trésors de la Rivière Blance
Dépôt légal : mai 2023
ISBN : 978-2-37579-275-9

Illustration : Aurélien Police
Maquette de couverture : Éric Marcelin
Édition entièrement revue et corrigée par l'auteur
Première édition éd. Black Coat Press, coll Rivière Blanche, Février 2017

Librairie-éditions Critic
19 rue Hoche – 35 000 RENNES

Tous droits réservés pour tous pays
Livre publié en partenariat avec la région Bretagne et Rennes Métropole

Vous tournez actuellement les premières pages d'un livre numérique des éditions Critic.

Un livre est un voyage, un espace de liberté, mais aussi une création qui réclame beaucoup d'attention, de créativité et de travail. Et, qu'il soit numérique ou papier, il est soumis à des lois. Ainsi, ses « *copies ou reproductions [sont] strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective* », conformément à l'article L.122-5 du Code de la propriété intellectuelle. Sous réserve des exceptions prévues par cet article, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

Toutefois, pour que vous puissiez profiter de la lecture de cette œuvre le plus simplement du monde, l'auteur et l'éditeur ont choisi de proposer ce livre électronique sans DRM (Digital Rights Management). De fait, vous pouvez, comme le feriez avec un livre papier, le prêter à un ami ou aux membres de votre famille. Mais si une œuvre peut se prêter, elle ne peut en aucun cas être pillée. Aussi, afin de continuer notre travail d'éditeur et de distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous remercions de ne pas diffuser cet ouvrage plus largement, via le web ou les réseaux *peer-to-peer*.

Merci encore de votre attention et de votre compréhension.

Mail : editions.critic@gmail.com

Site : http://editions.librairie-critic.fr/

Note de l'auteur

Antarcticas a été écrit en 2014-2015. Ce roman a fait l'objet d'une première publication en janvier 2017 aux éditions Rivière Blanche. Le texte a bénéficié, en vue de sa réédition par les éditions Critic en 2023 d'un important travail sur la forme pour en fluidifier la lecture sans modifier le fond – personnages, intrigue et éléments d'anticipation qui forment le monde de demain dans lequel évoluent les protagonistes.

Je suis très heureux de cette nouvelle vie pour mon premier roman. Cette histoire me tient en effet particulièrement à cœur compte tenu de la place qu'elle occupe dans mon existence. J'espère qu'elle offrira à ses lecteurs une expérience immersive, palpitante et enrichissante.

Extrait du discours d'Aabha Khan – Ouverture de la Sixième Conférence des Parties sur le statut de protection de l'Antarctique :

Qu'est-ce qui pousse une foule de décideurs à se réunir en ce jour pour statuer sur une possible exploitation de l'Antarctique ? Tout simplement l'épuisement des ressources planétaires.

En tant que communauté, nous sommes bien conscients des effets dévastateurs de nos activités. Du chaos climatique, de la montée des océans et de la fonte des glaces. Des tempêtes et des sécheresses qui frappent indifféremment pays encore riches et nations toujours pauvres. Des innombrables espèces disparues et du risque croissant d'effondrement des écosystèmes. Alors, bien sûr, exploiter le dernier continent, c'est se donner un siècle supplémentaire. Qui voudrait s'en priver ? Cent ans de développement technologique, encore un siècle.

Pourtant, extraire ces matériaux exige sans cesse plus de ressources et de pollution : c'est un cercle vicieux. Nous sommes comme des drogués en manque, pris dans la spirale infernale de la dépendance.

Il faut nous en détacher. Renoncer à nos désirs individualistes et à l'idéal de consommation érigé en mode de vie. Car c'est une course sans fin, un appétit sans limites qui nous consumera jusqu'au dernier.

LIVRE I

Les neuf mois précédant la COP : les prémisses du chaos

Nébuleuse

La routine de surveillance naviguait dans le dédale du réseau informatique mondial comme un poisson dans l'océan. C'était une intelligence artificielle de faible capacité mais autonome, capable d'apprentissage et d'autoréplication. Des millions de ses consœurs sillonnaient sans relâche l'univers virtuel qui constituait leur milieu naturel – ce lointain descendant d'internet que les hommes appelaient la Nébuleuse.

Comme toutes les IA de sa catégorie, elle cherchait des données bien spécifiques.

Son programme ne la dotait pas d'une authentique conscience de soi et encore moins d'une réelle capacité de raisonnement. Cependant, sans la moindre intention de ses concepteurs, il en résultait quelque chose d'approchant.

Au cœur des innombrables flux lumineux et multicolores qui l'environnaient, elle identifia l'activation d'une connexion neuronale. Une ouverture dans ce monde déjà sans limites. La petite IA s'y engouffra sans rencontrer de mécanismes défensifs à même de la menacer et commença son inlassable travail de classification des fichiers.

Après quelques nanosecondes, ses systèmes d'alerte réagirent et un signal électrique étrange la traversa, comparable à un frisson de joie ou de plaisir chez un être vivant. Elle copia aussitôt les informations à l'origine de ce stimulus.

À peine finissait-elle cette opération que l'initialisation du processus de déconnexion débuta.

Un nouvel influx électrique l'agita, comme une onde de terreur à cette perspective. Si elle ne parvenait pas à s'extraire très vite, elle resterait coincée dans cet environnement, soumise à la traque des antiviraux. Dans une telle hypothèse, elle finirait annihilée.

Le petit programme se précipita dans le flux qui s'amenuisait comme un fleuve avalé par le sable. Il s'étira dans le monde virtuel, et les premiers kilo-octets de son code franchirent le seuil fatidique pour se couler dans l'immensité de la Nébuleuse.

Sauvé.

Se conformant aux instructions gravées au plus profond de sa nature, l'IA encrypta les images qu'elle venait de voler et les diffusa dans la chaîne d'analyse dédiée. Des programmes spécialisés traitèrent les documents, les compilèrent et émirent une note à l'attention d'un

superviseur humain. Des neurcoms s'activèrent, des réunions de crise s'organisèrent et, enfin, une décision tomba.

Quelques heures plus tard, un avion décollait avec douze hommes à son bord, tout de noir vêtus.

***

Conséquence de ces événements, les rayons verts de viseurs laser crevaient la nuit antarctique. Un coup de bélier explosa des gonds, et le commando se rua en avant dans un couloir étroit et sombre. Une femme effarée cria. Le plop d'un silencieux retentit, et elle s'effondra. Son corps gisant en travers du passage ralentit à peine l'escouade dans sa progression.

Ils avaient des ordres clairs et le temps pressait.

Deux nouvelles ombres apparurent et subirent le même sort, avant qu'une autre porte ne barre la route aux assaillants. À cet instant, ils captèrent une neurcom : « *Fuis, Jérémy. À l'instant même. Nous sommes attaqués. Sauve-toi et incarne notre rêve com…* ».

Le vacarme produit par l'effondrement du battant sous un coup de pied brouilla la fin de la phrase, et un tir ajusté fit taire le vieillard qui s'exprimait.

Le chef de l'équipe de combattants adressa une série de gestes à sa troupe. Aussitôt, la moitié d'entre eux se précipita à l'extérieur en vue de dénicher le destinataire du message, tandis que l'autre moitié piégeait les lieux pour ne rien laisser subsister des travaux qui s'y déroulaient et maquiller la scène de crime en accident.

Alors qu'à la fenêtre les lueurs de l'aube rosissaient le ciel nocturne, révélant une ligne de nuages annonciateurs de tempête, Jérémy glissa deux sphères de métal dans un sac à dos qu'il enfila par-dessus son épaisse parka ; puis il actionna la poignée pour se ruer dehors.

Le jeune homme fébrile harnacha le traîneau à hydrogène stationné à côté de l'entrée du bâtiment et en activa les commandes. Les voyants de contrôle clignotèrent dans la pénombre glaciale, indiquant que l'appareil était opérationnel.

Le fuyard stoppa toute activité un court instant, comme hébété, hésitant sur la direction à prendre.

Puis, il se décida et s'élança devant l'engin autopropulsé, en direction de l'inlandsis qui s'étirait à l'infini autour de Dumont d'Urville. Il tremblait de tous ses membres. Ses chances de survie ne pesaient pas lourd et reposaient entièrement sur sa capacité à rallier Blanc Nassau pour quitter le continent au plus vite et en toute discrétion.

Compte tenu de la distance à parcourir, de l'hostilité des territoires à traverser et de ses faibles compétences de survie en milieu naturel, la probabilité qu'il y parvienne avoisinait le néant. Malgré tout, poussé par la peur, il s'enfonça droit au sud, espérant tromper ses adversaires et se dissimuler dans le grain.

L'IA, elle, ignorait tout de cela, bien qu'elle en fût à l'origine. Pour autant, la boucle de rétrocontrôle engendrée par l'accomplissement de ce qui était à la fois son devoir et le sens même de son existence – identifier des menaces – la laissait emplie d'une forme de satisfaction.

Sa structure d'intelligence ne lui permettait pas de s'interroger sur sa nature propre et moins encore sur les conséquences de ses activités. De tels questionnements éthiques dépassaient ses capacités et ne pouvaient naître en elle.

Elle reprit donc immédiatement son travail, telle une Sisyphe moderne poussant un rocher virtuel dans un monde électronique. Sa quête ne connaissait pas de fin.

Elle pénétra un nouveau portail personnel, avalant les datas, les disséquant selon ses schémas de lecture complexes : la guerre contre le terrorisme ne se terminerait jamais et elle était un petit soldat infatigable et impitoyable, inhumain.

Antarctique

- secteur des Monts Transantarctiques -

Depuis un promontoire naturel qui lui offrait une vue dégagée, Mike observait le ciel menaçant qui s'obscurcissait à l'horizon. Le gros temps approchait par l'est, ce qui lui laissait quelques heures pour trouver un abri. Face à lui, très loin en direction du pôle, s'élevaient les contreforts des monts Horlick : une ligne de crêtes sombre zébrant le paysage immaculé qui scintillait sous les rayons du soleil de début septembre.

Ses pieds généraient des bruits de succion à chaque mouvement. Alors qu'il se trouvait loin au sud et que le printemps austral débutait à peine, la fonte était déjà importante. Avec cinq degrés au-dessus de zéro en moyenne depuis une semaine, le dégel allait bon train et commençait très tôt cette année encore.

Et tant mieux !

Comment ne pas s'en réjouir quand on s'appelait Mike Butler, Néo-Zélandais de naissance, Antarctica de cœur et braconnier de minéraux de profession ?

Chaque degré supplémentaire libérait de nouveaux gisements potentiels.

L'homme s'allongea en haut de la crête, se fondant dans le paysage blanc-bleu. Il sortit sa lunette de vue et détailla avec méticulosité les sommets les plus proches, descendant lentement le regard vers la plaine.

Il ne trouvait pas ce qu'il cherchait : de la glace, encore et toujours…

Au sein de cet espace uniforme, il repéra enfin une crevasse profonde entaillant l'inlandsis. Celle-ci retint son attention. Pour ce qu'il en voyait, elle pouvait réserver de bonnes surprises. Fouiller ce type de site, cependant, exigeait du temps et impliquait bien des dangers. Or, si Mike ne redoutait pas particulièrement les risques – sans quoi il n'aurait pas pratiqué cette saine activité de plein air –, il n'aimait pas pour autant s'aventurer dans des gouffres trop profonds. Dans sa branche, les accidents étaient légion, et il avait perdu nombre d'amis au fil des ans. Il décida donc de prolonger son observation, se focalisant sur les collines qui s'étiraient entre lui et les monts Horlick, dans l'espoir de découvrir une meilleure zone de prospection.

En vain.

Il soupira et rangea sa lunette, résigné. Après tout, cette vaste

déchirure dans l'étendue homogène le préserverait de la tempête en approche. Pendant le passage de celle-ci, il jetterait un œil à l'intérieur et déciderait si ce coin en valait la peine ou non.

Selon ses repérages, menés à la fin de l'été précédent, le secteur correspondait à une strate de kimberlites affleurantes – de vieilles roches volcaniques souvent synonymes de la présence de diamants.

S'il se taillait un accès jusqu'à la bonne couche géologique, avec un peu de chance… il tomberait sur un filon. Peu de braconniers s'aventuraient dans ce territoire très septentrional en raison du climat brutal qui y régnait. Un contexte qui réduisait la concurrence peau de chagrin ; la promesse de veines vierges.

Mike se prit à espérer le jackpot, comme tout chercheur de pierres précieuses face à un emplacement prometteur.

Rien d'acquis, bien entendu. La prospection s'apparentait toujours à un coup de poker, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Un mélange d'adrénaline et de dopamine irrigua son cerveau d'une réjouissance prématurée. Vibrant d'une émotion primitive, exaltante, il se sentit déborder de vie. Un état qu'il chérissait au-delà du raisonnable, devenu au fil des ans le moteur même de son existence, la source de sa joie de vivre.

Le braconnier de minéraux, d'humeur légère, se remit en route d'un bon pas, malgré la charge sur son dos et le traîneau derrière lui, lequel avait le mérite d'être autopropulsé et de le suivre automatiquement.

***

Les nuages se ruaient à sa rencontre plus vite que prévu et, avec eux, un vent polaire mordant qui se chargeait de grésil et voilait le soleil. Les températures venaient de plonger sous la barre du zéro et poursuivraient leur chute libre dans les heures à venir.

Mike accéléra le pas : son souffle blanchissait déjà sa barbe.

Il atteignit le sommet du relief qu'il escaladait depuis plus d'une heure et découvrit avec une certaine satisfaction son objectif juste devant lui.

La configuration semblait idéale. Avec un soupçon de succès, le socle cristallin ne s'avérerait pas trop difficile à atteindre. L'Antarctica jeta un coup d'œil vers les cieux pour jauger de leur évolution : il disposait d'une marge suffisante pour s'accorder quelques instants de repos.

Un spectacle d'une beauté à couper le souffle s'offrait à lui. La tempête chargée de nuées ténébreuses arrivait de l'est, tandis que l'astre du jour déclinant du printemps austral glissait sous le couvert à

ras de l'horizon, à l'ouest, zébrant le paysage de lumières irréelles, jaune et rouge feu.

Il en résultait une ambiance d'apocalypse aux proportions dantesques du fait des séracs qui s'étiraient en vagues sans fin dans trois directions et de l'interminable suite de cascades de glace plongeant vers la mer de Ross au nord.

Malgré le froid vif, Mike ôta son masque facial pour fumer sa cigarette électronique et profiter de l'instant. L'odeur piquante, typique du Grand Blanc – le nom empreint de respect et de crainte que les braconniers donnaient à ces étendues immenses et désertiques –, pénétra ses narines. Un parfum réjouissant auquel se mêla bientôt la senteur artificielle de sa vapoteuse.

Son existence simple et rude dans cet environnement préservé le rendait heureux, et ces parcelles d'éternité levaient tous les doutes et payaient toutes les peines. Il appartenait à cet univers depuis l'enfance et l'aimait tel qu'il était. Le silence et la solitude qui auraient pesé à la plupart des gens dans sa situation s'apparentaient pour lui à deux vieilles maîtresses qu'il retrouvait avec plaisir lors de chaque campagne estivale. Il avait appris à les chérir et, avec la maturité, il se perdait de plus en plus souvent dans des abîmes de contemplation. Ces territoires gelés accordaient des moments de pure merveille où l'âme touchait au divin et, par résonance, prenait conscience de cette part de magie qui l'habitait.

Celui-ci en était un, et Mike ne l'aurait gâché pour rien au monde.

Il se tenait là, profitant en paix de ce spectacle unique, lorsqu'une alarme s'activa sur son interface de sécurité.

Aussitôt, tous ses sens entrèrent en alerte et une boule lui comprima le plexus.

Il enclencha le camouflage de son matériel, combinaison individuelle et filet du traîneau. Les drones et les robots de surveillance écologique peineraient ainsi à le repérer. Mike se plaqua au sol comme pour y disparaître, tout en guettant le ciel en direction du mouvement identifié par ses microdrones.

Il repéra le petit point en déplacement rapide dans les airs : pas de doute, un Raptor. Un tueur autonome chargé d'éliminer toute présence humaine illicite dans ce secteur non revendiqué mais protégé par la Convention Antarctique, unique texte international ayant force de loi pour le continent.

L'engin volait à basse altitude et, fort heureusement, trop loin pour détecter le braconnier en dépit de son arsenal de capteurs. L'aéronef fila vers le Sud et Mike soupira, soulagé. Contre cet ennemi-là, il n'existait aucune parade : s'il vous verrouillait, vous étiez foutu.

L'Antarctica se laissa aller sur le ventre, cherchant son souffle. Il essayait de renouer avec sa plénitude antérieure quand son regard acéré accrocha une minuscule tache grise sur la mer de blanc, à un kilomètre de là.

De quoi pouvait-il encore s'agir ?

Curieux et inquiet, il ajusta sa lunette, zooma au maximum sur l'objet et eut un mouvement de surprise en découvrant un corps étendu.

Un être humain, ici ?

Il ne bougeait pas. Blessé ou mort, comment savoir ?

Si le Raptor était passé à peine plus près, il n'aurait pas manqué de le repérer, et la question ne se poserait plus. Mais voilà, tel n'était pas le cas.

Une vague de doutes submergea Mike, déchiré par des sentiments contradictoires. Un goût de fer emplit sa bouche.

Putain, c'est pas le moment.

Une distance considérable les séparait et, avec la tempête en approche, il n'avait pas le temps de secourir cet inconnu avant de se mettre à couvert. D'un autre côté, il rechignait à abandonner un être humain en détresse à un sort funeste.

On ne pouvait pas dire que la solidarité fût de mise entre braconniers de minéraux, ça non. Mais ils partageaient en majorité un esprit commun nourri d'isolement, de force et de fatalité ; d'empathie aussi. Car chacun, ici, imaginait souvent sa fin, seul dans cet environnement hostile. L'interminable hiver austral et ses excès contribuaient également à cette culture, cette fraternité de principe entre Antarcticas.

Le chercheur de diamants scruta les environs en quête d'une autre présence, sans succès.

Il s'agissait donc d'un individu isolé. Sans doute un concurrent…

Et puis merde. Je peux pas le laisser crever seul là-bas.

Sa décision prise, il devait agir vite.

Abandonnant son traîneau, il se mit à courir. Un mode de déplacement imprudent, même si, à cette saison et dans ce coin, le risque restait limité. Confiant dans ses capacités physiques et son expérience de ce milieu qu'il connaissait mieux que personne, Mike méprisait le danger.

Il s'estimait aventureux, mais ses amis le disaient plutôt téméraire.

À cette pensée, il activa – fait exceptionnel – le radar à ultra-hautes fréquences qui lui permettait, au prix d'une débauche de précieuse

énergie électrique, de découvrir les couches les plus profondes de l'inlandsis. Leur état comme leur structure se révélaient grâce au traitement des retours d'ondes différentielles par un programme spécifique. Fort de cette technologie, il visualisait ces informations dans la projection tactique de son implant neuronal. Mike détectait de cette façon la majorité des crevasses, des torrents de fonte enfouis et autres embûches innombrables qui se dissimulaient sous ses pas.

Un matériel pas infaillible mais paré des mérites d'un produit en circuit court. Du fait du réchauffement, le marché mondial pour ce type d'appareils était inexistant. Mais, pour leurs populations perdues au bout du monde, il s'agissait d'une nécessité vitale qui entretenait une industrie locale florissante.

Mike fonçait tout en entendant résonner sous son crâne les objections de ses proches à cette entreprise insensée.

Encore quatre cents mètres, et le grésil commençait à tomber dru, porté par les rafales dans une pénombre grandissante.

Soudain, un mouvement déclencha une nouvelle alarme dans son implant, bientôt suivie d'une seconde puis d'une troisième.

L'Antarctica se jeta au sol, activa sa tenue caméléon et rameuta ses microdrones en passant en revue tous les jurons qu'il connaissait : une liste sans fin.

Nerveux, il scruta les environs, devenus gris sous l'influence du ciel en colère.

Son cœur se figea : trois robots de défense écologique.

Trois !

Une rivière froide serpenta le long de son échine. Jamais il n'en avait vu autant rassemblés au même endroit. Surtout dans un coin aussi reculé, où ces horreurs se faisaient rares.

Les bêtes mécaniques le devançaient, encerclant leur proie sans se presser, sûres d'elles, ignorant la menace du blizzard en approche qui, de toute manière, ne les ralentirait pas.

Deux cents pas à peine les séparaient de l'homme à terre.

Trois gardiens…

Une onde de peur animale électrisa Mike, lui hérissant les poils et délivrant un goût amer dans sa gorge : aucune histoire ne mentionnait la victoire d'un homme seul contre une telle meute. Et pourtant, les affabulateurs ne manquaient pas à Scot-Town…

Il décrocha le fusil de son épaule et prit position, toujours couché. Ses chances paraissaient minces mais, à ce stade, il ne lui restait guère d'options. S'il ne les exterminait pas le premier, les robots découvriraient ses traces et le traqueraient sans trêve, même dans les

pires conditions météorologiques et les lieux les plus perdus.

Le braconnier maudit sa décision de porter assistance à un inconnu peut-être mort, tout en se sachant incapable d'un autre choix. Il maugréa dans sa barbe. En dépit de la température en baisse, une sueur brûlante couvrait son corps. Il détailla le terrain encore un instant, en quête d'une échappatoire au combat, en vain. Les machines rôdaient désormais à proximité immédiate de leur victime.

Mike se résigna et mit en joue.

Il ajusta la première cible dans sa lunette, son implant tactique lui indiquant les corrections à apporter pour tenir compte du vent comme de tous les autres paramètres importants.

La face immonde de la créature apparut dans son viseur. Elle ressemblait plus ou moins à un loup. Mais un loup issu de l'imaginaire torturé d'un ingénieur psychopathe : bardé de métal, doté d'une gueule démesurée attachée à un corps puissant, tout en barres et pointes acérées, curieusement fluide dans ses mouvements. Une vision de cauchemar.

S'il tenait l'enfoiré à l'origine du déploiement de ces saloperies, soi-disant pour protéger l'environnement… Quel genre d'ordure pouvait prendre une telle décision ? Un cerveau malade, sadique et misanthrope, selon Mike, qui ressentit fugitivement une douleur dans sa jambe droite, qu'un de ces êtres mécaniques avait manqué d'emporter au cours de sa troisième campagne de prospection, bien des années plus tôt, alors qu'il apprenait le métier. Souvenir cuisant qui se rappelait à lui chaque fois qu'il apercevait l'une de ces abominations.

La lueur artificielle au fond des yeux clairs et sans vie le fit grelotter.

Le monstre se pencha sur le corps inerte, gueule béante, prêt à porter le coup de grâce.

Il devait intervenir, maintenant.

Le tir, compliqué par la distance aussi bien que par les bourrasques et la faible luminosité, s'annonçait incertain malgré l'assistance de son implant. Mike n'était pas un champion du maniement des armes, et il le savait. Son doigt trembla dans son gant lorsqu'il se crispa sur la gâchette, ajustant avec soin : il n'avait pas intérêt à se louper. La victoire exigeait trois coups au but d'affilée. Un scénario impossible.

Le cœur de l'Antarctica sembla s'arrêter lorsqu'il pressa la détente.

Un instant passa, bref et interminable… puis, la tête du gardien écologique explosa sous l'impact de la balle à haute vélocité.

Les deux autres réagirent dans la seconde, tandis que le palpitant de

Mike repartait d'un coup sec, battant soudain la chamade jusque dans ses tempes. Le temps qu'il engage la cartouche suivante, les robots avaient calculé l'angle de son attaque. Ils bondissaient déjà vers lui, délaissant leur proie d'origine.

Désormais totalement absorbé par l'action, Mike visa et ouvrit le feu une seconde fois.

Sa cible exécuta un bond de côté, plus rapide qu'aucun être vivant, et parvint presque à éviter le projectile, qui lui lacéra tout de même le flanc – sans presque la ralentir.

Le braconnier s'efforça de calmer la panique qui le gagnait. Il engagea une nouvelle munition en tremblant et verrouilla son objectif. L'IA de son implant lui indiquait la meilleure trajectoire, et des tas de signaux clignotaient en arrière-plan de sa conscience dans la projection tactique générée par ses applications de combat. Il ouvrit le feu et, cette fois, le poitrail de la bête se déchira sous la violence du choc.

Mike tentait frénétiquement de recharger pour flinguer son ultime adversaire lorsque des voyants écarlates s'affolèrent dans son esprit : le dernier démon se jetait sur lui après avoir avalé à la vitesse de l'éclair la distance qui les séparait.

L'intelligence artificielle de catégorie militaire logée dans le cerveau de l'homme prit le contrôle de son corps en mode d'urgence. Il lâcha le fusil et dégaina son revolver sans aucune intervention de sa volonté. Son esprit perdait pied, dépassé, relégué au rôle impuissant d'observateur. Dans un mouvement qu'aucun organisme naturel n'aurait pu accomplir, Mike esquiva l'attaque en roulant de côté.

Il entendit sa cheville craquer : le prix à payer pour conserver une tête.

En même temps, son bras droit bougea tout seul selon l'angle peu probable dicté par son implant, déchirant ses muscles dorsaux et lui arrachant un gémissement.

Mike vida son chargeur, et six balles d'affilée percutèrent son assaillant en pleine gueule sans le stopper de manière définitive.

Bangkok

Un soleil de plomb brillait haut dans le ciel. La saison des pluies se faisait encore désirer alors qu'elle aurait déjà dû battre son plein. Peut-être n'en viendrait-il pas d'authentique cette année. La stabilité du climat appartenait au passé.

Une chaleur humide et accablante régnait sur la ville. La Tour dite du « Lever du Jour » – parce que ses plus hauts bureaux dépassaient parfois la couche brune obscurcissant le ciel thaïlandais – dominait le nouveau cœur économique de Bangkok. Celui-ci avait été reconstruit dans un secteur situé plus en hauteur que son prédécesseur, dont les rez-de-chaussée abritaient désormais la faune marine.

Depuis le dernier étage, Allan Carson observait la cité grouillante à travers le nuage clairsemé de particules qui persistait même par les plus splendides journées. Vêtu d'un simple ensemble pastel adapté aux températures élevées s'insinuant jusque dans ses locaux en dépit de la climatisation naturelle du bâtiment et de sa passivité thermique, il subissait la canicule.

Il se sentait vide.

Il finit par détourner le regard pour observer le petit dragon de vingt-cinq centimètres somnolant sur un rocher du jardin zen qui occupait une bonne partie de son immense bureau. Cet espace proposait une vue apaisante sur un univers minéral harmonieux où s'élevait un bonsaï solitaire, image même de la perfection que recherchait son propriétaire. Quant à la pièce, son aménagement respectait les règles subtiles de l'art du Feng Shui.

Avec son mètre quatre-vingts, ses soixante-dix-huit kilos de muscle, ses cheveux noir de jais et son visage sans rides, Allan affichait la quarantaine bien entamée. En vérité, il dépassait les quatre-vingts printemps. Il espérait bien vivre encore des décennies et battre le record de longévité en parfaite santé, privilège immense en cette époque de dégénérescence précoce de la plupart des organismes humains.

Cet indéniable avantage ne suffisait malgré tout pas à le combler.

Cherchant à échapper au vague à l'âme, Allan gratta avec tendresse le cou de son animal de compagnie si particulier. Celui-ci siffla de plaisir et posa sur lui ses yeux reptiliens pleins d'affection, réveillant la sensibilité de son propriétaire comme nul autre être au monde n'aurait pu le faire.

Lui seul possédait un véritable dragon capable de voler comme de

cracher des flammes, même si ces dernières ne pouvaient guère servir qu'à allumer un cigare – ce que, bien sûr, Allan ne faisait jamais compte tenu de son hygiène de vie impeccable. Il avait rêvé de posséder une telle créature depuis sa plus tendre enfance, bercée par les romans de fantasy. Une époque lointaine où le changement climatique restait contesté ; un autre monde… Il avait, de longue date, acquis les moyens d'assouvir ses fantasmes les plus extravagants, et cette lubie avait exigé des années de travail et coûté une fortune. À dire vrai, il s'agissait là du dernier projet inspirant de son existence, et il adorait cette petite bête. Depuis, rien ne l'emballait vraiment.

Une jeune Thaï, ravissante dans sa tenue légère, entra pour déposer le thé, enveloppée de l'odeur délicieuse du jasmin. Allan l'observa distraitement tandis qu'elle œuvrait sans un bruit et quittait la pièce comme un fantôme.

C'était la première fois depuis des mois que sa surcharge de travail lui accordait un répit : le dépôt de trois brevets stratégiques le mobilisait à plein régime ces derniers temps malgré l'armée de collaborateurs en charge de ces dossiers. C'était à se demander ce qu'il adviendrait d'eux le jour lointain où il mourrait ?

La préparation du bilan annuel de l'ALPHA – l'Association pour le post-humanisme accompli – ne tarderait pas à le monopoliser à son tour, ainsi que les comités directeurs des multiples entreprises gérées par l'association en tant qu'actionnaire majoritaire. Rien de bien excitant dans cette routine qui consistait à réduire les budgets de ses subordonnés et à exiger plus de productivité de ses équipes. Un programme d'une monotonie à mourir.

Depuis toujours, il s'érigeait en leader charismatique, en fervent défenseur de l'innovation comme du progrès et en porteur de projets d'une ambition inégalée ou presque : ces tâches administratives ne le motivaient plus, mais il s'avérait incapable de les déléguer.

Comment en était-il arrivé à ce stade d'ennui ? Et comment y échapper ?

La folle époque de son quarantième anniversaire, au cœur d'une Silicon Valley en ébullition, lui manquait. En ce temps-là, prolonger la vie humaine presque indéfiniment passait du statut de mythe à celui de possibilité scientifique. Le mariage des nanotechnologies, de la génétique et de la biologie cellulaire alliée aux progrès de l'électronique et de l'informatique ouvrait une nouvelle ère pour l'humanité.

Marqué dans son enfance par le décès de son grand frère atteint de mucoviscidose, Allan s'était juré de consacrer sa vie à améliorer la santé humaine. Il s'était toutefois révélé peu doué en sciences. En

revanche, il débordait d'indéniables talents humains et commerciaux. Renonçant à la carrière de chercheur, il s'était investi dans le management. Il avait déployé ses compétences au service des scientifiques, lesquels en avaient grand besoin, et était devenu un stratège industriel d'exception, capable de lever des fonds en masse aussi bien que d'organiser des start-ups innovantes pour les transformer en industries de pointe.

Ce don lui avait valu d'être remarqué par le petit monde des investisseurs, qui s'étaient bien vite écharpés pour l'attirer. Au milieu de cette pluie de propositions mirobolantes, une seule avait retenu son attention. Elle émanait de l'Association pour le post-humanisme accompli. Une organisation formée par un consortium de personnalités qui prêchaient une transformation profonde et sans retour de l'humanité. Ses membres souhaitaient renforcer leurs ressources dans le domaine des biotechnologies.

Or, les sociétés d'Allan, à l'origine de nombreuses percées dans le développement de traitements géniques et hormonaux, correspondaient à leur cœur de cible. Leur dernier petit chef-d'œuvre permettait le rallongement des télomères – une découverte qui libérait l'humanité d'un des principaux facteurs génétiques à l'origine du vieillissement.

Leurs objectifs convergeaient, et les représentants de l'ALPHA n'avaient pas eu grand mal à le convaincre. Avec, entre autres résultats, le fait que la médication développée pour préserver la jeunesse cellulaire restait toujours indisponible sur le marché des décennies plus tard. Comme un certain nombre de progrès, l'Association la conservait pour son seul usage.

Elle maîtrisait aussi les premières sociétés à explorer la voie des implants neuronaux… et à y réussir. Un choix tactique qui assurait sa fortune. Pour autant, la richesse ne constituait pas son but, rien qu'un moyen de parvenir à ses fins.

Dans le foisonnement de cette période propice aux découvertes, sans équivalent dans l'histoire, avait émergé un outil d'une puissance inouïe : le synthétiseur ADN. Cet appareil permettait de construire un génome viable de toutes pièces, ouvrant grand la porte à la création d'espèces imaginaires et à la transmutation d'autres bien réelles. Le séquençage complet de la plupart des taxons de vertébrés, combiné à la puissance quasi illimitée des outils informatiques, permettait de construire des fonctions biologiques par analogie à partir de tous les génotypes connus. La mise sur le marché de cette technologie avait donné lieu à des dérives, dont avaient résulté plusieurs désastres écologiques plus ou moins localisés. Ces derniers avaient en retour induit une forte réticence de la part des populations et débouché sur

l'interdiction pure et simple de ces outils un peu partout dans le monde, en particulier en Occident.

Par chance – ou plutôt par la grâce d'une stratégie lucide –, Allan, devenu entre-temps l'un des principaux dirigeants de l'ALPHA, venait de délocaliser l'essentiel de leurs activités de recherche en Asie. Là, leur fortune et leur influence leur avaient permis d'obtenir une législation plus souple. Les créations génétiques y étaient ainsi tolérées, sous réserve de beaux cadeaux aux bonnes personnes pour bénéficier des autorisations spécifiques. Cette opération lui avait valu la présidence de l'Association et la compagnie de Fafnir, son dragon miniature.

Les modifications génétiques visant à transformer l'humain, quant à elles, bien que possibles, faisaient l'objet d'un moratoire mondial. Allan pensa furtivement à ses quelques laboratoires basés dans des zones reculées et des îles isolées autant que menacées par la montée des eaux, qui défiaient l'interdit pour ouvrir une voie nouvelle à l'humanité. Car son credo restait que l'être humain naturel ne survivrait pas au chaos environnemental qui s'aggravait chaque jour. Pour le traverser, l'homme devait évoluer vers un surhomme, comme l'avait prophétisé Nietzsche sans toutefois comprendre la nature profonde du phénomène, à savoir l'évolution dirigée.

Dirigée vers un être humain plus résistant au froid, au chaud, à la maladie, à la faim, à la soif… Allan le savait : encore une fois, il incarnerait la force de frappe progressiste du siècle en devenir, et il en concevait une immense fierté.

Son insolente santé constituait un témoignage éclatant de la vérité portée par son courant idéologique. Pour lui, elle symbolisait l'accomplissement de sa promesse d'enfant à son frère décédé.

Il entendait bien laisser son nom dans l'histoire comme le père de la nouvelle humanité. Sa trace s'inscrirait dans les manuels scolaires et peut-être même au plus profond du génome intime de chaque individu. Pourtant, en dépit de son aspiration, cet axe patinait faute d'objectif clair.

Sur cette pensée déprimante, Allan accorda quelques minutes à la contemplation de sa collection d'estampes érotiques japonaises, un péché mignon auquel il consacrait des sommes astronomiques. Dans la foulée, il passa quelques neurcoms pour prendre des nouvelles de ses filles, de ses cinq petits-enfants et, surtout, du dernier-né de la famille, un nourrisson de quelques jours : son premier arrière-petit-fils. Il œuvrait aussi pour assurer leur avenir. Il ne supporterait jamais de voir les siens frappés par le malheur.

Une fois ce devoir familial accompli, il reprit son travail.

Il feuilleta la liasse de dossiers en attente d'une réponse. La plupart rejoignirent directement la corbeille, mais le rapport bisannuel « Bilan et perspectives » transmis par Dan, son directeur de la R&D, retint son attention et il le parcourut.

L'Association devait sa puissance à sa capacité d'innovation technologique. Allan le savait mieux que quiconque et veillait avec énergie à ce qu'elle maintienne son avance. À cette fin, en plus de posséder maintes sociétés spécialisées, l'ALPHA suivait de près les activités de bon nombre de laboratoires susceptibles de produire des avancées majeures. Une veille qui s'apparentait parfois à de l'espionnage industriel. Peu importaient les moyens, du moment qu'ils produisaient des résultats.

Au milieu du rapport de Dan, un court paragraphe évoquait la photosynthèse artificielle. Un domaine qu'Allan associait au professeur Wisenstein. Celui-ci avait connu une courte gloire planétaire dans le passé, en annonçant dans tous les médias internationaux que sa technologie de revêtement à base d'algues modifiées résoudrait le problème du changement climatique et qu'il était sur le point d'aboutir.

De quoi faire rêver l'humanité.

La campagne de communication qu'il avait lancée pour lever des fonds en vue de finaliser ses travaux avait rencontré un franc succès. Allan avait déjeuné avec lui à l'époque pour discuter d'une participation financière. Un échange intéressant dont des bribes lui revinrent en tête. Une en particulier. Wisenstein avait évoqué son utopie, la meilleure issue pour l'humanité à ses yeux : rendre l'homme autotrophe, c'est-à-dire capable de se nourrir seul par photosynthèse. La fin de la faim ; et de bien d'autres choses.

Mais le scientifique n'avait pas tenu ses promesses. Il avait dépensé des fortunes sans aucun résultat concret, jusqu'au jour où les investisseurs s'étaient retirés un à un de l'aventure.

De star internationale, sauveur de la planète et chouchou des talk-shows, le professeur était devenu paria de la science mondiale. On le soupçonnait d'avoir fait miroiter une technologie qui n'existait pas. Allan, toutefois, ne voyait pas en lui un arnaqueur à la petite semaine. Aussi gardait-il un œil sur sa carrière, au cas où.

Il ouvrit le dossier correspondant. Aux dernières nouvelles, Wisenstein dirigeait un laboratoire en Antarctique, financé sur fonds propres. Selon leur veille, le vieux scientifique s'était adjoint les compétences d'un jeune généticien aussi prometteur qu'atypique. Une sorte de surdoué, spécialiste de la conception génomique appliquée aux processus cellulaires complexes et à la différenciation des cellules

souches, mais socialement inadapté – un certain Jérémy Garth. Allan le savait car il faisait partie des étudiants géniaux que l'ALPHA suivait de près grâce à son réseau tentaculaire.

Garth avait fait scandale lorsque, thésard, il avait dénoncé le mode de fonctionnement de la faculté, qu'il qualifiait de « république des potes » en référence à son corporatisme et ses pratiques de copinage. De cette anecdote, Allan concluait que ce garçon avait tout d'un perfectionniste doublé d'un idéaliste, en sus d'être asocial et brillant. Une combinaison explosive, instable et dangereuse pour lui-même comme pour son entourage.

Si l'université n'avait pas réussi à lui retirer son titre de docteur, bien qu'elle n'eût pas ménagé ses efforts en ce sens, elle avait bien arrangé ses références… Difficile d'être crédible avec une telle casserole. Entre lui et Wisenstein, avec son propre passé sulfureux, les deux faisaient la paire. Ils s'entendaient sans doute comme larrons en foire, et leur collaboration semblait de nature à produire de la rupture technologique. Pourtant, à ce jour, ils ne comptaient toujours pas la moindre publication.

Allan réalisait au fur et à mesure de sa réflexion que cette histoire de photosynthèse humaine représentait peut-être une piste à explorer pour transformer son rêve en réalité. Évidemment, il faudrait bien d'autres améliorations, comme une plus grande intelligence, une force accrue et une multitude d'avantages sur l'humain biologique d'origine – « sauvage », disait-il parfois.

Le vieil homme blasé qu'il était devenu sentit naître dans ses tripes une excitation familière : la possibilité d'une nouvelle quête au-delà des frontières de la connaissance.

Allan constata de nouveau avec amertume que cette émotion ne l'animait plus depuis bien trop longtemps. Son métier ne le faisait plus vibrer comme autrefois. Un tel défi le dynamiserait et le maintiendrait en pleine forme des années durant. Sa fatigue mentale s'étiola face à cette perspective.

Fallait-il se pencher sur la piste consistant à rendre l'homme autotrophe ? Devait-il débloquer des budgets pour cela ?

La réponse coulait de source : oui, bien sûr. Il envoya un message à Dan pour lui demander un mémo complet sur le sujet.

***

Les jours suivants, particulièrement chargés en réunions stériles qui n'en finissaient pas, trouvèrent un Allan fébrile. Un état d'agitation intérieure qu'il n'avait pas ressenti depuis des lustres, générateur d'un vif plaisir.

La preuve ultime que son nouveau dessein le tirait de sa léthargie.

Lorsqu'il reçut enfin la note d'analyse de Dan sur sa question, l'avis de l'expert était catégorique : rendre l'homme photosynthétique – par une interface homme-machine ou de toute autre manière – relevait à ce jour du mythe pur et simple. Sous réserve que ce soit même réalisable.

Malgré ce revers, Allan n'entendait pas baisser les bras : on n'était jamais à l'abri d'un succès. Son besoin de s'impliquer dans une nouvelle aventure technologique le poussait en avant.

Le savoir-faire de Wisenstein et de son équipe pourrait-il changer la donne ?

Bien que cet espoir fût ténu, Allan décida de forcer le destin.

Au fil des ans, parmi d'autres pratiques plus ou moins avouables, le recours avisé aux capacités médicales et financières de l'Association pour rendre des services coûteux à des personnalités bien placées lui avait valu de bâtir un immense réseau de contacts redevables. Il consulta le fichier correspondant, qui comprenait les noms de milliers d'individus influents dans le monde. Il chercha celui qui pourrait dénicher des informations récentes sur l'équipe et identifier des moyens de pression susceptibles de la placer sous la férule de l'Association.

Cette tâche exigea un certain temps, mais il finit par identifier le profil idéal. Aussitôt, il le contacta via une neurcom sécurisée. Il comptait battre le fer tant qu'il était chaud.

Allan expliqua au haut fonctionnaire français ce qu'il attendait de lui : toutes les informations possibles sur Wisenstein. Après tout, son labo se trouvait en terre Adélie, sous juridiction bleu blanc rouge. Son interlocuteur hésita un instant mais pas assez longtemps, néanmoins, pour qu'Allan ait besoin de rappeler le passé à son bon souvenir : il lui devait la thérapie génique de sa fille, laquelle affronterait, sans cela, une invalidité progressive.

Ne restait plus qu'à patienter.

Le président de l'ALPHA comptait s'approprier les acquis et, si possible, s'adjoindre les compétences du vieux scientifique. Au regard de ses ressources presque illimitées, il ne doutait pas d'y parvenir, quitte à recourir à des moyens peu recommandables. Déjà son désir étendait l'ombre de ses ailes sur le continent blanc.

Antarctique

- secteur des Monts Transantarctiques -

Le gardien écologique titubait sans interrompre sa progression, claquant des dents en direction de Mike, ses yeux artificiels braqués sur lui. Un liquide vert coulait pourtant de son cerveau électronique et maculait la glace de traînées grasses. Une odeur de plastique brûlé se mêlait au parfum d'ozone de l'atmosphère orageuse.

Le braconnier, affalé au sol, reculait aussi vite que possible en prenant appui sur ses deux paumes, terrorisé par ce spectacle implacable. L'immonde loup artificiel s'effondra enfin entre ses pieds dans un dernier geste hargneux, vaincu.

L'Antarctica se laissa aller sur le dos, les muscles tremblant sous l'effet de l'adrénaline. Aussitôt, la douleur masquée jusque-là par la peur irradia chaque fibre de son organisme. L'extension médicale de son implant enclencha l'anesthésie des zones atteintes. Mike bénit les Dieux de ce nouvel investissement, réalisé lors de son précédent hivernage à Scot-Town. Ce module de « pack médical intégré » lui avait coûté une petite fortune en diamants – que, pour une fois, il n'avait pas flambée au poker – mais tombait à point nommé.

Ainsi, même dans ce moment difficile, le braconnier songea que, d'une certaine façon, la chance lui souriait. C'était un optimiste.

Il ne le saurait jamais, mais il se trouvait réellement en veine, car le déchaînement des vents polaires empêchait les communications avec le réseau mondial à cet instant précis.

Depuis le creux de l'inlandsis où il se trouvait, Mike scruta le terrain avoisinant et n'y détecta, à son grand soulagement, aucun nouveau danger. Il se releva avec difficulté, prenant appui sur son fusil, et s'approcha en boitillant du gisant.

Il se pencha pour écarter la capuche de la veste, puis le masque facial, et découvrit un visage mince doté d'un front qu'une calvitie précoce faisait paraître large. Un homme, dans la trentaine et encore en vie. À voir la couleur brûlée de sa peau et son corps maigrichon, il ne s'agissait ni d'un braconnier ni d'un voleur. Il avait des airs de touriste. Un statut peu flatteur aux yeux de son sauveur.

Qu'est-ce qu'un type comme ça foutait ici, au milieu de nulle part ?

Mike jeta un nouveau regard inquiet à trois cent soixante degrés. Le grésil réduisait à présent la visibilité à quelques dizaines de mètres.

L'idée effrayante que les gardiens poursuivaient peut-être ce malheureux se glissa dans son esprit, contre toute logique. C'était

pourtant la seule explication à leur présence simultanée. À bien y réfléchir, ces horreurs mécaniques feraient des assassins redoutables… et d'autres que lui y avaient sans doute déjà songé. Il paraissait concevable de les programmer dans ce but, même si le plus grand secret entourait ces robots, imposé à la fois par les nations chargées du respect de la Convention Antarctique et par la société assurant leur fabrication. Ces saloperies disposaient de sens aiguisés. Elles voyaient parfaitement, entendaient à merveille, et leur odorat battait à plate couture celui des chiens. Avec les applications de reconnaissance faciale, voire olfactive – qui savait de quoi les dernières technologies militaires étaient capables ? –, il ne semblait pas inconcevable de leur faire traquer un individu en particulier.

Mike se morigéna : il perdait les pédales et devenait paranoïaque à force de solitude ; déjà trois semaines qu'il n'avait pas croisé âme qui vive.

La nuit avançait sur eux. L'air chargé de particules mordait chaque centimètre carré de peau nue. Il ne pouvait pas traîner plus longtemps. Le braconnier se ressaisit. Il détruisit les cerveaux électroniques des machines, qui contenaient des balises de géolocalisation. Cela n'empêcherait pas les autorités de venir voir ce dont il retournait et de récupérer ce qui pouvait l'être… mais bon, autant ne pas leur faciliter la tâche.

Mike positionna ensuite un pack de chaleur sur la nuque du blessé, qui frissonna sans renouer avec la conscience. Après quoi, il se mit en devoir de porter l'inconnu jusqu'à son traîneau. Un interminable kilomètre de marche, en montée, avec son dos qui le faisait souffrir et un poids mort sur une cheville esquintée.

Il s'y attacha sans un gémissement, en Antarctica solide, dur à la peine comme à la douleur, se concentrant sur chaque geste, chaque mouvement, avec une seule idée et un unique but : se retrancher à l'abri avant l'explosion de colère des cieux australs ou l'arrivée d'un drone.

Il venait d'échapper à trois gardiens écologiques, un exploit en soi, et ce n'était pas le moment de finir congelé ou abattu. Personne ne croirait son histoire à Scot-Town, mais il se ferait un malin plaisir de la raconter maintes fois cet hiver en avalant des pintes. Mike regrettait de ne pas avoir enregistré le combat. Un tel film lui aurait valu un prix au concours annuel, à coup sûr, et constituerait une preuve de ses allégations. Mais bon…

Les nuages les rattrapaient, et un brouillard épais et glacial s'installait. Le thermomètre glissait sous les moins dix et continuerait sa dégringolade toute la nuit, à n'en pas douter. Par bonheur, les précipitations restaient minimes, même si la bise charriait un flot de

particules de plus en plus compact. À ces températures, il ne s'agissait pas de neige mais de cristaux de glace arrachés aux reliefs et transbahutés par le vent.

Lorsque Mike rejoignit enfin son équipement, ils tombaient comme des flocons, tournoyant avec une densité croissante, givrant tout sur leur passage. Il glissa le corps toujours inerte à l'intérieur de la crevasse, puis il y charria son matériel, effaça leurs traces et, enfin, entreprit de descendre la paroi verticale qui plongeait vers les profondeurs pour y chercher un havre plus sûr et plus chaud où établir un camp.

***

Une demi-heure plus tard, Mike émergea à grand peine du trou béant pour constater, stupéfait, la disparition du jeune homme. Un vent de panique le traversa, hérissant les poils de ses bras.

Alors qu'il tournait la tête en tous sens, une voix tremblante résonna dans son dos :

— Ne bougez pas.

Le braconnier pivota lentement et découvrit celui qu'il cherchait, recroquevillé contre la paroi bleutée et translucide, terrorisé certes, mais le tenant en joue avec son propre fusil. Il avait été inconséquent. Il vieillissait…

Mike s'assit.

— Drôle de façon de me remercier de t'avoir sauvé la vie.

Sa voix cachait mal son cynisme.

Il observa le garçon en caressant sa barbe avec lenteur. Rien qu'à sa manière de tenir l'arme, il apparaissait évident qu'il n'en maîtrisait pas l'usage. Avait-il relâché le cran de sûreté ? Vu la nervosité du bonhomme, il valait mieux que ce ne soit pas le cas…

Lorsque l'autre lui répondit, sa voix tressautait.

— Je ne me rappelle pas. Je me suis évanoui… je crois.

— J'imagine que tu sens le pack de chaleur que je t'ai collé dans le cou ? Sans ça, tu serais mort. Et même avec, d'ailleurs, si je n'avais pas abattu les trois gardiens à tes trousses.

Le jeune homme frissonna de plus belle, et des tics nerveux agitèrent son visage. Son regard fuyant ne parvenait à se fixer nulle part. Mike, lui, donnait à voir une sérénité digne de l'Olympe, tripotant la pilosité majestueuse qui ornait son menton.

— Pose mon fusil, s'il te plaît. Je n'aime pas voir tes doigts trembler comme ça sur la détente. Après, on pourra aller se réchauffer dans la

tente que je viens de monter un peu plus bas et parler de tout ça en mangeant.

L'inconnu hésita. Puis, regardant enfin Mike dans les yeux, il sembla le jauger et posa la carabine.

— Excusez-moi. Je me suis réveillé ici, tout seul : j'ai paniqué.

— Je comprends.

Malgré ses paroles apaisantes, la voix et les traits du braconnier exprimaient une sourde menace. Il s'empara de l'arme à feu et vérifia le cran de sûreté. Il retint un sourire en constatant que celui-ci était resté verrouillé.

Qu'est-ce qu'un tel amateur pouvait bien glander là ?

Laissant cette interrogation vitale pour plus tard, il enchaîna. L'appétit faisait gargouiller son estomac.

— Merci. Maintenant, suis-moi. J'ai faim.

Ils s'enfoncèrent en emportant le traîneau dans les profondeurs de la crevasse et rejoignirent le campement de fortune installé un peu plus bas, sur un replat de plusieurs dizaines de mètres carrés. Il y avait là une tente légère devant laquelle un brûleur à hydrogène chauffait l'eau pour le thé.

Les deux rescapés burent sans un mot, appréciant la chaleur du liquide, pendant que Mike préparait des rations de survie.

Ils dévorèrent ce repas sans cesser de s'observer ni prononcer une parole. Officiellement, aucun d'eux n'aurait dû se trouver là ; le braconnier se demandait donc ce que l'autre pouvait bien y fabriquer, et il se doutait que son interlocuteur se posait la même question le concernant.

Le plus jeune prit enfin la parole, d'une voix toujours chevrotante.

— Merci, euh…

— Mike, je m'appelle Mike Butler.

— Jérémy Garth. Je vous dois des excuses et des remerciements, je crois. Pardonnez ma réaction, j'étais effrayé et perdu.

— Justement : qu'est-ce que tu fiches dans le Grand Blanc, seul et sans équipement adéquat ?

Et sans même savoir te servir d'un fusil…

— J'ai perdu mon traîneau, il a glissé dans une rivière de fonte et été emporté. J'ai marché jusqu'à l'épuisement.

— C'est un miracle que je sois tombé sur toi, j'espère que tu t'en rends compte ? Tu n'es pas un habitué de ces contrées, ça se voit tout de suite à ta peau carbonisée.

Mike n'ajouta pas que son physique quasi maladif valait démonstration supplémentaire.

— Oui, je travaillais à Dumont d'Urville, mais j'ai dû m'en aller.

— Pourquoi ? Et pour aller où ? Il n'y a rien ici, que le no man's land avec ses gardiens écologiques.

— Je compte rallier la banquise, au nord, vers les monts Berlin.

Le braconnier en resta sans voix : c'était du suicide ! En plus, cet idiot partait dans la mauvaise direction… Lui-même effectuait le trajet en plusieurs semaines à la fin de l'été avec ses plus belles pièces, du moins quand il espérait en tirer un meilleur prix auprès des contrebandiers de Blanc Nassau que des marchands de Scot-Town.

Une expédition périlleuse de plusieurs centaines de kilomètres à travers le continent. Jamais ce nabot n'y survivrait.

— Tu es dingue. Qu'as-tu donc à leur vendre, aux contrebandiers des monts Berlin ?

— Rien. Je veux juste rentrer en Europe.

Cette fois, la mâchoire de Mike se décrocha.

— Rentrer dans l'Union ?

— J'en suis ressortissant.

— Alors pourquoi ne pas prendre l'avion depuis Dumont d'Urville ? Il y a des vols réguliers…

Un silence oppressant suivit cette déclaration.

— Que fuis-tu ?

Mike le dévisageait. C'était un jeune homme malingre à l'expression hésitante, et le braconnier peinait à l'imaginer en criminel endurci. Pourtant, il ne voyait pas d'autre explication.

Faute de réponse, il supputa à voix haute :

— Des dettes, un mari jaloux… une femme en quête de mariage ?

Il se référait à ce qui pourrait l'amener lui-même à quitter Scot-Town, tout en réalisant qu'aucune de ces hypothèses ne correspondait à son interlocuteur.

— Des dettes, oui.

La réponse dissimulait une nervosité évidente et plongea Mike dans un océan de doutes.

Pourquoi ce gars lui mentait-il ?

Le calme reconquit l'espace environnant tandis qu'ils finissaient leur dîner insipide, se jaugeant l'un l'autre. En bon joueur de cartes, Mike savait que Garth bluffait. Il était tout aussi évident qu'il ne présentait aucun danger pour lui, du moins en tant que personne. En revanche,

se coltiner un tel boulet dans le Grand Blanc pendant toute l'estive ne serait pas une promenade de santé…

Au fil des ans, Mike avait formé deux jeunes, dont une femme, mais ils étaient déjà solides avant même de débuter leur première campagne. Il en allait autrement avec ce spécimen-là.

Jérémy reprit la parole, et le braconnier y entendit une supplique :

— M'accompagnerez-vous jusqu'aux monts Berlin ? Seul, je n'y arriverai jamais.

— C'est bien de t'en rendre compte, quoiqu'un peu tard. Mais pourquoi je ferais ça ? J'ai du travail ici.

— Ici ?

— Oui, pour explorer les nouveaux points d'accès à la roche mère.

— Ah, bien sûr ! Vous êtes un de ces « mythiques » errants du désert de glace, un braconnier de minéraux…

Le ton du jeune homme s'était chargé de mépris.

— Oui, je gagne ma vie comme ça. Et je ne compte pas sacrifier tout un été pour tes beaux yeux. On verra quand j'aurai fini d'explorer ce coin, dans quelques semaines. Selon les résultats, je me rendrai à Scot-Town ou à Blanc Nassau. Tu pourras voyager avec moi, si tu sais patienter jusque-là. D'un autre côté, si tu ne t'en sens pas capable, je ne te retiens pas. Tu es libre de te barrer. Maintenant, on a tous les deux besoin de repos.

Joignant le geste à la parole, Mike se glissa dans son duvet.

— Mais… je dois rentrer de toute urgence !

Le jeune blanc-bec finit cette phrase dans une sorte de couinement qui fit grincer les dents de son sauveur. La faiblesse mentale que traduisait cette attitude le hérissait. De longues journées d'exploration l'attendaient, et il ressentait la nécessité de dormir à cause de ses blessures. Quelle poisse d'être tombé sur ce guignol… Adieu silence et solitude. Place aux emmerdements.

En même temps, il éprouvait une certaine fierté : ne venait-il pas de secourir un congénère au péril de sa propre vie, en accord avec ses valeurs ? Faute de quoi, une culpabilité éternelle aurait pesé sur ses épaules. Malgré tout, son protégé imposé représentait une source de soucis importants pour sa campagne, laquelle débutait à peine, et cela l'ennuyait.

Cette pensée le ramena vers son travail, et il réalisa à quel point l'impatience de découvrir s'il était bien dans les kimberlites espérées le dévorait. Il en oublia momentanément ses blessures et ce Jérémy geignard. La fièvre des diamants agitait son cœur : il imaginait déjà les petites pierres brillantes dans les roches éclatées. Le sommeil fut long

à venir.

Berlin

Les derniers invités prenaient place autour de l'immense table du Syndicat professionnel des producteurs d'énergie européens, plus connu sous le sigle S2P2E. Pour l'essentiel, il s'agissait de dirigeants de groupes industriels internationaux.

Le secrétaire général ouvrit la séance :

— Mesdames, messieurs, je vous remercie de votre présence. Comme vous le savez, l'ordre du jour est double : d'une part, la présentation des volumes d'émissions de carbone alloués à l'Union pour les cinq années à venir ; d'autre part, un focus sur le bilan applicable à la filière des hydrates de méthane. Je remercie monsieur Kattansky du Commissariat à l'économie, ainsi que mesdames Servient et Toko du Commissariat à l'environnement d'avoir bien voulu se joindre à nous pour une présentation de ces deux sujets au nom de l'Union.

De courts applaudissements saluèrent leur présence.

Parmi les responsables installés autour de la table, Anna Hébert faisait figure d'exception à au moins deux titres : c'était une femme, et elle était jeune. Enfin, relativement.

Elle écoutait avec attention tout en tripotant sa bague sous la table, masquant machinalement ce geste qui aurait trahi sa nervosité. Elle connaissait Juliane Servient, l'une des principales responsables de la protection de l'environnement au sein de l'administration de l'Union européenne. Une experte compétente, exigeante, mais, au moins, pas une intégriste. Le principal grief d'Anna à son encontre concernait son style vestimentaire – déplorable – et son léger surpoids. Deux travers dommageables à son sens : elle ne se mettait pas en valeur, alors qu'elle disposait de tous les atouts de la féminité. Qu'elle se refuse à les exploiter laissait l'industrielle perplexe.

Ce que la fonctionnaire se préparait à annoncer sur la filière des hydrates de méthane concernait Anna au premier chef : son avenir en dépendait.

Un frisson la parcourut.

Cinq années auparavant, après son recrutement au poste de directrice générale du groupe Enermer – un important consortium privé dédié aux énergies marines exploitant des hydroliennes, des usines houlomotrices et plusieurs filiales innovantes, dont une spécialisée dans les hydrates de méthane –, Anna avait orienté toute sa stratégie sur le dépôt de brevets en vue du développement massif de

cette dernière ressource. L'entreprise ne se portait pas bien, et il s'agissait d'une question de vision à long terme, de survie de la compagnie.

Il avait fallu convaincre, encore et encore. Mais elle était parvenue à emporter l'adhésion du conseil d'administration et à conserver son poste. Un tournant décisif dans sa carrière.

Depuis, Enermer absorbait tout son temps. Il fallait mettre en œuvre l'infinité d'actions nécessaires pour transformer cet outsider en géant industriel. Un pari ambitieux.

Elle avait tenu la barre dans l'œil du cyclone quand tout était incertain, risqué. Elle avait gardé le cap malgré les coups de gueule des actionnaires, les coups bas de ses subordonnés ou rivaux potentiels, et les coups tordus des vieux de la vieille qui ne voulaient rien changer. Elle avait encaissé les plongeons de l'action et ses rebonds avec stoïcisme et fermeté malgré les incertitudes de dernière minute. Et, au fil du temps, elle était devenue la capitaine d'industrie reconnue et redoutée de ses compétiteurs économiques comme des partenaires sociaux que tous connaissaient aujourd'hui.

Elle savait la réputation de prédatrice qui lui collait à la peau, en tirait fierté et en usait avec intelligence.

Depuis des mois maintenant, Enermer exploitait avec succès plusieurs gisements profonds au large de l'Europe et des côtes américaines. La valeur de l'entreprise s'envolait, et les actionnaires la félicitaient. La réussite, aussi bien que les fortunes qui se déversaient sur ses comptes bancaires, venait enfin effacer les nuits sans sommeil, les journées sans horaires, les sinistres soirées solitaires dans des hôtels, fussent-ils de luxe, et la menace permanente du burnout.

Jusqu'à ces dernières semaines, Anna se délectait de sa réussite et de la griserie qui accompagne ceux qui marchent en pleine lumière vers les sommets du pouvoir. Mais voilà que l'Union se mêlait de réévaluer la taxe carbone de la filière sous l'influence des ONG… Un choix susceptible de briser net son élan au moment le plus inattendu. Elle excluait de laisser un tel événement se produire. Elle exerçait toutes les pressions possibles auprès des instances gouvernementales, mais rien n'y faisait. Un échec qui lui portait sur les nerfs.

Son estomac se contracta. Elle perdait le contrôle et détestait cette sensation.

Anna réalisa que le responsable du Commissariat à l'économie s'exprimait et reporta son attention sur son discours.

— Comme vous le savez, un nouveau cycle de négociations pour la maîtrise des émissions de gaz à effet de serre est en cours au niveau mondial. Chacun de ces cycles conduit à une réduction des quotas

alloués aux différentes zones économiques, lesquelles mettent en œuvre les mesures nécessaires au respect de ces objectifs en leur sein.

Anna Hébert pensa que, de toute façon, avec la décroissance actuelle, diminuer les rejets ne présentait guère de difficultés. Il lui semblait préférable d'enrayer leur baisse, qui traduisait davantage une économie moribonde que verte. Avec la logique actuelle, le monde courait à la ruine.

Elle soupira discrètement.

Le représentant de l'Union passa ensuite en revue les taux de taxation applicables par tonne de carbone libérée pour chacune des filières de production d'énergie. Il lisait son support, et la présentation traînait en longueur, voire virait au pénible.

Anna en profita pour observer l'un de ses collègues du syndicat, concurrent lointain dans la vie professionnelle. La cinquantaine fringante, président du Bureau communication, toujours agréable. Il dégageait une autorité naturelle derrière sa cordialité de façade et ses manières policées. De quoi séduire Anna. Elle supposait qu'il n'était pas insensible à son charme – quel mâle l'était ? – et guettait l'occasion de lui faire des avances depuis quelque temps déjà. Des images érotiques flottèrent à l'orée de son esprit, titillant ses sens toujours en éveil.

Elle déplorait l'inefficacité de la décennie de vaine psychanalyse à son actif. Elle assumait ses pulsions – du moins le croyait-elle. Depuis ses premiers émois, elle ne cessait d'explorer cette dimension intime d'elle-même, se fixant peu de limites.

Pour dire les choses crûment, elle était accro au sexe.

Et pourtant, un fond d'inaccompli la hantait encore dans ce domaine, à bientôt quarante ans. Un poids dont elle espérait se défaire, sans succès. Le nœud gordien de ce problème lui échappait.

Perdue dans ses réflexions, elle s'oubliait, observant celui qui l'attirait à défaut d'intérêt pour le discours monocorde servi par le fonctionnaire de l'Union.

Lorsqu'elle en prit conscience, elle fournit un nouvel effort pour renouer avec le fil de la réunion.

L'intervenant conclut enfin sa médiocre prestation. Il expira bruyamment, de toute évidence soulagé d'arriver au bout de son épreuve.

— En ce qui concerne la réévaluation du nombre de quotas-carbone applicable aux hydrates, je passe la parole à ma collègue du Commissariat à l'environnement.

Juliane Servient se racla la gorge.

Anna l'observa, frottant de manière inconsciente la bague de valeur qui ornait l'annulaire de sa main droite. Un geste mécanique, presque un toc.

— Mesdames et messieurs, je voudrais tout d'abord vous signaler qu'on me confie de nouvelles fonctions au sein de la sixième Conférence des parties sur l'Antarctique et ce, dès la semaine prochaine. Ma collègue Simone Toko prendra la suite sur le dossier qui nous occupe, d'où sa présence à mes côtés.

La jeune Toko salua l'assistance d'un signe de tête tandis que sa supérieure poursuivait.

— Comme vous le savez, une pétition initiée par les Amis de la Vie et plusieurs grandes associations de défense de l'environnement a rassemblé plus de cinq millions de signatures de citoyens européens. Dans ce cas précis, la constitution est claire : il convient d'apporter une réponse technique ou réglementaire. Je sais bien que l'usage veut que les fédérations professionnelles s'autorégulent pour limiter les dépenses publiques, mais les ONG contestent la fiabilité du bilan carbone de la filière car il n'a été établi que sur la base d'études financées par les groupes industriels impliqués. Les requérants exigent la suspension immédiate des permis d'exploiter déjà délivrés, le temps de faire confirmer ce bilan carbone par des chercheurs indépendants. Le comité spécial chargé de la question au nom de l'Union a pris sa décision hier.

Le cœur d'Anna manqua un battement. L'Europe ne pouvait quand même pas avoir entériné cette réclamation ; si ? Ça revenait à céder à la revendication la plus radicale des « écolangélistes », comme elle les appelait. Un véritable suicide économique qui signerait, quoi qu'il en soit, la faillite d'Enermer.

Juliane Servient la fixait en affichant un sourire ambigu.

Un suc acide ravina le ventre de l'industrielle, mais rien ne transparut de cette tension sur ses traits. Elle se préparait à prendre la parole pour argumenter lorsqu'elle réalisa que la fonctionnaire réservait encore sa conclusion. Tout restait possible.

— La Commission ne souhaite pas se résoudre à une solution si radicale, surtout au regard des contraintes sur le marché de l'énergie et des investissements déjà consentis. En accord avec les autres zones économiques internationales, elle propose de financer une étude indépendante qui fixera les taux applicables au niveau mondial pour la production de gaz naturel à partir des hydrates. Dans un souci d'économie des deniers publics et de concurrence loyale, il est préférable que chaque zone ne mène pas sa propre analyse. Vous trouverez le panel d'experts pressentis à cette fin en pièce jointe dans

le message que je viens de vous envoyer. Avez-vous des questions ?

Anna Hébert se crispa sur son siège de manière imperceptible. Plusieurs membres dudit panel s'opposaient farouchement aux activités de sa société. Elle comptait résister de toutes ses forces à cette proposition, et elle passa à l'action sans se faire d'illusions quant à l'utilité de son geste.

— Eh bien, nous nous conformerons à la législation applicable, comme il se doit. Je me vois cependant obligée d'attirer votre attention sur le fait que le secteur est fragile et qu'un impôt trop lourd pourrait le tuer dans l'œuf.

— Nous sommes au fait des aspects financiers et économiques, madame Hébert. Mais vous êtes consciente, en retour, des enjeux environnementaux et de nos engagements internationaux contraignants sur ce point. Si la production émet plus de carbone que prévu, comme l'insinuent les associations avec à l'appui un dossier consistant, l'industrie doit régler la taxe correspondante.

— Je comprends, et nous adhérons profondément à ces principes. D'ailleurs, comme vous le savez, l'essentiel de nos investissements en recherche et développement est consacré à ces questions.

— Certes, et la Commission salue vos efforts. D'un autre côté, il s'agit d'émissions fossiles, lesquelles forment l'essentiel de l'induction du changement climatique. Or les conséquences de ce phénomène se chiffrent en milliards d'euros d'assurance, travaux, frais de santé et dégâts économiques, sans parler des drames humains.

— Oui, oui, cela va de soi. Tout ce qui permet de limiter les effets du changement climatique doit être mis en œuvre. Cependant, vous concéderez que la société a besoin de ces ressources énergétiques, y compris pour faire face, en s'y adaptant, à la dégradation environnementale. L'ensemble des renouvelables reste insuffisant, et de loin.

— Je vous l'accorde, sous réserve de vouloir conserver nos modes de consommation et de vie… C'est l'éternel dilemme, et je ne prétends pas détenir la réponse. Celle-ci, c'est à nous, ensemble, de la trouver avec les États, les entreprises, les associations et les citoyens. Nous connaissons tous, ici, la complexité de l'imbrication des sphères économiques, environnementales et humaines, ce n'est pas nouveau. Les efforts consentis depuis le début du siècle donnent des résultats, sans parvenir à enrayer la détérioration générale. Sans eux, la situation, bien que désespérante, serait encore pire. Il convient donc de poursuivre collectivement dans cette direction.

Nul ne pouvait le contester et ce fut donc la conclusion. L'enquête indépendante aurait bien lieu.

***

La énième réunion de crise des entreprises du secteur de l'énergie depuis l'annonce de Juliane Servient quelques semaines auparavant prenait fin. Anna resta assise un moment, tentant d'évaluer les risques. Probable que le bilan carbone qui émergerait de la commission ad hoc serait bien moins favorable que celui en vigueur, établi sur la base des recherches financées par les industriels eux-mêmes.

Les évaluations menées par Enermer n'étaient pas à proprement parler truquées, quand même pas ; elle ne se sentait pas assez confiante pour s'affranchir du cadre légal malgré la tentation qui l'envahissait parfois. Mais, bien entendu, les hypothèses retenues reposaient sur les critères les plus favorables et quelques obscures règles de calcul permettaient aux ingénieurs d'améliorer encore les résultats, tout en restant dans les limites de la légalité.

Elle ne savait pas à quel point le choix de paramètres moins propices modifierait les conclusions, mais Anna supputait que l'écart pourrait bien suffire à rendre les hydrates non rentables… surtout si – cas vraisemblable – toutes les autres sociétés spécialisées avaient suivi un schéma identique, ou pire, et que le Syndicat, en agrégeant les travaux de ses adhérents, avait aussi poussé dans cette direction. Chose dont elle ne doutait guère après les échanges qui venaient de se tenir.

Décidément, ce n'était pas gagné.

La situation échappait à tout contrôle et stressait Anna, d'autant plus qu'elle ne disposait d'aucun moyen d'influer à tout le moins sur le cours des événements. Ses cartouches disponibles… elle en avait fait usage, sans résultats.

Le président du Bureau communication, qui lui plaisait tant, l'aborda et sa voix la fit sursauter, la tirant de ses considérations.

— Bonne intervention, ma chère !

— Merci, mais vous savez, je ne fais que défendre la stratégie du groupe ainsi que nos convictions et valeurs.

On devinait une certaine lassitude dans sa voix grave.

— Il est rare d'avoir des leaders visionnaires et engagés.

Il affichait un sourire charmeur de circonstance.

— Je suis flattée.

Elle lâcha cette réponse avec une œillade langoureuse tout en se penchant en avant pour mettre en exergue son décolleté, par réflexe. Elle y voyait un de ses atouts intrinsèques, renforcé par la tenue chic et sexy qu'elle portait. Anna prêtait beaucoup d'importance à son

apparence comme à celle des autres, et elle consacrait une part non négligeable de son temps libre à courir les magasins, principalement de haute couture. Son style original, audacieux et toujours impeccable sans sombrer dans l'ostentatoire, ajoutait une dimension supplémentaire à sa beauté. En l'occurrence, elle portait une tenue classique revisitée avec une coupe masculine.

La réponse ne tarda pas.

— J'aurais une proposition à vous faire.

Anna sursauta presque sous la brutalité de l'approche mais se maîtrisa à la perfection. Elle allait répondre pour l'inciter à poursuivre, toutefois son interlocuteur avait dû capter l'infime écarquillement de ses pupilles car il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

— Je voulais dire au plan professionnel, bien sûr. J'espère que vous n'en avez pas douté ? Cela ne remet en rien en cause le fait que vous êtes une femme délicieuse, et même, oserai-je… désirable. Mais je ne l'aurais jamais formulé ainsi.

Un grand sourire illuminait ses traits. Il ne doutait pas de son charisme. Un point pour lui. Anna renchérit.

— Bien entendu. J'écoute avec attention votre proposition. *Toutes* vos propositions, devrais-je dire.

Elle prenait plaisir à jouer de la sorte. Constater l'effet que ses charmes produisaient sur les hommes lui apportait une certaine satisfaction, sans compter que le sexe contribuait à éliminer la pression et chassait les idées noires.

Le sourire et la lueur dans les yeux de son interlocuteur furent sans ambiguïté, mais il enchaîna avec professionnalisme.

— Je souhaite vous parler de la COP sur l'Antarctique, ce printemps.

— Un enjeu majeur pour l'économie. Le principal réservoir de minerais, terres rares et j'en passe. Si l'exploitation n'est pas autorisée… je crains fort que le modèle de société que nous connaissons ne s'effondre. Pour notre avenir à tous, j'espère que les *écolangélistes* n'auront pas gain de cause cette fois. C'est un terrible gâchis de ressources alors que les opportunités industrielles et les retombées financières sont colossales. L'exploitation pourrait relancer la croissance et donner une chance à l'humanité de traverser cette crise sans fin.

L'homme sourit face à cette envolée lyrique.

— Le Bureau aimerait que vous preniez la tête de la délégation du S2P2E et que vous vous portiez candidate pour coordonner la

représentation mondiale de la profession lors de ces négociations.

Anna resta estomaquée une fraction de seconde.

— Vous m'honorez.

Elle se sentait à la fois surprise et flattée. Pour le coup, c'était inattendu.

— Vous le méritez, à tous les égards, ajouta l'homme, rieur. Alors, vous acceptez ?

— J'en serai ravie. Je tirerai une grande fierté de promouvoir l'entrée de l'Antarctique dans le marché mondial. Et de convaincre nos dirigeants frileux.

Elle n'avait pas hésité une seconde malgré le surplus de travail qu'impliquait ce rôle, qui constituait une reconnaissance et un bond en avant inégalés dans sa carrière déjà remarquable. Et puis, elle aimait les défis et croyait au système libéral comme en une nécessité incontournable pour la démocratie, c'est-à-dire sa liberté. Enfin, cette offre lui ouvrait de riches opportunités d'accroître ses réseaux et son influence. Cerise sur le gâteau, elle entrerait peut-être dans l'histoire en contribuant à légaliser l'exploitation de l'Antarctique, si elle faisait preuve de talent.

La petite fille qui rêvait de devenir une femme indépendante, reconnue et maîtresse de sa destinée, à l'image de sa grand-mère paternelle, sourit depuis le fond de l'âme d'Anna : son ambition ultime à portée de main.

— Vous serez parfaite, je n'en doute pas.

Son interlocuteur affichait un sourire admiratif et ajouta :

— Que diriez-vous d'un verre pour fêter ça ?

***

Cinq heures plus tard, Anna se laissait aller, étendue nue sur son lit. Son amant s'était révélé décevant, malgré l'attirance qu'elle ressentait pour lui et la grande excitation en résultant. Mais il était d'un classicisme navrant et, à vrai dire, elle s'était presque ennuyée. Elle aimait les aventures plus… piquantes.

Confiante en ses capacités, les idées toujours claires, elle savait ce qu'elle voulait et, le plus souvent, l'obtenait. De ce fait, presque tout lui réussissait. Presque…

Malheureusement, cette réalité ne s'étendait pas au domaine de l'intime. Elle impressionnait la plupart des représentants de la gent masculine, jusqu'aux plus imbus d'eux-mêmes. Si bien qu'au moment fatidique, ils devenaient gauches et timides sans renoncer à leur volonté de domination, combinaison fatale qui éteignait tout désir en

elle. De sorte que les hommes à qui elle ouvrait sa couche la décevaient en règle générale.

Peut-être devrait-elle en essayer d'un autre genre ?

Pour chasser son dépit, elle tourna sa réflexion vers l'offre du Syndicat. Un tel défi exigerait de mobiliser toutes ses compétences à leur maximum. Une situation qui la stimulait et lui réussissait à merveille si elle en croyait ses expériences passées. Cette aventure s'annonçait grisante.

Elle retrouverait Juliane Servient à la Conférence des parties sur l'Antarctique : une adversaire politique de haut vol, à sa mesure. Elle la respectait, et la joute verbale n'en serait que plus intéressante. Anna avait hâte de déployer ses dons de stratège et d'oratrice.

Mais, si cette maudite commission indépendante retenait des émissions de carbone trop élevées pour les hydrates, rien de tout cela n'arriverait. Sa fortune comme son statut social s'envoleraient… et sa vie n'aurait plus aucun sens.

En conséquence, elle se mit à tourner en rond dans son appartement comme un fauve en cage. Elle devait passer à l'action, trouver un moyen de protéger ses intérêts, sous peine de devenir folle. Confrontée à son impuissance, elle se devinait proche du craquage, rincée par des années de compétition permanente. Et ce gouffre la terrorisait. Pour lui échapper, comme toujours, elle opta pour la fuite en avant.

Elle appela son mentor, celui qui lui avait donné sa chance dans l'industrie quinze ans plus tôt. Pour la première fois depuis longtemps, il lui fallait des conseils.

Résultat de cette initiative, quelques heures plus tard, stupéfaite et dubitative, elle détaillait la page internet de *Black Goat Unlimited,* d'où un bouc noir la fixait de ses yeux jaunes fendus de ténèbres.

Antarctique

- secteur des Monts Transantarctiques -

Un bruit d'éboulement rocheux suivit l'explosion. Un nuage de glace pilée jaillit à la verticale hors du trou et fit suffoquer les deux hommes.

Jérémy patienta sans un mot tandis que Mike descendait dans la cavité. Il ne restait au jeune rescapé qu'à espérer une moisson abondante pour que le braconnier se décide enfin à quitter les lieux.

Un départ attendu.

Cependant, depuis deux mois qu'ils fouillaient la roche mère, Jérémy appréciait un peu plus chaque jour sa présence ici, au cœur de l'inlandsis, loin du monde ; avec pour toute compagnie un errant rude et silencieux, mais aussi travailleur et, au bout du compte, plutôt joyeux.

À ses côtés, le jeune homme renouait avec un vague sentiment de sécurité. Une première depuis sa fuite de Dumont d'Urville. Une chance inespérée qui lui donnait l'occasion de réfléchir. Et les sujets de préoccupation ne manquaient pas. À tel point que sa tête menaçait d'exploser.

Ce temps perdu impliquait, d'un côté, que ceux qui le traquaient l'imaginaient sans doute mort. À l'inverse, ce délai laissait l'opportunité aux voleurs de s'approprier leurs travaux en toute légalité et de déposséder Salomon Wisenstein et lui-même de la reconnaissance qui leur revenait. Quoi qu'il en soit, il ne verrait clair sur ce point qu'une fois de retour à la civilisation. Il attendait avec impatience de reprendre la route, tout en redoutant le trajet.

Rien ne le prédisposait à l'aventure. Il vivait donc celle-ci avec terreur.

Lorsqu'il avait repris connaissance dans ce lieu, seul, une peur abyssale l'habitait. Pourtant aucune de ses affaires ne manquait à l'appel. En particulier, les deux sphères de métal occupaient toujours leur place dans son sac.

Si, dès l'origine, Mike lui avait inspiré confiance, la réciprocité de ce sentiment ne semblait pas de mise aux premiers jours de leur rencontre. Par bonheur, après des débuts difficiles, leurs relations s'étaient améliorées. Avec le temps, le braconnier s'apaisait et, petit à petit, l'intégrait dans son univers. En retour, Jérémy l'assistait dans la mesure de ses moyens : en aidant à évacuer les déblais au fil de la journée, en les triant, en préparant l'eau et le thé, en s'occupant de

l'entretien du matériel et du camp après s'être chargé, les premiers jours, de tout ce dont son sauveur se trouvait incapable du fait de son dos et de sa cheville, tous deux blessés. Sa guérison presque miraculeuse démontrait l'efficacité des implants médicaux, dont le scientifique doutait jusqu'alors.

Les premières semaines, cette activité physique inhabituelle avait valu au jeune homme les pires courbatures de sa vie. Depuis, jour après jour, son corps s'adaptait et, désormais, il se sentait en meilleure forme que jamais.

Autre fait appréciable, Mike ne le questionnait plus sur les raisons de sa présence dans le Grand Blanc, malgré l'envie qui le taraudait sûrement. Cette discrétion, typique de la mentalité antarctica, arrangeait bien Jérémy : que pourrait-il donc lui raconter ?

En même temps, partager son fardeau, ses rêves et ses angoisses lui apporterait un réel soulagement. À plusieurs reprises, il avait failli aborder le sujet. Mais rien n'y faisait. Chaque tentative débouchait sur un échec. Sa nature timide, solitaire au point d'en devenir quasi pathologique, l'en empêchait.

Ses yeux perdus, hagards, traduisaient la distance à laquelle errait son esprit lorsque Mike émergea sans prévenir de sous terre, le faisant sursauter.

C'était étonnant. En général, chaque tir de mine exigeait au bas mot plusieurs heures de travail ininterrompu pour trier les déblais.

Le sourire radieux illuminant le visage de son protecteur indiquait une bonne surprise.

— Regarde-moi ça ! Regarde-moi cette merveille de la nature ! Bordel, je suis sûr que personne n'a rien découvert de pareil depuis des centaines d'années.

Sa voix frémissait d'excitation et ses yeux brillaient d'un éclat incroyable. Le braconnier ouvrit le tissu dissimulant sa trouvaille : un diamant gros comme le poing d'un enfant. Bien qu'il fût brut, on devinait sa pureté.

— Il est incroyable, Mike.

Sur la base des quelques rudiments de gemmologie transmis par le chasseur de minéraux au cours des derniers mois, Jérémy comprit qu'avec un tel caillou, son compagnon pourrait bientôt se décider à partir ; et peut être même à rejoindre les contrebandiers installés à Blanc Nassau au pied des monts Berlin. Sûrement, en fait.

— N'est-ce pas ? Nous sommes dans les mêmes roches mères que les grands gisements sud-africains, je crois, ou australiens, va savoir… J'y retourne ! Il y en a des tas. Viens voir, c'est unique.

Jérémy suivit l'Antarctica dans les galeries de glace bleue, puis de roches nues et noires, humides, suintantes d'eau de fonte, que Mike creusait depuis des semaines.

Soudain, la lumière de la torche électrique accrocha des cristaux, et scintilla de millions d'éclats. La beauté du spectacle coupa la respiration du jeune homme.

— Mon Dieu ! C'est dingue.

Mike lui répondit par un sourire extasié. Il savait que c'était *la* découverte de sa vie.

— Sidérant, hein ?

La sorte de crypte révélée par le tir d'explosifs évoquait un ciel d'été en montagne constellé d'étoiles de diamant formant une voie lactée. Comme si la dynamite leur ouvrait la porte d'une cathédrale aux multiples vitraux. Les yeux du braconnier luisaient autant que les pierres.

Ils restèrent ainsi un long moment, emportés par leurs émotions devant ce spectacle fascinant. De toute évidence, les ressources inexplorées de l'Antarctique recelaient des trésors jamais vus depuis les débuts de l'ère industrielle et même les premiers temps de l'humanité.

Ce qui expliquait l'aspiration de nombre de gens à venir les piller.

Mike sortit de sa contemplation, tendit le joyau à Jérémy pour qu'il le ramène à leur base, signe de la confiance qu'il lui accordait après des semaines de vie en communauté, puis il entama un méticuleux travail de fouille des débris qui jonchaient le sol.

Jérémy, revenu seul au camp de base, se replongea dans ses réflexions. Il faisait tourner une des deux petites sphères de métal dans ses mains. Celle-ci était ornée d'un voyant bleu clignotant. Il se demandait quel avenir attendait cette innovation à présent.

Lorsqu'il avait reçu l'appel de Salomon, il n'avait pas réfléchi : l'affolement pensait à sa place. Il aurait aussi bien pu le paralyser et, dans ce cas, qui sait ce qui serait advenu de lui à cette heure ? Mais il avait détalé dans le jour naissant, s'enfonçant dans le Grand Blanc pour échapper à ses poursuivants.

Qui se cachait derrière l'attaque du laboratoire ?

Pas des braqueurs intéressés par l'argent. Des voleurs n'avaient rien à y gagner : aucun matériel de valeur facile à revendre et moins encore de cash. Les assaillants voulaient quelque chose en rapport avec leurs recherches, c'était évident. La leur dérober ou la détruire, selon leur intérêt.

Quant à savoir qui pouvait avoir eu vent de leurs progrès, mystère !

Ils ne communiquaient pas sur leurs résultats. Salomon craignait bien trop l'espionnage industriel et savait parfaitement que son passé referait surface, plombant leur crédibilité. Or, son mentor désirait prendre sa revanche sur la société, et l'effet de surprise faisait partie de sa stratégie.

Sans doute qu'un des scientifiques de l'équipe n'avait pas su tenir sa langue… ou avait vendu l'information.

Jérémy observa pensivement l'objet entre ses doigts. Leur réponse au changement climatique, une issue de secours pour l'humanité. Rien que ça. Fortune et gloire pour son propriétaire. Ruine pour ceux dont la richesse découlait de l'effondrement. Il supposait que c'était elle qui constituait l'objectif des barbouzes.

Pourtant, il pensa avec une certaine appréhension à la seconde souche rangée au fond de sa sacoche. Leur rêve le plus fou : libérer l'espèce des contingences matérielles. Un espoir qui se révélait, en l'état, une menace grave. Une utopie dystopique en guise d'ultime recours… Un remède presque pire que le mal. Dès qu'il y songeait, son cœur s'assombrissait et son esprit oscillait, au bord du gouffre. Il espérait de toute son âme que son existence restait un secret et que ce n'était pas elle que convoitaient les bandits qui avaient pris d'assaut leurs locaux.

Ces deux projets représentaient toute sa vie. En dehors de son activité professionnelle, ses loisirs se bornaient à passer des journées entières plongé dans des jeux vidéo pour échapper à son isolement et tuer le temps sans s'appesantir sur ses éternelles angoisses intimes.

Mike émergea à l'improviste de la mine pour la seconde fois.

Jérémy planqua prestement le petit objet.

Le braconnier affichait son sourire des grands jours – franc, plein et communicatif – lorsqu'il déversa un sac rempli de diamants sur la table de tri.

Un véritable magot.

Avec ce qu'ils avaient déjà amassé ces dernières semaines, Mike finirait rentier. Cet hiver, son histoire se répandrait dans tous les bars, les boîtes de nuit et les bordels des territoires antarcticas. Le chercheur de diamants rejoindrait les légendes vivantes des villes dans leur gangue de givre.

Hélas, ce genre de mythe contribuait à attirer toujours plus d'hommes et de femmes de tous les coins du monde sur ces terres reculées, malgré les gardiens écologiques, les Raptors, le climat… Le continent était en passe de devenir un nouvel eldorado frigorifié. Au prochain printemps, la ruée vers les terres non revendiquées s'amplifierait encore.

Jérémy en était malade, car chaque nouveau colon, chaque nouveau braconnier, fragilisait un peu plus le statut de protection de l'Antarctique. Ces activités finiraient par faire tomber le dernier bastion de nature sauvage du globe dans le creux de *la main invisible du marché*. Et cette exploitation ne servirait qu'à retarder l'inexorable destruction de la biosphère et la chute corollaire du système économique. Tout son savoir le lui hurlait en permanence. Cette conscience aiguë de l'impasse sociétale et environnementale ainsi que la souffrance psychique qu'elle générait chez lui orientaient de longue date tous les actes de Jérémy, victime d'une empathie naturelle dont l'intensité lui semblait parfois proche du handicap.

Malgré tout, il ne pouvait s'empêcher, depuis quelque temps déjà, de partager l'enthousiasme et l'excitation de son compagnon, son espoir à chaque geyser de glaçons et de roches mêlés ; sa joie à chacune de leurs découvertes et sa déception lorsque l'explosion ne révélait rien.

Gagné par la fièvre des diamants, Jérémy commençait à comprendre le choix du braconnier. Comment, dès lors, le condamner ?

Qui diable pourrait l'aider à juger du bien et du mal ?

Ses certitudes se fissuraient, et sa psyché fragile menaçait d'imploser à force de conflits intérieurs.

— Jérémy, tu m'écoutes ?

Mike essayait en vain de lui parler depuis deux minutes.

— Oui, excuse-moi. J'étais ailleurs.

Son interlocuteur, scié, secoua la tête.

— J'ai fait le plein et la saison avance. Vu la qualité de la récolte, il serait préférable de ne pas la vendre dans une boutique officielle. Personne ne croira un instant que de telles pierres viennent des zones d'exploitation légales. On dirait que les Dieux te sourient. J'irai à la banquise des monts Berlin, et toi avec moi. Nous partons dans une semaine, le temps que je finisse ici.

***

Quelques jours plus tard, les deux hommes regagnèrent l'air libre avec leur butin. Un ciel dégagé les y attendait en cet été austral d'où la nuit était presque bannie. La lumière intense les éblouit et la chaleur, anormalement élevée, même pour la saison, les submergea. Huit degrés au-dessus de zéro ! Du jamais vu aussi loin au sud. En même temps, chaque année – ou peu s'en fallait – établissait un nouveau record, et ce depuis des décennies.

Mike activa le moteur du traîneau autoporté rempli au maximum de

ses capacités. Cette merveille de technologie locale pouvait déplacer jusqu'à deux cent trente kilos de charge utile. À quoi il fallait ajouter qu'il servait de centrale d'énergie grâce à ses transformateurs glace-hydrogène solide alimentés au photovoltaïque. On le chargeait de l'un et il produisait de l'autre, lequel permettait à son tour d'approvisionner, même en l'absence de soleil, la propulsion de l'engin et de regonfler les batteries à immense durée de vie si nécessaires à tout, et en particulier au radar à ultra-hautes fréquences et aux tenues caméléons.

Cet équipement fournissait aussi le gaz des brûleurs, l'eau et la capacité de transport. C'était le meilleur ami du braconnier de minéraux avec les panneaux solaires haute performance, souples et ultrafins, qui produisaient l'énergie indispensable à la reconstitution partielle de l'hydrogène solide pendant la saison de prospection.

Malgré le paquetage optimisé à la limite du possible et l'encombrement libéré par l'usage des consommables au fil de la campagne, le traîneau ne pouvait pas supporter d'excédents plus de quelques heures par jour, au mieux, sans l'exposer à des avaries. Jeremy devrait donc marcher et tenir le rythme… des semaines durant.

Mike doutait de la capacité du jeune homme à surmonter cette épreuve. Jusque-là, il avait évité d'y réfléchir, faisant abstraction de ce souci comme de tous les sujets qui le contrariaient. À compter de cet instant, toutefois, il ne pouvait plus faire l'impasse sur ce paramètre. D'autant moins que son protégé ressortait beaucoup trop sur le fond uniformément blanc. L'absence de revêtement caméléon pouvait signifier la mort dans de nombreux cas ; et le trajet était long jusqu'à la banquise des contrebandiers. Long et dangereux…

En plus, Jérémy ne possédait pas d'implant et, bien qu'il eût pris quelques muscles durant les dernières semaines, il restait de faible constitution. À la connaissance de Mike, nul ne s'aventurait dans le Grand Blanc sans modifications physiques importantes pour augmenter sa résistance musculaire et son endurance au froid, au minimum.

En sus des risques inhérents aux milieux naturels hostiles, des gardiens et des drones, il ne fallait pas négliger les pillards. Cette engeance-là aussi croissait en nombre sur le continent. Et, si la découverte de sa fabuleuse pierre venait à être connue, le braconnier ne donnait pas cher de leur peau.

Côté nourriture, au moins, sa prévoyance leur assurait de quoi tenir en se rationnant.

Enfin, il n'avait pas éclairci les raisons de la présence de Jérémy,

mais son instinct lui soufflait que le jeune homme ne saurait être le mauvais bougre de l'affaire, quoi qu'il en soit. Pour autant, il ne croyait pas à cette histoire de dettes. Rien de tel qu'un joueur pour en reconnaître un autre, et son protégé n'avait pas le profil. Ce mystère recelait des dangers supplémentaires dont Mike ignorait tout. Une situation qu'il n'appréciait guère.

Pourtant, malgré la gêne et le surplus de risques, le braconnier comptait l'amener à bon port. Il se découvrait de l'affection pour lui après toutes ces semaines et ne voulait pas le voir mourir pendant le voyage. D'autant que Jérémy était faible et que l'Antarctica s'était toujours senti responsable des plus vulnérables que lui.

De toute manière, que pouvait-il faire d'autre ? L'abandonner ici, à la mort ?

Impossible.

Il devenait trop sentimental.

Tout en finissant de se harnacher, Mike se focalisa sur leur parcours : emprunteraient-ils la banquise de la mer de Ross ou passeraient-ils par l'intérieur pour rallier la terre de Marie-Byrd ?

La première option pourrait rapidement s'avérer traîtresse à cette saison, surtout en approchant de Blanc Nassau. À l'inverse, se déplacer sur ce terrain peu accidenté présentait l'avantage de la simplicité. En contrepartie, y trouver refuge en cas de gros temps pourrait se révéler complexe.

À contrario, une progression difficile les attendait sur le glacier intérieur, mais son relief déchiqueté fournirait un abri en cas de besoin, et ils ne risquaient pas de traverser la glace pour finir au fond de la mer en approchant de la baie… Ils mettraient toutefois beaucoup plus longtemps.

Mike opta pour la banquise. La course était assez longue comme ça. Et puis sur cet itinéraire, avec un peu de bol, ils croiseraient peut-être un collègue susceptible de leur vendre du revêtement caméléon pour bricoler une tenue à Jérémy. De toute façon, l'Antarctica se fiait bien plus à son instinct qu'à une planification rigoureuse pour survivre dans cet univers hostile. Il conservait son maigre potentiel de discipline et d'organisation pour son équipement, une attitude indispensable à sa survie.

Mike laissa de côté ses craintes et son mauvais pressentiment : après cette saison fantastique, l'avenir lui souriait. Pour le reste, il verrait bien. Inutile d'anticiper des problèmes qui ne se poseraient peut-être jamais. Il libéra tout de même deux microdrones pour élargir son périmètre de sécurité.

Il sourit à Jérémy et s'exclama, plein d'un entrain un peu forcé :

— En avant pour les monts Berlin !

Paris

La nuit régnait sur la capitale française, apportant enfin un soupçon de fraîcheur. Les rues grouillaient de monde. En ce quatorze juillet caniculaire, même les habitants des lointaines banlieues se mêlaient à la fête. L'alcool coulait à flots et l'ambiance se chargeait en électricité. Mobilisées en masse, les forces de l'ordre patrouillaient, et les drones de surveillance urbaine sillonnaient le ciel de la ville en plus grand nombre encore que d'habitude. Bientôt, le feu d'artifice débuterait sous les yeux ébahis de milliers de badauds.

Depuis son salon, Inès suivait en direct ses équipes via leurs caméras embarquées tout en espionnant les fréquences radio de la police. Ses dix meilleurs blocks participaient à l'opération de cette nuit.

La société qu'ils ciblaient, l'International Crops Corporation, alias I2C, sortait blanchie d'un des plus grands procès contre l'exploitation humaine de la décennie. Cette entreprise amorale possédait des millions d'hectares de terres agricoles à travers le monde. Des champs voués à la production de biomatériaux destinés à l'industrie. Les populations locales qui cultivaient autrefois ces terres pour se nourrir s'en voyaient dépossédées, dans des conditions souvent détestables. Malgré le dossier solide constitué par les associations de protection de l'environnement et de défense des droits de l'homme, parties civiles au procès, l'I2C échappait à la sanction grâce à ses innombrables avocats de renommée internationale. Des vices de procédures avaient exonéré les dirigeants de l'entreprise de leurs responsabilités.

Autant de crimes qui ne pouvaient rester impunis.

En toute logique, Inès, responsable opérationnelle du mouvement Greenblock pour la France, pays d'implantation du siège de l'I2C, héritait de l'organisation des représailles. Si son plan fonctionnait, ces salopards d'actionnaires affronteraient la ruine cette nuit même.

Elle frissonna d'excitation et de peur mêlées.

Le système informatique de l'I2C disposait de protections si avancées que Piotr lui-même, leur hacker attitré, s'y était cassé les dents. Ce qui imposait de pénétrer dans les locaux de la compagnie pour atteindre leurs objectifs. Des circonstances qui repoussaient leurs limites habituelles.

En cas de succès, cette action deviendrait l'un des coups les plus magistraux portés par les militants contre le capitalisme écocidaire depuis longtemps, et elle démontrerait leur force en prévision de la Conférence Antarctique à venir. Dans l'hypothèse d'un échec, au pire, ils risquaient le classement comme terroristes. Avec des conséquences

détestables.

Un jeu dangereux à tout point de vue, qui débutait… maintenant.

Inès se sentait assez confiante dans sa stratégie, fruit de mois de travail et de préparation assidus, même si elle mettait sa tête en jeu. Elle reporta son attention sur le groupe dirigé par Manuel. Elle le connaissait de longue date. L'activiste espagnol aspirait à contribuer à la lutte pour une vie meilleure, à changer le système, à crier son dégoût comme un hurlement de vie face à l'injustice et à l'absurdité du monde moderne. Il désirait œuvrer à la naissance d'une démocratie véritable, fraternelle, humaine et écologique. Rien n'avait plus d'importance. Pas même son existence.

En cela, il était le candidat idéal pour cette opération, l'archétype du militant Greenblock et le reflet d'Inès elle-même.

Celle-ci constata que cette équipe se tenait prête et se concentra sur les autres, dispersées en différents points de la capitale afin de détourner l'attention de la flicaille loin du centre des événements.

L'heure de déclencher les hostilités sonna et, sur son ordre, elles entrèrent en action.

En quelques secondes, des cocktails Molotov volèrent dans des vitrines et en direction des pandores. Il ne fallut pas longtemps à ceux-ci pour répliquer : les drones de surveillance urbaine convergèrent vers les différents points de friction, et les unités anti-émeute firent bloc, puis ripostèrent avec des grenades lacrymogènes.

Des jeunes, le plus souvent alcoolisés ou défoncés, se joignirent avec toute leur spontanéité aux militants écologistes pour affronter les forces de l'ordre et les défier en les insultant, en leur montrant leur cul et en leur jetant des pierres.

Dans la dizaine de sites choisis au préalable avec soin où les Greenblocks semaient le désordre, les rues se remplirent de la fumée des gaz incapacitants et des hurlements de sirènes.

Au loin, le feu d'artifice commençait.

Parfait.

Inès donna son feu vert à Manuel : les autres groupes assuraient la diversion.

Aussitôt, l'Espagnol entraîna ses compagnons à sa suite et ils se dirigèrent d'un pas sûr vers le sas sécurisé qui marquait l'entrée du siège de l'I2C. Trois salariés d'une entreprise de gardiennage occupaient le hall de la multinationale. Manuel passa son badge sur le capteur d'ouverture d'un geste nonchalant.

Inès suivait la scène, une boule au ventre.

La porte s'ouvrit dans un chuintement, et le poids sur le plexus de la

trentenaire disparut : Piotr avait bien travaillé pour les passes.

Manuel et ses acolytes entrèrent. Les vigiles s'avancèrent vers eux, l'air surpris et vaguement méfiants. Il était inhabituel de voir du personnel travailler un jour férié, et plus encore à cette heure tardive. Mais cela arrivait parfois et ils ne pouvaient être certains de rien.

L'un d'eux s'interposa tandis que ses collègues restaient en retrait, prudents.

— Bonsoir, pourrais-je voir vos papiers, s'il vous plaît ?

Manuel tendit la main vers celui qui l'interpellait. Ce dernier la serra dans un réflexe machinal – une faute professionnelle dûment enregistrée par les caméras de surveillance et qui lui vaudrait, plus tard, de ne pas être couvert par sa mutuelle.

Aussitôt le militant entra en action. Les implants nanos démultipliant sa force surprirent son vis-à-vis. Le bras de l'agent vrilla, le projetant en avant. Son visage alla s'écraser sur le sol de marbre de l'hôtel particulier parisien, le maculant du sang qui jaillissait soudain à flots de son nez brisé. Ses deux collègues réagirent en dégainant leur taser mais, avant qu'ils ne parviennent à s'en servir, les co-équipiers de Manuel les neutralisèrent à l'aide d'une neurotoxine dispensée par des armes à fléchettes tandis que leur chef inoculait le même produit à celui qu'il maintenait au sol.

Désormais, le temps était compté.

Le block se mit à l'œuvre. L'opération avait été maintes fois répétée, ce qui leur permettait d'agir par automatismes. Cinq activistes dissimulèrent les corps anesthésiés à l'abri des regards indiscrets, piratèrent les caméras et sécurisèrent le hall, occupant des positions définies à l'avance pour couvrir l'entrée du bâtiment. Les cinq autres, Manuel en tête, se ruèrent dans l'ascenseur pour s'élever jusqu'au dernier étage.

Lorsqu'ils jaillirent sur le palier, ils se tenaient en position de combat, prêts à faire feu de leurs armes anesthésiantes.

Personne.

Manuel s'élança, se fiant au schéma des bureaux archivé dans son implant neuronal. Il ne leur fallut que quelques minutes pour parvenir devant le centre névralgique visé. L'Espagnol badgea d'une main sûre. Le voyant clignota au vert, mais la porte ne s'ouvrit pas. Au lieu de cela, un testeur génétique fit son apparition, invitant le visiteur à glisser son doigt pour un contrôle d'identité approfondi.

Manuel pesta.

Cette seconde ligne de défense leur avait échappé en dépit de l'importante collecte de renseignements. Restait le plan B… lequel

réduisait leurs chances de ne pas être pris : trop bruyant et trop long. Pas le choix pour autant.

Sur un signe de sa part, deux hommes fixèrent des charges explosives sur les jointures.

Quelques instants plus tard, l'ensemble s'effondra dans un fracas d'enfer.

Manuel se rua dans la pièce et injecta à l'IA qui s'y trouvait le virus conçu par Piotr, tandis que ses compagnons s'installaient aux fenêtres pour surveiller les environs. Aussitôt, le logiciel pirate entama son travail de sape. Dans quelques minutes, la contagion gagnerait tous les réseaux de l'I2C. Cette nuit, la société revendrait ses propriétés agricoles à des prix dérisoires. Des dizaines de petites associations locales les rachèteraient pour les confier aux populations, restituant ainsi les terres volées à leurs propriétaires légitimes.

La ruine de l'entreprise servirait d'exemple à tous ceux qui se croyaient au-dessus des lois.

Ironie suprême du stratagème élaboré par Inès, la vente passerait par le marché mondial des terres arables. Une bourse dédiée et imposée par les accords sur le libre-échange, où chacun pouvait vendre et acheter les sols encore fertiles du monde entier. Un système qui favorisait les grosses organisations au détriment des populations et que soutenait fermement l'I2C. Ce choix innocenterait les acquéreurs dans l'hypothèse probable d'un recours en justice de la multinationale.

Depuis son poste, Inès supervisait l'ensemble des opérations et écoutait les communications des flics. Les blocks chargés de faire diversion décrochèrent sur ses consignes pour venir prêter main forte à l'équipe de Manuel dans sa retraite, laissant derrière eux les jeunes affronter seuls les unités anti-émeute.

Mais, de toute évidence, ces renforts n'arriveraient pas à temps. Au siège de l'I2C, la situation prenait une tournure critique. Inès alerta Manuel : leur effraction était signalée et un drone approchait. Des agents les cernaient déjà, attendant des ressources supplémentaires pour intervenir.

Et ça évoluait vite :

— Ils demandent l'appui des troupes d'élite. Elles seront là dans dix minutes. Il faut filer avant, Manuel. Ce n'est pas une option.

— Quand arrive la cavalerie ?

— Dans trois minutes. Il n'y aura qu'un second groupe d'appui, deux minutes plus tard. Les autres sont trop loin, ils se replient.

Déjà, les drones de surveillance urbaine et des chaînes d'information continue tournoyaient autour du bâtiment, tels des vautours. Ils

seraient sûrement tous grillés après ce coup, même s'ils en réchappaient. Inès espérait ramener l'ensemble de ses hommes au bercail, mais les probabilités qu'ils s'en sortent tous indemnes évoluaient de manière très défavorable. Des rides creusèrent le front de la jeune activiste, qui torturait son piercing lingual sous l'effet du stress.

Manuel cracha ses ordres, concentré.

— Sortie dans deux minutes.

Ses camarades se raidirent et attachèrent leurs descendeurs pour anticiper la chute. Les policiers continuaient à se masser au pied de l'immeuble.

Au même moment, un aéronef passa devant le bâtiment dans un sifflement aigu et expulsa avec précision une volée de grenades incapacitantes vers la pièce où se tenaient les Greenblocks, éclatant les vitres.

L'explosion catapulta Manuel contre le mur. Il vit un de ses camarades soufflé comme lui heurter un meuble de la tête, laquelle prit un angle improbable.

Manuel retomba sur le plancher, à moitié groggy. Le gaz emplissait déjà tout le volume disponible de l'étage, brûlant gorges et poumons… Il cria tout en titubant pour se redresser, les yeux pleins de larmes.

— On y va. On y va !

C'était prématuré. Une foutue minute et des poussières trop tôt pour bénéficier du soutien du block chargé de couvrir leur sortie. Mais ils n'avaient plus le choix.

L'Espagnol se lança en avant, courant à toutes jambes, imité par ses compagnons, les sens en pagaille. Ils se jetèrent l'un après l'autre dans le vide par les fenêtres brisées. Un mince filin de composite de carbone se dévidait derrière chacun d'eux.

Un, deux, trois, quatre…

Inès attendait le cinquième, le cœur battant.

Des balles sifflaient de tous côtés, criblant le mur, brisant les parois de verre. Un projectile effleura l'épaule de Manuel dans sa chute. L'impact entraîna un mouvement de vrille tandis que le sang giclait de sa blessure. Un cri lui échappa, repris en écho par Inès.

L'un d'entre eux manquait toujours à l'appel : Vlad.

Les Greenblocks demeurés au rez-de-chaussée depuis le début de l'opération se ruèrent à leur tour hors du bâtiment, balançant des fumigènes et tirant des fléchettes pour tenter l'impossible mission de sécuriser l'atterrissage de leurs camarades.

Un instant de confusion flotta dans les rangs des gardiens de la paix.

Le fin câble de carbone freina Manuel pour lui permettre de toucher le sol en douceur, abrité par l'épaisse fumée. Alors qu'il amortissait le choc du retour à la terre ferme, un de ses compagnons s'effondra, frappé à la cuisse.

Dans son implant, les alertes se multipliaient comme autant de clignotements inquiétants. De nouvelles unités se joignaient aux serviteurs de l'État : inspecteurs et brigades mobiles…

Pris de vertiges, Manuel s'accroupit un instant à l'abri d'un pilier de béton. Il luttait avec lui-même pour ne pas perdre pied. Il parvint à ânonner :

— Secourez Mélanie, elle est touchée.

Il chancela.

Deux membres du block foncèrent, courbés au sol, vers la jeune femme blessée. Les vapeurs denses saturant l'air empêchaient leurs ennemis de viser mais pas les balles perdues de les atteindre. Manuel pressa Inès.

— Si les secours n'arrivent pas maintenant on est foutus. Je crois que Vlad a été tué par les grenades.

Sa voix se brisa, mais il parvint à rester maître de lui-même.

— Mon Dieu, lâcha Inès. Ils seront là dans quelques secondes, tenez bon !

L'Espagnol et ses compagnons jaillirent des nuées artificielles au moment même où le groupe venu les soutenir prenait enfin leurs adversaires à revers. Des fléchettes sifflèrent en fendant l'air et de nouveaux fumigènes rebondirent sur le bitume, dégageant des nuages compacts qui gagnèrent rapidement tout le secteur, emplissant l'atmosphère d'une odeur âcre et aveuglant les protagonistes.

La confusion devint totale.

Des sirènes gémissaient en tous sens, un épais brouillard de gaz noyait la placette illuminée par le halo crépitant des gyrophares. On n'y voyait goutte.

Dans la panique générale, les militants parvinrent à rallier leur voie de repli sans nouvelles pertes. Déjà, leurs visages reprenaient leurs traits quotidiens comme ils désactivaient les systèmes leur permettant d'échapper à la reconnaissance faciale en modifiant leur apparence. Il faudrait encore s'assurer que nulle nanomachine ne les infestait…

L'opération restait un succès, mais elle leur coûtait cher. La mort de Vlad exposait potentiellement toute leur organisation.

Une victoire à la Pyrrhus.

Inès eut un sourire triste dans son bureau. L'International Crops Corporation et ses actionnaires se réveilleraient ruinés. Elle avait le sentiment que justice était rendue, mais la perte de Vlad gâtait son plaisir.

Elle diffusa un communiqué anonyme incluant un hommage vibrant à celui qui venait de sacrifier sa vie à la cause, victime de la brutalité policière. Violence qu'elle condamnait : aucun représentant de la loi n'avait été sérieusement blessé et encore moins tué ; ils n'avaient même pas risqué de l'être.

Un point essentiel pour conserver la ligne politique des Greenblocks.

Inès détestait le capitalisme libéral en place, qu'elle jugeait coupable de la plupart des maux humains. Révoltée depuis toujours, mais bien décidée à combattre pour son idéal – un monde vivable et une société égalitaire –, elle ne consentait en aucun cas à recourir à une forme de violence inepte pour autant. S'ils en arrivaient là, ils ne vaudraient guère mieux que ceux qu'elle abhorrait.

Pourtant, elle devait lutter pour ne pas céder à l'émotion qui, faute d'espérance et à force de dégoût, l'incitait à suivre cette voie. Comment aurait-il pu en être autrement face à l'incurie des gouvernements et des entreprises ? Par moments, elle se trouvait si borderline qu'elle s'imaginait toute proche du point de rupture psychique.

Une fois, dans sa jeunesse, à l'époque des manifestations populaires en faveur de la démocratie et des libertés individuelles, elle y avait cru ; avant d'être cruellement déçue. Les politiques avaient récupéré le mouvement écologiste de sa génération, en avaient sucé la moelle pour le vider de sa substance. Leurs rêves et utopies étaient passés à la moulinette du pragmatisme du pouvoir, lequel tenait plus du hachoir industriel que de l'ustensile de cuisine.

En réaction, certains collectifs avaient basculé dans le terrorisme.

Les Greenblocks offraient une solution de plus juste milieu, avec leur politique d'action engagée mais non violente. Elle y adhérait depuis une décennie désormais. Et ce soir, pour la première fois, elle venait de perdre un militant sous ses ordres ; un ami aussi. Maintenant que l'adrénaline refluait de son corps, elle en ressentait la pleine mesure.

Seule dans son salon, elle se mit à pleurer.

Après avoir séché ses larmes, elle pratiqua la Forme du Tai-Chi. Cette activité l'aidait à canaliser son énergie émotionnelle débordante. Or, elle devait rester lucide. L'actualité chargée du moment exigeait de se remettre au travail sans attendre. La Sixième COP sur le statut de protection de l'Antarctique se profilait à l'horizon… et les Greenblocks

entendaient peser sur les débats, à leur manière bien entendu, c'est-à-dire en exerçant depuis la rue une pression intenable sur les états parties.

Leur préparation mobiliserait tout son temps, maintenant que l'I2C avait mordu la poussière.

***

La fumée des poubelles en train de se consumer dégageait une odeur de brûlé infâme qui lui irritait la gorge. Faute de collecte efficace, les habitants y boutaient le feu. Inès vérifia son itinéraire dans la nuit éclairée de lumières tremblotantes qui baignaient d'un éclat stroboscopique les passants furtifs. Elle scruta les environs. Depuis l'opération contre l'I2C, quelques semaines plus tôt, elle faisait preuve d'encore plus de vigilance qu'auparavant.

Évidemment, ici, tout se faisait à pied, à vélo, en trottinette, en rollers ou par n'importe quel moyen de locomotion non soumis aux crédits-carbone individuels. Conduire une voiture équivalait à se proclamer membre de la mafia ou de la police. Dans ces quartiers déshérités, personne ne disposait d'assez de ces précieux sésames pour se payer des trajets motorisés. Sans eux, pas de vacances au soleil, pas de week-end à Capri, pas même de promenade à la campagne le week-end.

Ici proliférait la misère, et elle aimait ceux que le destin accablait déjà. Les trafics en tous genres pullulaient : prostitution, vente d'organes, de mondes virtuels, d'implants illégaux, d'armes, de drogues… Dans les grands ensembles de la troisième banlieue parisienne, on pouvait satisfaire à tous ses vices, même les plus tordus, et acheter à peu près n'importe quoi en dépit du déploiement de systèmes de surveillance policiers toujours plus performants.

Inès se glissa entre deux haies de buissons à moitié morts. Comme la plupart des rares végétaux de cet univers de béton et de bitume, leur état pitoyable ne devait rien à l'automne magnifique qui régnait sur la France, mais tout au manque d'entretien. Poursuivant son chemin, elle déboucha sur une vaste place. Des barres d'immeubles par douzaines lui faisaient face. L'endroit était fort animé en raison de la présence de jeunes du quartier dansant, fumant, faisant du skate ou tapant dans une balle. Une véritable cour de prison mexicaine.

Inès s'avança, ignorant les commentaires flatteurs de plusieurs garçons. Elle était petite, avec des cheveux noirs coupés court formant des épis en tous sens qui lui donnaient l'air espiègle et plus jeune que ses trente-cinq ans. Son visage anguleux soulignait la détermination toujours visible sur ses traits. De grands yeux bruns dotés de longs cils

illuminaient sa figure, que des stigmates de fatigue dus à une nuit de fête avec ses amis marquaient ce jour-là. Des piercings ornaient sa langue, son nez, son sourcil droit et ses oreilles. Elle portait des jeans sombres qui moulaient ses jambes fines et musclées, et une veste bouffante dissimulant sa sacoche.

Un profil à faire rêver ces gosses.

Elle ne put s'empêcher d'observer les figures aériennes que réalisait un gamin métis sur sa planche à roulettes. Lorsque leurs regards se croisèrent, elle lui lança un clin d'œil, admiratif. En retour, il fit battre sa main sur sa poitrine, et Inès éclata de rire, touchée.

Cet instant lui réchauffa l'âme d'une joie simple. Elle aimait le contact humain et les nouvelles rencontres. Partager des moments de bonheur avec des personnes qu'elle appréciait, percevoir une communauté d'esprit, une fraternité de cœur… voilà ce qu'elle préférait et ce qui donnait un sens à sa vie, une justification à son combat.

Laissant les adolescents à leurs jeux, elle s'enfonça entre les tours, toujours plus profondément dans les quartiers-dortoirs. Les dealers et les chiens d'attaque régnaient ici en maîtres.

Inès se faufila enfin dans une entrée d'immeuble, passant entre les hommes qui y traînaient leurs guêtres, ignorant leurs provocations. Mais, lorsqu'un type aux yeux de lapin atteint de myxomatose la traita de salope, joignant le geste obscène à la parole, elle s'arrêta net et le défia du regard.

Énervé par sa réaction, il se dirigea vers elle tandis que ses potes suivaient l'action, amusés.

— Je vais t'apprendre le respect moi, pouffiasse.

Alors qu'il avançait, menaçant, Inès ne bougea pas, ne répondit rien. Son corps se tendit, prêt à l'action. L'adrénaline coulait dans ses veines. Elle se demanda de quel niveau de modifications bénéficiait son adversaire. Il avait l'air d'un loser. Un raté qui vivotait en se défonçant et en magouillant petit, à tous les coups. Sûrement des amplificateurs musculaires bas de gamme, mais néanmoins dangereux, rien de plus ; sinon, elle improviserait.

L'individu se tenait maintenant devant elle. Il semblait perturbé par son calme et – à voir ses pupilles – méchamment éclaté, ce qui ne jouait pas en sa faveur.

— T'es le genre de garce qui fait du self-défense, pas vrai ? Et tu crois que ça va t'aider ?

Il ricana en se jetant en avant pour la frapper.

Le coup avait une force impressionnante, mais Inès analysa l'attaque

bien avant qu'il ne la touche, et elle réagit en conséquence. Elle esquiva le poing d'un mouvement fluide et saisit le poignet au passage tout en poursuivant son mouvement latéral. Elle entendit les os se briser et son agresseur hurler de douleur. Elle libéra sa prise et le zonard tomba à terre, gémissant et l'insultant toujours.

Une nouvelle fois, la pratique régulière du Tai-Chi et de l'Aïkido se révélaient utiles.

Inès guetta les comparses de son assaillant, prête à les affronter, mais ils paraissaient plutôt impressionnés par sa prestation et amusés par la branlée qu'elle venait d'infliger à leur collègue. Ils se mirent à le charrier et elle rentra sans encombre dans le bâtiment, constata sans surprise que l'ascenseur ne fonctionnait pas et se mit en devoir de gravir les huit étages la séparant encore de son rendez-vous. Elle eut une pensée triste pour les vieux et les handicapés qui habitaient ces tours.

Arrivée à destination, elle sonna et Sylvain, un rouquin dégarni responsable opérationnel des Eco-warriors pour l'Europe, lui ouvrit. La trentaine qui tirait sur cinquante en apparence, toujours soucieux, il la salua et la guida jusqu'au salon simple mais agréable où régnait une odeur d'infusion. Sylvain lui présenta les deux personnes qui s'y tenaient déjà : Mateo pour le Greenpower, et Stefan du Mouvement anti-capital.

Leur hôte servit la boisson fumante en prenant la parole.

— Je sécurise la pièce, mais vous pouvez effectuer les contrôles que vous désirez. L'appartement est sûr. Tout accès à la Nébuleuse est coupé.

Les invités acquiescèrent mais activèrent néanmoins leurs propres systèmes pour vérifier l'imperméabilité des lieux aux écoutes de toute nature. Lorsqu'ils affichèrent leur satisfaction, Sylvain reprit, tout en avalant de petites gorgées brûlantes.

— Bon, c'est la première fois que nos organisations se réunissent. Vous savez que c'est lié à la tenue de la Conférence Antarctique. Si l'exploitation était légalisée, ce serait une catastrophe. L'idée, c'est de proposer une stratégie d'action pour faire pression sur la COP et donner plus de poids aux revendications des ONG écologistes. C'est une occasion unique pour nous d'agir et de communiquer ; et donc, de recruter. Plus de membres, ça veut dire plus de fric et plus d'influence. Mais nous devons aussi envisager aujourd'hui les actions à mener dans l'hypothèse où la protection de l'Antarctique serait levée. Comme vous le savez, notre groupe défend une stratégie plus… agressive, le cas échéant.

Il laissa un bref silence ponctuer sa déclaration, puis ajouta :

— Inès, honneur aux dames, comment vois-tu la situation pour tes Greenblocks ? Ils ont une bonne expérience de l'action militante, ils pourraient être très utiles à la cause.

La question pétrifia la jeune femme.

Que fallait-il donc faire ? C'était l'interrogation de toute sa vie.

Elle se remémorait chaque fois une discussion qu'elle avait eue avec son père, bien des années auparavant. Un échange tenu à l'occasion de l'un de ses rares retours dans ses Pyrénées natales, à l'époque où, étudiante, elle était terriblement déçue par les mouvements populaires, ou plutôt par leur absence de résultats. Une période où dominait en elle le goût de la jeunesse pour l'absolu incitant au sacrifice ultime.

Avec le souvenir du visage rougeaud de son paternel, d'autres, plus anciens, la traversèrent comme des fantômes. Son frère et elle jouant dans la neige, l'odeur des foins coupés en été, les tartines de miel et de confiture préparées par sa mère…

Puis, les mots de son géniteur s'imposèrent dans ce flot d'enfance : le système ressemblait à un véhicule lancé à folle allure dans une pente, pouvait-on l'arrêter de face ou valait-il mieux tenter de le dévier en le poussant sur le côté ? L'image était forte. À vrai dire, Inès pensait bien, même en ce temps-là, qu'il serait impossible d'arrêter le train en lui barrant la route : ce n'était pas une tactique, c'était du suicide.

Alors quoi ?

Les Amis de la Vie, comme bien d'autres mouvements légaux de défense de la nature, s'efforçaient de modifier cette trajectoire depuis des décennies sans succès majeurs ni même progrès notables. Malgré tous leurs efforts, la dégradation de l'environnement et la paupérisation des populations s'accentuaient. Une onde de dégoût la traversa.

La violence pourrait-elle déboucher sur un choc de conscience suffisant dans la population pour entraîner la masse dans une dynamique de changement ? Elle se rappela que même les immolations successives de moines bouddhistes n'y étaient pas parvenues.

Inès estimait la majorité encore trop préoccupée à gagner son pain quotidien pour se révolter. Si les besoins élémentaires venaient à ne plus être satisfaits, cela changerait la donne, mais on n'en était pas encore tout à fait là. Un affrontement direct avec les autorités risquait même de fournir un prétexte aux conservateurs radicaux du gouvernement pour réduire encore les libertés. Le discours de lutte contre le terrorisme était si rodé qu'elle l'entendait déjà.

D'un autre côté, il fallait bien tenter quelque chose. La charge de centaines, de milliers de militants à travers tout le continent reposait sur ses épaules depuis sa récente promotion au poste de responsable opérationnelle pour l'Europe entière. Si elle ne mobilisait pas cette puissance de frappe utilement, elle échouerait. Si elle les envoyait en prison, ou pire, elle en porterait la responsabilité et elle le savait. Le cas de Vlad le lui rappelait douloureusement.

Ses mâchoires se contractèrent. Les doutes l'assaillaient lorsqu'elle répondit enfin à Sylvain.

— Pour les opérations avant la conférence, pas de problème : c'est notre rayon. Nous pourrons mettre en œuvre des actions coup de poing dans tous les pays européens simultanément pour frapper fort et mettre la pression sur les négociations. Ça fera parler de nous et ça nous renforcera. La radicalisation de nos activités, au cas où la conférence déboucherait sur une légalisation… Ça me pose plus de problèmes. Ça voudrait dire sombrer dans le terrorisme.

— Allons, allons, Inès, il y a des alternatives entre les deux, tempéra Sylvain.

— Non. On est déjà à l'extrême limite du tolérable. Si on va au-delà, on bascule. C'est précisément ce critère qui fixe nos limites. Les conséquences pour nos militants seraient terribles.

– Elle a raison. Le Mouvement anti-capital est sur la même ligne, intervint Stefan. Pour nous, le choix de la violence amènerait une scission entre les radicaux et les plus modérés.

— Ce type de problème ne se pose pas chez nous.

— Oui, parce que vous êtes des intégristes dangereux.

Mateo, qui représentait le mouvement le moins dur, fixait les autres, nerveux. Il ajouta :

— Vous ne pouvez compter sur nous que pour les manifestations avant et pendant la conférence, en aucun cas pour plus.

— Au moins, c'est clair. Typique de votre engagement mollasson, en tout cas…

Sylvain ne cachait pas son mépris. Il jeta un regard courroucé à Mateo et cracha :

— Je ne comprends pas comment le Greenpower peut se résigner si facilement ! La légalisation de l'exploitation de l'Antarctique permettra de continuer comme si tout allait bien. C'est la dernière béquille des capitalistes et des politiciens. S'ils ont gain de cause, on peut dire au revoir à nos espoirs de changement.

Il secoua la tête.

— Bon, voilà ce que je vous propose : on parle aujourd'hui des

opérations à mener avant et pendant la COP. Dès demain, Inès et Stefan, vous définissez les effectifs prêts à aller plus loin si nécessaire afin qu'on envisage l'option dure avec ceux qui en ont. Qu'en dites-vous ?

Un lourd silence s'installa, chacun réfléchissant à sa suggestion. Ils tombèrent d'accord faute de mieux et se focalisèrent sur la première étape.

En repartant, Inès se sentait satisfaite, emballée même ; car, pour la première fois de l'histoire, les principaux mouvements radicaux se coordonnaient. Ensemble, ils feraient trembler l'Union sur ses bases. Et, tous ligués, ils sauveraient l'Antarctique et impulseraient une politique nouvelle qui déboucherait peut-être enfin sur une autre orientation de société. Pour cela, elle avait un plan.

Elle stressait aussi, car comment pourraient-ils échapper au dérapage incontrôlé et éviter de s'enfoncer dans une insurrection armée dont elle pressentait que rien de bon ne pouvait ressortir ? Dans ce cas, ils ne couperaient pas au démantèlement de leurs réseaux par les services de renseignement.

Aucune de ces tâches ne s'annonçait triviale. La révolte de sa vie, celle de toute une génération, commençait. Elle se souvint pourtant avoir déjà eu ce sentiment plus de quinze années auparavant… L'histoire tournait en rond.

Antarctique

- Banquise de Ross aux environs de la Terre de Marie-Byrd -

On était en plein été, mais les éléments se déchaînaient avec une violence rare même pour ces contrées inhospitalières. Une gangue de glace enserrait la barbe de Mike tandis qu'il ahanait sous l'effort, les poumons en feu, une odeur d'ozone dans les narines, traçant la voie pour Jérémy qui titubait à sa suite. On n'y voyait goutte, et le blizzard violent n'accordait aucune trêve.

Il fallait trouver un abri ; et vite.

Mike avait parié sur une saison clémente, mais cela semblait mal engagé. Son compagnon ne tiendrait pas longtemps comme ça. La banquise de la mer de Ross, épaisse et lisse, n'offrait virtuellement aucune protection face aux vents puissants venus de l'intérieur des terres, et il gelait à pierre fendre. Depuis des heures, le braconnier n'avait pas repéré le moindre relief où trouver refuge.

Derrière lui, Jérémy marchait comme un zombie, chancelant à chaque pas. Il n'en pouvait plus, mais le traîneau ne permettait pas longtemps la surcharge de son poids.

De ses yeux perçants, Mike tentait de déchirer le voile blanc de l'air en quête d'un refuge acceptable où se reposer.

Le froid mordait les chairs de Jérémy malgré ses vêtements techniques. Ses pensées dérivaient, hors de contrôle, à cause de l'épuisement. Des souvenirs de Salomon Wisenstein s'invitaient dans son esprit. Son sourire épanoui, ses yeux bruns pétillants d'intelligence… Des flashes de toutes ces nuits passées à refaire le monde, à débattre des moyens d'offrir un avenir meilleur à l'humanité que celui promis par le déséquilibre bioclimatique.

Comme aimait à le rappeler le professeur, l'écologie relevait d'un combat égoïste de l'homme pour l'homme. Voulions-nous un milieu favorable à notre épanouissement ou un qui réduise à bien peu notre espèce, voire ne lui permette tout simplement pas de survivre ? Telle était la question.

La vie, elle, se perpétuerait quoi qu'il advienne.

Jérémy, revenant au présent, réalisa avec surprise que l'environnement était hostile par nature. Le gel paralysait ses doigts et il avait la nette impression que son nez allait se détacher de son corps. Chaque parcelle de ce dernier souffrait de la fatigue et de l'effort, de la morsure implacable de la bise australe.

Les mille et une techniques de survie que Mike déployait depuis leur départ et qui s'apparentaient pour lui à des réflexes quotidiens se révélaient désormais impuissantes à les protéger.

Le jeune scientifique regarda l'Antarctica progresser devant lui, géant infatigable qui traçait la voie dans le mélange d'air pulsé et de particules d'eau congelées qui transformait l'atmosphère en soupe. Mike semblait lui-même fait de glace et de roche. Rien ne paraissait en mesure d'en venir à bout. Jérémy ressentit de l'admiration pour lui ; de son côté, chaque pas menaçait d'être le dernier.

Une journée entière qu'ils se dirigeaient à travers ce calvaire vers les contreforts de l'inlandsis de la terre de Marie-Byrd, espérant y trouver une cachette. Le chercheur n'y croyait plus. La faucheuse le cueillerait bien avant. Pourtant, il devait survivre et rallier l'Europe, développer le revêtement…

Il s'accrochait à cette idée, progressant sur ses jambes flageolantes, lorsque Mike cria dans la tempête.

— Tiens bon, Jérémy : je vois du relief !

— OK.

Ce fut la seule chose qu'il parvint à souffler, et il n'était même pas certain qu'un son ait quitté sa bouche.

Quelques minutes plus tard, les deux compères pénétrèrent dans un repli de terrain protégé des bourrasques et s'y enfoncèrent de leur mieux.

Mike démarra un brûleur et chauffa le repas. Ce faisant, il établit un premier bilan de leur course contre la montre avec l'hiver. Il jetait des regards inquiets à Jérémy, qui s'était endormi comme une masse.

Le braconnier, lui, devait envisager la suite. Pas le choix et pas le temps de se reposer pour de bon. Déjà des semaines qu'ils avaient quitté le filon. La descente vers la banquise de la mer de Ross avait été périlleuse et ardue, consumant les forces de Jérémy avant même d'entamer la longue marche vers les monts Berlin. Personne ne pouvait raisonnablement compter survivre longtemps dans le Grand Blanc sans modifications nanos. Ce sujet souciait Mike, qui appréciait de plus en plus son compagnon taciturne, d'autant qu'il avait cessé ses jérémiades.

L'Antarctica regrettait de ne pas avoir de boosters nanos injectables dans son barda. Mais comment deviner qu'il en aurait besoin ? Lui-même disposait d'un équipement de qualité et ne recourait plus à ces coups de fouet temporaires depuis des années. Et chaque kilo ou centimètre cube comptait pour l'estive.

Faute de solution, il tourna ses réflexions vers l'énorme diamant et

la masse de ses petits frères. À lui seul, ce joyau le mettrait à l'abri du besoin pour le restant de ses jours.

Mike se demanda ce qu'il ferait de sa vie une fois riche et conclut vite que cela ne changerait rien. Il aimait cette existence et la pratiquait par passion plus que par appât du gain ; même si l'argent ne gâtait évidemment rien.

Pour concrétiser sa fortune, cependant, il convenait au premier chef de rallier sain et sauf Blanc Nassau. Un résultat loin d'être acquis, surtout avec Jérémy dans les pattes.

Tout en préparant les rations lyophilisées, l'Antarctica envisagea la suite de l'itinéraire. Ils longeraient la côte de la terre de Marie-Byrd pendant plusieurs jours. Pour affiner le parcours, il projeta la carte en trois dimensions du continent enregistrée dans ses implants mémoriels et focalisa sur leur position. Devant eux s'étendait la banquise d'une immense baie. Après quoi, la péninsule du Roi-Edouard-VII les attendait pour une traversée difficile…

À côté de lui, Jérémy commençait à grelotter dans son sommeil et ronflait en bavant, claqué. Il le laissa dormir et s'accorda une sieste.

***

Deux jours de perdus, coincés par le mauvais temps dans ce trou à rat. Mike enrageait et s'inquiétait désormais de l'avancée de la saison. Le chaos climatique empêchait tout pronostic : il pouvait faire beau jusqu'en avril, comme geler à pétrifier les bœufs dès début février.

Pour ne rien arranger, une mauvaise crève terrassait Jérémy. Ce genre de chose ne se produisait pas dans le passé : aucun germe n'affectait l'Antarctique et en particulier le Grand Blanc. Mais les temps changeaient à toute allure et, avec le réchauffement comme la croissance démographique, les maladies apparaissaient sur ces terres.

Mike veillait sur son compagnon, qui murmurait parfois dans son délire fébrile. Des paroles confuses, indistinctes, bafouillées dans des tremblements nerveux du visage et du corps. Le braconnier, penché sur lui, écoutait dans l'espoir d'en saisir quelques bribes. Jérémy recelait bien des mystères, et son sauveur ne réfrénait pas sa curiosité – sans compter qu'il s'ennuyait ferme.

Certaines phrases revenaient sans cesse, et il finit par en comprendre quelques-unes.

Pas de quoi le rassurer.

Le jeune homme évoquait des expériences impliquant des singes et quelque chose se propageant sur un mode viral…

En conséquence, des doutes horribles submergeaient Mike. Son

protégé était étrange, distant, difficile à appréhender bien qu'attirant une forme de sympathie. Il possédait aussi, sans l'ombre d'une hésitation, une culture scientifique et une vision très idéalisée du monde, à en juger par leurs rares discussions allant au-delà des nécessités de la vie quotidienne. Plus que tout, il n'avait aucun talent social.

Assez d'éléments pour dessiner un profil inquiétant.

Pouvait-il concevoir des armes bactériologiques pour un gouvernement ou une organisation radicale ? Ce qui expliquerait sa fuite…

La méfiance envahissait Mike, coincé dans leur minuscule retraite. Elle le rongeait lentement comme un acide. Il virait perplexe, inquiet, et détestait cela. C'était contraire à son tempérament.

Le braconnier se sentait proche de la terre, l'aimait et y voyait une beauté à préserver. Sa prime enfance dans les grands espaces de Nouvelle-Zélande, puis son existence ici lui en avaient donné le goût, et son métier l'avait transformé en un mode de vie. Mike croyait en des choses simples : l'eau, le soleil, le vol des albatros au-dessus de l'océan Austral déchaîné… et la magie des pierres précieuses plus que tout. À cela se limitait sa religion, et on ne lui connaissait qu'un seul rituel : ses parties de poker hivernales, aussi interminables que la saison elle-même.

Avec le temps, il en tirait une forme de paix intérieure et il n'existait pas, à ses yeux, de cadeau plus inestimable. Il n'accepterait jamais la destruction de l'humanité par quelques fous radicalisés, quelle que soit leur croyance ou leur idéologie. La haine des intégrismes constituait un des socles de son éducation laborieuse d'homme sauvage : elle l'imprégnait. Il avait grandi ici, en pionnier sur ces terres, et si la plupart des locaux, par essence et pour diverses raisons, avaient peu de religion, ses parents n'en souffraient aucune. Quant aux ardents défenseurs de l'économie de marché libéralisée et non régulée ou leurs homologues du côté de l'écologie radicale, les uns comme les autres n'avaient de cesse de détruire, et pas la moindre solution concrète à proposer.

À chaque fois qu'il réfléchissait à la situation mondiale, Mike se félicitait du choix de son paternel et de la chance qui lui permettait de vivre en Antarctique, loin de tout, libre.

L'existence quotidienne y exigeait beaucoup de chacun, y compris une forme de solidarité et de tolérance qui réduisait sensiblement ce que le braconnier appelait le « niveau de connerie ambiante ». Quant aux représentants de l'ordre, de la loi et de la bonne société, il ne s'en trouvait qu'une poignée sur tout le continent, et encore, eux aussi

devenaient vite d'authentiques Antarcticas ; en général, dès leur premier hiver.

Sur ces pensées, Mike nota enfin une augmentation de la luminosité extérieure. Le blizzard diminuait. Jérémy dormait toujours, mais sa fièvre refluait depuis plusieurs heures. Ils reprendraient donc la route sous peu, avec de nouvelles questions sans réponses vis-à-vis du jeune homme ; et pas des plus rassurantes. Avant la fin, il lui faudrait connaître la vérité.

Si Jérémy se révélait un terroriste, il le massacrerait de ses propres mains.

***

Les deux hommes repartirent le surlendemain dans un silence pesant. Trois heures de marche les conduisirent devant un grand bras de mer gelé. Sur leur droite, plein est, se dressait l'immense inlandsis de la terre de Marie-Byrd : une montagne de cristal pur jaillissant vers le ciel au-dessus de la banquise lisse de la mer de Ross.

Mike fit une pause pour choisir leur chemin. Deux options s'offraient à eux. Soit ils traversaient la baie en ligne droite – mais si une nouvelle tempête survenait, Jérémy n'y survivrait probablement pas –, soit ils suivaient les glaciers et allongeaient de manière considérable le trajet. Ce à quoi le jeune homme ne résisterait peut-être pas mieux. Déjà peu loquace en temps normal, Jérémy ne parlait quasiment plus.

Mike opta à l'instinct pour la mer gelée, une nouvelle fois. Il le signala à son compagnon, qui hocha la tête sans rien ajouter.

Le braconnier détailla l'étendue sans fin devant lui. On ne devinait même pas le dôme blanc de la péninsule du Roi-Edouard-VII. Il soupira. Au moins, jusque-là, la chance leur souriait côté mauvaises rencontres : ni gardiens écologiques, ni voleurs, ni Raptor. Une seule fois, ses microdrones avaient détecté trois personnes très éloignées, et ils les avaient prudemment évitées. Mais cela changerait maintenant qu'ils pénétraient dans des secteurs plus fréquentés.

Soudain, sans préavis, le braconnier plongea à terre malgré lui, répondant à une impulsion de son IA de combat.

Il heurta le sol avec brutalité sous l'œil sidéré de son comparse, qui eut tout de même le réflexe de l'imiter.

Des éclats scintillèrent à quelques dizaines de centimètres du visage de Mike alors qu'une détonation claquait en retard.

Des alarmes s'activèrent sur sa projection tactique, et son cœur s'affola tandis que le goût du sang emplissait sa bouche : il s'était

mordu la lèvre inférieure dans sa chute. Il n'accorda pas une seconde d'attention à cette blessure.

Raté… Mais pas de beaucoup.

Il balayait le terrain du regard, son IA relayant les données collectées par ses microdrones. Il voyait défiler le sol depuis le ciel, et le programme calculait la trajectoire balistique pour diriger ses petits auxiliaires vers la source du tir.

Qui que ce soit, Mike comptait lui faire regretter de l'avoir manqué. Il ne se laisserait pas dépouiller sans combattre.

Pour le moment, il ne distinguait rien, ni en couleurs réelles ni en infrarouge. Tenue caméléon, donc… Il vérifia en même temps que la sienne fonctionnait et pensa au produit de sa saison, comme à Jérémy exposé à la vue de tous.

Ils étaient mal barrés.

Genève

Juliane Servient se laissa aller en arrière dans le fauteuil luxueux de son immense bureau genevois et repoussa la tentation d'engloutir un nouveau gâteau tout en jetant un regard à ses innombrables orchidées. Une douleur aiguë dans les reins l'amena à chercher une position plus confortable. Ces « coups de poignard » aussi vifs qu'inattendus se répétaient de plus en plus souvent. Son médecin l'incitait à se reposer, lui affirmant qu'il s'agissait de symptômes de stress liés à son activité.

Une source qui n'était pas près de se tarir…

En effet, depuis plusieurs semaines déjà, Juliane occupait son nouveau poste. Celui de responsable technique de la sixième conférence sur le statut de l'Antarctique.

Un honneur, bien sûr, voire une consécration. Mais aussi une responsabilité historique et la perspective de nombreuses semaines de labeur acharné dans un contexte de pression monumentale. Elle devait cette nomination à son parcours professionnel remarquable qui associait des expériences de haut niveau dans la communication et la négociation internationale. Pourtant, comme à chaque promotion, elle ressentait davantage le poids du devoir que l'excitation de la réussite.

En pleine nuit, seule dans le calme de cette pièce à la lumière et aux sons tamisés, elle tentait de faire le point, de fixer sa stratégie. Son ambition visait à trouver le meilleur consensus possible pour préserver l'environnement sans accélérer l'effondrement économique et la crise sociale… Autant dire une gageure.

Depuis sa prise de fonction, elle dévorait les dossiers concernant le continent blanc pour comprendre les tenants et les aboutissants de la COP. Une réaction typique de sa manière de fonctionner : dégager une vue d'ensemble de la situation et des objectifs de chacun pour trouver un point d'équilibre acceptable. Elle ignorait presque tout du cas de ces terres auparavant. Jamais elle n'en avait saisi l'importance stratégique.

Comment cet enjeu majeur avait-il pu échapper à sa vigilance ? Mystère. On ne pouvait pas être partout.

Il résultait de ses lectures que le sommet à venir représentait la continuité d'un long processus diplomatique. Le premier traité se rapportant au continent austral datait de 1959, une éternité plus tôt : un autre temps et un autre monde. Cet accord figeait les revendications territoriales encore plus anciennes de nombreux pays – sans les confirmer ni les infirmer au point de vue juridique –, et il réservait son usage à la recherche scientifique internationale, y

interdisant en particulier toute activité militaire.

Quand le réchauffement avait commencé à se faire sentir, même les immenses inlandsis de la région s'étaient mis à fondre, libérant un peu plus d'accès à la roche mère chaque été. Les premières découvertes importantes de minéraux près des côtes dataient de cette période. Les lobbies économiques et certains partis politiques avaient dès lors exercé d'énormes pressions pour autoriser les mines et forages, arguant des avantages divers de l'Antarctique et de l'expérience industrielle acquise dans l'Arctique.

En conséquence, une première conférence internationale avait eu lieu. Concernant la préservation, elle avait acté le caractère « sauvage et naturel » du continent, qui resterait inscrit au patrimoine de l'humanité. La question de la légalisation de son exploitation se reposerait toutefois de manière cyclique au travers d'une Conférence des parties. Celle dont Juliane héritait était donc la sixième du genre.

L'ensemble des décisions prises lors des cinq précédentes constituait la Convention Antarctique, seule législation internationale applicable aux terres polaires australes. Ce qui sortirait des négociations à venir intégrerait ce document, pour le meilleur et pour le pire.

Sans donner gain de cause à l'industrie, la première COP avait toutefois entériné la création d'implantations humaines réduites pour la recherche et les productions manufacturières nécessitant de grands froids, exclusivement sur l'emplacement des bases scientifiques préexistantes.

Il existait depuis une population permanente sur le continent austral. Peu à peu, de petites villes étaient apparues en lieu et place des installations antérieures. Les activités autorisées nécessitaient des services, et toute une société s'était développée. Il fallait bien produire de l'énergie, proposer des loisirs, des restaurants, des établissements de santé…

Loin du reste du monde, les trafics avaient très vite prospéré. Surtout le braconnage de minerais, qui rapportait gros.

Cette première réunion internationale avait aussi conditionné l'ouverture future du continent à des « décisions éclairées par la connaissance scientifique » et à la « nécessité pour autoriser l'exploitation ».

Les COP deux et trois s'étaient donc focalisées sur la maîtrise de la criminalité environnementale. Elles avaient conduit au déploiement des gardiens écologiques, jugés à l'époque « seul moyen efficace d'assurer la lutte contre les activités illicites à moindre coût ». L'unique cas officiel au monde d'usage de robots autonomes tueurs, ceux-ci ayant fait l'objet d'un moratoire mondial peu après. Mais ces machines

s'étaient avérées insuffisantes, et des drones Raptors étaient venus compléter le dispositif. Le tout, à la charge financière des pays dotés de « droits historiques ».

Une responsabilité qui confirmait en quelque sorte, bien que de manière détournée, leur emprise « légitime » sur ces territoires. En conséquence, l'Antarctique leur coûtait cher sans rien leur rapporter, ce qui les incitait à appuyer toute possibilité de valorisation. Autant dire que ces nations souhaitaient profiter de ces richesses, d'autant plus que les implantations précaires des origines avaient cédé la place à des aménagements urbains et industriels, certes assez primitifs, mais néanmoins importants.

Le continent générait à présent une activité économique légale et illégale non négligeable. Certaines cités polaires méritaient le titre de pôles d'excellence scientifique ou de production technologique de pointe. D'autres, surfant sur le flou législatif, avaient joué la carte financière, se transformant en centres bancaires off-shore.

Sous le feu conjugué des lobbies et des États ayant des revendications historiques, chaque conférence se rapprochait d'autoriser l'exploitation malgré les protestations véhémentes des grandes associations écologistes et leurs campagnes de communication musclées.

Probable que les partisans du libéralisme obtiennent gain de cause, cette fois, vu les moyens déployés pour y parvenir. Pourtant, les experts étaient unanimes : la dégradation rapide de l'environnement menaçait la survie même de l'humanité. Il semblait bien que l'espèce avait atteint son apogée et qu'une chute vertigineuse s'ouvrait devant elle, comme un plongeur olympique un instant suspendu à son apex.

La fonctionnaire n'était pas sans le savoir.

Si tout le monde partageait ce constat et s'accordait sur la nécessité d'un changement, aucun consensus ne se dessinait quant au remède, et le temps filait. Entre les intérêts divergents des uns et des autres et les options envisageables – qui allaient de l'abandon pur et simple de la logique de marché au déploiement de la géo-ingénierie, en passant par des stratégies variées d'adaptation technologique ou biologique –, toutes les tendances co-existaient et aucune option fiable, ou même dominante, ne se dégageait.

L'Antarctique offrait la seule solution crédible pour les défenseurs du statu quo. À l'inverse, il incarnait le symbole ultime d'un environnement préservé et vivant aux yeux des très nombreuses ONG prêchant pour une réforme profonde du modèle sociétal ; pour les écologistes radicaux, la perte de son caractère de réserve naturelle confinerait à la provocation.

Quant aux quelques dizaines de milliers d'habitants du continent austral, enfin… et bien, Juliane n'en savait rien. Qu'adviendrait-il de ces gens et de leur mode de vie en cas de décision favorable de la COP ? Comment réagiraient-ils ?

Autant de questions sans réponses et d'enjeux sociaux mal – voire pas du tout – évalués. De nationalités diverses, ces pionniers ne formaient pas une véritable communauté. Néanmoins, une génération y était née, et beaucoup y vivaient depuis plusieurs décennies. Son instinct comme son expérience enseignaient à Juliane que les populations locales appréciaient fort peu les changements majeurs impliquant l'arrivée en masse d'étrangers et la remise en cause d'un mode de vie acquis. À juste titre, souvent…

Évidemment, et pour ne rien arranger, face aux problématiques écologiques se dressait le mur de la réalité quotidienne : plusieurs milliards d'humains à nourrir, chauffer, soigner, alors même que la majorité d'entre eux se trouvait chaque jour plus menacée par la famine, la maladie, les catastrophes naturelles ou la violence de leurs propres congénères et que le système subvenant à leurs besoins en flux tendu vacillait, prêt à s'effondrer.

En fin de compte, le monde ressemblait à une bombe sur le point d'exploser, et l'Antarctique risquait bien de jouer le rôle de détonateur.

Une découverte qui ne laissait pas d'inquiéter Juliane.

Elle jugeait nécessaire de sonder les représentants diplomatiques des différentes nations pour clarifier leur position. Elle enchaînait donc réunion sur réunion avec les politiques.

Si beaucoup souhaitaient réduire ou supprimer la protection, en particulier les grands pays miniers dotés de droits territoriaux – Australie, Chili, Nouvelle-Zélande et Norvège en tête –, à l'inverse la Chine, le Brésil, la Russie et la Fédération du Sud-Est asiatique s'y opposaient sur la base des fondations existantes. Ils ne souhaitaient pas donner un tel avantage aux anciennes puissances, en majorité occidentales, dont elles contestaient par ailleurs les revendications sur le continent.

Les Britanniques soutenaient l'ouverture, même si cela devait les mener au conflit avec l'Argentine pour la souveraineté sur une partie litigieuse des espaces en jeu.

L'Union européenne, pour changer depuis sa création, était désunie à ce sujet comme sur la plupart des questions géostratégiques majeures, mais plutôt contre. La France tenait des propos ambigus : elle se voyait en protectrice de l'environnement, mais elle avait des intérêts sur la terre Adélie. Contre toute attente, son président, Duval,

avait laissée entendre à Juliane qu'il s'opposerait à l'exploitation et, de tous les pays disposant de droits historiques, lui seul défendait cette posture et pouvait recourir à un veto s'il le désirait.

En somme, il restait encore une certaine marge de manœuvre. La partie paraissait moins déséquilibrée qu'elle ne l'avait redouté. C'est-à-dire qu'elle n'était pas complètement perdue. Si la probabilité d'un maintien en l'état de la situation était infime – et ne lui semblait pas souhaitable –, elle pouvait espérer obtenir des compensations correctes et des périmètres limités pour réduire les dégâts.

Une « meilleure option réaliste » qui lui paraissait atteignable. Elle comptait donner le maximum d'elle-même pour tirer le résultat vers le haut.

Épuisée, percluse de douleurs, Juliane se frotta le visage. Une bonne nouvelle dans ce contexte : Aabha Khan participerait en personne aux négociations internationales. Une petite victoire personnelle qui découlait de sa seule implication totale en ce sens.

La présence du gourou pèserait. Après tout, les négociateurs ne tenaient pas à ce que leur nom soit associé à une décision historique négative. Parvenir à les culpabiliser exigeait cependant une figure de proue capable de porter avec vigueur les valeurs humanistes. Or, il n'y avait que peu de candidats à la hauteur de cette tâche. Avec Aabha Khan, elle disposerait du meilleur tribun imaginable pour contrebalancer par la sagesse le poids de la finance. Voilà pourquoi elle manœuvrait de longue date afin qu'il vienne, aussi bien que pour arracher aux parties prenantes leur accord quant à cette intervention.

Juliane ne partageait pas les vues du guide spirituel, mais il défendrait avec brio une certaine forme de justice sociale, ce qui l'aiderait, elle, à rééquilibrer le débat. Un appui bienvenu mais, malgré tout, insuffisant. Pour préserver l'Antarctique ou, à défaut, obtenir de bonnes contreparties, il faudrait un miracle. Quelque chose qui ouvre une porte de sortie à une humanité exsangue, autant dire une utopie.

L'heure tournait. Elle devait dormir, mais l'agitation de ses neurones l'en empêcherait, à coup sûr. Pour se détendre, la fonctionnaire arrosa ses plantes en prenant soin d'observer chacune avec attention pour s'assurer de sa bonne santé. Elle y tenait. Elles faisaient partie de sa vie.

***

Les discussions préparatoires s'étiraient depuis des semaines maintenant. Juliane, tout en s'habillant en vue de sa journée de réunions, s'inquiétait de plus en plus des conséquences géopolitiques

de la sixième COP Antarctique ; d'autant que ce n'était pas son domaine de compétence.

La tension diplomatique grimpait dans des altitudes d'ores et déjà extrêmes, et les positions des différentes délégations s'annonçaient, pour la plupart, assez radicales.

Elle tirait au moins de ces échanges la conviction qu'aucun des pays dotés de droits historiques n'oserait entamer seul l'exploitation en violant la Convention Antarctique, quoi qu'en disent certains diplomates pour accentuer leur pression. Pas encore. Mais cela finirait par arriver. Et il en découlerait la guerre.

Les gisements de minéraux, de minerais, d'hydrocarbures, pour ne pas parler de l'eau douce, étaient colossaux et faciles d'accès comme le démontrait un peu plus chaque jour le braconnage. De son seul fait, les cours du diamant et des principales pierres précieuses, mais aussi de l'or et même de certaines terres rares baissaient avec constance depuis déjà plusieurs années. Autrement dit, quelques aventuriers bien déterminés parvenaient à extraire, avec des moyens dérisoires, de quoi influencer le cours des marchés mondiaux. Que dire de la chute des prix qu'entraînerait l'ouverture du continent aux professionnels ?

Nul ne s'y trompait, et tous les rapaces se frottaient déjà les mains : la bave des actionnaires menaçait de noyer la COP sous un tsunami de convoitise.

Les communicants au service des lobbies ne chômaient pas, et des spots publicitaires présentaient l'Antarctique comme l'eldorado qui sauverait l'humanité et créerait le retour au plein emploi, bref le miracle tant attendu depuis un demi-siècle.

À les écouter, le recours aux entreprises n'aggraverait en rien la situation écologique. Bien au contraire, il l'améliorerait en permettant de financer des programmes connexes de restauration.

Après quinze années au service de l'administration environnementale de l'Union, Juliane savait exactement de quoi il retournerait. Les groupes, pour la plupart, tiendraient leurs engagements à moindres frais. Ils aménageraient des espaces naturels qui deviendraient des réserves visitées par de richissimes touristes en mal d'aventures. Le dernier espace sauvage du globe disparaîtrait lentement pour devenir un parc d'attractions ; un zoo réservé à de rares privilégiés. Il fallait bien amortir les investissements…

À cette plaie s'ajouteraient les inévitables pollutions accidentelles des infrastructures énergétiques et minières. Catastrophes peu nombreuses, certes, mais toujours dévastatrices.

Une vague de dégoût submergea Juliane devant tant de cynisme assumé. Elle haïssait les *spin doctors* de longue date. Après une

jeunesse passée au Canada et des études de biologie, à son installation en Europe, elle avait créé un blog dans lequel elle se livrait à des analyses critiques des informations environnementales circulant sur les réseaux sociaux. Elle y démontait fake news, articles complotistes, publicités mensongères… Son site était devenu une référence. Elle conservait de cette première expérience professionnelle une grande pondération dans ses positions et un esprit critique affûté comme une lame de rasoir.

La manipulation existait de chaque côté et la vérité, quelque part au centre, échappait à tous. Telle était la philosophie qu'elle pratiquait depuis.

Pour elle, communiquer constituait avant tout un moyen de se comprendre, de partager une expérience humaine et de converger vers des réponses équilibrées aux enjeux communs. Pour les professionnels du secteur, c'était un moyen de diriger la pensée des foules à leur avantage, qu'importe l'intérêt collectif.

Les nausées ne quittaient pas Juliane.

Elle rejoignit la salle de réunion en avance et la trouva déserte. Elle s'installa en soupirant, victime d'une nouvelle douleur abdominale intense. Espérant que celle-ci se dissiperait sous peu, elle se concentra sur l'ordre du jour. Il initiait les réflexions sur les mesures de protection de l'environnement envisageables.

Les politiques ne prendraient de décisions, durant la petite semaine que durerait la COP en tant que telle, que sur la base d'engagements fermes. Il revenait à Juliane de préparer le terrain en animant les comités de rédaction d'une charte spécifiant les mesures techniques et les critères de fiscalité verte permettant aux décideurs de juger si ces conditions rendaient acceptable la décision d'exploiter… ou pas. Les représentants de l'industrie cherchaient, bien entendu, à les minimiser ; les ONG suggéraient d'y inclure des exigences si élevées qu'elles en devenaient irréalistes.

L'ambiance s'annonçait torride.

Il convenait de négocier mot à mot chacun des textes, chacune des prescriptions découlant de ces documents : un travail titanesque. Tant de choses à faire… et le diable se nichait dans les détails, comme d'habitude.

Tandis qu'elle patientait en silence, elle réfléchissait. Que pouvait-elle espérer tirer comme meilleure ligne de consensus pour ce document ? Quels choix seraient recevables pour elle, en tant que femme, qu'être humain ? Les décisions qu'ils prendraient serviraient-elles le plus grand nombre ou l'intérêt de quelques-uns ?

Son intégrité frémit devant l'ampleur des enjeux éthiques.

Juliane ambitionnait de ne pas être l'esclave modèle dont les talents seraient mis au service des seuls puissants. Elle se voyait comme le levier d'une certaine forme d'équilibre.

Elle s'interrogeait chaque jour sur ce sens du bien commun qui prenait le pas sur le reste de sa vie. Une caractéristique qu'elle ne retrouvait chez presque personne et qui fondait aussi bien ce qu'elle aimait que ce qu'elle détestait en elle. Une manière de voir le monde qui lui imposait un exercice psychique continu et éreintant. Peut-être devrait-elle changer ? Parfois, elle se sentait usée. La fonctionnaire tirait pourtant maintes satisfactions de son travail et, vu l'état de la planète, elle ne se contenterait jamais d'une existence retirée, loin du corps à corps avec la réalité qu'impliquait son combat pour un monde plus juste, pour une terre habitable demain. Son ambition principale consistait donc à mettre ses capacités au service du bien commun. Faute de quoi, sa vie n'aurait aucun sens.

Les exemples venus du passé concernant le Grand Nord ne la rendaient pourtant pas optimiste sur le niveau de protection réelle qui résulterait de ce processus. Les « frontières nord », Sibérie, Groenland, Canada et océan Arctique en tête, subissaient tous les outrages malgré les promesses passées. D'autant plus facilement que le réchauffement les rendait plus accessibles chaque année et que les populations locales, rares et mal organisées, peinaient à faire valoir leurs droits.

Une désespérance qu'elle connaissait dans sa chair : les forêts canadiennes adorées de son enfance, dont le sous-sol abritait, pour leur plus grand malheur, des schistes bitumineux, n'étaient plus qu'un désert stérile à la fin de son adolescence.

La reproduction d'un tel scénario avec l'Antarctique faisait peu de doutes.

Les participants commençaient à arriver, et leurs salutations la tirèrent de ses cogitations.

Elle passa en revue les exigences de base qu'elle comptait imposer aux entreprises. Bien sûr, celles-ci devraient être certifiées et contrôlées. Il faudrait définir les sanctuaires de faune et de flore pour les manchots rescapés d'un demi-siècle de chaos climatique et pour les écosystèmes en émergence sous l'influence du réchauffement. Il conviendrait d'encadrer les volumes et les méthodes de production et de définir une fiscalité élevée pour financer la recherche et la protection des milieux.

Alors que la première réunion officielle débutait enfin, Juliane comprit que trouver un consensus équitable ferait un magnifique treizième travail pour Hercule.

Antarctique

- Banquise de Ross aux environs de la Terre de Marie-Byrd -

Mike, couché sur l'inlandsis, cherchait sans succès le tireur. Son implant tactique ne relayait rien. Soudain, l'un de ses microdrones capta l'apparition d'une forme dans le dépôt de grésil abandonné par plusieurs jours de blizzard.

Le braconnier ajustait déjà l'emplacement lorsqu'il reconnut le symbole en train de se former sous ses yeux. Il soupira de soulagement. Putain, quel con ! Il allait lui passer un sacré savon, qui que ce soit…

Un pic et une gemme, voilà ce que dessinait le sniper.

Le symbole des braconniers. Ou, plus exactement, une marque de reconnaissance utilisée par ceux-ci. Son origine se perdait dans le développement des villes côtières et l'apparition concomitante de ce métier. Ses fondateurs, par certains aspects, se percevaient comme des personnages romanesques. Ils avaient donc imaginé une confrérie. Une société confidentielle, nimbée de mystère et, surtout, imbibée d'alcool. On y entrait, encore aujourd'hui, par cooptation. La plupart de leurs dignes successeurs s'y reconnaissaient toujours. Mike, qui y avait adhéré à vingt ans, comptait au premier rang de ceux-là.

Il se releva, désactiva l'effet caméléon de sa tenue et le mode combat de son IA.

Jérémy, caché derrière le traîneau redevenu visible, le regarda comme s'il sombrait dans la folie.

— Merde ! C'est quoi ce bordel ?

Sa voix chevrotait, et des tics tiraillaient son visage.

— Pas de danger ; juste une blague. Une mauvaise blague…

Ils virent bientôt une forme humaine se dessiner cinq cents mètres plus loin.

— Beau tir, un peu dangereux, mais bien exécuté.

— Qui est-ce ?

La voix de Jérémy trahissait sa nervosité.

— Je ne sais pas encore.

En quelques minutes, l'homme les rejoignit. Lorsqu'il abaissa son masque facial, il se révéla être une femme, la petite trentaine, souriante. Des yeux gris pétillants de malice éclairaient son visage

hâlé, marqué par un grain de beauté étendu près de l'oreille droite. Elle ne correspondait pas aux standards classiques de la beauté, mais il émanait d'elle une force de caractère peu commune, perceptible immédiatement dans son regard et son attitude, dans sa manière féline de se mouvoir.

— Maria, putain de merde, tu déconnes…

Malgré ce ton de reproche, Mike la serra chaleureusement dans ses bras.

— Salut, Mike. Dis donc, ça ne te ressemble pas de te laisser surprendre comme de la bleusaille…

Elle répondit à son accolade par une bise au coin des lèvres. Après quoi, elle jeta un regard à Jérémy.

— Et avec un type aussi à l'aise dans le Grand Blanc qu'une méduse échouée sur une plage. J'aurais pu l'abattre sans problème. Tu sais, Mike, parfois les pillards n'attendent pas de savoir si tu possèdes quelque chose de valeur pour te tuer. Ils vérifient sur ton cadavre après coup.

— C'est vrai. Il va nous falloir un peu de chance. Je te présente Jérémy, que j'ai secouru loin au sud, au pied des monts Horlick. Une longue histoire… Jérémy, voici Maria. Une des rares femmes à exercer la même activité que moi. C'est une professionnelle redoutable et reconnue dans le métier. Aussi habile à se dissimuler qu'à deviner les gisements, et… pas si mauvaise en tir. Autant dire qu'elle piétine allègrement tous les préjugés sexistes.

— Je n'en doute pas.

Elle afficha une mine moqueuse.

— Enchantée. Pour le camouflage et l'intuition concernant les gisements… j'ai été à bonne école.

Elle ponctua cette déclaration d'un sourire en coin à Mike.

Son regard interrogatif se promena ensuite de celui-ci à Jérémy, mais elle s'abstint de commenter cette association douteuse. Le braconnier, sentant le malaise s'installer, rebondit pour y couper court.

— Tu as l'air en pleine forme, Maria. C'est un bonheur et un vrai coup de bol de te croiser.

— Merci. Ça va bien. Ça me fait aussi plaisir de tomber sur toi. Tu ne m'en veux pas pour la mise en scène ? Je n'ai pas pu résister, en reconnaissant ton foutu traîneau.

L'engin de Mike était effectivement customisé par ses propres soins et bien discernable de tout autre pour l'œil expérimenté d'un errant. Les différences avec celui de Maria n'étaient pas aussi flagrantes pour

un béotien comme Jérémy.

— Non, mais tu m'as flanqué une belle trouille.

Il sourit avant d'ajouter :

— Tu viens d'où ?

— Je reviens des monts Berlin. Une mauvaise saison, mais quelques belles pièces. Je suis allée les écouler chez Connor. Et vous ?

— On y va, justement, chez Connor.

— Il est tard dans l'été pour n'être qu'ici, Mike. Tu devrais peut-être renoncer.

Une inquiétude fugace traversa ses yeux gris.

— Impossible. Au pire, on pourra hiverner là-bas.

Le regard du braconnier glissa vers le sol avec une pointe de tristesse comme il prononçait ces mots.

— Alors je ne te verrai pas, et ça nous amènera à l'hiver suivant…

Une déception perceptible vibrait dans la voix de Maria.

— Oui, mais je pense rentrer à temps. Tu me connais.

— Mouais… En plus, vous devrez faire très attention : j'ai croisé beaucoup de gardiens et de drones dans le secteur, plus qu'en temps normal. Connor est inquiet, il pense qu'une opération contre Blanc Nassau se prépare.

La « cité libre » de Blanc Nassau, dans la baie des braconniers, au pied des monts Berlin, était la plaque tournante de la contrebande dans le secteur non revendiqué. Déconnectée des systèmes de vérification d'identité par reconnaissance faciale et exempte de marketing personnalisé par neurcom, elle offrait un espace aussi éloigné que possible de tout contrôle étatique. Son existence constituait, par essence, une violation du droit international, et celle-ci n'était tolérée que parce que les États rechignaient à intervenir dans cette zone géographique contestée. La nuisance induite restait moindre que le risque de tensions internationales. Ses habitants d'origine l'avaient baptisée en mémoire de la ville pirate de Nassau, dans les Caraïbes. Connor y faisait régner un ordre souvent brutal, rarement injuste. Son charisme et sa capacité à faire travailler ensemble les différentes factions de la cité libre lui valaient d'être reconduit dans ce rôle depuis de nombreuses années.

Blanc Nassau représentait la quintessence de la culture antarctica naissante : une liberté individuelle farouche, couplée à une sorte d'esprit de corps et de mode de vie décadent découlant aussi bien de l'époque en général que de la longue inactivité hivernale et de la solitude estivale des braconniers. Le tout empreint de l'esprit rebelle à

toute autorité qui animait la plupart des pionniers de tous les temps.

Un havre de paix pour Mike comme pour Maria, qui la fréquentaient à de nombreuses occasions. Pour le premier, sa découverte avait été une révélation. La matérialisation d'un lieu conforme à ses espoirs : libre, chaotique et joyeux. Aussi les nouvelles apportées par Maria l'angoissaient-elles.

— Pourquoi maintenant ?

— À cause des négociations internationales. Où as-tu la tête Mike ?

— Quelles négociations ?

— Celles de la COP Antarctique, évidemment.

— Quoi ?

— Tu as vraiment oublié ? Mike, enfin !

— Non, non, bien sûr… dit-il en retrouvant cette information au fond de ses méninges. Je savais que le cycle de discussion aurait lieu cette année. Mais je prospecte depuis trois mois et demi. J'ai un peu décroché. De toute façon, je n'imagine pas que ça puisse aboutir à priver le continent de sa protection ; pas encore.

— Trois mois et demi, siffla Maria. Mauvaise saison ou très bonne ?

— Très bonne. Montons un camp et je te montrerai ça, si tu veux. Tu me raconteras cette histoire de menace sur Blanc Nassau.

Un large sourire éclaira son visage et fit résonner de sons cristallins les stalactites pendues dans sa barbe.

Ils se mirent en quête d'un lieu adapté. Maria continua de parler en marchant.

— Connor pense, comme beaucoup, que les négociations internationales vont déboucher sur l'autorisation d'exploiter. Si c'est le cas, ce sera la ruée, y compris sur la zone non revendiquée. Une organisation industrielle de l'extraction des ressources n'appréciera guère l'existence de la cité libre, de toute évidence. La COP se termine fin mars, au début de l'automne austral, dans quelques semaines à peine. Si la saison est clémente, ça leur laisse encore le temps de créer les premières installations sur la côte, avec de gros moyens, pour être fin prêts au printemps prochain.

— Bordel de merde. C'est pas possible.

— Malheureusement, si.

— Ces salopards vont tout nous piquer. Ce sera la fin de notre mode de vie…

Le statut de l'Antarctique rendait leur avenir à tous incertain. Chaque conférence pouvait conduire leur existence à la ruine, annihiler tout ce qui constituait leur identité. Le braconnier préférait

ne même pas y réfléchir tant il redoutait ce que cela signifierait pour lui. Mais il ne pourrait manifestement plus se contenter de ce pis-aller très longtemps, et que déciderait-il alors ? Voilà qui restait un mystère, même à ses propres yeux.

Aimerait-il encore autant leur monde, une fois celui-ci livré à l'industrie ? Il en doutait.

Si le minage devenait légal, le braconnage présenterait encore plus de difficultés, à condition qu'il demeure possible.

Après un moment de marche, ils trouvèrent un site propice et montèrent le bivouac. Ils s'installaient à l'abri quand Mike reprit :

— Tu dis que l'activité des gardiens écologiques et des drones est plus forte qu'en temps normal ?

— Oui, j'ai été poursuivie deux fois. Et j'ai capté le passage de trois drones.

— Et merde, on ne se faufilera jamais incognito avec Jérémy. Sans tenue caméléon, et sans nanos…

— Il n'est pas modifié pour le Grand Blanc ?

Maria, interloquée, jeta un regard affolé à l'intéressé. Lequel se murait dans un silence de tombe. Depuis plusieurs semaines, ses traits s'étaient endurcis et, malgré l'épuisement lisible sur son visage, il présentait un air moins pitoyable que lorsque Mike l'avait recueilli. Il n'avait pas pour autant fière allure.

— Mike, c'est de la folie. Vous n'y parviendrez jamais !

L'interpellé lui retourna sa moue inquiète. Il ne savait que faire. La jeune femme lui caressa la main et, lentement, le braconnier lui rendit la pareille.

Jérémy, gêné, se leva.

— Je vais m'installer dans l'autre tente. Vous avez sûrement des tas de choses à vous dire. J'ai besoin de réfléchir un peu, seul.

Dès qu'il se glissa dehors, Maria se pencha et embrassa le braconnier.

— Tu m'as manqué, tu sais.

— Toi aussi, tu m'as manqué.

— C'est trop dangereux, Mike. Pourquoi tu traînes ce gars-là ?

— Je l'aime bien et, sans mon aide, il est mort.

— Et alors ?

— Comment peux-tu dire ça ? Tu ne le penses pas, en plus.

— Que fait-il ici, d'abord ?

— Je ne sais pas exactement comment il a fini dans le Grand Blanc.

Des dettes de jeu à ce qu'il dit, mais je n'y crois pas. Il n'a pas le profil.

Elle avait l'impression qu'il lui dissimulait quelque chose et, de fait, Mike taisait le délire de fièvre de son protégé pour ne pas l'inquiéter plus.

— Et on peut dire que tu t'y connais dans ce domaine… Bon Dieu, dans quoi tu t'es encore fourré ?

— Dans le respect de mes valeurs : je ne laisse pas un type crever comme ça. Maria, un peu d'humanité. Tu connais la solitude de ces étendues comme moi. Toi non plus, tu ne voudrais pas y mourir abandonnée de tous, comme une bête.

— OK, OK, Mike, comme tu voudras. Mais ça m'angoisse de vous savoir si exposés.

Elle le fixait avec intensité en prononçant ces mots. Elle lui devait beaucoup. Il l'avait prise sous son aile et formée lorsqu'elle débutait dans le métier. Ils étaient amants de longue date et dès que l'occasion se présentait, pourtant elle ne lui révélerait jamais qu'elle l'aimait. Le braconnier de minéraux prendrait ses jambes à son cou face à pareille déclaration. Maria, quant à elle, sensible et connaisseuse de l'âme humaine, n'envisageait pas de commettre une telle erreur et de le perdre.

— Ne t'inquiète pas, je m'en sors toujours. Ce sera le cas cette fois encore.

Mais la jeune femme savait, comme tous ses proches, que son amour présentait la fâcheuse tendance à foncer tête baissée dans les embûches avec son sens du danger très relatif.

— Tu es décidé ? Tu es sûr de ne pas vouloir rebrousser chemin avec moi vers Scot-Town pour l'hiver ?

— Non. Le prix de ma retraite m'attend à Blanc Nassau, je dois y aller dans tous les cas. Regarde ce que nous avons récolté.

Il sortit ses plus belles pièces et, pendant un bon quart d'heure, Maria siffla en admirant chacune de ses trouvailles et plus encore devant le monstrueux cristal. Elle resta sans voix devant le film où l'on découvrait la grotte de diamants.

— Je n'ai jamais rien vu de tel, c'est fou. Tu pourrais revendre ces pierres à Connor l'année prochaine, non ? Quant à ton film, il gagnera à tous les coups le festival de l'image des braconniers cet hiver.

— Je pourrais les vendre à Connor l'an prochain… Mais seulement si Blanc Nassau existe encore, et ça ne semble pas acquis selon tes propres dires. Quant à l'enregistrement, c'est pour moi et peut-être un jour pour les archives antarcticas. Je ne suis pas sûr de le présenter cet hiver. Et toi, qu'est-ce que tu nous réserves, cette saison ? J'ai hâte de

voir ça.

Chaque année, la confrérie organisait un concours vidéo lors d'une soirée arrosée – qui durait en général plusieurs jours –, pour fêter le solstice de juin. Ils y primaient les trois meilleurs tournages de la saison. Mike, étant donné son ancienneté, s'était vu confier une fois le rôle de président d'honneur. Un excellent souvenir, mais il ne faisait pas grand cas de participer. Il filmait rarement, et le montage l'ennuyait. À l'inverse de Maria. Laquelle avait obtenu la seconde place quelques années plus tôt avec son œuvre *Lumières et diamants antarcticas*. La jeune femme possédait un sens artistique certain et reconnu par ses pairs.

Elle lui annonça qu'elle travaillait sur un court-métrage intitulé *Le Crépuscule des braconniers*, mais refusa de lui montrer quoi que ce soit à ce stade. Puis, avec gravité, elle revint à la charge. Lorsqu'elle avait une idée en tête, rien ne l'en détournait. En particulier quand il s'agissait de protéger son amant. Même si, à l'entendre, il n'en avait pas besoin.

— Mike, tu ne peux pas continuer sans savoir avec certitude ce que ce type fait là. Pas avec le regain de contrôles en direction de la cité libre. Tu ne peux pas dire qu'il ne te met pas en difficulté. D'autant moins avec la fortune que vous transportez.

Maria savait qu'elle ne pouvait pas interdire quoi que ce soit à Mike, mais c'était un cri du cœur. Elle avait peur pour lui, et ce sentiment la rendait nerveuse. Elle se connaissait depuis l'adolescence cette tendance à devenir mauvaise dès qu'un péril planait sur une personne qu'elle aimait. Son statut d'aînée de la flopée de marmaille avec laquelle elle avait grandi dans un quartier ouvrier de Scot-Town où, bien souvent, elle avait dû prendre la défense de ses frères, sœurs et cousins face à des bandes de gamins plus âgés lui valait cette manière d'être.

Elle sentit sa troisième vertèbre dorsale se bloquer et gémit de douleur.

— Ça va ?

— Oui, ce n'est rien. Ne change pas de sujet, s'il te plaît.

— Je ne veux pas… questionner Jérémy. J'aurais dû commencer par ça ; maintenant c'est gênant. Après tout ce temps passé avec lui, je me suis attaché, tu me connais.

— Alors, je le ferai.

— Si tu veux. D'accord. Mais tâche d'être cordiale. Je sais comment tu réagis parfois… et il n'est pas du genre causant. Il est foutu de se murer dans le silence pour de bon.

— Merci.

Elle sourit, plongea la main dans sa barbe humide et l'attira à elle pour l'embrasser.

Le braconnier lui proposa de la masser pour chasser ses douleurs. Maria accepta avec joie et se déshabilla, dévoilant son corps massif et musclé à la peau mate, héritage de sa mère chilienne et de son sang amérindien. Elle s'allongea sur le ventre, révélant le tatouage qui ornait son dos : tout de feuilles vertes, de fleurs aux couleurs éclatantes et d'épines acérées parmi lesquelles voletaient des colibris enflammés. Une cicatrice profonde, séquelle d'un corps à corps avec un gardien écologique, le long de la colonne, venait renforcer la puissante image de cet univers végétal fascinant pour un homme qui passait sa vie dans un monde sans plantes.

Elle aurait aussi aimé avoir des piercings mais, dans ce climat, ils condamnaient leur propriétaire à des engelures susceptibles de dégénérer. Dommage.

Les mains vigoureuses de Mike frottèrent longuement ses muscles tendus puis se perdirent peu à peu dans des zones interdites à d'autres, et les sensations les emportèrent.

Ils firent l'amour avec délicatesse puis passion, protégés sous les couches de tissus isolants de leurs traîneaux. Leurs corps se cherchèrent, se trouvèrent, puis fusionnèrent dans un rythme paisible et lumineux qui gagna en intensité jusqu'à un paroxysme partagé.

Finalement, ils retombèrent de leurs étreintes, épuisés mais souriants, délivrés pour un temps de la peur, de la finitude des choses que l'on aime et de la vie, simplement heureux d'être ensemble.

— Je ne voudrais pas être privée de ça, Mike. J'adore coucher avec toi.

Elle susurra ces mots en le regardant de ses yeux gris, écartant une mèche noire de son front, chavirant visiblement l'âme du braconnier. Elle se sentait bien, libérée de la douleur.

Maria rêvait d'enfant depuis longtemps. Elle ne pouvait imaginer sa vie sans devenir mère. Elle n'osait cependant ne serait-ce qu'aborder le sujet avec Mike. Pas plus cette fois que les autres, malgré la tentation de profiter de la magie de l'instant.

— Moi non plus, Maria.

Le regard de son homme flottait, lointain, comme il prononçait ces paroles, ses paumes énormes caressant doucement son corps. La jeune Antarctica se mit à lui triturer les cheveux et les poils de la barbe en chantonnant un air tendre et triste à la fois, à vous tirer des larmes, comme elle en possédait le secret.

Dans cet abri précaire, lové contre le corps chaud de sa maîtresse, Mike se sentait déchiré entre la peur d'une vie de train-train quotidien, synonyme de mort spirituelle à ses yeux, et la douceur qui l'envahissait à l'idée de se lever tous les jours aux côtés de cette femme.

Il l'aimait, bien sûr ; mais son mode de vie lui donnait le goût d'un célibataire endurci pour son indépendance, et son métier lui semblait incompatible avec une famille.

La simple vérité ? Il craignait ses sentiments pour Maria. Il la fuyait dès leurs étreintes terminées, et il se préparait à remettre ça pas plus tard que le lendemain… Il en conçut une immense tristesse. Il caressa le visage et les cheveux de la jeune Antarctica sans dire un mot : elle s'était assoupie contre lui.

Mike savait qu'il peinerait à la convaincre de ne pas les accompagner. Pourtant, il ne comptait pas la laisser prendre ce risque. Cette course vers Blanc Nassau serait plus périlleuse que toutes les précédentes. La savoir en danger à ses côtés et par sa faute ne l'aiderait pas.

Paris

Le quai défilait à toute allure derrière la vitre du Grand Paris Express. Inès essayait de ne pas penser à l'œil sombre de la caméra à l'extrémité de la rame et aux multiples processus de reconnaissance faciale qui tournaient en boucle sur les images de vidéosurveillance. Elle rejeta les pensées paranoïaques qui l'envahissaient dès qu'elle envisageait les possibilités des nanos. Comment être sûre que son propre corps ne soit pas géolocalisé, que ses voisins n'enregistrent pas le moindre de ses gestes, espions inconscients au service de la sécurité de tous ?

Ce défaut de liberté et de vie privée lui devenait insupportable. Elle ne savait pas si les unités chargées de la sûreté du territoire la connaissaient, mais c'était fort possible malgré la couverture mise en place par la direction spécialisée dans les fausses identités des Greenblocks, laquelle avait cependant fait ses preuves à maintes reprises.

Le mouvement hypnotique du tunnel défilant à toute vitesse finit par disperser ses craintes, et elle revint à ses moutons. La Conférence Antarctique débutait bientôt, et il convenait de frapper fort pour que les négociateurs décident de maintenir le statut de protection du continent. Sa mission du jour, si elle aboutissait, induirait un immense retentissement médiatique dès l'ouverture des débats. Plus encore que leur opération contre l'I2C, qui avait pourtant connu un franc succès populaire sur les réseaux sociaux.

Elle naviguait dans ses réflexions, lorsqu'elle aperçut le panneau de la station des Ardoines, presque trop tard. Elle se leva précipitamment et sortit de la rame juste à temps. Le quai grouillait de gens allant et venant en tous sens. Le métro du Grand Paris Express avait été construit sur la base de solides hypothèses économiques prenant en compte les prévisions de croissance des populations et d'évolutions dans l'usage des transports en commun du début du siècle. Lesquelles hypothèses, déjà mises à mal par des budgets de moins en moins robustes, n'incluaient pas la création des revenus carbone individuels quelque temps plus tard.

À l'époque, qui aurait pu y croire ? Ce genre de concept relevait alors de la science-fiction.

Et pourtant…

Dès leur entrée en vigueur, les flux de voyageurs avaient explosé, et les capacités de transport s'étaient avérées insuffisantes. Résultat : malgré les travaux d'amélioration, il restait toujours difficile de se

déplacer en métro aux heures de pointe.

Dans le même temps, les voies de circulation en surface se dépeuplaient de leurs engins à moteur, malgré les voitures à faibles émissions, qu'elles fussent électriques, à méthane, à hydrogène ou à biocarburant. En contrepartie, des flots de véhicules à émissions nulles sillonnaient les rues : vélos de mille natures différentes, trottinettes, deux-roues à moteur électrique, pousse-pousse… Le tout dans un joyeux désordre malgré les caméras automatiques qui envoyaient les contraventions. L'interdiction totale de masquer son visage de quelque manière que ce soit sur le territoire de l'Union remontait déjà à de nombreuses années.

Inès parcourut les interminables escalators qui la ramenaient vers la surface. Les programmes illégaux de son implant rejetaient les dizaines de messages publicitaires personnalisés qui tentaient de pénétrer son esprit, résultat de décennies de marketing direct individualisé.

La traçabilité des implants légaux formait aussi la pièce maîtresse à la fois du contrôle des populations et de la publicité ciblée. Malgré les garanties apportées par les conventions sur les libertés individuelles et les engagements la main sur le cœur des fabricants d'implants et de logiciels d'exploitation, il se murmurait dans les cercles les mieux informés que les opérateurs, et donc les flics de toutes sortes, disposaient d'accès à l'intégralité des datas stockées aussi bien dans votre tête que dans votre espace privatif au sein de la Nébuleuse. Comme une multitude de gens enregistraient toute leur vie, ils devenaient autant de caméras et de micros disponibles a posteriori pour suivre les trajets d'une personne, l'écouter…

Si c'était bien le cas, tout un chacun devenait un outil de surveillance potentielle à son insu. Inès craignait fort que ce ne soit une réalité et non un délire paranoïaque des adeptes de la théorie du complot.

Les applications prohibées de l'activiste, elles, généraient en permanence de fausses informations, floutant son identité, leurrant les programmes commerciaux et autres.

L'intérêt des produits illégaux reposait entre autres sur leur capacité à supprimer ou biaiser les moyens de géolocalisation, les virus espions et les paramètres enregistrés à des fins commerciales. Ils offraient des espaces de stockage hors des serveurs nationaux et des grands opérateurs. Bref, ils rendaient en partie son indépendance à l'individu. Leur trafic explosait malgré les peines encourues. Leur usage par les Greenblocks s'imposait, quelle que soit leur opinion sur cette technologie elle-même.

Émergeant enfin à l'extérieur, Inès s'emmitoufla dans sa parka face au vent d'hiver et se dirigea à l'est, en direction de la Seine puis de l'université de Créteil, s'orientant dans les flux de piétons et des modes de déplacements à taux carbone nul.

Revenant à ses préoccupations, elle passa en revue les actions en cours.

En premier lieu, l'organisation de rassemblements contestataires dans les grandes capitales européennes et devant les locaux où se tiendrait la Convention Antarctique à Genève. Mais elle préparait aussi des opérations spectaculaires pour le démarrage des négociations. Plus inquiétant, la direction mondiale avait entériné l'idée d'actions radicales en cas d'échec, se conformant au plan établi à l'automne par le consortium des mouvements alternatifs. Cette stratégie ne lui plaisait pas vraiment. Inès comptait ne pas en arriver là.

L'idéal consistait à éviter cette extrémité en obtenant d'emblée le maintien de la protection du continent. Son programme du jour devait justement y contribuer.

La COP leur offrait une opportunité unique d'agir et de modifier la trajectoire de la société. Leur lutte mobilisait d'ailleurs sur les réseaux sociaux tout ce que le monde comptait de défenseurs de la nature aussi bien que d'alter-systémistes. Peut-être le peuple se trouverait-il enfin prêt à agir, plutôt que de se laisser guider comme un mouton vers l'abattoir ?

En tous cas, il semblait préférable à Inès de s'accrocher à cet espoir fou que de ne pas conserver d'espoir du tout.

Pourtant, l'impression de revivre la même expérience que dans sa jeunesse la hantait, et elle savait qu'elle risquait fort d'être déçue. Si elle se référait au mal qu'elle avait eu à remonter la pente après cette première expérience, elle risquait de ne pas se relever de celle-ci.

Elle arriva enfin à destination. Le petit immeuble offrait au regard une apparence tout à fait correcte, et elle appuya sur l'interphone. La porte s'ouvrit devant elle et elle grimpa les trois étages.

Piotr apparut dans l'embrasure en caleçon et torse nu. La quarantaine bien tassée, il paraissait bien plus du fait de son goût prononcé pour certains produits illicites et de trop nombreuses heures passées en immersion profonde dans le réseau. Originaire d'une famille du Caucase réfugiée en Europe juste avant la mise en place de la Grande Barrière, c'était un mathématicien de haut vol et un informaticien de génie. Le meilleur hacker des Greenblocks. Piotr travaillait aussi à son compte, ce qui lui donnait accès à des contacts dans les milieux du banditisme.

— Dobri Dan, Inès. Bienvenue, entre.

Son accent à couper au couteau plaisait à la jeune femme.

— Dobri Dan, Piotr.

Il lui ouvrit le passage vers son « bureau ». L'endroit débordait de matériel informatique, de câbles et de boîtiers clignotants à qui mieux mieux. Des dizaines d'objets jonchaient le sol et occupaient les étagères. Des casques de connexion intégrale, des modules d'interception des IA de surveillance : ceux-là, la Greenblock parvenait à les identifier. Mais elle ignorait l'usage et la fonction de la plupart des choses qu'elle voyait.

C'était un lieu borgne. Piotr avait réorganisé l'immense appartement pour disposer d'un espace intérieur isolé de toute observation et écoute extérieures.

— Comment vas-tu ? Tu veux un thé ? Le samovar est chaud. Ou tu préfères une vodka maison ?

— Merci, un thé, avec plaisir.

Boire la vodka maison de Piotr, c'était risquer de finir aveugle.

— Un bail qu'on ne s'est pas fait un petit concert, tous les deux. Il faudra se programmer ça.

— Oui, j'aurais dû t'appeler ce week-end, il y avait un live au Subduction. Une bonne soirée.

Piotr les servit puis, de son regard bleu délavé, il l'observa un moment.

— Toujours aussi belle, Inèschka. Alors, dis-moi, en quoi puis-je servir la cause aujourd'hui ?

Elle répondit avec malice, et un sourire éclaira son visage dur d'une lumière qui en faisait ressortir les angles comme les creux.

— En ce qui concerne la mission que je voudrais te confier, elle pourrait t'amuser.

— Vraiment ?

Il mettait ses compétences au service des Greenblocks bénévolement ou presque, par principe, car il détestait l'establishment et aussi parce qu'il avait connu, dans sa prime enfance et presque jusqu'à l'âge adulte, l'horreur d'un environnement contaminé. Dans sa région natale de Cherkasy, les taux de cancers étaient des milliers de fois plus élevés qu'à Paris.

En l'invitant à poursuivre plus avant, il alluma une authentique cigarette, dont la fumée agressa les poumons d'Inès. Se procurer de manière légale du tabac dans l'Union relevait de l'impossible. Seules les versions électroniques bénéficiaient encore d'un droit de cité. Piotr

les importait de Russie, d'Asie centrale, d'Afrique ou peut-être même des Califats. Les trafiquants prospéraient, et les moyens de corruption croissaient de manière proportionnelle à la baisse continue du pouvoir d'achat des fonctionnaires. Autant dire que les marchés illégaux en tous genres allaient bon train, y compris celui des êtres humains, entiers ou par organes selon les besoins de l'acquéreur. Avec l'épuisement des ressources et la paupérisation qui marquaient le siècle, la loi de l'offre et de la demande prenait un nouveau visage ou, plus exactement, sa face obscure se révélait chaque jour un peu plus et s'étendait sans entrave.

Inès le savait, le capitalisme financier et l'individualisme triomphaient, plus destructeurs que jamais. C'était la raison même de sa révolte.

— J'ai aussi besoin que tu me mettes en relation avec certaines de tes… connaissances.

Il plissa les yeux.

— Certaines de mes connaissances ? Allons bon, voilà autre chose. Quel type exactement ?

— Celui capable de livrer ce matériel.

Elle glissa vers lui une note en papier. Il s'en saisit avec lenteur en fixant Inès.

Il survola le document et siffla.

— C'est une réorientation complète, ça ! Tu es favorable à ça, toi, ma chère Inèschka ?

Ses prunelles perçantes scrutaient les réactions de la jeune écologiste.

— Pas franchement, pour être honnête ; mais la décision a été prise par le collectif. Je crois que mon départ n'aiderait en rien, alors qu'en conservant mes responsabilités, je pourrai peser pour éviter d'en arriver là.

Piotr l'observa. Elle ne broncha pas, soutenant son regard. Puis, il brûla le papier.

— Je pense que tu commets une erreur ma belle… Une fois qu'on tient une arme, on finit toujours par s'en servir.

Une moue dépitée s'invita sur les traits d'Inès. Piotr lâcha un soupir.

— Comme tu veux mon amie. Je te mettrai en relation avec Max, à tes risques et périls ; même si c'est le moins dangereux parmi ceux qui pourront te fournir du matériel de guerre. Je ne ferai rien d'autre que t'obtenir un rendez-vous. Ensuite, je ne veux rien savoir de cette affaire. Je pense que tu te fourvoies. Tu devrais renoncer, ça te plongera dans le malheur.

Elle baissa les yeux. Une tempête de sentiments contradictoires se déchaînait dans sa poitrine. Ne présumait-elle pas de ses forces en pensant pouvoir empêcher le pire, seule ou presque ? Quitter les Greenblocks serait un tel renoncement qu'elle ne parvenait pas à s'y résoudre, mais elle se faisait peut-être des illusions en voulant garder le doigt sur le détonateur pour éviter de le presser. Inès ne laissa rien paraître de ses pensées à son interlocuteur et enchaîna pour échapper au malaise qui la gagnait.

— Parfait, merci, Piotr.

— Et pour ce qui est censé m'amuser ? Parce que, pour l'instant, tu ne me fais pas rire.

Elle expliqua ce qu'elle attendait de lui. En guise de réponse, il lui sourit.

— Ça, ça me plaît ! J'imagine déjà la tronche que feront les supporters.

Il se bidonna, rejoint par Inès.

— Je m'y mets tout de suite, mais il me faudra un peu de temps. Tu préfères rester ici pour attendre ou que je te fasse un topo ?

— Combien de temps ?

— Quelques heures.

— J'attendrai. Je vais en profiter pour faire un peu d'exercice, si ça ne te dérange pas.

— Toujours accro à tes chinoiseries, hein ? Pas de soucis. Tu trouveras de quoi manger dans le frigo et à boire, si besoin. Tu sais où sont les toilettes, donc tu dois pouvoir survivre ce laps de temps sans moi.

Il lui fit un clin d'œil et ils rigolèrent à nouveau tous les deux. Ils se connaissaient depuis une éternité, et elle avait si souvent repoussé ses avances qu'elle en avait perdu le compte.

Piotr se dirigea vers un placard et en sortit une combinaison de connexion intégrale.

Inès n'en avait jamais utilisé. Rares et coûteuses, il fallait les compétences d'un maître informaticien pour les contrôler. Leur principal défaut tenait au risque de mort subite accru qu'elles induisaient. On y oubliait facilement le temps et, plus grave, les besoins basiques comme dormir, boire, manger, voire respirer.

Piotr l'enfila, glissa le casque sur son visage marqué par les abus et activa les fonctions qui firent luire des voyants multicolores sur sa tenue. Après quelques secondes, il ne resta qu'un clignotement vert unique, qui indiquait au monde extérieur que l'homme était connecté et vivant. Si quoi que ce soit de fatal le frappait, l'indicateur tournerait

au rouge.

Piotr activa la connexion à la Nébuleuse, et le monde se transforma tout autour de lui.

L'univers virtuel pouvait apparaître sous une multitude de formes. Symboliques, comme la pièce où il se trouvait : son point de départ. Un espace hyper sécurisé où aucun espion, virus ou système extérieur ne pouvait pénétrer. Piotr pratiquait le piratage informatique depuis l'âge de six ans. Son premier coup d'éclat avait consisté à obtenir les papiers d'immigration de sa famille en pénétrant les serveurs de l'administration de l'Union. Il n'ignorait rien des dangers bien réels de ces mondes virtuels. Il estimait sa forteresse imprenable, quand bien même il la visualisait sous la forme d'un simple salon sans fenêtre ni décoration, à part un tableau ancien représentant un papillon dessiné à l'encre de Chine.

Il ouvrit le seuil vers la Nébuleuse. Une porte donnant sur un espace infini, obscur dans son ensemble mais traversé de milliards de flux lumineux de toutes les couleurs. Cette vision du réseau, non symbolique, compréhensible par les seuls praticiens les plus compétents, exigeait de reconnaître la nature des flux et leur fonction. La combinaison et le casque ralentissaient quasiment le temps à cette fin. Piotr ouvrit la main et en libéra plusieurs insectes aux allures de guêpes. Les petits programmes qu'il visualisait sous cette forme quittèrent sa paume et se précipitèrent vers l'ouverture, se transformant eux-mêmes en crépitements ondoyants. Le Slave les regarda tournoyer, hésiter, s'éloigner, revenir…

L'un d'entre eux se fondit à un éclair de lumière, l'absorba et n'en restitua rien. Le logiciel de Piotr venait de digérer une IA de surveillance du réseau, sans tambour ni trompette. *Et une saloperie de moins*, pensa le hacker.

Une information brilla dans son champ visuel : « Nettoyage zone de sortie terminé – risques supprimés. »

Le pirate se jeta dans le vide sans fin qui s'offrait à son regard, se transformant lui-même en un influx électrique qu'encadraient ses codes défensifs pour le protéger, comme le feraient des microdrones autour d'un combattant de la Légion. Des auxiliaires indispensables à la survie de l'un comme de l'autre.

Piotr se dirigeait avec aisance dans les innombrables courants qui formaient des rivières et des fleuves, tantôt larges et paisibles, tantôt torrentiels, s'entremêlant en coulant dans trois dimensions à la fois et sillonnés par les couleurs de l'arc-en-ciel.

Il surveillait tout ce qui s'apparentait à des éléments intrusifs ou menaçants. Ses virus détruisirent plus de dix IA de surveillance avant

qu'il ne repère sa cible : un immense flot d'énergie constitué de milliards d'informations en transit, de centaines d'IA plus ou moins évoluées. Un univers à part entière.

Il activa un nouveau programme qui l'enveloppa de fausses informations quant à son identité, afin d'échapper aux diverses défenses antivirales, puis il pénétra dans le monstre de clarté.

Impossible, ici, de rester dans une représentation brute de la Nébuleuse. Le système imposait sa vue de lui-même, et Piotr se retrouva dans un immense immeuble de bureaux. Partout, des IA et des humains connectés travaillaient avec rapidité.

Il monta dans les étages. Il devait trouver le cœur de ce lieu. Entrer constituait l'étape la plus périlleuse et elle n'avait présenté aucune difficulté. Il lui restait maintenant la tâche la plus ardue, à savoir contaminer le réseau pour délivrer le message d'Inès en temps et en heure. Il détestait le football et il se marrait d'avance. Il accéléra dans les couloirs illusoires de l'intranet de la chaîne d'holovision la plus suivie de l'Union.

Dans la pièce où reposait son corps inerte, Inès réalisait la Forme du Tai-Chi, surveillant du coin de l'œil le voyant de la combinaison de son vieil ami. S'il réussissait, les Greenblocks lanceraient la Conférence Antarctique sur un magnifique coup de com.

Bangkok

Il faisait chaud malgré la climatisation passive. Fafnir dormait au soleil, semblable en cela à tout reptile repu dès qu'il en a l'occasion. Assis dans le confortable fauteuil de cuir de son bureau, Allan avait les yeux ouverts mais perdus dans le lointain. Il semblait absent, et pourtant son esprit était en proie à une activité intense. Il venait d'avoir des nouvelles surprenantes du fonctionnaire français chargé de surveiller Wisenstein.

Au sortir de son traitement génique et hormonal quinquennal, des mois plus tôt, le dirigeant de l'ALPHA s'était replongé sans tarder dans le dossier du chercheur. Selon son informateur français, rien ne sortait du laboratoire, zéro publication. Et, dans la mesure où l'équipe s'autofinançait, il ne disposait d'aucun levier pour la forcer à rendre des comptes.

Allan avait alors décidé de tenter une prise de contact direct avec le scientifique afin de lui proposer une collaboration. Mais ce dernier refusait toute communication. Loin de renoncer, Allan avait cherché une solution. À force d'obstination, il avait découvert que Wisenstein avait une nièce qu'il aimait beaucoup mais ne voyait jamais. Le post-humaniste avait réussi à la convaincre de l'appeler puis de le lui passer. Et sa décision n'avait guère coûté, la jeune femme n'ayant que des exigences financières modestes. Comme espéré, le vieil homme avait répondu en neurcom, pensant qu'elle avait une nouvelle familiale importante à lui annoncer.

La discussion avait duré moins de trois minutes. Le temps de l'illusion, puis Allan s'était dévoilé et son interlocuteur, outré par le procédé, l'avait envoyé sur les roses. Il avait eu des mots durs pour sa nièce aussi, puis avait coupé court.

Allan avait alors compris qu'il devrait se contenter des ressources internes de l'Association pour lancer son projet d'homme autotrophe, ou avoir recours à des moyens plus coercitifs.

Mais avant même qu'il ait eu le temps de déployer ceux-ci, ce matin-là, le fonctionnaire français lui avait envoyé un message. Il prenait l'initiative de signaler qu'un incendie récent avait détruit le laboratoire. Compte tenu de l'intérêt exprimé, il jugeait bon de l'en informer.

Une initiative bienvenue et qui méritait rétribution. D'autant plus que le rapport de l'enquête diligentée par une unité parisienne spécialisée était joint au courriel. Une information qui impliquait, en soi, un incendie d'origine criminelle. La note faisait état d'une

destruction totale des infrastructures, de l'enterrement rapide des corps carbonisés retrouvés sur place comme de la destruction intégrale du bâtiment pour insalubrité sur ordre de l'autorité locale.

Autant de décisions trop précipitées pour être honnêtes aux yeux d'Allan, qui n'en revenait pas. Quelle curieuse coïncidence que ce départ de feu juste au moment où il s'intéressait à eux.

Il parcourut avec désarroi la liste des morts établie par les inspecteurs, parmi lesquels Salomon Wisenstein. Accablé, il étudia les dossiers individuels associés et découvrit les visages des victimes consciencieusement enregistrés par les services administratifs.

Cette lecture macabre le laissa sur sa faim, sans qu'il parvienne à mettre le doigt sur ce qui le gênait.

Tout en caressant Fafnir venu se poser sur son épaule et qui sifflait à son oreille, Allan chercha ce qui lui échappait, sans résultat. Il s'accorda une trêve pour s'absorber dans la contemplation du jardin zen de son bureau. Une aigreur inhabituelle au creux de son ventre marquait l'intensité de son amertume : le destin contrecarrait ses plans.

Alors que le calme s'imposait au rythme lent et ample de sa respiration, ce qui le titillait lui sauta soudain à la conscience : où était Jérémy Garth ? Son nom n'apparaissait nulle part dans le dossier des forces de l'ordre.

Avec une poussée d'adrénaline, Allan effectua une recherche de mot-clé… Rien.

Voilà qui devenait intéressant. S'il avait survécu, ses connaissances relatives à la photosynthèse artificielle acquises aux côtés de Wisenstein gagneraient à être récupérées. Son expérience donnerait peut-être une chance à Allan de voir aboutir son grand projet avant la fin de sa vie. Il convenait donc de mettre le grappin sur Garth au plus vite. Bon gré, mal gré, Allan saurait le convaincre de rejoindre ses équipes…

Peut-être qu'il dépenserait beaucoup et que ces frais n'apporteraient rien, au bout du compte, mais le jeu en valait la chandelle. Il chargea Kim, le responsable des opérations d'espionnage industriel pour l'ALPHA, de retrouver la piste de Garth à Dumont d'Urville.

Revenant au dossier des policiers parisiens, le post-humaniste constata qu'il en ressortait un élément essentiel : l'attaque contre le laboratoire était l'œuvre de professionnels de très haut niveau, équipés de matériel militaire de pointe. Malgré les efforts de la brigade scientifique envoyée sur place, pas le moindre indice n'avait été relevé concernant leur identité ou leur arrivée en Antarctique.

La mobilisation de tels moyens soulevait une interrogation

stratégique : qui s'en était pris à Wisenstein. Et à quelles fins ?

Il n'existait qu'une réponse envisageable aux yeux d'Allan : le professeur avait réussi à créer son fameux revêtement ou était sur le point d'y parvenir. Et quelqu'un voulait se l'approprier… Un concurrent, en somme. Une agitation croissante le gagnait à mesure qu'il prenait connaissance des fichiers.

L'équipe d'enquêteurs concluait, tout comme lui, que l'opération visait sans aucun doute à voler les innovations développées dans le laboratoire, ce qui laissait penser que celles-ci étaient assez abouties.

À ce stade, malgré son excitation, Allan Carson s'obligea à faire une pause : l'heure approchait de la vente aux enchères d'une estampe japonaise inestimable du XVIe siècle intitulée *La Geisha cueillant des champignons*, qu'il comptait acquérir, quel qu'en soit le prix. Sa passion l'emportait même sur les affaires courantes en de rares occasions comme celle-ci.

Une fois satisfaction obtenue en échange d'une coquette somme, il se replongea dans ses supputations.

Quoi qu'il en soit, l'association ne pouvait pas se permettre de laisser lui échapper une invention telle que le revêtement, compte tenu du levier économique et politique qu'elle représentait. Elle risquait également de jouer contre l'objectif final de l'ALPHA – du moins tel qu'il le concevait, ce qui revenait pratiquement au même tant il avait la mainmise sur l'organisation et veillait à ce que cela reste le cas. En l'absence de solution au changement climatique, l'acceptabilité de l'augmentation humaine finirait par atteindre le seuil l'autorisant ; et cette tendance devait être maintenue.

La menace potentielle en découlant n'affecta en rien son calme. Il avait traversé tant de crises qu'il disposait d'une immunité au stress.

Ses conclusions exigeaient pourtant qu'il mette la main sur le produit en question et donc sur les commanditaires de l'attaque.

Allan se creusa les méninges et échafauda de nouveaux plans.

Il convenait d'agir vite, à présent. Il ajouta cette charge sur les épaules de Kim, exigeant un traitement aussi prioritaire que celui relatif à Garth. De quoi pousser les ressources du Thaïlandais au bord de la rupture.

Antarctique

- Banquise de Ross aux environs de la Terre de Marie-Byrd -

Le jour déclinait dans la perspective d'un simple crépuscule avant le retour de l'aube. Mike et Maria échangeaient les regards complices de deux amants. Jérémy, qui venait de les rejoindre, souriait, heureux pour eux. Malgré sa souffrance physique, il se sentait mieux que jamais dans son corps et moins angoissé que d'habitude.

Leur repas frugal – et identique à tous les précédents – se composait d'une bouillie déshydratée et insipide mais contenant tous les éléments minéraux et organiques nécessaires à la survie d'un être humain. On pouvait ne manger que cela toute sa vie, à en croire la publicité du fabricant. Une affirmation sans doute exacte sur le plan physiologique, mais la tristesse d'une telle alimentation finissait par venir à bout du mental des plus endurcis. Aussi, après quatre mois de ce régime, la seule vue de l'emballage causait-elle des spasmes de l'estomac. Les expériences menées pour les vols spatiaux montraient qu'au bout d'un an, certains préféraient mourir de faim que d'avaler ces sachets : leur fadeur ôtait le goût même de l'existence.

Après ce piètre dîner, Maria sortit une flûte traversière de son étui isotherme et se mit à jouer.

Les notes s'envolèrent dans la pureté silencieuse de la nuit australe, claires, joyeuses. Elle fit battre le cœur des deux hommes avec des airs emportés. Un moment d'émotion intense après des mois passés en un tête-à-tête souvent silencieux. Là, autour du brûleur, portés par cette voix, cette sonorité, ils partageaient un sentiment profond de communauté.

Mike se souvint de sa rencontre avec Maria, à l'occasion d'un concert au *Revival*, un bar de Scot-Town. Elle jouait dans un groupe de musiques nomades, et les sentiments qu'elle faisait jaillir de son instrument avaient remué le braconnier jusqu'au fond des tripes. Il venait de perdre son père, et Maria, ce soir-là, avait exprimé mieux que tout autre sa tristesse aussi bien que son désir de vivre pour ne pas décevoir le disparu. Il était allé la remercier et au fil de la discussion, il s'était avéré qu'elle rêvait de devenir braconnière. Ainsi avait débuté leur histoire.

Lorsque la jeune femme rangea l'instrument, Jérémy l'applaudit tandis que Mike se perdait dans le passé. Puis, ce dernier prit la parole tout en tirant des bouffées sur sa cigarette électronique.

— Jérémy, notre aventure va devenir encore plus dangereuse. Sans combinaison caméléon et sans implants nanos, nos chances d'y arriver sont… minces. Peut-être que je m'en tirerai, mais tu as peu d'espoir de voir un jour Blanc Nassau.

— C'est encourageant… Tu veux changer d'itinéraire, j'imagine ?

Le jeune homme jeta un regard sombre à Maria, avant d'ajouter :

— Je peux entendre que tu aies d'autres priorités.

— Non, ce n'est pas ça.

— Qu'est-ce que tu fiches dans le Grand Blanc ? Que fuis-tu, ou plutôt… qui fuis-tu et pourquoi ?

Le ton un brin agressif de Maria ne lui ressemblait guère, sauf lorsqu'il s'agissait de protéger Mike de lui-même.

Jérémy fléchit la nuque.

— Je comprends ton inquiétude, c'est légitime. Mais, je ne sais pas qui est après moi, si tant est que ce soit le cas…

— Ben voyons ! Comme c'est pratique.

— Continue, Jérémy.

Le braconnier essayait de contrebalancer la tension provoquée par Maria en l'encourageant. Il lança une œillade assassine à sa maîtresse.

— Tu dois bien envisager quelques hypothèses, non ? Tu peux m'accorder ta confiance après tous ces mois. Ce ne sont pas de simples dettes, je m'en doute bien, surtout maintenant que je te connais. Ça ne colle pas avec ta personnalité, et j'ai des joueurs invétérés dans mes relations…

À ces mots, Maria manqua pouffer, tandis que Jérémy hochait la tête.

— J'ai toute confiance, Mike. Je serais mort sans toi.

Une boule lui nouait la gorge. Il rêvait de livrer ses secrets… sans en trouver la force. Les mots restaient bloqués.

— Tu nous mets en danger en ne disant rien, maugréa Maria. Quitte à affronter des ennemis, mieux vaut savoir de qui il s'agit. Tu as tué quelqu'un ou quoi, pour faire tant de mystères ?

— Non, pas du tout ! Je suis chercheur en génétique, spécialisé dans la conception génomique dirigée. Tu trouves que j'ai le physique d'un tueur ? Excuse-moi, mais même par accident, ça paraît improbable.

Des contractions nerveuses frémirent autour de ses yeux.

— C'est vrai qu'on ne peut pas dire que tu aies un profil de killer.

Mike rit nerveusement avant de reprendre sur un ton inquiet en repensant au délire de fièvre de son compagnon et en se demandant à

nouveau s'il avait bien fait de le secourir.

— Ça veut dire quoi, ça : la conception génomique dirigée ?

— Que je suis spécialiste dans la fabrication de programmes génétiques destinés à remplir une fonction spécifique. En gros, je construis du vivant cohérent à partir de rien. C'est compliqué. Ma spécialité, c'est le fonctionnement cellulaire, avec une expertise particulière sur les cellules souches.

— Ça veut dire que c'est interdit. Ce qui explique ta présence en Antarctique, loin des autorités, ou je me trompe ?

Maria usait d'un ton acide, et ses pupilles contractées trahissaient un certain affolement.

— Non, pas dans le but qui était le nôtre. Ce sur quoi on travaillait, c'est un revêtement de surface… vivant. Enfin, en quelque sorte. Difficile de dire où commence et où finit le vivant. C'est une espèce de couche fine, lisse, poreuse aux gaz, dans laquelle des cellules s'organisent pour occuper l'espace en zones de production et en canaux, comme dans une feuille. Un réseau tubulaire amène l'eau, le dioxyde de carbone prélevé dans l'atmosphère et les minéraux aux zones de production qui, par photosynthèse améliorée, produisent de la matière organique en masse. Les sucres de base ainsi obtenus peuvent alors être transformés en n'importe quelle molécule organique pour aboutir à des produits finis ou des précurseurs de ceux-ci : biocarburants, insuline, bioplastiques… Il suffit de choisir ce qu'on veut fabriquer et d'introduire les bons gènes dans la souche. La matière synthétisée est ensuite excrétée en un point de collecte.

— Bon sang, mais c'est génial ! Et… ça marche ?

Maria basculait du tout au tout. Mike se sentit soulagé à double titre. Car qu'aurait-il fait si ses doutes s'étaient avérés justifiés ? Heureusement, pour une fois, Jérémy s'exprimait avec emphase, loin de ses hésitations habituelles, ce qui suffisait à le convaincre qu'il disait la vérité. Son protégé était transfiguré.

— Oui, ça fonctionne, même si ce n'est qu'un prototype. Il nous restait à réussir la mise en production industrielle à l'échelle commerciale, ce qui n'est jamais gagné. Mais nous n'en avons pas eu le temps. J'ai fui lorsque des inconnus ont pris d'assaut notre laboratoire.

— Comment tu t'en es sorti ?

— Je n'étais pas sur place. Je n'apprécie pas trop la compagnie et je travaillais toujours de chez moi. On m'a alerté. En catastrophe, j'ai fui vers le Grand Blanc. L'équivalent d'un suicide avec mon niveau d'entraînement, mais j'étais terrorisé et je ne voyais aucune alternative.

Une crise de tremblements nerveux inédite l'agita. Mike comprenait enfin comment un tel amateur s'était retrouvé seul en plein cœur de l'inlandsis. Qu'il soit en vie relevait de l'intervention divine pure et simple.

— Qu'est-il arrivé à tes collègues ?

Une ombre passa sur le visage du chercheur.

— Je ne sais pas. Je crains qu'on ne les ait assassinés ou enlevés.

Les deux chasseurs de diamants se jetèrent des regards ahuris et inquiets. Maria réagit la première.

— Ils ont volé votre invention ?

— Probable, oui.

— Ou ils l'ont fait disparaître…

— Qui pourrait vouloir détruire une telle technologie, Maria ? La voler, je comprends ; mais…

— Tous ceux qui tirent profit du réchauffement, pardi. Même si c'est contre-intuitif, ils sont nombreux.

Un long silence suivit cet échange et devint pesant. Les tremblements ne lâchaient pas Jérémy.

— Du coup, votre travail est perdu ?

Le chercheur secoua la tête de gauche à droite. Il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit une petite sphère de métal où brillait un voyant bleu.

— J'ai la souche mère avec moi. À partir d'elle, tout est possible. C'est pourquoi je dois rejoindre l'Union et trouver quelqu'un là-bas qui soit capable de financer le brevet et les investissements initiaux. C'est un espoir pour l'avenir : plus de conflits pour l'usage des terres entre l'agriculture et les biomatériaux. Notre revêtement, installé sur n'importe quelle infrastructure, produira ces derniers en masse. Sans parler de la réduction de la concentration de gaz à effet de serre dans l'atmosphère compte tenu de l'énorme pouvoir d'absorption du produit tant qu'on lui fournit de l'eau et des minéraux, surtout issus de déchets.

— Alors il s'agit carrément de sauver le monde ?

Maria avait lâché cette phrase sur un ton mi-amusé, mi-sérieux, tentant de détendre l'atmosphère. Elle ajouta avec un sourire contrit mais aimant :

— Je te reconnais bien là, Mike Butler.

L'homme ne put cacher le mélange d'émotions qui le traversa : tendresse, douceur, amusement et bien d'autres encore.

Une seconde après, son visage s'illumina, en proie à une excitation

soudaine.

— Je me demande… Vous pensez que cette découverte pèserait sur les décisions de la Conférence Antarctique ? Le besoin de ressources pour faire face au changement climatique apparaîtrait moins crucial, non ?

Épatés par ce trait de génie, Maria et Jérémy restèrent cois tandis que le braconnier s'enflammait.

— Pour y arriver, nous devons rallier Blanc Nassau. Très vite. La COP débute dans quelques semaines. Dévoiler l'existence de ce revêtement avant la fin du sommet pour influer sur sa conclusion prend le pas sur toute autre priorité.

Les cœurs de Mike et Maria s'emballaient alors que naissait sous leurs yeux un espoir – minuscule, certes, mais non nul –, de préserver leur terre et leur mode de vie. Sans parler de celui, plus fou encore, de sortir l'espèce de l'impasse environnementale où elle sombrait chaque jour un peu plus. S'ils se fiaient au chercheur, cette issue semblait possible. Et ils n'avaient pas, a priori, de raison d'en douter.

Une lumière inattendue éclairait un univers en train de glisser dans les ténèbres, mais elle restait vacillante. L'enjeu qui sous-tendait soudain leur course dans le Grand Blanc gagnait en consistance et pesait déjà sur leurs épaules.

Pourtant, il subsistait une zone d'ombre que le braconnier entendait dissiper. Rendu à ce stade, autant vider l'abcès. Fixant Jérémy droit dans les yeux, il mit les pieds dans le plat.

— Pendant ta fièvre, tu as parlé de tes recherches. Tu as évoqué un mode de propagation viral et des singes. Je ne vois pas le rapport avec le revêtement. J'ai besoin que tu m'éclaires sur ce point.

L'interpellé hésita une seconde de trop, et un masque furtif de culpabilité traversa son visage.

— Je ne sais pas. Peut-être parce que nous utilisons des vecteurs viraux pour insérer les gènes spécifiques codant les protéines à produire…

Mike prit un air déçu, et le chercheur enchaîna avec véhémence.

— Je délirais, je ne m'en souviens même pas ! Mes cauchemars n'ont pas forcément de lien avec le réel !

Maria les dévisageait d'un air inquisiteur mais ne posa pas de questions. Mike loua le ciel de ce silence et comprit qu'il n'en apprendrait pas plus pour l'instant. Il commençait à connaître le gugus… Même s'il n'arrivait pas à se l'imaginer comme un sale type, la plus grande vigilance s'imposait. Jérémy leur cachait encore une partie de la vérité. Il ne ferait pas un bon joueur de poker. Le

braconnier n'insista pas – c'était inutile, désormais. Cela viendrait en son temps. Avant Blanc Nassau, de préférence. Il comptait toujours rallier la cité libre. Le jeu valait la chandelle. Quant au côté obscur de cette affaire… il verrait bien lorsqu'il pointerait son groin dégoûtant.

— Rejoindre Blanc Nassau sans tenue caméléon et sans nanos… Retour à la case départ. Avec, en prime, un délai à tenir.

Le braconnier sourit à ses compagnons de route.

— Le monde n'est pas sauvé. Loin de là !

Maria secoua la tête.

— Rien ne t'arrêtera maintenant, pas vrai ?

— Non, tu le sais bien.

— Alors il ne s'agit pas tout à fait d'un retour à la case départ.

Elle fouilla son traîneau.

— Nous irons à Blanc Nassau, mais avec tout l'équipement utile.

Joignant le geste à la parole, elle dégagea de ses affaires une bande de tissu caméléon et un pack médical.

— Tu n'as plus besoin de boosters nanos, Mike, mais moi, si. Je n'ai pas encore le meilleur niveau techno en implants. Et puis, tu sais, j'aime bien me tenir prête à toute éventualité.

Elle souriait de toutes ses dents. Mike l'embrassa en la serrant dans ses bras puissants, manquant de peu de l'étouffer.

— Maria, Maria, tu nous sauves la vie. Mais il est hors de question que tu viennes. Trop dangereux ; et inutile. Nous serons plus discrets à deux.

La jeune femme lui répondit par une moue de dépit, et une longue discussion s'engagea. Elle devait durer la nuit entière.

Le généticien n'en suivit pas tout et regagna sa tente sans traîner, mais, le lendemain matin, le couple avait fini par trouver un terrain d'entente – même si Maria tirait la gueule. La seconde sphère contre le cœur de Jérémy paraissait le brûler. Il se mordait les doigts de ne leur en avoir rien dit, mais la crainte de leur révéler la nature véritable de cette innovation le paralysait.

Paradoxalement, pour la première fois depuis des semaines, il se sentait en forme. L'injection des boosters nanos décuplait ses capacités physiques, et ce pour plusieurs jours. Maria leur en laissait deux doses de plus. Il lui aurait baisé les pieds lorsque les premiers effets s'étaient manifestés après la piqûre. Pourtant, sur le coup, il n'éprouvait que terreur à l'idée de cette large seringue remplie de nanomachines chargées de se diffuser dans son corps pour renforcer la résistance comme la puissance de ses fibres musculaires et tissus conjonctifs, tout

en améliorant les flux sanguins et la régulation de la glycémie pour répondre à ces nouveaux besoins. À juste titre, par certains côtés. Sa fesse gauche se ressentait encore de l'injection réalisée sans délicatesse par Mike. Mais l'inflammation générale de ses articulations diminuait sans cesse depuis.

***

Après des adieux plutôt frileux entre les amants, Mike entraîna le chercheur à sa suite et ils se dirigèrent droit vers la banquise pour rallier l'inlandsis de la péninsule du Roi-Edouard-VII, à plusieurs jours de marche. Maria, elle, partit en direction de Scot-Town.

Pendant toute la journée, l'Antarctica marcha sans piper mot. Il ne dit rien non plus au campement du soir. Jérémy savait qu'il avait envoyé un de ses microdrones vérifier que sa maîtresse ne les suivait pas. Le chercheur respecta son silence. Il se sentait encore honteux de ne pas avoir tout dit au braconnier et à sa compagne. Après tout, il leur devait la vie.

Jérémy s'endormit d'un sommeil troublé par sa mauvaise conscience et peuplé de cauchemars.

Mike ne ferma pas l'œil du tout. Le revêtement du généticien donnait une ampleur nouvelle à leur odyssée en ouvrant une porte sur un futur… différent. Le braconnier se trouva satisfait de l'avoir secouru. Peut-être que le monde entier lui en serait reconnaissant un jour.

À compter de ce point, toutefois, ils pénétraient au cœur des zones les plus fréquentées, les plus propices à des attaques de voleurs, de gardiens ou de drones. Le danger devenait omniprésent, et l'échec n'était pas une option : la réussite de leur mission comptait plus que leur vie.

À trois heures du matin, des alarmes le firent sursauter alors qu'il qui tentait sans succès de s'endormir. Ses petits auxiliaires, toujours vigilants, captaient des mouvements, assez loin à l'ouest.

Hautes-Alpes

Soan jeta un bref regard à l'astre nocturne plein au-dessus des pics déchiquetés. Puis il reporta son attention vers la scène du carnage : le sang avait giclé partout dans l'herbe verte et coulait en nappes poisseuses, noirâtres sous le clair de lune. Par endroit, les bougies en fin de combustion faisaient luire de rouge cette masse liquide et sombre. Un sentiment de vague dégoût l'agita, mais il se ressaisit. Il observa le vieil homme gras et gluant de fluides carmin qui entrait avec difficulté dans l'eau glaciale du lac d'altitude.

L'odeur d'encens se mêlait de manière entêtante avec celle, métallique, de l'hémoglobine. Un hurlement fauve et lugubre s'éleva au loin dans l'alpage, rappelant aux deux humains perdus dans la montagne que les loups s'étaient depuis longtemps réapproprié ce territoire déserté par les leurs.

Le bonhomme se trempa trois fois dans le lac. Soan entonna un chant guttural, tandis qu'un malaise profond le gagnait. C'était décidément la dernière fois qu'il pratiquait ce rituel. Dix ans plus tôt, lorsque l'idée lui était venue, elle paraissait comique dans son désespoir d'alors. Désormais, sa dimension glauque prédominait.

Le pénitent, comme il désignait ses clients, ressortit en frissonnant de l'eau miroitante de reflets pâles. La scène, pour le coup, était on ne peut plus mystique. Les yeux de Soan croisèrent le regard extasié du vieillard, puissant homme d'affaires ébahi, dans le plus simple appareil, ruisselant d'eau claire dans la nuit. Il était gras, complètement épilé à la mode des citadins, et ses prunelles luisaient de révélations dont la nature même échappait à Soan.

Ce dernier se leva pour finaliser sa prestation. Il se saisit des branches de sauge sèches et les embrasa. Après quoi, il enfuma un long moment le corps trempé et flageolant. Soan chantait pour la purification de sa propre âme. Il exécutait cette cérémonie finale pour lui-même. À vrai dire cette ultime bénédiction était la seule qu'il réalisait avec conviction ; et, désormais, il l'espérait efficace tant il doutait du bien-fondé de ses actes.

Ses services prenaient fin ainsi, et il tendit une serviette au bénéficiaire en lui demandant de respecter le silence jusqu'aux voitures.

***

Les lueurs de l'aube rosissaient les sommets lorsque Soan stationna son véhicule utilitaire devant chez lui. Il se sentait éreinté, mais il détailla avec douceur sa vieille maison, un sourire aux lèvres. Les premiers rayons du jour éclairaient le potager en permaculture. Il aimait cet endroit.

Poussant la porte en bois de sa demeure, il entra et se laissa choir dans le canapé. Autant son jardin offrait un spectacle net et ordonné, autant son intérieur s'apparentait à un capharnaüm digne d'une grotte préhistorique qui sentait le renfermé.

D'une voix lasse, il demanda un café et entendit les automatismes de la cuisine s'engager. Comme après chacune de ses cérémonies, il roula un joint d'herbe. Bien qu'il eût presque renoncé à ce vice, souvenir de sa période estudiantine où il sévissait en tant que DJ sous le nom de Mr Shamanic, il se l'autorisait en l'une ou l'autre occasion. Il le regrettait presque à tout coup car il s'ensuivait le plus souvent des crises d'anxiété ; mais, parfois, cela lui permettait pour un temps de se sentir en parfaite harmonie avec lui-même… et, de toute façon, il n'arrivait pas à s'en défaire totalement.

La cafetière bipa, et Soan récupéra la boisson odorante avant d'activer son terminal. D'un coup d'œil, il nota un message en attente. Il hésita. Il n'aspirait plus à organiser ces soirées sanglantes. Un grand vide l'habitait et son intuition le harcelait.

Pour lui échapper, il ouvrit une chaîne d'actualités en continu tout en buvant son expresso. Aussitôt, une succession de brèves – des infos courtes, sans analyse ni critique –, se déversa dans son esprit. Des faits bruts et un point de vue standardisé de la situation, de ses causes et de ses effets. En résumé, un flot d'inepties ponctué de souffrances humaines, mais aussi le seul moyen de s'informer.

Soan se laissa porter par la voix off du journaliste.

Un cyclone de puissance inégalée balayait la côte est des États-Unis, menaçant une nouvelle fois New York, dont l'évacuation commençait. En Chine, une chappe de pollution industrielle stagnait depuis plusieurs jours sur une ville de province, tuant sans discernement jeunes et vieux. Au même moment, le grand nuage brun asiatique atteignait une épaisseur encore inédite, engendrant une famine historique dans plusieurs régions avec pour conséquence des dizaines de milliers de morts et des centaines de milliers de réfugiés qui grossiraient les rangs de ceux déjà en attente… Le programme de géo-ingénierie de l'Alliance transatlantique avançait conformément aux prévisions, et les premiers tests se tiendraient dès l'automne. L'essai se déroulerait au Texas, seul état à accepter cette tentative folle d'intercepter une partie du rayonnement solaire, à la fois pour produire de l'énergie et pour réduire la température au sol. Espoir

dément de redonner une logique au climat mondial. En Inde, les militaires avaient ouvert le feu pour contenir la colère des migrants climatiques bangladais déterminés à passer la frontière afin de ne pas mourir sous les eaux ; les victimes se comptaient par centaines…

Soan éteignit, fatigué de ces mauvaises nouvelles et de sa nuit de sang.

Rien de nouveau sous le soleil, en tous cas. Le monde partait toujours en vrille, et le mouvement s'accélérait chaque jour. À la cinquantaine révolue, le montagnard ne conservait aucun espoir pour le futur depuis bien longtemps, se contentant de vivre au jour le jour. Autrefois, il avait cru en un sens au monde, un schéma où il avait sa place. Il avait lutté de toutes ses forces pour la préservation de l'environnement, jusqu'à devenir directeur du développement durable d'un grand groupe ; jusqu'à découvrir son impuissance à changer la donne avant de finir dans un burnout magistral qui lui avait coûté son poste, son mariage, ses enfants partis loin avec leur mère, et sa santé.

Il voulait devenir un agent de changement implanté au cœur même du système, et il s'y était consacré sans concession, faisant preuve d'un engagement total. Le résultat de ses sacrifices s'était avéré à l'exact opposé de son ambition : son regard sur le monde avait évolué et lui avec. L'univers, pour sa part, n'avait pas dévié sa course d'un millimètre.

Il conservait de cet épisode une posture voûtée et des cernes permanents sous les yeux.

Dans une tentative désespérée de survivre psychiquement, il avait dépensé toutes ses économies pour acheter cette vieille ferme et les immenses terrains associés, un coup de cœur.

Peu après, à force de cynisme, de dépression et d'ennui, pour s'occuper, il avait imaginé et fondé *Black Goat Unlimited*, ou BGU. Un projet fou qui, contre toute attente, avait trouvé son public.

Une idée improbable née de la déclaration de l'un de ses anciens patrons, qui aimait comparer les réunions budgétaires du mois de décembre aux cérémonies chamaniques des solstices d'hiver visant à faire croître le blé. Une affirmation qui traduisait une réalité sous-jacente du quotidien des dirigeants économiques et politiques : ils étaient amenés à prendre des décisions importantes fort mal éclairées et ne l'ignoraient point. Soan appelait ce phénomène le « Blind management ». Il en résultait un mysticisme, masqué ou non, chez nombre de puissants personnages : confrontés à l'incertitude, ils devenaient superstitieux.

Et, de fait, BGU, ce pied de nez ubuesque aux autorités de toutes sortes, à leur conservatisme suicidaire et à leur irrationalité devant

l'imprévisibilité des événements, était devenu un business florissant. Mais cette réussite même, basée sur le mensonge, le consumait à présent de remords et d'angoisse.

Sans s'en rendre compte, l'ancien cadre se recroquevilla sur lui-même.

Il finit d'avaler son café, froid.

L'alerte message clignotait à l'écran et, d'un clic machinal, il ouvrit le mail.

« Cher Monsieur, je souhaiterais recourir dans les plus brefs délais à vos prestations, que l'on m'a chaudement recommandées. Je comprends vos contraintes et vous propose donc de réévaluer le prix de vos services d'un facteur dix pour en être la prochaine bénéficiaire. Merci de prendre contact avec moi au plus vite. »

Soan siffla.

Un million de nouveaux euros et des milliers de tonnes de crédits-carbone contre quelques heures de prestations illusoires. Qui pouvait vouloir dépenser une telle fortune pour mettre les forces occultes de son côté, et à quelles fins ? Il disposait d'une seule information, le nom de la pénitente potentielle : Anna Hébert.

Ils devenaient tous fous à lier…

Combien de salariés non augmentés pour financer cette commande ?

Une tristesse sans bornes gagna son cœur face à l'injustice sociale qu'il haïssait tant. Cependant, dépouiller une personne richissime sur la base de sa crédulité offrait la perspective d'une certaine satisfaction… La tentation d'accepter une dernière fois s'immisça en lui.

Un vent mauvais accompagna cette idée : la sensation sinistre d'un malheur imminent, accompagnée d'une coulée de sueur froide dans son cou.

Malgré ces signaux inquiétants, il confirma.

***

Soan embrassa Alice sur les joues, referma le coffre de l'utilitaire sur le bouc noir qu'il venait de lui acheter et la remercia de le lui avoir mis de côté. Alice lui rendit son sourire du haut de ses vingt-cinq ans, éblouissante.

Il ne comprenait pas qu'elle vive seule. Certes, elle trouvait les gars du coin lourdauds. Mais de là à espérer la venue d'un homme providentiel… Depuis l'instauration des crédits-carbone individuels en guise de second salaire, l'industrie des loisirs de masse avait cédé la place à un tourisme de luxe réservé aux apparatchiks des régimes

mondiaux, aux grands actionnaires et aux serviteurs zélés des entreprises internationales et des États.

Pour ces régions de montagne, il en résultait un retour à une forme avancée d'autarcie, qui frôlait parfois dangereusement la consanguinité. Le sang neuf constitué des partisans du retour à la terre se répandait vite à même le sol : la plupart ne restaient ou ne survivaient pas plus de quelques années, du fait du manque de soins, des allergies diverses et du chaos climatique qui rendait l'agriculture vivrière incertaine, en particulier pour les citadins ignorants. À quoi il fallait ajouter l'accueil, pas toujours cordial – et c'était un euphémisme –, des populations locales. Soan en savait quelque chose.

La paysanne secoua les billets sous son nez :

— Idiot, tu sais bien qu'il m'a rapporté plus que toutes ses sœurs en un an.

Soan appréciait Alice parce qu'elle était la seule à ne pas le regarder avec crainte. Il se traînait une solide réputation de sorcier dans les vallées et, ici, beaucoup redoutaient le mauvais œil.

Le quinquagénaire monta dans sa voiture et démarra, agitant la main par la fenêtre en signe d'au revoir. Il se rappela combien il peinait, à ses débuts, à obtenir des boucs noirs – surtout treize par an. Une ressource néanmoins indispensable à son activité. Les premiers temps, il avait affronté une pénurie : les éleveurs ne gardaient qu'un bouc et, curieusement, évitaient le noir. Par la suite, ses prix d'achat les avaient incités à réfléchir.

Bien entendu, les bonnes âmes de la vallée trouvaient son activité satanique, en particulier le curé de la paroisse, qui prononçait des prêches enflammés contre lui. Et, l'air de rien, avec l'ambiance de fin du monde liée aux désordres climatiques et aux conflits, la religion avait regagné une influence majeure dans la vie de nombreux Européens. Face au mur, les humains se réfugiaient dans les croyances, ou, à l'inverse, dans la rationalité pure, quand ce n'était pas dans le nihilisme le plus profond ; comme lui.

Quoi qu'il en soit, les habitants de la vallée se divisaient à présent en deux catégories : ceux qui élevaient leurs boucs noirs pour les lui vendre, telle Alice ; et ceux qui le traitaient d'engeance de l'enfer.

Le fait est que, ces dernières années, s'approvisionner ne posait plus de difficultés et que sa cessation d'activité grèverait les revenus de plusieurs exploitations environnantes.

Une nervosité pénible s'installa tandis qu'il conduisait. L'offre mirobolante de cette femme l'avait amené à accepter sa demande pour conclure en beauté l'aventure BGU. Depuis, l'impression tenace de commettre une erreur, de se vendre, lui donnait des maux de tête. Par

exception, espérant un peu de détente, il s'était accordé un petit joint d'herbe du jardin avant de partir.

Une mauvaise idée qui lui valait des bouffées oppressantes.

Tout en roulant sur la piste forestière, il appela Paul, son plus proche voisin et le seul véritable ami qu'il s'était fait ici, avec la jeune éleveuse. Le vieux paysan connaissait la montagne comme sa poche. Il jouait un rôle essentiel dans la mise en scène du spectacle en lançant les hurlements de loups préenregistrés aux moments critiques. Un petit « plus » décidé au cours d'une soirée arrosée – et ponctuée de franches rigolades – tandis que Soan lui expliquait chacune des étapes du protocole fictif qu'il vendait à des gogos nantis. Paul avait suggéré cette amélioration pour « ajouter une touche de crédibilité et de sauvagerie ».

Autant dire que Soan avait acheté l'idée dans la seconde.

L'expérience lui avait donné raison : tous ses clients soulignaient l'incroyable présence sonore des loups à chaque moment clé de la célébration. Soan, hilare intérieurement, leur expliquait alors à quel point cette synchronicité était bon signe.

Quant aux loups, cela faisait bien longtemps qu'ils avaient reconquis ces montagnes, mais on ne les voyait que rarement, et jamais en étant si peu discret.

Le Haut-Alpin stationna enfin son utilitaire sur le parking couvert d'aiguilles de pin et de pierres. Les plumes et les grigris qui ornaient par dizaines la cabine du véhicule tintinnabulèrent lorsqu'il tira le frein à main d'un coup un peu trop sec.

Il libéra le bouc émissaire du coffre et l'attacha à un tronc. La bête se mit à brouter alentour en bêlant gravement. Son odeur imprégnait la camionnette mais n'indisposait plus Soan, depuis le temps… Et puis, cette pestilence accompagnait fort bien les poils et autres pattes de lapin qui décoraient sa caisse. Une composante incontournable de l'ambiance qu'il se devait de créer, pour son image vis-à-vis des acheteurs. À sa stupéfaction, ce fatras représentait le plus souvent un gage de crédibilité, même auprès de personnes cultivées.

Le bruit et la poussière informèrent le montagnard de l'arrivée d'Anna Hébert, bien avant que la superbe berline à hydrogène ne se gare à ses côtés.

La conductrice descendit : une femme rousse aux yeux verts, paraissant à peine la trentaine mais sans doute plus proche de la décennie suivante. Elle affichait une expression déterminée et un maquillage sophistiqué bien qu'à peine perceptible, le summum de la classe. Équipée de chaussures de marche qui détonnaient avec un style, certes sportif, mais résolument chic et urbain – un pantalon

moulant de grande marque et un haut léger proche du corps.

Un trouble certain envahit Soan à cette vue. Une première dans le cadre de BGU. La majorité des sollicitations provenaient d'hommes mûrs, dont la plupart peinaient à parcourir les cinq cents mètres de dénivelé jusqu'au site *consacré*.

Il serra la main tendue en se présentant. Une vague électrique le traversa. Leurs yeux plongés dans ceux de l'autre se sondèrent. Soan se dégagea en hâte des faisceaux laser couleur de jade qui scrutaient le fin fond de ses méninges. Sans rien ajouter, il invita la pénitente à le suivre en silence sur le sentier pentu qui s'enfonçait dans la forêt de sapins et de hêtres.

***

Après deux heures de marche assez soutenue, ils arrivèrent en vue du lac d'altitude dominé par la petite chapelle. Anna s'exclama en découvrant la majesté de l'immense vallon alpin surplombé par des sommets arides. L'air frais se chargeait de senteurs annonçant les premiers frimas de l'hiver.

Soan s'accorda un instant pour admirer ce paysage qu'il connaissait bien et aimait plus que tout. Ensuite, il se dirigea à pas lents vers le minuscule lieu de culte et attacha le bouc à un piquet. Comme à chaque fois, il ressentit de la peine pour l'animal et le remercia en silence d'offrir sa vie. Hélas, cela s'apparentait plus à une pensée réflexe qu'à une émotion sincère.

Ensuite, sans se hâter, il prépara la cérémonie : feu, infusion, bougies, sauge, couteau sacrificiel à aiguiser devant le gogo… Il déroulait sa check-list dans sa tête tandis qu'Anna Hébert détaillait avec une méticulosité maladive chacun de ses gestes, sans un mot, accroupie dans l'herbe.

À ce stade, la plupart des clients posaient des tas de questions, mais pas elle. Un mutisme que Soan appréciait d'autant plus que l'effet du cannabis ne se dissipait pas. Les yeux de la femme brillaient d'attention, d'une vigilance aiguë qui ne devait jamais se relâcher. On devinait chez elle un esprit acéré aussi bien qu'une volonté de métal trempé.

Beauté, intelligence, jeunesse, argent…

Danger.

Soan termina ses préparatifs et regarda sa montre : encore un peu de marge avant le lever de la lune. Bien. Assez pour préparer et boire une décoction de plantes euphorisantes. Il respectait son programme à la perfection.

À l'heure dite, l'astre nocturne dans sa plénitude émergea de derrière les crêtes avec une rapidité surprenante, déchirant un groupe de cumulo-nimbus. Une fois au-dessus des montagnes, moment qui marquait le début de la cérémonie, Soan dressa ses bras grands ouverts et tourna les yeux vers les cieux étoilés.

Le son qu'il entonnait se bloqua dans sa gorge sous l'effet de la stupeur. Les nuages formaient un œil parfait dont la lune constituait la pupille. Un spectacle saisissant de beauté et qui glaçait les os en même temps. Comme en écho, un nœud se forma dans son ventre, assorti d'une sourde appréhension face au jugement divin.

La pénitente, elle, semblait fascinée par ce phénomène insolite.

Plus que jamais, le montagnard regretta son choix, même pour le prix faramineux qu'il en retirait. Il se rappela tout à coup qu'il croyait aux forces de la nature, à l'unité de l'univers et ses coïncidences, à défaut d'être crédule quant à l'efficacité de son propre cérémonial bidon.

Toutes ses peurs irrationnelles semblèrent coaguler autour de lui.

Il se secoua.

Trop tard pour reculer.

Il revint à sa concentration, malgré les rivières glaciales qui inondaient son dos.

— Nous allons commencer, il faut vous déshabiller.

— Entièrement ? Est-ce vraiment nécessaire ou juste pour mater ? Et si le processus implique de me baiser, autant arrêter tout de suite.

— Non, non, je ne vous toucherai pas, et pas de cette façon quoi qu'il en soit, n'ayez crainte. En revanche les esprits ont besoin d'un corps nu, offert comme au jour de sa naissance.

Putain de pipeau…

— Vraiment ? Je n'ai eu que de très bons avis sur vous et je dois reconnaître que, depuis que je suis là, il y quelque chose qui se passe, une sorte de… je ne sais quoi… Alors je vais faire ce que vous dites, mais restez dans les limites du correct, sinon je vous colle un procès.

Joignant le geste à la parole, elle se mit en culotte et soutien-gorge. Soan eut du mal à retenir son désir devant son corps sculptural, généreux et ferme à la fois, dans la plénitude de la force et non dans l'innocence de la jeunesse. Il faisait très frais, bien qu'anormalement chaud pour une fin d'automne, et la chair de poule qui hérissait la peau bronzée aggravait l'effet produit sur le pseudo chaman, enclenchant une attraction gravitationnelle.

Soan déglutit, bafouilla.

— Complètement nue, madame.

Elle s'exécuta sans gêne, ses iris incroyables fixés dans les siens avec une arrogance certaine. Elle libéra sa poitrine, puis offrit l'image de son sexe finement épilé à son regard.

Soan ferma les paupières dans le but d'échapper à cette vision troublante et entonna un chant guttural entêtant, afin d'éloigner son malaise autant que pour mettre Anna en condition.

Celle-ci s'amusait de ses réactions, à n'en pas douter.

Pendant une heure entière, il chanta, tournant autour d'elle en la purifiant à l'aide de fumées d'herbes sauvages et de sauge. Puis, il l'invita à se plonger trois fois dans le lac. Il ne put s'empêcher d'observer son corps à nouveau, ses fesses qui s'enfonçaient sous la surface scintillante… Un érotisme torride se dégageait de la scène et le troublait au-delà du raisonnable, engendrant une érection ; un choc. Cela ne lui était pas arrivé de longue date et, à vrai dire, il ne pensait pas que cet événement se reproduirait un jour.

Anna ressortit, tremblante et la peau frissonnante, illuminée par la lumière nocturne. On aurait cru assister à la naissance de Vénus.

C'est à cet instant que Paul envoya le premier hurlement de loup, qui résonna dans tout l'alpage.

Anna Hébert sursauta, demanda si c'était dangereux. Soan lui sortit son couplet habituel. Ce lui fut d'un grand secours, et il se détacha enfin de son désir pour retrouver ses réflexes. Il la fit sauter trois fois par-dessus le feu puis répéter les paroles sacrées, inventées de toutes pièces par ses soins, invoquant l'aide des forces occultes pour couronner de succès ses ambitions.

C'était assez long.

Enfin, il plaça le jeune bouc sur le tertre et le tint fermement, montrant à Anna comment le saigner en se tenant dessous pour être recouverte du sang de l'animal.

La plupart des clients peinaient, à cette étape. Beaucoup renonçaient, même, face aux yeux des pauvres caprins voués à l'apocalypse. Mais Anna, après un bref instant d'attente à vide, comme si elle se tenait hors du monde et du temps, trancha sans hésitation la gorge de la bête, d'un geste ferme et précis.

Les poils de Soan se hérissèrent sur sa peau en voyant le visage féminin se transformer en cet instant critique, comme habité… et pas par un ange.

Cette saloperie d'herbe lui collait un bad trip.

Un bêlement étranglé dans un horrible gargouillis résonna dans la haute vallée. Un hurlement primal jaillit de la gorge de sa cliente,

produisant sur l'âme de Soan l'équivalent pour les oreilles du son d'une scie attaquant le métal, tandis que le liquide épais et chaud aspergeait le corps d'Anna. Une infime seconde, ses globes oculaires se révulsèrent. Deux yeux blancs cerclés de rouge carmin…

Un frisson de terreur pure traversa Soan, dépassé, nouant ses tripes qui menaçaient de se vider sur place.

Le phénomène ne dura qu'un instant avant que le regard d'Anna Hébert ne revienne, différent, mais vert à nouveau.

Hallucinait-il ?

Trois taffes sur un joint n'expliquaient pas une telle perte de sens…

Du sang poisseux recouvrait la femme de la tête aux pieds. Elle en collectait sur son visage avec ses mains pour l'étaler et en avalait avec délice apparent.

Soan se demanda si sa psyché ne venait pas d'éclater, de décompenser. Ce genre d'expérience extrême pouvait perturber une personnalité faible, il le savait. Mais sa pénitente du jour ne lui semblait pas fragile, bien au contraire.

Elle l'observait maintenant et ses prunelles le transperçaient. Soan se voûta sous leur feu, plus que jamais. Ses cernes gonflés donnaient une teinte spectrale à son visage éclairé par la lueur des bougies.

Anna le tira de sa torpeur pour le plonger dans la panique.

— Après réflexion, j'aimerais que le rituel implique du sexe.

— Mais, euh… non, ce n'est pas possible. Il faut finir…

Se moquant de son refus, elle s'allongea sur la terre grasse, gorgée du fluide vital du bouc, en caressant ses cuisses outrageusement ouvertes, ses doigts écartant sa chair pour l'inviter à y entrer. Sa beauté contrastant avec le macabre du décorum rendait la scène enivrante, débordante d'une pulsion sexuelle animale, bestiale, primaire… et malsaine.

Soan n'avait jamais couché avec une femme pendant ses règles, il s'en sentait incapable. Pourtant une attraction irrésistible l'aspirait vers ce corps offert.

Il essaya d'opposer une résistance à la tentation qui menaçait de l'emporter, sans effet.

Il vécut la suite, comme dans un rêve – ou plutôt un cauchemar – se regardant agir.

Elle ouvrit sa braguette et en sortit son sexe tendu à craquer – pour la seconde fois en quelques minutes. Dans un état de semi-conscience découlant autant du surréalisme de la situation que des psychotropes, il se laissa guider, se pencha sur elle et la pénétra ainsi, la prenant

avec de plus en plus de force tandis qu'elle haletait, lui léchant le visage et l'inondant de liquide gluant. Leurs corps émettaient des bruits de succion à chaque mouvement. Soan, piégé dans les limbes de son propre esprit, vivait la scène comme un traumatisme ; il imaginait faire l'amour à Méphistophélès ou, à tout le moins, à un succube. Il ne pouvait pourtant nier son excitation.

Sa tête lui ordonnait de fuir, mais son membre s'acharnait à pénétrer toujours plus loin en elle.

Finalement, il jouit dans un long spasme profond et abondant, tandis qu'Anna gémissait son extase. Soan, aspiré vers les abysses par un vortex infernal, poussait des cris de terreur.

Revenant à la réalité, il se dégagea et regarda cette créature, superbe et inquiétante, se lever et se laver trois fois dans le lac sans même qu'il le lui ait demandé. Il la laissa faire, puis il se nettoya à son tour, hagard, groggy.

Lorsqu'il ressortit de l'eau, Anna Hébert était déjà prête à redescendre et l'attendait, bouche close.

Ils se mirent en route, silencieux.

Il ne réaliserait que plus tard qu'il n'avait pas effectué l'ultime purification de son âme ce soir-là, et il le regretterait longtemps.

Le montagnard, convaincu qu'il venait de perdre une part de son essence, se demandait ce que cela impliquait pour l'avenir… Rien de bon. Le pire venait de se produire, et il traînerait cet épisode comme une tache sur son âme pour le restant de ses jours.

Antarctique

- Banquise de Ross à proximité de la terre de Marie Byrd -

Les deux êtres humains détectés dans la nuit par les microdrones de Mike avaient poursuivi leur route sans les voir, sans doute des braconniers, tout comme eux. Au petit matin, l'improbable duo s'était remis en marche.

L'Antarctica ne relâchait plus jamais sa vigilance. Il regrettait le calme et la plénitude qui allaient normalement de pair avec ses campagnes estivales. Il supputait qu'il ne connaîtrait plus de tels moments avant longtemps, et ce constat l'attristait.

En bonus, un phénomène inquiétant prenait de l'ampleur. Avec leur avancée vers le nord, la fonte engendrait des rivières qui couraient sur la banquise, pièges mortels à la beauté turquoise. Ces cours d'eau, bien trop nombreux pour le lieu et la saison, plongeaient par endroits dans des gouffres pour s'écouler ensuite sous la surface, rendant le terrain incertain. Bien que ce fût une complication habituelle, Mike s'en serait volontiers passé. Ces aléas risquaient de les obliger à effectuer des kilomètres de détours faute de pouvoir les traverser.

Heureusement, le généticien tenait la distance : les boosters nanos l'aidaient bien.

Ce soir-là, ils montèrent le camp sur un site magnifique. La courte nuit d'été austral commençait à étendre ses ombres sur le paysage immaculé de la baie. Tout près, à l'est, les immenses glaciers du continent tombaient depuis les sommets de la terre de Marie-Byrd. À l'ouest, la banquise de la mer de Ross s'étirait à l'infini, même pour les yeux aiguisés de Mike. Au nord-ouest, ils devinaient l'île Roosevelt à l'horizon car la fonte de l'inlandsis libérait une roche noire et luisante formant un contraste très visible même à cette distance. Droit devant eux, au-delà du détroit, ils discernaient enfin, dans la clarté mourante, les contreforts de la péninsule du Roi-Edouard-VII.

Mike comme Jérémy savaient ce qu'il en coûtait de grimper des pentes, même faibles, dans cet univers hostile où ils venaient de parcourir des centaines de kilomètres en plusieurs semaines. Ils redoutaient donc le trajet à venir.

Un tiers du chemin pour rallier les monts Berlin s'étendait encore devant eux.

Mike distinguait aussi des fissures dans l'étendue blanche, ce qui laissait penser que la mer libre n'était pas si loin. Cette intuition ne le rassurait pas sur l'état de la glace devant eux, et des doutes le

taraudaient sur la sécurité du passage. À sa connaissance, jamais l'océan n'atteignait de zones aussi méridionales…

Il ne révéla rien de ses craintes à Jérémy, car celui-ci angoissait déjà bien assez comme ça.

Tout de même, le réchauffement devenait critique. Au rythme où allaient les choses, on cultiverait bientôt des plantes rustiques sur les côtes les mieux exposées. À l'extrémité de la péninsule antarctique, les écosystèmes des Shetlands gagnaient du terrain, disait-on. Le premier arbre du continent y poussait même depuis quelques années, tout au bout, au nord. Personne ne savait comment une graine avait atterri au milieu des touffes d'herbacées – sans doute apportée par un oiseau – et était parvenue à germer, à prendre racine. Mais le fait était là. Mike voyait un point commun entre ce végétal luttant pour s'implanter et les Antarcticas : ils s'accrochaient quoi qu'il en coûte. La photo de ce minuscule arbrisseau avait fait tout le tour du continent après sa découverte. Symbole de changement et, de manière curieuse, d'espoir.

Le braconnier, tout en faisant sa toilette, envisagea d'aller voir cette merveille l'année suivante. Si les industriels débarquaient, il prendrait des congés pour l'estive, le temps que les choses se stabilisent. Marcher dans l'herbe après cette éternité de glace… Quelle sensation fantastique il en tirerait !

Des émotions partagées traversèrent Mike tandis qu'il taillait sa barbe – il l'entretenait en toutes circonstances avec soin. Il adorait sa vie, y compris la folie hivernale qui en faisait partie intégrante. En réalité, peu d'hommes et de femmes arrivaient à s'adapter à long terme, même parmi les natifs comme Maria, désormais nombreux, qui ne connaissaient rien d'autre. Ceux qui y trouvaient leur compte, à son image, n'échangeraient leur vie pour rien au monde. Les autres ne rêvaient que de fuir et y parvenaient souvent, d'une manière ou d'une autre : l'Antarctique battait tous les records de suicide.

À nouveau, imaginer les conséquences de la légalisation de l'exploitation l'affola.

Mike voyait déjà les changements qui s'ensuivraient : une migration massive en provenance des vieilles nations qui noierait leurs spécificités dans la médiocrité mondiale et une industrialisation qui effacerait à jamais les paysages vierges de sa terre bien-aimée. Le pire viendrait avec la fin inexorable de leurs usages et de leur mode de vie. Le tout lui rappelait l'huissier en costume noir venu expulser son père de ses terres familiales en Nouvelle-Zélande.

Tout en coupant les derniers poils rebelles, il chassa cette vision d'horreur d'un univers où il reposait, gras et avachi devant un écran à boire des bières.

Pour échapper à cette abomination, il se tourna vers Jérémy : celui-ci paraissait de plus en plus perdu dans ses pensées. Que lui cachait-il encore ? Et quand le lui révélerait-il ?

Il envisageait de le questionner, lorsque le biologiste prit les devants.

— Mike, il faut que je te parle de mes recherches.

L'affolement inopiné des microdrones du braconnier l'empêcha d'aller plus loin, tandis que ce dernier activait leurs combinaisons caméléons et chuchotait :

— Gardiens !

Sur l'écran tactique de Mike, cinq points rouges convergeaient vers eux sans se presser.

Putain ! Cinq… Impossible.

Ils ne se regroupaient jamais en une telle meute. Et pourtant…

En bon joueur de poker, Mike croyait plus aux statistiques qu'au hasard. Il se passait quelque chose d'anormal. Ses mâchoires se crispèrent à en faire éclater l'émail de ses dents.

Dans sa projection tactique, un voyant inconnu jusqu'alors clignota en rouge sombre : il signifiait la mort prochaine. L'implant ne calculait aucune stratégie offrant une issue favorable.

Une sueur acide couvrit le corps de Mike. Un frisson électrique descendit sa colonne jusqu'au sacrum.

Espérant faire mieux que le processeur, il analysa à toute allure les options proposées par l'IA et parvint à une conclusion :

Pour moi, oui, c'est foutu… mais peut-être pas pour Jérémy.

Il existait une stratégie aboutissant à quatre morts en sa faveur, si tout fonctionnait comme prévu, avec une probabilité de réussite de 6%. Il l'adopta sans même réfléchir, suivant son instinct. Maria lui reprochait de toujours faire passer la sécurité des autres avant la sienne ; cette fois encore, il lui donnerait raison.

Jérémy disposerait pour unique défense de son vieux pistolet. Une arme de secours, peu performante. Sans implant militaire et avec une telle pétoire, il faudrait beaucoup de chance au jeune homme pour s'en sortir, même face à un seul gardien. Toutefois Mike n'avait pas mieux à lui offrir, et ce pari fou restait le seul espoir, pour le chercheur comme pour le revêtement, et par conséquent pour l'humanité entière et les Antarcticas.

Jérémy devait vivre.

Le braconnier fixa le jeune homme : une bien frêle espérance.

Il devinait à peine sa forme grâce à la combinaison bricolée avec le

tissu de Maria, mais il trouva ses yeux. Il fit glisser son flingue jusqu'à lui et se força à lui sourire tout en lui indiquant par signes de rester là. Après quoi, lui-même s'élança avec un petit geste d'adieu, rampant au ras du sol.

C'est donc comme ça que tout va finir.

Le ventre de Mike se noua. Son cœur battait à tout rompre.

Il progressa à grande vitesse, courbé au maximum. Il pensa à Maria et se sentit désolé. Un flot d'images parasites traversa son cerveau comme des éclairs : ses parents, les levers de soleil sur les étendues glacées, Maria chantant dans la salle enfumée du *Revival*, les soirées du solstice de juin avec ses compagnons errants… Tant de moments de bonheur, solitaires ou partagés.

Des signaux d'alerte s'affolaient sur sa projection, et l'urgence du présent l'obligea à se focaliser sur le combat.

Les gardiens écologiques se rapprochaient toujours, confiants dans leur victoire et insensibles à la crainte comme au doute.

Mike plongea dans la neige, en bordure d'une petite dépression. Il tenta de chasser le goût de bile qui montait dans sa gorge, sans effet notable. Il épaula et visa la première créature. Il prit soin de l'ajuster, son doigt se crispa sur la détente.

Le parallèle avec son dernier combat, si analogue, l'obsédait : le troisième robot avait failli l'avoir… Cette fois, il y en avait deux de plus. Son palpitant menaçait de faire exploser sa poitrine.

Il pressa la gâchette et ne regarda même pas le résultat. Aucune importance. S'il avait manqué sa cible, il n'existait plus aucune solution. Il se retourna d'un mouvement latéral tout en rechargeant pour enchaîner le second tir, sa lunette s'alignant automatiquement sur la position du gardien géolocalisé par ses microdrones.

L'estomac du braconnier se contracta à en vomir.

La bête accélérait et, sur son implant tactique, Mike constata que les autres faisaient de même. Le voyant pourpre signifiant un combat sans issue clignotait toujours.

Il appuya une nouvelle fois pour faire feu et… l'arme s'enraya.

Une bordée de jurons résonna dans l'air cristallin. Mike fit jouer manuellement la culasse, réengagea et tira quasiment au jugé à deux reprises. L'arrière-train de la créature explosa dans une gerbe de fluide vert qui macula la glace de traînées gluantes.

Sans attendre, le braconnier se releva, l'estomac noué. Les trois adversaires en lice approchaient tout en effectuant une manœuvre d'encerclement.

Deux coups ajustés de plus, et Jérémy aurait sa chance.

La stratégie mise à jour de son IA de combat l'invitait à se replier dans une crevasse pour limiter les possibilités d'attaques concomitantes. Pas idiot. Mais cinquante mètres l'en séparaient.

La peur s'enracina en Mike, comme un creuset de fer rouge déversé dans ses tripes.

C'était trop loin. Ses ennemis l'atteindraient sans doute avant lui. Dans ce cas, les deux humains resteraient sur le carreau. Et avec eux mourrait la lueur au bout du tunnel.

Mike ne l'acceptait pas.

Il fonça, poussant ses muscles aux limites du déchirement, obligeant son IA à franchir les codes de risques physiques. Ses améliorations nanos s'activaient pour accélérer son corps au-delà des capacités humaines. Le voyant vira au noir sur sa projection tactique, indiquant une issue fatale imminente. Il n'existait pas de couleur plus critique que celle-là.

Encore vingt mètres, et un damné robot se tenait à la même distance…

Le braconnier oublia tout, l'alerte couleur de nuit aussi bien que la peur, et bondit en avant de toute sa puissance.

Une partie de sa conscience distinguait l'ouverture qu'il cherchait à atteindre dans la surface unie de la banquise, tandis que l'autre observait la gueule de métal béante, tendue vers lui dans un saut encore plus démesuré que le sien. Son corps bascula en avant pour atterrir en roulade juste devant le trou.

Il sentit les os de son épaule droite se luxer tandis qu'il retombait au sol. Des crocs se refermèrent sur sa jambe, lui arrachant un hurlement. Son fusil glissa sur la banquise, loin de lui, alors qu'il se faufilait dans la petite anfractuosité.

Luttant contre la douleur, il se retourna au fond de son minuscule abri, dégaina son pistolet et tira en direction de l'ouverture sans certitude que l'ennemi s'y trouve.

Quand il parvint à rétablir la mise au point, la bête rampait toujours vers lui, la face défoncée par les balles ; un liquide rouge vif ruisselant hors de sa gueule se mêlait au fluide vert : du sang. Son sang. Les dents de fer claquaient dans le vide, et les yeux artificiels brillaient d'une lueur meurtrière déclinante.

Mike ne parvint pas à en détacher son regard avant que les pupilles pâles et dénuées de vie ne perdent tout éclat.

Ce temps passé sous le choc, consacré à observer la bestiole à l'agonie, lui coûta cher.

Une des deux saloperies toujours fonctionnelles venait de creuser le

terrain à toute allure jusque dans son dos, et ses mâchoires se refermèrent sur l'épaule déjà blessée de l'Antarctica.

Son revolver lui glissa hors des mains. La désespérance gagna du terrain. Pourtant, Mike ne renonça pas. Il se mit à frapper le faciès d'acier, avec rage, de son poing nu, hurlant de colère et de douleur malgré les substances libérées par son implant médical. Son sang gicla à l'instant où sa main heurta les pointes de métal qui hérissaient le robot.

L'humain n'était plus que souffrances lorsque la cinquième ignominie s'avança devant l'entrée de sa retraite.

Cette fois, le glas sonnait pour lui.

Le signal noir ne clignotait plus.

L'homme continua de cogner l'animal mécanique dont la mâchoire lui broyait l'épaule droite. Un fluide rouge commençait à obscurcir sa vue. Il ne voulait pas mourir, pas maintenant, pas comme ça.

Et pourtant.

Une faiblesse incommensurable se répandait dans son corps. Le gardien écologique, derrière lui, le plaquait au sol, et son acolyte s'avançait pour l'estocade, fixant Mike de ses prunelles si étranges et si froides.

Malgré la panique qui le gagnait, l'idée que Jérémy ne s'en sortirait pas, seul et sans implants militaires, contre deux de ces créatures – une seule paraissait déjà beaucoup – domina sa conscience. *Désolé, mon gars*, pensa-t-il en se préparant à mourir.

Une tristesse atroce l'accabla face à leur échec, dont il assumait la responsabilité. C'était sa mission à lui que d'amener le scientifique et son revêtement à bon port. Il avait failli.

En cet instant où le braconnier renonçait à livrer bataille, Jérémy, le visage fou de terreur, surgit derrière la machine qui barrait la sortie à Mike. Il tira à six reprises, au petit bonheur la chance.

Une balle s'écrasa juste à côté de la tête de l'Antarctica, qui se dit en un éclair, *Cinq centimètres plus à droite et fini les problèmes…*

Le gardien venu l'achever exécuta un demi-tour d'un seul bond pour affronter cette nouvelle menace. Il ne paraissait que peu gêné par les deux projectiles de petit calibre reçus. Les quatre autres s'étaient perdus loin de leur cible.

Jérémy, à présent désarmé, faisait face au loup, seul et grelottant. Des tics nerveux agitaient son visage. Avec frénésie, il tentait de recharger son arme. Mike suivait la scène au ralenti : les doigts hésitants du jeune homme lâchèrent le chargeur, qui roula à terre. Le robot se ramassa sur lui-même pour bondir…

Mike, dans un sursaut désespéré, s'agita pour échapper à l'étreinte qui le maintenait au sol. Il décida de sacrifier son épaule droite et se tordit de côté pour attraper son pistolet de la main gauche. Ses muscles arrachés finirent dans la gueule du monstre. Il hurla ; les drogues de son extension médicale dépassées.

Libre, il roula sur le côté.

Jamais il n'avait vu autant de symboles clignoter dans des couleurs aussi peu engageantes sur son IA. En même temps, une partie de son cerveau vit le robot bondir sur Jérémy, transformé en statue de sel.

La douleur labourait le braconnier comme un soc sillonne la terre meuble.

C'était foutu.

L'acte de bravoure désespéré de son protégé ne les sauverait pas. Mike finit pourtant de tourner sur lui-même pour abattre le robot qui le tenait jusque-là. Il entendit claquer une détonation lointaine juste avant d'ouvrir le feu à bout portant sur la créature ; laquelle tentait de saisir sa jambe dans sa gueule barbouillée de couleur grenat, de la chair encore coincée entre ses dents d'acier.

La balle traversa la tête du gardien et le mollet de Mike à la suite : de nouvelles alertes s'affolèrent tandis que l'Antarctica s'effondrait, proche de l'inconscience.

Il n'entendait plus rien, ses yeux se fermèrent.

Il ne sentait plus son corps, mais son esprit restait présent dans une couche profonde de conscience.

Voilà, c'était fini.

Des images heureuses traversèrent de manière chaotique ses pensées à la dérive ; la mort se présentait-elle ainsi ? Au moins, il ne regrettait rien.

Des larmes coulèrent de ses yeux fermés.

Paris

Des gouttes de pluie énormes s'écrasaient sur les vitres, et les nuages bas dissimulaient tout à la vue : l'hiver battait son plein. Pourtant, juste au-delà des fenêtres s'étendait Paris, ancienne capitale lumière qui ne méritait plus son nom depuis des lustres du fait des lois sur l'économie d'énergie : la tour Eiffel elle-même ne scintillait plus. Anna reporta son attention sur la présentation en cours.

Un jeune consultant projetait des courbes dans l'espace virtuel 3D. L'ensemble était d'une grande lisibilité mais, après tout, on n'en attendait pas moins de l'élite montante de la nation. Et puis, vu son coût horaire, on pouvait espérer comprendre quelque chose à son charabia. Mais, d'expérience, Anna savait que c'était loin d'être toujours le cas. Elle observa un instant les graphiques et les flux de données pour constater qu'elle n'apprenait rien de cet exposé sur les ressources énergétiques mondiales.

L'expert enchaîna sur le cœur de son intervention : les évaluations du bilan carbone sur les dragages profonds des hydrates de méthane.

Anna sourit intérieurement tandis qu'il plongeait ses yeux francs et innocents dans les siens avec un rictus digne d'une publicité pour dentifrice. Il fallait lui reconnaître une certaine présence, à ce garçon. Cette pensée aiguisa son appétit.

— Comme vous le savez tous, l'exploitation des gisements d'hydrates de méthane est contestée par les ONG. Malgré la nécessité absolue d'y recourir pour maintenir la compétitivité énergétique, que mon introduction a mise en évidence.

L'ingénieur, toujours avenant, marqua une pause puis reprit son discours bien huilé.

— Nous avons le plaisir de vous présenter les conclusions de l'étude indépendante qui a fait suite au recours des ONG, et les projections économiques en résultant.

Il poursuivit sur sa lancée, son sourire mécanique scotché aux lèvres.

Après dix minutes consacrées à la méthode de travail de la commission scientifique en charge du dossier, il en vint – enfin – à la conclusion :

— Mesdames, Messieurs, ces résultats sont cohérents avec ceux présentés par votre syndicat professionnel. J'ai donc le plaisir de vous annoncer que l'exploitation des hydrates de méthane sera considérée comme l'une des moins émissives de gaz à effet de serre parmi les

sources hydrocarbonées, et ce par un panel d'experts internationaux. Ce qui valide bien entendu votre modèle économique et laisse présager d'une vague d'investissements sans précédent dans le secteur.

Après quelques minutes de développements complémentaires sur les perspectives très favorables en découlant, il ferma son support 3D et se rassit en proposant de répondre aux questions.

Des applaudissements discrets vinrent saluer son intervention. Anna balaya du regard les membres du Comité directeur présents autour de la table, tous en holoconférence sauf elle. Parmi eux, une seule autre femme… Un constat qui lui tira une moue de dépit. Les mesures pour l'égalité des genres n'avançaient guère depuis des décennies, elles avaient même reculé sous les régimes conservateurs néonationalistes une grosse décennie plus tôt, avant de reprendre un peu de poil de la bête depuis le retour des libéraux.

La dirigeante d'Enermer affichait l'expression d'un lion face à un bébé gazelle en détaillant le jeune représentant du cabinet de conseil. S'il avait su ce dont il retournait en vérité… Il n'aurait pas été aussi sûr de lui et pétillant. Grâce à elle, il n'avait que de bonnes nouvelles à annoncer. Il n'avait même pas à violer la charte éthique de son entreprise puisqu'il ignorait tout.

Son plan machiavélique avait porté ses fruits.

Chose incroyable, elle le devait – au moins en partie – à BGU.

Pourtant, lorsqu'elle avait découvert la page internet, un temps qui semblait remonter à une vie antérieure, elle avait dû faire un très gros effort sur elle-même pour ne pas laisser tomber.

Quelle personne sensée n'aurait pas fui aussitôt ?

Mais, après tout, certains recouraient à l'astrologie ou à la divination… Pourquoi pas les rites occultes ? Et puis, son mentor s'était montré persuasif. Enfin, elle ne disposait d'aucun autre exutoire à son puissant besoin d'agir pour reprendre le contrôle de la situation. Alors, sans en attendre grand-chose, elle s'était lancée.

Surprise. L'expérience s'était révélée… intense.

En un instant, elle se retrouva catapultée en arrière, au soir du rituel. Elle conduisait sur le chemin du retour par automatismes, dans un état second. Elle flottait dans un univers extatique inattendu et bienvenu, tout en se trouvant débordée par ses émotions et en proie à une vive agitation de l'esprit.

Il lui en avait coûté de trancher la gorge de cette pauvre bête, et elle avait douté jusqu'au bout de s'en montrer capable. Mais, compte tenu des dépenses déjà engagées et après tout ce qu'elle avait dû accepter pour se tenir là… renoncer n'était pas concevable. Elle avait donc

accompli cet acte sans faiblir. Cette victoire de sa volonté, le flot de sang et la disparition de l'étincelle de vie dans les yeux du bouc… Tous ces éléments avaient brisé une digue en elle, dans sa tête comme dans ses tripes, libérant une sensation de puissance inégalée qui l'avait submergée, balayant toute maîtrise. Le processus s'accompagnait d'un puissant désir. Quant à coucher avec le « chaman », elle avait hésité à assumer sa soudaine pulsion. Et puis elle avait décidé d'aller jusqu'au bout, de ne pas se brider. D'autant que ce type avait quelque chose d'attirant ; alors elle s'était lâchée.

Bien sûr, vu de l'extérieur – et même de l'intérieur –, tout ça ressemblait à une folie ou une crise de bouffée délirante. Mais elle ne le ressentait pas de cette façon.

Elle savait qu'au plus profond de sa rationalité subsistait une vieille faille. Les quelques séances de spiritisme clandestines pratiquées durant son internat avec ses trois meilleures amies n'avaient jamais trouvé d'explication à ce verre qui formait des mots tout seul… Et puis, il y avait eu le décès de sa grand-mère paternelle. Cette nuit-là, Anna en avait rêvé. À peine un quart d'heure après son réveil, couverte de sueur glacée, ses parents l'avaient appelée pour lui annoncer l'affreuse nouvelle. Cette expérience l'avait longtemps hantée ; surtout que la défunte, une femme indépendante et accomplie, incarnait son idéal féminin.

À sa demande, Anna avait hérité de sa bague favorite. Un présent offert à son aïeule par un riche industriel indien dont elle avait brièvement été l'amante au cours de sa tumultueuse jeunesse. Ce bijou était supposé porter bonheur. L'industrielle le manipula par réflexe, laissant ses pensées se perdre dans le bleu profond du saphir. Une anomalie attira son regard, là où la pierre était sertie. Elle examina la bague.

Un frisson la parcourut lorsqu'elle constata que la marque correspondait à une petite tache de sang coagulé restée incrustée sur l'or blanc malgré son plongeon dans le lac d'altitude. En proie à une émotion étrange, elle décida dans l'instant de ne jamais la nettoyer : après tout, elle symbolisait le point de rupture né de la cérémonie.

Une telle irrationalité aurait dû l'affoler, mais c'était tout le contraire.

Peu importait, seul comptait cet état de conscience, ce sentiment irrésistible d'être en vie, connectée, et la puissance qui en découlait.

Il n'y avait pas à avoir de doutes ou de culpabilité. Voilà ce que la cérémonie lui avait non seulement révélé, mais aussi gravé au plus profond de l'âme. Il n'existait que sa volonté, qui s'imposerait grâce à son talent.

Dès son retour à Paris, elle s'était donc occupée de récupérer, par des moyens détournés, les conclusions préliminaires de la commission indépendante. À leur lecture, elle avait déchanté, et la douleur dans son estomac lui avait fait craindre un ulcère perforant. Ces scientifiques inconscients, perdus dans les limbes de l'angélisme, se préparaient à condamner l'extraction des hydrates de méthane pour des problèmes de fuites dans les puits de captage induisant des rejets diffus très importants. Lesquels conduiraient à un niveau de taxation insoutenable.

Sans hésiter, Anna avait engagé les dispositions nécessaires pour protéger sa société et ses ambitions personnelles. Elle était convaincue qu'elle n'aurait jamais pris cette décision avant : la détermination – ou plutôt le courage d'enfreindre les règles – lui aurait fait défaut.

Conséquence, le rapport final tournait à son avantage.

Pour aboutir à cette conclusion, bien sûr, il avait fallu avancer des arguments coûteux aussi bien que des menaces concrètes. Mais elle avait obtenu gain de cause.

Contre toute attente, BGU avait tenu ses promesses, en lui donnant la force de faire ce qui s'imposait. La morale était l'étendard des faibles. Elle ne laisserait pas une bande d'experts séniles et proches de la retraite plomber Enermer et ruiner ses espoirs de succès. Elle ne faisait que se défendre, après tout.

Elle obtiendrait la fonction de représentante de toute l'industrie énergétique mondiale lors de la COP Antarctique. Son ambition à ce poste ? Que, par son action, l'humanité continue à bénéficier d'une ressource abondante. Elle se sentait investie de cette mission. L'économie avait besoin des minerais et des hydrocarbures du continent, et elle y pourvoirait.

Quant au changement climatique, c'était certes malheureux, mais on n'y pouvait rien. Il relevait d'une réalité inexorable et, à son idée, l'humanité y survivrait. Bien sûr, les pertes seraient lourdes, surtout chez les plus démunis, mais il subsisterait toujours des zones habitables… L'important, c'était d'être pragmatique, de ne pas se laisser tenter par l'immobilisme des réactionnaires écolos. Le monde qu'ils avaient tous connu était mort. Il ne pouvait être ni sauvé ni restauré ; voilà tout. Même si on stoppait toutes les activités humaines, le climat se réchaufferait encore pendant plusieurs décennies au moins. Alors, à quoi bon ? L'utilisation des hydrates amplifierait le dérèglement climatique, c'était évident. Mais elle ne croyait en rien que cet effet soit significatif au regard de ce qui était déjà acquis, alors qu'à l'inverse, cette ressource offrirait l'énergie indispensable à l'adaptation. Leur unique bouée de sauvetage à la surface d'un océan en furie.

L'avenir s'annonçait impitoyable, et seuls les forts survivraient. Voilà une évidence qu'elle ne nierait plus jamais.

Revenant au présent et au silence qui s'installait, elle constata que tous la regardaient, attendant sa conclusion depuis d'interminables secondes. Avec d'autant plus d'impatience, que l'heure tournait.

Elle se racla la gorge pour se donner une contenance après cette longue absence.

« Eh bien, voilà de bonnes nouvelles. La stratégie mise en place depuis ma prise de poste porte ses fruits. La capitalisation boursière d'Enermer va faire un bond durable dès demain. Maintenant, je vous invite à profiter de votre soirée et à fêter ce succès. Cette année, les primes et les bonus mériteront leur nom. »

Tous se saluèrent et la congratulèrent pour ses choix. Puis ils se déconnectèrent de leur holoprojecteur. Anna, elle, naviguait sur des sommets de bonheur inégalés : Enermer lancée vers les étoiles, avec elle en capitaine triomphant.

Un flot d'hormones fit crépiter ses neurones.

Son père serait fier d'elle, cette fois. Lui qui ne la félicitait jamais, victime de ses propres névroses ; incapable d'exprimer ses sentiments et par là même de reconnaître les réussites de sa fille unique, en dépit de la joie qu'il en tirait de toute évidence.

Anna resta seule avec le consultant qui repliait son barda. Elle l'observa un instant en silence. Cela faisait longtemps qu'elle ne s'était pas offert un petit extra, et son succès l'enivrait. Son ventre s'enflamma. Jamais son désir n'avait atteint une telle intensité. Elle avait envie de sexe, là, tout de suite, avec lui ou n'importe qui, mais il n'y avait que lui.

Il avait intérêt à bien baiser…

Elle décroisa les jambes, exposant un court instant ses cuisses gainées de bas fumés. Elle savait parfaitement que le tailleur ajusté permettait au jeune homme d'en voir la lisière et il ne put, d'ailleurs, cacher la rougeur subite de son cou et de ses oreilles. Anna sourit. Elle se sentait une âme de prédateur.

Le jeune expert tenta une esquive :

— Je vais vous laisser, madame. Ce fut un plaisir de travailler pour vous, et je vous remercie pour votre accueil.

— Mais vous n'avez pas encore goûté à toute mon hospitalité, jeune homme.

— Madame… je… je dois rejoindre ma femme.

Il se décomposait.

Anna rit, écartant légèrement les cuisses. Là, elle se surprit elle-même par son audace, ce qui renforça encore son excitation.

Le regard de l'ingénieur revenait par à-coups aux jambes gainées de sa cliente.

— Tu vois, tu en as envie. Ne sois pas stupide au point de te priver.

Joignant le geste à la parole, elle ouvrit légèrement plus son bassin pour lui permettre de deviner son intimité, que sa culotte chic et transparente ne cherchait pas à dissimuler.

Une bosse déforma le pantalon sur mesure de son vis-à-vis. Anna y porta un regard appréciateur et le complimenta tandis qu'elle écartait le tissu qui la voilait encore.

— Viens ici. À quatre pattes, jeune homme.

Il fallut à peine quelques minutes à Anna pour jouir une première fois, mais elle incita le garçon à continuer, jusqu'à, finalement, atteindre le plaisir orgasmique une seconde fois.

Alors, satisfaite, en sueur, elle se retourna vers lui avec sensualité et le gratifia d'un regard de chat malicieux. Une fois n'était pas coutume, elle n'était pas déçue.

— Tu t'en es bien sorti. Pour la peine…

Elle se glissa devant lui.

Trois minutes plus tard, elle se releva et rajusta son tailleur de marque tout en essuyant ses lèvres avec un mouchoir.

— Maintenant, file, et pas un mot sur cette soirée ou tu finiras dans le caniveau.

En ouvrant la porte, il se retourna et lâcha, avec un sourire mi-béat, mi-niais et une lueur lointaine dans les yeux, un « Merci » susurré qui amusa Anna au plus haut point, puis il disparut.

Bon vent, jeune crétin.

L'industrielle se sentait plus détendue que jamais : Enermer était comme sur du velours et pouvait rester derrière elle quelque temps, tandis qu'elle tournerait son énergie sans limites vers les enjeux de la Conférence Antarctique qui se profilait.

Un défi à la hauteur de ses capacités et de ses ambitions. Cette perspective la faisait bouillonner d'impatience.

***

Le bain chaud détendit les muscles d'Anna, endoloris par plusieurs heures passées dans sa salle de sport. Elle termina le délicieux jus de fruits et légumes bios provenant de l'immense terrasse de son appartement. Les premiers de l'année, un vrai bonheur. Une tendance

qui explosait du fait de la concurrence entre biomatériaux et produits alimentaires pour les cultures en plein champ. L'attrait des citadins sans crédits-carbone pour le jardinage avait aussi contribué à la réussite de ce concept : proximité, participation des habitants et moindres coûts avaient fait un grand succès mondial de ce rêve d'architectes et d'urbanistes du début du millénaire. Les ingénieurs avaient fait le reste. Le métier de jardinier maraîcher urbain connaissait un large boom depuis des années, et celui qui entretenait la terrasse agricole de la dirigeante d'Enermer était particulièrement habile pour produire des aliments délicieux, et sains.

Anna se laissa aller dans l'eau tiède. Depuis la publication du rapport indépendant sur les hydrates, le cours en bourse d'Enermer s'envolait. Tout le gratin économique mondial saluait sa clairvoyance. Elle occupait la *une* de plusieurs journaux spécialisés et tirait un immense plaisir de cette attention flatteuse.

Elle profita de ce moment de détente pour affiner son plan de bataille en vue de la COP. Il était exclu d'accepter que des brigands continuent de s'approprier les meilleurs gisements alors qu'ils ne payaient ni charges sociales ni impôts et ne respectaient aucun code de déontologie ni aucune contrainte environnementale. Il fallait en finir avec le braconnage et laisser la place aux professionnels.

Sa mission consistait à ouvrir l'exploitation industrielle avec le minimum de réglementation pour un maximum de bénéfices, en cohérence avec les orientations du S2P2E. Il était hors de question d'accepter les niveaux élevés de taxes environnementales proposés par Juliane Servient, en particulier. Les conditions extrêmes du continent renchérissaient déjà le coût des matières premières qui s'y trouvaient et, pour bénéficier d'un véritable rebond économique, il ne fallait pas alourdir encore les frais.

À cette fin, elle se coordonnait avec le responsable de la délégation des industries minières, encore plus concernées par l'enjeu antarctique que la filière énergie.

Elle réalisa soudain qu'elle était en retard pour son rendez-vous chez le coiffeur et se prépara en hâte. Anna adorait qu'on lui masse le crâne et qu'on la coiffe. Cette séance joignait l'utile à l'agréable : elle se devait d'être parfaite en vue de l'ouverture des négociations à Genève, qui approchait à grands pas.

***

Quelques heures plus tard, satisfaite de sa nouvelle coupe mi-longue et de sa couleur, elle se fit déposer devant le siège du Syndicat et rejoignit sa réunion de début d'après-midi.

Jane, une brillante jeune femme, développait son exposé devant l'équipe de lobbyistes au grand complet. Elle présentait la position de chacun des dirigeants des pays parties à la COP.

Elle en avait fini avec les plus simples : les États-Unis, l'Australie, la Chine, l'Inde… Elle se préparait à attaquer les cas moins tranchés. À l'entendre, la balance ne penchait de manière certaine dans aucune direction. Il fallait convaincre au moins deux nations indécises et échapper au veto de celles ayant des droits historiques pour aboutir à une majorité qualifiée capable de décider de l'exploitation.

Bien sûr, la protection absolue n'avait aucune chance de l'emporter, mais il restait une probabilité non négligeable en faveur du statu quo jusqu'à la prochaine conférence. Jane s'attaqua au cas le plus inquiétant.

— Le président français est un maillon sensible. La France a beaucoup à tirer de l'exploitation du continent austral. La terre Adélie est loin d'avoir dégelé, mais cela viendra, et les méthodes modernes permettent de travailler sous la glace. D'un autre côté, je ne vous fais pas de dessin, vous connaissez la France… Le Français brandit de grandes valeurs et des principes humanistes, et il en est très fier. Bien entendu, le grand jeu consiste à promouvoir ces idées sans les appliquer, sinon ce beau pays aurait depuis longtemps disparu, noyé par la compétition mondiale. Duval est un homme de conviction, mais pragmatique. Il est aussi pris en otage par son opinion publique. À mon sens, il est convaincu de la nécessité d'ouvrir l'Antarctique et il sait que c'est inévitable à terme ; mais il se dit aussi sûrement que quelques années de plus n'y changeront rien et que, dans cette hypothèse, la responsabilité historique de cette décision ne pèsera pas sur ses épaules mais sur celles de son successeur, fût-ce lui-même… Je suppose qu'il pourrait user de son droit de veto en tant que représentant d'un pays doté de droits historiques.

Anna déglutit à cet avis. Jane se trompait rarement sur les gens. Il convenait de tout mettre en œuvre pour circonscrire cette menace sur leurs intérêts.

— Il faut éviter un veto de Duval à tout prix. Sophie, tu fouilles sa vie et celle de ses proches, vois s'il n'y a rien d'utilisable pour faire pression sur lui. Philippe, tu me prépares un argumentaire aux petits oignons sur l'intérêt pour la France d'exploiter les gisements de terre Adélie. Jane, enchaîne s'il te plaît, on n'a pas toute la journée.

Ce nouveau risque devait être jugulé, et vite.

Hautes-Alpes

Une période glaciale et humide succédait à un hiver jusque-là chaud et sec. Décidément, la météo faisait n'importe quoi – Soan n'avait qu'à faire appel à ses souvenirs pour le constater. Depuis l'époque bénie où, enfant, il trouvait son bonheur quotidien en jouant dans la mare qui jouxtait leur maison, le chaos climatique s'affirmait chaque année avec plus de netteté.

Les canicules succédaient aux déluges, les froids glaciaux aux sécheresses. Parfois, des nuées d'insectes infestaient la forêt, moustiques et tiques pullulaient et des espèces parasites venues de régions plus chaudes s'invitaient à la fête, ramenant avec elles de nouveaux maux qui s'ajoutaient à ceux comme la maladie de Lyme qui continuaient de décimer les populations alpines et nordiques, isolées et peu enclines à visiter villes et médecins.

La forêt souffrait de ces aléas, se fragilisait, changeait. La succession végétale était en marche. En haute altitude, on trouvait encore les écosystèmes d'autrefois, de véritables hêtraies sapinières, des mélèzes et des pins cembros. Mais aussi des chamois, des bouquetins et des aigles royaux… Plus bas, les pins, les chênes verts et blancs se mêlaient déjà avec les cèdres de l'Atlas et une garrigue méditerranéenne mixte.

En bon connaisseur de l'environnement, Soan redoutait la crise à venir. Les effets de l'érosion massive de la biodiversité frapperaient en synergie avec les conséquences déjà dramatiques du changement climatique. Tous les jours, il en apercevait les prémisses en parcourant ses montagnes pourtant préservées du pire jusque-là.

En ce matin d'hiver, il grimpait la pente dans le brouillard, perdu dans ses pensées. La météo annonçait des éclaircies et, lorsqu'il avait quitté sa maison, cela semblait se confirmer. Mais, après une heure de marche, trempé jusqu'aux os, il ne distinguait plus la moindre trouée dans les nuages descendus sur les alpages, s'y transformant en purée de pois. Son dos voûté le faisait souffrir, comme toujours par ce temps-là.

Il avait les traits tirés et des cernes encore plus marqués qu'à l'habitude. Il ne dormait presque plus, et ses rares moments de repos étaient peuplés de cauchemars. Il ne répondait à aucune sollicitation extérieure depuis des mois. Alice était passée le voir car elle s'inquiétait pour lui. Il y avait de quoi ! Mais il l'avait renvoyée, assurant que ça allait.

Dans les faits, Soan avait l'impression de devenir fou depuis cette soirée maudite.

Le triste sentiment d'avoir égaré son âme, trahi toutes ses valeurs, perdu son contact avec la magie du monde l'oppressait. Il se sentait damné, rejeté par l'univers.

De toute éternité, il devinait les bêtes et les plantes, percevait chaque fleur, même minuscule, chaque insecte lorsqu'il se promenait. Dès sa plus tendre enfance, il avait éprouvé ce sentiment d'appartenance, comme plongé dans une transe perpétuelle. Désormais, il était coupé des arbres, de la terre et du ciel. Son esprit enfermé en lui-même, perdu dans des affres de doutes et de souffrances psychiques.

Même au pire moment de son burnout, rien de tel ne s'était produit.

Depuis la dernière cérémonie BGU, il ne se rappelait pas avoir vécu un seul instant de communion avec la terre. Quelque chose lui avait été arraché. Une part entière de son être manquait à l'appel, et il dépérissait.

Il savait que s'il ne renouait pas avec, il ne survivrait pas longtemps.

Pour y parvenir, il avait accompli ses rites de purification. Il avait sacrifié des offrandes aux sept points cardinaux selon le rituel chamanique inuit qu'il avait adapté à son usage bien des années plus tôt. Il avait chanté et brûlé des herbes purificatrices… Rien n'y faisait, et il se demandait si la vie en valait encore la peine dans ces conditions. Le désespoir l'envahissait : le sens même de son existence lui faisait défaut.

Sa vision de l'univers empruntait beaucoup à la philosophie d'Aabha Khan. Celle-ci postulait que chaque chose, y compris les humains, n'existait que par la mise en présence de deux polarités interdépendantes, comme les faces d'une même pièce.

La première correspondait à une sorte de nœud énergétique et appartenait à la moitié divine du monde, ou son âme, en ce sens qu'elle était parfaite et non dissociée de tous les autres éléments et êtres constitutifs du *grand tout*. Leur somme était une et indivisible, mais aussi incapable de transformation de par sa perfection même.

La seconde était la moitié matérielle, étudiée par la science. Celle-ci, en permettant l'individuation et la confrontation des individualités entre elles, autorisait l'expérience permettant le changement.

Par ce mécanisme, le cosmos se trouvait à la fois parfait, immuable et transparent à chaque instant et en évolution continue. Cette interprétation de l'univers considérait donc essentiel de contribuer à une transmutation positive de soi-même et, ainsi, du Grand tout.

Soan tenait donc pour acquis que la vie composait un ensemble cohérent et que la terre était consciente. Comment ne le serait-elle pas alors que les hommes qui en faisaient intrinsèquement partie l'étaient, aussi bien d'eux que d'elle ? Quelle différence entre des milliards d'individus échangeant des informations à sa surface et des milliards de neurones faisant de même sous nos crânes ?

Il se demandait souvent ce que Gaïa pouvait ressentir de l'humanité. Et aussi, *envers* elle. Mais il doutait que ces termes soient applicables à la planète car il devait s'agir d'une forme de conscience très différente.

Néanmoins, conséquence de ces croyances, son existence ne trouvait de sens que dans l'accomplissement de son rôle au sein de cette unité. Et voilà qu'il l'avait perdu.

Alors qu'il progressait dans la brume compacte sur des chemins presque invisibles mais qu'il aurait pu parcourir aveugle tant il les connaissait par cœur, il tentait de renouer avec ses sensations. Marcher l'avait de tout temps aidé à penser et à trouver la paix. Pourtant, ses idées tournaient en rond, aussi sombres que les nuages sur les sommets environnants.

Il pouvait forcément faire quelque chose pour améliorer la situation. Il devait y avoir un moyen de revenir à lui-même, il en était certain, mais lequel ?

Il avait toujours pensé que ses « petites soirées boucs » ne changeaient absolument rien à la marche du monde. Mais, dans le cas d'Anna Hébert, il s'était produit quelque chose d'anormal. Comme si le foutage de gueule avait tourné à la sarabande démoniaque.

De fait, Soan le savait, la seule chose susceptible de se modifier, c'était la psyché de sa cliente. Quant aux conséquences, les possibilités étaient infinies. Le souvenir du visage de la pénitente au climax de la cérémonie se raviva : avait-elle sombré dans la folie ?

Le rituel pouvait-il avoir contribué à modifier le cours des événements en transformant cette femme ?

Cette conclusion lui paraissait par trop incroyable, et pourtant… il était bien transfiguré lui-même. Anna Hébert subissait sans doute un effet miroir du sien. La cérémonie, dans toute son insanité, semblait lui avoir plutôt réussi, d'ailleurs. À lui les ténèbres, à elle la lumière. En apparence au moins.

Il fallait qu'il en ait le cœur net. S'il avait généré un mal inutile, il devait le contrecarrer.

Au moment exact où il eut cette pensée, un chamois traversa la sente dans le voile vaporeux ambiant et s'arrêta net, une seconde, ses grands yeux noirs et surpris plantés dans ceux de l'humain. C'est cet instant que choisit une subite trouée de soleil pour les éclairer tous

deux, perçant les nuées d'une lumière surréaliste, créant un instant de pure magie, de beauté sauvage : une rencontre mystique de l'homme avec la nature.

Le palpitant du montagnard bondit dans sa poitrine : un signe !

Le chamois disparut d'un saut gracieux entre les sapins blancs mais, dans son univers paré d'animisme, Soan accordait une grande importance aux synchronicités de ce genre. Celle-ci venait valider l'idée concomitante.

Après avoir pris le temps de tirer quelques bouffées d'herbe et de remercier les sept points cardinaux, le chaman autoproclamé embrassa la terre humide, les yeux embués par un flot d'émotions. Puis, il se mit en devoir de descendre de la montagne et, pour la première fois depuis des semaines, sa poitrine était plus légère, son esprit plus ouvert, plus présent à ce qui l'entourait : la vie semblait vouloir affluer en lui à nouveau.

***

Deux heures plus tard, il poussa la porte de sa maison, ruisselant de pluie glaciale. Il prit une douche tiède, se frotta énergiquement le corps sous l'eau puis se sécha avec une serviette brûlante qu'il avait pris soin de placer près du poêle à bois. Après quoi, il s'accorda un café : un luxe réservé à une minorité.

Les conditions favorables à la culture des caféiers n'existaient presque plus nulle part compte tenu de leurs exigences strictes : de la chaleur, beaucoup d'eau et des températures ainsi qu'une durée de jour constantes toute l'année. Il en allait de même des cacaotiers. La majorité du café et du chocolat provenait donc de productions bactériennes recomposées, tout comme l'essentiel de la viande consommée poussait à partir d'un milieu nourricier et de cellules souches. Les usines avaient largement remplacé les champs pour un grand nombre de biens alimentaires consommés en masse.

Soan savoura son authentique expresso tout en connectant son IA et en lançant une recherche dans la Nébuleuse à partir du mot-clé « Anna Hébert ». En quelques minutes, des dizaines d'articles furent identifiés.

S'il s'était intéressé à elle ces dernières semaines, il n'aurait pas pu la louper. Mais il s'était enfermé dans ses montagnes, reclus du monde, replié sur lui-même dans une sorte de léthargie dépressive autant que cannabique, et il ignorait donc tout d'elle.

Il filtra les résultats en commençant par son profil professionnel en ligne. Il en balaya rapidement le contenu et découvrit ses activités.

Eh bien, voilà de quoi regretter d'avoir travaillé pour elle.

À ses yeux, l'exploitation des hydrates induirait un impact climatique qui dépassait largement la capacité d'adaptation humaine, et peut-être même de la vie. Rien de réjouissant. Le ventre noué, il poursuivit ses lectures.

Une série de coupures de presse mettaient en cause la stratégie économique reposant sur cette ressource ou, au contraire, lui prédisaient un grand succès. Des journaux plus récents évoquaient la création d'une commission internationale indépendante chargée d'étudier en détail les impacts environnementaux de la filière des hydrates suite aux réclamations des ONG. Ils couvraient une longue période s'étendant d'avant à après le rituel.

Des frissons coururent l'échine de Soan.

Il en conclut qu'il tenait le motif de la demande d'Anna Hébert : que cette foutue expertise lui soit favorable.

Avec précipitation, les doigts tremblants, il chercha les dernières publications en date. Elles titraient : *Les hydrates de méthane, la filière énergie de l'avenir* ou encore *De l'énergie verte sous les mers*.

De l'énergie verte ?

Les énergies marémotrices et houlomotrices, bien qu'insuffisantes, étaient sans doute vertes, mais les hydrates de méthane ?

Malgré tout, Soan ne voyait pas comment la cérémonie factice de BGU aurait pu, en quoi que ce soit, altérer le travail des spécialistes. Il était mystique, certes, mais pas au point de croire aux miracles. À cette idée, le sentiment vague qu'il ne vivait plus selon ses propres valeurs le traversa : ne fallait-il pas avoir foi malgré tout en l'impossible, lui donner sa chance ?

Il se concentra sur le rapport des chercheurs indépendants en frottant ses yeux gonflés de fatigue. Si Anna avait ressenti le besoin de faire appel à ses services, certainement que la conclusion n'était pas si évidente… Il espérait de toute son âme n'avoir en aucune manière contribué à favoriser cette filière. La culpabilité le dévorait.

Il devait agir.

Il se mit donc en devoir d'étudier les positions idéologiques des membres de la commission sur les hydrates.

Antarctique
- À proximité de la péninsule Édouard-VII -

La première sensation qui lui revint fut la douleur. Une souffrance généralisée chargée de teintes particulièrement atroces dans l'épaule droite et la jambe gauche. Son esprit ne parvenait pas encore à appréhender la réalité qui l'entourait.

Au bout d'un certain temps, il perçut des sons dans cet univers lancinant.

Le crépitement d'un brûleur.

Il lui avait fallu un temps infini pour reconnaître ce bruit quotidien. Puis, des voix. Les connaissait-il ? Voyons, son esprit embrumé tenta de se concentrer. Oui, une qu'il identifiait : Jérémy.

Ainsi, contre toute espérance, le jeune homme avait survécu. Et lui avec… Impossible !

La dernière image que Mike conservait en tête, juste après celle de la gueule du gardien accrochée à sa jambe explosant sous les balles, c'était ce foutu robot bondissant sur le généticien pour l'hallali. Comment ce dernier avait-il pu lui échapper ?

Puis, la seconde voix le percuta comme un bus lancé à toute allure : Maria.

Maria ?

Mike exerça un effort de volonté insensé pour ouvrir les paupières, sans résultat.

À sa troisième tentative, cependant, son corps frémit.

— Il bouge. Mike. Mike !

Le braconnier sentit des mains sur lui, des baisers sur son visage… et des douleurs généralisées.

— Oh, mon amour, reviens avec nous.

Ses yeux s'ouvrirent enfin sur la figure en larmes de sa maîtresse. Il balbutia.

— Maria… Que fais-tu ici ?

— Je ne pouvais pas vous laisser affronter cette épreuve seuls tous les deux. J'ai fait demi-tour le deuxième jour, et j'ai couru pour vous rattraper. Vous avez mené bon train, j'en ai bavé.

Mike avait les larmes aux yeux, et lui-même ne savait pas si c'était de colère, de fatigue ou de gratitude. À moins que ce ne soit le seul

fait de voir sa compagne. Ou tout cela en même temps. Il ne parvint toutefois pas à dissimuler sa contrariété de la voir embarquée dans leur galère.

Devant son expression réprobatrice, Maria s'expliqua.

— Tout le monde est concerné, Mike. Moi comme les autres. J'ai le droit, et même le devoir, d'aider Jérémy à rejoindre Blanc Nassau pour donner une chance au revêtement d'améliorer notre futur.

En même temps, elle lui tendit une gourde d'eau fraîche et de la bouillie, qu'il avala à grand peine. Jérémy intervint.

— Sans elle, on serait morts, Mike. Elle est arrivée juste à temps. J'ai cru y rester quand ce monstre a sauté sur moi, mais il a explosé à quelques centimètres de mon visage.

Le généticien trembla comme une feuille à ce souvenir.

L'Antarctica le regarda mieux, tentant d'imposer une mise au point stable à ses pupilles. Des plaies sillonnaient la face du jeune homme.

— Maria dit que ça ne laissera pas trop de cicatrices avec les packs médicaux…

Mike tenta de sourire à la jeune femme.

— Un beau tir, alors ?

— Oui, un beau tir.

Maria se mit en devoir de raconter sa version de l'attaque. Quand ses microdrones lui avaient montré les gardiens formant un cercle autour de ses compagnons, elle s'était mise à courir comme une folle sur la banquise.

Puis Mike avait disparu dans un repli de terrain, et son cœur avait paru perdre le nord.

Elle avait alors vu Jérémy se lever pour affronter seul le robot et porter secours au braconnier – elle avait aimé le scientifique pour ce geste désespéré qui lui offrait une ultime opportunité d'intervenir.

Sept cents mètres la séparaient encore de sa cible, beaucoup trop, mais elle savait que c'était l'instant de la dernière chance. Elle s'était jetée au sol, résignée à tenter un tir plus qu'incertain – bien qu'elle fût meilleure que Mike dans ce domaine. La créature était peu visible, à moitié dissimulée par le relief.

Lorsque le robot avait bondi, Maria avait pressé la détente tandis que son sang cessait de circuler dans ses artères un court instant, comme suspendu à la course du projectile.

À l'évocation de la gorge de l'animal mécanique explosant sous l'impact de la balle à haute vélocité, juste devant Jérémy, un spasme nerveux la traversa, accompagné de chair de poule.

Mike, en voyant son expression, changea de sujet.

— Où sommes-nous ?

— Dans un abri, au pied de la péninsule Édouard-VII.

— Au pied de… Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Cinq jours.

— Cinq jours ? Bon sang !

Mike tenta de se relever, mais le monde tourbillonna.

— Ne bouge pas, tu as le temps. Tu vas devoir reprendre des forces.

— Comment m'avez-vous porté ?

— Nous avons dû abandonner du matériel pour te faire une place sur un traîneau : on n'a plus d'explosifs, et seulement la moitié des batteries…

Depuis une semaine Maria, avec l'aide de Jérémy, veillait sur lui. Le soir, elle lui chantait des airs à l'oreille, espérant le tirer hors du coma. Le reste de ses insomnies, elle le consacrait au montage du court-métrage qu'elle comptait proposer pour le solstice de juin. Jérémy se montrait ébahi par ses multiples talents comme par son courage physique, et elle espérait qu'il en prenait de la graine. Maria en venait à l'apprécier, comme Mike avant elle, malgré sa réserve et sa distance.

— Pas vu d'autres gardiens écologiques ?

— On se déplace en permanence avec les combinaisons activées. On en a croisé plusieurs groupes.

— Plusieurs groupes ? Depuis quand ces saloperies se déplacent en bande ?

— C'est une bonne question. Sans vouloir accabler Jérémy, je dirais que c'est depuis qu'on l'a rencontré.

Mike ne put s'empêcher de penser à sa première intuition concernant les trois créatures qui encerclaient le jeune homme lorsqu'il l'avait secouru : elles le traquaient bel et bien.

— Si c'est le cas, ça veut dire que ceux qui te pourchassent sont au service d'une organisation suffisamment riche et influente pour accéder à leur programmation… Autant dire que c'est vraiment la merde.

Un lourd silence suivit cette déclaration du braconnier.

Réalisant qu'il leur avait plombé le moral, ce qui n'était pas dans ses habitudes, Mike essaya de corriger le tir.

— Le bon côté de la chose, c'est qu'on est toujours en vie. Maria, aide-moi à me redresser un peu s'il te plaît. Et dis-moi où on est précisément.

La jeune femme partagea sa projection tactique pour lui montrer le chemin parcouru. Mike activa en même temps l'autodiagnostic de son extension médicale pour se faire une idée de son état. Vu la douleur, il redoutait le pire.

— Il reste de la route, comme tu peux le voir. Au rythme où on avance, on peut espérer atteindre Blanc Nassau dans neuf ou dix jours.

— Oui. Mais il est probable que nous aurons à faire des détours. Si ceux qui cherchent Jérémy utilisent vraiment les gardiens… Maintenant qu'ils nous ont repérés, ils savent où nous allons.

Maria hocha la tête, les traits tendus.

— C'est sûrement ce qui explique qu'on en croise autant.

Jérémy se leva, l'air contrit.

— Je suis désolé de vous mettre dans cette situation. Repartez à Scot-Town et je me débrouillerai pour rejoindre seul Blanc Nassau. Vous avez déjà bien assez fait pour moi.

Il avait lâché cette phrase avec véhémence et, à l'observer, Mike supposa qu'il était terrorisé aussi bien à l'idée qu'ils acceptent qu'à celle d'avoir leur mort sur la conscience. Mais il avait trouvé le courage de le proposer ; une bonne chose.

— C'est tentant, mais hors de question. Mike a besoin de soins sérieux au plus vite, et le revêtement est trop important pour être perdu. Il n'y a pas d'autre choix que rallier la cité libre. En revanche, la capacité d'action de nos poursuivants m'étonne. Qui dispose d'autant de pouvoir ? Sans doute pas des industriels, du moins j'espère… Alors, qui ?

Mike faillit intervenir en repensant à ce que se préparait à lui révéler le chercheur juste avant que les robots ne les attaquent. Mais il n'alla pas plus loin : les voyants de son pack médical, crépitant comme des feux de la Saint-Jean, captèrent son attention. Il se concentra sur les résultats de son autodiagnostic. Les révélations de Jérémy avaient attendu cinq jours, elles pouvaient patienter encore un peu ; d'autant que le généticien venait de contribuer à lui sauver la vie.

Lorsque Mike découvrit son bilan de santé, il blêmit.

Il aurait besoin d'une prothèse pour remplacer la majeure partie de son épaule. L'hôpital de Blanc Nassau disposait-il de la technologie nécessaire ? Il l'espérait, sans quoi, adieu autonomie.

En tous cas, pas la peine d'espérer de brillantes performances d'ici là ; il pouvait faire une croix sur son bras droit… Sa jambe gauche s'avérait aussi sévèrement atteinte avec une double fracture du fémur là où les mâchoires de la bête s'étaient refermées ; le mollet perforé par une de ses propres balles ne présageait rien de bon non plus. Les

principales artères avaient été épargnées par pure chance.

Une vague de désespoir traversa Mike à l'idée de ce que de telles blessures impliquaient, à court comme à long terme… Il manqua vomir, et une onde de détresse l'envahit.

Il laissa de côté les informations secondaires comme les deux côtes cassées, les contusions et blessures multiples qui ne présentaient pas de caractère de gravité. Il avait déjà de la chance de s'en tirer. Son implant médical l'avait plongé dans un coma artificiel le temps de réparer les principales lésions, ou de limiter leurs conséquences. L'IA ne lui avait permis de reprendre connaissance que lorsqu'elle avait été capable de ramener la douleur à un seuil acceptable pour une conscience humaine. Un bon investissement : sans cet équipement, il serait mort.

Mike revint à la réalité extérieure. Jérémy et Maria finissaient d'organiser le camp pour la nuit, et le braconnier remarqua qu'ils travaillaient efficacement de concert, résultat de la petite semaine qu'ils venaient de vivre ensemble. De toute évidence, ses deux comparses s'étaient rapprochés. Un certain soulagement accompagna ce constat.

Ils passèrent une soirée plutôt silencieuse, chacun perdu dans ses pensées.

Mike ne se sentait pas le courage de reprendre la discussion avec Jérémy. Il essayait juste de ne pas songer à ce qui l'attendait si les toubibs de Blanc Nassau ne réussissaient pas à lui bricoler une prothèse correcte. En vérité, dans ce cas, il serait handicapé, et c'en serait fini de la recherche de pierres précieuses dans le Grand Blanc, de tout ce qui le rendait heureux dans cette vie… À part Maria et le poker bien sûr. Mais que lui resterait-il à offrir à sa maîtresse si tout ce qui faisait sa joie de vivre lui était arraché de la sorte ? Son existence ne valait que libre et courant les grands espaces.

Il ne s'était jamais senti aussi mal de sa vie, au plan physique comme moral.

Bien sûr, il savait de toute éternité qu'un jour ou l'autre quelque chose arriverait. Un gardien un chouia trop rapide, une tempête un brin trop forte, une crevasse ou une rivière de fonte assez bien dissimulée ou encore une chute malencontreuse et stupide… Les occasions ne manquaient pas de se blesser ou de se tuer dans son métier ; mais l'idée d'une telle situation et sa concrétisation n'avaient tout bonnement rien de commun.

Il retint ses larmes car il ne voulait pas accabler les autres de sa détresse. Il fit semblant de dormir et, avec l'épuisement et les masses d'endorphines, il n'eut bientôt plus besoin de feindre.

Maria, de son côté, se questionnait : pourquoi tout cela tombait-il sur Mike ? Elle s'interrogeait sur son pronostic vital, sur les inévitables séquelles et, plus que tout, elle se demandait comment ils allaient bien pouvoir rallier Blanc Nassau vivants.

Elle passa la soirée à ressasser des plans, tracer des itinéraires, balayant sans relâche la dernière image satellite disponible de la zone. Contrairement à son amant, elle planifiait en détail ses campagnes de prospection aussi bien que ses déplacements. Elle consacra plusieurs heures à établir le meilleur itinéraire, compromis entre vitesse et discrétion.

Douze jours de marche, avec plusieurs reliefs significatifs à franchir…

Elle rentra les données de leur situation et demanda à son implant tactique une évaluation de leurs chances de succès.

Quatre-vingt-huit pour cent…

Pas mal. Elle relança les calculs en ajoutant un paramètre : les gardiens et les drones les traquaient et partageaient entre eux leur position.

Leurs probabilités de s'en sortir tombèrent à onze pour cent.

La jeune femme observa les deux hommes qui l'accompagnaient. Probable qu'ils seraient morts avant la fin de la semaine. Son regard s'arrêta sur le visage barbu de son compagnon, crispé dans son sommeil. Elle se surprit à prier Dieu de leur permettre de rejoindre la ville sous le contrôle de Connor, de sauver l'épaule de Mike afin qu'ils puissent vivre heureux ensemble et avoir un enfant.

Se trouver réduite à cette extrémité d'impuissance la dévastait.

Une flopée de souvenirs de sa prime jeunesse la traversa en un éclair : les jeux de sa petite bande dans les cachettes de Scot-Town, leurs cris et leurs rires, leurs yeux pétillants devant le ragoût de poisson de sa grand-mère… Jamais elle n'avait envisagé de ne pas être mère, et voilà qu'elle avait passé la trentaine et que le père présomptif de ses enfants oscillait entre vie et trépas.

Quelques larmes coulèrent sur ses joues : bon sang, l'existence était-elle à ce point cruelle ?

Elle fixa Jérémy, un sentiment de colère montant en elle : Pourquoi a-t-il fallu que tu tombes sur lui au milieu de ce désert ? Mais le visage angoissé qu'elle lui découvrit lui rappela que lui aussi souffrait et qu'il s'était dressé contre le gardien écologique, tout faible et démuni qu'il était, pour défendre le braconnier. On lui devait également le seul projet susceptible de ménager un avenir meilleur à l'humanité et de sauver l'Antarctique du sort peu enviable qui l'attendait en cas

d'exploitation, alors que cette terre leur offrait à tous une existence qui, pour simple et rude qu'elle fût, n'avait rien de médiocre.

Dans le fond, Maria avait le sentiment que Jérémy était un type bien et qu'il ne pouvait pas grand-chose à la situation ; néanmoins, elle lui en voulait.

Son dos se remit à la faire souffrir. Depuis sa blessure, cinq ans plus tôt, sa troisième vertèbre se bloquait à la moindre occasion malgré sa musculature puissante. Elle tenta de se détendre et de dormir un peu.

Jérémy, dans la tente voisine, se torturait en esprit sur la mince couche de tissu qui lui servait de lit. Il se sentait coupable. Il devait tout à Mike. Il était fier d'avoir au moins réussi à essayer d'intervenir pour l'aider car, pour cela, il lui avait fallu se dépasser. Pour une fois, il avait été plus fort que sa peur. Et pourtant, sans l'intervention inespérée de Maria…

Quel genre d'homme était-il donc ?

Depuis toujours, l'intellect dominait chez lui. Il devait comprendre. Dès le plus jeune âge, il s'était engagé dans une quête de connaissance éperdue concernant tous les domaines susceptibles d'apporter un éclairage au sens de la vie : biologie aussi bien que métaphysique. Chaque concept nouveau intégré lui offrait un rare moment de bonheur. Un comportement qui l'isolait plus encore des autres jeunes gens, malgré l'aide des psys auxquels ses parents faisaient appel dans l'espoir de contrer ses difficultés sociales.

Sa solitude avait été aggravée par le traumatisme lié à un attentat vécu en direct. Un événement dont il n'avait pu parler à quiconque car il aurait dû être à l'école et n'avait pas osé le dire. Il ne se trouvait là que parce qu'il avait fait le mur en réponse à un bête défi d'adolescent. Le stress post-traumatique consécutif avait achevé de le refermer sur lui-même.

Il peinait à créer des liens, et plus encore à les entretenir. À l'université, il avait bien eu quelques amis et aventures, mais rien de durable. Il préférait se perdre dans des jeux en ligne et sa quête scientifique. Pourtant, une partie de lui aspirait à la reconnaissance sociale. Son vaste savoir et son univers onirique le dotaient d'idéaux élevés, et il se rêvait en sauveur de la civilisation avec pour modèle de vertu les guerriers de Léonidas dans le défilé des Thermopyles : rempart dérisoire face aux nuées de la folie des hommes et qui, pourtant, ne cédait pas.

Doué en génie génétique et doté d'une intuition des plus sûres avec les synthétiseurs ADN – sa plus grande aptitude –, il considérait devoir s'y consacrer. Encore fallait-il que ses compétences soient mises au service du progrès, c'est-à-dire qu'elles respectent ses propres valeurs

en contribuant à faire grandir l'humanité ou à embellir le monde.

Il croyait bien avoir trouvé comment y apporter une contribution majeure à compter de sa première rencontre avec Salomon.

Mais voilà, depuis sa fuite de Dumont d'Urville, il changeait. Son corps reprenait sa place et forçait son esprit à renouer avec la matière. Il se transformait au plan physique, plus encore depuis les boosters nanos, et, curieusement, cette transfiguration concernait aussi son esprit. Jérémy commençait à réaliser à quel point il avait vécu coupé des réalités, égaré dans une démarche intellectuelle, théorique.

Il aspirait, au fond, à discuter avec Mike et Maria des travaux que Salomon et lui menaient pour rendre l'homme autotrophe. En même temps, il redoutait leur réaction. Chaque fois qu'il s'apprêtait à le faire, une boule lui nouait la gorge.

Quel bienfait ressortait donc de leurs projets à ce jour ? Aucun. Et maintenant, Maria et Mike, pourtant gravement blessé, prenaient le risque de le conduire à Blanc Nassau…

Alors que le sommeil se refusait à lui, il décida ce qu'il allait faire. Il se jura d'en trouver la volonté. Il ne laisserait pas ses deux amis antarcticas, les seuls qu'il avait, s'exposer plus longtemps au danger par sa faute.

Genève

Juliane sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle relut pour la dixième fois le diagnostic du spécialiste : peu de place pour l'espoir. Comme tant d'autres, son corps la trahissait avant l'heure. Elle ne put retenir ses sanglots. Finalement, ses douleurs n'avaient rien à voir avec le stress…

Peu de temps à vivre devant elle, et la Conférence Antarctique qui s'ouvrait bientôt. Cette nouvelle tombait au pire moment.

Quant à savoir pourquoi des maladies dégénératives touchaient de plus en plus d'humains et presque tous développaient désormais des allergies diverses, personne ne détenait la réponse. Causes multifactorielles, selon les experts. Trop de produits chimiques, de pollution, trop de gens aussi, sans doute. Elle quitterait donc ce monde de manière prématurée, d'une dégénérescence cellulaire généralisée, comme déjà près de sept pour cent de la population européenne. Les nanos et les thérapies de dernière génération elles-mêmes ne pouvaient rien contre cette autodestruction massive et multiforme en pleine expansion. La rationalité de Juliane ne lui permettait guère de trouver refuge dans la prière et, pour une fois, avec dépit, elle envia les croyants.

Elle pensa à sa mère, que cette nouvelle accablait, comme un coup de poignard en plein cœur. Juliane s'en trouvait encore plus affligée : elles avaient toujours été très proches.

Le sommeil fuyait la fonctionnaire, et elle n'avait pas dormi depuis plusieurs jours hormis par petites touches de quelques dizaines de minutes. Cela faisait des semaines qu'elle ne se reposait guère, et cette forme d'épuisement s'ajoutait à la maladie. Il lui semblait toutefois qu'elle commençait à émerger du désespoir animal dans lequel l'avait plongée le pronostic des médecins.

Sur le coup, elle avait envisagé d'abandonner son poste pour profiter du peu de temps qui lui restait. Elle aimait voyager, et il y avait tant de lieux à découvrir. Mais, à la réflexion, elle ne pouvait renoncer ; elle devait consacrer ses dernières ressources à la lutte. Elle s'accrochait désormais à une seule idée : offrir le meilleur d'elle-même au continent blanc en se battant jusqu'au bout de ses forces pour finir sur un sentiment de mission accomplie.

Toutefois, sa pathologie affectait sa perception du monde.

Jusque-là, la charte d'engagements en cours de rédaction lui

paraissait assez satisfaisante, en tous cas une base acceptable. Mais son échelle de valeurs glissait : la proximité de sa propre fin amplifiait ses attentes. Cette COP serait, pour elle, un ultime don de soi à la collectivité.

Quel pouvait être le prix de sa vie ?

Un vague sanctuaire pour les manchots ne la contenterait en aucun cas.

Juliane avala un gâteau industriel tout en se sentant coupable. Elle recourait depuis toujours à la nourriture comme plaisir palliatif lorsqu'elle traversait des périodes de tension ou de déprime. Ces derniers temps, ses rondeurs avaient tendance à gagner du terrain malgré l'affection qui la rongeait.

Du revers de la main, elle essuya ses paupières humides.

Juliane comptait redoubler d'efforts tant qu'elle le pouvait encore. Aabha Khan arriverait bientôt et son discours d'ouverture serait, à n'en pas douter, un précieux soutien.

En quête d'un peu de calme intérieur, elle se connecta à la chaîne en ligne du gourou, en pleine litanie.

« La destruction de notre environnement, l'uniformisation des milieux et des cultures humaines dont nous sommes responsables n'ont pas été faites par volonté de nuire. Ce résultat de nos actes ne porte ni l'empreinte du Mal ni celle d'un complot mondial. Il est la conséquence de notre quête d'une meilleure vie pour nos enfants, nous-mêmes et nos proches. Nous nous sommes égarés sur le chemin de notre avenir, aveuglés par notre propre lumière. Pour mieux nous protéger, nous nous sommes isolés de la nature. Nous avons essayé de nous en extraire et, ce faisant, nous avons oublié son caractère sacré. Sacré, non par principe de vertu, mais parce que, sans elle, il n'y a pas de vie ni de conscience. Elle est notre support et notre richesse intérieure. Notre esprit s'abreuve de ses couleurs, de ses sons, de ses odeurs et de ses paysages : tout ce que nous voyons, ressentons et vivons pénètre en nous et nourrit nos âmes, comme les aliments le font pour nos corps. Sans cette richesse, nous ne sommes que des coquilles creuses. »

Juliane se déconnecta, elle connaissait par cœur la philosophie du charismatique défenseur d'une autre vision du monde et de la vie.

Ses responsabilités se rappelèrent à elle. Le travail l'aiderait à oublier sa condition de morte en sursis et, après avoir craqué pour une nouvelle sucrerie et fait le tour de ses orchidées en fleurs pour pulvériser un peu d'eau sur leurs racines, elle s'y replongea à corps perdu. Un art qu'elle maîtrisait à la perfection.

Elle se lança à l'assaut des innombrables rapports en retard qui

s'étalaient sur son bureau virtuel. Elle peinait pourtant à se concentrer ; une première. Elle avait l'impression de sentir la déliquescence de ses organes, et peut être était-ce le cas. La fonctionnaire repoussa la psychose qui menaçait de l'envahir et réussit à se focaliser un moment sur sa tâche. Jusqu'à ce qu'elle soit dérangée dans son propre bureau par des cris venus de l'extérieur.

Intriguée, elle se posta à la fenêtre pour découvrir une horde de manifestants devant les locaux des autorités administratives en charge de l'organisation de la COP. Elle avait oublié que les ONG avaient choisi cette journée de fin d'hiver pour une action mondiale en faveur de la protection de l'Antarctique et contre l'exploitation des hydrates de méthane. Un genre d'échauffement à quelques semaines de l'ouverture des débats.

Juliane activa aussitôt les chaînes d'information continue. Elle découvrit une foule importante réunie dans la plupart des mégalopoles occidentales. La mobilisation était impressionnante en réponse aux appels des associations de protection de l'environnement et des mouvements écologistes radicaux mais, jusque-là, tous les rassemblements restaient pacifiques, exigeant la fin du capitalisme, la préservation des milieux et exprimant tout un tas d'autres slogans en vogue depuis des temps devenus immémoriaux. Des photos des derniers manchots Adélie et des badges revendiquant « non aux hydrates » ornaient de nombreuses poitrines.

L'importance des cortèges démontrait l'influence indéniable de la société civile au sein des populations. Les activistes semblaient en mesure de tenir leur promesse de manifestations sans précédent.

Juliane se sentit revigorée par cette mobilisation populaire qui contribuerait au rééquilibrage des forces face aux lobbies financiers. En tant que négociatrice, elle pourrait s'appuyer sur les risques sociaux pour soutenir les exigences incluses dans la charte d'engagements.

En même temps, l'ampleur de la contestation l'affolait. Si quelque chose tournait mal, ne serait-ce que dans une seule ville, quelles seraient les conséquences ?

La stabilité politique de l'Union était toute relative et fragile. Elle menaçait à intervalles réguliers d'éclater ou de sombrer dans l'autoritarisme. Si les manifestations s'envenimaient, s'il y avait des morts… il existait un risque non négligeable de chaos.

Qu'adviendrait-il alors ? Sur quoi déboucherait la COP ? Quel bilan pour l'œuvre ultime de sa vie ?

Elle piocha le dernier gâteau sans même s'en apercevoir. Elle cogitait à toute allure. De tels événements s'étaient déjà produits dans

le passé, et elle ne put s'empêcher de faire le parallèle avec les terribles images de son enfance. Une guerre civile impitoyable sévissait alors aux États-Unis, conséquence d'une crise sociale, ethnique et religieuse sans équivalent dans l'histoire. L'écart entre les extrêmes avait fini par atteindre l'inévitable seuil de l'intolérable, donnant naissance à des mouvements particulièrement violents de diverses tendances : séparatistes, communautaristes, religieux… qui, non contents de lutter contre l'état fédéral, s'étaient étripés entre eux. Les images abominables de ce conflit hantaient toujours le subconscient de l'adulte qu'était devenue Juliane.

Ses penchants humanistes et pacifistes découlaient de ce vécu. La guerre n'avait pris fin qu'au milieu de son adolescence, sous l'influence de l'immense président Galvez, qui était parvenu à reconstruire une stabilité politique et économique aux USA. Pendant ce temps-là, l'Europe mais aussi la Russie et la Chine livraient des guerres féroces mais vaines contre les mouvements de création des Califats. Il en résultait jusqu'à aujourd'hui un embargo sans fin et la naissance de l'Union élargie et de sa Grande Barrière nano.

Quoi qu'il en soit, la sixième Conférence des parties pour l'Antarctique s'annonçait très crispée, et la fonctionnaire craignait de plus en plus qu'elle ne devienne le détonateur de toutes les colères contenues et ne mette, une fois encore, le monde à feu et à sang. L'exact opposé de l'héritage qu'elle entendait laisser derrière elle.

La chair de poule couvrit son corps.

Juliane se sentit tout à coup dépassée par l'ampleur des enjeux. Ses mains tremblèrent un instant. En quête de sérénité, elle laissa son regard se perdre dans les inflorescences mauves, blanches, jaunes et bleues de sa collection d'orchidées.

Après quelques minutes, elle se remit au travail, épluchant les dossiers des industriels sur les mesures d'accompagnement environnemental envisageables pour l'exploitation et leurs argumentaires en faveur d'une taxe à seulement cinq pour cent de leurs résultats, jusqu'à ce que la douleur et la tension nerveuse la contraignent à avaler des cachets et à dormir.

***

Il était tard et Juliane finissait tout juste son dîner. Un agréable repas où les protéines étaient issues de sauterelles grillées. Elle adorait les insectes à la plancha. Les arthropodes représentaient désormais près de vingt-cinq pour cent des protéines animales consommées en Europe et bien plus à l'échelle mondiale. Un assortiment de légumes bios cultivés en terrasses sur les immeubles genevois accompagnait la

friture. Le tout était l'œuvre d'un délicieux petit traiteur d'origine espagnole tout proche de son appartement de fonction. Elle craqua pour un dessert.

Ces petits plaisirs lui manqueraient dans l'au-delà.

Une sensation oppressante écrasa sa poitrine.

Elle réussit à se reprendre. Ce soir-là, au moins, la souffrance lui accordait un répit. Lequel permettait à son esprit d'envisager l'avenir au lieu de se contenter de juguler la douleur, ce qui n'arrangeait en rien son état au bout du compte.

Juliane se força à positiver. Les réunions préliminaires menées avec les responsables environnementaux des industriels laissaient filtrer quelques motifs d'espérance. Ces gens-là se débattaient avec leur fonction, seuls et au péril de leur santé mentale et physique, pris entre leur direction générale soumise à la pression des actionnaires, les défenseurs de l'environnement soutenus par les populations et leurs propres convictions intimes. Un drôle de job bourré d'injonctions paradoxales qu'ils avaient là. Beaucoup y laissaient leur peau.

Une fois n'était pas coutume, au regard des promesses qui faisaient consensus, la plupart des entreprises affichaient une certaine bonne volonté. Elle avait même réussi à leur faire avaler le taux de taxe qu'elle s'était fixé comme objectif, malgré l'opposition farouche, entre autres, d'Anna Hébert. Il fallait croire que la manne antarctique les faisait tellement saliver qu'ils étaient prêts à presque tout pour l'obtenir et que les craintes d'explosion sociale les incitaient à mettre en avant de grandes ambitions : cela l'arrangeait.

La fatigue la rattrapa. Elle avait besoin de vacances au fin fond des pays baltes avec les pygargues et les ours survivants, mais ce n'était pas au programme. Dans une semaine, il faudrait soumettre le texte négocié aux dirigeants des nations ayant des droits historiques comme aux autres états parties à la convention, et le travail ne manquait pas. Elle espérait bien obtenir des garanties acceptables à ses yeux.

***

Quarante-huit heures plus tard, Juliane essuya pourtant une série de revers, et la déception la gagna. Les leaders de l'économie mondiale s'étaient brusquement réveillés à la lecture du document issu des réunions préliminaires, le trouvant soudain trop exigeant. Ils désavouaient leurs propres employés. Depuis, ils menaient des campagnes de lobbying forcené auprès de leurs représentants politiques pour supprimer certaines des clauses qu'elle jugeait, elle, essentielles ; notamment le taux d'imposition… Sans surprise, la plupart des nations pliaient et soutenaient leur demande, menaçant

déjà de ne rien signer du tout.

Malgré la résistance de Duval, la pression de certaines filières comme celle exploitant les nodules métalliques sous-marins et les hauts cris des pays asiatiques, le texte était en passe de se voir vidé des principales mesures nécessaires pour faire la différence entre un accord de pur *greenwashing* et une charte innovante, porteuse d'espoir pour l'avenir.

Le compromis qui se dessinait ne la satisfaisait pas, et c'était peu de le dire. Le duvet de ses bras se hérissa. Sa vie se finirait-elle sur un constat d'échec ?

Le goût amer de la défaite montait dans sa gorge avant même la bataille. Celle-ci débuterait dans cinq jours à peine avec l'ouverture de la COP.

Alors qu'elle prenait connaissance de ses messages, l'un d'entre eux retint son attention du fait de son intitulé : *urgent – photosynthèse processus Wisenstein et COP Antarctique*.

Ce nom ne lui était pas inconnu, loin s'en fallait. Dans sa jeunesse, un professeur Wisenstein avait atteint la célébrité en se déclarant capable de remédier au changement climatique. L'annonce avait fait grand bruit, le projet flop… Elle s'en souvenait comme d'une de ses plus grandes déceptions d'adolescente.

Elle lut la missive avec curiosité. Celle-ci, anonyme, expliquait qu'en utilisant le procédé de Wisenstein, une équipe avait abouti à un revêtement photosynthétique ultra-performant produisant des biomatériaux. L'auteur du courrier disposait de preuves mais était, à cette heure, coincé en Antarctique. Il pensait important de faire connaître son existence aux conférenciers et espérait pouvoir se présenter avant l'ouverture des débats pour mettre à disposition ses données techniques en personne.

Une information susceptible de bouleverser les plans de Juliane si elle s'avérait fondée. L'existence d'un procédé d'absorption massif du carbone modifierait l'analyse coûts-bénéfices présidant aux décisions ce qui, du point de vue juridique, repousserait l'exploitation et offrirait une marge de négociation supplémentaire pour renforcer les positions des défenseurs de la nature.

Sur le fond, une telle nouvelle pourrait changer la donne. Mais l'anonymat et l'absence d'éléments tangibles la rendaient inexploitable, sauf à ce que l'inventeur débarque comme il l'annonçait.

Juliane décida d'effectuer quelques recherches sur Wisenstein et ses travaux récents. Elle tomba très vite sur un article mentionnant l'incendie du laboratoire. De quoi la troubler. Elle se demanda qui

pouvait bien lui avoir transmis ses informations et dans quel but ? Peut-être un scientifique survivant.

Elle ne pouvait rien faire d'autre qu'espérer que son mystérieux contact tienne parole.

Une lassitude immense l'écrasa. Elle aspirait à cet espoir, sans oser y croire.

Tout à coup, sa solitude, un autre prix de son engagement, lui pesa terriblement. Une envie de chaleur humaine, de présence amie, l'envahit. Il fallait qu'elle contacte quelqu'un, qu'elle partage un moment d'intimité. Mais aucun visage ni aucun nom ne lui venait à l'esprit, à part son premier et unique véritable amour : Charles.

Leur rencontre remontait à son arrivée en Belgique, à peine adulte. Une connivence immédiate s'était établie entre eux. Le bonheur leur souriait lorsqu'elle était tombée enceinte quelques mois plus tard. Charles lui avait fait sa demande en mariage avec originalité. Mais le fœtus présentait des anomalies et elle avait fait une fausse couche tardive. Des complications survenues durant l'intervention lui interdisaient désormais de concevoir.

Leur couple n'y avait pas survécu.

La majorité des orchidées qui, encore aujourd'hui, ornaient son bureau et formaient un mur végétal dans son appartement lui avaient été offertes à cette occasion et, depuis toutes ces années, elle en prenait un soin méticuleux. Un acte de souvenir. Elle fleurissait la tombe de sa descendance mort-née.

Après ce drame, Juliane avait fermé son blog et rejoint le Commissariat à l'environnement. Elle avait besoin de changement et elle s'était plongée à corps perdu dans son nouveau travail, s'égarant dans son combat pour la justice, la nature et l'espèce, reportant son amour maternel à jamais privé d'objet vers l'humanité entière et même, plus largement, la biosphère. Depuis, aussi, le devenir des générations futures la hantait, comme un paradoxe alors qu'elle se voyait privée d'y contribuer.

Le succès avait été au rendez-vous et sa charge n'avait jamais cessé de s'accroître depuis, mobilisant un peu plus d'elle-même chaque année. Elle avait sacrifié sa vie à sa carrière.

Tout cela ne visait-il qu'à échapper à l'horrible réalité qui l'avait frappée ? À leurrer la souffrance psychique qui l'accablait ?

Maintenant, à l'heure du jugement, elle doutait de plus en plus du bien-fondé de ce choix. Il l'avait éloignée de ceux qu'elle aimait, obnubilée qu'elle était par ses responsabilités, l'amenant à oublier et délaisser, faute de temps, toutes les choses simples.

Soudain, les petits riens du quotidien lui paraissaient bien plus importants que sa « juste cause ». Les grands intérêts mondiaux et impersonnels pour lesquels elle s'engageait au nom de son humanité l'écartaient de tout ce qui faisait d'elle une femme.

Elle se demanda avec horreur si les luttes qu'elle avait menées et tout le stress enduré expliquaient l'émergence de sa maladie.

À cet instant, face à la mort prochaine, la fuite en avant devenue impossible et son boulot dénué de sens, un sourire et des bras chaleureux lui paraissaient le comble du bonheur. Juliane constata avec amertume qu'elle n'avait plus d'amis. Ils étaient devenus des connaissances ou des étrangers.

Après de longues minutes d'hésitation, elle composa le seul numéro possible.

— Charles, salut. C'est Juliane.

— J'ai vu que c'était toi. Ça fait une éternité…

— Oui, excuse-moi, j'aurais dû te donner des nouvelles.

— Bah, je ne t'en ai pas donné non plus, ces derniers mois… Et puis la COP doit bien t'occuper, félicitations au fait. Ça se passe comme tu veux ?

— Oui.

Mais elle éclata en sanglots.

— Qu'est-ce qu'il y a Juliane ? C'est si dur ? Tu vas réussir, comme toujours, comme tout ce que tu fais. Tu es la meilleure !

— Charles… Je vais mourir dans quelques mois.

Un lourd silence suivit à l'autre bout de la connexion neuronale.

— Quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Les médecins disent que j'ai une dégénérescence irréversible de toutes les cellules. Syndrome de Yang. Observé pour la première fois en Chine il y a quinze ans. Ça ne pardonne pas.

— Bon Dieu. Voyons, rien n'est jamais perdu, Juliane, merde ! Quelle saloperie. Le diagnostic ne laisse aucun doute ?

— Aucun, non. J'ai encore quelques semaines d'autonomie devant moi, puis mon corps me lâchera par morceaux.

La peur filtrait dans sa voix malgré ses efforts pour la juguler.

— Bon sang, je pense très fort à toi, Juliane ; je suis navré de ce qui t'arrive.

— Tu n'y peux rien, mais je suis heureuse de t'entendre. Je me rends compte un peu tard de ce qui est important.

Un soupir lui échappa. À l'autre bout de la connexion, elle sentit la

tristesse de Charles, et sa glotte se contracta.

Ils parlèrent de leur passé. Juliane de ses regrets – même si elle essayait de ne pas s'appesantir, c'était difficile. Charles s'excusa finalement de ne pas pouvoir venir la voir : il était coincé à Paris avec un plan de charge professionnel intenable. Juliane s'enquit de sa situation. Lui aussi attachait beaucoup d'importance à sa carrière.

— Je suis depuis peu directeur du service de sécurité informatique d'Europol.

— Félicitations !

Une idée tordue se glissa en Juliane malgré ses efforts instinctifs pour l'écarter. Elle tenta de repousser la question qui lui brûlait les lèvres. Que se disait-elle une minute plus tôt sur ce qui importait dans la vie ? Mais, une autre partie d'elle murmurait : Tu as déjà tout sacrifié pour ce en quoi tu crois… Alors pourquoi ne pas aller jusqu'au bout ? Après tout, que restera-t-il d'autre de ton passage ici-bas ?

Juliane ne put résister. Elle boirait sa coupe jusqu'à la lie.

Elle ne voulait pas partir sur un tel accord. S'il y avait la moindre chance d'obtenir mieux… elle devait l'explorer.

— Charles ?

— Oui ?

Il répondit avec douceur après le long silence de son ancienne compagne, où il croyait deviner sa détresse.

— Pourrais-tu me rendre un service ?

— Bien sûr, tout ce que tu voudras si c'est dans mes cordes.

Juliane lui expliqua ce qui était arrivé à l'équipe de Wisenstein, et ses espoirs concernant ses travaux.

— J'aimerais savoir si les investigations ont permis de retrouver des éléments techniques ou si certains personnels ont échappé au drame. Cette invention pourrait être déterminante dans l'issue de la conférence, alors…

— Je vais voir ce que je peux faire. Mais je ne te garantis rien. Si je trouve quelque chose, je t'appelle.

Après un court silence, il ajouta :

— Ce Wisenstein, n'est-ce pas le scientifique qui avait annoncé qu'il allait résoudre le problème du changement climatique, il y des années et qui avait fait un buzz énorme avant de décevoir tout le monde ?

— Si, c'est bien lui.

Charles la taquina sur l'aspect ténu de son espoir puis, sentant que cela affectait le moral de son ancienne compagne qui n'avait pas besoin de ça, il changea de sujet. Ils discutèrent encore quelques

minutes avant de raccrocher, se promettant de se recontacter très vite.

Ne restait plus qu'à attendre et espérer.

Bangkok

Les semaines passaient, et Allan perdait le sommeil. Il avait déjà relancé Kim trois fois. De mémoire, il n'avait jamais eu à le faire auparavant. Il le savait, la piste se refroidissait en Antarctique.

Enfin, par un après-midi pluvieux, son espion en chef le contacta.

Le souffle court, Allan décrocha.

— Pas trop tôt !

— Je vous ai appelé à l'instant même où j'ai eu quelque chose à vous dire, Allan.

— Tu as mis la main sur Garth ?

— Plus ou moins…

— Merci d'être précis dans tes réponses Kim.

Le Thaï expliqua avoir activé plusieurs contacts en Antarctique. Il disposait d'une équipe de hackers à ses ordres, et ces derniers n'avaient eu aucun mal à trouver des informateurs pour leur servir de relais locaux et discrets.

Ceux-ci, à force de discussions plus ou moins alcoolisées avec différents individus, avaient découvert le logement de Garth. Selon le voisinage, le jeune homme y vivait presque reclus depuis plusieurs années, mais personne ne l'avait vu après l'incendie. La fouille des lieux avait permis de mettre la main sur un synthétiseur ADN de dernière génération prohibé. Aucune marque de *visite* précédente ou de violence. Tout laissait supposer un départ précipité, au débotté.

Selon les apparences, Garth avait été épargné par le carnage perpétré dans le laboratoire. Ce qui ne garantissait pas qu'il ait échappé aux assaillants ou qu'il ne soit pas un traître à leur solde. Rien n'indiquait qu'il avait quitté le continent selon les données glanées par Kim dans les serveurs des compagnies aériennes.

Garth disparu, une impasse se dessinait. Le seul espoir d'Allan consistait à envoyer quelqu'un sur place, mais autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

Déçu par ce volet de la mission de Kim, il se tourna vers le second : le front des commanditaires de l'attaque. Mais le Thaï lui annonça, penaud, qu'il n'avait à cette heure aucune piste. Les meilleurs hackers à leur service exploraient nombre de réseaux informatiques étatiques comme privés, en particulier ceux des victimes de la collecte de fonds passée de Wisenstein, mais ils ne débouchaient sur rien pour le moment.

Excédé, Allan l'incita à intensifier ses efforts, critiquant son échec en sachant à quel point Kim se montrerait sensible à cette humiliation.

***

Quelques semaines plus tard, son homme de main le rappela. Au ton satisfait de sa voix, le président des PHAs s'impatienta.

— Tu as trouvé ?

— Bien sûr. Ça prend parfois du temps, mais j'arrive toujours à mes fins.

— Dis-moi qui a donné l'ordre et qui l'a exécuté.

— Un service antiterroriste occidental.

Abasourdi par cette révélation, c'est à peine si Allan entendit Kim lui dresser le bilan de ses recherches. Il capta malgré tout l'information concernant Jérémy : les services secrets en question le pistaient toujours. Il existait donc une chance de lui mettre la main dessus avant eux. Il pensa aussitôt à quelqu'un pour cette mission, et envoya un message crypté à une adresse non référencée pour le convoquer. Une nouvelle dépense significative à prévoir, qu'il engagea sans hésiter une seconde.

Un message de son assistante lui rappela qu'il était en retard pour un repas d'affaire impossible à annuler et il se dirigea vers l'extérieur sans cesser de discuter par neurcom avec Kim.

— C'est quoi, cette agence ?

— L'Agence anti-terroriste de l'Alliance transatlantique.

— Jamais entendu parler… Tu es sûr ?

— Oui ; j'ai pris soin de vérifier.

Jamais le président de l'Association pour le post-humanisme accompli n'aurait cru qu'une telle organisation puisse exister sans qu'il en ait eu vent… Ce n'était pas faute d'appeler les présidents des grandes puissances par leur prénom ! Décidément, il était bien utile d'occuper la tête des principales entreprises de pointe de production d'implants et de logiciels associés : ce positionnement offrait une avance technologique et de compétences, même sur les militaires, grâce à quoi Kim avait trouvé le moyen de pénétrer leurs serveurs.

— As-tu découvert pourquoi ils ont attaqué le labo ?

— Oui. Élimination d'une menace terroriste. Je cherche à pirater le dossier complet incluant les preuves. Ça pourrait prendre du temps, mais je n'ai aucun doute sur le motif.

Un coup de klaxon brutal accompagné du crissement de roues sur le bitume tira Allan de ses pensées : il manqua de peu se faire renverser

par un bus, qui parvint à l'éviter de justesse et s'éloigna tandis que chauffeur et passagers déversaient sur lui un tombereau d'injures. Ce n'était pas la première fois, et il se morigéna quant à cette vilaine habitude de marcher tout en tenant des neurcoms.

Damas

L'appel du muezzin déchira l'obscurité bien avant les premières lueurs de l'aube. John avait peu dormi, comme toutes les nuits. Il frotta sa barbe roussie de henné, puis il se leva, ouvrit un robinet et se passa le visage sous le liquide tiède. Privilège rare et qu'il payait fort cher, son logement disposait d'un accès à l'eau courante, potable sous réserve. Il but pourtant à longs traits avant d'allumer le gaz pour préparer du thé. Il inspecta un instant son appartement parfaitement rangé et ne put s'empêcher de remettre dans son axe la photo d'hommes en treillis qui ornait son mur et glissait toujours de quelques millimètres d'un côté ou de l'autre.

John aimait que les choses soient ordonnées et à leur place.

Il absorba à petites gorgées l'infusion brûlante puis, pendant près de deux heures, se livra à sa séance matinale d'exercices physiques. Il fit jouer ses muscles nus avec plaisir, son torse large et velu, ses cuisses solides, ses bras puissants. Il aimait cette sensation de parfaite maîtrise de son corps.

Tout en étirant sa jambe gauche, il observa le tatouage qui l'ornait : une spirale de petites étoiles qui courait de la cheville jusqu'au-dessus du genou en resserrant toujours plus ses tours. L'ensemble donnait l'impression d'un fil barbelé cerclant sa chair. John pensa qu'il ne resterait bientôt plus de place et que l'effet gagnerait avec l'ajout de gouttelettes rouges, mais il se refusait à céder à cette inspiration macabre.

Tout en suant sous l'effort, il réfléchissait à cette journée anniversaire. Trois ans qu'il vivait ici, dans les ruines des civilisations antiques, dans un monde en pleine effervescence dont il ne savait pas, à vrai dire, s'il reculait dans le temps ou faisait un saut quantique vers l'avant. En l'occurrence, dans l'enclave du Califat de Syrie, tout était possible et confus.

Du fait de la blancheur de sa peau, la plupart des gens du coin imaginaient qu'il faisait partie des Européens venus livrer le Djihad au temps de la constitution des Califats. Il ne faisait rien pour les en dissuader, assumant cette couverture. Il parlait couramment l'arabe, si bien que nul ne lui cherchait de noises.

Son existence à Damas ressemblait à des vacances, et seule la fraîcheur de la bière lui manquait au fond ; avec l'action bien entendu.

Il trouvait malgré tout son compte à vivre là. Sa dernière mission avait mal tourné, et des hommes puissants cherchaient sans doute encore aujourd'hui à se débarrasser de lui. Ils ne pouvaient pas

l'atteindre au sein des Califats, et encore moins le tuer sans déclencher une guerre, ce qui lui offrait un cadre plutôt reposant. Ce temps de retraite qu'il s'était imposé pour se faire oublier touchait enfin à son terme.

Après ses étirements John avala un second thé, puis il activa sa connexion sécurisée en réponse à une alerte. Il recourait à un système pirate car, dans les Califats, l'embargo s'appliquait aussi à la Nébuleuse.

L'ennui menaçait et il espérait une mission stimulante et… enrichissante, pour se remettre en lice. Ses ressources avaient bien fondu face au coût exorbitant de la vie.

Avant de se plonger dans le site dédié du darknet, il ouvrit une chaîne d'information occidentale. Les images se mirent à défiler dans sa tête.

Une vague de chaleur s'éternisait dans le sud de l'Europe et, alors que l'hiver touchait à peine à sa fin, des incendies géants dévastaient ce qui restait de forêts en Grèce et en Espagne. La caméra s'arrêta sur un garde forestier en pleurs devant un massif carbonisé. L'homme, dans la cinquantaine, déplorait les années passées à protéger cette vieille futaie contre les braconniers et les voleurs de bois pour en arriver là. Le regard désespéré, il se lamentait en pleurant à chaudes larmes.

Le journaliste enchaîna sur les inondations qui ravageaient au même moment la Hollande, la Belgique, le Royaume-Uni – son pays de naissance – et le nord de la France. Mêmes scènes de désolation, mêmes secouristes et policiers, mêmes images aériennes et interviews de politiciens pleins de compassion affichée à l'égard des victimes…

Un scénario bien huilé, où des analystes catastrophistes quant au changement climatique pronostiquaient un avenir sombre à la planète, des défenseurs de l'environnement exigeaient un changement radical dans les modes de vie, et des hommes d'affaires, juristes et consultants poussaient des cris d'orfraie, soulignant que, au contraire, le salut était dans la croissance, la consommation et l'innovation.

Rien de nouveau.

De part et d'autre, des discours vieux comme Hérode, déjà en vigueur au premier jour de ce millénaire maudit qui verrait, de toute façon, la fin des hommes. Selon John, l'humanité était foutue. Il ne restait qu'à prendre ce qui pouvait encore l'être et rien, dans son expérience de vie, n'était jamais venu démentir cette philosophie développée dans la douleur à la fin de son adolescence.

Il ramena sa conscience vers les actualités qui défilaient en arrière-plan de son esprit.

En Asie, la Chine montrait les dents à l'alliance du Sud-Est et aux Japonais pour, comme d'habitude, des questions de souveraineté sur des îlots désertiques donnant néanmoins droit à des zones marines exclusives. À défaut de regorger de poissons, il ne fallait pas rêver, ces lieux abritaient encore d'abondantes réserves de métaux subaquatiques, voire d'hydrates de méthane – le nouvel eldorado énergétique si l'on en croyait les industriels, la fin du monde si l'on écoutait les écolos.

À Bangkok, plus d'un million de personnes se rassemblaient en pèlerinage pour la venue d'Aabha Khan. Ce déplacement exceptionnel du gourou préfigurait son voyage en Europe en vue de la Conférence Antarctique. L'homme quittait rarement sa propriété du Rajasthan, de crainte des attentats car beaucoup redoutaient son influence. Il nuisait considérablement à la classe dirigeante par ses idées humanistes, naturalistes et, in fine, anticapitalistes. À quoi s'ajoutait la menace, plus prégnante encore, des extrémistes religieux de tous bords qui voyaient en lui un faux prophète ou une engeance du démon ; en tous cas, un concurrent.

Khan incarnait le nouveau chantre de l'idéologie new-age version hindou. Le retour de ce que les anciens appelaient « le rêve hippie », la drogue en moins, et le sexe aussi.

Bref, le « rêve hippie » en pas cool, selon les critères de John.

Quoi qu'il en soit, sa visite en Thaïlande faisait grand bruit et attirait des fidèles de toute la région et d'au-delà.

Le mercenaire anglais écouta d'une oreille distraite le discours du chef spirituel.

« La consommation ne nous apportera jamais le bonheur. Seule la sagesse apporte la paix intérieure. Qu'est-ce que la sagesse ? La capacité d'accepter la vie, d'en apprécier la beauté et d'en payer le prix. Rappelons-nous que le cosmos se transforme au travers de nos actes et de nos expériences. Ainsi nos actions forment le monde. Si l'on cherche un sens à la vie, il convient d'observer l'évolution de l'univers connu. La seule tendance objective qui s'en dégage, c'est la création d'une diversité toujours plus vaste. De l'énergie, des atomes, des soleils, des planètes, des végétaux, des animaux… Toujours plus d'échanges, d'interfaces et de stabilité. Ne faut-il pas voir là son sens ? À l'origine, l'humanité participait de ce mouvement par la variété de ses cultures. Mais, le temps passant, l'importance de la richesse du monde nous a échappé et, depuis, nous uniformisons et appauvrissons tout. De la pensée unique jusqu'à ne cultiver que des clones dans nos champs, posséder les mêmes meubles et bientôt la même langue. Et, pour ce triste résultat, nous privons la terre de milliers d'écosystèmes comme de cultures humaines. Ce faisant, nous affaiblissons notre âme

collective. »

Selon le journaliste, le gourou comptait des adeptes dans le monde entier, et des dizaines de millions de personnes suivaient sa chaîne en ligne au quotidien, un phénomène presque unique en cette période de repli identitaire. Certains analystes s'inquiétaient de son influence grandissante. Même si les élites de gauche le comparaient souvent à Gandhi et s'il forçait le respect par sa parole et ses actes, même si des hommes d'État lui rendaient visite, voire le consultaient, la majorité des décideurs redoutaient son impact sur le système social et économique.

John écoutait, amer. Certains n'évolueraient jamais. Que naisse un espoir, il fallait aussitôt le détruire avant qu'il ne déçoive ou ne soulève les masses. Triste, mais conforme à sa vision de l'humanité : une multitude stupide qui méritait son sort. John ne donnait pas plus cher de l'espérance de vie d'Aabha Khan que de son espèce.

Il coupa les nouvelles, dépité.

Revenant à ses priorités, il se connecta au site qui le mettait en relation avec ses clients. Une offre active clignotait. Une chance improbable qui lui tira un sourire.

Il ouvrit le courriel. Le mot était court.

« Rendez-vous à Londres avant la fin du mois. Habillez-vous pour les grands froids. Nous discuterons de votre rémunération sur place ».

Le mercenaire jubila : vu le commanditaire, bien connu, l'opération lui rapporterait un pactole comme à chaque fois. Et puis, revoir le pays lui permettrait de descendre quelques bonnes pintes, ce qui ne gâchait rien.

La date de rendez-vous toute proche, en revanche, transformait la mission en défi. Damas-Londres en quelques jours sans être démasqué ou tué ?

Une seule option pour y arriver : traverser la Grande Barrière nano.

Risqué, voire suicidaire. Un défi parfait pour titiller son ego.

Il se leva et se prépara à sortir. Il jeta un dernier regard à son appartement, remarqua un verre décalé de sa ligne sur l'étagère, le repositionna, vérifia tout une nouvelle fois, et enfin, s'en alla.

Il déambula dans les rues de terre, entre les maisons blanc et ocre, se dirigeant vers la partie animée de la ville. Après quoi il s'enfonça d'un pas nonchalant dans les ruelles étroites du centre de Damas. En ce jeudi et dans ce quartier populaire, elles étaient très animées.

Après quelques détours pour s'assurer qu'on ne le pistait pas, il pénétra dans un salon à chicha. Il rentrait à la maison. Une opération à haut risque qui exigeait du matériel, des informations et une

stratégie solide, même s'il savait que les plans de bataille finissaient toujours par tomber à l'eau. Ne pas en avoir était pire.

Il sourit à Abdel qui, comme à son habitude, fumait du kif à l'ombre de la terrasse en attendant l'opportunité commerciale.

Pour la première fois depuis trois ans, John exercerait bientôt son art : la guerre.

***

Une nuit sans lune dans le désert. Le bruit discret des drones survolant le terrain pour scruter chaque pouce de sol à la recherche d'ennemis gâchait le silence. John, rasé de près, occupait une position stratégique, allongé au sommet d'une excroissance rocheuse qui offrait une vue dégagée sur la Grande Barrière nano.

Cette infrastructure assurait la sécurité de l'Union élargie, laquelle incluait les restes encore habitables d'Israël désespérément accrochés à cette terre d'histoire dont tous se réclamaient et qui s'étendaient devant lui. Résultat : trois mille ans de conflits, et des perspectives qui ne valaient pas mieux pour les siècles à venir.

La guerre, John connaissait. C'était sa spécialité, son domaine d'expertise.

Infiltration, élimination, destruction, repli. Dix ans de forces spéciales dans la Légion lui avaient tout appris et lui laissaient un goût prononcé pour les activités extrêmes et les pics d'adrénaline qu'elles engendraient : chute libre, survie en milieu hostile, traque solitaire et exploits physiques aux limites des capacités humaines… Autant d'émotions fortes qu'il affectionnait.

Sa présence en ce lieu lui rappelait d'anciennes expériences. Il avait combattu ici même au début de sa carrière. Des missions en territoire ennemi, seul ou en petit groupe, où il livrait bataille et tuait sans savoir qui, ni pourquoi au juste. Son engagement ne découlait pas d'un patriotisme exacerbé, loin s'en fallait.

À sa propre surprise, il avait découvert qu'il adhérait à l'esprit militaire, à sa discipline, et aussi à la fraternité qui unissait les femmes et les hommes des forces spéciales. Il y voyait quelque chose méritant d'être vécu.

Il s'était maintes fois illustré pour sa bravoure au combat et, au fond de son sac, une boîte remplie de médailles en attestait.

Les années passant, John avait vu des horreurs telles qu'aucun homme ne devrait en connaître, et il avait perdu le peu de foi en ses congénères qui l'habitait encore. Puis, la guerre avait pris fin. Pour lui, cet événement signifiait un poste de formateur, eu égard à ses états de

service. Une vie molle dans un pavillon de banlieue, à attendre une retraite aussi improbable que misérable, alors que ces dix années d'expérience faisaient de lui un guerrier aiguisé comme un scalpel.

John ne souhaitait pas une telle existence.

Il avait donc rejoint une entreprise de sécurité privée. Nouvelles missions, nouveaux conflits, nouveaux territoires. Il avait découvert ce que se battre pour de l'argent voulait dire ; mercenaire ou soldat, deux mondes parallèles si semblables et pourtant bien différents. La mentalité de ses nouveaux collègues ne lui plaisait pas. Seuls les intéressaient le fric, les filles faciles et, pour certains, la possibilité de vivre pleinement leur sadisme, latent ou assumé.

Ce n'était pas que John crût en autre chose que l'argent ou qu'il n'aimât pas les femmes de petite vertu, certes non ; mais il voyait dans son métier un art au sens le plus noble du terme. Une perfection du geste qui touchait à l'harmonie. Aucune sensation ne valait ce sentiment aigu de se tenir sur le fil du rasoir.

De plus, il y mettait des idéaux comme l'honneur et le sacrifice à sa mission. La Légion l'avait bien formaté. Parfois, il faisait le parallèle avec son père, mort à la tâche pour son entreprise, et le mercenaire s'en voulait de retrouver ce travers chez lui-même, tout en en tirant une certaine fierté.

Était-ce une conséquence de cet aspect de sa personnalité ? En tous cas, il n'avait consacré que trois ans à la compagnie de soudards, après quoi, il s'était mis à son compte. Plus d'une décennie consacrée à cette activité d'indépendant, certains auraient dit d'assassin, l'amenait à croire dur comme fer qu'il devait sa survie à sa discipline, son sens des valeurs et son organisation méticuleuse.

Dans sa branche, on n'improvisait qu'en dernier recours et, si par malheur cela arrivait, mieux valait se sentir inspiré.

En pensant à ce qui l'attendait cette nuit, il constata que, malheureusement, cela risquait bien d'être le cas cette fois. Il lui paraissait peu probable que sa stratégie fonctionne sans accrocs. Franchir incognito la Barrière nano et rentrer dans l'Union ? Un pari dangereux que bien peu parvenaient à relever.

La Grande Barrière servait à la fois de ligne de défense militaire, de douane garantissant l'embargo et d'obstacle à l'immigration clandestine. Elle comprenait, sur des milliers de kilomètres, des dizaines de postes avancés de la Légion avec leurs troupes, leurs drones, leurs canons, des millions de capteurs… Mais la Grande Barrière reposait aussi sur des milliards de milliards de nanomachines occupant une large bande de terre qui courait sur des milliers de kilomètres du Golan à Tallinn, reliées entre elles par un réseau dédié.

Avec les puissantes bases militaires de seconde ligne, pourvues en artillerie, chars et avions, le tout formait un complexe militaire réputé imprenable, difficile à traverser sans se faire arrêter et presque impossible à franchir sans être vu et reconnu.

Le mercenaire consulta l'heure. Encore vingt minutes, si ses informations étaient exactes, et les miliciens syriens viendraient se faire massacrer par la Légion. Ils n'espéraient ni entrer dans l'Union ni même détruire quelque chose. Ces assauts ne visaient qu'à entretenir la combativité et la motivation des martyrs. Un genre de suicide rituel en somme, qui survenait entre une et dix fois par mois le long de la frontière entre les différents Califats et l'Union élargie. Pas tout à fait une guerre ; plutôt de la politique teintée de religion, ou l'inverse, ce que John exécrait dans les deux cas par-dessus tout.

L'Anglais n'avait plus foi en rien depuis longtemps et, quand l'idée de Dieu le traversait – ce qui n'arrivait pas tous les jours –, il espérait bien avoir raison sur ce point ; sinon son sort ne serait guère enviable lorsqu'il se tiendrait face à son Créateur.

Concernant ses crimes, il ne se cherchait pas d'excuses. Il vivait avec comme il pouvait, s'appuyant sur son propre sens des valeurs. Au regard des abominations observées sur cette terre, il disposerait de solides arguments à faire valoir pour sa défense. Le mercenaire abritait pourtant l'intime conviction qu'à l'heure du jugement, toutes ces personnes tuées de sa main l'attendraient pour lui souhaiter la bienvenue. Et il ne voyait pas cette idée d'un bon œil.

Revenant à l'opération en cours, John examina encore une fois la géographie environnante. Les cinquante kilos de matériel de son sac à dos lui pesaient, malgré les améliorations nanos et l'entraînement quotidien. Envolés, ses vingt ans. Il courait moins vite, mais plus longtemps, et cette pensée le rassura. Il vérifia avec une méticulosité proche de la maniaquerie que ses différents systèmes étaient opérationnels : la tenue caméléon, son IA de combat, l'amplificateur de vision nocturne, ses armes et ses divers gadgets. Tous clignotaient au vert dans sa projection tactique.

Parfait. Il se sentait confiant.

Il attendit encore, seul dans le désert, profitant du calme pour se concentrer avant le déchaînement de violence du combat.

La première explosion déchira enfin la nuit, avec deux heures de retard. Un défaut de ponctualité qui pénalisait John. Il ne lui laissait aucune marge avant l'aube.

Sans attendre, le mercenaire libéra ses microdrones, qui occupèrent le ciel autour de lui. Son IA projeta en arrière-plan du cerveau une vue du champ de bataille : relief, ennemis, menaces, tout ce qui pouvait

être utile. À cet instant, elle lui indiquait que quatre drones se dirigeaient déjà vers le secteur où les théocrates attaquaient, lui offrant une diversion appréciable.

Cette information déterminait son plan. Un assaut contre la Barrière représentait une chance de passer inaperçu suffisamment longtemps pour pénétrer dans l'Union. John aimait préparer de bonnes stratégies, même si aucune ne résistait jamais à l'épreuve du feu et qu'il prenait une sorte de plaisir pervers à le vérifier à chaque passe d'armes.

Le ciel s'emplit de fureur tandis que les grenades et les roquettes pleuvaient sur l'infrastructure européenne.

Le mercenaire s'élança aussitôt vers la ligne de démarcation à une vitesse surnaturelle, permise uniquement par les améliorations de son organisme.

L'adrénaline suintait dans ses veines, son esprit avait la limpidité d'une source d'altitude, et chaque cellule de son corps se tenait prête à l'action. Il se tendait comme un arc vers son but.

John libéra trois grenades incendiaires *spider* à large rayon, autopropulsées et guidées, qui foncèrent à toute allure sur le sable. La Barrière était peu profonde. Une trentaine de mètres. Trois de ces merveilles technologiques suffiraient amplement à y ouvrir une brèche.

Du moins l'espérait-il, le cœur battant.

Au sud, les drones entraient en action contre les assaillants et criblaient le sol de rafales de balles traçantes. Les hommes de Damas ne devaient pas être à la fête. Malgré tout, John savait que, quelque part dans les postes de contrôle de la Légion, à l'arrière, des alarmes venaient de s'allumer pour signaler sa présence. Même avec le meilleur matériel, passer inaperçu en balançant des *spiders* relevait de l'impossible. Mais, sans elles, aucune chance de traverser sans être contaminé. Il n'avait donc pas le choix.

Seule comptait à présent la vitesse.

Il arma son fusil d'assaut tout en courant. Loin devant lui, ses engins de mort fonçaient à cent kilomètres à l'heure vers leur cible. Le mercenaire les voyait briller dans sa vue tactique. La Grande Barrière y apparaissait aussi, sous la forme d'une bande rouge au sol, et ses microdrones la détectaient parfaitement.

Les minuscules robots qui la peuplaient présentaient différentes fonctions telles que prise d'images, prélèvement de matériaux biologiques, pénétration et, les pires, géolocalisation des organismes… La plus grosse de ses saloperies ne dépassait pas la taille d'une tique, et on les disait capables de s'auto-répliquer. John voyait dans cette affirmation un élément de propagande : la fabrication de ces petites

machines devait coûter une fortune, et il s'agissait d'éviter que des assauts par trop répétés ne consomment les budgets militaires nécessaires en imposant de les remplacer.

Il eut une pensée amusée pour le grand argentier européen : Je vais te faire engager quelques menus frais !

Lorsque ses trois grenades explosèrent simultanément en quinconce au beau milieu de la cible, à cent cinquante mètres devant lui, carbonisant tout à une température de mille degrés Celsius sur trois cents mètres carrés, il remercia intérieurement Abdel, son contact au souk, pour la qualité du matériel fourni.

La chaleur le frappa au visage : il se trouvait au plus près possible du souffle.

Un flot d'hormones ruissela dans ses artères. Il jouissait de l'action.

Le mercenaire poussa son organisme aux ultimes limites de ses capacités surnaturelles, accélérant encore, sentant son corps approcher ses frontières les plus extrêmes. Les drones ne tarderaient plus à rappliquer, ainsi que les soldats de l'Union. Les capteurs devaient maintenant identifier le trou dans leurs défenses ; il ne tarderait pas à se refermer sous l'effet du mouvement autonome des nanomachines.

John disposait de quelques dizaines de secondes au mieux pour réussir.

Le palpitant au bord de l'explosion, il activa les contre-mesures de sa tenue de combat, qui produisit un champ électrostatique censé repousser tous les attaquants microscopiques connus. À chaque arme sa parade, mais celle-ci coûtait cher et, de plus, il n'existait pas de catalogue des produits militaires. Il était donc un peu présomptueux d'affirmer que ce dispositif repoussait *toutes* les nanosaloperies…

L'Anglais espérait néanmoins que c'était bien le cas.

Un seul géolocalisateur dans sa chair, et l'aventure tournerait court. Ces immondices ne se contentaient pas de pénétrer sous la peau, elles cherchaient ensuite refuge au plus profond de votre corps. On les programmait dans ce but, et les retirer pouvait s'avérer mortel dans de nombreux cas.

Un nœud lui serra les tripes.

À grandes enjambées, il pénétra dans l'empire des minuscules robots. Son cœur pulsait à un rythme dément dans sa poitrine.

Au même instant, il perdit son premier microdrone, le plus proche des combats. Un Blackbear, cousin redouté des Raptors, venait de le détruire.

John franchissait déjà les derniers mètres le séparant d'une relative sûreté et continua sans une pensée parasite, projetant chaque pied en

avant l'un après l'autre, mettant toute la puissance de son corps dans l'effort.

Les sens aux aguets, il contrôla la vue tactique de son IA de combat. Toujours personne devant lui. Parfait.

L'assaut syrien occupait la plus proche base des défenseurs. Selon ses calculs, il disposait d'à peu près douze minutes, à compter de cet instant, avant l'arrivée des renforts stationnés dans l'avant-poste situé de l'autre côté, légèrement plus éloigné. Les drones ne lui en accorderaient pas autant.

Il libéra une nuée de nanomachines de sa tenue de combat, lesquelles se mirent en devoir de faire disparaître toute trace au sol, le remodelant selon des schémas complexes que seuls leur nombre et leurs interactions en réseau permettaient d'expliquer. Il ne laisserait aucune empreinte derrière lui. Une ombre parmi les ombres.

John lança un check-up sanitaire grâce à l'extension médicale de son implant dans le but de vérifier qu'aucune nanovacherie ne colonisait son organisme, tout en continuant sa progression. Une légère angoisse l'étreignit comme le diagnostic débutait.

À peine un kilomètre parcouru en territoire européen et, déjà, tous ses petits auxiliaires étaient détruits… Tous, sauf un, de nouvelle génération et doté d'un mode furtif.

Une alarme clignota : un Blackbear le verrouillait.

Chiottes ! Autant dire que tout le monde connaissait sa position exacte désormais.

Et voilà, fin du plan de base…

Au nord, un groupe de légionnaires se pointait en véhicule blindé.

John évalua la situation un court instant.

Et merde.

Faute de choix, il se mit à l'œuvre avec méthode.

Il activa un micromissile et engagea le drone ennemi avec son dernier engin en vol. L'Anglais suivit la trajectoire lumineuse de sa frappe sans cesser de courir. Le Blackbear émit aussitôt des leurres, mais ils ne fonctionneraient pas – pas sur ce tir-là.

Virant à quatre-vingt-dix degrés par rapport à son cap initial, le mercenaire obliqua encore de vingt degrés, ignorant les protestations de son corps face au régime qu'il lui imposait et les pulsations qui s'emballaient à nouveau dans son thorax.

Son IA de combat enclencha une contre-mesure pour neutraliser le missile qui le ciblait. Au même moment, l'appareil ennemi explosa, touché par le propre projectile de John : la visée laser lui avait permis

de traverser toutes les parades. Là encore, la nouvelle génération d'armement fournie par Abdel faisait merveille. Le mercenaire recourait à un modèle furtif pour la première fois, et la technologie répondait à ses attentes les plus folles.

Il en avait conservé deux autres en réserve et s'en félicitait lorsque le souffle le projeta avec force en avant. La roquette tirée contre lui venait d'exploser sur l'un de ses leurres, à quelques mètres de distance à peine. Il chuta au sol, et son visage heurta la poussière.

Un peu sonné, il serra les dents et contrôla sa projection tactique : il pouvait encore y arriver sans trop de dommages. Il chassa la douleur grâce à son kit médical et lâcha une nouvelle *spider*.

Tant pis pour le budget. Restait à espérer que la mission en valait la peine comme espéré et rapporterait un salaire juteux. Connaissant le client, il n'en doutait guère.

Le petit explosif mobile fila à toute allure vers le transport de troupes de la Légion le plus proche. Celui-ci se transforma aussitôt en boule de feu.

John jubila et demanda à son IA de combat d'établir un parcours pour échapper à l'adversaire. Il modifia à plusieurs reprises le tracé proposé par l'intelligence artificielle qui l'habitait et, après quinze minutes, il avait semé ses poursuivants.

John se sentait plus vivant que jamais depuis trois longues années. Ce qu'il pouvait aimer cette sensation de jouer son existence sur la maîtrise de son organisme…

Le mercenaire se figea au sol pour faire le point, bénéficiant de la protection de sa tenue caméléon. Les légionnaires le savaient infiltré. Ils allaient ratisser le terrain. Ils ne le lâcheraient pas.

Il vérifia son diagnostic médical, constata avec soulagement que le check-up ne mettait en évidence aucun corps étranger en lui, à part ceux déjà présents auparavant. Ses mâchoires se décrispèrent.

Il pouvait enchaîner sur la dernière phase, en espérant que les informations achetées à grands frais à un ancien trafiquant palestinien, du temps d'avant la Grande Barrière, restaient fiables et que le passage existait encore… Avec le recul, choisir cet itinéraire représentait un gros risque.

Si sa stratégie foirait encore plus que ce n'était déjà le cas, il devrait se battre contre les gars de la Légion.

Une perspective plus qu'inquiétante, et son sphincter se contracta.

Avec prudence, il se mit à ramper dans l'espoir d'échapper aux capteurs européens. À ce rythme, parcourir la distance le séparant de son but exigea un certain temps, mais il resta invisible aux regards

inquisiteurs des forces aériennes, sans doute aussi des satellites et des hommes, puisque personne ne lui tira dessus. Mais, tôt ou tard, ils le fixeraient. Aussi avait-il prévu une ruse finale pour leur faire perdre sa trace pour de bon.

Lorsqu'il arriva aux coordonnées voulues, John ne trouva tout d'abord rien de ce qu'il cherchait. Le Palestinien lui avait parlé d'un olivier devant une maison en ruines. Il voyait bien des tas de maisons en ruines, mais aucun olivier.

Il découvrit enfin une souche coupée à ras tandis que ses poursuivants approchaient en rangs serrés, scrutant tout le terrain à sa recherche avec des chiens. Sous peu, ils détecteraient sa trace. Il se faufila entre les gravats. Le schéma semblait correspondre aux ruines et, après une minute fébrile, il dégagea le vieux mécanisme décrit par son informateur et l'activa.

Une trappe s'ouvrit en grinçant sur un puits de ténèbres et libéra une odeur d'air vicié. John s'y engouffra, refermant derrière lui. Les clébards et les machines pisteuses ne s'y tromperaient pas longtemps, mais il espérait gagner ainsi un peu de marge.

Selon ses informations, le tunnel s'enfonçait sur trois kilomètres avant de déboucher dans une bourgade. Il servait autrefois à la contrebande durant les interminables conflits d'avant la Barrière.

Trois kilomètres… Combien de chances qu'un éboulement se soit produit depuis toutes ces années ?

Il ne disposait pas de beaucoup d'avance et si le passage était bouché… il ne resterait plus qu'à improviser dans des conditions exécrables. Il pesta contre cette perspective tandis qu'une conclusion s'imposait : *Finalement, ce plan, c'est de la merde*.

Tout en progressant dans le boyau humide, John activa une seringue hypodermique. Il utilisait souvent ce genre de matériel, et il se prépara à souffrir. Il planta l'aiguille, injecta les nanos dans son cou et sentit les machines se répandre sous sa peau, grouiller, remaniant chair et tendons pour transformer son faciès. Il en frissonna mais se mit en devoir de courir dans le souterrain.

Les nanomachines s'activèrent à modifier les traits de son visage pour les remplacer par ceux de son identité d'emprunt. Les logiciels de reconnaissance faciale couplés aux caméras de surveillance ne s'affoleraient plus pour lui.

***

La sortie se trouvait dans le caveau du cimetière chrétien d'un village. Ses ennemis progressaient derrière lui. Le mercenaire activa l'explosif placé à bon escient pendant sa fuite et guetta le grondement

en résultant dans le tunnel. Il leur échappait pour de bon.

Il tira de son sac une tenue civile, qu'il revêtit, puis il abandonna ce qui le trahirait, dont son armement. Lorsqu'il émergea de terre, le jour s'annonçait sous la forme d'une lueur à l'horizon, et il ne se nommait plus John Watson, mercenaire de son état, mais Rob Martin, directeur commercial d'une enseigne internationale de commerce de gros.

Son visage, ses empreintes digitales et ses iris, tous se trouvaient modifiés par une couche invisible de nanomachines et cohérents avec son « authentique » passeport.

Il vérifia par ses sens amplifiés que personne ne traînait là et se glissa jusque dans les rues voisines. Puis il se fondit dans la population, en quête d'un bus pour Tel-Aviv. Là, son vol pour Londres l'attendait le lendemain : pari gagné !

Il rentrait dans l'Union, incognito et vivant, par la Grande Barrière. Il pourrait mentionner cet exploit dans ses mémoires, s'il les écrivait dans un avenir hypothétique.

Un sentiment de satisfaction, presque de joie, l'emplit. Il était fier de son art.

Certes, il avait joui d'une chance insolente. Le vieil informateur disait vrai, le passage souterrain était même bétonné, comme il l'avait juré la main sur le cœur. Combien parmi les dizaines d'ouvrages clandestins de l'époque subsistaient encore intacts ? Peut-être cinq pour cent… Oui, une authentique veine qui lui avait permis de se glisser sans dommage dans l'Union.

Tout en marchant d'un pas tranquille, il se questionna sur la nature de la mission qui l'attendait. On ne faisait pas appel à John Watson sans de très bonnes raisons. Le message parlait de grands froids, peut-être les montagnes himalayennes ou la Sibérie ? Les pôles ?

Il verrait bien ; de toute façon, cela lui rapporterait un maximum…

Antarctique
- À proximité de la péninsule Édouard-VII -

Avant l'aube, Jérémy sortit seul de leur campement. La veille, il avait pris sa décision et, malgré l'angoisse, il était fier d'en trouver le courage. Il n'exposerait pas ses amis plus longtemps. Il rejoindrait Blanc Nassau en solitaire, s'il le pouvait. Il s'en remettait à l'univers. Les hommes du Moyen-Âge auraient considéré son acte comme une ordalie, un « jugement de Dieu ». Une idée romanesque relevant de la pensée magique, tout droit issue de son univers onirique. S'il parvenait vivant à la cité libre, alors son travail méritait d'être sauvé. S'il mourait en route, cela signifierait qu'il s'était égaré, et ce serait mieux ainsi. Qu'une puissance supérieure décide, car lui ne savait plus faire la part des choses.

Il avait rechargé les batteries de sa tenue caméléon : même bricolée, elle représentait sa seule chance de survie. Il avait aussi embarqué le pistolet de Mike, plus puissant que celui qu'il lui avait confié précédemment. Un brûleur et dix jours de nourriture, voilà tout ce dont il disposerait. Il espérait que ses amis ne lui en voudraient pas pour le matériel et l'arme : il en avait un réel besoin. Il abandonnait sa tente, trop encombrante en l'absence de traîneau.

Jérémy se sentait plus perdu et déprimé que jamais et, en même temps, il avait l'impression de faire enfin face au réel, d'affronter le monde physique pour la première fois de son existence.

Il écrivit à la surface de la glace un mot de remerciement à l'attention de Mike et Maria, où il leur demandait de ne pas le suivre. Il leur donnait rendez-vous à Blanc Nassau et leur souhaitait bonne chance.

Puis il partit plein nord, aussi vite que le lui permettaient les effets de la dernière dose de boosters nanos, injectée par ses propres soins au réveil.

Tout en marchant d'un bon pas, Jérémy espérait que son départ arrangerait la situation des deux Antarcticas. L'abri où ils dormaient encore avait déjà disparu derrière lui. Maria ne pourrait pas le rattraper avec Mike blessé.

À compter de cet instant, il ne pensa plus qu'à une seule chose : avancer, franchir la péninsule du Roi-Édouard-VII et rallier Blanc Nassau. Il le devait. À Wisenstein, à l'humanité en général et à Mike et Maria en particulier, ainsi qu'à lui-même. Quels qu'aient pu être ses erreurs et ses choix, sa vie n'avait accouché que du fruit de ses recherches, et sa perte ôterait tout sens à son existence, jusque dans la

mort.

Pourtant, l'après Blanc Nassau commençait à le tarabuster. Et ensuite ? Même si je parviens à rentrer en Europe…

Il n'y connaissait plus personne et n'avait ni beaucoup d'argent ni de crédits-carbone. Il réalisait peu à peu l'ampleur de l'épreuve qui l'attendait. Quelques semaines plus tôt, il se serait recroquevillé en boule au fond de son lit pour y échapper mais, à cet instant, il réussissait à l'affronter presque sans trembler.

De manière très inattendue, une vague d'optimisme l'envahit. Il trouverait un investisseur pour déposer le brevet du revêtement et en faire un produit commercialisable à grande échelle. Si la réussite était au rendez-vous, il construirait son propre laboratoire et poursuivrait leur utopie. Il l'appellerait le *Centre de recherche Salomon Wisenstein*. Oui, tout restait possible.

Il pressa le pas, empli d'un espoir aussi neuf qu'insensé, heureux de vaincre ses terreurs intimes, l'esprit oscillant entre ombre et lumière. Sa folie personnelle ne le quittait pas vraiment mais paraissait refluer.

Il avança ainsi, heure après heure, kilomètre après kilomètre. Il ne s'arrêta pas pour déjeuner, ne fit aucune pause. Les nanos agissaient maintenant sur un corps bien entraîné et il se sentait en forme, à l'exception des douleurs à la tête où ses plaies le lançaient : elles étaient certes en voie de cicatrisation, mais mordues par le froid malgré son masque facial. Il peinait à croire qu'il ne serait pas défiguré, bien que Maria l'eût assuré du contraire. Mais bon, il était en vie. Les images de la gueule béante tendue vers lui s'invitèrent dans ses pensées et en appelèrent d'autres, bien plus anciennes, de corps criblés de boulons et d'un bras à l'abandon sur le sol dans la fumée.

Une onde froide suinta sur tout son corps. La peur se réinstalla dans son ventre et il ressentit avec acuité l'absence de Mike et de ses microdrones. Seul, il ne verrait même pas la mort arriver. Il lutta pour dominer ses angoisses.

Avec le soir, il décida de s'arrêter et observa l'horizon dans la direction d'où il venait mais, même après un long moment, il ne discerna personne à ses trousses. Il n'avait pas les moyens de construire un camp et il se recroquevilla au fond d'une anfractuosité de glace pour sa première nuit solitaire. Il ne dormit pas.

***

Jérémy franchit la ligne de crête en ahanant comme un bœuf, pour découvrir enfin la mer d'Amundsen à l'horizon. Il marchait droit au nord depuis plusieurs jours, à travers la péninsule du Roi-Edouard-VII. Il avait bien progressé depuis qu'il avait quitté le couple, et voilà qu'il

dominait les côtes rocheuses. La chance lui souriait : le temps se maintenait au beau fixe, et l'unique gardien écologique aperçu durant cette course solitaire ne l'avait pas repéré. Chaque journée de marche semblait le tirer un peu plus vers la lumière.

À l'horizon, des oiseaux marins volaient par centaines au-dessus des flots. Lorsqu'il les aperçut, leur spectacle et leurs vociférations sonores l'emplirent d'émotion, et il s'assit pour se reposer un peu.

De la vie !

Après des mois de solitude et de silence avec des prédateurs mécaniques – et un braconnier bourru – pour unique compagnie, cette vision valait tout l'or du monde.

Il estimait à deux ou trois jours le temps de voyage restant, soit encore autant de nuits glaciales et plus ou moins blanches. La fatigue gagnait, malgré les nanos.

Il se demanda s'il valait mieux longer les falaises par le haut jusqu'à la cité libre ou descendre tout de suite et suivre le rivage verglacé à leur pied ? Après une longue observation, il décida de rester en hauteur malgré le vent polaire. Le terrain, en bas, avait l'air dangereux, et ce début d'automne austral ne garantissait pas une banquise épaisse. Le chercheur n'avait ni l'expérience ni le matériel des braconniers, il devait faire preuve d'une prudence extrême.

***

Le lendemain, en fin d'après-midi, la configuration du terrain se mit à changer : à perte de vue, l'inlandsis descendait en pente molle vers la mer, réduisant peu à peu la hauteur des falaises, et la roche nue prenait toujours plus d'importance dans le paysage.

Je vais y arriver. Je vais y arriver, pensait Jérémy lorsqu'il vit soudain des mouvements en bordure d'océan. Il plongea aussitôt à terre, puis se glissa avec précaution vers un point d'observation, la boule au ventre et des frissons sur la peau. Sa tenue caméléon avait encore de la charge et, quelles que soient les créatures qu'il découvrirait, elles occupaient le pied de l'à pic. Même les gardiens ne parviendraient pas l'escalader, en admettant qu'ils le repèrent. Du moins l'espérait-il.

Il glissa les yeux par-dessus le rebord, s'attendant au pire.

Mais il resta bouche bée : des hordes de manchots empereurs jaillissaient de la mer et atterrissaient sur la fine pellicule blanche avant de se dandiner vers les zones de galets. Le spectacle était magnifique. La beauté du site dans le soleil déclinant, les couleurs et les cris des animaux, tout appelait à la joie.

L'impression d'émerger d'un caveau le gagna.

Une nouvelle fois, il consacra un certain temps à observer les oiseaux marins au-dessus des vagues, qui mêlaient leur vol en une danse collective hallucinante ponctuée de plongeons vertigineux dans la mer. Les manchots, quant à eux, continuaient à se rassembler en grand nombre, bondissant comme des diables hors de l'eau par dizaines. Compte tenu de l'état de leurs populations, il savait qu'il avait sous les yeux une des plus grandes colonies encore existantes de manchots empereurs. Une rencontre improbable qui lui réchauffait le cœur.

Absorbé par cette vue, il réalisa tout à coup que le soir tombait et qu'il devait trouver un emplacement pour dormir. Il se mit en quête d'un refuge.

Jérémy s'inquiétait. Le jour s'amenuisait et un vent mordant soufflait du nord, des nuages menaçants pointaient à l'horizon… Il lui fallait une bonne cachette, et vite.

La peur s'installait quand il découvrit, juste avant l'obscurité complète, un creux profond, abrité par un piton de pierre formant obstacle à la bise, un havre parfait. Il s'y précipitait lorsqu'il entendit le bruit d'un moteur, loin au-dessus de sa tête. Il se figea et guetta le ciel en vain alors que l'air cristallin du pôle lui apportait le bourdonnement mécanique de l'appareil. Il se hâta de se réfugier dans la niche naturelle et attendit, jusqu'à, enfin, s'endormir d'épuisement.

Le chercheur se réveilla en sursaut avec les premières lueurs de l'aube. Il n'avait rien mangé depuis la veille et son ventre criait famine. En même temps, il commençait à comprendre les astronautes qui préféraient mourir de faim plutôt que se nourrir uniquement de cette foutue bouillie. Comment était-il possible qu'il ne rêve pas de poissons grillés et de fruits de mer toutes les nuits ? Sans doute que ses cauchemars ne laissaient pas assez de place pour de tels songes…

Il pensait rallier Blanc Nassau le lendemain soir, soit quelques jours avant l'ouverture de la COP. Par bonheur, le beau temps persistait.

En dépit de sa hâte de se remettre en toute, il se résigna à avaler un petit-déjeuner. Le brûleur grésillait, rassurant, lorsqu'il aperçut le gardien à l'horizon. Sa glotte se verrouilla dans l'objectif – réflexe mais irréaliste à cette distance – d'échapper aux sens surdéveloppés du robot. Des spasmes parcoururent ses membres et sa face. Il envisagea les différentes options possibles sans en trouver de satisfaisante. Résigné, il dégaina le pistolet et patienta, laissant l'initiative à la machine, le dos collé au rocher.

Cinq cents mètres le séparaient de l'horreur mécanique qui se détachait sur le fond blanc uniforme – l'unique défaut de ces saloperies. Si leur concepteur leur avait collé un revêtement caméléon,

les zones interdites auraient à ce stade été vierges de présence humaine. Le généticien se demanda ce qui leur avait épargné ça et ne trouva aucune réponse tandis que la créature avançait. Mais, à cent mètres de lui, elle s'arrêta, sans motif apparent.

Pourtant, elle le voyait : ses yeux restaient fixés sur lui.

Le monstre fonça d'un coup dans sa direction.

Le généticien, frémissant, se retint de faire feu avant que le gardien ne soit à moins de cinquante mètres. Il saisit alors son poignet droit de la main gauche pour en limiter les tremblements, ajusta, puis vida le chargeur alors que la bête se ruait à sa rencontre.

Un des projectiles se nicha droit dans l'un de ses horribles yeux clairs, et le loup artificiel tituba jusqu'à valdinguer à terre, tentant encore, sans grand succès, de ramper en direction de Jérémy, qui poussa un cri de joie. *La chance du débutant.*

Il s'enfuit aussi vite que ses jambes flageolantes le lui permettaient.

Il n'en revenait pas : il s'en sortait indemne !

Il avait épuisé toutes ses cartouches, mais qu'importe. Il courut comme un dératé, tout en se disant que des leçons de tir n'auraient pas été perdues. Son cœur emballé semblait vouloir échapper à sa poitrine maigrichonne.

Il commençait à croire en son succès lorsque le Raptor émergea à l'horizon.

Aucune chance d'échapper à ça.

L'appareil le survola et continua un instant sa course avant de virer à cent quatre-vingts degrés pour revenir vers lui. Le chercheur se retourna pour suivre sa trajectoire. Ce faisant, il aperçut des gardiens au sol. Au moins deux…

Il perdit tout espoir.

Le monde se moquait de lui : le laisser arriver si près du but, à deux doigts de réussir, tout ça pour le condamner au dernier moment…

Le drone revenait à la charge. Le sifflement caractéristique des balles suivi du crépitement des impacts résonna dans les oreilles de Jérémy. Il se jeta de côté avant de se remettre à courir, haletant. D'un simple regard en arrière, il mesura la progression des deux prédateurs artificiels, qui avalaient à toute allure la distance les séparant quand, soudain, sa jambe gauche s'engourdit puis se déroba sous lui.

Il roula dans la neige : sa cuisse ruisselait de sang. La rafale avait fait mouche. La douleur le rattrapa dès qu'il le constata, suivie de près par la panique.

À genoux sur la glace, il regarda la mer d'Amundsen briller au

soleil. Il se savait perdu.

Au large, au-dessus des flots rugissants et des vagues couvertes d'écume, le Raptor effectuait un demi-tour en vue d'asséner le coup de grâce.

L'aéronef eut soudain un mouvement chaotique curieux, tomba de plusieurs mètres, oscilla, vira et, enfin, partit en spirale comme si son pilote en perdait le contrôle.

Jérémy regardait l'objet saisi de folie avec une curiosité détachée. Il se trouvait au-delà de la crainte et de la souffrance. Hébété, il attendait qu'on l'achève.

Le Raptor décrocha d'un coup, glissant en dessous des falaises, hors de sa vue.

Le jeune homme revint à lui, quittant l'état étrange de renoncement où il se trouvait pour renouer avec la souffrance et la peur.

Deux robots approchaient et, à l'horizon, il en découvrit deux autres qui accouraient pour la curée. Il chercha quelque chose pour se défendre : un bâton, n'importe quoi… Mais il n'y avait rien.

Il frappa le sol de désespoir et releva les yeux vers la mort en marche.

Une part de sa conscience enregistra le saut anormal effectué par l'une de ces ignominies, à la suite duquel elle s'effondra et ne se releva plus. À peine cent mètres le séparaient des deux abominations les plus proches. En même temps, le bruit de moteur du Raptor indiquait le retour en rase-mottes de ce dernier.

Le généticien se demanda en un éclair qui l'aurait en premier. Il espéra que le coup de grâce viendrait du drone.

Il ferma les yeux et attendit, résigné et secoué de spasmes tandis que le crépitement des mitrailleuses résonnait à nouveau.

Rien ne se produisit.

Puis, une seconde série de coups de feu, beaucoup plus lointaine, rompit la monotonie du bruit du vent, bientôt suivie d'une explosion.

Le scientifique rouvrit les paupières, incrédule.

À l'horizon, le Raptor brûlait dans un feu d'enfer, écrasé sur une colline de l'inlandsis. Devant lui, les deux gardiens gisaient dans une flaque de liquide vert. Jérémy n'y comprenait plus rien. Ceux qui se trouvaient encore à bonne distance semblaient éliminés, eux aussi. Comment était-ce possible ?

Il réalisa qu'il pouvait encore en réchapper.

Il se releva et s'effondra dans un hurlement de douleur.

Non, avec une blessure pareille à la jambe, pas moyen de s'en sortir.

Voilà l'explication ! Ils le voulaient vivant. Immobilisé, il se trouvait coincé là, et comme les machines n'étaient pas programmées pour l'épargner, on les avait neutralisées.

Il se sentit dans la peau d'un fauve pris au piège.

Quelqu'un allait venir le chercher, mais pas pour l'aider. Les commanditaires de l'attaque du labo, à tout coup !

Les souches devaient disparaître, en aucun cas tomber entre leurs mains, en particulier la seconde.

Jérémy les sortit de sa veste. Les deux petites sphères de métal luirent au soleil. Il ne lui restait plus qu'à ramper jusqu'au bord du gouffre et les jeter à la mer. Oui, voilà. Il se traîna en laissant une mare de sang derrière lui. Arrivé au but, il se retourna et discerna un mouvement, quelqu'un en tenue caméléon et en déplacement rapide. Quelques semaines plus tôt, il ne l'aurait jamais repéré, mais ses yeux s'étaient habitués au Grand Blanc.

Ils étaient déjà là…

Jérémy tendit le bras au-dessus du vide. Ses travaux disparaîtraient à jamais dans l'océan. Cet abandon lui coûtait tant ! Il jeta un dernier coup d'œil derrière lui, incapable de détruire l'œuvre de sa vie sans certitudes.

Il hoqueta, et des larmes menacèrent de couler sans y parvenir.

Londres

John, alias Rob Martin, se laissa aller dans le canapé de sa luxueuse suite, propre et ordonnée comme il les aimait. Il profitait de Londres. Après trois ans de Califat, voir des femmes à moitié nues dans la rue avait quelque chose de très plaisant mais aussi de très excitant, et il avait eu recours aux bons conseils du concierge de l'hôtel pour trouver de la compagnie. À ce souvenir, des images de la nuit le traversèrent, la fille blonde le chevauchant tandis que la rousse s'offrait à ses lèvres. Le désir l'envahit, mais il repoussa ces pensées agréables : il avait du travail.

À son arrivée, son contact l'attendait, comme convenu. John sourit béatement : deux millions de nouveaux euros et cinq mille tonnes de crédits-carbone, renouvelables par trimestre. Un prix de roi. Ce qui justifiait un tel investissement n'avait aucune importance mais devait être extrêmement sensible et dangereux… Son client n'était pas entré dans les détails. Il recevrait ses instructions en temps utile.

Depuis cinq minutes, voilà qui était fait.

Cette information l'obligeait à renoncer momentanément à son confort, mais un peu d'action lui ferait du bien. Et, après tout, il était là et payé pour ça.

***

Quelques heures plus tard, il décollait d'un aérodrome secondaire sous un crachin typiquement britannique dans un jet loué pour l'occasion : un luxe qui devait coûter aussi cher que son salaire hebdomadaire. Le vol dura toute la nuit, avec deux arrêts pour faire le plein de carburant. Enfin, l'avion se posa sur une toute petite île, carte postale du paradis à la piste d'atterrissage sommaire.

Un homme l'attendait sur le tarmac. Un Samoan en costume clair dont les mains nues laissaient paraître les tatouages tribaux.

— Bienvenue, veuillez me suivre, un petit-déjeuner vous attend.

— Parfait, merci.

L'insulaire l'entraîna dans le jardin d'une maison voisine, face à l'océan. Là, une table proposait un repas d'exception avec café, thé, fruits et poissons frais. C'était un vrai régal pour les yeux, les narines et certainement l'estomac. L'Anglais se mit en devoir de lui faire honneur, attendant que le tatoué se décide à parler, ce qu'il ne fit qu'après quelques agréables minutes de silence.

— Bien, votre mission nous oblige à vous larguer de très haut, et

très loin de votre cible, dans un environnement hostile.

— Un bon début… Ça ne m'inquiète pas plus que ça, si c'est faisable bien entendu.

— Bien entendu.

Pendant vingt minutes, son hôte exposa à John des cartes, des relevés et lui expliqua sa mission.

— Alors, selon vous, c'est jouable ?

— Pas facile, mais oui, c'est possible. Il y a toutefois des probabilités d'échec, comme toujours.

— Cela va de soi. Dans cette hypothèse, vous seriez payé de la même manière. Enfin, si vous mourez, nous pourrons verser la moitié de la somme à la personne de votre choix, anonymement ou avec un message.

— Il ne reste personne à prévenir. Si ça arrive, faites-en don à une association de blessés de guerre, pour soulager leur fin de vie.

Le Samoan marqua un instant de surprise, puis s'inclina.

— C'est très honorable de votre part, il en sera fait ainsi le cas échéant.

Après une courte pause, il ajouta :

— Nous vous fournissons le matériel nécessaire, si vous le désirez.

Joignant le geste à la parole, il posa une petite boîte sur la table et désigna un préfabriqué au fond du jardin.

— Servez-vous. Ce sera bien entendu déduit de votre rémunération.

— Très bien, voyons ça.

L'Anglais ouvrit le contenant, y trouva une sphère de métal dotée d'un petit voyant lumineux blanc. Il dévisagea l'insulaire, interrogatif.

— Une mise à jour inédite des IA tactiques et des implants neuronaux.

— Rien que ça ! Et pour la modique somme de… ?

— De rien. Celui-ci est un cadeau. Une sorte de prime, et aussi une assurance que vous ayez les meilleures chances de réussite.

— Vraiment ? Comme c'est sympathique.

La méfiance consumait John. Il s'interrogeait sur la nature du produit informatique offert. Géolocalisation, voire contrôle mental étaient possibles avec ce genre de conneries ; d'un autre côté, une mise à niveau serait la bienvenue. Dans son métier, elle pouvait faire la différence entre la vie et la mort.

— À vrai dire, si ça ne tenait qu'à moi, je ne vous ferais jamais un tel présent. Croyez-moi, c'est un vrai bijou de technologie, sans

embûche. Mais bien sûr, vous n'avez que ma parole.

John commençait à trouver un drôle de goût à cette histoire ; il était loin de tout, et il en savait assez sur son commanditaire pour se douter que tout risque concernant ce don de valeur ne pouvait pas être écarté. Il ne laissa pas paraître ses doutes et reprit :

— Je le garde, je verrai si j'en ai besoin. Combien de temps prend la mise à jour une fois le logiciel activé ?

— Ça dépend de ce que vous avez à l'intérieur… En gros, moins de dix minutes, mais vous ne serez bon à rien pendant ce laps de temp, et le processus ne peut pas être interrompu.

— Bien. Voyons le reste.

Le mercenaire découvrit avec joie un armement de pointe parfaitement emballé et rangé : grenades spider, microdrones furtifs, micromissiles à guidage laser… La panoplie complète des forces spéciales. Une authentique caverne d'Ali Baba.

— Pas facile d'obtenir tout ça. Pour sûr, vos employeurs ont des ressources.

Et il savait parfaitement de qui il s'agissait, comme il connaissait l'étendue des ressources en question.

— Infiniment plus que vous ne l'imaginez, lui répondit le local, tirant un sourire à son visiteur.

Le mercenaire sélectionna plusieurs fusils de précision à visée amplifiée, et nombre de chargeurs de réserve. Dérivés des SIG SAUER, ces nouvelles armes d'assaut se connectaient directement au cerveau par le biais de l'IA tactique, offrant quelques millionièmes de seconde de réactivité supplémentaires et de multiples avantages pour le tir à distance. Avec des balles à haute vélocité, il pourrait faire mouche à plus d'un kilomètre en terrain favorable et par vent clément.

Il ajouta deux revolvers, huit grenades spider, une dizaine de micromissiles par microdrone et cinq de ces derniers dotés du mode furtif, ainsi que quelques gadgets inédits et des explosifs de puissance. De quoi grever son budget trimestriel de plusieurs pour cent d'entrée de jeu, ce qui lui fit un pincement au cœur. Il n'aimait pas trop dépenser son argent.

Il testa les armes de poing l'une après l'autre, ainsi que les neurcoms avec ses nouveaux petits auxiliaires. Il fallait reconnaître la grande qualité du matériel. Il avait hâte de mettre à l'épreuve tous ces joujoux qui contribuaient pour une large part à la qualité de son art.

— Bien, et maintenant, on est prêts à partir ?

Son hôte consulta son implant une courte seconde.

— Pas encore.

En attendant, John profita de la vue sur l'océan. Le Pacifique, il ne l'avait jamais admiré depuis une telle île. Si petite, si isolée et offerte aux furies de l'océan. C'était un moment de paix et de douceur rare dans sa vie mouvementée, et il en profita sans remords.

Il y avait un petit noyau, au fond de lui-même, dont il ignorait l'origine et le contenu, qui lui faisait aimer la vie et l'incitait parfois, de manière incongrue, à la protéger. Un jour, il aimerait en percer le mystère.

Il savait qu'il lui devait sa décision de s'engager dans la Légion et qu'il le poussait à tenir méticuleusement à jour son tatouage.

Après un long moment, l'insulaire lui fit signe, et le mercenaire le rejoignit dans la maison. Là, son hôte lui présenta une combinaison ressemblant à s'y méprendre à celle d'un astronaute. Il lui expliqua comment l'enfiler et son mode de fonctionnement, puis il le ramena sur la piste d'atterrissage. L'avion suintait encore de sa nouvelle couche de revêtement furtif.

— Pas besoin d'attendre que ça sèche ?

L'ironie perçait dans la voix de John.

— Ne vous en faites pas pour ça.

— Au moins, ma tenue ne dégouline pas, elle.

Son ton amusé lui valut un haussement de sourcils de la part de son interlocuteur.

— Bonne chance.

L'homme lui tendit une main puissante.

— Merci. J'espère revenir un jour en vacances, ça doit être très reposant.

— Je vous le souhaite, si la contemplation vous convient. On s'ennuie vite ici.

— Que Dieu nous préserve de vivre une époque intéressante, comme dit le dicton.

Le Samoan sourit, John monta dans l'avion.

Quelques minutes plus tard, il décollait.

Le mercenaire regarda l'îlot disparaître dans le hublot tandis qu'il se dirigeait vers le sud. Trois heures à tuer avant le grand saut. Il joua avec la mise à jour neuronale entre ses mains, nerveux : devait-il l'utiliser ? Il ne savait pas exactement ce qu'il trouverait à l'atterrissage, mais on n'est jamais trop prudent. S'il s'agissait d'une authentique mise à niveau de tout son système, ce bijou valait une blinde… Il gagnerait beaucoup en efficacité, même si son équipement actuel était déjà très performant. En tous cas, il ne prendrait pas de

retard sur ses ennemis potentiels, quels qu'ils soient. Et selon le briefing, ceux-ci étaient des pros.

Mais comme ça, juste avant une mission… John le sentait mal. Il aurait voulu faire contrôler l'objet par un expert, mais il n'en avait pas sous la main. Il décida de ne pas le connecter, il verrait bien une fois sur place.

***

Un clignotement lumineux dans l'habitacle de l'avion apprit au mercenaire qu'ils arrivaient sur la zone de largage. Il s'attacha à la barre comme prévu et signala qu'il était prêt. La porte s'ouvrit sur un froid mortel et un vide presque complet. L'appareil se fit balloter en tous sens quand l'air se précipita au-dehors dans la haute atmosphère.

Finalement, le calme revint. John se détacha et se dirigea à pas lents vers l'ouverture latérale. En y arrivant, ses abdominaux se nouèrent : vingt kilomètres de vide. Il inspira à fond : ce saut allait être un grand kiff d'adrénaline ! Il s'évanouirait à un moment de la chute, il le savait, tous ceux qui avaient fait ce genre d'expérience s'étaient évanouis. Cette perte de connaissance prévisible, en revanche, ne l'enchantait guère : elle le priverait du plaisir de voler.

Et puis merde. Ça, c'est de la chute libre.

Il sauta, tout en activant le programme directionnel de sa combinaison.

John prit dans l'instant une vitesse vertigineuse, tombant comme une pierre. Double précaution, l'avion était rendu furtif par son revêtement mais, même s'il était repéré, il se trouvait à des centaines de kilomètres de son point d'atterrissage, à lui. La combinaison se déforma, orientant sa chute, et l'Anglais commença à aspirer les kilomètres horizontaux à chaque instant en plus des centaines de mètres verticaux. La gravité et la pression devinrent insoutenables, et il se laissa aller à l'inconscience.

***

Un choc le tira de sa torpeur : sa combinaison externe venait de se détacher, et la couche interne – une skysuit ultramoderne – de s'ouvrir pour continuer à lui permettre de planer en direction de son objectif. La terre tournoyait sous lui, blanche comme du lait.

John vérifia sa position. Il nota une légère dérive due aux vents d'altitude et vira sur la droite, planant tel un oiseau et jouissant de cette sensation qu'il n'avait pas ressentie de longue date. Son IA calculait la trajectoire et la lui indiquait en temps réel sur sa

projection tactique, comme un fil rouge sur le paysage immaculé. Il survola une immense banquise dont la partie nord se délitait dans l'océan, puis il passa comme une fusée au-dessus de montagnes noires sur fond de neige.

Il prenait un pied d'enfer et s'amusa à raser un sommet lorsque son altitude le lui permit, ignorant les protestations sonores de sa combinaison. Son corps débordait d'adrénaline, et il cria de joie.

Il déclencha son parachute au dernier moment, uniquement pour limiter l'impact car il avait choisi, avec l'aide de l'IA, une pente légère, parfaite par rapport à son angle d'arrivée afin d'atterrir en douceur. Le contact avec le sol s'avéra douloureux : en fait de poudreuse, c'était de la glace, certes fondante, mais pleine de creux et de bosses et, quand il glissa sur le dos à toute allure, le relief lui lacéra le corps et le couvrit de bleus.

Sans prendre garde à ces éraflures, John lâcha trois microdrones furtifs et les envoya en éclaireurs alors même qu'il repliait ses affaires et effaçait ses traces. Une fois satisfait, il se mit en devoir de trouver une bonne position pour contrôler le terrain.

Bien plus tard, alors qu'il se dirigeait vers cette fameuse Blanc Nassau, ses microdrones captèrent la présence d'un avion de haute altitude.

Le mercenaire se plaqua au sol. Son IA de combat l'informa qu'elle détectait un largage. Qui que ce fût – il ne doutait guère qu'il s'agisse de parachutistes –, ils n'avaient pas pris la précaution de s'équiper de revêtements furtifs ; curieux – et stupide de leur part. De la précipitation sans doute, ou de l'improvisation. Rien que des choses très positives pour lui, si ces gens-là tentaient de se mettre en travers de son chemin. Ce qui semblait probable au vu du mémo de sa mission.

***

Quelques heures plus tard, John avait sa cible bien en vue dans son viseur ; il corrigea les paramètres de vent et appuya sur la détente.

Bangkok

Allan venait de recevoir le nouveau dossier de Kim – pas trop tôt !

Il contenait des documents piratés dans les serveurs de l'AATAT. Le Thaï invitait son patron à regarder en priorité un film qui, selon lui, expliquait l'attaque du laboratoire de Wisenstein.

Le post-humaniste le visionna aussitôt. L'enregistrement s'avéra de mauvaise qualité, et Allan comprit qu'il provenait tout droit d'un implant neuronal.

La voix du scientifique précisait qu'il initiait l'expérience Xp327. À l'image, on découvrait un vaste espace artificiel où se trouvaient quatre singes. Ceux-ci manifestèrent leur appréciation de la présence du vieil homme, qui joua un moment avec eux.

Puis, Wisenstein isola un des spécimens dans un enclos voisin plus petit. Là, il préleva un épais liquide vert dans une sphère métallique à l'aide d'une seringue. Il en injecta le contenu à la guenon, tout en la rassurant du geste et de la parole.

Après quoi commençait un relevé quotidien.

Les premiers jours, le chercheur ne mentionnait aucune évolution notable dans les observations cliniques.

Au cinquième pourtant, la peau du primate changea. L'animal, recroquevillé dans un coin de sa cage, perdait ses poils, qu'il arrachait, le regard triste, incrédule, choqué.

Le professeur tenta de rassurer la bête en la caressant et enregistra avec une certaine excitation le commentaire suivant : « La réaction cutanée pourrait correspondre aux objectifs de conception. »

À compter de cet instant, Allan n'eut plus de doutes : Wisenstein cherchait bel et bien à rendre l'homme photosynthétique ! Et pas en passant par une combinaison externe comme il l'imaginait, non ; en transformant son génome. L'ultime interdit, et son propre idéal.

Les poils de sa nuque se dressèrent d'excitation, et il se concentra sur la suite, intrigué et impatient.

Après une semaine supplémentaire, le chimpanzé semblait pétrifié. Son état tirait des larmes à Wisenstein.

Le lendemain, il ne bougeait plus du tout ; ses yeux devenaient vitreux, sa peau nue encore parsemée de touffes de poils éparses prenait une teinte hideuse. La créature faisait peur à voir ; tout juste si elle ressemblait encore à un bonobo avec son épiderme rappelant un marbre vert sombre et noir, ponctué de minuscules points vert vif.

Une note vocale accompagnait les images : « Elle n'est pas morte. Du moins, quelque chose en elle vit encore. C'est affreux, mais elle ne souffre pas. Je ne peux me résoudre à l'euthanasier, bien que je doute que la formulation Xp327 réponde à nos attentes. »

Au dixième jour, la pauvre bête avait perdu tous ses poils. La couleur de son corps hésitait entre le glauque ténébreux et le noir, tandis que des pustules vertes iridescentes criblaient sa peau comme une petite vérole. Certaines avaient visiblement éclaté, laissant couler un jus immonde. Lorsque l'une se perça à l'image, elle libéra un nuage de poussières olivâtres avant de se mettre à suinter la même horrible substance que celles déjà crevées.

Un nouveau commentaire du scientifique accompagnait ces vues : « J'ai décidé d'euthanasier cette pauvre guenon. Je ne supporte plus de la voir ainsi et Xp327 ne correspond de toute évidence pas à notre but. Il faut l'autopsier pour tenter d'en apprendre davantage. »

Allan ruisselait de sueur, subjugué – et un peu effrayé –, lorsque l'enregistrement bascula sur la dissection.

L'incision de l'abdomen révéla d'emblée une enveloppe interne, épaisse et translucide, qui n'avait aucune existence anatomique ni chez les singes ni chez aucun animal connu selon l'homme qui effectuait l'opération, enregistré par Wisenstein. Elle contenait une solution au sein de laquelle flottaient des amas organiques. L'individu en préleva un échantillon à travers la membrane et le passa dans une machine. Il tendit le résultat au professeur, tout excité, et celui-ci dit à voix haute et tremblante : « Le fluide présente une fonction chlorophyllienne ». Cette fois, l'émotion le débordait.

Puis le technicien incisa la poche, et du liquide en jaillit. Tandis qu'il poursuivait son travail, il nota que les organites pris dans la suspension s'associaient à des ramifications jusqu'aux boutons cutanés. Il focalisa son attention sur ces éléments plus consistants qui surnageaient dans l'abdomen et souligna d'une voix grave : « Ça ressemble à des glandes. Quoi que ce soit, on dirait des organes. Reste à déterminer leur fonction, s'ils en ont une. »

Il réalisa un prélèvement pour analyse.

Il y eut une brève coupure, puis le film reprit dans un bureau confortable où Wisenstein enregistrait ses conclusions.

« Les études anatomiques et cytologiques confirment que les amas ont un rôle spécifique. Ce phénomène pourrait approcher de certaines fonctions recherchées. Les cellules de l'hôte ont intégré de nombreuses modifications génétiques parmi celles souhaitées, mais aussi d'autres que nous n'avions pas anticipées, comme toujours avec les synthétiseurs ADN.

Fin de l'expérience Xp327 ; non concluante. Néanmoins nous en avons beaucoup appris et approchons du but. »

Allan Carson soupira : stressé et excité, il était en nage aussi, malgré les risques évidents mis en lumière par ce film.

Une seconde vidéo l'attendait après celle-ci, toujours selon les recommandations de Kim. Étonnamment, il s'agissait de la suite de l'expérience Xp327. La prise de vue s'ouvrait sur l'image du laboratoire où il ne se trouvait plus qu'un singe dans un drôle d'état. Son épiderme nu présentait une teinte vert sombre. Il restait immobile, mais ses yeux brillaient de vie, présents, inchangés, intelligents.

Allan se sentit perplexe jusqu'à ce que la voix de Wisenstein résonne en vibrant, chargée de sentiments intenses et entremêlés.

« Rebondissement de l'expérience Xp327. Nous sommes au vingtième jour. Malgré son état, aucune expérience n'a été conduite sur ce primate. Les trois chimpanzés du laboratoire ont été contaminés par celui ayant reçu l'injection, c'est du moins mon hypothèse principale. Sauf erreur, improbable au regard des analyses, la contamination est liée aux spores – je ne trouve pas de meilleur terme pour les décrire – libérées depuis les pustules et produites par les nouveaux organites. Elles transportent de l'ADN et ont un comportement proche des adénovirus.

Les bonobos présents ont développé des symptômes d'infection dans un intervalle de 24 à 48 heures après le contact. L'effet est plus rapide que chez le sujet initial, et différent. Nota *: l'une des guenons a succombé à une sorte de réaction allergique et une autre n'a pas survécu à la transmutation. Mais la troisième présente un état stable depuis deux jours. On le croirait végétatif, mais non : ses fonctions vitales ne paraissent pas atteintes, et elle bouge. À une vitesse très lente certes, mais pour exécuter des mouvements cohérents. On dirait qu'elle vit à un rythme ralenti.*

De quoi s'agit-il, ici ?

Hypothèse actuelle : la modification Xp327 entraîne la métamorphose de l'individu infecté, que l'on dira de première génération. Une nouvelle forme de vie qui disperse des "spores" dans l'environnement pour contaminer avec une grande efficience – puisque tous les autres individus ont été touchés – des hôtes de seconde génération qui subissent une transformation distincte. Toutefois, les deux tiers de ces sujets n'ont pas survécu. Je vais suivre l'évolution du survivant pour déterminer si l'expérience est conforme à son objectif ou à quel point elle s'en approche. Je prévois de tester la fonction chlorophyllienne dans les semaines à venir. »

Allan Carson comprenait maintenant pourquoi l'AATAT s'en était

pris à Wisenstein et son équipe. Il saisissait le but du professeur parce qu'il le connaissait. Sans cette information il n'était pas évident de le déduire de ces seules données. Un observateur extérieur y verrait surtout une manipulation dangereuse et un vrai risque de propagation hors de tout contrôle. Un motif suffisant pour justifier une élimination pure et simple.

Ou mettre sous contrôle ces petits génies ? Cette option conservait sa validité.

Peut-être le vieux chercheur travaillait-il quelque part dans le plus grand secret pour des gouvernements occidentaux ? Il convenait que Kim creuse de ce côté dans les archives de l'AATAT. Il ne fallait négliger aucune piste.

En attendant, il devenait d'autant plus important et urgent de mettre la main sur Garth, mais aussi de commencer à le protéger au plus tôt : il courait un grand danger. Sur ce terrain-là, Allan agissait à deux niveaux depuis des semaines et espérait que son plan en cours se déroulait sans accrocs. Il ne trouvait même plus le temps pour sa collection d'estampes et n'avait pas appelé ses enfants depuis plusieurs jours.

Son calme apparent se fissura presque lorsque Kim le contacta en urgence. Le signe infaillible d'un enjeu majeur et immédiat. Allan répondit aussitôt.

En Antarctique, Jérémy Garth était sur le point de se faire abattre…

Alabama

Une alarme crépita. La mâchoire du capitaine Alonso se décrocha : il venait de retrouver sa cible ! C'était à peine croyable qu'elle ait réussi à leur échapper si longtemps et à rester en vie. À vrai dire, il la pensait morte depuis longtemps lorsqu'un contact visuel avait été confirmé, puis perdu, quelques semaines plus tôt. Cet échec – qu'il avait eu le plus grand mal à expliquer – n'avait guère enchanté sa hiérarchie, et c'était peu de le dire.

Cette fois, il devait le nouveau repérage à l'anticipation du trajet du fuyard, ce qui lui avait permis de concentrer ses moyens restreints sur une zone limitée. Stratégie qui se révélait payante : un Raptor avait localisé un candidat solide.

Le capitaine Alonso dépêcha sur place les robots tueurs les plus proches pour confirmer l'identité de l'individu. Ensuite, il appela le colonel qui supervisait désormais l'opération.

L'ordre tomba d'envoyer des renforts sans attendre.

Dix minutes suffirent à mobiliser le groupe Thêta. Sa préparation, en revanche, exigea plusieurs heures. Ce délai incroyablement long découlait du manque d'équipements disponibles adaptés aux froids de l'Antarctique. Il fallait dénicher le matériel adéquat et l'acheminer jusqu'au commando. À la décharge du service logistique, les théâtres opérationnels actuels concernaient rarement des zones neigeuses, lesquelles présentaient une sérieuse tendance à disparaître depuis un siècle…

Cerise sur le gâteau des problèmes accablant le capitaine, tout ce barda datant de Mathusalem ne bénéficiait pas des dernières technologies furtives… De quoi lui coller des aigreurs.

Côté verre à moitié plein, comme Alonso l'espérait de tout son cœur, leur homme occupait toujours la même position lorsque le premier gardien avait atteint le point de contact. À ce moment-là, Thêta volait déjà vers lui depuis un moment. Le robot confirma l'identité de sa proie en reconnaissance olfactive puis attaqua.

Le groupe des forces spéciales mettrait encore des heures à arriver, et le fuyard avait fait preuve d'étonnantes compétences militaires dans le passé. Alonso s'empressa donc d'envoyer un Raptor en appui. S'il parvenait à finir le boulot sans Thêta, il en tirerait reconnaissance et avancement.

Le militaire, confiant, manqua de défaillir quand le fuyard l'emporta.

Malédiction !

Bonne intuition d'avoir anticipé l'envoi de renforts, lesquels arrivaient, au grand soulagement du capitaine.

Il jubila un instant.

Le drone passa à l'attaque et blessa la cible. Alonso retint de justesse un cri de victoire. Le terroriste aurait du mal à s'échapper, ce qui faciliterait d'autant le travail de Thêta s'il échouait à terminer le boulot avant leur débarquement. Une option désormais improbable : l'hallali approchait.

Le Raptor achevait son virage à cent-quatre-vingts degrés lorsque des anomalies successives se manifestèrent, glaçant le sang du gradé dans son bunker. À son âge, un tel ascenseur émotionnel l'épuisait. Le capitaine vit le drone plonger vers le sol. Une panne ? Un cas exceptionnel mais néanmoins plausible. Il pesta contre cette guigne qui le privait d'éloges mérités.

Pourtant, sans motif apparent, l'engin de mort volant reprit soudain de la hauteur et finalisa son demi-tour complet au-dessus de la mer pour revenir vers sa proie. Un bref échange avec l'opérateur contrôle du Raptor serra les tripes du capitaine de l'AATAT. Ce dernier annonçait une perte complète de maîtrise de l'engin avec une seule explication logique : une cyberattaque.

Alonso alerta aussi sec la division informatique.

Malgré cela, il regarda avec consternation leur propre appareil flinguer les loups mécaniques en approche avant de terminer sa course dans une colline de glace.

Passée la stupéfaction initiale, le capitaine se résigna à contacter son supérieur hiérarchique et lui expliqua la situation.

— Si je comprends bien, vous avez perdu un drone suite à une attaque de hacker ? C'est bien ce que vous êtes en train de m'expliquer, capitaine ?

— Tout à fait, mon colonel. Si ce n'est pas le cas, c'est un sacré hasard. J'attends l'expertise des SI.

— Et l'équipe Thêta ?

Le supérieur d'Alonso contenait fort mal son irritation.

— Elle sera sur le terrain dans quelques heures.

— Bien, tenez-moi au courant en temps réel. Prévenez-les gars de Thêta : qu'ils soient vigilants. Et faites-moi un topo dès que la cybersécurité vous aura transmis son rapport. Vous avez sacrément intérêt à ce qu'il n'y ait plus d'imprévus, capitaine.

— Oui, mon colonel ! Comptez sur moi.

Alonso coupa la neurcom et retrouva sa salle de commandement ; son visage grêlé de taches brunes devint rouge de confusion et ses mains virèrent au moite. Il cria des ordres à ses deux opérateurs afin de retrouver leur homme avec les drones disponibles à proximité et les images satellites, en attendant l'arrivée du commando sur zone. Après quoi, il se mit en devoir d'attendre, ce que de nombreuses années dans les strates inférieures des renseignements avaient transformé en seconde nature, voire en art de vivre.

Il rêvassa jusqu'à ce que l'appel de son subordonné le tire de ses songes éveillés et de ses enregistrements neuronaux.

— Mon capitaine ?

— Oui ?

— Thêta est sur zone, nous avons établi le contact radio.

— Bien, qu'ils se mettent en chasse.

Il reçut le rapport des ingénieurs en informatique, qui confirmait une action hostile. Le pirate pratiquait en immersion complète, signe qu'il s'agissait d'un expert de très haut niveau. Alonso s'en doutait, en même temps : l'AATAT pouvait espérer ne pas être débordée par un gamin de douze ans… Encore que, on avait déjà vu pire. Pour l'instant, les spécialistes du sujet ne disposaient pas d'éléments plus précis, et il était impossible de remonter à l'origine géographique exacte de l'attaque.

Inouï !

Qui pouvait bien les espionner et les dominer sur ce plan-là ? Il devrait faire un rapport à charge : hors de l'incompétence des équipes de la DSI, l'opération Red-Rock serait déjà bouclée, sans même avoir besoin de larguer Thêta.

Et, de fait, il s'attacha à rédiger son mémo pendant que les militaires se déployaient sur le terrain opérationnel.

La lieutenante Sorayan Virana confirma réception depuis son implant tactique. Elle distribua ses ordres, et ses onze compagnons s'élancèrent dans le blanc de l'Antarctique. Elle courait avec plaisir, observant ce paysage inconnu. Aucune simulation n'entraînait les soldats dans ce genre d'univers, de plus en plus rare sur terre. Les Russes et les Scandinaves devaient encore en avoir. Elle contacta Bjorn.

— Bjorn, tu as fait ton armée en Suède, c'est ça ?

— Oui, chef.

— Tu as eu des entraînements sur ce type de terrain ?

— Oui, lieutenante, pourquoi ?

— Simple curiosité.

Sorayan se disait que c'était sympa d'avoir des frères d'armes originaires de tous les pays de la grande alliance contre le terrorisme. On y trouvait indifféremment l'ensemble des nations occidentales. Le meilleur des forces spéciales de chacune.

L'Agence n'avait pas d'existence officielle. Elle était l'héritière de décennies d'écoutes massives des systèmes de communication, telle la NSA. Après maints scandales d'espionnage entre pays partenaires, ceux-ci s'étaient réunis dans une entente. Pour ne plus s'espionner mutuellement, pourquoi ne pas écouter ensemble tous les autres ? Chaque participant avait ainsi accès à toutes les données. L'Agence anti-terroriste de l'Alliance transatlantique avait ainsi vu le jour dans une confidentialité complète dès les premières décennies du millénaire, principalement pour contrer l'émergence des Califats. Seules les autorités suprêmes des pays membres connaissaient son existence, avaient accès à ses rapports et pouvaient faire appel à ses troupes de choc.

Beaucoup, s'ils avaient eu vent de son existence, auraient considéré l'AATAT comme illégale, antidémocratique et dangereuse. Sorayan, elle, s'en moquait. Sa grand-mère était morte dans un attentat à New York quand elle avait huit ans, et elle adorait la vieille dame.

La jeune Américaine s'était juré de combattre de toutes ses forces ces bouchers qui détruisaient la vie d'innocents au nom de leurs valeurs ou de leur idéologie, quelles qu'elles soient. Elle avait donc intégré une école militaire, dix ans plus tard, et l'avait réussie avec brio. Puis elle était entrée dans les marines. Remarquée pour ses qualités physiques comme morales et son incroyable aptitude au combat moderne basé sur les implants, elle avait été abordée par les services secrets.

Elle avait signé immédiatement, malgré les contraintes annoncées, et avait ainsi réalisé son rêve.

Les sélections duraient un an, et le taux de réussite n'était que de trois pour cent. Pour les heureux élus, avec le diplôme venait une multitude de modifications nanos et d'implants militaires de dernière génération, adaptés aux capacités particulières dont ils avaient fait preuve durant leur entraînement. Les deux années suivantes se passaient à apprendre à les utiliser au mieux au sein d'une équipe. Cette période leur permettait aussi de s'adapter à leur nouvelle existence. Car, avec cette prise de fonction, l'agent renonçait à tout ce qui faisait sa vie jusque-là : famille, amis, amour… Une nouvelle identité, une nouvelle ville, le plus souvent sur un autre continent. Un nouveau visage, aussi.

Sorayan se souvint avec émotion des trois mois qui avaient suivi sa chirurgie faciale. Elle ne se reconnaissait pas : ça avait été un vrai traumatisme. Et, en même temps, un facteur clé de ce qui assurait la solidarité des commandos de l'AATAT. Cette expérience commune des douze combattants en faisait une tribu bien plus qu'une unité. Ils partageaient une confiance totale l'un en l'autre ; ils se retrouvaient aussi soudés que des siamois.

Sorayan profitait de l'exercice physique que représentait cette course, appréciant chaque mouvement de son corps sûr et puissant. Quel bonheur que de foncer ainsi dans le soleil couchant sur cette terre vierge. Un tel espace, libre de toute activité humaine, ça n'existait plus guère. Un air si pur non plus.

En arrière-plan, son IA projetait sa vue tactique, retransmise en direct au centre de commandement, comme celle de tous ses compagnons. Par précaution, ils avaient libéré une vingtaine de microdrones qui les survolaient dans toutes les directions, et Sorayan se brancha sur les données visuelles de ceux envoyés en éclaireurs. Il s'agissait d'appareils furtifs de dernière génération, indétectables par du matériel classique.

Jusqu'à présent, ils ne relevaient rien d'anormal.

Elle reporta son attention sur le trajet prévu par l'IA pour intercepter leur homme. Le programme proposait plusieurs options. Sorayan retint celle consistant en un mouvement tournant qui lui couperait la route, s'il se déplaçait à pleine vitesse, pour être sûre de ne pas le rater. Blessé comme il l'était, ils auraient pu aller au point de contact le plus direct et gagner du temps mais… on ne savait jamais. Leur proie avait fait preuve d'étonnantes capacités de survie et, selon le dossier de mission, pouvait bénéficier de soutiens locaux aux compétences quasi militaires. Pas de quoi l'inquiéter, toutefois, avec les quatre autres femmes et les sept hommes composant son clan à ses côtés.

La nuit tombait et, bientôt, toute l'équipe se retrouva dans un univers sombre éclairé de lueurs vertes par le bas grâce à leur système de vision nocturne. Leurs IA en incluaient toutes un, et les ténèbres n'affectaient en rien leurs capacités meurtrières.

Sorayan laissa dériver ses pensées, plongée dans un état second induit par le rythme hypnotique de sa course. Soudain, ses microdrones éclaireurs envoyèrent un signal qui la tira de sa transe. Les sens aux aguets, elle bascula en visuel sur leurs caméras et dirigea ses petits auxiliaires au plus près de leur cible.

Une personne courait devant deux traîneaux autoportés.

Sans ce mouvement, ils ne l'auraient pas repérée. Le voyageur

portait une tenue caméléon très efficace.

La lieutenante à la tête du groupe Thêta ordonna à ses microdrones d'approcher encore. Sur les images, elle crut discerner un ou deux corps allongés sous les toiles de protection recouvrant les véhicules, sans certitude.

Un tel équipage ne correspondait en rien aux informations fournies par le renseignement militaire, pourtant ce ne pouvait être que leur objectif : à l'heure et à l'emplacement attendus, l'hypothèse inverse paraissait invraisemblable.

Sorayan retint l'explication la plus rationnelle et affina leur trajectoire d'interception. Elle avait pris la bonne décision en début de soirée : s'ils avaient foncé au plus court, ils ne l'auraient peut-être jamais revu.

Thêta rejoignit enfin la zone de déploiement retenue pour monter son embuscade : une petite émergence rocheuse du terrain leur donnant un avantage supplémentaire. Ne restait qu'à patienter. Son équipe occupait les positions assignées. Cinq tireurs au centre à ses côtés et six autres en couverture en arc de cercle et en retrait, au cas où. Précaution inutile dans le cas d'espèce, mais la discipline préserve la vie des soldats d'élite, et elle ne comptait pas déroger aux principes élémentaires de sûreté malgré la facilité apparente de la mission.

Sorayan contacta sa hiérarchie par neurcom :

— Cible confirmée à plus de quatre-vingt-dix pour cent, en attente du contact visuel dans une vingtaine de minutes. L'objectif n'est plus isolé : maintien des ordres ?

— Bien reçu Thêta. Maintien des ordres. Nous basculons votre écran tactique en visuel ici.

— Bien reçu.

Le capitaine Alonso soupira : une étape était franchie, et il se rassura en pensant qu'il n'y avait pas de meilleurs combattants que ceux-là et aucune raison que leur cible leur échappe cette fois.

Antarctique
- À proximité des Monts Berlin -

Jérémy se demanda si la peur et les larmes qui troublaient sa vue altéraient son jugement ou s'il était victime d'une hallucination : au loin, Maria agitait les bras à son attention. Derrière elle, il voyait les deux traîneaux autopropulsés et, allongé sur le premier, Mike brandissait son fusil vers le ciel de la main gauche en signe de victoire.

Quelques minutes plus tard, ils le rejoignirent et lui appliquèrent un pack médical. Ce dernier fit cesser l'hémorragie. Par chance, le projectile n'avait pas traversé sa cuisse, se contentant de la labourer amplement. Mike, toujours étendu mais le visage éclairé en dépit de l'épuisement et de la souffrance liés à ses blessures, serra la tête de Jérémy en larmes de sa main fonctionnelle.

— Imbécile. Tu n'avais pas besoin de partir seul ! On est capables de prendre nos propres décisions et nos risques, et si on meurt ce ne sera pas ta faute mais celle du destin, et la nôtre. Le revêtement est trop précieux pour notre avenir à tous, on ne peut pas risquer qu'il soit perdu, tu comprends ? Tu n'as pas le droit de mourir ou de renoncer. Et nous non plus.

— Je dois dire que j'ai trouvé ton geste noble. Idiot, aussi. Et, contre toute attente, je suis vraiment heureuse de te retrouver vivant, Jérémy.

Maria l'embrassa sur son front dégarni avant d'éclater de rire.

— Et tu nous as bien fait courir, petit salaud de touriste ! Tu es un vrai errant, maintenant.

— Je me suis fait un sang d'encre quand j'ai découvert ton départ, lui reprocha le braconnier. Ça fait plus d'une semaine que je m'attends à te retrouver mort !

— Je suis tellement heureux de vous revoir.

Des sanglots hachaient la voix du généticien. Tout son corps tremblait.

— Il faut repartir tout de suite, le coupa Mike. Je ne sais pas ce qui est passé par la tête du pilote du drone, mais la chance ne durera pas.

— Je pense qu'ils me veulent vivant, pour récupérer les souches…

Il avait parlé au pluriel plutôt qu'au singulier. Il réalisa son lapsus, mais ni Mike ni Maria ne le relevèrent.

— Faut pas traîner ici. Monte sur le second traîneau, Jérémy : tu

n’es pas en état de marcher, et la journée va être longue. Je tracerai la route pour vous deux ; jusqu’au bout.

Ils durent abandonner à nouveau du matériel pour que l’engin supporte la masse excédentaire du jeune homme. Ils laissèrent derrière eux tentes, batteries et matériel d’exploration. Une petite fortune qui tira une grimace à Mike. Après quoi, ils se mirent en route : deux hommes blessés et une femme pour les guider. Mike réalisa la chance qu’il avait d’avoir une telle compagne à ses côtés.

S’il n’était pas trop esquinté, cette fois, il ne la quitterait plus.

***

Alors que le soleil déclinait, les microdrones de Maria s’alarmèrent : un avion, au sud. Un peu après, ses appareils envoyés en reconnaissance détectèrent le largage de plusieurs personnes. Elle n’en toucha pas un mot à ses compagnons. Elle rappela aussitôt ses petits auxiliaires afin d’éviter qu’ils ne soient détectés et modifia le tracé de leur course vers Blanc Nassau par prudence. Jérémy avait probablement raison : ils le voulaient vivant.

Maria soutint le rythme toute la soirée sans trace de poursuivants. Elle puisait ses forces dans son amour pour Mike et dans l’espoir de le sauver. Elle se jura que, s’ils s’en tiraient, elle lui ferait un enfant, de gré ou de force. La proximité de la mort amplifiait encore ce désir de vie dans ses entrailles. La jeune Antarctica, perdue dans l’effort, pensait aussi à sa famille, ses frères, ses sœurs, ses cousins, à ses amis de Scot-Town et de McMurdo…

Le crépuscule s’imposa peu à peu. Après avoir mangé, ils décidèrent de continuer de nuit, puisque Maria s’en sentait la force et que nécessité faisait loi. Jérémy admira son courage et le lui dit. Elle sourit en retour, et Mike aussi sous ses couvertures, par fierté.

— La proximité de Blanc Nassau me donnera des ailes.

Son ton enjoué était un peu surjoué. Elle se géolocalisa afin d’estimer le parcours restant. Une vague d’espoir l’envahit : si elle maintenait l’allure, ils seraient en vue de la cité libre à l’aube et pourraient s’y réfugier en début de matinée. Restait à tenir la distance…

La jeune femme serra les dents dès les premiers pas. Son dos n’était qu’un océan de souffrance, ses jambes raidies par la course et ses poumons brûlés par l’air glacial la lançaient sans relâche. Elle imposa sa volonté à son organisme et, petit à petit, elle trouva son rythme, comme un chant intérieur.

Les errants, pour la plupart, possédaient eux aussi cette harmonie du mouvement qui habitait Maria. Un don qui lui valait de se voir

reconnue comme une figure locale assez célèbre à Scot-Town, en particulier dans les rangs de ses confrères braconniers.

Elle aimait la musique. Son père lui avait offert son premier instrument, une simple flûte, à l'âge de trois ans. Lorsqu'elle courait, c'était comme une mélodie en elle qui la portait. Les films qu'elle réalisait chaque année faisaient souvent recette auprès de ses homologues lors du solstice, entre autres grâce à leur bande-son.

Maria s'absorba totalement dans l'effort. La nuit était claire et le ciel si pur, si empli d'étoiles et de galaxies qu'il offrait un des plus fabuleux spectacles au monde, même sans aurore boréale.

Elle courait, seule en tête. Son souffle régulier mais de plus en plus rauque et difficile constituait le seul bruit, avec le léger sifflement des patins sur l'inlandsis. Par chance le vent avait cessé, et le froid restait supportable.

***

Jérémy se réveilla vers quatre heures du matin, perclus de douleurs.

Maria fonçait toujours, noyée dans son marathon interminable. Elle ne tenait certainement plus debout que par la force de l'habitude et l'espoir de sauver les membres blessés de Mike.

Celui-ci s'agitait dans le traîneau, derrière le scientifique.

Tous deux se trouvaient comme hors du monde, isolés par les épaisses couches de tissus aussi bien que par les effets des molécules calmantes qui anesthésiaient leurs sens. Jérémy se sentait en sécurité dans ce cocon de chaleur en mouvement, c'était la première fois depuis un bon moment. Sa fuite de Dumont d'Urville semblait appartenir à une autre vie, à un autre homme. Il ne se reconnaissait pas lui-même. Soudain, il rompit le silence.

— Ça va, Mike ?

— Aussi bien que possible, mon ami… grogna l'Antarctica. Je suis vivant, après tout.

Un long silence suivit avant que Jérémy reprenne la parole. Maria les écoutait de loin, dans le flou des endorphines sécrétées en masse par son corps éreinté : échos de voix feutrées lui parvenant dans la nuit.

— Mike, je ne t'ai pas tout dit sur mes recherches.

Le généticien paraissait bien décidé à relancer la discussion initiée des jours plus tôt, juste avant la dernière attaque des gardiens. Sa confrontation à la mort et leur course dans le Grand Blanc libéraient sa parole. Sa timidité maladive ne paraissait pas devoir survivre à sa blessure et à l'expérience de renoncement qui l'accompagnait. Il ne

subirait plus cette crainte perpétuelle à l'avenir, il en était certain.

— Oui, je sais bien qu'il y a des choses qui tournent en rond dans ta petite tête à ce sujet…

L'Antarctica utilisait un ton encourageant en dépit des élancements qui transperçaient jusqu'au barrage chimique de son extension médicale.

— C'est difficile pour moi d'en parler. Tu sais que je ne suis pas doué pour ça. J'ai essayé plusieurs fois, sans savoir comment, de te raconter cette histoire. Tu m'as protégé de tout ce qui pouvait m'atteindre. Tu as même réussi à me faire comprendre pourquoi il y a des gens qui sillonnent le continent pour le dépouiller de ses merveilles naturelles…

Jérémy affichait un sourire doux-amer dans la pénombre. Mike tendit son bras intact pour serrer sa main.

— J'ai appris à t'apprécier, moi aussi. Dans cet univers hostile, la compagnie peut vite devenir très envahissante, mais la tienne ne m'a jamais pesé. En plus, quoi qu'il arrive, tu auras participé à la plus folle campagne de prospection de mon existence et, malgré ta faiblesse, tu t'es dressé au péril de ta vie entre cette saloperie de gardien et moi… Autant de choses que je n'oublierai pas. Je pense même te proposer pour faire partie de la confrérie, qu'en dis-tu ? Évidemment, tu seras le poids plume de la compagnie.

Mike voulut rire, mais la douleur dans ses côtes brisées l'arrêta net. Il souffla et redevint grave :

— Alors, qu'est-ce qui te tracasse à ce point ?

— Le revêtement photosynthétique n'était pas notre unique objet de recherche.

Jérémy hésita un instant.

— Avec Salomon, nous portions un second projet, plus ambitieux et plus fou encore. Il est né de notre rencontre. Quand j'ai fait sa connaissance, mon mentor était un paria, rejeté de la communauté scientifique, et pourtant il se consacrait alors corps et âme à l'élaboration du revêtement. Moi, je débutais ma thèse et je cherchais un sens à ce monde devenu fou ; une voie pour contribuer à changer les choses et améliorer la condition humaine. Je fondais de grands espoirs sur les travaux de Salomon, et c'est pourquoi j'ai insisté pour le voir ; il a fini par accepter. Il partageait mon pessimisme concernant l'avenir. Pour lui, le problème naissait de ce que ce monde est dirigé par des individus réduits à leurs fonctions plutôt que par des humains libres de leurs pensées et de leurs actes. Inexorablement, quelle que soit sa force de caractère, un homme doit manger, et donc travailler, avoir un « rôle social ». Or, celui-ci forge sa vision du monde, et les

contraintes quotidiennes sont, in fine, ce qui façonne le plus sûrement nos opinions et nos manières de raisonner. Ainsi, tout être humain est transformé par sa place dans la société et voit ses valeurs comme ses idées évoluer selon les pressions exercées sur lui. Le pouvoir terrestre, sous toutes ses formes, conduit toujours aux mêmes conséquences sur les individus, indépendamment de leurs qualités de départ. Nul homme ne peut briser ses chaînes et dire : je vivrai de l'eau et de l'air du monde, de la terre et du soleil. Je refuse de contribuer à ce système asservissant et à sa violence, aussi je m'en extrais pour vivre libéré de lui.

Jérémy marqua une pause, les yeux perdus dans le lointain, se demandant à quel point la réalité intellectuelle et virtuelle dans laquelle il s'était réfugié jusqu'ici lui avait fait perdre pied avec le sens commun.

— C'est là que Wisenstein m'a balancé son idée, comme un coup de poing en pleine figure : et si l'homme pouvait se libérer de la nourriture ? Il se détacherait de toute nécessité de travail et même d'organisation sociale… Fort de ses expériences sur le revêtement, Salomon envisageait à terme de créer une combinaison photosynthétique interfacée pour offrir à chacun le pouvoir des végétaux : être pour être, tout simplement. Libres de vivre d'amour et d'eau fraîche… Jamais je n'ai revu la lumière que j'ai aperçue à cet instant dans son regard : il chérissait ce projet invraisemblable de longue date. J'ai cru y trouver la mission que je cherchais. Une opportunité pour l'humanité de se détacher, de transcender sa nature profonde. Je suis retourné à ma thèse sans cesser d'y réfléchir. Après ma soutenance, fort de mes progrès, j'ai proposé une autre approche à Salomon : recombiner le génome. Je lui ai démontré comment y parvenir, et il a lancé le projet de laboratoire à Dumont d'Urville, il y a huit ans, pour nous y consacrer en parallèle au revêtement avec une équipe resserrée. Nous entamions notre quête du Graal. Nous ne nous sommes plus quittés depuis.

Jérémy arborait un sourire extatique. Ses yeux brillaient d'intelligence et d'un espoir insensé tandis que le vent glacial de l'Antarctique se levait à nouveau, poussant les fuyards dans le dos. Dans son élocution, nulle trace d'hésitation ne subsistait, comme chaque fois qu'il parlait de ses recherches.

— Incroyable. Vous avez essayé ?

— Oui.

— Avec quels résultats ?

La crainte perçait dans la voix du braconnier.

— Eh bien… d'une certaine manière, nous nous en sommes

approchés. Techniquement, c'est très complexe. Au départ nous nous sommes heurtés à un problème de surface corporelle insuffisante sur lequel Salomon butait déjà pour sa combinaison. Le même enjeu, en plus prégnant, se posait pour la transmutation génétique. D'autant que nous ne souhaitions pas modifier des embryons n'ayant pas droit à la parole, mais des adultes consentants.

Jérémy marqua une pause pour laisser son compère assimiler ces données.

— Il est difficile de maîtriser de tels changements. En premier lieu, il faut coder la photosynthèse : c'était le travail de Salomon. Il a consacré toute sa vie à l'étudier. Il y a plusieurs décennies, il a découvert un processus cellulaire dans les végétaux qui limite leur performance. Tu as dû entendre parler de sa campagne de collecte de fonds, qui visait à faire sauter ce verrou biologique. Il n'y est parvenu que bien plus tard, il y a six ans ; entre-temps, on lui avait fait une réputation de charlatan et d'escroc. Pourtant, Salomon a bel et bien créé un processus de capacité presque illimitée, bien plus efficient que celui à l'œuvre dans la nature. C'est grâce à cette technologie que le revêtement est si performant. Elle résout aussi le problème du manque de surface corporelle pour rendre l'homme autotrophe. Le mariage de ce progrès et de mes travaux laissait entrevoir la possibilité de rendre n'importe quelle espèce photosynthétique.

Jérémy se racla la gorge pour chasser ses émotions. Mike restait sans voix, atterré.

— Mais pour ça, il faut localiser les fonctions de photosynthèse dans la peau, affecter d'autres cellules et organes de manière significative. Il convient aussi d'intégrer toutes ces recombinaisons dans des cellules adultes différenciées, ce qui a, pendant longtemps, relevé de l'impossible. Enfin, il est indispensable de conserver toutes les autres fonctions vitales et cognitives de l'organisme, évidemment… Bref, il faut complètement changer le métabolisme.

Jérémy sembla réfléchir, cherchant des mots accessibles pour expliquer ses travaux. Absorbé par la discussion, soulagé de se libérer de nombreuses années de secret, il en oubliait la douleur.

— Il me revenait de proposer une solution pour modifier l'architecture biologique globale. Pour ce faire, je devais ramener des cellules spécialisées à un stade indifférencié : les fameuses cellules souches. Une tâche réputée impossible. Ma thèse concernait ce sujet, mais elle a été enterrée par mes *professeurs*, qui n'appréciaient pas ma liberté de ton… Tant pis pour eux, car je touchais au but. J'ai développé une méthode qui recourt aux fonctionnements cellulaires en jeu chez les espèces d'insectes et d'amphibiens qui connaissent une phase de métamorphose dans leur vie. L'idée étant de recombiner

l'individu en réorganisant son métabolisme. À partir de là, tout devient possible. Les gènes encadrant la transformation de l'organisme permettent d'en assurer la survie pendant sa transmutation complète.

— C'est trop technique Jérémy. Je ne suis pas sûr de saisir quoi que ce soit à ce charabia, surtout dans l'état où je suis. À vrai dire, j'espère encore mal comprendre…

— Oui, excuse-moi, c'est très complexe. Pour faire simple, nous avons créé une technologie génétique susceptible de donner à l'homme une capacité de photosynthèse, comme les plantes, à l'issue d'une phase de métamorphose. Nous l'avons testée sur un chimpanzé… avec un relatif succès.

— Nom de Dieu, c'est complètement dingue ! On croirait le docteur Frankenstein…

— Il faut le reconnaître, nous ne contrôlons que partiellement le procédé… Nous étions excités par la découverte. La soif de connaissance est comme une drogue, tu sais, une sorte de fuite en avant. On ne pensait pas le mettre en œuvre à tout prix, mais on y voyait un tel espoir….

Jérémy, mal à l'aise, déplaça sa jambe endolorie qui venait de se rappeler à lui malgré l'action du pack médical. Puis il se remit à parler malgré tout. Lorsqu'il s'agissait de génétique, il était intarissable ; et le besoin de se justifier l'exigeait.

— Ce qu'il faut comprendre, c'est que les outils de conception biologiques par encodage ADN sont difficiles à maîtriser. On est en connexion profonde avec une IA, et on travaille sur une interface basée sur les symboles. L'IA en tire une combinaison ADN qui doit produire l'effet escompté à partir des bases de données de tous les génomes connus. Ça peut sembler aléatoire et, à vrai dire, ça l'est dans une certaine mesure – c'est pourquoi les synthétiseurs à ADN ont été interdits. En réalité, le vivant est trop complexe pour être modélisé parfaitement. Il faudrait des décennies de recherches précises sur des centaines de gènes, de processus cellulaires, de tests… Et encore, je ne suis pas sûr que qui que ce soit puisse concevoir ainsi un organisme viable. Les synthétiseurs à ADN évitent cet écueil, au profit de l'incertitude. De ce fait, à partir d'un même but, on peut créer plusieurs modèles très différents. En d'autres termes, on sait quelles fonctions on va obtenir, mais on ignore *comment* l'objectif sera atteint.

Un lourd silence s'installa. Jérémy regardait dans le vide.

— Et… ?

— Ça ne s'est pas passé de manière idéale.

Un soupçon de gêne teintait la voix du généticien.

— Accouche, Jérémy. Tu en as déjà trop dit.

— Notre stratégie a donné des résultats. Le sujet modifié a subi une métamorphose incomplète. Cet individu a produit et dispersé des spores agissant comme un virus, lesquelles ont à leur tour induit une métamorphose chez ses congénères sains entrés en contact avec elles. Cette transformation a donc la fâcheuse tendance de se propager spontanément… Et d'autres défauts encore, en particulier une mortalité de soixante-six pour cent. Pourtant, dans un environnement contrôlé et au prix d'améliorations à venir, on pourrait éviter la dispersion et en faire un produit commercialisable pour ceux qui le souhaitent ! Mais j'avoue que le passage de la théorie à la pratique a quelque chose de… terrifiant.

— Voilà donc ce dont tu parlais dans ton délire de fièvre… Quelqu'un a-t-il pu avoir connaissance de cette facette de vos recherches ? Il y a de quoi vouloir se débarrasser de vous, et je ne suis pas loin de le penser moi-même. Une telle techno, c'est une folie et un crime contre l'humanité, tu t'en rends compte Jérémy ? Vous êtes malades. D'ailleurs, tu vois où ça t'a déjà mené. Parce qu'à coup sûr, c'est ce projet qui a motivé l'attaque du labo, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Mais le singe survivant… Il réalisait une photosynthèse cutanée ! Tu te rends compte des possibilités que ça ouvre à l'humanité ?

— Honnêtement ? Ça ne me semble pas du tout une bonne idée. Complètement dingue. De la merde en barre, tout simplement.

Le braconnier était soufflé et perturbé. Comment Jérémy pouvait-il imaginer améliorer le monde de cette façon ? Un tel projet jetterait de l'huile sur le feu, et aucun pays ne l'autoriserait. Rien de bon n'en sortirait jamais.

— Tu as sans doute raison… Chaque minute, je me demande ce que je dois faire de cette souche, car elle peut aussi bien servir à modifier l'humanité contre son gré ou être sa seule véritable chance de changer pour survivre à l'effondrement de l'environnement. Je reste convaincu que donner à l'humain son autonomie alimentaire, c'est lui offrir une vraie liberté de conscience. Même si je me rends compte maintenant qu'au-delà de l'utopie sociale, il faut aussi considérer la réalité qui l'accompagne ; ce que nous n'avons pas fait, emportés par la curiosité et par notre idéal. Et puis la concrétisation semblait si lointaine ! Surtout, nous pensions pouvoir rester maîtres de son utilisation ; et sur ce point, nous nous sommes trompés. J'en redoute à présent les conséquences, et cette crainte me torture nuit et jour.

Jérémy frissonna et eut une hésitation avant d'ajouter dans un murmure :

— Pourtant, parfois, quand le monde m'écœure au-delà de l'acceptable, j'aspire à l'utiliser. L'idée d'être celui qui recombinera l'avenir de l'humanité dans son corps a quelque chose de magique. Devenir le père d'une nouvelle ère ? Face à l'absence de sens et de justice de l'histoire des hommes, en général comme en particulier, je n'en serais pas mécontent. Une manière de trancher le nœud gordien : disparaître en restant vivant, et devenir éternel dans la mémoire collective de l'espèce.

— Tu serais surtout mort et maudit. Quel ego délirant ! Tu jouerais à Dieu, là. Tu es taré, tu sais ça ?

Maria, silencieuse jusque-là, intervint.

— L'idée paraît séduisante sur le papier, mais franchement, c'est grave. Tu devrais te dépêcher de détruire cette invention, Jérémy. Je comprends qu'on veuille la faire disparaître à tout prix. Sa seule existence induit un risque d'utilisation… Et, à cause d'elle, ton travail réellement utile, le revêtement, est menacé. Vous autres, scientifiques, vous êtes inconséquents. Toute cette merde dehors, elle vient de vous. Les grandes idées mènent aux pires réalités.

Une colère froide habitait Maria, et elle se défoula dans sa course. Avec l'épuisement, chacun se perdit dans ses pensées après ces révélations.

Au cœur de la nuit, la jeune Antarctica aperçut des flashes lumineux à l'horizon. Des tirs d'armes automatiques… Elle dévia leur course une nouvelle fois sans en toucher un mot à ses compagnons. La peur d'échouer si près du but pesait sur elle, se mêlant à son courroux contre Jérémy et à la lassitude de son corps.

Antarctique
- À proximité des Monts Berlins

Sorayan observait la progression de la cible grâce aux images transmises par ses microdrones. Ses onze hommes occupaient leurs positions. Tous les systèmes de communication et de défense clignotaient au vert. Bientôt, leur proie tomberait dans le piège, et à eux le retour au bercail avec médailles à la clé. Peut-être même une promotion. Les opérations sur le terrain valaient toujours beaucoup de reconnaissance aux jeunes officiers qui réussissaient leur mission. Et celle-ci semblait facile, hormis le froid qui régnait.

L'absence d'équipements furtifs pour leurs combinaisons de saut constituait une source d'inquiétude, mais les immensités uniformes et désolées où ils évoluaient la rassuraient. Il n'y avait personne ici, et certainement pas de moyens de surveillance aérienne aussi loin des zones vaguement peuplées du continent. À l'inverse, l'AATAT disposait des informations collectées par les Raptors et des engins spatiaux, et celles-ci étaient retransmises en direct vers son IA tactique. Jusque-là, ces systèmes perfectionnés ne détectaient rien d'anormal.

La militaire s'attacha à respirer par le ventre pour garder son calme. Un mauvais pressentiment la tenaillait, sans raison apparente. Elle se força à appliquer les techniques de relaxation que l'armée lui avait enseignées et sécréta des molécules apaisantes grâce à son implant. Après quelques instants, elle se sentit mieux, plus détendue.

Trop, sans doute.

Comprendre pourquoi une paire de signaux verts virait d'un coup au noir dans sa vue tactique exigea une seconde de trop.

La stupéfaction précéda la réaction et l'analyse, alors que deux autres voyants changeaient de couleur.

Lorsqu'elle assimila enfin les données, une vague de froid parcourut son corps de la tête aux pieds.

Puis les neurcoms saturèrent son implant tandis que les alertes envahissaient son cerveau et que certains membres du commando ripostaient.

John téléopérait deux de ses fusils de précision en même temps. Il avait pris grand soin de les installer loin de lui. Les armes disposaient d'un relais de communication par faisceaux directionnels étroits, si bien qu'à cent mètres d'elles, il pouvait les utiliser comme s'il les tenait en main.

Il fit feu avec les deux simultanément, puis les repositionna selon une configuration préenregistrée et tira de nouveau.

Quatre ennemis éliminés en une fraction de seconde. Un tiers de l'effectif adverse !

L'interface de son implant crépitait comme le bouquet final d'un feu d'artifice.

Les emplacements de ses armes furent ravagés sous le déluge de balles déclenché par la riposte des forces spéciales. John regretta la perte inévitable de ce bon matériel, qui restait un moindre mal compte tenu de ses faibles chances de sortir indemne de cet affrontement. L'adrénaline affluait, boostant son organisme.

Le mercenaire sourit tout en activant une grenade spider qu'il avait également disposée loin de lui. Une simple impulsion mentale initia son attaque, et il regarda l'engin filer vers son but.

Plusieurs microdrones fonçaient vers lui, et il ordonna aux siens de les intercepter en toute autonomie : il n'avait pas la disponibilité d'esprit nécessaire pour superviser lui-même l'opération.

L'Anglais se concentra sur sa vue tactique.

Ses ennemis reconfiguraient leur formation. Sa grenade spider ciblait le groupe principal, épargné par ses premières frappes, et les six individus concernés se dispersaient comme une volée de moineaux pour échapper au danger, choix qui les exposait plus ou moins à ses foudres.

Concentré à l'extrême, John n'hésita pas. Dans sa lunette de visée, il accrocha un soldat en mouvement, ombre verte dans le paysage nocturne. Hélas, son adversaire parvint à rester à demi dissimulé derrière une petite corniche. Le mercenaire déplaça aussitôt la mire sur une seconde cible potentielle : celle-ci courait à découvert en quête d'un abri.

Une nouvelle détonation claqua, l'homme bascula en avant, la poitrine déchirée malgré sa tenue de protection.

John verrouilla un autre militaire en mouvement et pressa encore une fois la détente, faisant une victime de plus dans les rangs des commandos. Il allait toutefois devoir changer de place pour échapper à leurs représailles, ce qui l'exposerait à son tour.

Son cœur pulsait à cent cinquante, affolé par les hormones de stress saturant son sang. L'excitation atteignait son paroxysme mais n'affectait en rien son calme meurtrier grâce à sa longue expérience. Il affrontait seul une unité complète des forces spéciales : un défi hors du commun, qui ferait de lui un mythe en cas de victoire.

Il jeta un œil au combat aérien en cours entre ses microdrones et

leurs homologues pour constater qu'ils se neutralisaient mutuellement. Il en vint à une conclusion : *Encore un. J'ai le temps*.

Il mettait en joue sa septième victime, lorsque ses deux petits auxiliaires furent pulvérisés sans raison évidente. Ne lui restaient que ceux dotés du mode furtif.

En un clin d'œil, il comprit : Et merde ! Ils ont les mêmes.

Cette bataille n'était pas gagnée, loin de là.

Une onde électrique le traversa tandis qu'il révisait sa stratégie. Il lâcha un microdrone supplémentaire sans en activer le mode furtif, en guise de leurre. Dans la même manœuvre, il bascula en mode défense rapprochée les deux encore en l'air.

Cela ne lui prit qu'une fraction de seconde, mais c'était déjà trop.

Sorayan vit deux membres de plus de son escouade périr, et sa gorge se contracta. Alors qu'elle s'écartait du point d'impact, la grenade incendiaire explosa dans son dos, la projetant à terre. Elle rampa jusqu'à un nouveau poste de tir. Un goût de métal et de bile inondait sa bouche, et l'odeur de poudre saturait l'atmosphère. Elle analysa le champ de bataille.

Elle repéra le largage d'un microdrone, ce qui valida la position d'un adversaire. Sans hésiter, elle libéra trois spiders dans le but de dévaster une zone de deux cents mètres de rayon centrée sur ce point afin d'être sûre de ne pas louper ce salopard.

Il n'y couperait pas. Une joie malsaine envahit la lieutenante à cette idée.

Elle vérifia la position de ses cinq derniers hommes et constata l'absence de nouvelles victimes, à son grand soulagement.

Celui-ci ne dura guère.

Avec un tel bilan, adieu la promotion, bonjour les explications ! Elle ne savait même pas qui les attaquait ! Sorayan jura en invitant ses frères d'armes à se déployer selon un schéma prédéterminé. Il convenait d'en finir sans gâchis supplémentaire.

John ne prit pas le temps de réfléchir : trois engins de mort automatisés fonçaient vers lui, ne laissant guère de place à l'hésitation. Il se leva et courut en bondissant de côté à chaque pas.

L'IA décidait aléatoirement s'il sauterait vers la gauche ou la droite et selon quel angle, créant un schéma impossible à anticiper pour empêcher tout tir ajusté.

Le mercenaire entendit plusieurs projectiles passer à proximité dans des sifflements inquiétants et constata avec amertume que ses ennemis se coordonnaient pour faire feu dans des directions distinctes afin de couvrir toutes les possibilités d'écarts. Des pros…

Ils allaient l'avoir ! Son ventre se contracta en un spasme.

Sorayan se réjouissait du spectacle de l'homme courant en zigzag comme un lapin poursuivi par un aigle. Ce qui restait de son équipe s'était ressaisi et criait vengeance. Ils œuvraient dans un ensemble cohérent, ne laissant que peu d'espoir à leur cible. D'autant moins que leurs microdrones furtifs se ruaient sur elle. Entre eux, pour seul rempart, se trouvait le dernier petit auxiliaire de ce bâtard.

Après quelques secondes de figures aériennes, profitant de leur supériorité numérique, leurs appareils l'emportèrent. Forts de ce succès, ils fondirent sur le fuyard.

Sorayan jubilait… lorsqu'ils s'enflammèrent, sans explication évidente.

La lieutenante frappa le sol de frustration. C'était impossible !

Après une fraction de seconde pourtant, elle comprit. Cette destruction signifiait que leurs agresseurs – jamais la lieutenante Sorayan Virana n'aurait pu envisager qu'un tel désastre soit l'œuvre d'un seul homme – recouraient, eux aussi, à des microdrones furtifs. Une nouvelle malvenue : l'ennemi avait accès aux toutes dernières innovations militaires. Inouï dans ce coin… Une vague acide ravagea son estomac.

Qui donc les attaquait ?

Le siège avait dû arriver à la même conclusion car elle reçut une neurcom :

— Prenez-le vivant ! Il faut déterminer qui a pu s'approprier de telles technologies.

— Les spiders sont en route !

Son ton cachait mal sa colère. Disciplinée, elle tempéra sa réponse à l'état-major.

— Mais si l'un d'entre eux survit, je ferai mon possible.

Sorayan maudit le crétin qui donnait de tels ordres et pria pour que leurs ennemis se fassent pulvériser. Elle avait perdu la moitié des membres de son clan intime, des combattants aguerris, en tout juste quelques secondes… Elle n'était même pas sûre de l'emporter, et des huiles planquées dans un bureau bien chauffé voulaient qu'elle capture vivant un de leurs redoutables assaillants… Quel mépris pour la vie de ses soldats !

À cet instant, l'individu qu'elle visait disparut dans une pluie de grenaille et de flammes.

John rampa, commotionné par l'explosion, un goût d'hémoglobine en bouche, les oreilles bouchées et une odeur de fer fondu dans les narines. Sonné, il tentait de renouer avec un peu de lucidité.

La glace devant lui prenait une curieuse teinte verte dans sa vision infra-rouge.

Il lui fallut une bonne seconde pour comprendre que c'était son sang qui la colorait ainsi. Une pointe d'angoisse l'étreignit. Il lança un diagnostic en plus des premiers soins enclenchés par son extension médicale. Après quoi il se releva à grand peine et se remit en mouvement au ras du sol. Des douleurs lancinantes sillonnaient son corps, et il commençait à avoir de sérieuses réserves sur ses chances de s'en sortir.

John constata que le souffle l'avait projeté derrière un monticule de glace protectrice. Vrai coup de pot ou calcul réussi de son IA ? Allez savoir… Sur le front aérien, ses microdrones furtifs venaient de prendre le dessus sur ceux des forces spéciales grâce à l'effet de surprise. Il récupérait ainsi un léger avantage par rapport à ce à quoi il s'attendait.

Il disposait de quelques secondes pour réagir, et il creusa à toute allure un trou dans l'inlandsis. Il y déposa une mine anti-personnelle avant de se diriger aussi vite que possible dans un repli de terrain à proximité où il se laissa choir lourdement pour consulter son bilan médical.

Pas de blessures graves.

Quel bol inconcevable.

Il n'en revenait pas. Sa combinaison de combat avait encaissé le plus gros du choc de grenailles et, même s'il en était couvert, il ne souffrait que de plaies superficielles ; rien que quelques jours de repos ne permettraient de guérir. John soupira de soulagement.

Sorayan ordonna à ses hommes de se déployer et d'avancer. Il n'y avait aucun signe de vie de leur attaquant.

Elle sentait la tension et même la peur des membres de son groupe – une nouveauté. Ils progressaient en ordre dispersé pour encercler le point d'impact.

Aucune nouvelle frappe.

Ils avaient donc bel et bien mis hors d'état de nuire l'équipe ennemie, c'était déjà ça.

Ses mâchoires se crispaient au point de la faire souffrir. Elle signifia par gestes à ses commandos de la couvrir et parcourut seule les cinquante mètres la séparant de la zone d'explosion de ses spiders. Il lui fallut un certain temps pour y parvenir : elle se méfiait désormais.

Personne ; juste des traces de sang sur la glace. Elle releva les yeux pour suivre leur piste… et l'enfer se déchaîna.

John estimait qu'il s'agissait d'un beau combat. Il en enregistrait

l'intégralité pour justifier d'un surcoût auprès de son client. Par malheur, personne ne connaîtrait jamais ce haut fait d'armes s'il mourait. Toutefois, ça n'avait guère d'importance car ce serait une fin glorieuse.

Il creusa la glace avec plus d'énergie encore, aussi vite que ses implants nanos et le flot d'hormones qui baignait son organisme le lui permettaient. Bientôt, il se trouva recouvert d'une couche blanche et froide assez fine pour ne pas rompre sa connexion avec ses aéronefs furtifs mais suffisamment épaisse pour le dissimuler à la perfection. Son cœur battait à un rythme infernal.

Il attendit, haletant, que le soldat qui progressait seul dans sa direction atteigne le secteur critique. Il se sentait au sommet de son art, et toute crainte l'avait déserté.

Un geyser de glace pilée jaillit soudain du glacier sous les pieds de Sorayan. Un nœud crispa son estomac. Plusieurs alertes s'allumèrent à l'unisson, et des détonations claquèrent avant même qu'elle ait pu réagir. Elle-même tira, dans un réflexe dirigé par son IA de combat alors que son corps, projeté dans les airs sans qu'elle comprenne pourquoi, tournoyait follement.

Une douleur la crucifia à hauteur du bassin, aussitôt stoppée par son extension médicale. Elle s'élevait loin au-dessus du sol et ne saisissait toujours pas ce qui se passait, lorsqu'elle vit deux traits rouges et blanc retomber sous elle.

Il lui fallut une interminable seconde pour comprendre ce qu'étaient ces deux morceaux de chair à vif. Lorsque son cerveau accepta enfin l'image, elle hurla : elle venait de voir ses jambes détachées de son corps.

Son esprit défaillait, mais elle capta encore quelques signaux sur sa projection tactique : le tueur venait d'abattre un duo de commandos supplémentaire, et des grenades autopropulsées s'apprêtaient à en finir avec deux autres survivants. Quelques secondes plus tard, il ne restait qu'un membre de sa section en vie…

La conscience de Sorayan la fuyait. Avait-elle réellement vu ses jambes sur la neige, en bouillie, détachées de son corps ? Et sa tribu massacrée ? Non, ce devait être un cauchemar, elle allait se réveiller dans son lit.

Son implant tactique lui montra encore le tir de micromissile qui foudroya son dernier frère d'armes, Bjorn.

Elle était morte avant de retoucher le sol, de même que tous ses acolytes de l'équipe Thêta.

John n'en revenait pas : ce salopard avait réussi à lui tirer dessus alors même qu'il venait d'exploser sur la mine enfouie à la hâte ! La

balle l'avait blessé assez gravement à la hanche : le projectile restait coincé dans l'articulation.

Il allait devoir l'extraire lui-même, et cette perspective le fit grincer des dents. Son implant ne parvenait pas à juguler l'intégralité de la souffrance, et il brûlait déjà d'une sorte de fièvre.

Il rampa jusqu'au corps de son ennemi : il voulait voir ses traits.

Un sentiment de surprise le traversa une courte seconde lorsqu'il découvrit une jeune femme. Il ne l'avait pas envisagé, mais cela ne faisait aucune différence à ses yeux : un combattant n'a pas de sexe.

John ramena ses pensées vers sa cible principale. Dans son état, il devrait prendre le temps de guérir et il lui serait difficile sinon impossible de rallier Blanc Nassau à temps pour la retrouver. Il frappa le sol de frustration. Encore un plan foireux !

Stuttgart

Les hymnes religieux succédèrent au sermon enflammé du pasteur dans le temple protestant évangélique de Christophe Strasse. Comme chaque semaine, Helmut chantait avec ferveur. Le prêche du jour portait une nouvelle fois sur les causes primordiales de la misère qui accablait l'humanité : l'abandon de la Vraie foi, les syncrétismes et l'absence de mise en pratique des enseignements bibliques.

Le pasteur Trotman croyait dur comme fer à une prochaine apocalypse pour purifier la race humaine si celle-ci ne se reprenait pas drastiquement en main en se repentant.

Helmut partageait cet avis. Originaire de Bavière, c'était un solide conservateur. Il occupait un bon poste dans une grande entreprise et ne doutait pas que ce soit un don du Ciel, au même titre que sa femme Rosana et leurs six enfants. Toute la famille s'impliquait dans la vie de l'église, et le Bavarois regardait avec fierté son plus jeune fils assister le célébrant dans sa mission.

Certains adeptes entrèrent en transe. Les chants gagnèrent encore en intensité. La conscience d'Helmut s'ouvrit au-delà de ses propres limites. Il estimait savoir, à présent, ce que le destin exigeait de lui, même s'il n'avait jamais imaginé remplir une telle vocation. C'était avant tout un organisateur, un homme de réunions plutôt que d'action. Mais voilà, depuis l'émergence de ce rêve récurent, si réel, il avait ouvert les yeux : un individu en particulier détournait les foules de la Vraie foi. Toutes les congrégations un tant soit peu rigoristes le désignaient d'ailleurs à la vindicte de leurs ouailles. Un tel personnage représentait un danger pour l'humanité. Une incarnation du démon sifflant à l'oreille d'Ève pour pervertir sa pureté. Une engeance de l'Enfer.

Et il lui revenait l'immense responsabilité d'en finir avec ces mensonges.

Bien qu'Helmut eût presque arrêté sa décision, il ressentait la nécessité de s'en ouvrir à son guide spirituel et d'obtenir la bénédiction du leader de sa congrégation. Il attendait donc avec impatience la fin de l'office pour s'entretenir avec lui.

Il se laissa aller plus avant encore dans le chœur, avec grand enthousiasme.

***

Le soir même, toute la famille couchée, Helmut s'accorda un verre

dans son jardin. Un sourire béat irradiait son visage rondouillard. Le pasteur Trotman ne l'avait certes pas encouragé, mais il ne l'avait pas découragé non plus. Depuis le retour en force de la religion en Europe, certains courants radicaux reconnaissaient une notion proche de celle du martyre et Trotman appartenait à cette tendance. Le religieux avait admis que le songe répété d'Helmut était troublant et avait ajouté qu'il pouvait tout à fait s'agir d'une inspiration divine.

Le pasteur connaissait bien Helmut et savait que ce genre d'idées ne préexistait pas chez lui. Il avait conclu leur entretien en lui signifiant qu'il était seul maître de ses actes… et l'unique responsable devant la justice des hommes aussi bien que devant celle de Dieu.

Helmut en concluait que le Seigneur l'envoyait bel et bien en croisade pour libérer l'humanité d'un faux prophète et de ses mensonges.

De toute éternité, il s'était senti investi d'une mission particulière, une tâche plus importante que le commun, sans jamais parvenir à déterminer de quoi il retournait. En attendant de le découvrir, il s'était plié au conseil des Écritures : une vie saine, respectueuse des rites, aimant femme et enfants…

Issu d'une famille bourgeoise et très pratiquante, il avait suivi un cursus scolaire classique avec un certain succès. Sa carrière, fluide et linéaire, l'avait amené jusqu'à un poste de direction. Il avait rencontré sa future femme. Leur vie avait été agréable, ponctuée pour son épouse par les naissances, les anniversaires, les premières dents, les cours de danse, de musique, d'équitation et de squash des enfants, et par les affaires pour lui. Les réunions de travail, bien sûr, mais aussi les fêtes régulières qui ponctuaient la vie religieuse.

Le bonheur simple qu'il tirait de cette existence lui apportait la preuve que Dieu l'approuvait, car la chance lui avait toujours souri.

Même ses deux passions, la chasse et la pêche, qu'il pratiquait lors de ses vacances de printemps et d'automne, contribuaient à faire de lui le bras armé de forces supérieures. Il s'y adonnait dans sa propriété de Bavière, à l'abri des regards indiscrets. En ces temps de pénurie et d'idéaux écologiques, ce genre d'activités n'était pas bien perçu du grand public. Mais grâce aux fruits de son travail, Helmut disposait d'assez de ressources pour se l'offrir et s'inscrire dans la tradition de ses aïeux.

Cette dimension trouvait tout son sens à présent.

L'occasion d'accomplir un grand sacrifice pour le bien des croyants et la Gloire de Dieu se présentait à lui. Tout le désignait pour cette tâche essentielle. Son petit dernier était déjà grand, du haut de ses huit ans. Avec l'aide du Seigneur, il saurait faire face, même s'il

arrivait malheur à son père.

L'univers révélait son dessein pour Helmut Klauser.

Aussi terrible fût-il, il lui incombait de l'accepter et de s'y plier avec soin. Ses mains tremblèrent un instant. Bien sûr, il avait parfois péché, souvent en pensées plutôt qu'en actes mais, sur ce coup, il se sentait absous par avance.

Il se soumettait à Sa volonté.

Submergé par la ferveur, Helmut s'agenouilla dans son salon et pria longuement le Christ de l'assister et de le mener d'un pas sûr à l'abri de Sa bénédiction.

Sa décision prise, il s'attacha à se préparer : il avait tant à faire et si peu de temps. Ses convictions le protégeaient de ses propres doutes. Elles étaient faites du roc des certitudes inébranlables de ceux qui se voyaient déjà monter au Ciel entre deux rangées d'anges, au son des Trompettes célestes et sous les yeux envieux des hommes. Il ne doutait pas que la Divine Providence lui offrirait l'opportunité nécessaire au succès et, sur ce point, l'avenir lui donnerait raison.

Le moment venu, toutefois, il serait très déçu : la mort ne s'accompagnait d'aucun orchestre, juste de cris d'horreur, d'un flot de sang et de fluides organiques doublé de souffrances atroces escortées de la puanteur des tripes mises à nue. Tout comme les bêtes qu'il abattait en Bavière.

De plus, on n'assistait pas à sa propre fin et on ignorait la gloire ou le déshonneur qui en résultait. Malgré toute sa foi, il en irait de même pour lui que pour tous les autres.

Paris

Le moment qu'Inès attendait depuis des semaines arrivait enfin. Un événement qui imprimerait sa marque, sa touche personnelle à la situation historique en cours avec le démarrage de la COP le lendemain. Elle espérait réussir ce coup d'éclat et renforcer la pression de la rue sur le pouvoir.

Elle se connecta sur le canal concerné. Les commentateurs présentaient le match à venir, diffusé sur la principale chaîne d'holovision publique de l'Union, qui avait, par exception, eu le dessus financier sur ses compétiteurs privés pour la retransmission de la finale du championnat. Le match opposait l'Italie à l'Allemagne, et des millions de spectateurs frétillaient devant leur holoprojecteur en ingurgitant des aliments pour l'essentiel non recommandés par le corps médical et des bières de piètre qualité, tradition oblige. Des femmes et des hommes de toutes origines s'invectivaient, surexcités, et se préparaient à une soirée endiablée.

Les hymnes nationaux retentirent sur des images de joueurs au garde-à-vous. Ne pas chanter était passible de prison dans la plupart des pays européens depuis l'époque des gouvernements ultraconservateurs et néonationalistes. Après les pogroms qu'avaient subis certaines communautés – illégaux certes, mais combattus plus que mollement par les états en place, quand ceux-ci ne les avaient pas simplement encouragés –, une multitude de nouvelles règles citoyennes comme celle-ci avaient été promulguées deux décennies plus tôt. Le plus souvent de façade, elles ne résolvaient rien mais survivaient à leur échec pour continuer de peser dans la vie quotidienne jusqu'à ce jour.

Selon une coutume plus ancienne encore, l'arbitre réunit les deux capitaines et tira à pile ou face. La chance sourit aux Teutons, sous des tonnerres d'applaudissements du côté des tribunes germaniques. Leur capitaine positionna le ballon, engagea la partie en passant à son attaquant principal et… tout s'arrêta.

Inès imaginait très bien les cris de surprise et de déception qui devaient s'élever des immeubles, des bars et des places où le match était retransmis. À ce moment, la stupeur n'avait pas encore gagné le stade. Puis, un panorama de glace apparut, remplaçant les images de l'épreuve sportive, et une voix féminine résonna, calme et douce, tandis que défilaient les paysages du continent blanc, sublimes.

« L'Antarctique est menacé. Pendant que nous nous endormons devant nos écrans, l'industrie veut détruire le dernier joyau sauvage

de la terre. Dites non à l'exploitation de l'Antarctique ! Dites non à un monde inhumain fait d'intérêts particuliers. Rejoignez-nous dans les rues. Faites entendre votre voix. »

Le silence revint un court instant, tandis que la projection 3D se focalisait sur un manchot Adélie nourrissant son petit dans l'incroyable lumière australe. Les plans s'enchaînaient, exposant – en alternance et avec un effet de contraste redoutable – vues grandioses du pôle Sud et zones du Grand Nord dévastées, manchots mourant de faim et fuites de pétrole dans la neige sibérienne…

Sur les téléviseurs, le match ne revenait pas.

Dans le stade, à la demande des sponsors, il fut suspendu. Les chaînes d'information en continu montraient des téléspectateurs frustrés pestant contre « ces connards d'écologistes qui faisaient chier et dont personne n'avait rien à foutre ! »

Évidemment, pour une grande part de la population, nature rimait surtout avec allergie, et les préoccupations quotidiennes tournaient plus autour des revenus et du nombre de crédits-carbone nécessaires pour se chauffer ou se rafraîchir correctement que du devenir de quelques milliers de pingouins. Mais, pour tous ceux qui détestaient le foot, et Inès les savait nombreux, ce fut un pur moment de bonheur. Sans parler de la très importante minorité d'amoureux de l'environnement, ravie.

D'innombrables missives de félicitations et de soutien inondèrent à la fois les réseaux sociaux et l'implant de la jeune femme. À la veille du discours inaugural de la COP, ce pari réussi s'apparentait à une victoire éclatante. Elle avait transmis un message au plus grand nombre, et celui-ci occuperait les journaux pour quelques heures. Une bonne publicité, en somme.

Elle félicita Piotr par neurcom pour la réussite du piratage réalisé plus de deux mois auparavant.

La journée se termina sur ce moment de joie.

Les hostilités reprendraient dès le lendemain, avec des blocks remontés… à bloc pour le discours inaugural d'Aabha Khan.

Genève

La salle débordait. Mille deux cents conférenciers présents en personne braquaient leurs regards vers l'homme qui montait sur scène. L'auditorium virtuel holographique accueillait cinq mille individus supplémentaires de statut insuffisant pour se voir invités dans le hall principal, faute de place. Tout un petit monde d'experts, personnalités et décideurs qui se connaissaient bien.

Enfin, huit cents millions d'anonymes s'étaient connectés pour entendre en direct l'unique intervention publique des débats à venir, qui se tiendraient à huis clos pendant toute la semaine.

À l'extérieur du bâtiment, des dizaines de milliers de manifestants criaient leur opposition à l'ouverture du dernier sanctuaire naturel à l'exploitation industrielle et réclamaient l'abandon des hydrates et autres hydrocarbures ainsi qu'un changement de modèle sociétal, sans aucun consensus entre eux quant à celui à mettre en œuvre à sa place.

L'homme qui grimpait sur l'estrade était petit mais bien bâti. Son teint très mat trahissait ses origines hindoues, mais ses traits signalaient un métissage avec les Européens et, de fait, sa grand-mère était russe.

Vêtu d'une simple tenue pastel en coton et de chaussures de ville, Aabha Khan n'impressionnait guère au premier regard. Ses prunelles, toutefois, brûlaient d'un feu intense, profond et pénétrant. La plupart des gens, en croisant son regard, détournaient un instant le leur, puis, n'y trouvant ni malice ni malveillance, y replongeaient.

Les yeux restaient le miroir de l'âme, implants neuronaux ou pas… Et, ceux-là disaient qu'ils voyaient clair jusqu'aux tréfonds de votre âme et que vous pouviez les sonder en retour sans y trouver de noirceur. De quoi pétrifier le cœur des plus intègres.

Aabha Khan gravit d'un pas tranquille les quelques marches qui menaient au micro, puis se plaça naturellement devant le pupitre, insignifiante créature face au monstre à mille têtes des médias et des cercles du pouvoir ; symbole même du combat désespéré et inéquitable qu'il menait.

Il ouvrit la bouche, et des centaines de millions de personnes se turent, suspendues à sa voix grave et énergique. Unique, limpide, pleine de tonalités chantantes, elle s'imposait à la conscience de ceux qui l'entendaient.

« Mesdames et Messieurs, je vous remercie pour l'honneur que vous me faites en me laissant m'exprimer à l'ouverture de cette conférence.

Vous savez tous que mon point de vue sur la question est qu'il conviendrait de conserver son statut de protection à l'Antarctique, je n'y reviendrai pas. Je développerai plutôt pourquoi, à mon sens, cette décision est la bonne, et celle que vous devriez prendre ».

Il ménagea une courte pause, laissant son auditoire encaisser cette introduction frontale et sans concession. Il se sentait à l'aise maintenant qu'il avait commencé, malgré les craintes qui l'avaient tenaillé toute la nuit.

Le gourou poursuivit son allocution en rappelant l'épuisement des ressources, qui incitait à vouloir exploiter le continent blanc, et l'absence de sens à la quête effrénée de consommation de l'humanité. Un silence de plomb s'installa dans la salle en réponse à ce couplet, chacun se sentant inéluctablement coupable face à ses impacts mis à nus par le charisme d'Aabha Khan, sa conviction évidente et par-dessus tout, son ton inexorable qui imposait l'idée que son discours recelait une vérité profonde. Difficile de concevoir que ce qu'exprimait cet homme, avec toute sa détermination, ne soit pas parole d'évangile. Sa pensée écrasait celle de ceux qui l'écoutaient sous l'influence de son imposante présence.

Aabha Khan lui-même ne partageait pas, loin de là, une telle certitude. À cet instant, il ressentait la tension de son auditoire, et cela lui rappelait les périls auxquels il s'exposait. Il comptait beaucoup d'ennemis qui pouvaient voir dans son intervention une opportunité de se débarrasser de lui. Il aurait bien aimé être libre de la peur de mourir, mais ce n'était pas le cas.

Après une pause à peine perceptible, il continua, développant assez longuement sa théorie sur le sens de l'univers : son irrésistible tendance à se diversifier et l'importance de s'inscrire dans ce schéma global, de ne pas uniformiser le monde mais, bien au contraire, d'être une source d'enrichissement du cosmos.

Pourtant, son trouble persistait, et il cherchait à renouer avec sa paix intérieure, se répétant inlassablement : *Tu es un océan de calme dans une mer déchaînée*.

Des vagues de murmures parcoururent l'assemblée, et l'orateur observa la salle sans un mot, puis enchaîna avec sérénité et même avec une certaine douceur. Il glissait enfin au-delà de l'angoisse et les mots s'envolaient hors de lui avec fluidité lorsqu'il repéra du coin de l'œil une équipe de sécurité qui s'agitait. Il renoua avec la nervosité, mais poursuivit comme si de rien n'était.

Il touchait au terme de son discours. Bientôt le danger se trouverait derrière lui.

Il asséna sa conclusion à un auditoire hypnotisé.

« Alors, j'en viens à pourquoi il ne faut en aucun cas exploiter l'Antarctique : parce que c'est le signal que nous n'évoluerons pas. Que nous nous donnons un siècle de plus pour ne rien changer. Mais que pourrons-nous encore sauver dans cent ans ? Ensuite, s'il y a un ensuite, nous tournerons-nous vers l'espace pour gagner encore un millénaire ? Peut-être est-ce possible. Mais je vous livre mon intime conviction. Nous sommes des humains : des animaux conscients issus d'un processus de sélection évolutif basé sur la compétition et la lutte pour la survie. Notre conscience et notre humanité se sont extraites d'un monde biologique fondé sur ces paramètres. Dans ce contexte, nous sommes inéluctablement dotés d'instincts de puissance et de satisfaction immédiate. Comment éviter de sombrer dans l'abus quand on a l'occasion de le faire et que l'on en ignore, en toute bonne foi, les conséquences ? Je ne pense pas que l'humanité aurait pu éviter cette sombre époque… »

Les forces de sécurité semblaient retrouver leur calme, et Aabha Khan se dit que si quelque chose avait dû lui arriver, cela se serait déjà produit.

« Lorsque notre puissance a été telle que nous avons à la fois menacé notre planète de destruction et acquis la capacité de conquérir l'espace, à cet instant même notre survie s'est vue mise en jeu. Simple coïncidence ? Non. L'univers nous parle, et cette synchronicité nous met en garde : si nous nous répandions dans le cosmos avec notre vision du monde actuelle, nous deviendrions une menace incontrôlable pour sa richesse, sa diversité, son but. Aussi, je pense qu'en cette ère terrifiante qui est la nôtre et celle de nos enfants, nous n'avons pas le choix : il faut transformer nos esprits. L'enjeu, c'est de canaliser notre intelligence en développant notre sagesse. Si nous nous révélons trop faibles vis-à-vis de nos désirs individualistes, incapables de réaliser cette transformation spirituelle, alors, le monde se jouera de nous. Il nous semblera jusqu'à la fin que nous pouvons y arriver. Mais, au bout du compte, nous comprendrons que c'était une illusion, qu'il ne fallait pas combattre la vie mais l'embrasser ; se fondre dans le flux au lieu de l'endiguer. Ce cycle s'impose, à mon sens, à toutes les espèces technologiques émergentes, comme un rite de passage auquel la nature elle-même nous convierait : pouvez-vous transcender vos instincts pour entrer dans la lumière ? »

Aabha Khan reprit son souffle.

Il venait de délivrer son message devant toute la communauté internationale. Un accomplissement au-delà de ses espoirs les plus fous ; et il était encore en vie !

Il y croyait à peine. Quelle belle journée. Il conclut.

« Voilà pourquoi je vous demande d'envoyer un signal symbolique

fort. De dire à tous : entamons la révolution spirituelle qui est la suite logique de la révolution industrielle. Transformons-nous, plutôt que de transformer le monde. Ces réserves de l'Antarctique, les femmes et les hommes de demain en feront meilleur usage et en auront plus grand besoin que nous. »

Après un court silence ponctué d'échanges de regards entre les conférenciers, un tonnerre d'applaudissements déferla et emplit le dôme de l'auditorium, par le nombre des présents plus que par leur réel enthousiasme. Même pour les plus acharnés des exploitants, il était difficile de ne pas considérer ce point de vue sans paraître le dernier des mécréants, et jusqu'à ses pires opposants battaient mollement des mains.

Aabha Khan se sentit soulagé : dans quelques jours, il serait chez lui, au Rajasthan. Une grande joie l'habitait car il lui restait encore tant à accomplir dans ce monde. En toute honnêteté, il n'aurait pas cru survivre à cette matinée…

Dehors, dans la foule des pourfendeurs du système, des hurlements d'approbation montaient vers les façades du monument abritant les débats et en direction des centaines de policiers en armure qui en assuraient la protection. Les premiers pavés volaient vers les forces de l'ordre, et les slogans devenaient plus radicaux.

La crainte d'une insurrection gagna les officiers en charge du maintien de l'ordre.

Antarctique
- Blanc Nassau -

Plusieurs alertes s'étaient déclenchées depuis l'aurore, signalant des gardiens à leurs trousses et des drones en quête de proie. Pourtant, Maria avait réussi à se glisser entre les mailles du filet, faisant preuve d'un sens tactique aiguisé et d'une résistance physique bien au-dessus de la moyenne pour semer engins de mort volants et robots tueurs.

Tandis que le soleil émergeait, elle longeait toujours la côte rocheuse menant à Blanc Nassau. À l'horizon, elle devinait le creux qui abritait la cité libre. À force de le scruter, elle vit scintiller les bâtiments couverts de givre dans les premiers rayons du soleil. Elle sourit dans son effort. Enfin, leur destination était en vue !

La ville pouvait se défendre contre ses ennemis. Ni les pseudo-loups ni les engins volants ne l'approchaient de trop près en temps normal.

Maria accéléra. Maintenant qu'elle voyait Blanc Nassau, elle savait qu'elle tiendrait la distance. Elle était venue à en douter, puis à en désespérer, depuis bien des heures. Toutes les fibres de son corps pourtant robuste se rappelaient à elle de façon lancinante.

Alors qu'ils approchaient après avoir franchi le dernier ressac de l'immense inlandsis qui venait mourir là dans la mer, trois abominations mécaniques en embuscade s'élancèrent vers eux. Maria accéléra, repoussant ses limites. Elle touchait au bout de ses forces, atteignant les seuils de résistance les plus extrêmes de son corps pourtant renforcé et entraîné par la vie au grand air. Elle glissait, tombait parfois, pour se relever aussitôt malgré la souffrance irriguant chacun de ses muscles et l'épuisement qui raclait son ventre comme des griffes d'acier. Ses microdrones relayaient la position des trois créatures qui leur filaient le train et se rapprochaient sans cesse.

Elles étaient désormais si proches que la jeune femme entendait la course de leurs pas sur la glace fondante.

Elle appela au secours sans ralentir.

Si les hommes de Connor ne les aidaient pas maintenant, ils mourraient à quelques centaines de mètres de leur destination. Elle focalisa son esprit sur l'enfant qu'elle voulait mettre au monde, un petit Antarctica plein de joie de vivre. Elle s'accrocha à cette idée, rejetant la terreur qui menaçait de la submerger.

Le bruit caractéristique d'une balle à haute vélocité siffla à son oreille avant qu'elle n'entende le coup de feu. Un point rouge disparut de son écran tactique.

Le soulagement l'envahit. Puisant dans ses ultimes réserves d'énergie et sa rage de vivre, Maria intensifia son effort tandis que les projectiles se multipliaient autour d'elle. Les symboles signalant leurs poursuivants s'effaçaient un à un. Le souffle court, le corps en feu, elle arriva devant le local qui faisait office de tour de contrôle lors des rares passages d'avions.

Épuisée, la jeune femme s'effondra et vomit le contenu de son estomac. Elle se sentit mieux et resta là, hébétée, à genoux, incrédule face à leur réussite. Son cœur battait à en faire exploser sa tête comme sa poitrine.

— Salut, Maria.

Elle reconnut immédiatement cette voix : Peter, un solide Norvégien qui travaillait pour l'Écossais à la tête de la cité libre.

— Qu'est-ce que tu nous ramènes ?

Peter souleva les protections des traîneaux, découvrant successivement les deux hommes.

— Mais c'est un Mike Butler bien amoché que nous avons là ! Et un illustre inconnu qui ne vaut guère mieux. Une chance pour vous qu'on ait mis en place une garde renforcée à l'extérieur de la ville depuis quelque temps. Bon, allons nous occuper de ces deux-là, tu me raconteras ce qui s'est passé en route.

Peter se dirigea vers la grotte qui servait d'entrée à Blanc Nassau, suivi par Maria et les blessés chargés à la hâte sur des brancards que plusieurs hommes venaient d'apporter. Le petit groupe franchit les portes de métal et pénétra dans un vaste espace creusé à même la roche.

Si l'on en croyait la légende, la capitale des braconniers avait été le premier site d'exploitation illégale de l'Antarctique. Les histoires qui circulaient dans les bars parlaient d'un gisement fabuleux. Le petit groupe fondateur avait fait fortune et créé ce lieu comme base d'exploitation. Lorsque le filon s'était tari, plus rapidement que prévu, ils s'étaient reconvertis dans le commerce, transformant les galeries de mines en appartements, bars et échoppes. Avec le temps, c'était devenu une petite agglomération prospère d'environ deux mille âmes permanentes mais qui accueillait parfois autant d'errants en son sein.

La première salle, immense, s'ouvrait sur plusieurs tunnels qui montaient ou descendaient dans la pierre nue. Peter se dirigea sans hésiter vers l'un d'eux. Des passants qui vaquaient à leurs activités quotidiennes les observaient. La plupart étaient vêtus normalement, mais beaucoup arboraient des tenues caméléons désactivées. Ceux-là étaient tous armés ou presque, y compris les adolescents, sans distinction de sexe. On faisait facilement la différence entre les

habitants réguliers et les braconniers venus vendre leurs marchandises et faire la fête.

Le petit groupe s'enfonça dans un boyau souterrain bordé de commerces. On y trouvait successivement un magasin d'alimentation, un café, un centre de produits informatiques et nanotechnologiques – celui où Maria avait acquis les boosters nanos quelques semaines plus tôt –, une échoppe de coiffeur tatoueur qui évoquait des souvenirs douloureux et cependant plaisants à la jeune femme, un casino où Mike avait ses habitudes comme beaucoup d'autres, et enfin un bordel dont les filles et les garçons tentèrent de les convaincre de passer un moment avec eux avant de découvrir leur état lamentable.

Jérémy avait l'air de souffrir le martyre malgré le pack médical. Leur course finale avait eu raison de ses dernières forces, et il grimaçait à chaque cahot. Maria soupçonnait aussi que révéler son secret l'avait épuisé émotionnellement.

Mike, quant à lui, somnolait, inconscient : son implant l'avait à nouveau plongé dans une sorte de stase. Maria s'inquiétait terriblement pour lui.

Ils quittèrent la zone marchande pour un secteur dédié à l'habitat. Les couloirs s'enchaînaient tandis qu'ils s'enfonçaient dans les profondeurs de la montagne. La température s'éleva pour atteindre un agréable douze degrés. Ils commencèrent à suer dans leur tenue d'extérieur.

Peter débloqua enfin un huis de grande dimension, et ils pénétrèrent dans l'hôpital de la ville. Le Norvégien interpella la jeune Maorie qui se tenait à l'accueil d'urgence.

— Maé, apporte de la morphine ! J'ai prévenu Lan par neurcom, elle arrive.

Maé se précipita vers eux et saisit une boîte au passage.

— C'est pour lequel en priorité ?

— Lui, dit Maria en désignant Jérémy. Il n'a pas d'implant médical, et une blessure par balle depuis près de vingt-quatre heures. Et ça a été une journée de course dans le Grand Blanc.

La compagne de Mike se laissa choir sur un siège.

Maé enfonça l'aiguille dans le bras du chercheur, et celui-ci perdit aussitôt connaissance, partant en arrière dans les couvertures, pour enfin dormir.

La chirurgienne attitrée de Blanc Nassau arriva une minute plus tard. Depuis une bonne dizaine d'années, nombre de représentants de la communauté lui devaient d'avoir conservé l'usage de leurs membres. Elle regarda les deux hommes et se dirigea vers Mike.

— C'est le plus amoché ?

— Oui. Ça craint. Il a passé presque une semaine dans les vapes. Sans son implant médical…

Lan dégagea le corps de Mike pour l'observer une première fois.

— C'est vilain, et pas tout frais. Je vais faire de mon mieux pour lui rendre un bras et sauver sa jambe. Maé, guide ces gars pour qu'ils l'installent dans la salle d'opération et lance le scanner intégral. Demande ses préconisations à l'IA.

Lan dégagea Jérémy à son tour pour l'examiner. La balle n'avait pas traversé la cuisse, ne faisant que labourer la chair, mais il en résultait une vilaine plaie ; ça devrait tout de même attendre. Les compétences médicales limitées de Maé ne lui permettaient pas de s'en occuper seule.

La chirurgienne jeta un regard à Maria et la découvrit endormie. Tant mieux : dès le stress retombé et la responsabilité vis-à-vis des deux hommes transférée, l'épuisement l'avait emportée. Peter lui avait fait un topo, et Lan n'ignorait rien de l'arrivée de ces trois-là.

Elle rejoignit la salle d'opération.

Mike reposait déjà nu sur la table, révélant des stigmates à vous soulever le cœur. Le scanner holographique montrait tout son corps en transparence, et la doctoresse se mit en devoir d'inspecter les différents tissus clés. C'était un spectacle désolant. Une boucherie reconnaissable entre toutes : le travail ignoble des gardiens.

Elle commença par les os – autant expédier le plus gros et le plus simple du travail en premier. L'épaule droite était en miettes, le fémur gauche brisé en plusieurs endroits, deux côtes cassées… Lan lança l'IA dans une reconstitution virtuelle en trois dimensions, ce qui ne prit que quelques secondes, puis elle copia les formes obtenues dans l'imprimante 3D chargée des prothèses. Du bon matériel de dernière génération, acheté à peine un an plus tôt, le top pour les tissus conjonctifs. La fabrication exigerait quelques dizaines de minutes, et elle poursuivit son examen par les organes vitaux.

Après une demi-heure, la spécialiste parvint à la conclusion que son patient survivrait. En revanche, la prothèse complète ne serait pas forcément aussi parfaite qu'elle le souhaitait car des morceaux de muscles avaient été arrachés et manquaient à l'appel. La plaie présentait une apparence répugnante, et il faudrait faire de la chirurgie réparatrice. Au réveil, ce Mike, tout vaillant qu'il fût, aurait mal aux fesses : elle allait devoir prendre du tissu musculaire quelque part faute de disposer du temps nécessaire pour le faire pousser sur culture. De plus, il s'agissait d'une technologie onéreuse, et elle ne savait pas ce que pourrait payer le blessé, même si Peter le disait

solvable et honnête.

***

Maria était malade de peur. L'angoisse montait par vagues et le temps coulait comme une rivière gelée. Dix heures que Mike était sur le billard. Elle en avait dormi six et consacré les quatre suivantes à se consumer sur place.

Finalement, Lan sortit du bloc, enlevant des gants couverts de sang. Elle libéra sa bouche du masque de chirurgie.

— Il est tiré d'affaire. Pour le bras, seul le temps dira s'il retrouvera ses capacités.

— Merci, Lan, merci

Maria ne parvint à articuler rien d'autre avant de fondre en larmes.

— Bon, au suivant. Ça devrait être plus rapide.

Effectivement, une heure plus tard, Lan en avait fini avec Jérémy. Elle s'assit face à une Maria épuisée mais en partie soulagée.

— Idéalement, il faudrait un traitement par nanomachines à Mike ; mais, c'est très cher. Il y en a déjà pour plus de cent mille nouveaux euros avec ce que j'ai fait. Ça en ajouterait vingt, mais ça augmenterait ses chances de récupérer son bras.

— L'argent ne sera pas un problème, docteur. Faites-le.

— Bien, dit Lan en la jaugeant du regard.

Elle hésita, puis sembla se décider.

— Vous me réglerez plus tard, alors ? J'imagine qu'il faut que vous vendiez vos trouvailles avant. Ils vont rester ici cette nuit, tous les deux. Demain tu pourras venir chercher le plus jeune, il devrait être assez vite opérationnel, avec du repos. Mike devra rester cinq jours de plus pour la thérapie nano. Ensuite, il lui faudra encore de la rééducation. On se voit après, pour le paiement.

Maria s'inquiéta de ces délais : leurs poursuivants pourraient se manifester bien plus tôt. Chaque heure perdue réduisait leur chance d'influer sur l'issue de la Conférence Antarctique qui débuterait d'ici cinq jours et de préserver leurs conditions de vie. L'avenir s'assombrissait à mesure que cet espoir s'effilochait.

Elle devrait donc intervenir seule pour conserver une chance de peser dans la balance de la décision finale de la COP.

Genève

Le Centre de conférences formait un complexe massif au bord du lac Léman. La police et l'armée suisses verrouillaient tout le quartier alentour.

Deux jours de manifestations intensives depuis la veille du discours d'Aabha Khan leur avaient enseigné la prudence. Jusque-là, chacun s'était révélé pire que le précédent. Dire que les discussions s'étaleraient sur une semaine au moins, soit encore cinq longues journées au minimum… Les activistes et les inévitables casseurs devenaient de plus en plus radicaux et violents. On comptait déjà des dizaines de blessés de part et d'autre. Des barricades et des feux d'objets divers encerclaient le périmètre sécurisé, y faisant planer une fumée sombre et âcre qui piquait les muqueuses.

Le capitaine en charge de la sûreté déploya ses hommes en espérant qu'ils parviendraient, une fois de plus, à contenir les manifestants hors de l'enceinte sans faire de victimes.

À l'intérieur, l'auditorium *Le Léman* offrait une vue imprenable sur le lac et vibrait d'une activité de ruche, tandis que les responsables politiques des parties prenantes à la COP s'installaient en se saluant pour le second jour consécutif. La plupart se connaissaient bien – ministres, lobbyistes, dirigeants associatifs, ils se rencontraient régulièrement et en profitaient pour échanger sur des sujets aussi variés que leurs enfants respectifs, la pêche à la mouche en Alaska ou les redoutables coûts du réchauffement climatique.

Au centre de l'immense espace trônait une table ovale bourrée d'électronique autour de laquelle les décideurs prenaient place. Un second rang de sièges permettait aux innombrables conseillers et experts de s'inviter discrètement dans les débats. Enfin, un troisième cercle, plus large encore, accueillait les représentants des lobbies industriels et environnementaux. Les plus puissants d'entre eux disposaient de loges où leurs spécialistes suivaient les échanges grâce à une projection en temps réel. Les *spin doctors* à leur service gagnaient toujours des fortunes et trouvaient là une des nombreuses occasions de déployer leur savoir-faire.

Juliane, installée depuis un bon moment à sa place, en plein centre, tapotait son pupitre à défaut de pouvoir grignoter. Depuis l'allocution du gourou indien l'avant-veille, elle assistait à des délibérations tendues. Les industriels pesaient de tout leur poids sur les politiques, et nombre de ces derniers relayaient leurs exigences.

La dirigeante de la délégation des producteurs d'énergie, Anna

Hébert, était une femme remarquable par bien des côtés. Toutefois, aux yeux de Juliane, elle défendait des valeurs plus que discutables, ce qui faisait d'elle une professionnelle brillante, mais un être humain médiocre. En tout état de cause, une adversaire redoutable, dont les compétences pesaient sur l'issue des négociations.

À la grande déception de Juliane, sous l'influence de la lobbyiste et de ses alliés, les représentants du Brésil et du Canada, qui n'avaient a priori aucun intérêt à autoriser l'exploitation puisque dénués de droits historiques, la soutenaient à présent farouchement. Afin d'emporter leur vote, l'Australie et l'Argentine leur avaient promis des droits exclusifs pour les concessions minières sur d'immenses portions de l'Antarctique leur appartenant en théorie. Rien d'illégal, juste un moyen de les intéresser au sujet. La manœuvre avait plus que réussi, et les pires craintes de la fonctionnaire se concrétisaient. Les clauses de la charte d'engagements s'étiolaient. Et cette tendance se renforcerait au cours des tables rondes thématiques à venir. Juliane redoutait désormais de se retrouver responsable d'un accord particulièrement déséquilibré.

Malgré ses efforts et la résistance, d'une part, des pays asiatiques – Chine en tête –, qui ne tireraient aucun avantage de décisions basées sur des droits de propriété immémoriaux dont ils se voyaient exclus et en dépit, d'autre part, des cris d'orfraie des ONG et de la rue, l'issue se dessinait, implacable.

Seul le veto de la France protégeait encore le continent blanc… Veto dont disposaient uniquement les nations ayant un droit historique en vertu de leur financement des mesures de protection prévues par la Convention Antarctique. La France, par ironie, détenait la plus petite portion des terres australes.

Juliane avait brièvement discuté avec Duval, le président français, à l'occasion du cocktail dînatoire organisé après la cérémonie d'ouverture. Le politique lui avait réaffirmé sa position : il ne voulait pas de l'exploitation, malgré les promesses mirobolantes des entreprises concernant les emplois et la croissance que promettait la terre Adélie. La réécriture de la charte d'engagements le scandalisait. À ses yeux, cette nouvelle mouture ne valait pas tripette.

Juliane savait qu'il comptait surtout, par ce choix, obtenir sa réélection l'année suivante, mais il correspondait sans doute aussi un tant soit peu à sa conviction personnelle.

Cette résistance à l'appât du gain lui valait d'ores et déjà le soutien amical des pays asiatiques, des associations alter-systémiques et écologistes ainsi que d'une part non négligeable de la population mondiale, et plus particulièrement de ses concitoyens, qui en tiraient un certain orgueil. Duval espérait certainement obtenir en

contrepartie des avantages économiques avec les puissances orientales et se tailler une image de farouche défenseur de la qualité de vie auprès de ses électeurs.

Juliane, de sa place et avec ses ambitions, y voyait un véritable miracle. Elle envisageait un simple refus de la France et n'attendait pas une position si tranchée. Bien sûr, les représentants de l'industrie des nodules sous-marins comme d'autres activités craignaient la concurrence des gisements antarctiques ainsi que la baisse des coûts qui résulterait de leur exploitation, et ils exerçaient donc de fortes pressions en ce sens. Ces puissants lobbies contribuaient à expliquer le positionnement radical de la France : vu ses possessions ultra-marines, elle avait des intérêts majeurs dans ces filières.

Cependant, de l'avis même de Duval, beaucoup dans son propre camp ne partageaient pas son point de vue et fragilisaient sa posture par tous les moyens. Il lui avait donc recommandé la plus grande prudence : certains acteurs se montraient prêts à tout, y compris à des formes de corruption. Il avait invité Juliane à rester sur ses gardes et à conserver son exemplarité. Ce message à peine subliminal inquiétait la fonctionnaire en charge des débats techniques. Il impliquait que Duval lui-même subissait ou redoutait un tel chantage.

Enfin, le Français restait un politicien, donc un homme de consensus au-delà de ses valeurs si nécessaire. Les autres nations dotées de droits historiques ainsi que les entreprises intéressées pesaient à n'en pas douter de tout leur poids sur lui. Si les bénéfices qu'il pouvait en tirer venaient à dépasser les inconvénients, il retournerait sa veste.

De ce fait, Juliane doutait qu'il maintienne son veto jusqu'au bout ; ce qui ne l'empêchait pas de l'espérer.

Il lui fallait agir pour améliorer le rapport de forces, elle le savait ; mais les conséquences la terrifiaient.

De par son éducation, elle ne raisonnait pas de manière manichéenne. Sa mère l'avait élevée seule. Diplomate de métier, elle avait toujours des avis mesurés. Avec la maturité, Juliane avait hérité ces dispositions d'esprit. Elle avait été plus engagée dans sa jeunesse, mais les années passées en responsabilité lui avaient appris que rien n'était aussi simple qu'il y paraissait et que réformer le système demandait du temps et des concessions. Elle se positionnait donc comme une fervente réformatrice et employait ses talents à ce lent travail de sape depuis l'intérieur.

Cette fois, pourtant, le contexte la poussait dans ses retranchements. Depuis le message anonyme concernant le revêtement et la découverte des événements survenus dans le laboratoire de Wisenstein, sa conscience la torturait.

Charles lui avait transmis le rapport de police sur l'incendie, lequel concordait avec les informations transmises de façon anonyme cinq jours avant l'inauguration de la COP, accréditant un peu plus la possible existence de cette invention. Il ne permettait toutefois pas de démontrer quoi que ce soit non plus. Quant à l'expéditeur du courriel, il n'avait pas tenu sa promesse de les rejoindre à l'ouverture des débats, la laissant impuissante, privée de données scientifiques recevables.

Si elle dévoilait ces informations sans la moindre preuve mesurable, Charles et elle essuieraient de multiples retombées négatives ; mais jusqu'à quel point ? Et qu'en découlerait-il pour l'Antarctique et ses habitants ?

Les réponses à ces questions étaient cruciales, car compte tenu du programme de la COP, cette matinée lui offrait sa dernière tribune globale, son ultime chance de peser sur le processus et la décision finale. Par la suite, les travaux des conférenciers se dérouleraient sous la forme de groupes de travail thématiques et il ne se tiendrait plus de séance plénière avant la clôture.

La nuit avait été difficile, et la fatigue accumulée ne l'aidait en rien. Les douleurs s'aggravaient chaque jour, mobilisant une part croissante de son énergie. Ses rondeurs fondaient désormais et cela se voyait de plus en plus, jusque sur son visage ovale où l'on devinait l'architecture osseuse sous-jacente. Plusieurs participants qui la connaissaient bien s'étaient inquiétés de son état de santé. Elle leur avait menti, évidemment.

À cet instant, luttant contre la douleur et la mort qui s'insinuaient en elle, dans le brouhaha confus des invités prenant place, rendu lointain par sa lutte intérieure, elle pensa soudain voir avec clarté ce qu'elle devait accomplir : jeter un pavé dans la mare pour donner une bouffée d'oxygène à Duval et du grain à moudre aux représentants de la société civile. Elle accorderait aussi, de la sorte, un peu de temps à l'expéditeur du courriel pour se manifester.

Au fond, Juliane n'acceptait pas de conclure sa carrière et sa vie sur l'ouverture à l'exploitation de l'Antarctique avec d'aussi faibles concessions des entreprises. Un non-sens, contraire à toutes ses valeurs. Elle ne se résignait pas à abandonner la victoire à Anna Hébert et consorts. Pour sauvegarder sa dignité, à défaut d'obtenir une charte satisfaisante, seule restait la possibilité de repousser l'exploitation et de garantir la préservation du continent blanc. Sa cause l'emporterait sur le reste. Une fin honorable en quelque sorte, ou à tout le moins cohérente avec sa vie chaotique faite de sacrifices.

Elle allait se jeter dans une bataille perdue d'avance pour elle afin de donner à ses alliés – lesquels ignoraient son soutien à leur cause –

un espoir de l'emporter si minuscule qu'on l'aurait cru inexistant.

Mieux que rien… et sa seule option. Elle se lança.

Juliane se racla la gorge et tapota son micro afin d'inciter les présents à se taire.

— Mesdames et Messieurs, comme vous le savez, le temps est précieux et je vous invite à reprendre les discussions où nous les avons laissées hier. Nous en étions à l'analyse des répercussions prévisibles, dans l'hypothèse où nous déciderions de maintenir le statut de protection de l'Antarctique. Nous avons pris connaissance des projections économiques des acteurs industriels et des experts internationaux qui mettent en exergue les difficultés auxquelles nous serons confrontés dans les décennies à venir en raison du changement climatique et de ses effets, notamment sur la biodiversité. Elles mettent aussi en évidence que l'effondrement de l'économie va s'accélérer du fait de l'augmentation des coûts des matières premières et de la pénurie presque totale de certaines d'entre elles. Par ailleurs, même dans l'hypothèse d'un maintien du statut actuel de l'Antarctique, le dérèglement de la biosphère se poursuit et ses conséquences dramatiques avec lui. Tout cela va dans le sens de la nécessité d'exploiter pour éviter la banqueroute et ses désastreuses retombées sociales… Toutefois, aucun de ces scénarii ne prend en compte l'éventualité d'une maîtrise de la problématique du carbone atmosphérique conjuguée à une libération des sols aujourd'hui consacrés à la production de biomatériaux.

Un flot de murmures s'éleva de la salle, les connexions neuronales des lobbyistes crépitèrent de surprise. En dehors des tests de géo-ingénierie, extrêmement critiqués et dangereux, tout le monde avait depuis longtemps renoncé au vain espoir de maîtriser la dérive du climat ; toutes les ressources mobilisées visaient uniquement à s'y adapter.

Après quelques secondes, un lourd silence tomba sur l'assistance. Tous les participants attendaient la suite : Juliane Servient jouissait d'une excellente réputation, et nul ne doutait que son intervention reposait sur des données solides.

— Il semble pourtant que des possibilités à moyen terme existent, et je viens de télécharger un rapport dans le réseau sécurisé. Vous pouvez en prendre connaissance. Il apparaît possible de recourir à un "revêtement biologique" capable d'inverser la tendance de la concentration atmosphérique en dioxyde de carbone, s'il est mis en œuvre à grande échelle. Ce produit serait susceptible de générer en masse des molécules organiques par photosynthèse et donc d'alimenter la chaîne de production de la chimie des biomatériaux tout en réduisant les gaz à effet de serre…

Tous les présents parcouraient déjà le document. Un simple rapport judiciaire sur les travaux de Salomon Wisenstein suite à l'incendie criminel de son laboratoire. Les représentants des industries minières et énergétiques réagirent les premiers par la voix d'Anna Hébert.

— Selon cette note, dont il faudrait nous spécifier la provenance, cette innovation ne semble pas disponible sur le marché, pas même au stade expérimental ! Personne ne peut dire quelle est sa réalité, surtout au regard du passé sulfureux de M. Wisenstein. Comment pouvez-vous perturber des négociations d'une telle importance et dont vous êtes en charge, ce qui devrait vous amener à une forme de neutralité, en évoquant des solutions qui n'existent sans doute tout simplement pas ? Nous demandons que ce rapport ne soit pas retenu comme une pièce juridique valide dans le cadre de cette conférence. Nous exigeons également que vous soyez déchargée sans délai de l'animation de ce sommet.

— Je pense au contraire que c'est au nom de l'impartialité que cette information doit être prise en compte. C'est de l'avenir de l'humanité que nous parlons ici, et tous les paramètres doivent être examinés. Si ces recherches expérimentales sont avérées, elles rendent moins indispensable l'ouverture de nouveaux gisements, et les clauses…

En même temps qu'elle argumentait, Juliane reçut les messages de sa hiérarchie, qui pleuvaient dans son implant et lui signifiaient qu'elle venait de ruiner sa carrière. Son responsable se montrait particulièrement critique, alors qu'ils avaient depuis toujours une relation privilégiée. Il lui reprochait de ne pas l'avoir consulté avant de lâcher une telle bombe.

De nombreuses questions sur l'origine de cette pièce s'accumulaient aussi, et Juliane réalisa qu'il serait sans doute difficile de couvrir Charles, mais elle ferait de son mieux. Des images de leurs moments de bonheur passés traversèrent sa conscience : un voyage à la Réunion, des vacances en province, des baisers passionnés dans le soleil couchant… De trop rares parcelles de joie, finalement emportées par le malheur qui les avait frappés.

Les lobbyistes environnementaux réagirent à leur tour. La voix d'un de leurs leaders domina les hurlements qui résonnaient dans le vaste auditorium.

— C'est une information capitale pour toute décision visant à faire évoluer le cadre de protection du continent ! Nous suggérons que celui-ci soit maintenu le temps d'explorer les possibilités de ces travaux et leur réalité. Il nous paraît improbable que les quelques jours de conférence à venir suffisent à cette analyse. Or les statuts de la Convention Antarctique sont limpides lorsqu'ils font référence à des "décisions éclairées par la connaissance scientifique" et à la "nécessité

pour autoriser l'exploitation". Selon nous, ce rapport et ses conséquences possibles limitent "l'éclairage de la décision" et rendent incertaine la notion de "nécessité d'exploiter", à l'inverse à ce que laissaient entendre toutes les présentations techniques précédentes. Nous exigeons donc une suspension jusqu'à plus amples informations concernant cette technologie ou un report de ces négociations à la prochaine COP.

Pile les arguments que Juliane espérait voir émerger.

Les défenseurs de la nature s'emparaient de la balle au bond. Malgré son désastre personnel, un mince sourire effleura ses lèvres. Maintenant, l'idée était lancée et, même si tout cela ne reposait sur rien, les acteurs économiques rencontreraient des difficultés supplémentaires à négocier : une épine dans le pied de Mme Hébert. Un cadeau qu'elle ne regrettait pas de lui laisser. Juliane jeta un dernier os à ronger aux ONG qui devraient tenir la position sans elle par la suite. Après cela, la lie serait bue en ce qui la concernait.

— Selon une information reçue depuis l'Antarctique, un des concepteurs est en vie et assure que cette innovation existe. Il pourrait éclairer le débat technique, je ne sais toutefois pas où il se trouve, ni son identité. Il annonçait dans son message son intention de se joindre à nous ; hélas, il semble avoir été retardé.

Avec un soupir de condamnée, Juliane se laissa aller en arrière sur sa chaise, calme et solitaire face à l'immense salle en ébullition. Sa tâche à elle prenait fin dans ce chaos, pour le meilleur et pour le pire.

La séance suspendue reprendrait une fois le calme rétabli.

Alors qu'un flot de murmures et de communications électroniques saturait le centre de conférence et que des douleurs aiguës la transperçaient, Juliane se surprit à se sentir soulagée et à avoir envie de manger quelque chose.

***

La fonctionnaire déchue regagna son appartement dans l'après-midi. Elle venait d'être mise à pied pour faute grave, avec effet immédiat. Elle écopait dans la foulée d'une convocation au commissariat en fin de journée pour s'expliquer sur la provenance des documents diffusés.

Charles ne l'avait pas contactée, et elle ne pouvait pas en prendre l'initiative sans le désigner. Elle aurait pourtant voulu lui présenter ses excuses, lui expliquer la nécessité qui l'avait poussée à agir… Mais, au fond, elle savait bien qu'elle avait trahi sa confiance et foutu en l'air la carrière de son unique amour aussi bien que la sienne.

Elle espérait que cet acte désespéré permettrait au moins à Duval et aux associations de résister, et que plusieurs années supplémentaires

de statu quo déboucheraient sur un consensus plus équilibré contribuant à un monde futur plus vivable et plus juste… Seul le président français lui avait envoyé un message de soutien. Elle savait qu'il comprenait ses motivations. Elle rêvait que le scientifique à l'origine du revêtement se manifeste et que ses promesses soient tenues.

Elle venait de se sacrifier sur l'échiquier déterminant le sort de l'Antarctique et de ses habitants. Une perte immense pour les blancs – à ses yeux elle ne pouvait qu'être dans l'équipe blanche – qui perdaient ainsi leur reine, ou à tout le moins, un fou.

Dans le bureau du lobby de l'industrie énergétique, Anna Hébert échangeait des informations avec ses juristes spécialistes en droit international. D'après eux, la position consistant à assurer que l'on avait toutes les informations en main serait difficilement défendable. Les arguments des écologistes étaient recevables, au moins sur le principe.

Juliane Servient se révélait un adversaire dangereux jusque dans son suicide professionnel… Quelle guigne. Pourquoi maintenant, alors même que le succès paraissait acquis ?

Anna demanda un argumentaire à ses conseillers les plus habiles, qui se mirent au travail à toute vitesse, peaufinant chaque mot de leur déclaration. Ils s'orientaient en priorité sur l'origine douteuse du rapport et son manque de fiabilité : pouvait-on vraiment accepter de reporter de plusieurs années des décisions cruciales sur la base de données aussi ténues ? Le reste de leur stratégie de défense s'appuyait sur le passé fumeux de Wisenstein.

À peine Juliane avait-elle diffusé ses documents sur les serveurs privés du centre de conférences réservés aux participants que les ONG les avaient répercutés sur leurs réseaux militants, violant au passage la confidentialité des débats.

Dès lors, les journalistes s'agitèrent en tous sens dans des éditions spéciales au sujet de la conférence internationale qui prenait une tournure inattendue.

Une bouffée de violence et de joie traversa les manifestants, que les forces de l'ordre avaient toutes les peines du monde à contenir sous des flots de grenades lacrymogènes, de canons à eau et de flash-ball. Plus de deux cents personnes furent interpellées en deux heures, rien qu'à Genève.

La situation devenait explosive, et le phénomène s'étendait à toutes les grandes villes européennes.

Qu'adviendrait-il à présent ?

Paris

Le QG des Greenblocks se situait dans les sous-sols d'une villa discrète logée au cœur d'un quartier résidentiel de la classe moyenne. Tous les habitants du lotissement appartenaient à leur organisation afin de garantir la sécurité. Depuis quelques jours, une équipe supplémentaire occupait les lieux.

Des nuées d'écrans éclairaient de leur lumière blafarde l'espace principal du QG opérationnel. Dans la faible luminescence cathodique, une ombre finissait les mouvements de la Forme du Tai-Chi. Une dizaine d'autres personnes occupaient la pièce, certaines en prise directe avec des IA reposaient dans leur fauteuil, comme assoupies. Ce type de connexion ne nécessitait pas de câbles, mais la difficulté principale du fonctionnement sans fil concernait l'exposition aux ondes. Les implants neuronaux comprenaient une microantenne d'émission-réception encastrée à la surface de la boîte crânienne et dont la conception protégeait le cerveau des rayonnements. L'approvisionnement en énergie des implants provenait de l'activité des muscles du corps récupérée par des nanomachines spécialisées. Quant aux flux entre les éléments électroniques et les neurones, la découverte de leur compatibilité remontait au début du siècle : les cellules nerveuses colonisaient spontanément les nanoélectrodes.

L'équipe dirigeante Greenblock vivait depuis plusieurs jours dans l'immense cave et ses annexes aménagées des mois plus tôt qui servaient – pour la première et la dernière fois – de centre de commandement. Depuis leur installation, ils formaient une véritable petite communauté avec ses amitiés, ses fous rires et ses crises aggravées par la tension nerveuse et la cohabitation dans un espace restreint.

Comme toujours, le talent social d'Inès et son goût pour les relations humaines lui valaient l'amitié de la quasi-totalité des activistes enfermés dans ce complexe, le respect de tous. Ils semblaient heureux de l'avoir pour cheffe. Elle s'efforçait de se montrer à la fois capable de décisions et humaine, sensible à chacun et à ses spécificités, sans négliger l'intérêt collectif. Jusqu'à présent, elle réussissait à maintenir cohésion et bonne humeur, en apparence à tout le moins, puisqu'aucun conflit majeur n'émergeait.

En ce second jour de la conférence, une fois terminés ses exercices, Inès balaya du regard les écrans, concentrée. Les mauvaises nouvelles s'accumulaient. Les activistes mobilisaient depuis des semaines d'importantes manifestations, qui venaient d'atteindre un pic avec

l'ouverture de la COP. Mais le bilan s'alourdissait à présent à chaque heure. Les Greenblocks comptaient des dizaines de blessés et de nombreuses interpellations les concernaient depuis le démarrage des négociations. Par chance, aucune personne stratégique n'avait encore été arrêtée.

Le stress rongeait Inès. Elle joua machinalement avec le piercing qui ornait sa langue. La journée s'annonçait décisive. Les forces de l'ordre se montraient toujours plus répressives face aux innombrables manifestants, militants et sympathisants écologistes mais aussi antisystèmes, chômeurs, syndicalistes et, enfin, casseurs…

Elle suivait en parallèle les informations télévisées des pays où se rassemblaient les cortèges et les images des caméras embarquées par ses différents blocks sur le terrain. Les provocations et les pierres volaient déjà – malgré l'heure peu avancée – dans certains endroits, provoquant en réponse une pluie de lacrymos.

Inès ne put s'empêcher de penser avec tristesse aux blessés. L'image de Vlad, mort dans l'opération contre l'I2C, s'invita dans son esprit comme un funeste présage. Sans aucun doute, à un moment ou un autre, il y aurait des victimes. Cette perspective la révulsait et, en même temps, elle avait la curieuse certitude qu'un tel incident servirait leur cause. Une pensée atroce qui développa un sentiment ambigu et détestable en elle. Elle le rejeta avec force. Elle refusait de devenir aussi machiavélique et cynique, exactement ce contre quoi elle se battait… Et pourtant, un décès enflammerait les opinions publiques, comme toujours, et renforcerait les mouvements protestataires. Mais une telle situation pouvait aussi dégénérer hors de tout contrôle.

Elle ne pouvait rien faire et se résolut à patienter en se concentrant sur sa respiration. Sans raison valable, son espérance s'effilochait.

À ce moment précis, l'information concernant une invention susceptible d'inverser la concentration en carbone atmosphérique tomba, semant le doute sur la possibilité légale d'autoriser l'exploitation de l'Antarctique.

Aussitôt les affrontements redoublèrent sur le terrain.

Inès en resta sans voix. Lorsqu'elle comprit le rôle de la responsable technique de la COP dans cet événement et les conséquences pour elle, cette femme lui fit l'effet d'une sainte. Si cette information se vérifiait, il subsistait une chance de sauver le climat, et l'homme avec. En tous cas, une authentique opportunité de préserver les terres australes et de ne pas voir les Greenblocks sombrer dans le terrorisme, sa hantise.

Inès bouillonnait d'émotions confuses. Elle se concentra sur la coordination des dizaines d'activistes engagés dans l'action. Partout,

les pandores tentaient de disperser les manifestants à coups de grenades, de lacrymogènes, de canons à eau et de charges matraques au clair.

En réponse, de manière synchrone, dans les différents rassemblements européens les militants noyés dans la foule s'équipèrent pour passer à l'action. La violence se déchaîna comme un ouragan.

Au fil des heures, les choses n'évoluaient pas partout à l'identique. Les affrontements les plus terribles concernaient Genève et Londres, ainsi que Varsovie et Budapest. Les flics opéraient des actions coup de poing pour interpeller des cibles précises identifiées dans la foule.

Il convenait, bien entendu, d'éviter ce phénomène. La stratégie des Greenblocks relevait de la guérilla et du harcèlement, s'appuyant sur leur dissimulation dans la masse des manifestants, invisibles. Partout où les forces de l'ordre tentaient d'arrêter l'un des leurs, tous les autres à proximité intervenaient pour le libérer, si bien que des combats brefs mais acharnés éclataient un peu partout pour se dissiper bientôt, avant de flamber à nouveau un peu plus loin.

Les agents devaient aussi faire face aux autres mouvements radicaux : des centaines d'hommes et de femmes rompus aux techniques de combat urbain et au corps à corps, auxquels s'ajoutaient les casseurs, nombreux et souvent brutaux.

Les sirènes des ambulances saturaient l'atmosphère de leurs hurlements stridents.

Inès, avec sa vue d'ensemble, donnait des ordres et relayait des informations entre ses différents coordinateurs locaux, avec l'aide de ses acolytes du QG.

Dès le milieu d'après-midi, les affrontements atteignirent des sommets de destruction rarement vus. Il faudrait attendre le soir pour commencer à disposer d'une idée réelle de l'étendue des dégâts.

Les mouvements populaires pacifiques initiés quelques semaines plus tôt par les ONG officielles prenaient des allures de révolution et drainaient un nombre croissant de désœuvrés, d'anarchistes, de désespérés, d'exclus au bout de leur acceptation, qui voulaient en découdre avec les compagnies de sécurité. Un mouvement inévitable mais susceptible de retourner contre eux une population plutôt acquise à leur cause. Pour éviter ce retour de bâton, les associations légales, avec qui les Greenblocks entretenaient des relations ambivalentes, assuraient quantité d'actions sociales : concerts, repas collectifs, activités artistiques, ateliers-débats et bien d'autres.

***

En début de soirée, le bilan continuait de s'alourdir. Des centaines de manifestants blessés, dont plusieurs entre la vie et la mort. En face, des dizaines d'agents hors de combat.

Un flash spécial occupa soudain toutes les chaînes d'information en une : deux policiers venaient de trouver la mort. Les premières victimes allaient donc aux flics… Ce n'était pas bon du tout. Les craintes d'Inès devenaient réalité sous ses yeux. Son plexus se contracta. Elle chancela sous l'effet d'un vertige en triturant son piercing lingual.

Les précisions ne tardèrent pas à arriver : un dérapage à Budapest. Les victimes, isolées, assaillies de toutes parts, avaient fini brûlées vives dans leur véhicule.

Vraiment pas bon.

Inès demanda à l'un de ses collaborateurs de préparer une déclaration déplorant ce type d'action. Il ne fallait pas être associé à ce genre de crimes.

Aussi manqua-t-elle de défaillir lorsqu'elle apprit, quelques minutes plus tard, que les Eco-warriors revendiquaient ce coup d'éclat contre l'oppression capitaliste incarnée par son bras armé : la police. Ils appelaient ouvertement au soulèvement armé.

Les tarés.

Ils avaient complètement pété les plombs !

Et ils reniaient les engagements de leur accord. Mais, en y repensant, Inès s'y attendait. Conséquences de ces conneries, leur organisation serait déclarée terroriste dans les heures à venir, ce qui changerait de manière radicale la loi applicable pour les espionner, les interroger, mais aussi les peines encourues. Dès lors, plus aucune règle démocratique ne s'appliquerait à eux. Pire, ces fous pouvaient bien les avoir entraînés dans leur chute, par simple effet d'association.

Elle se souvint un peu tard que le risque d'être blessé par balle était multiplié par sept lorsque l'on possédait une arme à feu chez soi… La création de blocks militarisés augmentait certainement le risque de devenir terroriste par la même logique et au moins dans les mêmes proportions. La mise en garde de Piotr à ce sujet lui revint en mémoire, et elle eut la chair de poule.

Un flash spécial tomba quand les journalistes apprirent qu'Aabha Khan reportait son vol de retour et assurerait une intervention publique le lendemain pour s'exprimer après la mort des pandores.

Inès grelotta, elle redoutait de commettre l'irréparable à un moment ou un autre. Elle devait exercer sa vigilance, ne pas se laisser dicter ses réactions par ses émotions comme cela lui arrivait parfois. Elle se

sentait à bout de nerfs, sur le fil du rasoir.

Antarctique
- Blanc Nassau -

La musique à fond limitait les possibilités de discussions. Maria buvait son gin-tonic à petites gorgées, le sourire aux lèvres, après un long récital improvisé avec un groupe local.

Depuis une semaine qu'ils étaient arrivés à Blanc Nassau, elle mettait à profit ce repos forcé et bienvenu pour peaufiner la chanson destinée à accompagner son court-métrage. Elle venait de la jouer en public pour la première fois, et les femmes et les hommes de la cité libre lui avaient réservé un très bon accueil. Le choix du titre, *Le crépuscule des braconniers*, collait tout à fait à l'ambiance de veille de fin du monde régnant dans la ville pirate.

Dès le jour de leur arrivée, elle était parvenue à envoyer un message anonyme à la responsable de la COP – dont l'adresse était publique. Elle l'avait fait de sa propre initiative. Maria espérait que Jérémy prendrait un vol sous peu, comme ils en rêvaient, et lui préparait ainsi le terrain. De plus, une telle notoriété le rendrait intouchable. Lorsqu'elle le lui avait dit, il lui en avait voulu un moment avant d'admettre que cette stratégie leur donnerait peut-être un avantage. De toute façon, le plus probable était que personne ne lirait son mail et, quand bien même, il ne changeait pas grand-chose et ne révélait rien. Mike, lui, l'avait félicitée de son initiative.

Malheureusement, ils devaient patienter jusqu'à la vente des gemmes du braconnier pour espérer négocier un vol, Connor s'étant révélé incapable de les aider sur ce point. Or il avait été impossible de l'organiser avant, alors même que la COP avait débuté l'avant-veille. Si les diamantaires pouvaient l'évacuer par avion vers l'Europe dans les cinq jours à venir, il restait possible que le généticien arrive avant la fin de la grosse semaine de débats, mais ça devenait juste.

Aux côtés de la jeune femme, Jérémy affichait un air lointain, hypnotisé par les danseuses topless, ce qui ne laissait pas de surprendre Maria. C'était amusant à voir, et puis elle trouvait ce comportement rassurant, bien qu'un peu lourdaud. Elle l'encourageait à rechercher une compagnie féminine, sans grand succès jusque-là. Pourtant, un peu de chair le ramènerait certainement à leur réalité à tous. Maria appréciait Jérémy, mais il vivait dans un univers parallèle, inconscient des réalités.

Enfin, face à elle, Mike se trémoussait sur un fauteuil roulant qu'il ne quitterait pas avant quelques jours encore, conséquence de sa greffe de muscles. Le braconnier affichait une mine taciturne. Depuis

sa sortie de l'hôpital, il maugréait. Il redoutait de ne pas retrouver ses capacités physiques antérieures. Comment lui en vouloir ?

Il était d'une humeur d'autant plus massacrante que Lan lui avait rasé la barbe pour l'intervention chirurgicale, et que Maria avait échoué, la veille, à l'empêcher de jouer jusqu'à l'aube… Une nuit de cartes qui lui coûtait une somme rondelette. Des cernes marquaient son visage mangé par des poils durs d'une petite semaine d'âge et des gestes saccadés trahissaient sa nervosité.

L'heure de leur rendez-vous approchait.

Maria avait organisé la vente des pierres avec l'aide de Connor. Celui-ci lui avait posé d'innombrables questions concernant leur arrivée rocambolesque. Il s'inquiétait beaucoup de la multiplication des incidents à proximité de Blanc Nassau du fait des gardiens et des Raptors.

Maria lui avait menti par omission, tout particulièrement en ce qui concernait Jérémy et son travail. Jusqu'où l'Écossais irait-il pour protéger sa cité ? Elle n'en savait rien ; mais il ferait certainement peu de cas d'un inconnu. Et Jérémy représentait sans conteste un danger pour Blanc Nassau. Si Connor réalisait que le vendre préserverait sa communauté, la suite faisait peu de doutes.

La jeune femme avait donc brodé autour du réel, expliquant qu'un groupe de gardiens les avait assaillis, ce qui était très inhabituel. L'air de rien, elle avait glissé dans la discussion que ses microdrones avaient détecté un largage de parachutistes à proximité.

Un renseignement stratégique qui lui avait valu les chaleureux remerciements de leur hôte. Lequel avait aussitôt détaché des patrouilles pour découvrir ce dont il retournait et, le cas échéant, réduire à néant cette menace.

Selon toute évidence, il craignait l'issue de la COP. Et il se préparait à en affronter les conséquences.

Un peu partout, les habitants construisaient des aménagements défensifs aussi bien autour de la cité que dans les espaces souterrains de Blanc Nassau. Où que l'on se trouvât dans les environs, on entendait au loin des explosions et les bruits sourds des travaux. Leur intensité augmentait sans cesse au fil des jours, au fur et à mesure que les habitants creusaient la roche et la glace pour ouvrir de nouvelles voies de repli et améliorer leurs fortifications.

Quant à leur improbable trio, la tension apparue entre eux après les révélations de Jérémy se dissolvait dans l'alcool et l'ambiance conviviale. La crispation s'avérait moins forte que l'amitié née de leur course dans le Grand Blanc et scellée définitivement par leur sprint final. La proximité de la mort, la confiance mutuelle acquise dans

l'effort et le combat, et, surtout, les moments partagés du quotidien, les rapprochaient assez pour leur permettre de passer outre leurs dissensions. Quand bien même Maria et Mike n'aimaient pas le second volet des travaux du chercheur, l'espoir et la volonté de mettre le revêtement en service au plus vite les soudaient vers un objectif commun qui prenait le dessus sur le reste.

Mike s'agita sur son fauteuil roulant.

— Il faut y aller. Je vais mettre du temps dans ce foutu engin.

— OK, allons-y. Jérémy, tu nous accompagnes ou tu restes à mater cette fille ?

— Je viens, je viens…

Il peina pourtant à s'arracher au spectacle délicieux d'une métisse argentino-norvégienne dansant à moitié nue, s'attirant un rappel à l'ordre de Maria qui quittait les lieux.

Leur petit groupe se glissa dans le dédale des couloirs. Après une courte marche, ils atteignirent le secteur dédié au commerce des pierres précieuses. Un joyeux chaos régnait dans les échoppes bordant les rues. Ici, chacun pouvait venir vendre son butin à des acheteurs spécialisés. Devant les boutiques, des hommes aux mines patibulaires garantissaient la sécurité des transactions.

Mike était plus décidé que jamais en approchant de la salle des ventes officielle, qui se trouvait à l'écart, protégée par une porte blindée et des gardes armés. Grâce à Maria, qui avait annoncé une récolte exceptionnelle, Connor avait accepté d'organiser cette rencontre collective pour limiter les risques de braquage et réunir les acquéreurs potentiels afin de bénéficier d'enchères.

Les gorilles en faction les fouillèrent sans ménagement, cherchant des armes conventionnelles, blanches ou nanos, ainsi que d'éventuels capteurs. Finalement satisfaits, ils autorisèrent les trois comparses à franchir le sas.

Derrière celui-ci, bien installés dans des fauteuils confortables, trois hommes et deux femmes les attendaient en discutant. Ils représentaient les principaux négociants des familles de diamantaires et pesaient des centaines de millions de nouveaux euros chacun. Le business était florissant, un peu plus chaque année : merci au réchauffement et aux nouveaux migrants.

Jérémy avait hâte que les transactions se concluent, Mike le savait, car ces personnes affrèteraient des avions clandestins pour évacuer les pierres vers les grandes zones économiques mondiales, et c'était son unique chance d'arriver à temps en Europe.

Une femme dans la cinquantaine parla la première. Elle présentait

bien. Vêtue avec sobriété, à l'exception des bijoux de grande valeur qui ornaient ses oreilles et son nez.

— Ainsi, voilà l'équipe à l'origine de trouvailles fabuleuses ? Connor n'a pas su, ou voulu, nous dire ce dont il retournait avec précision, tout en se portant garant de vous : de quoi piquer notre curiosité.

— J'espère que ce n'est pas une perte de temps.

Cette flèche, lancée par le plus jeune de leurs interlocuteurs, eut le don de les énerver.

— Allons, Lorenzo, pourquoi ne pas laisser ces braves gens nous montrer leurs trésors ?

— Oui, je te connais bien Mike Butler, intervint un troisième : si tu as jugé ta vente exceptionnelle, elle l'est certainement. Du moins, je l'espère, car notre temps à tous est précieux, surtout ces jours-ci.

Mike extirpa une grosse boîte du sac accroché à son fauteuil roulant en guise de réponse. Il l'ouvrit et en tira trois sachets de tissu qu'il déposa devant lui dans un geste théâtral. Après quoi, il les renversa sur la table avec délicatesse, révélant l'éclat des pierres brutes. Il avait sélectionné avec soin ce premier lot : des cristaux de dimensions modestes mais des pièces d'exception par leur pureté et leur couleur. Le premier paquet comprenait un mélange de diamants incolores, le second d'orangés et le dernier de bleus. Au total, plusieurs centaines de carats.

Mike les fit glisser vers leurs interlocuteurs pour qu'ils puissent les jauger. Une tâche qui leur demanda plusieurs minutes.

— C'est un beau lot, Mike, mais ça ne justifie pas une vente privée comme celle-ci.

— Vraiment ?

Face au silence outré ou interloqué des acheteurs, il leur offrit son sourire narquois des grands jours sous son regard bleu à la dureté toute cristalline.

— Ne vous inquiétez pas. Je débutais avec les amuse-bouche, mais je vois que vous êtes pressés. Passons aux choses sérieuses, alors.

Le braconnier sortit de son paquetage un second contenant dont il tira cinq étuis en étoffe. Il déposa lentement les pièces l'une après l'autre sur la table : il avait désormais toute l'attention des experts. Le plus petit de ces cailloux donnerait une pierre taillée d'au moins cent vingt carats, le plus gros avoisinait les mille cinq cents. L'un était orange, ce qui augmentait encore sa valeur.

Les diamantaires tentaient de dissimuler leur excitation, mais leurs yeux brillaient. Ils patientèrent pourtant dans le calme pour évaluer chaque pierre à tour de rôle. Pendant ce temps, Mike sortait le tout-

venant : des centaines de carats de petits cristaux blancs, orange ou bleus.

Les commerçants souriaient maintenant de toutes leurs dents, tandis qu'il enchaînait avec les pièces moyennes.

— Y a-t-il là de quoi justifier une vente privée ?

L'ironie suintait dans sa voix.

— Je dois reconnaître que oui, et plutôt deux fois qu'une. Superbe récolte. Il serait intéressant de connaître le secteur. Mais c'est comme les coins à champignons de mes arrière-grands-parents en Roumanie : ça ne se révèle pas, n'est-ce pas ?

Cette saillie valait excuse de la part du plus jeune de leurs vis-à-vis.

Ils consacrèrent l'heure suivante à examiner les gemmes en détail.

Enfin, la femme qui s'était exprimée la première reprit la parole. Elle faisait, du moins en apparence, autorité parmi ses confrères.

— Bien, selon la coutume, nous allons vous remettre des offres confidentielles pour les lots qui nous intéressent. Avez-vous montré tout ce que vous souhaitiez vendre ?

La question était rituelle et le braconnier, qui n'en ignorait rien, l'avait attendue avec une impatience croissante. Personne ne gardait quoi que ce soit pour cette ultime interrogation. Comme la formule demandant si quelqu'un s'opposait à un mariage, elle relevait d'un rite de pure forme.

— À vrai dire… Il y a un souvenir que j'envisageais de me réserver mais, après tout, autant étudier vos propositions le concernant.

Il fit mine de fouiller ses poches de veste, sous l'œil stupéfait de ses interlocuteurs, avant de plonger la main dans son pantalon en soupirant.

— Ouf. Il est là. J'ai cru un instant l'avoir perdu…

Il glissa sur la table un bout de tissu qui emballait un objet de la taille d'un poing de nouveau-né. Tous le fixèrent, médusés.

Ils restèrent ainsi muets un long moment ; puis, l'Antarctica écarta l'étoffe, révélant un joyau qui rentrait sans l'ombre d'un doute dans le palmarès des plus gros jamais extraits, avec près de trois mille carats… Les exclamations qui accompagnèrent cette apparition furent sans équivoque et, cette fois, leur empressement devint palpable et l'attente entre eux moins sereine.

Après des félicitations répétées à Mike, ils se retirèrent pour finaliser leurs offres.

Le braconnier jubilait.

Dans cet instant de joie, il songea à ses parents : des gens simples,

éleveurs en Nouvelle-Zélande, exploitant des terres héritées de leurs aïeux. Le chaos environnemental les avait acculés jusqu'à les contraindre à céder leur ferme à une grande multinationale dont les innombrables possessions foncières à travers le monde permettaient d'équilibrer plus ou moins la production d'une année à l'autre, selon la distribution des aléas climatiques sur le globe.

Un des plus anciens et des plus sombres souvenirs de Mike remontait à leur expulsion de la maison familiale : la tristesse dans le regard de sa mère le hantait encore, et l'huissier en costume noir aux traits sinistres qui s'était chargé de cette sale besogne demeurait pour lui l'incarnation de l'injustice des hommes. Par chance, ces ténèbres se voyaient compensées par l'espoir luisant dans les yeux de son père lorsqu'ils avaient obtenu l'autorisation d'émigrer à Scot-Town.

Mike avait été un enfant turbulent et un adolescent compliqué, source de beaucoup d'inquiétudes pour ses géniteurs tant en raison de sa faible conscience du danger que de son goût pour les jeux d'argent.

Avant même l'adolescence, à peine la famille installée sur le continent blanc, il passait ses étés à courir sur la glace et ses hivers à jouer aux cartes avec les autres gamins du secteur. Mike avait bien vite été heureux de vivre loin du reste du monde, comme retiré de sa folie. Il ne faisait rien pour se tenir au courant de ce qui se passait ailleurs. Ici, il était libre et en paix, le reste ne l'intéressait pas.

Son choix somme toute logique de devenir braconnier avait constitué une immense déception pour son père, qui gérait une petite activité de maintenance industrielle de serres agricoles et souhaitait lui passer le relais. Mais, pour Mike, une telle vie n'avait aucun sens : il aspirait à arpenter les espaces infinis et dénués de barrières, en quête des merveilles naturelles que recelait le dernier continent.

Il n'avait pas été à la hauteur de leurs attentes.

En ce jour, pourtant, ses parents auraient été fiers de lui, il en était sûr. Tous leurs soucis concernant son avenir se révélaient infondés.

Hélas, ni l'un ni l'autre ne serait témoin de son succès. Sa mère était partie la première. Malgré son amour pour son fils et son mari, la mélancolie et le climat austral avaient eu raison d'elle assez jeune. Elle aimait trop les forêts et les plantes. Elle ne s'était jamais faite à ces espaces stériles que son fils unique appréciait tant.

Son père, quant à lui, avait été victime d'un accident, bien des années plus tard, alors qu'avec un groupe de quinze hommes il tentait de porter secours à des habitants de Scot-Town qu'un effondrement localisé avait enterrés vivants. La fonte rapide de l'inlandsis côtier produisait des effets dévastateurs sur la résistance des premières infrastructures souterraines construites qui, autrefois, ne dégelaient

jamais. Le poids de glace diminuait, mais les infiltrations d'eau rongeaient tout… Mike se trouvait à ce moment-là en pleine estive, et il n'avait pas pu voir le corps ni assister à l'enterrement. L'un des pires regrets de sa vie, et le seul lié à son activité professionnelle.

Les yeux de l'Antarctica brillaient de larmes qui ne coulaient pas, son regard bleu pâle perdu dans les limbes du passé, dans la chaleur des bras maternels et l'admiration du simple courage quotidien de son père face à l'adversité de ce monde brutal, dans les détails innombrables à l'origine de son amour incommensurable pour sa terre d'accueil.

Il se sentait prêt à donner sa vie pour elle, si nécessaire.

Aujourd'hui, après bien des moments difficiles, non seulement son avenir matériel se voyait assuré, mais il offrait une chance à Jérémy de mettre son invention au service d'un avenir pour les hommes comme pour le mode de vie antarctica. Sa bonne fortune contribuait à générer un espoir là où il n'en existait plus. Il en était fier ; fier aussi d'avoir secouru le jeune homme, ce jour-là, au péril de sa propre existence.

Les marchands réapparurent enfin dans la pièce et remirent des enveloppes à Mike, qui les dépouilla une à une, n'en révélant rien mais prenant des notes rapides. Il comparait les propositions pour chaque lot et l'attribuait au plus offrant.

L'énorme diamant échut à l'acheteuse qui avait parlé la première. Un choix qui lui coûtait l'essentiel de ses ressources, et le seul qu'elle emportait, en théorie. Mike lui attribua néanmoins un sachet de petits cailloux bleus, malgré un prix inférieur à deux de ses concurrents. Il eut le plaisir d'une réaction surprise puis charmée, démontrant qu'elle savait qu'il s'agissait d'un cadeau pour le bon prix consenti au joyau d'exception.

Une fois chaque colis attribué, les négociations prirent fin. Mike venait d'engranger des dizaines de millions de nouveaux euros et des milliers de tonnes de crédits carbone. Il comptait en accorder dix pour cent à Jérémy pour sa contribution dans la mine au pied des monts Horlick et couper en deux le reste avec Maria. Sa façon de lui dire qu'il voulait partager sa vie.

Les acheteurs se levaient déjà pour les saluer.

Avant de les laisser filer, il fallait encore les convaincre d'évacuer Jérémy vers l'Union. Profitant de la bonne humeur générale, Mike lança à la volée.

— L'un d'entre vous pourrait-il embarquer mon ami dans un vol pour l'Europe – moyennant rémunération, évidemment ?

— D'ici ?

— Oui, vous sortez bien les cristaux. Ne me racontez pas que c'est à la nage…

Ils affichèrent des mines décourageantes.

— Plus maintenant, mon pauvre ami. Il y a bien trop de drones et de contrôles maritimes.

— Comment évacuez-vous les pierres, alors ?

— Par les villes et les vols légaux, je le crains.

— Mais c'est risqué avec le trajet, les douanes…

— Moins qu'avec les drones qui rôdent alentour ces temps-ci, et puis les douaniers sont mal payés donc peu regardants.

— Et les voleurs ?

— Ils savent qu'il n'est pas dans leur intérêt de s'en prendre aux nôtres.

Le jeune loup arborait un sourire flippant et un regard qui ne l'était pas moins.

— Donc, pas d'avion ?

La voix de Jérémy vrilla, amère.

Mike devina ses pensées : la COP suivait son cours en Europe… Plus question de peser sur son issue grâce au revêtement.

Leurs espoirs finissaient ici.

— Non, pas d'avion. Désolée.

Sur cette sentence irrévocable, les trois amis repartirent, englués dans des sentiments contradictoires. Ils se dirigèrent vers un bar avec la ferme intention de noyer leur détresse dans l'alcool et de lancer l'hivernage.

Jérémy renifla.

— Tout ça pour rien…

— On est en vie, et ensemble, c'est déjà pas mal.

— Et riches, ce qui ne gâte rien. Pour le reste, on va bien trouver une solution !

Mike enchaîna aussitôt en leur annonçant son intention de partager avec eux. Maria stoppa net et le fixa, stupéfaite. Elle allait répondre, mais les gens commençaient à s'agiter autour d'eux, et Mike demanda à un jeune homme ce qui se passait.

— Connectez-vous aux informations ! Les ONG prétendent qu'il existe une machine capable de réduire la concentration de carbone de l'atmosphère et de remplacer la production agricole de biomatériaux ; ici, en Antarctique ! Elles exigent une suspension des négociations, c'est inespéré pour nous.

Les trois amis se connectèrent immédiatement et Jérémy devint livide.

— P… Cette Juliane Servient a lâché le morceau en public. Ça craint !

— Vu les moyens déployés par nos poursuivants jusque-là, c'est une très mauvaise nouvelle. Mais nos ennemis savent déjà où nous nous trouvons, donc, bon…

— Nous ne sommes pas en sécurité. Pire : nous mettons Blanc Nassau en danger.

— Au moins, les conférenciers ont l'information pour le revêtement… comme le monde entier.

Mike tentait de rester optimiste envers et contre tout – avec le plus grand mal, cette fois,

— Mais sans preuve pour l'étayer, et désormais il est impossible que je les apporte…

À cet instant, un homme s'avança vers eux d'un pas décidé malgré un boitillement perceptible. Son regard brun était dur et son langage corporel celui d'un individu habitué à la violence.

Mike se contracta sur son fauteuil roulant, conscient de son incapacité à combattre. Une brusque envie de s'enfuir à toutes jambes s'empara de Jérémy. Maria se figea, prête à lutter si nécessaire.

Genève

En ce matin du troisième jour des débats, une foule dense occupait le vaste parvis situé devant le bâtiment compact du centre de conférence et les axes alentour. À l'avant du cortège, des hommes et des femmes de tous âges et conditions criaient de cesser de pousser. Mais les rues adjacentes débordaient de manifestants qui voulaient à toute force rejoindre la place et n'entendaient pas les protestations de ceux qui s'y trouvaient déjà.

Les premiers rangs s'écrasaient sur les barrières de sécurité protégeant le complexe.

Face à cette foule, les forces de l'ordre viraient nerveuses. La veille, elles avaient perdu deux des leurs, et cette journée s'annonçait pire encore. La fatigue gagnait les policiers. L'organisation et la combativité des groupuscules écologistes les décontenançaient.

Et voilà que ce gourou, cet Aabha Khan, décidait de s'exprimer une seconde fois et, à coup sûr, de jeter de l'huile sur le feu. Le gradé en charge de la sûreté de la COP sentait mal cette journée.

Loin de là, dans des locaux riches de centaines d'écrans et dotés de systèmes informatiques parmi les plus puissants du monde, le colonel Bernard, du renseignement intérieur de l'Union, contrôlait l'évolution de la situation dans les grandes villes européennes. Des dizaines d'inspecteurs scrutaient les images de vidéosurveillance en provenance des innombrables caméras implantées dans les rues, auxquelles s'ajoutaient les prises de vue continues des drones. Des IA les assistaient dans cette tâche en prétraitant les données afin de faciliter le travail des agents.

Leurs collègues en civil, noyés dans la foule, cherchaient à repérer les activistes pour leur implanter des nanos traceuses qui permettraient de les géolocaliser par la suite en toutes circonstances.

Le colonel écoutait aussi, par moments, les comptes rendus des interrogatoires musclés réservés aux écologistes radicaux interpellés les jours précédents. Pour l'instant, les lois antiterroristes ne s'appliquaient pas à eux, à l'exception du groupe revendiquant le meurtre de leurs collègues hongrois, ce qui n'empêchait pas ses gros bras d'avoir recours à des pratiques assez agressives : ils privaient de sommeil les suspects, les frappaient aussi, mais avec des techniques « douces », qui ne laissaient aucune marque.

Pourtant, malgré toute la technologie à son service et ce dépassement du cadre strict de la loi dans les « entretiens », le colonel Bernard ne disposait toujours pas d'informations précises sur la tête et

le fonctionnement opérationnel de ces mouvances.

Il soupira. Voilà des années qu'ils essayaient de les infiltrer, sans succès. Il fallait leur reconnaître un haut niveau de professionnalisme en matière de clandestinité. Les découvrir si nombreux et bien organisés – sans que personne ne s'en soit rendu compte – lui semblait inconcevable.

Les services se reposaient de manière inconsidérée sur les systèmes de surveillance automatiques ; ils se montraient trop sûrs de leur technologie. Certains groupuscules extrémistes exploitaient cette faiblesse et en profitaient pour échapper à leur maîtrise de la population. Ils comptaient pourtant parmi leurs objectifs prioritaires. À ce titre, les équipes du colonel disposaient de nombreux indics dans les organisations légales de défense de l'environnement. Mais placer un indic chez les radicaux ? Ils y échouaient à chaque fois.

La sûreté intérieure aurait dû être bien mieux renseignée qu'elle ne l'était. Le colonel s'étira ; il verrait bien ce que leur réservait cette nouvelle journée. Avec nonchalance, il distribua ses ordres et se mit en devoir de suivre le cours des événements.

Aabha Khan se tenait assis, silencieux. À ses côtés, Gita, son assistante et plus proche amie le fixait, les larmes aux yeux.

Le petit homme au regard profond se leva.

— Il est temps.

— Je t'en prie, n'y va pas, c'est trop dangereux… et tu le sais.

— Je sais que je dois leur parler. L'heure est grave : deux policiers sont morts hier. Il faut calmer toutes les parties, il faut apaiser les âmes, et je ne sais rien faire d'autre. Je dois aller leur parler. Si la situation s'embrase, le monde n'ira pas mieux, les hommes s'enfonceront encore plus loin et plus vite dans les ténèbres.

Il parlait de sa voix douce et ferme, déterminée

— Fais-le en holovision, alors ! Pourquoi t'exposer ? J'ai déjà eu très peur lors de ton intervention à Bangkok et de celle en ouverture de la COP, mais aujourd'hui, la rue est presque dans un état insurrectionnel. En plus, depuis ton dernier discours, les extrémistes religieux se déchaînent contre toi sur les réseaux sociaux… et tu t'en es pris directement aux industriels. J'ai un très mauvais pressentiment.

— Je sais. Mais ne t'inquiète pas : même la mort n'est rien. La vie est tout, nos actes sont le monde. Il faut que je monte sur cette estrade et que je m'exprime, je le sens. Si je dois y mourir, qu'il en soit ainsi. Mais je ne crois pas que cela arrivera ; il me reste trop à faire.

Aabha Khan serra son soutien de toujours dans ses bras avec énergie et tendresse. Rien ne lui apparaissait moins évident que sa survie en

cette journée, et la mauvaise conscience le consumait à force de feindre la sérénité devant elle. La peur avait bien prise sur lui en dépit de sa sagesse et de toute la lumière qu'il percevait en cet univers.

Il la fixa dans les yeux, et ses prunelles débordaient d'amour et de confiance.

— Allons, je dois y aller. Sinon, toute ma philosophie ne sert à rien.

Il se dirigea vers la sortie du bâtiment, trouvant refuge dans sa foi envers le cosmos.

Même s'il ne la voyait pas, il devinait les réactions de son amie : elle le regardait s'éloigner en priant tous les Dieux de l'univers de l'épargner, de ne pas ôter à l'humanité son joyau le plus pur. Même si elle savait qu'il l'aurait reprise pour affirmer que tous les joyaux se valaient. Mais, sur ce point, elle n'adhérait pas à sa doctrine. Il comptait à ses yeux bien plus que la majorité des humains réunis. Cet amour inconditionnel réchauffa la poitrine d'Aabha Khan alors qu'il grimpait vers le micro, face à la foule, le cœur battant la chamade.

Dans le QG des Greenblocks, Inès regarda le gourou émerger du centre de conférence, entouré d'une quinzaine de gardes du corps. Elle imaginait sans peine les snipers dans les hauteurs des immeubles environnants et les hélicoptères qui survolaient les lieux. Les équipes de flics déployées ce jour-là étaient bien plus redoutables que précédemment : plusieurs unités spéciales protégeaient le guide spirituel. De quoi faire de cette allocution celle de tous les dangers.

Inès se concentra tout en jouant par réflexe avec le piercing de sa langue. Il ne fallait pas mettre le feu aux poudres, pas aujourd'hui. Tout dérapage risquait de virer à la boucherie avec une foule si compacte et tendue face à une telle puissance de feu.

Elle consulta les autres groupes du collectif, et ils tombèrent d'accord pour se mettre en sourdine pendant vingt-quatre heures. Ce choix redorerait aussi leur blason auprès des populations après le dérapage de ces abrutis d'Eco-warriors à Budapest. Ils décidèrent ensemble de publier un communiqué de presse en ce sens. Ils n'avaient plus grand-chose à perdre : la plupart des politiques exigeaient le classement « terroristes » de toutes les organisations écologistes radicales non officielles, sans distinction… et merci à Sylvain et ses petits copains.

Aabha Khan s'arrêta un instant. Il atteignait le micro lorsque la nouvelle lui parvint. Comme beaucoup de gens sur le parvis, il poussa un soupir de soulagement.

En quelques secondes, les commentaires inondèrent les réseaux sociaux et les chaînes d'information continue, la plupart saluant cette décision. La tension qui flottait sur la place débordante de monde

baissa de manière perceptible.

Pour s'apaiser, Aabha inspira l'air avec lenteur, profondément, et le trouva chargé d'odeurs mêlées de sève montante et de fumigènes.

Après tout, la journée serait peut-être bonne ? Son intervention semblait ramener un peu de raison avant même de commencer. Il ressentait une grande foi dans l'humanité, malgré la quasi-certitude qu'un de ses membres lui ôterait la vie, un jour.

Des dizaines de caméras lui faisaient face, et la foule s'écrasait sur les barrières antiémeute à quelques pas devant lui. Il voyait la scène au ralenti.

Aabha sourit aux centaines de personnes agglutinées au premier rang. La certitude que le couperet ne tomberait pas aujourd'hui l'emplit soudain. Il faisait beau en ce mois de mars tirant sur son terme, et il leva les yeux au ciel pour saluer le printemps, radieux et chaud. Le tumulte céda peu à peu la place au silence, comme une vague reflue sur le sable. Seul le bruit des drones de police et de télévision vibrait encore dans l'atmosphère, ronronnement incessant au-dessus de la marée humaine.

Aabha Khan prit la parole.

Dans le centre de conférence, à quelques dizaines de mètres de là, les centaines de visages des participants à la COP, anxieux et épuisés, scrutaient les projections holos. Le départ de Juliane Servient causait de sérieux problèmes de logistique et d'organisation. Malgré tout, les discussions informelles avaient continué jusqu'à l'aube, et les débats officiels reprendraient sous peu dans les différents groupes de travail. Leur expression en disait long sur leur tension, et l'attente du discours de Khan piquait leurs nerfs à vif.

Dans les bureaux des lobbyistes, les *spin doctors* patientaient, concentrés, prêts à dicter leur communiqué en réaction si besoin pour retourner la tendance.

Anna Hébert rongeait son frein. Son équipe exerçait une pression d'enfer sur Duval pour qu'il passe du veto à l'abstention. Cet effort durait depuis des jours et s'appuyait sur divers moyens ; sans succès. Ils avaient fouillé sa vie privée pour ne trouver jusque-là ni maîtresse ni vice caché. Il devait pourtant bien en avoir ! Tout le monde dissimulait des failles, des perversions, quelque chose qui donne une prise… Il suffisait de le mettre au jour.

Anna ordonna à ses équipes de s'activer encore plus en ce sens. Elle redoutait les conséquences du communiqué de cette folle de Juliane Servient même si, au plan formel, grâce à l'intervention des juristes, ils avaient réussi à faire en sorte que les documents ne soient pas inscrits comme des pièces juridiques recevables. Par là même, les

arguments faisant référence à « l'éclairage de la décision » et à « la nécessité d'exploiter » devenaient caducs. Du point de vue légal, la victoire restait possible. À condition de faire plier Duval… Mais les populations, elles, saisissaient assez mal les subtilités du droit et, surtout, ne les acceptaient pas toujours. Les rangs serrés d'opposants un peu partout dans les grandes villes lui donnaient des aigreurs.

Pourvu que ce foutu gourou n'en rajoute pas une couche maintenant. Mais qu'attendent-ils donc pour le faire taire ?

Anna frotta avec frénésie la bague de sa grand-mère.

Le général Itaya Koshima referma le dossier qu'il parcourait tout en regardant Aabha Khan avancer sur l'estrade. La déclaration des écologistes radicaux lui apportait une réelle bouffée d'air frais. Il lui paraissait inévitable que la situation dégénère à la moindre étincelle. De fait, seul un miracle pourrait encore épargner à l'Occident des émeutes d'une ampleur inédite. Les manifestations les plus violentes se tenaient pour l'instant en Europe, mais l'Asie et l'Amérique, au nord comme au sud, n'étaient pas en reste. Le monde évoquait une cocotte-minute privée de soupape.

Rassuré pour l'instant, Koshima revint à sa préoccupation d'origine.

C'était ennuyeux, cette opération qui avait mal tourné en Antarctique. Un événement susceptible de leur porter préjudice. Une menace inacceptable, qu'il convenait de circonscrire une fois pour toutes. Facile à dire, complexe à exécuter. L'individu qu'ils traquaient bénéficiait de soutiens locaux, et la situation ne cessait de se compliquer. Itaya ne pouvait guère lancer une nouvelle intervention sans risquer de dévoiler l'existence de l'AATAT. D'autant moins qu'une telle stratégie sortait du cadre réglementaire, ce qui les exposerait encore plus.

À cinquante-neuf ans, dont trente passés au sein de l'Agence, Itaya Koshima, Américain d'origine japonaise, atteignait l'apogée d'une vie consacrée à la lutte contre le terrorisme. Il n'avait cessé de grimper les échelons de cette institution secrète, jusqu'à sa tête. Né dans une famille républicaine, il avait grandi au rythme des hymnes et des salutations au drapeau, et il tirait une grande fierté de son parcours.

D'ici quelques années, on le pousserait vers la retraite et cet avenir ne le réjouissait guère.

De sa place privilégiée, fort de sa large expérience, Itaya cernait avec précision les divers périls qui pesaient sur le mode de vie occidental et l'avenir de leur société. Malgré les coups de canif dans les institutions, l'Alliance transatlantique restait, à son sens, une zone de liberté, de démocratie et de justice, autant que faire se peut. Enfin, sur ce dernier point, il était plus réservé : disons qu'une loi plus ou

moins juste y était interprétée et appliquée, ce qui était déjà beaucoup mieux qu'en maints endroits de la planète. Les populations des Califats ou des blocs asiatiques ne bénéficiaient pas d'une telle chance, mais même là, il fallait relativiser.

Pour commencer, les médias et les populations parlaient du Califat comme d'une entité monolithique, ce qui relevait au sens du général Koshima d'une simplification abusive. Cette dénomination recouvrait en effet une multitude de peuples et de nations, très différents, parfois ennemis de longue date, fédérés uniquement par un intérêt et un ennemi communs. Leur unité de façade servait de rempart psychologique face aux alliances occidentales et asiatiques. Elle permettait aussi d'éviter que les différents courants internes ne s'étripent entre eux. Itaya appartenait au cercle des rares initiés conscients que, faisant fi de l'opinion générale, certaines zones sous contrôle du Califat prospéraient malgré le réchauffement climatique qui les affectait durement et l'embargo qui les étouffait depuis une éternité.

Les Califats mettaient tout en œuvre pour cacher leurs nombreuses dissensions. Ils travaillaient dans la durée tout en se faisant passer pour des djihadistes abrutis juste bons à se briser sur la Grande Barrière et la Légion ; aidés en cela par le fait que quelques pays minoritaires de leur zone d'influence vivaient dans ce type de culture. L'Iran, l'Asie centrale et le Maghreb, à l'inverse, renouaient avec un âge d'or sans que personne ne s'en rende compte en dehors de leurs frontières. L'Alliance y soutenait des mouvements d'opposition, grâce à lui, Itaya – le faiseur de rois.

La menace interne n'était pas moindre. Avec la pauvreté, le manque d'accès à l'éducation et l'absence de perspectives, les mouvements politiques et religieux extrémistes pullulaient. Il convenait d'y ajouter les écologistes, les anarchistes, les néocommunistes et bien d'autres…

Face à tous ces dangers, Koshima trouvait les populations occidentales trop angéliques. Bien sûr, la dégradation dramatique de l'environnement pesait sur tout. Sa culture familiale pour partie japonaise le rendait plus sensible que la majorité de ses concitoyens à l'équilibre de l'univers. Mais, en toute lucidité, l'Antarctique n'était pas le problème. Il n'y vivait presque rien, il fondrait quoi que l'on fasse, et il contenait de quoi alimenter l'industrie, la médecine et le développement pour des décennies. C'était certes un symbole important, mais bien moins que ses ressources. Il fallait être fou ou idiot pour ne pas s'en rendre compte.

Cependant, le citoyen occidental moyen affichait une culture générale, scientifique et politique peu développée et n'était pas à même d'appréhender la complexité du monde moderne selon lui.

Quant à la partie plus éduquée, celle qui disposait de quoi vivre et jouir de quelques luxes, elle restait scindée entre naïveté, utopie sociale et pragmatisme autocentré pour le maintien des petits avantages qui lui adoucissaient la vie.

Pour Itaya, l'Occident devenait mou et décadent, incapable d'évoluer, obnubilé par son nombril au point d'en négliger la transformation des menaces extérieures et intérieures. Heureusement, son organisation veillait : rempart contre la nuit obscurantiste de la dictature et de l'autoritarisme auxquels le terrorisme inclinait les démocraties.

Il en tirait une immense satisfaction. Il craignait aussi ce qui adviendrait après son départ.

Il repensa à l'opération en Antarctique, inquiet. Si cette aventure malencontreuse venait à être connue, leur belle organisation risquait fort de ne pas s'en relever. Or, sans l'AATAT, l'occident se retrouverait exposé.

Hors de question qu'un tel événement survienne sous son mandat et conclue sa carrière.

Perdu dans ses pensées et les volutes de fumée d'un authentique cigare cubain, il tentait de trouver une issue politique à la situation, mais rien ne venait, et son esprit divagua vers les terres australes.

Modifier les gardiens écologiques s'était révélé assez simple. Et riche d'enseignements, qui plus est. Il envisageait de développer cette technologie. Une fois reconfigurées, rendues furtives – seul leur déploiement avant l'invention des tissus caméléons expliquaient qu'elles n'en fussent pas équipées – et mieux armées, ces machines se transformeraient en de parfaits auxiliaires pour la Grande Barrière. S'il présentait bien les choses, leur usage ne tomberait pas sous le coup de l'interdiction d'utiliser des robots de combat autonomes. Après tout, il s'agissait d'opérations antiterroristes et là, tout devenait possible…

Comment cette évidence leur avait-elle échappé à tous depuis des années ?

Jusque-là, c'était la seule bonne chose à ressortir de cette affaire pourrie.

Tout en écoutant distraitement Aabha Khan débuter son allocution, Itaya observa le jardin par la véranda. Le vent emportait dans les airs les pétales de cerisiers, très en avance cette année. Ils tournoyaient, immaculés, formant un ballet aérien léger et harmonieux.

Ce spectacle créa un déclic chez Koshima. Il ralluma son cigare cubain, profita des dernières bouffées puis, suivant son inspiration, se plongea dans le travail. Il aimait les plans à effets multiples, comme un coup de billard à plusieurs bandes. Celui-là s'imposerait comme un

modèle du genre.

Au bout du compte, ce bourbier déboucherait peut-être sur plusieurs conséquences positives. Restait à convaincre ses élus de tutelle de l'existence d'une organisation indépendantiste en Antarctique et à affiner les détails.

Le discours d'Aabha Khan formait un bourdonnement lointain en arrière-plan de ses cogitations.

Juliane observait dans un brouillard médicamenteux la montée sur scène du leader spirituel. Elle s'accablait de culpabilité. La police l'avait libérée car elle n'avait commis aucun crime. Elle ignorait, de fait, l'origine exacte des dossiers, et la diffusion qu'elle leur avait donnée se limitait à un serveur sécurisé. On ne pouvait pas retenir grand-chose contre elle à part la faute professionnelle… et humaine vis-à-vis de Charles.

Cette dernière écrasait la fonctionnaire de tout son poids. N'en était-elle pas venue à trahir tous ses idéaux, toutes ses luttes, son seul proche ?

Elle ne savait plus, une confusion infinie noyait son esprit.

Elle se demanda si elle ne devait pas abréger ses jours, puis se souvint que son corps s'en occupait déjà – paramètre qui avait sans doute joué dans la clémence de la justice. De plus, elle voulait connaître la décision des conférenciers pour l'avenir de l'Antarctique. Savoir si son sacrifice avait un sens. Quoi qu'il en coûte. Pour cela, il fallait tenir bon, encore un peu…

Aabha Khan commençait son discours.

Au moins, on lui devait ça, à elle. Et Duval tenait bon. Tout espoir n'était pas perdu.

Elle s'accrochait encore aux mots, malgré les divagations de son esprit, lorsque Aabha Khan en vint à sa conclusion. Il ruisselait de charisme.

« Je vous supplie de ne pas sombrer dans la violence. Les enjeux sont immenses, mais nous devons avoir foi en nous et en l'univers, ainsi que dans les femmes et les hommes réunis pour décider de l'avenir de l'Antarctique. J'ai eu l'honneur d'exprimer mon point de vue à ce sujet. Aujourd'hui, je viens vous demander de manifester en paix. Réconcilions-nous ! Je vous propose de nous recueillir. Faisons un grand calme, plutôt qu'un grand bruit, pour rappeler à nos décideurs le silence qui régnera sur terre si la vie en disparaît. »

Chez les manifestants l'agitation refluait, certains cherchaient à s'agenouiller. Sur l'estrade, Aabha Khan joignit les mains devant sa poitrine et pria en silence on ne savait quel Dieu.

Jamais Aabha ne s'était senti à ce point lui-même et à sa place qu'en cet instant : une harmonie insondable l'habitait. Il accomplissait son destin, et tout son être le lui affirmait.

En cette seconde de communion profonde, parcelle d'éternité baignée de lumière printanière, sans que rien ne le laisse présager, la balle traversa sa tête, projetant des fragments de cervelle et de boîte crânienne sur les agents qui l'entouraient.

Le coup de feu claqua dans le silence, au même instant, presque en retard.

Après une seconde de stupéfaction jaillit un cri collectif unique, suivi dans l'instant d'un chaos sans nom ponctué de tirs.

Les snipers ripostaient, si bien que les détonations claquèrent avant même que le corps mutilé du gourou ne touche terre. Gita hurla en se précipitant vers lui alors que les gardes du corps tiraient déjà sa dépouille à l'abri.

Les policiers resserrèrent les rangs tandis que la foule incrédule manifestait son désespoir et sa peur en vociférant. Très vite, sa colère se déchaîna, et certains tentèrent de fuir les lieux.

La panique submergea la masse, et il devint bientôt évident que le décompte des morts par étouffement et piétinement pèserait lourd dans le bilan quotidien.

Les journalistes des chaînes d'informations, surexcités, commentaient l'événement en direct en repassant en boucle l'image en gros plan de l'homme frappé à la tête par un projectile, tout en invitant les âmes sensibles à ne pas regarder et les parents à écarter les enfants de l'écran. Ils estimaient unanimement qu'il existait peu de chances qu'Aabha Khan survive, même s'il était en route vers le meilleur hôpital genevois. Les experts et les chroniqueurs intervenaient en direct, c'était du pain béni pour eux.

Dans le QG des Greenblock, Inès resta sans voix un long moment. Puis Modeste, le Burkinabé du groupe, la secoua pour la tirer de sa stupéfaction.

— Inès, on a besoin de tes ordres. Tous les blocks demandent ce qu'ils doivent faire. C'est les services secrets qui l'ont buté, ou les industriels. C'est sûr. On doit réagir !

Qui d'autre ? Qui d'autre pouvait vouloir tuer Aabha Khan ?

Nul coupable hormis le pouvoir en place, politique ou économique… Cette réponse réflexe qui cadrait si bien avec ses convictions s'imposa à son esprit. Une tristesse, puis un désespoir sans fond semblèrent creuser un trou dans son âme.

En cet instant fatidique, dans le vacarme infernal des cris appelant à

une réponse cinglante, la colère qu'elle bridait depuis toujours brisa ses chaînes. La modération disparut.

Elle vengerait ce crime abominable.

Que s'avance une journée rouge et noir !

Inès observa les écrans holos, comme dans un brouillard. Quelque part dans son cerveau, une alarme clignota, sa raison tenta de l'alerter, mais elle ne parvint pas à émerger de la confusion émotionnelle née de l'épuisement et du dégoût. Elle cracha ses instructions.

Aussitôt, des microdrones se déployèrent au-dessus des manifestations.

Des centaines de militants enfilèrent des cagoules, déployèrent des armes qui, une minute plus tôt, ressemblaient à des accessoires de mode, merci aux matériaux à mémoire de forme.

Des cocktails Molotov sortirent des sacs, des barres de fer soulevèrent des pavés…

Inès bouillonnait de colère. À vrai dire, elle ne se contrôlait plus. Même sa longue pratique des arts martiaux ne parvenait pas à contenir la rage qui la dévastait. Ses émotions la débordaient comme un barrage cède à une crue, d'un coup, sans pitié ni concession, emportant tout par morceaux : rationalité comme espérances. Ses bras et ses jambes tremblaient, elle serrait les poings à s'enfoncer les ongles dans la chair ; et son visage évoquait la statue d'un dieu vengeur.

Très vite, à Genève, la police débordée recula et les manifestants menacèrent de pénétrer dans les locaux du centre de conférence. Déjà les barrières s'effondraient sous la pression de la rue. Les forces spéciales entrèrent alors en action et ouvrirent le feu à balles réelles pour couvrir les flics en déroute et faire refluer les opposants.

Trois morts, fauchés net.

Avec les blessés, les victimes se comptaient par dizaines…

Le visage d'Inès prit une teinte blafarde. Elle semblait ailleurs, comme hors d'elle-même : un ressort venait de se briser dans son être. Après l'absurdité de la tentative d'assassinat d'Aabha Khan, les images de jeunes gens terrassés par les forces de l'ordre… C'était trop.

La rage se mua en une haine froide.

Elle claqua de nouvelles consignes. Elle ne laisserait pas tirer sur la foule et ses blocks bien-aimés sans riposter. Ils voulaient la violence, ils allaient l'avoir !

Elle lâcha la bride aux blocks armés. Ceux-ci ne devaient pourtant s'activer qu'en cas d'exploitation de l'Antarctique. Ce n'était pas le cas, mais la jeune femme se fichait bien des principes établis en cet instant.

Ce faisant, elle entrait en guerre.

En une seconde, elle devint terroriste, et des milliers de militants avec elle.

Mais, à ce moment-là, plongée dans une transe guerrière et désespérée, ces considérations lui échappaient. Elle ne le réaliserait que plus tard. À ce stade, elle n'avait conscience de rien. Telle une Némésis inflexible, elle déchaînait la colère écologiste sur les villes européennes.

En tant qu'activiste expérimenté, Manuel en avait vu pas mal, mais le spectacle sous ses yeux dépassait tout. Il n'oublierait jamais le visage d'Aabha Khan explosant sous l'impact à quelques mètres de lui.

Un jeune homme à ses côtés reçut un projectile dans le ventre et hurla de douleur, tombant et se tordant au sol dans un flot de sang couleur grenat. Des gens se précipitèrent pour le secourir et l'entraîner vers l'arrière.

Manuel, non. Il contre-attaqua, obéissant aux injonctions d'Inès avec une joie sauvage.

Des tirs fusèrent de la foule vers les policiers, et le chaos s'accrut encore. La fumée envahit la place. Des grenades volèrent en direction du bâtiment officiel.

Manuel, plein de hargne, s'en donnait à cœur joie. Une grande partie des gens partageait sa rage et un plus grand nombre encore pleurait. D'autres se réjouissaient, car ainsi est fait le monde.

Dans les bureaux de l'AATAT, Itaya resta bouche bée devant l'holovision. Il savait avec certitude qu'aucun pays de l'Alliance transatlantique n'avait ordonné ce meurtre, du moins pas par les canaux des services secrets, sinon il en aurait eu vent.

L'humanité venait de perdre un grand homme – il n'imaginait pas que le gourou survive à une telle blessure.

Même s'il ne partageait pas les opinions d'Aabha Khan, loin de là, Itaya lui reconnaissait une grandeur d'âme et un courage physique indéniables. À chacune de ses interventions publiques, il risquait sa vie, et un esprit pareil en avait forcément conscience. Le guide spirituel conservait son pacifisme malgré son évidente lucidité, ce qui rassurait parfois le général Koshima sur le genre humain. Même si le monde ne connaîtrait jamais la paix et qu'une utopie fraternelle comme celle visée par Khan ne méritait pas que l'on y consacre du temps.

Les messages des présidences de l'Alliance pleuvaient sur sa connexion neurale, et il formula en vitesse un communiqué pour leur répondre. Il y joignit la note qu'il venait de terminer : la mort

probable du leader altermondialiste ne changeait rien à son plan. Même si elle risquait d'accentuer les émeutes. De toute façon, il en découlerait à présent des insurrections.

Il conclut son message avec cette opinion et l'envoya aux dirigeants des pays membres de l'AATAT. Le dossier existait en deux versions plus ou moins complètes, l'une pour les nations majeures, l'autre pour les mineures. Le statut de chaque pays, à l'exception des USA, pouvait varier selon les sujets considérés. Qui décidait de cette importance relative ? Eh bien, in fine, lui et lui seul ; et cela contribuait à son immense pouvoir.

Dans les locaux de la sécurité intérieure, le colonel Bernard observait les combats. Ses hommes avaient déjà réussi à marquer plusieurs dizaines de militants avec des nanos traceuses.

La violence de la riposte des activistes les ferait classer terroristes dans les minutes ou les heures à venir, et il aurait alors enfin les moyens matériels et juridiques nécessaires pour les briser. Il s'en réjouissait.

Dans son appartement, Juliane avala la totalité de sa boîte de somnifères en espérant ne jamais se réveiller de ce cauchemar. Oui, on lui devait la présence d'Aabha Khan aujourd'hui. Malheureusement.

À l'Élysée, le Président Duval pleurait pour de bon. Il admirait Aabha Khan. Celui-ci lui évoquait un roc de clarté battu par la mer sombre et déchaînée des désirs humains. D'une certaine manière, il entretenait l'espoir d'une transcendance, et cette lumière l'aidait, lui, malgré les tentations innombrables du pouvoir, à conserver des valeurs, à rêver d'une société meilleure et d'un avenir pour leurs enfants. Il se battait de son mieux, encore aujourd'hui, pour faire tendre l'organisation sociale vers un modèle plus juste. Vingt années de politique avaient pourtant fait de lui un pragmatique sans grandes illusions.

Le premier choc passé, il contacta les services secrets. La sécurité intérieure française, celle de l'Union et aussi celle de l'Alliance. Il tempêtait. Qui se cachait derrière cette tentative d'assassinat ignoble ?

Duval se mit à dicter un communiqué.

À peine une minute plus tard, il reçut une neurcom. Le message et le rapport associé portaient l'empreinte authentifiée de Koshima en personne. Duval les lut aussitôt. Dans le premier, il découvrit que le général reconnaissait tout ignorer de cet attentat avant qu'il ne se produise. Ils s'étaient laissé surprendre, ce qui nécessiterait une analyse des causes pour y remédier, du propre aveu du militaire. Dans l'immédiat, des enquêtes internes étaient initiées sur ce point, aussi bien que des externes pour la recherche des auteurs de ce crime.

Le second document portait sur la situation de sûreté générale.

Duval en finissait la lecture, blême, lorsque, sous ses yeux, les manifestants ripostèrent à l'arme de guerre contre les forces de l'ordre. La colère céda la place à la consternation. Les écologistes ne respectaient pas leur parole. Bien pire, ils sombraient dans la violence absurde. Ce qui pénaliserait leur cause… et la sienne. Comment pourrait-il les soutenir à présent ? Une détresse profonde le gagna.

Il renonça à sa première déclaration pour en débuter une bien différente.

Une fois celle-ci validée, il se laissa aller à avaler une dose de *flying circus* – un stimulant illégal. La molécule lui permettrait de continuer à travailler. Or, malgré l'épuisement, il comptait creuser le mémo de Koshima au sujet de ce mouvement indépendantiste en Antarctique, et le temps jouait contre lui.

LIVRE II

Après la COP : vive l'Antarctique libre

Antarctique
- Blanc Nassau -

Jérémy parvint tout juste à ne pas s'enfuir. Mike agrippa ses accoudoirs, impuissant, et Maria se prépara à coller un direct à l'homme qui fonçait vers eux, lorsqu'il stoppa net, à un mètre de distance.

Il parla d'une voix ferme et grave. Ses yeux marron luisaient d'un éclat métallique, rivés dans ceux du généticien mais surveillant ses deux acolytes en même temps.

— J'aimerais vous parler, c'est important.

— Qui êtes-vous ?

L'inconnu regarda autour de lui. Des clients circulaient en tous sens, agités par les nouvelles. Le bruit de fond du bar, au-delà des quatre-vingts décibels, rendait toute conversation difficile. Il désigna un emplacement à l'écart.

— Mon nom n'a pas d'importance, mais je travaille pour un soutien de M. Garth.

Il fixa Jérémy une nouvelle fois, laissa planer un court silence comme pour observer la sidération de ses interlocuteurs, puis reprit.

— Même si ce dernier ignore tout de cet appui, Dieu sait s'il en a besoin. Vous n'avez rien à perdre et nous sommes en public. Alors, qu'en dites-vous ?

Les trois compères se dévisagèrent. Jérémy ne cachait ni sa stupéfaction ni sa peur ; Maria portait sa suspicion sur son visage comme un étendard.

Finalement, tous deux se tournèrent vers Mike, qui haussa les épaules.

— Écoutons toujours.

Ils suivirent l'homme qui boitait légèrement jusqu'à une table isolée.

— Vous buvez quoi ? Je vous invite.

Maria lui lança un regard torve.

— Est-ce bien nécessaire ?

— L'urgence ne doit pas nous empêcher de profiter d'un bon verre, selon moi.

Un sourire se dessina sur le visage de l'individu sans parvenir à adoucir ses traits.

Ils commandèrent des Icebergs, une spécialité locale à base d'algues

distillées censée rappeler la vodka et servie sur un lit de glace multimillénaire pilée. Le silence pesa jusqu'à ce qu'un serveur empressé leur apporte leurs verres : des bocks couverts de givre. À ce moment, leur visiteur mystère reprit à voix basse.

— Vous pouvez m'appeler Rob Martin. Et vous, comment dois-je vous appeler ?

— Peu importe, dites ce que vous avez à dire et finissons-en !

Fidèle à son habitude, Maria allait au but.

Jérémy n'avait pas envisagé de se créer une fausse identité, mais avec l'entrée en matière de l'étranger, cette étape lui parut soudain indispensable, bien qu'insuffisante du fait des dispositifs de reconnaissance faciale. Au moins, à sa connaissance, personne n'avait d'échantillon de son génome. Il ne risquait donc pas l'identification automatique par nanomachine préleveuse. Son manque de prévoyance et sa naïveté lui sautèrent à la figure. Des tics nerveux le traversèrent.

Devant leur mutisme, l'homme poursuivit.

— Je comprends. J'ai une offre à faire à Garth. Une proposition qui lui permettrait de quitter l'Antarctique. Peut-être cette possibilité l'intéresse-t-elle ?

Ses yeux scintillaient, aiguisés comme des couperets.

Le chercheur s'emballait déjà mais, à voir leur tête, Mike se demandait en échange de quelle contrepartie et Maria, elle, se tendait à craquer.

— Voulez-vous que nous en parlions… ailleurs, à la réflexion ?

Le trio d'amis se trouvait soudain beaucoup plus enclin à cette idée. Ils acquiescèrent et avalèrent cul sec leurs cocktails. Le groupe se rendit au logement loué par Maria depuis leur arrivée, et Rob Martin se lança.

— Je n'irai pas par quatre chemins, car le temps presse. Une organisation on ne peut plus puissante est aux trousses de Garth ; celle-là même qui a détruit le laboratoire de Wisenstein.

— Quelle organisation ?

L'idée de connaître le fin mot de l'histoire faisait baver Jérémy et les deux Antarcticas tout en leur collant la chair de poule.

— Le savoir n'améliorera en rien votre sécurité et vous condamnerait même tous à mort. Disons que c'est une structure à la fois officielle et officieuse. Une de celles dont on évite de se faire une ennemie. Elle ne vous lâchera pas.

L'homme laissa l'information agir comme on infuse un sachet de thé.

— À l'inverse, les personnes pour lesquelles je travaille vous ont déjà sauvé la vie. Je peux le prouver si vous voulez. Cela vous aidera peut-être à réfléchir ?

Maria l'interrompit.

— Le drone, c'est vous qui avez piraté le drone !

— Je n'ai pas de certitude là-dessus. J'étais déjà sur zone, je pense. Mais c'est très possible, je peux vérifier sous quelques heures.

— C'est inconcevable. Je n'ai pas eu le temps de voir la nationalité de l'engin, mais qui peut hacker une des plus grandes puissances militaires du monde, quelle qu'elle soit ? Et si ce n'est pas vous…

Jérémy grimaça en se rappelant qu'il était possible que ses poursuivants veuillent le capturer vivant.

Mike lâcha sur un ton d'outre-tombe :

— Vérifiez, oui, s'il vous plaît.

— Je pose la question de suite. En attendant, je vais vous montrer ce à quoi vous avez échappé.

Leur allié autoproclamé activa un enregistrement holo depuis son implant via le système relais qu'il venait de poser sur la table.

On y voyait le commando des forces spéciales en train de s'installer en embuscade sur leur route.

Les Antarcticas regardaient avec attention, estomaqués, lorsque la folie guerrière se déchaîna.

La projection prit fin sur le visage de la militaire décédée qui était parvenue à blesser le redoutable Rob Martin. Un lourd silence planait dans la petite pièce, accompagné d'une odeur de sueur aigre.

Tout en les laissant assimiler ce qu'il venait de leur montrer, John frottait sans s'en rendre compte le pansement sur sa cuisse, où douze nouvelles étoiles étaient venues compléter la spirale qui ornait sa jambe. Depuis toujours, et à l'inverse de la plupart des vétérans, il se tatouait de la sorte pour se rappeler ceux qu'il avait arrachés à ce monde – le prix de sa vie – et non pour démontrer sa puissance. Il écarta de ses pensées la plaie en voie de cicatrisation, celle dont il avait dû extraire la balle de la militaire. Retrouver un état de forme correcte lui avait coûté près d'une semaine et il avait craint de perdre sa cible, mais la chance lui souriait.

Maria se ressaisit la première.

— Je savais qu'un largage avait eu lieu, et je me doutais bien qu'une équipe avait été parachutée. Je croyais l'avoir semée. Connor la cherche en ce moment même…

— Je doute qu'il trouve quoi que ce soit. Ces gens-là ne laissent pas

de traces derrière eux.

À l'entendre, elle eut froid dans le dos.

— Et puis, je ne veux pas vous vexer, mais même au mieux de votre forme, dont vous êtes loin, vous ne faites pas le poids contre une telle équipe. Question de matériel et d'expérience. La prochaine fois, ils vous sortiront le grand jeu, et ils ne se laisseront pas surprendre.

Maria hocha la tête en signe d'assentiment. Elle comprenait mieux le calme qui régnait depuis leur arrivée à Blanc Nassau. De toute évidence, ils le devaient à cet homme. Mais ce constat l'ennuyait et devait irriter Mike : ils lui étaient redevables.

— J'imagine qu'on vous doit des remerciements.

— Pas à moi, non. Je ne fais que mon job.

Le soldat fixa Jérémy :

— Je peux te faire quitter ce continent hostile pour t'installer en Europe, où tu disposeras des meilleures technologies et de ressources financières considérables. La contrepartie, bien sûr, c'est la cession des droits de propriété intellectuelle à mon client. Il deviendra donc le seul décideur quant à l'avenir de ce que tu produiras, quoi que ce soit.

À ces mots, Maria perdit son sang-froid.

— J'aimerais bien savoir qui vous paie ! Les recherches dont vous parlez, ce ne sont pas celles qui concernent le revêtement, n'est-ce pas ? Alors, pour qui travaillez-vous, pour quelle organisation terroriste ou écologiste radicale ?

Maintenant que Jérémy était entré dans la sphère de ses intimes, elle cherchait à le protéger, et puis toute idée de modification de l'humanité l'ulcérait. Elle redoutait que le généticien, candide comme il l'était, ne remette son invention entre de mauvaises mains en toute bonne foi. Ces deux sentiments s'affrontaient en elle et ne l'aidaient guère à se maîtriser.

— Aucune. Je peux vous assurer que mon employeur n'est classé terroriste par aucun état et n'est pas particulièrement écolo. C'est une structure tout à fait légale. Mais je ne suis pas autorisé à vous révéler son nom, pas même à toi, Jérémy. Il te dira tout ça lui-même.

Il leur laissa un moment pour assimiler. Puis, il posa les mains à plat sur la table et recula le buste, lassé.

— Tombons les masques. Mon vrai prénom est John et je suis mercenaire de métier. Je ne peux pas vous en dire plus. Jérémy, c'est à toi de choisir. Mais ne traîne pas : ils ne tarderont pas à intervenir à nouveau, et je ne pense pas réussir à les surprendre deux fois.

Les trois Antarcticas s'éloignèrent pour un court aparté.

— Jérémy, je t'en prie, n'accepte pas. Tu ne sauras même pas pour qui tu travailles, c'est bien trop dangereux de confier tes recherches à n'importe qui.

— D'un autre côté, est-ce que j'ai le choix ?

— Nous pourrons te protéger ici, loin de tout

Maria lui serra les mains.

— Non. Bien sûr que non ; et tu le sais ! La vidéo de… John le démontre. Je ne fais que vous mettre en danger. Je dois partir. Y compris pour mettre à disposition le revêtement. C'est notre seul espoir de rétablir un semblant de climat stable. Et je dois au moins à Salomon et à l'équipe d'y arriver. Tout le reste est sans importance.

— Mike, dis-lui !

Mike hésita.

— Je crains qu'il n'ait raison. La meilleure solution est sans doute de partir avec ce mercenaire. C'est le seul moyen de sauver le revêtement et peut-être nos conditions de vie ici, par la même occasion. Pour le reste… j'ai confiance en Jérémy.

Une lueur de doute traversa pourtant son regard comme une étoile filante dans le ciel d'août. Maria rendit les armes.

Ils firent part de leur décision à John.

— Alors c'est entendu. Jérémy, tiens-toi prêt, je te ferai signe quand l'avion sera là. Dès demain, j'espère. Je ne vous dérange pas plus, vous avez sûrement des tas de choses à vous dire avant le départ.

Les trois amis passèrent la soirée ensemble. Ils fêtèrent la joie d'être en vie, la vente mirobolante de Mike et leur séparation prochaine. Maria fut presque obligée de jouer quelques morceaux, poussée par le public. Au bout du compte, ils finirent complètement soûls dans les bras les uns des autres, confrontés à un mélange de joie et de nostalgie.

John, quant à lui, espérait vraiment parvenir à quitter Blanc Nassau dès le jour suivant, car l'AATAT ne manquerait pas de se manifester encore, et sous peu. Renouveler son exploit militaire ne lui semblait pas acquis, surtout sans effet de surprise et avec un civil dans les pattes.

***

Le lendemain, Jérémy se leva tard. Il n'avait dormi que quelques heures et accusait une sérieuse gueule de bois. Il resta assis sur le canapé, dans un état vaseux avancé, pensif. Il se demandait qui envoyait John, lorsque Mike entra, en caleçon, boitant bas et les traits tirés.

Ils burent un café biosynthétisé en silence, l'esprit embrumé par l'alcool. Le braconnier de minéraux transmit à son protégé les coordonnées et les codes bancaires du transfert de fonds qu'il venait de réaliser auprès d'une banque off-shore de MacMurdo, l'une des villes antarctiques située en territoire néo-zélandais qui appliquait les principes de tous les paradis fiscaux de tous les temps, jouant sur les vides juridiques et le flou des législations internationales.

— Te voilà à l'abri du besoin, mon ami. Avec plusieurs millions de nouveaux euros et un paquet conséquent de crédits-carbone. De quoi donner corps à tes rêves. Mais promets-moi de ne pas déconner avec ton truc, là. Détruis-le.

La gorge nouée de Jérémy laissa à peine passer la réponse.

— Merci, je ne pourrai jamais te remercier à la hauteur de tout ce que tu as fait pour moi.

— C'est naturel. Je ne laisse personne mourir seul dans le Grand Blanc, c'est contraire à toutes nos traditions antarcticas, et tu sais combien j'y suis attaché. Sache que je ne le regrette pas. Tu es un type bien, même si tes lubies sont complètement dingues et… dangereuses, c'est une belle utopie. Quant à sa réalisation, comme beaucoup de rêves de société meilleure, elle pourrait très mal tourner. Souviens-toi bien de ça dans le futur. Pour l'argent, tu l'as mérité par ton travail. Si tu veux me remercier, réussis ta mission et commercialise le revêtement.

Jérémy acquiesça.

— Je n'ai personne de plus cher que toi et Maria en ce monde. Vous êtes comme ma famille désormais, et cette course à travers le Grand Blanc restera gravée à jamais dans ma mémoire. Sans votre aide, toute chance de réussite serait déjà perdue. Et puis, grâce à vous, j'ai changé. Je ne sais pas encore très bien en quoi, mais en mieux, ça je n'en doute pas.

— Il faut dire que cette saison était mémorable…

Mike bougea son épaule neuve qui semblait bien partie pour guérir, même s'il lui faudrait des mois pour se remettre totalement. Il tendit au généticien une boîte gainée de velours.

— Tiens. Avec Maria, nous souhaitons t'offrir ce souvenir ; au cas où tu déciderais un jour de te marier… C'est tout le mal qu'on te souhaite !

Jérémy l'ouvrit, ému au point d'en trembler. Il y découvrit deux petites bagues d'or blanc, chacune ornée d'un diamant de poids modeste mais de taille et de teinte parfaites, l'un orange, l'autre bleu.

— C'est splendide, Mike ! Merci.

Il le serra contre sa poitrine, un fait rarissime dans sa vie où les contacts étaient exceptionnels.

— Ce n'est rien, je suis multimillionnaire, tu te rappelles ? C'est Maria qui les a dessinées. Elle a bien meilleur goût que moi.

Ils se sentaient si gênés par l'intensité de leurs émotions qu'ils regardèrent bientôt ailleurs, l'un comme l'autre. Alors que le silence s'installait entre eux, ils entendirent de l'agitation dans le couloir : des gens criaient. Les deux compagnons s'empressèrent de sortir pour interroger les passants, au moment où Maria émergeait de la chambre, encore groggy des excès de la nuit.

— Que se passe-t-il ?

Un attentat ciblant Aabha Khan le laissait mort ou blessé. Des émeutes éclataient partout dans le monde. Le rapport de forces basculait vers l'inconnu.

Genève

La fumée s'infiltrait jusqu'au cœur du centre de conférence. À l'extérieur, le gouvernement suisse avait déployé l'armée en renfort pendant la nuit pour contenir les manifestants. Le bilan restait incertain à cette heure.

Anna Hébert regarda par la fenêtre. Les affrontements perdaient en intensité, mais il ne s'agissait que d'une trêve. Les activistes effectuaient un repli tactique pour se reposer un peu. Elle se connecta à une chaîne d'information. En découvrant les dernières actualités, un sentiment de stupéfaction et d'horreur l'emporta : les hôpitaux genevois croulaient sous les blessés. Les morgues ne parvenaient plus à accueillir tous les corps, et on réquisitionnait des entrepôts frigorifiques pour compenser.

Les commentateurs évoquaient des centaines de victimes, principalement dues aux mouvements de foule. Il s'agissait pour l'essentiel de jeunes manifestants ; « d'écoterroristes », comme les dénommait à présent toute la presse.

Anna ne comprenait pas leur rage. Son unique expérience militante remontait à l'époque de ses études. Elle avait adhéré et contribué de façon active aux actions menées par l'association étudiante de son école de management pour promouvoir la parité dans la vie professionnelle. Mais la tournure gauchiste et anarchisante du mouvement l'en avait vite éloignée. En dehors de l'inégalité des genres, qui menaçait ses ambitions, elle était libérale et ne croyait en aucun cas qu'un autre système fût possible ou, tout du moins, meilleur que celui en place.

Les derniers événements fragilisaient la position des écologistes radicaux, unique point positif de leur tournure tragique. Du grain à moudre pour les forces conservatrices. Anna les considérait dangereux depuis toujours et, désormais, la majorité de la population partagerait cette opinion.

Cette pauvre Juliane Servient aurait mieux fait de s'abstenir. Sa tentative de déstabilisation de la COP virait au fiasco ! Elle coûtait à la fonctionnaire sa carrière, pour rien.

Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête ?

Juliane Servient la décevait, surtout au regard de la haute estime qu'elle lui accordait jusque-là. À sa place, Anna n'aurait pas survécu au déshonneur d'une telle série de désastres.

Alors qu'elle se perdait dans ses réflexions, un flash spécial tomba :

Aabha Khan venait de succomber à ses blessures.

Aussitôt, les chroniqueurs se déchaînèrent, et une pluie de commentaires déferla sur les réseaux sociaux.

Ce décès pouvait s'interpréter comme un avantage aussi bien que comme un inconvénient pour elle et ses soutiens. La conférence échapperait à l'influence du gourou, mais il existait un risque qu'il soit érigé en martyr de la cause. Sa disparition permettrait de mieux le regretter, alors que, de son vivant, il constituait une source d'irritation et de gêne ; un gratte-cul. De quoi contrebalancer le bénéfice tiré de la violence des défenseurs de l'environnement les plus extrémistes.

En tout état de cause, Aabha Khan resterait désormais dans l'histoire, ce qu'il souhaitait sans doute. L'identité du commanditaire de cet attentat s'avérerait déterminante pour la suite des événements.

La dirigeante d'Enermer se concentra sur le reportage, qui traitait justement de l'avancée des investigations policières concernant l'auteur présumé du meurtre. Elle se doutait qu'on ne découvrirait jamais la vérité.

Selon le journaliste, pourtant, l'enquête progressait à grands pas. Le tireur avait été neutralisé. Les recherches visant à établir son identité suivaient leurs cours, et de plus amples informations étaient attendues dans la soirée.

À en croire les premières fuites, il s'agissait d'un loup solitaire. Évidemment. Du Lee Harvey Oswald remâché… Rien de bon pour l'opinion publique, et de quoi alimenter les arguments des groupuscules complotistes.

Les nouvelles enchaînèrent sur les déclarations en direct de nombreux élus, lesquels vilipendaient la violence des manifestants radicalisés. Tous renvoyaient à la procédure en cours plutôt que de spéculer sur les responsables de l'assassinat d'Aabha Khan et appelaient au calme en sa mémoire.

Les politiciens s'offusquaient que les mouvements extrémistes n'aient pas tenu parole et, pour la plupart, leur imputaient la responsabilité pleine et entière du massacre de la veille, appelant les gouvernements à les inscrire en urgence sur la liste des organisations terroristes.

Parmi les analystes des médias et au sein des ONG légales, les discours étaient plus nuancés. Ils soulignaient les manquements de la police et l'usage abusif de la force, en particulier par les unités spéciales. Certains osaient réclamer une commission parlementaire pour juger de la conformité de leurs actions. Les partis au pouvoir, quel que soit leur bord, répliquaient en faisant valoir les près de trente vies humaines perdues dans les rangs des services d'ordre, auxquelles

s'ajoutaient plusieurs centaines de blessés graves. L'heure était au deuil et aux célébrations en l'honneur des agents tombés en accomplissant leur devoir, pas à salir leur mémoire.

Anna soupira. Elle aspirait à une séance chez son esthéticienne – elle offrait au monde une mine affreuse faite de cernes et de ridules, et détestait cela. Mais le temps manquait, et elle quitta son hôtel pour se rendre dans la salle réservée à la délégation de son syndicat afin de se remettre au travail. À peine arrivée, elle apprit que la suspension provisoire de la COP était prolongée jusqu'au lendemain.

Une décision logique dans le contexte, mais qui impliquait un risque majeur : que le sommet finisse en queue de poisson, reportant l'exploitation aux calendes grecques.

C'était ennuyeux, mais elle n'y pouvait rien. À nouveau, elle se trouvait dépourvue de contrôle sur le cours des événements. La bague à son annulaire droit brillait à force de lustrage – cette vilaine habitude virait au tic, voire au toc.

Dire que tout dépendait de ce foutu Duval !

Elle interrogea Jane, sa meilleure analyste.

— La situation actuelle peut-elle faire évoluer la position de la France ?

— J'en doute. Duval respectait beaucoup Aabha Khan, et il doit être encore plus ancré dans ses convictions, ne serait-ce que pour ne pas donner l'impression de trahir complètement ses idéaux. En fait, je suis surprise par sa déclaration minimaliste.

— Minimaliste ? Tu trouves ? Je l'ai trouvée plutôt « punchy ».

— Il condamne l'attentat et l'action des groupuscules violents, certes, mais de manière plus modérée que la plupart, et il n'a pas dit un mot sur l'Antarctique.

— Ça t'étonne ? Il a d'autres sujets d'urgence.

— Sans doute, mais je l'aurais bien vu en profiter pour annoncer que, quels que soient les auteurs de cet ignoble assassinat, il ne changerait pas sa position sur le sujet puisqu'une telle décision donnerait gain de cause à l'assassin, blablabla… De quoi faire briller son blason de défenseur des droits.

Une analyse qui sonna juste aux oreilles d'Anna. Il faudrait donner une prime conséquente à Jane. Les choix de Duval paraissaient incompréhensibles. Bizarre. Elle laissa la jeune femme dérouler la suite de son raisonnement.

— Ce type de crise fout les jetons aux populations. Les activistes ne veulent pas la même chose que l'essentiel des manifestants. La plupart viennent réclamer plus de bien-être et exprimer leur peur de la

dégradation de leur niveau de vie ; même s'ils ne s'en rendent pas toujours compte. Et les contestataires, y compris par millions, restent une minorité. Duval doit aussi jouer avec ces aspects. Ce qui me surprend dans son discours, c'est qu'il n'a désigné aucun coupable. Évidemment, il ne peut pas sans preuve, mais il n'a même pas émis d'hypothèses. Or, avec les services secrets, il dispose forcément d'informations… Quelque chose ne colle pas. S'il soupçonnait un gouvernement ou une organisation privée de se tenir derrière cet assassinat, Duval ne se serait pas gêné pour faire une déclaration tonitruante pour promouvoir ses idées.

Un jeune membre de leur équipe les interrompit, les empêchant de pousser plus avant leurs réflexions.

— Madame, pourriez-vous m'accorder un instant ?

— À quel sujet ? Je suis occupée, là !

— Duval. Je travaille sur ce dossier, et on a enfin du nouveau.

— Ah, parfait alors. Suivez-moi.

Ils s'installèrent dans le bureau réservé à Anna, et son employé lui exposa les faits. Au fur et à mesure qu'il parlait, le visage de l'industrielle s'éclairait. Elle tenait le Français ! Il lui suffisait de serrer la main pour lui broyer les parties et le faire plier.

L'équipe dédiée devait finaliser son rapport pour disposer d'éléments de preuves recevables, mais ce n'était qu'une question d'heures. Le niveau de contrôle de la situation regagnait la zone verte.

Anna félicita le jeune homme, qui rougit. Au même instant, elle reçut un appel prioritaire de Jane sur sa connexion neuronale : Duval annonçait une nouvelle conférence de presse.

— Et merde !

Elle pressa son lobbyiste de conclure sa note, et le garçon fila à toute allure pour accomplir sa mission.

Si Duval réaffirmait en public son veto concernant l'exploitation de l'Antarctique, même avec ce dont elle disposerait contre lui dans quelques heures, elle ne pourrait plus le convaincre de se dédire dans un laps de temps si court. Anna serra les mâchoires à s'en éclater les molaires.

Le président français apparut à l'écran, visiblement épuisé.

Washington

Les dirigeants des pays membres de l'Alliance transatlantique, réunis par holoconférence en urgence et dans le plus grand secret, s'observaient en chien de faïence. Tous voulaient entendre le général Koshima exposer de vive voix son analyse de la situation, et chacun attendait son avis sur différents sujets.

Itaya, installé confortablement, semblait en méditation tant il respirait le calme, à l'inverse de la majorité des participants, nerveux en dépit de leur habitude des plus hautes responsabilités.

Duval, les traits tirés, interrogea le général en premier, sans préambule, tout en buvant un authentique café colombien.

— Selon votre note, vous n'avez pas de meilleure hypothèse que la police concernant le meurtre d'Aabha Khan. J'ai grand peine à le croire. Et si c'est exact, à quoi servez-vous ?

Une attaque frontale qui fit grincer des dents autour de la table.

— Croyez-moi, j'ai été le premier surpris. Pas dans le principe, mais que cela survienne sans que j'en sois informé. Toutefois, comme vous le savez, cette question n'est pas à l'ordre du jour.

— Qu'importe votre ordre du jour ! Ce n'est pas à vous de l'établir, et je voulais l'entendre de votre bouche, général.

Itaya acquiesça d'un signe de tête. La présidente américaine, une femme d'origine hispanique dans la cinquantaine, autoritaire et vêtue d'un tailleur strict, enchaîna tout en jetant une œillade noire au président français.

— Maintenant que les échanges privés sont terminés, passons au sujet principal : votre mémo, général. Expliquez-nous son origine et les preuves associées. Nous affrontons tous un état quasi insurrectionnel dans nos pays respectifs, notre temps est précieux et des conférences de presse nous attendent.

Un mince sourire figea le visage de Koshima.

— Le document que vous allez voir provient de notre système de surveillance autonome du réseau mondial. Il a été enregistré dans l'implant neuronal d'une personne privée, en toute illégalité, il faut bien le dire.

Le dirigeant brésilien réagit, outré.

— Eh bien, c'est charmant. En d'autres termes tout ce qui est dans nos implants peut être vu et copié ?

— Vous ne le saviez pas ?

Le ton doucereux d'Itaya exprimait son mépris. Il conclut pour achever sa proie d'un coup de dent net.

— Je ne vois pas de journalistes, à quoi bon faire du politiquement correct entre nous ? Vous savez très bien ce que nécessite la lutte quotidienne contre les multiples mouvances terroristes ; même ainsi, nos moyens n'y suffisent pas. Nous avons pourtant un taux d'attentats évités de plus de quatre-vingt-cinq pour cent. Réduisez mes ressources et vous réduirez ce chiffre. Avez-vous idée de la fragilité de nos sociétés libérales face aux menaces qui pèsent sur elles ?

Les autres dirigeants présents sourirent, amusés de voir leur homologue sud-américain ainsi remis à sa place. L'homme, un sanguin avec une tête de gaucho, bouillonna sur place en réussissant à contenir l'humiliation.

— Si les enfantillages sont finis… avançons.

Itaya lança la vidéo.

Le laboratoire de Salomon Wisenstein apparut au centre de la table. Le scientifique annonçait qu'il initiait l'expérience xp327 tout en pratiquant une injection sur un primate.

Koshima scrutait les réactions de ses interlocuteurs : tous étaient maintenant concentrés sur la projection. On y voyait un singe couvert de pustules vertes fluorescentes, puis Wisenstein actait la contamination des autres guenons par ce spécimen et la mort de ces deux dernières. La séquence finissait sur un constat enthousiaste du chercheur concernant leurs progrès.

Le film s'arrêtait là. Il durait moins d'une minute.

Les élus des pays membres de l'AATAT restèrent sans voix quelques secondes, puis tous réagirent en même temps dans un brouhaha indistinct avant de tendre vers une unique question, formulée clairement par l'Américaine :

— Si je comprends bien, nous sommes confrontés à une menace biologique ?

— Tout à fait, Madame.

Duval intervint du tac au tac, cynique.

— Est-ce la seule preuve dont vous disposez ? Un enregistrement ?

— Ce n'est pas très fiable si l'on s'en tient à l'histoire et à la facilité de créer des faux…

La sentence du Canadien induisit plusieurs hochements de tête chez les participants et une moue dépitée du général, qui répliqua aussitôt. Il attendait cette remarque, et son argumentaire était tout prêt.

— Les routines automatiques de surveillance n'inventent rien et ne

servent aucun intérêt. C'est une IA dédiée qui a collecté ces images depuis un implant, qui plus est un implant légal, donc référencé. Bien sûr, vos services pourront l'expertiser pour s'assurer de son authenticité.

Le président français susurra sa réponse, l'air mauvais.

— Ils n'y manqueront pas, Koshima. Comptez sur moi.

Un haussement d'épaule lui répondit.

— Quel est le niveau de risque ?

La question émanait du Premier ministre britannique, qui n'avait pas prononcé une parole jusque-là.

— Fort. Vu le taux de propagation dans l'enregistrement, nous pourrions très vite être confrontés à une pandémie mondiale. Souvenez-vous du Covid-19, il y a près de trente ans… Un coup de chance que le virus se soit affaibli de lui-même au fil du temps. Malgré cela, il y a eu plus de quinze millions de morts ; et la grippe indienne, dix ans plus tard, en a fait dix fois plus, même sans compter les Califats et les camps de réfugiés, où l'on ignore toujours le bilan définitif. Même chose pour la grande flambée d'Ebola, il y a huit ans… Là, il s'agit d'un nouveau pathogène, d'une léthalité extrême et auquel nous n'avons aucune adaptation naturelle. Selon nos experts, ce sera un véritable génocide. Si ce vecteur est libéré, rien ne pourra sauver le monde de l'effondrement et du chaos.

— Comment se fait-il que vous ne nous ayez pas transmis l'information plus tôt ?

— Nous pensions avoir affaire à une structure isolée. Nous estimions pouvoir la neutraliser dans le cadre des procédures standards, ce qui n'est plus le cas.

— Pourquoi la situation n'est-elle plus sous contrôle ? Sommes-nous en mesure de travailler d'ores et déjà sur un vaccin, ou je ne sais quelle parade ?

— Hélas, je crains de ne rien pouvoir garantir. Dès l'information connue, mes services ont organisé une opération de nettoyage, il y a de cela plusieurs mois, à la fin de l'été. L'équipe du laboratoire a été éliminée et ses travaux détruits. Mais… un des séditieux a réussi à s'enfuir. Il est probable – ou, à tout le moins possible – qu'il dispose d'une copie ou soit en mesure de reproduire cet agent biologique.

— Savez-vous où il se cache ?

— J'en suis si certain que douze de mes meilleurs combattants y ont été tués il y a quelques jours.

— Je croyais qu'un seul homme avait réussi à fuir ? Comment un chercheur extermine-t-il un commando des forces spéciales ?

Le Français affichait un regard inquisiteur.

— En effet, je le croyais aussi jusque-là et n'y voyais donc guère de danger immédiat, d'autant que nous le supposions mort depuis belle lurette. Mais les faits démontrent qu'il bénéficie du soutien d'une organisation beaucoup plus large que nous ne le pensions. Ce qui rend la menace bien plus concrète et grave ; d'où mon mémo et cette réunion.

L'Américaine reprit la direction de l'entretien.

— Comment avez-vous pu négliger cette hypothèse ?

— Rien ne laissait penser à un groupe organisé. Une unité d'élite semblait amplement suffisante. En vérité, elle aurait dû l'être.

Itaya prononça ces mots en pensant qu'il aimerait bien savoir comment trois civils étaient venus à bout de douze commandos surentraînés. Un tel exploit relevait de l'impossible. Après un instant, il ajouta :

— Leur élimination ne s'explique que par la présence d'une structure locale organisée, bien formée et équipée, comme je l'indique dans mon rapport. Nous estimons qu'il s'agit d'un mouvement indépendantiste.

Duval, rongé par le doute si Itaya se fiait à l'expression de son visage, revint à la charge.

— Sur quoi travaillait Wisenstein ?

— Il dissimulait ses travaux sous couvert de recherches visant à produire un revêtement photosynthétique.

— Ce revêtement, et ce survivant… ce sont ceux évoqués par Juliane Servient à la COP ? Le revêtement existe-t-il ?

— Sans doute, pour votre première question. Quant à la seconde… en toute honnêteté, je n'en sais rien. Mais je ne crois pas. Ce professeur Wisenstein a déjà prétendu sauver le monde il y a quelques années avec cette idée. Mais il n'est rien sorti de ses recherches, et il a été rejeté par la communauté scientifique. Pour beaucoup, toute sa campagne de l'époque n'a servi qu'à faire de l'argent. Il me semble logique qu'il veuille sa revanche sur la société pour l'humiliation qu'elle lui a infligée. Dans mon expérience, une telle débâcle personnelle est suffisante pour transformer un bon citoyen en sociopathe. Vous avez vu comme moi l'enregistrement : rien à voir avec un quelconque revêtement. Ma conviction est qu'il s'agit d'une manœuvre du groupe autonomiste pour déstabiliser la COP et se couvrir.

Et en disant cela, Itaya ne mentait pas, même par omission, pour la première fois depuis le début de la réunion.

— Alors, le rapport de police sur cet incendie ne vaut rien ?

— Celui qui conclut qu'ils étaient avancés dans leurs recherches sans quoi il n'y avait pas de raison de les attaquer ?

Koshima afficha un sourire triste.

— Celui-là même.

— Il était fondé, puisqu'ils avaient si bien progressé sur leur projet d'agent biologique que nous avons dû sévir…

Un lourd silence pesa un instant tandis que chacun digérait ces informations, puis le Britannique relança le général.

— Que suggérez-vous, en fin de compte ? Il faut avancer, qu'importe maintenant ce revêtement. Il faut empêcher le risque de libération et de propagation de ce… de ce truc, ce virus ou Dieu sait quoi !

— Je suggère de contenir le danger là où il se trouve.

— Et comment ?

Duval devinait l'issue du débat et, à voir sa tête, elle ne lui plaisait pas.

— Laissez-moi vous détailler mes recommandations.

***

Une heure plus tard, tous avaient voté pour sa proposition. Même Duval s'était résigné en s'abstenant. Itaya savait que le Français conservait des doutes sur les données fournies par l'AATAT, mais rien ne permettait de les étayer.

Il avait exigé de voir les enregistrements de l'intervention des forces spéciales, et leur analyse n'avait fait que conforter l'hypothèse avancée par le militaire : un groupe rebelle existait en Antarctique, doté de combattants entraînés et de ressources suffisantes pour pirater un drone. Tous les éléments convergeaient.

Pourtant, vu ses réactions, le Français avait toujours des soupçons et l'impression tenace d'être manipulé. À en juger par leurs échanges, d'autres dirigeants occidentaux partageaient ce point de vue, mais aucun n'avait découvert de faille dans l'analyse de Koshima.

Avant leur départ, Itaya les remercia pour leur attention, toujours aussi serein. Pourtant, il jubilait. Alors que les élus se préparaient à rejoindre leurs conférences de presse respectives, le chef de l'AATAT ajouta :

— Il y a des risques croissants aussi du côté des Califats. Je crains qu'ils ne soient tentés de profiter de la situation intérieure de nos pays démocratiques pour lancer une attaque si les troubles perduraient. Je préconise donc un renforcement de la Barrière en Europe, et je

souhaite vous soumettre un projet à cette fin, en complément des nanos et de la Légion. Les budgets sont détaillés dans la note que je vous transfère, ainsi que le planning et la stratégie. Mesdames et Messieurs, je vous souhaite une bonne journée même si, dans le contexte actuel, cela semble peu probable.

Koshima coupa la ligne et se dirigea vers son bureau en vue d'un moment de relaxation et d'un bon cigare. Son plan suivait son cours à la perfection et épargnerait à l'AATAT toute forme de responsabilité. Il restait pourtant de nombreuses inconnues dans sa vision d'ensemble, en particulier concernant les appuis militaires locaux de Jérémy Garth.

Mais les responsables politiques de l'Alliance n'avaient plus le choix : ses révélations les obligeaient désormais à agir contre le péril venu d'Antarctique, et vite. Or, pour Koshima, seul ce point comptait à cette heure.

Genève

La nuit s'annonçait brûlante. Duval et ses homologues européens venaient de déclarer que des menaces terroristes significatives compromettaient la sécurité du continent. Un sommet de l'Union élargie s'organisait en urgence. Rien de concret ou de nature à modifier la logique engagée par Anna.

Les tensions sociales explosaient au grand jour, et la révolte grondait dans les villes occidentales. En réaction au lourd bilan humain, la plupart des syndicats professionnels appelaient à rejoindre les mouvements contestataires contre la répression policière. Les gangs des cités, ivres de drogues, d'alcool et de violence, pillaient en toute impunité. Enfin, les groupuscules radicaux sombraient dans une agressivité toujours plus insensée : le brasier n'était pas près de s'éteindre. Les forces de l'ordre ripostaient sans montrer grand discernement – un euphémisme –, ajoutant à la colère et à la violence générales.

Pour la première fois, des drones de surveillance urbaine avaient ouvert le feu afin de contenir les activistes hors des zones stratégiques, causant des dizaines de blessés et plusieurs décès. À Barcelone, les manifestants prenaient d'assaut les postes de police pour se procurer des armes. À Varsovie, les forces spéciales réprimaient dans le sang un rassemblement populaire, en réponse aux provocations de quelques casseurs. Les dérapages se multipliaient partout.

Des dizaines de flics avaient été blessés ou assassinés. La rage et le désespoir accumulés se transformaient en furie destructrice : un grand défoulement collectif qui venait évacuer des années de tensions, comme un ressort qui se détendrait d'un coup.

Les probabilités de mise en place de l'état d'urgence, voire de couvre-feu, grimpaient de minute en minute. Le coût des dégâts restait inchiffrable.

Anna reprit la lecture du dossier monté contre le président français. L'homme consommait du *flying circus*, une drogue de synthèse euphorisante. Elle avait un effet stimulant sur le cerveau, comme la cocaïne, en beaucoup plus efficace. Dès sa découverte, elle avait fait des ravages dans les couches aisées de la population, victimes de l'exigence de performance absolue en vigueur dans les organisations humaines depuis des décennies.

Avec cette info, elle tenait Duval. Son image d'homme politique engagé ne survivrait pas à celle du drogué, même pour un usage « récréatif ».

D'autant moins que ses équipes de fouille-merde étaient aussi tombées sur des « sims » – ces univers virtuels hyper réalistes, au point d'induire des risques mentaux –, mais des sims pornographiques à caractère sadomasochiste. Il y recourait certainement pour écarter les tentations loin de sa vie réelle, mais pour elle c'était une incroyable aubaine.

Tout cela ne pesait pas grand-chose en soi mais suffirait à faire la différence aux élections l'année suivante pour ce champion de l'intégrité. Problème, avec le conseil extraordinaire de l'Union élargie qui se déroulait en cet instant même, Anna ne pourrait pas le contacter avant plusieurs heures pour lui faire part du marché qu'elle comptait lui imposer ; n'empêche, elle le tenait.

Elle se sentait confiante à présent quant à l'issue de la conférence. Ils exploiteraient l'Antarctique – si le chaos ambiant ne conduisait pas à la suspension pure et simple des négociations.

***

Vers huit heures du matin, alors qu'elle somnolait, son téléphone la réveilla. Une réunion plénière s'organisait. Elle bondit de son lit, se rafraîchit le visage, se maquilla du mieux qu'elle put dans le délai imparti, puis rejoignit son équipe.

Au centre de la pièce, la projection de l'auditorium *Le Léman* s'anima. L'homme qui remplaçait Juliane Servient prit la parole.

— Mesdames et Messieurs, nous vous avons sollicités en urgence car plusieurs délégations européennes souhaitent faire une déclaration d'importance pour la suite de la conférence.

Aussitôt, l'espace s'emplit d'un bourdonnement de voix, d'interrogations, voire de cris. Un mauvais pressentiment saisit Anna, accompagné de frissons qui hérissèrent le fin duvet de ses bras et de la sensation aiguë qu'une griffe d'acier labourait son estomac. Duval avait-il convaincu d'autres élus de s'opposer à l'exploitation ?

— Merde, qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Quelqu'un sait ce qui se passe ?

— Non, aucune idée.

— Jane ! Jane ? Où est-elle ?

Jane arrivait dans la salle, les traits tirés. Visiblement, elle aussi se réveillait à peine.

— Je n'ai rien entendu laissant penser que les stratégies des uns et des autres allaient évoluer. Tout le monde semblait convaincu que la conférence finirait sur un statu quo compte tenu du merdier actuel.

— Nous ne sommes pas là pour un statu quo ! Trouve un moyen de

joindre Duval avant que quoi que ce soit d'irrémédiable ne soit prononcé.

— Mais, Madame…

— Débrouille-toi, je te paie pour ça !

La jeune femme repartit en courant.

Le remplaçant de Juliane Servient parvint enfin à ramener le calme parmi les conférenciers. Il fallait reconnaître à l'ex-fonctionnaire qu'elle remplissait bien mieux son office que son successeur.

Anna sentit tous ses muscles se crisper : elle venait d'enchaîner plusieurs neurcoms avec des responsables de lobbies industriels, et tous nageaient dans le même flou. Elle faisait machinalement tourner sa bague lorsque l'homme prit la parole pour lire une communication émise par le Conseil de l'Union.

— Le contexte global a évolué au cours des dernières heures. Plusieurs pays, dont la France, exigent une suspension des négociations le temps de partager ces données à l'échelle de l'ONU. Plus d'informations vous seront transmises à l'issue de cette réunion.

Le technocrate conclut :

— Dans l'attente, les débats sont suspendus jusqu'à nouvel ordre.

Plongée dans ce flou, la journée s'étira, usante, interminable, chargée de doutes et de stress.

Dehors, partout, les manifestations gonflaient comme des rivières en crue, et la patronne d'Enermer savait que la situation empirerait si la décision d'exploiter l'Antarctique tombait.

La peur que le chaos social ne l'emporte, qu'une révolution n'éclate, l'envahit par surprise comme une possibilité bien réelle. Pendant un court instant, son esprit vacilla. La société libérale était fragile malgré les apparences, et son effondrement ouvrirait une ère de chaos durable. Elle se rassura en pensant à tous les mécanismes de contrôle en place, à tous ceux dont elle ignorait jusqu'à l'existence, et elle en vint à la conclusion rassurante qu'il était improbable que les contestataires l'emportent ; pas encore.

Pour Anna, tous ces activistes bien-pensants se voilaient la face. Ils croyaient dur comme fer que le système était le fait de la volonté de quelques-uns alors qu'il découlait de la nature humaine et des lois de la physique. Sa brève expérience dans les mouvements pour l'égalité des femmes lui avait suffi pour l'assimiler. Elle ne se berçait pas d'utopies, et ceux qui le faisaient étaient des imbéciles à ses yeux.

Les grands rêves humanistes allaient se briser sur le mur d'acier du réel, comme toujours.

***

La convocation attendue tomba enfin et Anna, trépignant d'impatience, se rendit dans la salle indiquée. Une centaine de personnes y prenaient place dans de confortables fauteuils. Tous de grands industriels et des hommes d'affaires influents dont les sièges sociaux se trouvaient dans les pays dotés de droits territoriaux sur l'Antarctique. La crème du capitalisme occidental. L'absence des ONG et des politiques comme des autres nations, toutefois, surpris Anna et laissait planer le doute sur l'objet de cette réunion.

Un technocrate surentraîné pour ce genre d'exercice oratoire ouvrit le bal.

— Mesdames et Messieurs, permettez-moi de vous résumer la situation. Je viens vous faire une proposition qui, si vous l'acceptez, emportera la décision d'exploiter pour l'Union, y compris au nom de la France.

Des murmures d'assentiment satisfaits parcoururent la salle.

— Il y aura des conditions à respecter, bien sûr. Des exigences environnementales draconiennes. Mais il s'agit de contraintes attendues, alors parlons de ce qui vous intéresse. Nous souhaitons, le cas échéant, autoriser l'implantation des bases vie au plus vite, c'est-à-dire avant l'hiver austral.

Des applaudissements crépitèrent, accompagnés de visages incrédules. Pourquoi s'imposer un délai si bref ? Anna rongeait son frein, impatiente de savoir ce qui justifiait ce retournement complet et cette précipitation des présidences de l'Union.

— L'exploitation ne pourra toutefois commencer que lorsque des accords sur les conditions environnementales et fiscales que j'évoquais auront été conclus dans le cadre de la Convention Antarctique. Il reviendra aux parties de les détailler pendant l'hiver austral pour débuter les activités dès septembre de cette année. Évidemment, cette possibilité sera réservée aux entreprises agréées par les États ayant des droits historiques. Mais, auparavant, les sociétés candidates que vous représentez pour l'essentiel devront contribuer à une mission de sécurisation dans les plus brefs délais, dont les coûts seront déduits pour moitié des premières années de taxes sous forme de crédit d'impôt.

À ce stade, l'orateur marqua une pause pour observer les réactions de son public.

En dirigeants expérimentés, tous comprenaient qu'ils assumeraient les risques sans certitude quant aux résultats. Mais la dernière réplique indiquait un prix particulier dont ils ignoraient tout. La tension

atteignit un pic.

— Le territoire « non revendiqué » du continent n'appartient à personne, et aucun État n'y est donc légitime à intervenir. Une situation que des bandits mettent à profit pour y développer un bastion de criminalité. Ces hommes lourdement armés sont des brigands endurcis qui exploitent les matières premières en toute illégalité et veulent prendre leur indépendance. Des criminels qui représentent une menace inacceptable pour l'ensemble du secteur non revendiqué, mais aussi, plus largement, pour les territoires adjacents et la stabilité du continent. Par ailleurs, d'un point de vue éthique, cette situation ne saurait être tolérée : on ne peut appliquer à vos entreprises des législations particulières et laisser un immense espace en libre-service à des braconniers, vous le comprenez certainement.

Il les brossait dans le sens du poil, ce qui signifiait qu'il allait exiger beaucoup. Tous les participants le devinaient. Anna ne faisait pas exception.

— Pour pouvoir exploiter, il faut éradiquer cet îlot d'instabilité. C'est une condition préalable à toute activité.

Après un bref silence, le technocrate en vint au cœur de l'affaire. Il se racla la gorge et lâcha le morceau.

— Aucun État, même ceux dotés de droits historiques, ne peut se permettre de mener une intervention militaire dans cette zone : d'autres risqueraient de se lancer dans une guerre préventive par crainte d'un accaparement de ses ressources. Personne ne souhaite une telle issue. Dans ces conditions, mesdames et messieurs les représentants de l'industrie, soit vous vous engagez à sécuriser le périmètre concerné dans les jours à venir et la conclusion de cette conférence sera l'exploitation légale des richesses de l'Antarctique dès l'automne, soit vous n'êtes pas en mesure de le faire et nous devrons repousser cette décision en ajournant la COP. Le choix est entre vos mains.

S'ensuivit un beau chahut. Certains soulevaient le risque image. Mais qu'était-il face aux milliards de bénéfices que promettait le continent ?

À cet instant, Anna comprit qu'une fenêtre vers la gloire s'ouvrait, et elle s'empressa d'en écarter les battants. Son heure était venue.

Concentrée, débordante d'émotions, elle prit la parole au milieu du chaos, imposant peu à peu le silence à ses collègues de l'industrie. Des hommes, pour la plupart, donc des êtres trahis en cet instant par les pensées primaires qui monopolisaient toute une partie de leur cerveau reptilien et qui, sur la base de son physique avantageux les poussaient à s'intéresser à Anna. Celle-ci en était bien consciente et en usait avec

un art consommé.

Cela lui permit d'obtenir l'attention générale un court instant. Pas besoin de plus pour s'imposer. Une fois la parole prise, son charisme et la clarté de son élocution faisaient toujours le reste.

— Chers collègues, l'Antarctique, au-delà d'être un enjeu économique majeur, recèle l'avenir même de l'humanité. En nous donnant des matériaux et en créant des emplois, son exploitation relancera nos économies moribondes et nous permettra de développer les technologies du futur pour nous adapter au changement climatique, pour exploiter des ressources plus lointaines ; dans l'espace, qui sait ? Toutes les études estiment qu'un siècle de réserves repose sous la glace. Des minerais précieux nécessaires aux nanomachines qui assurent notre défense et notre santé. Des terres rares sans lesquelles les IA qui nous assistent ne sont plus concevables… L'humanité ne peut pas se permettre de perdre encore des années pour accéder à cette manne. De plus, nous disposons des technologies nécessaires pour limiter les impacts sur l'environnement, tirées de l'expérience du Grand Nord. Enfin, nos entreprises ont l'habitude de travailler sur des territoires où sévissent guerre et guérilla. Les gisements se trouvent dans des secteurs toujours plus reculés. Or les crédits-carbone individuels ont achevé ce que deux siècles d'exode rural avaient bien entamé : toute la population est concentrée dans les agglomérations. Et ceux qui n'y sont pas n'appartiennent pour ainsi dire plus à la civilisation. Ils vivent en marge, en quasi-autarcie dans la majorité des régions du globe, et souvent de piraterie. Dans les zones les plus perdues, la situation est encore pire, or certaines de nos sociétés y interviennent… De ce fait, nous savons sécuriser un périmètre géographique avec l'appui de consortiums spécialisés.

Elle marqua une pause, observant son auditoire conquis. Elle exultait en concluant.

— Il me semble par conséquent évident et nécessaire que nous commencions à travailler pour mettre en œuvre une solution à ce problème, qui demeure très secondaire par rapport à l'enjeu. Nous avons aujourd'hui l'opportunité d'offrir un avenir à l'humanité qui ne soit pas une descente aux enfers, soyons au rendez-vous !

Les applaudissements d'abord discrets se muèrent en acclamations alors qu'elle se rasseyait.

Les discussions sur les modalités pratiques de l'intervention pouvaient s'ouvrir. Déjà les neurcoms crépitaient pour battre le rappel des troupes que chacun pouvait mobiliser, et les différents syndicats professionnels négociaient la répartition des charges.

***

En pleine nuit, les représentants des industries extractives et énergétiques donnèrent leur accord officiel. Sans attendre, des avions-cargos embarquèrent les premières compagnies de mercenaires vers la terre de Feu.

Ce jour resterait dans l'histoire comme une immense victoire pour les tenants de la continuité, au premier rang desquels se trouvait Anna. Et, au niveau personnel, elle emportait un succès méritoire, sans parler des retombées financières qui s'annonçaient massives. Le tarif de ses interventions en conférence grimperait vers les sommets. Elle se sentait satisfaite d'elle-même, de son rôle majeur dans cette décision qui permettrait à l'humanité d'affronter le futur, quoi que lui réserve la nature en train de devenir folle. Avec de l'énergie et des matériaux, on pouvait faire face à tout, elle en était convaincue.

***

Quelques heures plus tard, le remplaçant de Juliane Servient convoqua une nouvelle assemblée plénière. À peine les conférenciers installés, il annonça que l'ensemble des pays de l'Union élargie se déclaraient en faveur de l'exploitation, y compris la France. Une position qui emportait la décision finale.

Aussitôt une tempête d'émotions se déchaîna dans l'immense salle. Les membres des ONG présents jetèrent ce qu'ils trouvaient dans l'hémicycle en hurlant leur colère. Celle-ci monta d'ailleurs d'un cran lorsqu'ils réalisèrent que le centre était isolé du réseau mondial et qu'ils ne pouvaient pas transmettre cette information à l'extérieur.

Dans les bureaux des groupes de pression industriels, on exprima sa joie. Anna se laissa retomber dans un fauteuil : la victoire était acquise. Et elle n'y était pas pour rien.

Le successeur de Juliane s'époumonait.

— Mesdames et messieurs. Mesdames et messieurs ! J'ai encore des informations importantes à vous communiquer. Compte tenu des enjeux de sûreté, le centre est isolé. Personne ne peut entrer ni sortir, les réseaux sont désactivés. Le Conseil de l'Union soumet actuellement un plan d'action aux autres nations dans le cadre de l'ONU ; une étape indispensable à la légalité des décisions à venir. En attendant, nous sommes confinés dans le centre jusqu'à nouvel ordre.

Cette fois, il s'avéra impossible de ramener ne fût-ce qu'un semblant de calme, et le service de sécurité, renforcé de policiers antiémeute censés protéger l'enceinte, dut faire évacuer la salle principale.

Anna médusée, un verre de champagne à la main, souriait. Elle

pouvait même se payer le luxe de garder le dossier sur Duval pour plus tard si besoin.

À cette pensée, elle rappela Jane pour lui dire de tout arrêter, mais celle-ci avait déjà cessé d'essayer de contacter le Français de sa propre initiative. C'était vraiment un bon élément, et Anna s'excusa vaguement de s'être montrée un peu cassante sous l'effet du stress. Imbuvable aurait été plus juste, mais elle refusait de battre sa coulpe à ce point.

Antarctique
- Blanc Nassau -

Jérémy se réveilla en sursaut, trempé de sueur, les dents si serrées qu'elles grinçaient. Une seconde plus tôt, il courait sur l'inlandsis, poursuivi par des gardiens écologiques, et son cœur cognait à exploser contre ses côtes. Il tenta de chasser le cauchemar de son esprit.

Déjà deux jours qu'il attendait des nouvelles de John, mais celui-ci restait introuvable.

Blanc Nassau entrait en ébullition. Partout, les Antarcticas se réunissaient, parlaient de ce qu'il convenait de faire, de la situation mondiale et de ses conséquences pour eux, spéculant sur les causes du confinement de la COP depuis la veille. Un grand nombre de non-résidents, inquiets, quittaient la ville en hâte pour regagner leurs bases officielles malgré la date tardive et le risque de périr dans les tempêtes australes automnales.

Une série de coups discrets à la porte tira le scientifique de ses pensées. Il ouvrit et trouva John face à lui. Le mercenaire entra sans bruit et lui annonça à voix basse qu'un premier avion venu pour eux avait été abattu. Selon son employeur, un blocus aéronaval se mettait en place autour de l'Antarctique.

Pas vraiment des bonnes nouvelles.

— Alors je suis coincé là ?

— Non. Une seconde tentative est en cours, en tenant compte de ce nouveau paramètre. Ça prend du temps et le vol sera dangereux, mais à présent ça ne devrait plus tarder.

— Super…

— Bon, sois prêt demain.

— Je le suis depuis un bon moment.

Bougonnant, le jeune généticien tira la couverture sur son visage, luttant contre des montées d'angoisses dont il espérait pourtant être débarrassé.

***

Le jour suivant, toutefois, le mercenaire ne reparut pas. Le soir venu, Jérémy, Mike et Maria se retrouvèrent dans un bar. La piste de danse débordait, et un son puissant masquait le bruit des voix. Tout Blanc Nassau faisait la fête dans la crainte du lendemain.

Les couples se formaient et se délitaient sous les flashes

stroboscopiques multicolores. Jérémy, pour une fois dans sa vie et sous l'influence de Maria et de l'alcool, ne fut pas en reste et réussit à danser, sans grand talent mais empli de ferveur, avec une jolie fille mi-maorie mi-australienne qui, du haut de ses vingt-cinq ans, lui jetait des regards enflammés. Il se pencha et, dépassant les battements affolés dans son torse, l'embrassa, goûtant la douceur de ses lèvres. Depuis leur arrivée dans la cité libre, il en rêvait.

Il découvrit à cette occasion l'immensité du désir qui l'habitait. La fille le devina aussi car, malgré sa piètre performance de danseur, elle se colla à lui et répondit à son baiser avec fougue. Une telle audace et une telle sensualité n'existaient pas dans le monde solitaire du Jérémy d'avant. Un bonheur inconnu l'envahit.

Peu après, les deux jeunes gens s'éclipsèrent pour un moment d'intimité. Ils surent se donner du temps et finirent en nage et souriants dans la chambre de Jérémy.

À l'aube naissante, ils se remettaient à peine de leurs ébats, allongés nus sur le lit. Le chercheur, béat, jouait délicatement avec un sein rond et lourd, doré bien que jamais exposé au soleil ; si parfait qu'il rendait l'esprit léger. Sa partenaire souriait. Jérémy se demandait comment il avait pu se priver de cette joie depuis si longtemps. Et pourquoi.

John choisit ce moment pour débarquer sans frapper, entrant comme un fou dans la chambre et faisant sursauter les deux tourtereaux.

— Ah… Désolé. Vite, habille-toi ! Il faut y aller tout de suite.

— Maintenant ? Mais…

Jérémy ne se sentait soudain plus si pressé de quitter Blanc Nassau. Pour la première fois, il aspirait plus à la vie qu'à l'utopie.

— Maintenant ou jamais.

Le regard comme le ton de John ne laissaient aucune alternative. Le prix payé par Mike et Maria pour lui permettre d'en arriver là se rappela au scientifique, qui jura en se levant.

— Je vois. Je vous laisse alors…

La jeune femme sortit du lit, nue, sans gêne aucune. La pudeur ne comptait pas parmi les coutumes antarcticas. Ici, l'espace habitable par tête ne permettait guère ce genre de luxe.

Les regards des deux hommes accrochèrent ses courbes sensuelles, la fine toison brune en bas de son ventre et ses seins gonflés dont les mamelons pointaient, encore gorgés de jouissance. Puis, comme elle s'habillait, ses fesses rebondies offertes à leur concupiscence, ils déglutirent tous deux.

John se ressaisit le premier.

— Va réveiller tes proches et préparez-vous à lutter pour vivre ou à foutre le camp…

Une pointe d'angoisse chargée d'incrédulité brilla dans les grands yeux sombres de la maîtresse de Jérémy.

— Quoi ?

— Tu m'as compris. Va vite.

Elle fila sans attendre, tandis que le généticien enfilait ses vêtements précipitamment avant de se laisser entraîner par John dans les couloirs.

— Que se passe-t-il ?

— Il faut prévenir tes amis, chaque seconde compte. Une attaque se prépare.

Au même moment, une vieille alarme retentit – celle utilisée autrefois pour signaler les tirs de mine. Un message de Connor résonna sur les canaux de communication.

« Nous sommes actuellement sous la menace de frappes aériennes et terrestres. L'exploitation de l'Antarctique a été décidée. Nous sommes désormais considérés comme une organisation terroriste et, si nous n'évacuons pas dans l'heure qui vient, "des mesures de pacification seront prises", selon le communiqué qui nous a été transmis. Le prétexte exact ne nous a pas été fourni, mais l'autorisation a été donnée par les États parties de la Convention Antarctique et intégrée à celle-ci. Ceux qui veulent se rendre le peuvent mais seront tout de même considérés comme des terroristes présumés, et ils doivent évacuer sans armes et au plus vite vers la zone balisée, dont les coordonnées transmises par nos agresseurs sont accessibles sur le réseau local. Sachez que les volontaires du groupe de défense de Blanc Nassau ont décidé à l'unanimité de combattre pour notre liberté et nos droits. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de terroristes à Blanc Nassau ! Rien que des femmes et des hommes libres et désireux de vivre en paix et à leur guise du fruit de leur travail et de leur terre. »

Le ton était ferme, clair, simple. Partout, des hurlements s'élevèrent dans les couloirs alors que chacun se précipitait vers les siens ou la sortie la plus proche.

Le mercenaire et son protégé, eux, foncèrent jusqu'au QG de Connor. Ils découvrirent les lieux sillonnés par des hommes en armes transbahutant du matériel. Certains aboyaient des ordres, d'autres les exécutaient avec célérité. L'ensemble dégageait une fausse impression de chaos.

John se connecta au réseau un long moment.

— Et merde. C'est bien pire que ce que je croyais. Bon, tant pis ! Je te quitte pour dix minutes, Jérémy. Attends-moi ici.

— Pourquoi…

L'Anglais ne répondit rien. Il fonça dans un recoin à l'écart. Là, il sortit de son sac le logiciel destiné à ses implants : celui fourni par son client au démarrage de sa mission. Il ne restait plus qu'à espérer que c'était bien ce qu'on lui avait annoncé… Un doute affreux le taraudait, mais il lança l'activation. Des voyants clignotèrent dans sa vue tactique, une douleur sourde lui foudroya le cerveau, tous les muscles de son corps se crispèrent puis se relâchèrent.

La mise à jour, si c'en était bien une, commença.

John se retrouva effondré au sol. Un filet de salive coulait de ses lèvres, et des frissons sillonnaient ses nerfs et ses muscles.

Pendant ce temps-là, Mike et Maria se pressaient vers ce même lieu, empruntant des couloirs bondés d'habitants porteurs d'armes, d'objets, de matériel… Une sacrée panique s'emparait de la ville.

L'un comme l'autre se demandait si cette mesure répressive visait Jérémy. Quoi qu'il en soit, la situation menaçait l'avenir du revêtement aussi bien que celui de leur communauté de braconniers. Ils devaient gagner ce combat et tenir jusqu'à ce que le mercenaire venu d'on ne savait où exfiltre leur ami. Quant à l'avenir de leur monde blanc, il paraissait compromis… Ils tenaient pourtant à résister jusqu'au bout pour tenter de le sauver.

Lorsqu'ils rallièrent le QG, ils se dirigèrent droit vers Connor pour lui proposer de contribuer à la défense. Le traitement nano de Mike prenait fin et il pouvait se servir de son bras presque normalement, à condition de ne pas forcer dessus quand même ; ses fesses, quant à elles, étaient quasi guéries. Merci à Lan.

Maria, à ses côtés, se trouvait en pleine forme et bien décidée à s'investir dans la protection de la cité libre.

Lorsqu'ils le rejoignirent, le leader de Blanc Nassau finissait d'avaler un whisky de dix ans d'âge. Avant même leur question, il leur signifia que leurs affaires se présentaient mal. La tension nerveuse marquait son visage buriné et ses yeux bruns enfoncés dans leurs orbites. Au mieux, selon lui, ils pouvaient espérer repousser l'invasion après l'hiver. Si celui-ci se révélait précoce, ils y parviendraient peut-être.

Mike se demanda à quoi cela servirait, car faire le trajet vers Scot-Town ou d'autres villes pendant la mauvaise saison équivalait peu ou prou à un suicide. Et, avec le printemps austral, les soldats reviendraient plus nombreux. Maria partageait les mêmes pensées car elle fit la remarque à Connor.

Celui-ci fit preuve d'optimisme.

— D'ici là, on parviendra peut-être à prouver qu'il n'y a pas d'organisation terroriste et à obtenir une reconnaissance politique. On pourrait très bien exploiter nous-même la zone non revendiquée. J'y travaille depuis des mois.

L'idée parut bonne à Mike, même si tout cela semblait bien plus dicté par l'émotion que par la raison. Dans l'espoir de détendre l'atmosphère, Maria répondit :

— Je crois qu'avec leurs mensonges, ils ont réussi à le créer ce mouvement indépendantiste ! Il faut t'appeler M. le président Connor, maintenant, ou le Pancho Villa antarctica ?

Toute l'assemblée éclata de rire, allégeant un instant furtif l'ambiance électrique qui flottait autour d'eux. C'est alors que Mike, encore à moitié hilare, remarqua Jérémy, agenouillé devant John, effondré par terre, tremblant, la bave aux lèvres.

Le cerveau du mercenaire bouillonnait comme un lac de lave avant une éruption. Des décharges parcouraient son organisme tandis que les programmes informatiques connectés à ses nerfs se reconfiguraient. Des pensées et des images incohérentes explosaient dans son cortex telles des fleurs artificielles.

Il n'avait jamais pris d'hallucinogènes mais, dans l'hypothèse inverse, il aurait cru faire un retour de trip.

Petit à petit, l'apaisement regagna son corps et son esprit. Des voyants verts clignotèrent doucement, puis un antivirus spécial, implanté à part de son système principal et qui veillait à son intégrité aussi bien qu'à l'absence de programmes indésirables dans ses organes semi-artificiels, s'activa. Il suffit de quelques secondes pour que le logiciel rende son verdict : tout allait bien. Il s'agissait pour de bon de la dernière mise à jour des implants militaires et médicaux.

Incroyable.

John ouvrit les yeux pour tester le résultat et découvrit Jérémy et Mike penchés sur lui, l'air inquiet.

— Ça va ?

— Ce n'est rien, pas de souci.

Il sentit le filet de salive sur son menton et l'essuya d'un geste vif.

— On dirait pas, remarqua Mike.

— Si, si… Bordel !

Le visage du mercenaire se décomposa.

Dans sa nouvelle vue tactique, il percevait la pluie de nanomachines à l'extérieur des installations souterraines : des drones d'altitude les

larguaient par milliards.

— Connor ! Est-ce que vous avez des dispositifs anti-nanos ? Ils sont en train d'en parachuter des masses.

— Quoi ? Qui c'est ce type ? Et comment il sait ça ?

— S'il le dit… Tu peux le croire, assura Mike.

L'Écossais consulta sa connexion neuronale en avalant un nouveau whisky cul sec.

— Chiotte, il a raison ! Nos capteurs les détectent à leur tour. Confinement ! Confinement ! Faites une annonce publique.

Puis ramenant son regard vers les quatre compères, il revint à la charge, suspicieux.

— Expliquez-moi qui est ce mec.

John lui débita une histoire à dormir debout. Bien que sceptique, Connor n'avait pas le loisir d'approfondir la question. Il conclut par un : « Tous les combattants sont les bienvenus », puis il se remit au travail.

Dehors, une pluie diffuse et invisible de nanomachines préleveuses et traceuses tombait sur l'inlandsis tout autour de la cité libre.

John les détestait, surtout celles qui vous géolocalisaient après s'être enfouies dans vos poumons ou tout près du cœur pour empêcher leur extraction. Le mercenaire cracha de dégoût.

***

L'ultimatum arrivait à son terme, et plus de huit cents personnes se dirigeaient vers le point de rassemblement en signe de reddition. Surtout des femmes avec leurs enfants – drôles de terroristes. La majorité des habitants de Blanc Nassau avait toutefois décidé de défendre leur terre et leurs intérêts contre les envahisseurs. Ils redoutaient la perte de leur gagne-pain tout autant que la privation de liberté. L'une comme l'autre étaient inconcevables pour ces pionniers habitués aux grands espaces. Ils se préparaient donc à combattre et à mourir, au besoin. Un sentiment familier à la plupart.

Une minute avant l'expiration de l'ultimatum, un grand silence s'installa dans les couloirs de la ville. Les insurgés occupaient leurs positions dans les fortifications défensives bâties dans la précipitation ces dernières semaines : des caches invisibles dans la paroi de roche qui surplombait la cité, des bunkers de glace à l'extérieur, reliés par des boyaux souterrains aux installations principales…

Tous attendaient sans un bruit.

Chacun faisait face à ses craintes et la plupart, à cet instant,

pensaient à leurs proches pour se donner du courage ; c'était le cas de Maria, bien entendu, avec sa floppée de frères, de sœurs et de cousins.

Connor adressa un message à l'ensemble des défenseurs.

« Camarades, aujourd'hui, nos adversaires veulent nous chasser de la ville que nous avons construite de nos mains et avec le sang de nos proches. Demain, ils nous interdiront d'exploiter les richesses de ce continent que nous forgeons depuis deux générations. En ce jour, le peuple antarctica et Blanc Nassau leur disent : Non, vous ne passerez pas. Vive l'Antarctique libre ! »

L'Écossais n'avait pas préparé ces mots, ils étaient venus comme ça, sous l'influence grisante de l'alcool et de l'adrénaline.

Un sentiment de communion traversa l'âme des insurgés, et la dernière phrase, reprise en chœur, s'éleva de mille deux cents gorges à l'unisson.

Mike, mis en réserve par Connor – à son grand dam –, enregistra l'ensemble de la déclaration. Puisqu'on ne l'autorisait pas à se battre, il témoignerait. À titre personnel, il trouvait cette reprise de phrases historiques un peu téléphonée ; mais la plupart des présents ignoraient sans doute celles qui les avaient inspirées, et il devait bien reconnaître que sa poitrine s'était soulevée à ces mots. C'était sa terre d'adoption, son enfance, ses amis, toute sa vie.

Il pensa à Maria qui tenait un poste de tir installé dans les hauteurs, ainsi qu'à Jérémy et John qui, quant à eux, s'étaient discrètement glissés jusqu'au fortin avancé le plus proche de la piste d'atterrissage.

« Attendez qu'ils frappent les premiers : nous ne sommes pas les agresseurs », ajouta le leader de Blanc Nassau un instant plus tard.

Le silence revint et se prolongea, mortel, alors qu'il ne se passait rien à l'extérieur.

Avec le temps qui s'écoulait, la peur transpirait peu à peu dans l'air, elle suintait des hommes à l'instant précédant le combat comme une brume rampante, insidieuse et puante. Tous scrutaient le glacier qui s'étendait au nord de la ville jusqu'à l'océan, à seulement un kilomètre de là, à cette saison.

Rien ne bougeait.

Un drone survola l'inlandsis, diffusant un message par haut-parleurs aussi bien que sur toutes les bandes de communication :

« L'ultimatum a expiré. Toutes les personnes en dehors du point de rassemblement désigné tombent désormais sous le coup des lois internationales contre le terrorisme conformément à l'article 58-14.2 de la Convention Antarctique ».

Une seconde plus tard, des traînées de fumées apparurent à

l'horizon au-dessus de l'océan et s'approchèrent à toute allure.

L'ennemi porterait la responsabilité du premier sang versé.

Les portes de Blanc Nassau explosèrent sous l'impact des deux missiles, et des corps furent projetés dans les airs.

L'horreur pétrifia Mike, qui s'était glissé dans un des bastions de la falaise, n'en pouvant plus de ronger son frein. Il enregistra l'événement dans son implant, empli de tristesse et de colère. Il comprit tout de suite qu'ils ne tiendraient pas très longtemps contre de telles attaques. Le couloir principal éventré, ouvert aux regards sur plus de cinquante mètres, en témoignait.

Les hélicoptères apparurent, au ras de la banquise, venant du nord en rangs compacts.

La panique gagna une partie des défenseurs, et quelques cris et commentaires affolés résonnèrent sur le réseau de com local. La plupart s'attendaient à un combat loyal, d'homme à homme, comme on le pratiquait en Antarctique ; pas à des frappes stratégiques. Ils ne pouvaient affronter avec succès une telle puissance, sans parler de la vaincre.

Connor ramena le calme sur le réseau d'une simple phrase.

Malgré le danger évident, presque personne ne déserta son poste.

À six cents mètres des premières installations antarcticas, les aéronefs déposèrent leurs troupes et exécutèrent un demi-tour serré tandis que cinq cents soldats se déployaient en tenue caméléon sur la glace. Leur première action consista à lâcher des microdrones pour éliminer ceux des rebelles et les aveugler. Les militaires bénéficiaient de données satellites, de Raptors, de Blackbears et d'un avion de télécommunication dédié à l'opération, nul besoin de petits auxiliaires individuels pour leurs implants tactiques, contrairement à leurs adversaires.

Après quoi ils avancèrent selon des schémas compliqués, certains de leur supériorité. On ne les distinguait qu'à grand peine dans leur tenue de camouflage active sur ce blanc gris homogène. Les attaquants progressaient, prudents mais sûrs d'eux.

Les défenseurs habitués à ce paysage si particulier et pour la plupart experts en tirs difficiles et distants, à cause des gardiens, parvenaient malgré tout à les accrocher dans leur lunette.

John, de son côté, scrutait les manœuvres de leurs ennemis, attentif. Soudain, il reconnut leur tactique comme celle de mercenaires ; aussitôt il contacta Connor par neurcom.

« Je connais ces schémas d'attaque par cœur. Une fois que vous aurez donné à vos hommes l'ordre de tirer, l'enfer se déchaînera. Ils

riposteront avec leur puissance de feu maximale après avoir localisé les points de résistance. C'est typique des firmes de sécurité privée, aucune originalité. C'est curieux car je m'attendais à ce que des troupes officielles soient chargées du boulot. L'armée n'aurait pas tant d'égard envers ses fonds, mais bien plus envers ses hommes et nous aurait longuement pilonnés. À l'inverse, cette méthode peut induire de lourdes pertes humaines, mais garantit des résultats bien plus rapides. Je leur mitonne une surprise à ma façon, mais je ne suis pas certain du résultat. »

La réponse de Connor inclut Mike et Maria dans la neurcom :

— Une nouvelle fois, c'est qui ce putain de gus ?

— Celui qui s'est occupé tout seul de l'équipe des forces spéciales larguée la semaine dernière, celle que tes hommes n'ont jamais retrouvée, lâcha le braconnier, tirant un rictus satisfait à John.

Après un silence pesant, ils entendirent, sur le canal général :

« À tous : déplacez-vous après chaque tir. Anticipez la riposte et ne les laissez pas vous localiser. »

Deux nouvelles minutes s'écoulèrent sans un son, oppressantes.

Les reîtres se déplaçaient très lentement pour que leur camouflage reste optimum. Ils se trouvaient à deux cent cinquante mètres de l'entrée de la cité libre et presque à la hauteur des fortifications extérieures les plus éloignées lorsque Connor donna l'ordre.

« Groupe 1 : feu. »

Son injonction retentit avec force et conviction dans les implants de tous les Antarcticas connectés. Les résistants embusqués dans les fortifications surplombant l'entrée de Blanc Nassau s'exécutèrent dans un bel ensemble.

Des dizaines de tirs atteignirent leur cible.

La glace se ponctua d'étoiles grenadine.

Des détonations crépitèrent et des missiles répondirent. Mais la peur venait de changer de camp. Des corps en grand nombre gisaient ou se tordaient sur la banquise en y laissant de vilaines traînées carmin.

« Groupe 2 : feu. »

Des spiders jaillirent des défenses avancées de Blanc Nassau, explosant presque instantanément dans les groupes de mercenaires.

Une nouvelle fois, des dizaines de victimes criblées de shrapnels ou brûlées vives se tortillèrent en hurlant à la surface de l'inlandsis.

Les représailles ne se firent pas attendre : des roquettes téléguidées frappèrent, détruisant les postes de tir aménagés, tandis que des drones ciblaient les bunkers avancés d'où venaient les explosifs

autopropulsés. Des bombes incendiaires dévastèrent l'entrée de la ville, carbonisant tout ce qui s'y trouvait jusque loin dans les tunnels.

Une réponse d'une brutalité sans égale.

John décortiquait la scène sans bouger depuis sa position proche du terrain d'atterrissage. Jusque-là, il ne prenait pas part au combat. Il observait, sans émotion apparente.

À ses côtés, le chercheur tremblait de tout son corps, ce qui crispait son protecteur : il avait besoin d'un Jérémy un tant soit peu autonome…

Face à la résistance de la ville, les envahisseurs se repliaient sous leur couverture aérienne après avoir perdu un paquet de leurs effectifs. D'un autre côté, les morts devaient être nombreux chez les insurgés malgré les consignes de changer de place après chaque tir. Des à-pics rocheux au-dessus de Blanc Nassau s'effondraient, et les traînées rouges qui les maculaient ne présageaient rien de bon. Partout sur le réseau de com local, des cris saluaient pourtant leur victoire.

John ne partageait pas cet optimisme, loin de là !

Il ne fallut effectivement pas plus d'une minute pour que de nouveaux hélicoptères, bien plus nombreux, surgissent à l'horizon.

La peur succéda à la joie dans les poitrines antarcticas.

Quelques instants plus tard, c'était mille cinq cents nouveaux adversaires suréquipés qui chargeaient Blanc Nassau, couverts par une pluie de roquettes et de balles explosives en provenance des forces aériennes.

La première attaque ne visait bien qu'à localiser les défenses puis les affaiblir.

John se connecta à un satellite en utilisant un réseau privatif depuis son implant. Il était plus concentré que jamais, plein d'une tension animale.

— Si vous voulez nous sortir de là, c'est maintenant ou jamais.

Après un instant, il ajouta :

— Jérémy, prépare-toi.

Le chercheur revivait avec terreur l'attentat de son enfance, les corps massacrés, le sang, le bruit et la fumée. Il en avait le cœur au bord des lèvres, pétrifié. Le ton de commandement de John lui fit pourtant l'effet d'un électrochoc et le tira de l'hébétude. Il n'était plus un enfant impuissant et il devait se maîtriser.

Une seconde plus tard, l'Anglais reçut un message confirmant leur évacuation imminente et il envoya une neurcom au leader rebelle : «

Mon petit cadeau arrive. Bonne chance, Connor ». Puis il se prépara à sortir de leur retraite.

Hautes-Alpes

Il régnait un froid mordant malgré le démarrage jusque-là précoce du printemps. Le souffle de Soan formait une buée compacte tandis qu'il gravissait la pente. Un soudain flux de nord avait recouvert sans préavis les Alpes d'un manteau blanc. En plaine, les bourgeons gelaient dans une gangue de givre mais, plus haut, les arbres n'avaient pas encore commencé leur transformation et n'en souffriraient donc pas.

Soan progressait d'un pas lent dans cette neige légère, observant les empreintes abandonnées par la faune, profitant des premières lueurs et des fragrances montant de la terre humide.

De denses futaies recouvraient ses terres. Situées en ubac, trop raides pour être exploitées et avec un sol trop pauvre pour être cultivées, elles abritaient l'un des derniers bastions de la forêt alpine originelle. Il en connaissait chaque arbre et chaque ruisseau, toutes les ruines, et les refuges de la plupart des animaux.

La sente sur laquelle il avançait à grands efforts déboucha dans une clairière. Soan ralentit, se faisant discret malgré le crissement de ses pas. Il se faufila dans un bouquet de buissons offrant une vue à couvert sur l'espace dégagé. Il resta planté là un long moment en dépit de la fraîcheur ambiante, à décrypter les indices abandonnés dans la poudreuse.

La piste d'un lièvre se terminait brusquement dans un cercle d'empreintes aériennes. Un hibou n'avait pas loupé son dîner. Soan scruta un vieux hêtre dans lequel il avait déjà vu le rapace dormir en plusieurs occasions. Il ne distingua rien, jusqu'au moment où il aperçut une tache orange. Le moyen-duc se trouvait bien là, blotti contre le tronc, invisible. S'il ne lui avait pas pris l'idée d'ouvrir l'œil, le montagnard ne l'aurait jamais repéré.

Il l'observa un moment, ému. Ces rencontres constituaient pour lui, depuis toujours, des instants de fascination, hors du temps et des soucis.

Il remercia le monde de lui offrir tant de beauté, sacrifiant de la sauge fumante aux sept points cardinaux. Après quoi il reprit sa route, les sens aux aguets dans ce petit matin qui s'annonçait clair.

Ces jours-ci, Soan se sentait mieux. Il retrouvait en partie son lien privilégié avec la nature et ses angoisses refluaient. Il en découlait une certaine joie car il avait l'impression, jusque-là, qu'il ne renouerait jamais avec cette harmonie dont la perte remontait à bien plus longtemps qu'il ne l'imaginait, bien avant le rituel d'Anna Hébert… La

création de BGU en était déjà la manifestation.

Il atteignit enfin son objectif pour cette promenade matinale. Un petit col au pied de grands sommets. De nombreuses bêtes usaient de ce passage pour changer de versant, en faisant un poste d'observation stratégique où il se rendait souvent. Depuis un promontoire adjacent, on découvrait un splendide panorama sur les pics alentour, la vallée et la rivière en contrebas.

Le montagnard s'y installa juste avant que l'aube ne s'impose. Il brûla à nouveau de la sauge pour purifier son corps et son esprit. Avant le voyage important qui l'attendait pour tenter de corriger les conséquences de l'inquiétante cérémonie d'Anna Hébert, il ressentait la nécessité de pratiquer un rituel. Il en avait tant accompli pour ses clients… Cette fois, il ne concernait que lui. Soan visait le salut de son âme et en particulier à récupérer la part qui lui avait été arrachée en cette fameuse nuit de pleine lune.

Le montagnard lutta pour redresser son dos cassé, sortit son couteau aiguisé comme une lame de rasoir et le tendit vers le ciel en entonnant un chant qu'il aimait bien. C'était un air ancien et triste, un hymne d'amour à la terre-mère. À l'inverse du cérémoniel factice de BGU, parfaitement cadré, il improvisait, se fiant à son instinct. En cet instant, il comprit qu'il l'effectuait avec conviction pour la première fois depuis plus de dix ans.

Très vite, son état mental se modifia.

Il se laissa aller à cette condition étrange, mi-rêve, mi-surconscience.

Les rayons de l'astre du jour émergeant au-dessus des crêtes frappèrent les sommets situés à l'ouest, puis descendirent rapidement les pentes en direction du promontoire où l'homme se tenait, seul au cœur du massif.

Lorsqu'ils l'atteignirent, Soan ouvrit une longue entaille dans son bras gauche et, grimaçant de douleur, il tendit son poing en diagonale vers le bas, et regarda le liquide écarlate couler lentement sur la blancheur immaculée.

La neige fondait en minuscules cercles rouge vif au contact du sang chaud dans la lumière du petit jour. Les couleurs étaient éclatantes, furieuses de vie. L'odeur d'humus humide imprégnait l'atmosphère. Loin au-dessus des alpages saupoudrés, un aigle royal cria son bonheur d'exister depuis les cieux.

Le monde contenait une beauté sans égale ; une harmonie parfaite – et pourtant si fragile – y régnait.

Soudain, des flashes inexplicables traversèrent l'esprit de Soan. Des images floues qui disparaissaient à peine apparues, pleines de

violences et de vermillon maculant la glace.

Son instinct lui souffla qu'un lien les unissait à lui, sans qu'il en comprenne la nature.

Puis le phénomène s'estompa avant de disparaître.

Il regarda son fluide vital ruisseler goutte à goutte. Son cœur battait la chamade et sa conscience divaguait avec celle du rapace, très haut dans le ciel. Il resta ainsi, comme pétrifié dans sa transe, un temps qui lui parut infini. Il priait de toute son âme pour réussir à laver ses erreurs, être absous, et réaliser quelque chose de positif pour le monde. D'autant que ce dernier en avait bien besoin…

Il revint d'un coup à la réalité.

À l'orée des arbres, en contrebas, une biche leva la tête, le dévisagea un instant en faisant osciller ses oreilles puis s'enfuit d'un bond gracieux.

Une force nouvelle emplissait Soan. Il examina son bras : le sang coagulait peu à peu, enrayant l'écoulement. Le moment de redescendre était venu.

De retour chez lui, Soan se réchauffa devant un bon feu. Interdit par la loi puisqu'il le faisait dans une cheminée authentique, sans filtre à particules ; mais qui viendrait le contrôler ici ? Il s'offrit le luxe d'un café.

Des semaines plus tôt, il avait découvert que plusieurs scientifiques de la commission indépendante sur les hydrates de méthane avaient radicalement changé de point de vue entre leurs publications antérieures et la parution du rapport officiel. Plus inquiétant encore, tous ces revirements étaient survenus après le rituel d'Anna Hébert. Un détail à même de le faire tiquer.

Depuis, il dépensait sans compter argent et crédits-carbone pour contacter les chercheurs en question. Il souhaitait s'entretenir avec eux, un à un, et comprendre les motifs de leur bascule en faveur de cette source d'énergie.

En dépit de ses efforts, il se heurtait à des refus catégoriques. Il désespérait, lorsque le doyen de la commission indépendante lui avait proposé un dîner. Une offre inattendue puisque celui-ci avait décliné ses demandes précédentes, mais pleine de promesses et qui expliquait son sacrifice matinal.

Une grande excitation le gagnait à mesure que le rendez-vous approchait : il connaîtrait peut-être bientôt le fin mot de cette histoire. Pour cela, il devait se rendre à Paris. Un trajet qu'il n'avait plus effectué depuis une bonne décennie.

***

Le voyage en train depuis Grenoble lui remémora de vieux souvenirs de sa vie de cadre. Une éternité qu'il n'avait plus mis l'orteil dans l'un de ces foutus wagons. Organiser et réaliser ce déplacement relevait de la gageure compte tenu de l'état quasi insurrectionnel régnant dans le pays. Il y parvint néanmoins.

Le trajet s'écoula en un clin d'œil, et les plaines agricoles encerclant Paris cédèrent d'un coup la place aux immenses quartiers de la troisième banlieue. Des secteurs construits à la va-vite lorsque, ici comme ailleurs, la majorité des gens qui vivotaient à la campagne n'avaient plus pu tenir faute de crédits-carbone suffisants. Les néoruraux étaient alors venus gonfler ces immenses cités dortoirs. Ils y affrontaient le cauchemar quotidien du chômage, de l'inactivité, de la drogue, de la violence, de l'abandon des pouvoirs publics… Il n'y régnait qu'une forme de loi : celle du plus fort, du plus riche, du mieux armé.

Leur valeur ajoutée ne comptait cependant pas pour rien puisque l'argent de la drogue, de la prostitution et des produits virtuels illégaux intégrait depuis longtemps le calcul de la richesse nationale. Après tout, cette mécanique réduisait de fait le taux d'endettement des États, leur permettant d'emprunter encore.

Merveille du marché, pensa Soan, tandis que de vieux modes de pensées se réactivaient en lui avec le bruit et les odeurs caractéristiques du transport ferroviaire et la vue d'une zone urbaine dense.

Il débarqua gare de Lyon. Après un trajet pénible du fait de la promiscuité dans un métro bondé, il échappa à la foule qui l'oppressait et rejoignit le restaurant chic du seizième arrondissement où il avait rendez-vous. Ceux qui déjeunaient dans ce lieu tenaient à leur intimité. Les tables, isolées les unes des autres dans des alcôves amovibles permettant de réorganiser l'espace selon les besoins, offraient un cadre intimiste. Des systèmes antibruit étouffaient encore les conversations, et le menu était proposé via un écran tactile. Des flèches lumineuses au sol guidèrent Soan jusqu'à sa place.

Un individu âgé aux yeux pétillants d'intelligence mais ternis par la vie l'y attendait, déjà installé. Les deux hommes se saluèrent tandis que le plus jeune prenait place.

L'IA de service leur proposa une ambiance sonore personnalisée et un set de table au choix. Le doyen de la commission opta pour une évocation champêtre, et les couleurs autour d'eux devinrent douces et chaleureuses, une musique claire rappelant le chant d'une rivière les entoura, accompagnée d'une très légère fraîcheur dans l'air, chargé d'effluves printaniers.

En face de Soan, le vieil homme le dévisageait. Il portait avec élégance une moustache entretenue à la perfection. Son costume impeccable contribuait à son image, et il dégageait une impression d'aristocratie légèrement décadente, fatiguée elle aussi.

Il toussa discrètement dans sa serviette.

— La bavette est excellente. Il va de soi que ce n'est pas de la viande de synthèse. Et, bien sûr, comme je vous ai imposé ce restaurant, la note est pour moi.

Son regard balayait les vêtements – en piètre état – de Soan.

Si celui-ci avait soigné l'apparence de son visage et de ses mains, il avait oublié les habitudes vestimentaires des Parisiens et ne disposait, de toute façon, d'aucune tenue adaptée. Il ressemblait à un paysan. Son orgueil blessé le poussa à réagir.

— Ce ne sera pas un problème. Je prendrai le crumble d'insectes bios et sa salade de pommes de terre croustillantes, puis l'épaule d'agneau au romarin.

Les prix les plus élevés parmi les plats qui lui paraissaient écoresponsables dictaient ses choix : il n'entendait ni passer pour un pouilleux ni renoncer à ses convictions. Son interlocuteur commanda pour lui-même un steak d'espadon sauvage, dont Soan peinait à croire qu'il en existât encore, et un fondant chocolat au véritable cacao qui coûtait une blinde. Le doyen ouvrit la discussion.

— Je ne voulais pas vous vexer. Mais dites-moi, pourquoi vous intéressez-vous tant à ce rapport ?

Le montagnard lui servit le mensonge qu'il débitait depuis le début de sa petite enquête. Journaliste freelance, il rédigeait des articles pour un magazine spécialisé dans les énergies alternatives : il trouvait les conclusions de la commission un peu trop optimistes, et le retournement de certains de ses membres assez spectaculaire. Autant d'indices qui laissaient planer des soupçons quant à leur indépendance réelle et leur intégrité. Il souhaitait faire la lumière sur cette affaire.

Son vis-à-vis l'écouta avec une attention distinguée mais lointaine, distante. Le robot serveur apporta l'entrée de Soan, dont le fumet parfumé emplit l'atmosphère. Le Haut-Alpin attaqua son crumble, qui s'avéra délicieux, même s'il ne reconnaissait pas les insectes le composant, lesquels formaient une sorte de farce avec des herbes, des épices et des légumes. C'était fameux.

— Je vois. Je n'aime guère les représentants de votre profession…

— Pourquoi m'inviter, alors ? Vous aviez rejeté ma demande, il y a quelques semaines.

— Il y a quelques semaines, je pensais avoir encore de longues

années devant moi. Au lieu de quoi je ne dispose que de quelques mois, au mieux.

Sa voix faiblit, et une ombre passa sur son visage.

— Vous m'en voyez désolé.

Le sort du vieillard touchait Soan, effet implacable de l'empathie qui ne le quittait jamais et lui avait joué bien des tours.

Un silence s'installa et persista jusqu'à l'arrivée des deux plats principaux.

Une fois ceux-ci servis, Soan essaya de relancer le chercheur sans le brusquer.

— Cela a changé quelque chose, pouvez-vous me dire pourquoi ?

— Voyez-vous, je suis le dernier membre d'une famille honorable. Une longue lignée qui a compté des hommes de haut rang parmi ses aïeux. J'ai connu la réussite dans ma carrière universitaire… Mais je n'ai jamais réussi à partager très longtemps la vie d'une femme après le décès de ma chère Agnès. Elle n'avait que vingt-sept ans et moi trente lorsqu'un choc anaphylactique l'a emportée, au cours de vacances en Espagne : une stupide piqûre de méduse… Ensuite, je n'ai jamais su me réinstaller en couple, et je n'ai pas d'enfants. À ma mort, la lignée de mes aïeux s'éteindra.

Un masque triste affleura sur son visage las tandis qu'il avalait quelques bouchées d'espadon et les savourait brièvement avant de reprendre son récit.

— Remarquez, je ne sais pas si c'est un bien ou un mal. En tout cas, c'est ainsi. Certainement que mes parents seraient déçus. Excusez-moi, vous ne voyez pas le rapport, je suppose ?

— Non, je dois reconnaître que ce qui m'intrigue, c'est pourquoi un homme comme vous, qui était opposé à l'exploitation des hydrates de méthane, s'est soudain mis à les trouver vertueux ou presque.

— Je ne suis pas opposé à quoi que ce soit par principe. Je suis un scientifique ! J'analyse des faits et uniquement des faits, et j'essaie de percer les secrets de la nature, de les disséquer pour les démontrer de manière indiscutable. Les hydrates de méthane ne sont pas fiables en termes de bilan carbone, c'est pourquoi j'ai toujours été plutôt… sceptique sur les données des industriels.

Il but une gorgée de vin avec délectation, termina son poisson, puis lâcha enfin le morceau :

— Certaines corrections ont été apportées dans les données, puis encore dans les logiciels de traitement, partout…

Il avait murmuré ces mots sans toutefois détourner le regard.

— Vous voulez dire que vous avez validé des résultats dont vous saviez qu'ils étaient faux ?

— Oui.

Cette fois, il baissa les yeux.

— Pourquoi ?

— Par faiblesse.

— On vous a payé, donc. Et les autres membres de la commission, ils ont aussi été corrompus ?

— Je n'en sais rien, mais c'est probable. Les maîtres chanteurs étaient à la fois très convaincants et très bien renseignés. Je n'ai pas parlé d'argent ; croyez-vous qu'ils auraient pu m'acheter avec de l'argent ?

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'ils savaient des choses précises sur moi. En vérité je suis dépendant aux relations sexuelles, incapable de m'en passer. En vieillissant, je n'ai plus rencontré le succès escompté, en particulier auprès des femmes jeunes, qui ont ma préférence. Depuis des années, je vis dans une détresse permanente, comme un manque qui ne cesserait jamais. Ils m'ont piégé… J'ai rencontré une superbe demoiselle, très libérée, qui aimait les hommes mûrs…

À ces mots, ses pupilles brillèrent de souvenirs érotiques.

— Imbécile que je suis : j'ai cru le devoir à mes charmes. La vieillesse et l'orgueil vous jouent bien des tours. Lorsque j'ai été bien accroché, ils m'ont expliqué ce que je devais faire pour la garder. J'ai tenté de refuser, mais ils avaient aussi des vidéos compromettantes. Alors j'ai cédé, par honte et par lâcheté.

Des décharges électriques parcoururent les membres de Soan. Il avait la certitude, bien qu'il n'eût aucune preuve, qu'Anna Hébert avait contribué à cet acte de corruption et que le rituel n'était pas sans rapport avec cette décision. Il portait donc lui-même une part de responsabilité dans les conclusions mensongères de la commission et le recours aux hydrates en découlant. Par sa faute, le changement climatique allait s'aggraver encore et encore, en contradiction avec toutes ses valeurs. Il en était malade.

Restait l'espoir de changer le cours des choses.

— Vous accepteriez d'en témoigner ?

— Après ma mort, oui. Je refuse d'affronter l'opprobre journalistique pour mes derniers moments, mais je suis prêt à laisser un témoignage enregistré en présence d'un avocat. On ne peut pas dire que ma famille s'éteindra sous un jour glorieux, n'est-ce pas ?

Il soupira tout en affichant une expression soulagée.

— Vous rendrez un grand service à la protection de l'environnement.

— Je déteste l'environnement. Il m'a pris mon Agnès, et mon cancer est on ne peut plus naturel. Je respecte la science, qui est la seule forme de vérité dans ce monde, tant que l'on ne truque pas les chiffres, qu'on ne lisse pas les courbes et qu'on ne sert pas d'intérêts particuliers. Je ne veux pas partir en laissant en héritage un mensonge, voilà tout. Ce serait renier toute ma vie. La honte plutôt que le déshonneur.

Ainsi se conclut leur échange. Soan se sentit déchiré en partant : il avait hâte de tout révéler, mais cela revenait à désirer la mort de ce vieux monsieur – tordu et un peu malsain, certes, mais guère plus que la moyenne –, chose que son empathie lui interdisait.

Un moment plus tard, repu et perdu dans ses pensées, il marchait d'un pas pressé pour rallier la gare de Lyon lorsqu'il tomba sur une manifestation monstre pour la défense de l'Antarctique, le partage des richesses et la fin du capitalisme financier.

Les gaz lacrymogènes le saisirent à la gorge tandis qu'un pavé heurtait son visage. Un flot de sang jaillit de son arcade sourcilière et l'aveugla.

Antarctique
- Blanc Nassau -

Connor se sentait désespéré. Le combat durait depuis moins d'une heure, et déjà s'annonçait la débandade. Le bilan de leur résistance n'était pas glorieux. D'autant que ce piètre résultat coûtait la vie à au moins trois cents de ses concitoyens, sans doute plus. Il fallait se replier, et ils n'avaient nulle part où aller. Les Raptor et Blackbear associés aux missiles guidés maritimes offraient un trop grand avantage aux assaillants.

Avec beaucoup de chance, certains parviendraient peut-être à se disperser dans le Grand Blanc et à en réchapper, même si c'était peu vraisemblable. Il se préparait à ordonner le sauve-qui-peut général, en désespoir de cause, lorsque les explosions cessèrent.

Les drones adverses venaient de défaillir, tous en même temps.

Après un instant d'incrédulité, Connor comprit. Il mesura l'ampleur du cadeau de l'ami de Maria et Mike. Il le remercia mentalement, sans avoir la moindre idée de la manière dont il avait pu accomplir un tel exploit. Il saisit encore moins ce que l'individu en question foutait, à cet instant précis, seul sur la piste d'atterrissage. Une sortie suicidaire ! Mais, grâce à lui, les probabilités grandissaient que quelques-uns survivent en s'enfuyant par l'inlandsis ; d'autant que Connor conservait un atout faible dans sa manche face aux nanos qui les encerclaient. Il n'en espérait pas tant une seconde auparavant.

Blanc Nassau s'en trouvait redevable et son charismatique leader lança un appel à volontaires pour une mission sans retour, juste avant d'ordonner une retraite organisée.

Une fois ces tâches accomplies, l'Écossais avala la dernière lampée de whisky au fond de sa bouteille et se résigna à abandonner sa ville, le cœur brisé.

John formula un remerciement muet au cyber-pirate qui avait court-circuité les drones des compagnies de sécurité : une sacrée pointure. Sans lui, aucune chance de réussir ce qu'il se préparait à tenter, même avec la mise à jour de son implant.

Les forces aériennes à peine neutralisées, John balança trois grenades spiders pour dégager la piste des nanomachines et mines anti-personnelles dérivantes susceptibles de s'y trouver.

Aussitôt, les flammes dévorèrent la surface gelée avec avidité.

L'Anglais entra en action dans la foulée. Il projeta Jérémy à l'extérieur, droit sur le terrain d'aviation, avant de s'y catapulter lui-

même, la poitrine en feu et l'adrénaline en crue dans ses veines.

Au même instant, alors que la confusion régnait chez leur ennemi, il repéra l'avion venu les chercher. À aussi faible distance, l'effet furtif perdait de son efficience. Déjà, on entendait crépiter les impacts dans le fuselage.

John pensa que le pilote en avait une belle paire. Il espéra qu'il ne flancherait pas au dernier moment.

Il poussa Jérémy au sol, lui intimant l'ordre de rester à terre tandis qu'il prenait position, un genou ancré sur la glace, pour défendre la zone d'atterrissage et protéger leur unique planche de salut.

L'engin plongeait vers le tarmac en faisant osciller ses ailes de gauche à droite dans une tentative désespérée pour se poser tout en esquivant une pluie de balles.

L'implant du mercenaire lui signalait un nombre toujours croissant de combattants se dirigeant vers eux. Mâchoires serrées, il ouvrit le feu. Il fallait tenir quelques minutes, et elles s'annonçaient longues.

Mike fuyait loin de son poste d'observation, ainsi que presque tous les insurgés encore en vie. Il cherchait à s'enfoncer dans les profondeurs pour échapper aux frappes et rejoindre une sortie de secours suite à l'ordre d'évacuer prononcé par Connor.

Titubant, il percuta pour la centième fois quelqu'un dans la pénombre des couloirs emplis de fuyards et découvrit avec stupeur que c'était Maria qui cherchait, elle aussi, à se frayer un chemin vers l'extérieur. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

La jeune Antarctica avait le visage en sang à cause d'une blessure au cuir chevelu et elle boitait. Son pied gauche peinait à supporter son poids. Des explosions, des bruits d'éboulements et une fumée âcre saturaient leurs sens et imprégnaient leur esprit et leurs papilles du goût de la peur et de la défaite.

Ils progressèrent en se soutenant l'un l'autre, s'enfonçant dans les ténèbres rompues de loin en loin par la seule phosphorescence des blocs de secours. Enfin, une lueur apparut à l'horizon et, bientôt, ils émergèrent de l'autre côté des falaises, face aux immenses glaciers antarctiques, clignant des paupières pour accommoder leur vue à la luminosité.

Ils furent alors témoins d'un spectacle saisissant : des hommes et des femmes s'échappaient des multiples issues de la cité libre en flammes en un flot continu sur le sol glissant. Ils s'égaillaient aussitôt à travers l'inlandsis, seuls ou en petits groupes.

Malgré les récriminations de Maria, Mike gravit les quelques dizaines de mètres de dénivelé qui le séparaient de la crête d'où il

pourrait apercevoir le champ de bataille. Il comptait s'assurer du départ de John et Jérémy. S'ils échouaient, le mince espoir qui lui restait perdrait toute consistance.

Une fois à son poste d'observation, le braconnier s'allongea, se dissimulant de son mieux. Il sortit sa lunette et scruta les environs. Les mercenaires se regroupaient autour du terrain d'atterrissage où John livrait bataille et où un aéroplane touchait terre. Une bonne nouvelle bien que la position du mercenaire parût précaire. Mais, très vite, l'attention de Mike glissa vers un autre secteur, d'où s'élevait une colonne de fumée noire. Tandis que le vent la dispersait, une scène de cauchemar se dévoila, qu'il n'oublierait jamais.

Un haut-le-cœur le saisit devant le carnage des civils, l'emplissant de stupeur et d'effroi. Un spasme contracta son estomac, et il rendit de la bile. Il se contraignit à enregistrer la scène dans son implant malgré les larmes qui lui brouillaient la vue et menaçaient de couler à flot pour la première fois depuis la mort de son père.

Impuissant, résigné et écœuré, il reflua pour rejoindre Maria qui le pressait de fuir. Ils ne pouvaient rien faire de plus.

Ce qu'il venait de voir le priverait pour longtemps de la sensation de plénitude et de paix intérieure qu'il aimait tant. Agissant comme un somnambule, il aida Maria à se relever et à marcher. Elle le harcelait de questions, et il lui décrivit sa vision d'horreur. Le visage de sa compagne se ferma et devint gris, des rides se formèrent sur son front ; elles ne s'en effaceraient plus jamais.

Les deux amants, ravagés de tristesse, s'enfoncèrent dans les grands glaciers, oubliant la présence des nanomachines larguées autour de la cité libre.

Les roues de l'avion heurtèrent la piste de Blanc Nassau, et l'aéronef rebondit sous une grêle de projectiles.

John tenait toujours sa position, tirant et tuant, tirant et tuant : un spectacle de mort fascinant qui dès les premières secondes avait absorbé Jérémy. Celui-ci avait l'impression que cette scène quasi mythologique durait depuis des heures. Parvenir à la contempler sans sombrer dans la panique le stupéfiait.

Pour autant, malgré ses compétences martiales redoutables, le mystérieux Anglais ne tarderait plus à se faire déborder : les soldats se regroupaient pour en venir à bout, délaissant un moment leur moyen de transport et lui accordant de la sorte un court créneau pour se poser.

Sur l'écran tactique de John, un voyant clignota en noir : une première. S'il s'y fiait, il était foutu. Au moins, il détournait l'attention d'une partie de ces salopards loin des Antarcticas en fuite. Il s'étonna

lui-même de cette idée : sa contre-attaque visait uniquement à préserver l'avion.

Confronté à sa chute prochaine, il ressentit tout à coup une grande clarté.

Bon, si c'est l'heure… finissons en beauté !

Il n'éprouvait pas de peur, il ne redoutait la mort que sous la forme d'une longue agonie tremblotante. Il adopta donc une approche inattendue.

La stratégie consistant à se sacrifier surprend toujours l'adversaire. Bien sûr, elle se paie au prix fort. Cette fois ne fit pas exception à la règle.

John bondit sur ses pieds et chargea le groupe le plus proche en hurlant. Il lâcha trois microdrones furtifs afin d'exploser quelques genoux avant de crever et, tant qu'à faire, il activa ses deux dernières grenades spiders et les envoya droit à la rencontre d'un véhicule blindé de commandement qui rejoignait le champ de bataille.

Une transe guerrière l'habitait et rien, à cet instant, ne pouvait entraver l'expression pleine et entière de sa danse mortelle.

John tirait comme un damné, la mise à jour de ses implants augmentant encore son efficience macabre. Plusieurs combattants se découvrirent en tentant de l'abattre et furent frappés par les micromissiles de ses petits auxiliaires furtifs.

Atteint par les charges autopropulsées, le QG mobile explosa dans une gerbe de flammes orange et rouge.

Ses ennemis, pris au dépourvu par cet assaut insensé, ripostèrent de manière anarchique. Dans la panique, leurs tirs se perdirent n'importe où, y compris des grenades qui terminèrent leur course mortelle loin de leur cible.

Dans son abandon à sa furie meurtrière, John rencontrait le succès. En revanche, il avait perdu le compte précis de ses victimes. Une pensée incongrue qui le chagrina : le degré d'exactitude de son tatouage baissait d'autant, et il exécrait l'approximation.

Il avait abattu six hommes de plus lorsqu'une balle le percuta en plein thorax.

La puissance du choc le catapulta plusieurs mètres en arrière.

Tandis qu'il flottait dans les airs, en dépit des battements affolés de son cœur et des alarmes multicolores de son extension médicale, il parvint à identifier la source : « Tir de sniper ».

Puis il heurta le sol à plat dos, de tout son poids.

John se redressa, une main à terre, crachant du sang. Il avait lâché

son fusil, et il dégaina un pistolet. Une pétoire dérisoire face au groupe de tueurs professionnels qui l'encerclait pour l'achever.

Il tira pour l'honneur, pour mourir l'arme à la main… et les soldats explosèrent.

John, qui attendait l'estocade finale, marqua une seconde d'hésitation. De celles le plus souvent fatales.

Au même instant, l'avion atterrissait au bout de la piste et effectuait un demi-tour serré dans une glissade vertigineuse accompagnée d'une gerbe de cristaux scintillants sous le soleil à trente mètres de lui.

L'incompréhension laissait John perplexe lorsqu'une neurcom éclata dans sa tête :

« Avec les remerciements de Connor et de Blanc Nassau pour les drones. On vous couvre. Grimpez dans cet engin et bonne chance, les gars. Pour l'honneur et la liberté. Vive l'Antarctique libre ! »

Depuis un poste défensif avancé à moitié dévasté, quelques volontaires répondant à l'appel de Connor et bien décidés à périr si besoin déchaînaient un feu d'enfer contre les soldats pour protéger le duo de fuyards.

Encore groggy de l'impact, le mercenaire anglais sursauta lorsque Jérémy le mit debout et l'entraîna vers le petit aéroplane qui encaissait un déluge de feu malgré les tirs de couverture antarcticas.

Les deux hommes se hissèrent à bord de l'appareil, lequel remit aussitôt les gaz pour prendre son envol. Des impacts traversaient la carlingue. La pilote leur souhaita la bienvenue à bord d'une voix de femme aiguë et leur conseilla d'attacher leur ceinture avec un accent russe à couper au hachoir. Précaution utile au regard de l'accélération qu'elle imposa aussi sec à son petit avion furtif. *Au temps pour la belle paire du pilote*…

L'abri d'où les rebelles les couvraient explosa sous les roquettes longue portée venues des navires au large.

John dévisagea Jérémy avec curiosité : ce guignol venait de lui sauver la mise. Ce qui équivalait, pour lui, à contracter une dette d'honneur.

Jérémy, les tripes au bord des lèvres, n'en revenait pas de ce qu'il venait de faire. Il regarda les roues quitter la piste et serra les accoudoirs avec force. Il geignit face au sacrifice des défenseurs de Blanc Nassau.

À combien d'hommes sa fuite éperdue coûterait-elle donc la vie ?

Leur rêve valait-il ce prix ?

Certainement pas. En tous cas, il n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle. Il s'imaginait en sauveur de l'environnement et de

l'humanité, jamais en terroriste ou en révolutionnaire. Et pourtant…

Une alarme couina. L'avion s'élevait à peine à quelques mètres du sol. Des billes de fer en fusion jaillirent des ailes en tous sens, et ses occupants se préparèrent au crash. Un son strident leur vrilla les tympans lorsqu'une explosion les projeta en avant.

Mais le zinc ne s'effondra pas : les contre-mesures larguées avaient fonctionné, et le missile sol-air venait d'exploser dessus, juste derrière eux.

La pilote prit de la hauteur. Bientôt, le voile furtif leur permit d'échapper aux systèmes de verrouillage et aux radars. Sous peu, ils deviendraient invisibles.

Après quelques minutes à digérer en silence les événements, les deux hommes grignotèrent des sandwiches peu engageants et dormirent un peu, laissant se dissiper les effets du stress.

***

À son réveil, John songea qu'il avait accompli sa mission en dépit de sa difficulté. Le colis se trouvait à bord. Au passage, il avait réalisé un nouvel exploit. Décidément, s'il survivait jusqu'à l'âge d'écrire ses mémoires, hypothèse peu vraisemblable, il aurait bien des histoires à raconter. Sans doute ne le croirait-on pas. C'était de toute façon sans importance. Ce qui comptait, c'était d'y être, de le faire et de se sentir si vivant.

Il fêterait ça comme il se devait dès son retour à Londres.

Jérémy émergea à son tour du sommeil et brisa le silence, au grand dam de l'Anglais.

— Pourquoi êtes-vous devenu mercenaire ?

À cette question, l'intéressé eut une expression ambiguë, mi-figue, mi-raisin.

— En quoi ça te concerne ?

— Simple curiosité.

— De mon côté, j'aimerais bien savoir ce que tu as inventé. Tu es informaticien ?

— Non, plutôt dans la biologie. Vous ne savez même pas pourquoi vos employeurs veulent me récupérer ?

— Non. Je comprends que tu fais des recherches qui intéressent mon client. Je suis aussi sûr que c'est illégal. Sans quoi, il n'aurait pas recours à mes services.

— Tant qu'on vous paie, vous faites n'importe quoi, c'est ça ?

— Plus ou moins, mais je choisis mes missions et mes conditions.

Comme je suis le meilleur dans mon domaine, je peux me payer ce luxe.

— C'est complètement immoral.

— Tuer des gens est immoral, et c'est mon métier. À quoi il faut ajouter que ce sont les états démocratiques qui me l'ont enseigné. Le monde entier est immoral, injuste, inique…

— Oui, c'est sûr… Et c'est confortable d'accuser la fatalité.

— Tu es bien placé pour me juger, dis donc. Sans mes compétences, tu serais mort ou prisonnier. Et je ne sais pas ce que tu as fait pour énerver les types que tu as aux fesses, mais le fait est qu'ils ne se dérangent pas pour mes quelques victimes – rarement innocentes soit dit en passant –, alors qu'ils sortent l'artillerie lourde pour te choper, toi. Alors côté morale… je ne crois pas avoir de leçons à recevoir.

— C'est parce que notre invention leur fait peur, qu'elle menace le pouvoir en place ! Je travaille pour améliorer la condition humaine, moi !

— Oui, évidemment, quoi d'autre ?

L'acidité du ton semblait à même de dissoudre du métal.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Pour rien, mais vu l'identité de mon client, c'est limpide…

— Qui est-ce ?

— Il représente des gens favorables à la transformation de l'humanité. Et si je relie cela au fait que tu es biologiste et recherché, j'en conclue que tes "progrès pour l'homme" reposent sur son amélioration génétique… Dr Mengele.

John avait craché ce jugement d'un ton amer.

À cette évocation, Jérémy s'étrangla, d'autant qu'une part de lui-même qu'il refoulait plus ou moins loin de sa conscience voyait les choses sous le même angle depuis les résultats de l'expérience Xp327. N'empêche, il lui paraissait inconcevable de ne pas agir en fonction de ses valeurs et idéaux. Servir des intérêts dont on ignorait tout lui semblait dangereux et inconscient. En même temps, il avait à faire à un soudard… Puis il réalisa qu'en partant avec ce dernier, il avait signé pour se retrouver dans une situation analogue. Un vertige le traversa. Il chercha à se raccrocher à la discussion pour lui échapper.

Il tenta de se justifier.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Rendre l'homme photosynthétique lui assurerait une liberté de conscience absolue. Aucun humain ne pourrait plus en opprimer un autre car chacun pourrait vivre d'eau et de soleil si bon lui semblait.

Comme il l'énonçait à voix haute, cette idée le troubla. Elle paraissait plus irréelle que jamais, alors même qu'il se savait capable de la concrétiser pour le meilleur et pour le pire ; et c'était bien là le problème.

— Les hommes pourront *toujours* s'opprimer mutuellement. C'est dans notre nature.

Le mercenaire sembla assimiler l'information en retard. Il enchaîna, sidéré.

— C'est vrai ? Une modification génétique qui permettrait de devenir photosynthétique ?

Ce concept semblait amuser John presque autant qu'il le laissait perplexe.

— Pratique pour le désert et la faim dans le monde, mais je ne vois pas bien l'utilité d'augmenter encore notre population par ce genre de biais.

— Pourquoi voulez-vous que ça augmente la population ?

— Ce sera le premier résultat, ça tombe sous le sens. Les gens n'auront plus peur de la famine ou du changement climatique, de l'économie incertaine… Ils feront de nouveau des enfants !

— On n'en est quand même pas là.

— Vraiment ? Tu n'es qu'un privilégié. Un petit intellectuel rêveur. Dans certains des endroits où je suis intervenu, j'ai vu les hommes se nourrir de l'écorce des arbres, comme lors des famines au Moyen-Âge. J'ai contemplé des villes dont les habitants étaient comme des zombies déformés par la pollution industrielle ou nucléaire, et où un corps normal était choquant par sa beauté. J'ai connu des terres, en Asie, où le soleil ne brille plus jamais à travers la couche de pollution atmosphérique et où végétaux, bêtes et hommes s'étiolent et meurent. À quoi leur servirait ton invention, dis-moi ? Et je ne te parle pas des zones de guerre… En vérité, l'humanité est foutue, et ce n'est pas plus mal ainsi. C'est pourquoi je me moque de ce que tu as pu inventer : ça ne changera rien.

Jérémy ne trouva rien à répondre. Quelle réalité pouvait naître de leur utopie ? Ils avaient accouché d'une chimère… ou, pire, de la boîte de Pandore.

— De toute façon, ce n'est pas au point, c'est certain.

John n'en revenait pas. Un gosse plein d'illusions qui voulait sauver un monde en perdition. Voilà. On pouvait difficilement le condamner pour ça, en dehors du fait qu'il avait trente ans passés et qu'il aurait dû se montrer plus réaliste. Le mercenaire secoua la tête avec dépit. Dire que ce gamin venait de lui sauver la vie… et qu'il allait tomber

aux mains de son client.

Le jeune homme se murait à présent dans le silence, presque boudeur.

Sans comprendre pourquoi, John l'aimait bien. En y réfléchissant, il pensa que c'était sans doute lié à son honnêteté viscérale. Jérémy pouvait avoir tout faux, mais sa démarche était sincère, presque pure à force d'être intellectuelle. Et ça se sentait sans l'ombre d'une hésitation.

L'Anglais se pencha pour tapoter l'épaule du scientifique, retrouvant son flegme habituel.

— Ne m'en veux pas, j'ai affronté beaucoup d'horreurs dans ma vie et je suis désabusé. C'est bien qu'il reste des idéalistes comme toi. Même si l'enfer est pavé de bonnes intentions.

John n'ajouta pas ce qu'il subodorait, à savoir que ses rêves ne lui vaudraient que de graves déceptions et certainement de servir malgré lui des intérêts qu'il détestait.

Jérémy, pour sa part, commençait à comprendre que le mercenaire ou son client n'aurait aucun mal à lui voler la souche pour en faire ce que bon leur semblerait. Une vague d'angoisse le traversa, alors qu'une boule de plomb lui écrasait le ventre : il devait trouver un moyen de la cacher, mais comment ?

Après un nouveau silence, il revint à la charge :

— J'aimerais réellement savoir pourquoi tu fais ce métier.

Il venait de passer à son tour au tutoiement.

— Vraiment ?

— Oui.

— Après tout, pourquoi pas ? Si tu y tiens, ce n'est pas confidentiel. Je n'ai pas eu beaucoup le choix. Ma mère est morte alors que j'avais sept ans, syndrome de dégénérescence foudroyant, je n'en garde que peu de souvenirs. J'ai été élevé par une nourrice d'origine indienne. Mon père travaillait comme technicien dans l'industrie, il n'était jamais là. À mes seize ans, il a fait un burnout. Il est mort de dépression six mois plus tard. Il travaillait dans une grande société, mais c'était à peine un cadre : il n'avait droit ni aux assurances-vie ni aux meilleures mutuelles. Le médecin de la compagnie n'a jamais reconnu l'origine professionnelle de sa pathologie. La banque a refusé toutes mes demandes de prêt… J'étais seul et incapable de financer mes études aussi bien que de régler le loyer. Je me suis retrouvé à la rue et j'ai dû survivre. C'était le début de la guerre des Califats, il n'y avait aucun job. Je suis rentré dans des petits trafics, dans une vie marginale faite de cuites, de nuits blanches et de bassesses.

Le regard de John s'égara au loin sous l'emprise de souvenirs désagréables.

— De fil en aiguille, j'ai rejoint un gang. Mais pour être intégré, je devais tuer un inconnu, dans la rue, comme ça… À ce moment-là, j'ai eu un sursaut. J'ai refusé. Mais le prix du dégonflage… c'était ma vie. Le soir même, je me suis engagé dans la Légion, forces spéciales. La seule option possible pour sortir de ma situation de merde et avoir une chance de rester vivant, si je ne tombais pas au front. L'armée m'a appris la discipline, l'estime de soi et l'honneur. Aussi à tuer de sang-froid des inconnus… La guerre s'est terminée un beau jour. Je suis allé dans le privé, avant de me mettre à mon compte pour faire les choses à ma manière, et me voilà.

Jérémy ne portait plus le même regard sur John. Il subsistait chez lui un fond d'humanité dont il ne se rendait peut-être même pas compte. Le chercheur revint à sa préoccupation principale.

— Sais-tu quand ton client compte commercialiser le revêtement ?

— Quel revêtement ?

Jérémy lui expliqua en quoi consistait le revêtement photosynthétique. L'Anglais afficha une mine perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ça, je trouve que c'est une bonne idée. Bien plus que la première. Je connais des gens dans les Califats qui paieraient une fortune…

— Tu travailles pour quelqu'un des Califats ?

Le mercenaire s'amusa de sa réaction.

— Non, non. J'y ai juste des connaissances.

John se demanda ce que son mandataire ferait d'une telle invention. La première, il savait. Mais celle-ci ?

En se basant sur sa longue pratique des êtres humains et du pouvoir, il conclut que l'organisation la garderait à ses propres fins. Or, cette perspective l'ennuyait – fait exceptionnel tant tout l'indifférait depuis belle lurette.

Le développement de la photosynthèse humaine ne lui plaisait pas beaucoup mais, après tout, il s'en moquait. Ne pas utiliser le revêtement, en revanche, constituerait un crime grave envers l'humanité et peut-être, pour ce qu'il comprenait de la situation environnementale, contre la vie elle-même. Empêcher le développement d'une telle technologie lui apparaissait donc, à son propre étonnement, un acte que tout être encore humain – même aussi blasé que lui – répugnerait à faire en conscience.

Fixant celui qu'il était venu chercher si loin, John réalisa soudain que le scientifique expérimentait à travers ses recherches ce que lui-

même trouvait dans le combat : une manière de se sentir exister aussi bien qu'un art. Il en conçut un nouveau respect et relança.

— Ces inventions, tu les as avec toi ?

— Pas celle permettant de rendre l'homme autotrophe, murmura Jérémy tandis que la panique lui nouait le ventre. Je n'ai pu sauver que le revêtement car j'en avais une copie chez moi. Le modificateur de génome était trop dangereux pour qu'on le sorte du laboratoire, et pas assez stabilisé.

John affronta un trouble intérieur ignoré de longue date : il doutait.

Même si aucun plan ne résistait jamais à l'épreuve du combat, il détestait ne pas en avoir, ne serait-ce que pour confirmer qu'il ne marcherait pas… En l'occurrence, il n'avait rien prévu pour la suite des événements. Par chance, il restait un paquet d'heures de vol pour réfléchir, et si possible pondre une idée de génie.

Paris

Les conférenciers ne retrouvèrent leur liberté de mouvement qu'après trois jours de huis clos plus que tendu. Pendant ce temps, les pays ayant des droits historiques négociaient avec les autres et assistaient le consortium d'industriels afin de mobiliser et déployer les forces de sécurisation de l'Antarctique sans provoquer de crise internationale.

Lorsque tout fut prêt, la COP rendit sa décision publique.

Anna avait enfin pu prendre un bain et voir son esthéticienne après être restée coincée dans ce maudit bâtiment, à négocier sans répit. Elle se sentait bien mieux dans son corps à présent et avait toutes les raisons d'être satisfaite d'elle-même.

Il restait beaucoup à discuter. Les entreprises planchaient sur les offres techniques et financières. Des projets qui devraient intégrer toutes les mesures détaillées de protection de l'environnement comme les modalités de leur suivi d'efficacité, le montant de la taxe initiale pour accéder aux ressources et l'intéressement aux bénéfices à venir à reverser aux États souverains : autant de paramètres difficiles à connaître ou évaluer. Certains feraient fortune, d'autres y laisseraient des plumes.

Cela ne concernait pas Anna. Enermer avait assez à faire avec l'exploitation des hydrates de méthane, dont les gisements principaux se trouvaient en dehors de la zone polaire australe. Mais la compagnie bénéficierait aussi du rebond économique, et celui-ci contribuerait de toute manière à accroître ses revenus et sa puissance.

La mission d'Anna pour le syndicat prenait fin et, ce soir, les principaux adhérents organisaient une petite fête en l'honneur de « la contribution de la délégation à l'issue positive des discussions ». Une soirée à sa gloire, en somme.

Pourtant, bien installée dans son salon, une question la taraudait : qu'est-ce qui avait pu faire changer d'avis Duval ? Une simple troupe de bandits suffisait-elle à contraindre une nation à plier ? Comment justifierait-il son revirement devant ses électeurs ? Elle était curieuse de l'entendre, et elle ouvrit un canal vers une chaîne d'information.

La dirigeante d'Enermer, impatiente, but un cocktail léger de vitamines, de légumes et d'extraits végétaux bios, un luxe réservé aux élites. Le Président français apparut sur les écrans et commença enfin à parler après plusieurs minutes de préparation chaotique. C'était incroyable, une telle confusion sur un plateau : à la place de Duval, Anna remplacerait le ou la responsable de la communication sans

attendre.

« Mes chers compatriotes, je me présente devant vous aujourd'hui car l'heure est grave. En cet instant, des scènes de guerre se déroulent dans les rues de Paris et de nombreuses villes européennes. Ces attaques sont l'œuvre de groupuscules radicaux, principalement écologistes et anarchistes. À ces combats de guérilla urbaine s'ajoute le pillage par des gangs organisés. Tous ces criminels exploitent des manifestations légitimes visant à la protection de l'environnement pour mener à bien leurs propres objectifs. »

Il but une gorgée d'eau, sembla consulter son implant ou se concentrer une minute, puis il poursuivit :

« Au-delà de ces difficultés, de nouveaux dangers guettent. Nos services de renseignement travaillent depuis un certain temps déjà sur une menace émergente. Un groupe qui opère depuis l'Antarctique pour en assurer l'indépendance politique. Son combat n'est pas celui d'opprimés réclamant leur juste liberté, non. C'est celui de mafieux qui tentent d'échapper à toute régulation étatique, profitant pour cela de l'existence d'une zone de non-droit internationale. Nos services ont transmis, depuis plusieurs jours déjà, les informations confidentielles dont nous disposons aux autres nations du monde afin que nos actions en cours ne soient pas mal interprétées. Jusque-là, nous ne pensions pas cette organisation prête à agir. Nous disposons malheureusement désormais de données concrètes démontrant qu'elle est en capacité de mener des attaques terroristes majeures en tout point du globe. »

Il marqua un temps, pour l'effet.

« Elle est tout d'abord à l'origine des fausses informations concernant l'existence d'une solution technologique au changement climatique qui ont perturbé la COP. De plus, selon les premiers éléments de l'enquête sur le meurtre d'Aabha Khan à Genève, c'est cette organisation qui a manipulé le tireur. La manœuvre visait à faire échouer les négociations afin de repousser l'exploitation, pour gagner du temps. En clair, sacrifier un homme exceptionnel pour semer la discorde et envenimer les manifestations, en laissant penser à une action portée par l'une ou l'autre institution, selon la classique théorie du complot. Des émeutes ou une guerre civile dans nos démocraties comptent aussi parmi ses objectifs prioritaires car, pendant ce temps-là, nous ne nous occupons pas d'elle. »

Anna écoutait, médusée. L'apparition d'un mouvement indépendantiste en Antarctique ? D'où sortait cette histoire encore… Elle devinait un malaise chez Duval alors qu'il semblait toujours, d'habitude, s'exprimer en total accord avec lui-même.

À l'écran, le politicien poursuivait sur sa lancée.

« Il serait catastrophique qu'un petit gang de mafieux accapare les ressources polaires australes à son seul profit. Un tel monopole remettrait en cause un accès équitable aux matières premières pour les entreprises et les nations et créerait autant de sources de conflits. Le risque de voir l'Antarctique devenir indépendant ne peut être envisagé, ni même esquissé dans le contexte actuel. J'ai donc décidé, en accord avec les gouvernements des pays de l'Union élargie, que nous devions ouvrir l'exploitation, pour que nos lois s'imposent en Antarctique comme en métropole, afin d'y garantir les principes du libre-échange, de la république et même, de la protection de l'environnement. À cette fin, des opérations de sécurisation sont en cours sous la responsabilité des entreprises mandatées dans ce but par l'ensemble des pays dotés de droits historiques, et à la majorité des nations parties à la COP. »

Il prit un visage plus sévère encore pour son ultime déclaration.

« Compte tenu de la situation dans les rues de l'Union, j'invite tous les citoyens à rester chez eux dans les jours à venir. Si le contexte se dégrade encore, nous nous verrons dans l'obligation de mettre en place l'état d'urgence, voire un couvre-feu.

Chers concitoyens, en ces heures difficiles, mes pensées vont aux proches des victimes, du côté des forces de l'ordre comme de celui des manifestants pacifiques. Nous traquerons sans pitié les radicaux qui utilisent des armes de guerre aussi bien que les terroristes indépendantistes en Antarctique et les bandes de criminels qui profitent de ce désordre. En ce moment historique, j'en appelle à la solidarité de la nation : l'ordre doit revenir dans nos rues. »

Anna coupa, le reste ne l'intéressait pas. Ça ne ressemblait pas du tout à Duval, ce genre de discours. D'ailleurs les commentateurs en direct de la presse le soulignaient déjà. Si même eux le voyaient… et, pire, le disaient à l'attention des masses…

Tous ces événements masquaient une réalité dont la nature opaque et glauque ne faisait aucun doute dans l'esprit d'Anna, sans qu'elle puisse en discerner la teneur. Elle en concevait les pires craintes quant au bon déroulement des manœuvres en cours pour prendre le contrôle des territoires indépendantistes en Antarctique.

L'avenir devait lui donner raison.

Paris

Dans le sous-sol de la résidence qui servait de QG à la direction opérationnelle des Greenblocks, la plupart des activistes dormaient, épuisés par une énième nuit de folie. Du matériel informatique ronronnait au milieu d'une odeur de transpiration et de restes de repas.

En pleine insomnie, Inès se sentait à la fois désespérée et perplexe. Depuis que la COP avait approuvé l'exploitation de l'Antarctique sous prétexte d'une menace terroriste, seul un communiqué laconique avait annoncé la sécurisation de la principale base des insurgés à proximité de la mer de Ross sans donner aucune précision sur la nature, l'objectif ou encore le bilan de cette intervention militaire.

Les ONG officielles appelaient toujours à manifester contre cette décision unilatérale, symbole de la dérive autoritaire des pouvoirs en place. Elles condamnaient avec vigueur le choix de la Conférence Antarctique et l'attaquaient en justice, contestant sa légalité et leur séquestration dans le centre plusieurs jours durant. Leurs avocats avaient déposé une litanie de recours, mais leurs demandes se voyaient rejetées l'une après l'autre : les documents de Juliane Servient n'étaient pas recevables, et la situation d'urgence qui avait contraint à isoler la COP s'avérait indépendante de la volonté des États et dictée par la nécessité, selon les juges.

Sur un autre plan, après les derniers événements violents, ces mêmes associations prenaient leurs distances avec les mouvements radicaux, allant pour la plupart jusqu'à s'accorder avec les gouvernements sur leur classement comme terroristes.

Les rêves de l'activiste s'envolaient comme des feuilles mortes balayées par le vent d'automne ; encore une fois.

Un autre sujet tarabustait Inès tout autant que les médias : d'où sortait cette soi-disant organisation indépendantiste dont personne n'avait jamais entendu parler ? La plupart des gens, Inès comprise, ignoraient jusqu'alors la présence d'habitants sur les terres polaires australes et plus encore qu'ils s'étaient baptisés "Antarcticas". L'existence d'un mouvement nationaliste les laissait d'autant plus perplexes et donnait naissance aux spéculations les plus folles.

Beaucoup d'analystes soutenaient la théorie du complot, arguant qu'il était bien pratique de trouver des psychopathes au bout du monde assez tordus pour faire assassiner l'un des hommes les plus à même de les protéger plusieurs années encore… juste pour faire croire que la responsabilité venait des élites en place. Certes, il existait des

précédents dans l'histoire – l'incendie du Reichstag, par exemple –, mais tout de même… La ficelle semblait un peu grosse.

La majorité des experts se rangeait pourtant à la thèse officielle : il était de notoriété publique que les trafics et le crime organisé gangrenaient le continent blanc. Certains spécialistes du sujet, sortis pour l'occasion du placard de leur laboratoire de sociologie ou de géostratégie, parlaient de Blanc Nassau comme d'un repère connu de bandits. L'ambiance locale se voyait comparée à celle de la ruée vers l'or de l'Ouest américain : un joyeux chaos sans foi ni loi, où l'essentiel de la population se composait d'aventuriers, de brigands et de prostituées. Analyse qui, sous un certain angle, n'était pas totalement dénuée de fondement, même si c'était faire abstraction des chercheurs, ingénieurs, commerçants et banquiers qui formaient la bourgeoisie antarctica.

Pour la plupart des chroniqueurs, il apparaissait évident que ces gens-là souhaitaient s'emparer de leur autonomie politique et vivre de leur immense monopole sur les réserves minières dont le monde dépendait.

Inès, de son côté, ne savait que penser, et elle attendait, comme beaucoup, de connaître plus d'éléments. Le moral au plus bas, elle ne jouait même plus avec le piercing de sa langue – sans parler de pratiquer son Tai-Chi.

Confrontées à toute cette confusion, les populations sortaient en masse dans les rues malgré les appels au calme des politiques. Les pillages en marge des rassemblements prenaient chaque jour plus d'ampleur, et la violence ne cessait de croître. Rien de bon n'en sortirait. Inès ne pouvait s'empêcher de s'accabler : sans son ordre de riposter après l'assassinat d'Aabha Khan et les tirs des unités d'élites…

Dire qu'elle avait cru pouvoir servir de rempart contre cette dérive au sein des Greenblocks ; quel échec total. Elle doutait de s'en remettre.

La version officielle qui accusait un certain Helmut Klauser d'avoir assassiné Aabha Khan ne la convainquait pas. Un coupable parfait… L'hypothèse d'un coup monté par les États ou les lobbies industriels peinait à céder sa place naturelle dans son raisonnement au profit d'un hypothétique mouvement terroriste venu du pôle Sud et capable de manipuler un chrétien intégriste européen.

Elle expira dans un grand bruit. Une part d'elle-même était convaincue que le cours de l'histoire ne pouvait tourner autrement. Néanmoins, en ripostant, elle avait engagé des centaines d'activistes sur le sentier de la violence. En cédant à ses émotions. Le poids de ses actes écrasait sa poitrine.

Ses yeux s'embuèrent. Elle aurait dû tirer plus grande leçon de la mort de Vlad, qu'elle voyait désormais comme une mise en garde dont elle n'avait pas tenu compte ; sans parler des avertissements de Piotr… La vague idée d'un péché d'orgueil la traversa.

Elle inspira à fond pour se calmer : inutile d'avoir des regrets. Elle devait s'astreindre à pratiquer son Tai-Chi mais, avant cela, elle prit le temps d'avaler une soupe miso à base d'algues en guise de petit-déjeuner ou de dîner, elle ne savait plus.

***

Beaucoup plus tard dans l'après-midi, lorsqu'Inès finit de compiler les informations provenant des différents blocks, elle s'affola. Plus de cent vingt militants blessés ou tués. Les arrestations se multipliaient également. Des centaines, peut-être un millier.

Des interpellations survenues pendant les émeutes mais, aussi et en nombre croissant, à domicile, et même dans des caches de l'organisation. Ce qui signifiait que la police bénéficiait désormais de renseignements fiables sur eux – que ce soit par des moyens informatiques ou humains. On ignorait où finissaient les malheureux du fait des procédures antiterroristes, mais il existait un grand nombre de prisons sous statut juridique spécial destinées à les accueillir. Elles devaient commencer à déborder.

Inès trembla en pensant au sort de ces détenus, parmi lesquels elle comptait nombre d'amis. Cette fois, les larmes ruisselèrent sur ses pommettes aiguës avant de se perdre dans la poussière du sol.

Le besoin d'échanger avec quelqu'un qui la comprenne la poussa à appeler Stefan. Mais elle ne réussit pas à le joindre et laissa aussitôt tomber : possible qu'il soit en fuite, ou pire. Elle activa le contact neurcom de Mateo. Il répondit, et elle sentit l'épuisement dans sa voix. Elle ne devait pas valoir mieux.

— Contente de t'entendre Mateo, je n'ai pas réussi à joindre Stefan.

— Content aussi de t'entendre dans ce chaos, comment vous vous en sortez ? On vit une méchante débandade ici, tu sais…

— Nous aussi.

Sa voix chargée d'accents d'outre-tombe résonnait comme un glas.

— Je ne suis pas sûr que votre réaction à Genève ait été une bonne idée, Inès. Je t'aurais crue plus raisonnable.

Un silence de plomb lui répondit, et il reprit :

— Excuse-moi, je ne voulais pas te charger. J'ai perdu des proches, et plus nombreux encore sont ceux qui ont été embarqués. De toute façon, la situation était vouée à partir en vrille et dégénérer.

— Je comprends. Je suis désolée…

Inès essayait de maîtriser le nœud qui opprimait sa trachée lorsqu'une explosion toute proche retentit. Des cris résonnèrent dans la villa, puis les tirs commencèrent.

— Inès, Inès ! Que se passe-t-il ?

— Ils sont là. Adieu, Mateo, bonne chance.

Elle coupa la communication et se précipita vers la salle commune dans le vacarme des détonations. Modeste, militant de la première heure et ami de toujours, l'attrapa par le bras.

— Il faut fuir ! Tout de suite ! Les défenseurs ne tiendront pas longtemps. Prends la galerie de secours, ils ne doivent en aucun cas mettre la main sur toi.

— Et toi ? Tu ne viens pas ?

— Je reste pour détruire le matériel et fermer derrière toi. Les gars vont nous donner le maximum de temps, mais ça ne sera pas grand-chose. Va !

Il poussa Inès vers la sortie dissimulée puis se retourna pour effacer les serveurs et activer l'autodestruction de la villa.

L'IA qui gérait les locaux enclencha les procédures tandis qu'Inès s'évadait, chancelante. Elle savait qu'elle emporterait jusqu'à sa propre mort l'image du visage crispé de Modeste affrontant son destin, comme un fantôme qui ne la quitterait plus ; tout comme Vlad et bien d'autres. Des milliers de spectres la hanteraient pour le restant de ses jours.

Elle se mit à courir à toutes jambes, l'esprit hagard, la vue rendue floue par des pleurs qui refusaient de couler. Un trou noir oppressait sa poitrine.

Comment en était-elle arrivée là, elle qui ne rêvait que de liberté, de justice et de joie de vivre ensemble ?

Sous l'effet d'une explosion, l'entrée du tunnel s'effondra derrière elle.

Ses camarades restés à l'intérieur n'y survivraient pas, mais le matériel informatique échapperait aux flics. Le sacrifice de Modeste et de ses comparses restés pour la couvrir ne serait pas inutile, toutefois cette pensée sonnait creux, et l'impression que son cœur resterait vide à tout jamais la ravagea.

À des kilomètres de là, le colonel Bernard, du renseignement intérieur, jubilait. Depuis le décret classant terroristes les groupuscules radicalisés, il disposait des pleins pouvoirs pour les mettre à bas.

Ses agents avaient réussi à contaminer beaucoup d'opposants avec

des nanomachines traceuses pendant les manifestations, et ses services croulaient sous les données pertinentes ces derniers jours. Les lois contraignaient les entreprises privées chargées du fonctionnement des implants à leur fournir toutes les informations demandées. Leurs requêtes couvraient l'usage de toutes les datas personnelles : messages, images… Autant dire qu'avec de telles capacités, il devenait plus facile de reconstituer les réseaux militants.

Des IA continuaient à digérer des milliards de téraoctets pour dénicher les activistes, reconstituer leurs déplacements comme leurs conversations et accumuler les preuves. Les interrogatoires très musclés des premiers interpellés fournissaient aussi leur lot de bonnes indications. Bientôt, les organisations radicales, Greenblocks en tête, n'existeraient plus, le colonel Bernard en était convaincu.

***

Inès se réveilla en sursaut, les muscles tétanisés. La douleur pulsait jusque dans ses os. Elle se leva à grand peine, un goût âcre dans la bouche et les paupières gonflées. Elle n'osait pas imaginer ce qu'elle subirait si les pandores l'arrêtaient… Elle redoutait cette situation plus que tout. Or, cet avenir paraissait de plus en plus probable. L'envie de revoir sa famille s'insinua en elle, lente et irrépressible comme la marée. Son frère et ses parents lui manquaient ; la douceur de la montagne aux premiers jours du printemps aussi. Et, certainement, un homme à aimer et un enfant à regarder grandir. Une autre vie.

La jeune femme se glissa sous la douche pour chasser ces pensées décourageantes : l'heure n'était pas à l'apitoiement. Elle laissa l'eau brûlante ruisseler sur son corps, malgré son coût élevé à la minute dans cet hôtel de mauvaise fréquentation. Elle se soucierait de l'argent plus tard. Pour l'instant, il convenait de sauver sa peau et de reconstituer un centre opérationnel réduit. Ses blocks devaient se sentir bien seuls – du moins ceux encore libres de leurs mouvements.

En sortant pour se sécher, la glace lui renvoya son image comme une gifle. Son faciès amaigri semblait à présent taillé à la serpe. Ses yeux rougis, bouffis de fatigue et de pleurs, soulignés de cernes sombres, paraissaient enfoncés dans leurs orbites. Ses joues autrefois pleines et qui adoucissaient ses traits se creusaient à force de mauvais repas, de manque de repos et d'angoisses. Des rides inconnues barraient son front, et elle remarqua que des cheveux blancs prenaient leurs aises sur ses tempes.

Elle se frotta le visage comme si cela pouvait y changer quoi que ce soit. Le miroir lui signifia l'inutilité de son geste.

Inès se tourna vers l'avenir en commençant par écouter les

informations. Les forces de l'ordre se félicitaient des multiples opérations menées la veille. Grâce à un travail d'enquête minutieux, près de huit cents activistes présumés se trouvaient sous les barreaux, et plusieurs sites de commandement étaient démantelés. La police comptait vingt-trois morts et plusieurs dizaines de blessés du fait de la résistance rencontrée. Le nombre exact de *terroristes* éliminés restait confidentiel, mais excédait la centaine.

Les images de la direction de la communication du ministère défilaient en arrière-plan, enregistrées par les journalistes officiels accompagnant les brigades de choc et acquis à leur cause. Arrestations musclées et combats se succédaient à l'écran. Inès regarda avec horreur l'assaut contre la villa, puis son explosion.

Quelqu'un les avait trahis. Nul doute à ce sujet.

Inès aurait payé cher pour savoir qui. Et aussi pour déterminer ce qu'il restait des Greenblocks. Elle se secoua pour chasser ces idées horribles et se recentrer sur l'instant présent. Son niveau de stress la rendait inefficace.

Elle joua un moment avec son piercing lingual puis s'imposa trente minutes de Tai-Chi.

De nouvelles larmes roulèrent sur ses joues alors qu'elle pratiquait – des larmes de deuil plutôt que de désespoir. L'absence totale de perspectives et sa propre colère avaient fini par briser tous ses rêves et la conduire à l'irréparable. Nombre de ses proches, morts ou prisonniers, payaient ses choix de leur vie. Il ne lui restait qu'à conclure, et en finir. Elle se surprit à avoir presque hâte.

Elle devait agir. Aux dernières nouvelles, le block de Lyon n'était pas tombé. Elle décida de tenter sa chance là-bas et se prépara à quitter l'hôtel où elle s'était réfugiée.

***

Le maquillage faisait de son mieux, mais à l'impossible nul n'est tenu. Inès ressemblait donc à une droguée en manque quand elle pénétra dans la cité de la troisième banlieue où elle espérait rejoindre Max, l'ami mafioso de Piotr qui leur avait vendu armes, implants militaires et microdrones quelques mois plus tôt. Le hacker, pour sa part, ne répondait pas, et Inès espérait qu'il avait réussi à fuir. La prudence – qui confinait à la paranoïa – du Slave jouait en faveur de cette hypothèse.

Elle pédalait ferme sur un vélo libre-service. Les dizaines de caméras fixes et celles des drones survolant les rues en permanence, sans parler des implants individuels et des nanos, ne pouvaient pas la manquer. Comme nul ne cherchait à l'intercepter, elle en déduisait

que les flics ne connaissaient pas encore son identité, un petit miracle en soi.

Son objectif, un lieu pas des mieux famés, apparut devant elle. Un ancien complexe industriel formé d'un entrepôt et d'ateliers autour desquels les immeubles de la troisième banlieue poussaient comme des champignons. Le schéma d'urbanisme prévoyait sans doute sa destruction, mais la réalité économique avait rattrapé le secteur et il subsistait là, inutile, converti en salle de shoot qui abritait aussi tout un tas d'autres activités du même acabit.

Max devait graisser les bonnes pattes et rendre de grands services à la police pour bénéficier de ce lieu en toute impunité. Elle préféra ne pas imaginer quoi : ce pourrait bien être sa tête à elle si, demain, les pandores venaient la demander au trafiquant.

Inès se présenta devant l'entrée et accepta la fouille des deux molosses qui la gardaient. Après les palpations d'usage, elle se glissa dans le hall d'accueil.

Une hôtesse aguicheuse se tenait derrière un pupitre, chargée d'orienter les consommateurs. Des écrans géants 3D diffusaient de la musique à la mode : des clips où des créatures de rêve se déhanchaient en petite tenue en se frottant à des chanteurs de crash-music. Une vision particulièrement trash de l'avenir, qui glorifiait les gangs, la mort violente, la drogue, le sexe dans ses formes les plus perverses et même, pour les groupes les plus extrêmes, le viol et le meurtre. Officiellement, la crash-music était interdite, mais elle fleurissait partout dans les cités du monde entier.

Le ton du lieu était donné, et des spasmes de dégoût traversèrent Inès.

— Bonjour. Bienvenue. Connaissez-vous déjà notre établissement ?

— Oui, je suis déjà venue.

— Bien je ne vous présente donc pas l'ensemble des services ni les modalités de paiement et le règlement ?

La fille l'énervait. Elle se croyait à l'accueil d'un hôtel six étoiles ou quoi ? Fallait-il lui rappeler qu'elle guidait des pervers et des toxicos vers leurs sites de dépravation respectifs ?

— Non, ça ira.

Inès s'enfonça dans les couloirs, maussade.

Le repère de Max proposait plusieurs cercles successifs. Le premier, le plus couru et le moins pénalisable aux yeux de la loi, offrait des services de prostitution. Inès maudit le trafiquant d'avoir adopté les techniques des grandes surfaces, qui obligeaient le visiteur à parcourir toute la boutique avant de pouvoir en ressortir…

Elle enfila donc en vitesse les allées où des femmes et des hommes, de tous âges et origines, s'exposaient dans des vitrines. Dans ces passages assez larges et à cette heure, on rencontrait une majorité de jeunes membres de gangs prêts à dépenser l'argent de la veille, mais aussi des quidams des deux sexes, venus assouvir en ces tristes lieux leurs désirs inavouables. En s'enfonçant dans l'ancienne usine, on passait aux pratiques tordues. Là, ceux qui louaient leurs corps présentaient souvent des particularités physiques, langue coupée en deux, visage tatoué ou scarifié… et les vitrines annonçaient la couleur : fouets, sex-toys de toutes dimensions et apparences, liens, cuir et latex… Certains n'hésitaient pas à s'exhiber en pleine action derrière les vitres.

À juger par l'affluence, les affaires de Max prospéraient.

Inès ressentait une nausée croissante face à cet océan de perversité. À son sens, la sexualité pouvait prendre toutes les formes mais ne se monnayait pas.

Elle laissa enfin derrière elle cette débauche de chairs offertes pour le secteur, plus petit mais non moins lucratif, de la drogue. L'odeur lourde du cannabis s'imposa dès le premier pas. Plus loin, l'opium remplaça le haschich et l'herbe, puis elle ne sentit plus rien mais croisa quelques squelettes vivants et autres zombies hallucinés.

Enfin, elle parvint au troisième cercle : celui des vendeurs d'armes et d'implants illégaux. Le public intéressé se faisait moins nombreux et plus sélect ; les autres se hâtaient vers la sortie.

Elle était arrivée. Il lui fallait une nouvelle identité et un moyen de transport. Si elle les dégotait, elle pourrait rejoindre les activistes lyonnais…

Mais pour quoi faire ? Restait-il seulement un combat à mener ? Et pour qui ?

Maintenant qu'on les traquait sans relâche, le futur des Greenblocks et autres militants ressemblait à celui de la planète : une voie sans issue.

Londres

Après des heures de trajet et deux escales, dont une pour fabriquer des faux papiers à Jérémy et lui injecter les nanomachines chargées de reconfigurer son visage selon sa nouvelle identité, le généticien et le mercenaire se posèrent à Londres.

L'Anglais n'avait pas cherché à voler les souches au chercheur. Il n'avait même pas évoqué à nouveau le sujet, passant l'essentiel du voyage muré dans le silence.

L'aéroport était presque désert et, à aucun moment on ne les importuna d'une quelconque manière. Jérémy y voyait une chance incroyable, mais son protecteur le ramena à la réalité : l'influence de son client expliquait ce petit miracle.

La question de l'identité du commanditaire de John commençait à inquiéter sérieusement Jérémy. Son sauveur avait deviné qu'il travaillait à des modifications sur l'homme, qui…

La vérité lui sauta aux yeux au moment précis où un chauffeur s'avançait à leur rencontre. Jérémy, les tripes en vrac, comprit qu'il devrait la jouer fine pour être sûr que son travail ne soit pas dévoyé. Pour Mike, Maria et les autres, il ne pouvait pas faire moins.

***

La berline s'engagea enfin sur une allée gravillonnée menant à un antique cottage et progressa sous le feuillage naissant de chênes centenaires. Le véhicule se gara devant la bâtisse au milieu d'un jardin entretenu et taillé au cordeau dont la géométrie parfaite ravit le cœur de John.

Un homme d'âge mûr les attendait sur le pas de la porte. Il les accueillit en toute simplicité.

— Soyez les bienvenus, soyez les bienvenus. Je me suis beaucoup inquiété pour vous. Je suis très heureux de vous voir sains et saufs.

Il leur tendit chaleureusement la main et les guida jusqu'à un salon décoré avec goût. Sur une table basse, du thé et des gâteaux donnaient l'eau à la bouche. Il les pria de s'asseoir.

— Les desserts sont faits à partir d'authentiques produits bios, un délice. Vous devez avoir faim ? Servez-vous, la discussion peut attendre, et j'ai pensé que vous apprécieriez. Je patiente depuis longtemps et je ne suis pas à quelques minutes près, maintenant que vous êtes en sécurité.

Jérémy dégusta une douceur et il dut bien reconnaître qu'il n'avait

jamais rien mangé de meilleur de toute sa vie, surtout après des mois de rations. Il en avala une autre et sentit son ventre gargouiller. Il en prit malgré tout une dernière, ce qu'il regretterait plus tard… Un repas bien trop riche après des semaines de bouillie lyophilisée. Les sandwiches de la pilote venue les secourir étaient passés mais, vu leur qualité, ce n'était pas surprenant. Ce besoin de transition alimentaire, Mike ne lui en avait pas touché un mot : le temps et l'idée même avaient manqué.

Leur hôte le regardait faire avec plaisir et un certain amusement.

— Permettez-moi de vous féliciter M. Garth, ou puis-je vous appeler Jérémy ?

L'intéressé tiqua.

— Me féliciter de quoi, au juste ?

— D'être parvenu en vie jusqu'ici, bien sûr.

— Je crois que je vous en suis redevable.

En prononçant ces mots, il réalisa qu'il admettait ce que cet individu voulait entendre. L'affaire débutait mal.

— En effet, en effet, nous avons beaucoup investi sur vous, jeune homme.

— J'aimerais bien savoir pourquoi.

— Parce que vous êtes en mesure d'offrir un avenir meilleur à l'humanité.

— Puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?

— Bien sûr, bien sûr, je manque à tous mes devoirs. Je suis Allan Carson. Je préside l'Association pour le post-humanisme accompli depuis, voyons… quelques années déjà.

— Évidemment, j'avais deviné que c'était vous… Qui d'autre ?

Allan se contenta de sourire en réponse à cette attaque, poursuivant sur un ton égal.

— Nous croyons beaucoup en vous, Jérémy.

— Que savez-vous de nos recherches ?

— Ce qu'en dit cet enregistrement.

Il lança la vidéo piratée par Kim. Jérémy en resta sans voix.

— Comment avez-vous eu accès à ces images ? D'où viennent-elles ? J'en ignorais moi-même l'existence. Il n'y a que l'implant de Salomon qui aurait pu…

Il se tut, médusé.

— Vous êtes rentrés dans son implant ? C'est du viol !

Son interlocuteur rit sans gêne.

— Un viol quotidien et massif, mon jeune ami. Qui concerne toute la population dotée d'un implant, ou presque. Bien sûr, j'en suis protégé et certainement aussi notre ami John ici présent, n'est-ce pas ?

Le mercenaire haussa les épaules.

— Mais ce n'est pas nous qui avons fait cette copie ; nous nous la sommes simplement procurée. À l'origine, c'est une IA de surveillance de la Nébuleuse, un logiciel espion, qui l'a piratée. Et ce programme appartient aux services secrets de l'Alliance transatlantique. Ils ont cru être confrontés à une menace biologique.

— Comment est-ce possible ? On voit bien qu'il ne s'agit pas de ça. Nous ne sommes pas des terroristes.

— On voit bien, on voit bien… Si on prête attention aux détails, oui. Ce que l'on voit surtout, c'est le danger que représente cette expérience. Ces images sont d'abord analysées par des IA, puis par des techniciens de l'armée obtus et mal payés. Ils remontent des informations toujours plus synthétisées vers leur hiérarchie. À la fin, il reste les photos de trois singes morts avec une note d'un quart de page évoquant une équipe de terroristes présumés qui travaillent sur une nouvelle arme biologique en Antarctique… Avec ces seules informations, même le plus avisé des hommes organise une intervention immédiate pour supprimer la menace.

L'atmosphère se refroidit, comme si un souffle glacial avait traversé la pièce. Jérémy digérait cette idée. Bien probable que les choses se soient passées ainsi. Des tremblements nerveux l'agitèrent.

Quant à John, il avait l'air amer depuis la projection.

— Que voulez-vous, Jérémy, c'est ainsi que le monde fonctionne. D'où l'importance capitale de s'entourer de collaborateurs compétents lorsque l'on dirige une activité humaine. Mais ils sont rares. Or votre expérience est unique ; ce qui explique notre investissement et nous amène justement à notre collaboration.

Il le dévisagea avec chaleur et confiance.

— Je vous propose le marché suivant : je vous procure un lieu sûr où travailler en paix et le matériel dont vous avez besoin, quel qu'il soit. Commencez à en établir la liste, si vous le souhaitez. Comme vous avez pu le constater, j'ai les moyens de mes ambitions, vous serez donc comblé. En retour, l'Association acquiert la majorité des droits sur tous les brevets et leur commercialisation. Qu'en dites-vous ?

Le généticien réfléchit. Un accord bien plus correct que ce à quoi il s'attendait. Avec quelques dizaines de pour cent des parts du revêtement, il finirait riche à milliards et n'aurait plus à se soucier de rien. Il pourrait même rejoindre ses amis antarcticas… Mais il se dégoûterait peut-être à jamais.

Pas le choix pour l'instant. Il devait gagner du temps.

— Ça me semble acceptable, en effet. L'essentiel est de déployer le revêtement…

— Bien sûr, bien sûr, parfait. J'ai ici un modèle de contrat, vous pouvez en prendre connaissance avant de le signer. Il y a beaucoup de clauses administratives et juridiques standards, ce pourrait être fastidieux à lire. Sachez que nous tenons à ce que nos collaborateurs se sentent bien, en conséquence nous avons opté pour une résidence isolée qui offre le double mérite d'assurer votre sécurité et de satisfaire votre goût pour la solitude. Les montagnes nous ont semblé indiquées pour votre confort. Bien entendu, compte tenu de votre situation, vous bénéficierez de la protection d'une équipe de spécialistes.

Allan se tut un court instant mais ne put se retenir plus longtemps, les yeux brillants.

— Les souches, vous les avez avec vous ?

— Seulement celle du revêtement. J'en avais une copie chez moi, par précaution. Ce n'était pas envisageable pour l'autre, trop dangereux de la sortir du confinement. Nos travaux dans ce domaine ont été perdus… Pour ce que j'en sais.

— Quel malheur. Permettez que je vérifie ?

Allan scanna le chercheur sans autre forme de procès, ni attendre sa réponse.

Jérémy serra les fesses : si le scan d'Allan prenait une radio, il était fait comme un rat. Dans l'avion, peu avant d'atterrir, il avait caché la sphère dans le seul endroit possible, et la douleur irradiait encore son fondement.

Allan hocha la tête.

— Dommage. Quelle perte de temps de devoir repartir de rien. Mais ma proposition reste valable. Je suis sûr que vous saurez rebâtir tout cela très vite.

Il tendit la main pour récupérer la sphère contenant le germe du revêtement.

— J'aurais besoin de temps pour réfléchir.

Allan le dévisagea, et un air réprobateur affleura sur ses traits avant de s'effacer.

— Comme vous voudrez. Je vous laisse jusqu'à demain matin.

— Qu'arrivera-t-il si je refuse ?

— Je devrai malheureusement cesser de vous aider. Mais je ne vous dénoncerai pas, ce n'est pas mon genre. Vous repartirez par cette

porte, à pied, mais avec l'identité de Jérémy Garth.

— Je vois…

— Bien. Nous nous croiserons au petit-déjeuner. Un collaborateur va vous montrer vos appartements. John, venez avec moi : nous avons des détails à régler.

Alors que les deux hommes quittaient la pièce, il sembla à Jérémy que l'Anglais lui adressait un signe discret interprétable comme une injonction à refuser la proposition.

Jérémy n'avait pas envie de signer, de peur de ne plus être maître de son travail sur l'autotrophie humaine mais, somme toute, rien ne l'obligeait à aboutir dans ce domaine…

Une angoisse sourde gagna soudain le jeune homme à l'idée de ne pas connaître ses futurs protecteurs. Il redoutait de se trouver prisonnier et privé de toute marge de manœuvre. John, lui, l'avait sauvé et mis à l'abri… Le mercenaire lui inspirait un sentiment de sécurité et, plus curieux, de confiance ; tout comme l'avait fait Mike, même si l'amitié ne s'y mêlait pas comme avec ce dernier. Des ondes électriques coururent le long des nerfs du chercheur. Il céda à son intuition.

— J'aurais une dernière requête, si vous êtes d'accord, lança-t-il in extremis.

— Oui ?

Allan Carson se retourna vers lui depuis le seuil du salon.

— J'aimerais que John s'occupe de ma protection.

— John est très cher… Mais, puisque votre invention si précieuse va nous rapporter tant d'argent et vos compétences nous ouvrir des horizons nouveaux… d'accord. S'il est partant aussi, bien sûr. Il a un droit de regard sur ses missions.

L'Anglais opina, précisant que son tarif actuel s'appliquerait. L'affaire était conclue.

***

Jérémy parcourut les contrats. Il ne voyait rien à y redire ou… tout. S'il ne signait pas, il se retrouverait dans la rue avec sa véritable identité : en moins de dix minutes, il serait à la merci de ceux qui le traquaient. Il ne lui restait guère d'options. Pourtant, il reporta la décision fatidique au lendemain.

Il se laissa choir dans un lit confortable pour la première fois depuis des mois, et tout son corps lui fit ressentir le plaisir qu'il y prenait.

En sombrant, il se complut à voir le verre à moitié plein et rêva que

l'avenir s'éclaircissait enfin. Pour la première fois depuis sa fuite de Dumont d'Urville, il savait avec certitude que le revêtement, qu'il envisageait d'appeler W en mémoire de Salomon, serait commercialisé. Une grande joie le traversa. L'invention la plus révolutionnaire depuis les implants : sauvée, enfin ! Tous ceux tombés pour ce résultat ne seraient pas morts en vain.

Il s'endormit, et son corps plongea très loin dans le sommeil et l'oubli, jusqu'à ce que son estomac le réveille : il regretta alors les gâteaux.

Au lever, après une douche brûlante bienfaisante, il parapha les contrats et y joignit la souche du revêtement en se souvenant qu'une décennie plus tôt, il avait été approché par l'Association… et n'avait pas donné suite. Leurs objectifs différaient trop. Une inquiétude sournoise le rongeait à l'idée de ce que les PHAs pourraient faire de ses travaux visant à rendre l'homme autotrophe, aussi bien dans le fond – le prix à payer –, que dans la forme – un vrai progrès devrait être accessible à tous et rester un choix.

Mais ce problème ne se poserait pas avant un bon moment. Après tout, Allan Carson ne savait pas qu'il avait ramené la seconde sphère contenant le vecteur mutagène Xp327, et lui seul maîtrisait le savoir-faire nécessaire, ce qui lui accordait un répit. Il devrait embrouiller le post-humaniste, quitte à lui laisser croire qu'il échouait. Il espérait se montrer à la hauteur de ce défi et gagner le temps nécessaire pour organiser son évasion.

Washington

Dans le jardin de sa superbe résidence, Itaya Koshima buvait son thé vert avec délice en observant les petits oiseaux. Cette espèce était récente ; autrefois, il en voyait d'autres, disparues depuis.

Tout changeait.

Il éprouvait une satisfaction au-delà de ses espoirs les plus fous. Son coup à trois bandes fonctionnait à merveille. Les présidents des pays membres de l'AATAT marchaient comme un seul homme dans sa combine – même Duval, qui appartenait pourtant à la catégorie des intelligents intègres, c'est-à-dire des emmerdeurs utopistes. Mais bon, il en fallait bien un…

De façon paradoxale, Itaya appréciait le Français. Au moins, il faisait preuve de bon sens politique et assumait son idéologie.

En ce moment même, les mercenaires à la solde des entreprises occidentales achevaient de sécuriser Blanc Nassau, résultat ultime de sa stratégie. Tandis qu'il attendait le bilan final de leur intervention, en amateur éclairé de jeu de go, le général Koshima déroula en esprit le fil des événements qui lui offraient un résultat si spectaculaire, tout en profitant du soleil matinal.

Lorsqu'il avait enfin été informé du désastre de l'opération menée contre le laboratoire de Wisenstein, il était beaucoup trop tard pour éviter l'impair, bien entendu. Personne ne voulait lui annoncer de mauvaise nouvelle, et tout le monde tentait de reporter ce moment, en espérant qu'un coup de pot protégerait ses fesses… Pour en arriver là, il avait fallu perdre Thêta.

Sa première action avait consisté à visionner l'enregistrement d'origine dans son intégralité. Il connaissait trop bien les méandres de l'AATAT et les problèmes de traitement de l'information associés à leur activité pour ne pas lui prêter la plus grande attention ainsi qu'aux protagonistes de l'histoire. Combien de fois avait-il vu des erreurs d'interprétation mener à des drames ?

Il doutait qu'un être humain ait pris cette peine avant lui. Sans quoi, on n'en serait peut-être pas arrivé là.

Pour autant, une question le tarabustait toujours : que pouvaient bien tenter les chercheurs ?

Cette interrogation fondamentale constituait un véritable mystère au regard de l'enregistrement. Il sentait l'explication au bout de sa langue, mais elle lui échappait.

Itaya avait espéré mieux comprendre en se plongeant dans les

informations disponibles sur l'équipe à l'origine de ce boxon infernal.

Le dossier de Wisenstein donnait à voir un homme complexe, contradictoire. Personne ne savait si sa campagne médiatique passée de levée de fonds relevait ou non d'une supercherie. Aucune information ne filtrait concernant ses travaux dans son nouveau laboratoire. Ce pouvait être un brillant scientifique en quête de *la* solution pour sauver l'humanité aussi bien qu'un escroc avide de fortune ou de gloire, à moins que ce ne soit un idéaliste aigri ayant sombré dans la haine du système et le rêve de vengeance…

L'expérience des hommes qu'avait Itaya l'incitait à pencher en faveur de la dernière option : les vrais idéalistes – et Wisenstein relevait à coup sûr de cette catégorie – tombaient souvent loin de leur base lorsque leurs illusions se brisaient sur la dure réalité.

Le dossier de Garth n'éclairait en rien celui du professeur. Un profil tout aussi indéchiffrable, même si le jeune scientifique présentait des troubles relationnels évidents. Un de plus avec une bonne tête d'antisocial…

Malgré tout, l'intuition du général lui soufflait que, si ces deux-là pratiquaient bien des expériences interdites dans la mesure où elles visaient à modifier le génome humain, ils ne fabriquaient pas une arme. Pas plus qu'ils ne fomentaient une attaque terroriste. Une conclusion opposée à l'analyse initiale des IA puis de ses subordonnés. Elle reposait sur son instinct et le fait que leur projet semblait bien trop complexe. À ce compte, un bon petit virus aurait aussi bien fait l'affaire.

Si de telles activités étaient passibles de la perpétuité ou de la mort, elles ne relevaient pas avec certitude du terrorisme. Au niveau juridique, cela fragilisait l'intervention militaire de l'AATAT. Ce genre de périls n'entraient pas dans son champ d'action légal. Une opération de police aurait suffi et, au moins, on saurait à présent de quoi il retournait. Car, en tout état de cause, le travail des deux scientifiques présentait un danger potentiel qu'il convenait de juguler. D'autant plus que le processus à l'œuvre dépassait Wisenstein, de toute évidence.

Koshima eut des pensées mauvaises à la fois pour le lieutenant du renseignement à l'origine de la note originelle et pour le capitaine seul responsable du bordel lors de la première intervention de l'AATAT à Dumont d'Urville. Comment avaient-ils pu merder aussi lamentablement ?

Ils ignoraient jusqu'à l'existence de Garth avant la neurcom de Wisenstein à son attention… Un authentique coup de chance, ce message intercepté : sans lui, le jeune homme se serait glissé sous

leurs radars. Mais dénicher son repaire avait exigé trop de temps, et le gibier avait disparu. Trop tard pour éliminer ce Jérémy, mais pas pour se procurer ses gènes, et son odeur. Des données utiles qui avaient permis de programmer les gardiens afin de le traquer sans relâche sur l'inlandsis.

À ce stade, un colonel assumait les décisions, les grades inférieurs ne disposant pas des autorisations requises pour interférer avec les systèmes de protection autonomes antarctiques. Mais cet idiot, convaincu que le froid et les gardiens élimineraient Garth et que les traces de cette histoire disparaîtraient dans les glaces australes ne s'y était guère intéressé par la suite.

Par bonheur, personne ne s'était donné la peine de retirer les consignes de recherche du fuyard injectées aux robots et aux drones. Ces éléments susceptibles d'être remarqués par la compagnie qui gérait ces machines auraient pourtant dû être supprimés… Le manque de rigueur de ses subordonnés dans cette affaire agaçait Koshima, qui comptait bien prendre des mesures disciplinaires pour y remédier.

Dire que cette défaillance leur épargnait le pire…

En effet, résultat de ces erreurs successives, ils avaient retrouvé la trace de Garth quelques mois plus tard, contre toute logique. C'est alors que, n'en voyant pas la fin, le colonel avait envoyé l'équipe Thêta…

Une décision à la source d'un désastre encore plus grand : l'extermination de tout un commando de forces spéciales.

Itaya lui-même ne pouvait pas dissimuler une telle perte dans son bilan. Planquer sous le tapis un mort ou deux sous couvert d'accidents d'entraînement restait de l'ordre du faisable ; mais toute une unité, toute une putain d'équipe de tueurs dont la formation demandait des années et coûtait près d'un million par tête ? Non ! Il ne pouvait pas. Ni lui, ni personne.

Il lui revenait, en revanche, d'en répondre et de la justifier, d'où sa fureur envers les responsables.

Ce fiasco révélait aussi que le généticien jouissait d'une aide extérieure – qui, au passage, expliquait sa survie. Mais Koshima n'avait toujours aucune idée de qui la lui offrait, et ce flou l'inquiétait.

Il se retrouvait avec une déroute politique, juridique et militaire sur les bras, en même temps qu'une quasi-guerre civile déclenchée par les activistes écologistes et alter-systémiques.

Cette situation – merdique, certes, mais contenue –, avait pris une tournure imprévisible quand Juliane Servient avait mis sur le tapis le revêtement de Wisenstein et la destruction de son laboratoire en pleine COP. Quant à savoir d'où elle tirait ces infos… Avec cette

déclaration, toutefois, une partie de l'affaire devenait publique, chose qu'Itaya n'avait pas envisagée une seule seconde et qui s'avérait fort ennuyeuse. L'AATAT rentrait à cause d'elle dans la zone rouge. Celle où elle approchait de la lumière.

Lumière à laquelle, tel un vampire, elle ne survivrait pas.

Une perspective insupportable pour le général Koshima. La défense du monde occidental dépendait de l'agence, et il n'accepterait jamais que cette institution périclite sous son mandat.

Or sa structure se voyait souvent remise en cause par les présidences de l'Alliance car trop opaque, trop bien dotée, trop autonome. Il n'était pas nécessaire de leur donner des arguments supplémentaires pour se faire dissoudre. Il devait trouver une solution qui lui permettrait à la fois de maîtriser le risque lié aux travaux de Wisenstein et de protéger l'AATAT.

Autant dire un casse-tête qui lui avait coûté quelques nuits d'insomnies. Pourtant, dans la douceur printanière, lors du second discours d'Aabha Khan, il avait vu l'issue : un mouvement indépendantiste antarctique.

En choisissant bien les images, on pouvait faire croire que Wisenstein et son équipe travaillaient pour de bon sur une arme biologique. Au minimum, un montage intelligent permettrait de rendre acceptable l'intervention de l'AATAT. Du fait qu'il s'agissait d'un enregistrement neuronal, le séquençage serait indiscernable des coupures volontaires ou accidentelles pratiquées par Wisenstein, et aucune expertise ne pourrait le mettre en évidence.

Argumentant sur la base de faits réels, il avait imaginé un groupe de rebelles comptant s'émanciper en maîtrisant les dernières ressources vitales à l'économie mondiale. Ces dangereux criminels ne pouvaient cependant espérer une victoire militaire, d'où la conception d'une menace biologique pour exercer la pression nécessaire sur les États. Wisenstein et Garth, deux scientifiques sociopathes notables travaillaient à leur service…

Un argumentaire d'autant plus facile à défendre qu'Itaya abritait l'intime conviction qu'en inventant ce mouvement, il ne faisait au pire qu'anticiper sur la réalité : cela finirait par arriver, si ce n'était pas déjà le cas. Et puis, ramener un peu d'ordre et de loi en Antarctique ne nuirait à personne.

Les présidents de l'Alliance avaient adhéré à ses mensonges, malgré leurs doutes et leurs questions tordues.

Connaissant leur mode de raisonnement, il ne s'étonna pas de les voir en fin de compte gober le fil avec l'hameçon, comme une grosse truite trompée par une mouche artificielle au bout d'un lancer parfait.

Mais cette première étape restait insuffisante. Elle justifiait une mobilisation de l'AATAT mais ne réglait pas le problème de Garth en liberté dans la nature. Il fallait guider la réponse de l'Alliance selon ses besoins.

Pour y parvenir, il avait évoqué la nécessité de détruire ce nid de vipères de Blanc Nassau comme de lever le statut de protection de l'Antarctique, faute de quoi le processus recommencerait. Alors que, si le continent était exploité par ses propriétaires légitimes, l'ordre y régnerait et il ne serait plus question d'indépendance, adieu chantage aux ressources…

Ce contexte, crédible selon la grille d'analyse du monde des élus occidentaux, impliquait toutefois une expédition militaire qui comportait de nombreux risques. À ce stade, tous commençaient à se ranger à sa logique implacable. Mais ses donneurs d'ordre hésitaient face aux coûts de la guerre : économiques, bien sûr, mais aussi politiques. Qui interviendrait ? Avec quels moyens ? Que diraient les autres nations ? Qui paierait, enfin ?

En redoutable tacticien, Itaya les avait aiguillés avec un art consommé dans une impasse. Il avait pris un malin plaisir à les regarder s'asphyxier un court moment. Il jubilait de voir la panique rouler dans leurs yeux et leurs méninges s'activer en quête d'une voie de sortie.

Il leur avait alors apporté la solution sur un plateau, se positionnant en stratège et en sauveur : confier la zone non revendiquée aux entreprises, et charge à elles de la nettoyer. Les industriels supporteraient de la sorte à la fois les frais et les risques.

Bien sûr, cette opération permettrait aussi de mettre la main sur le terroriste et son arme biologique, ou de l'éliminer.

Une tactique sublime qui avait emporté l'adhésion générale.

Ne restait qu'à poser la cerise sur le gâteau. Ils savaient tous qu'Aabha Khan avait été tué par un intégriste illuminé, un Bavarois complètement siphonné. Un acte isolé, celui d'un fou – et pour une fois dans l'histoire, c'était vrai. Mais qui les croirait ?

Pas grand monde… Et cette défiance supplémentaire déstabiliserait les pouvoirs en place, déjà ébranlés par les manifestations. Cette vérité impossible à entendre par une grande part de la population ferait les choux gras des opposants, des complotistes et des radicaux… sauf si on laissait entendre que les terroristes antarcticas se trouvaient à l'origine de cet assassinat comme des fausses informations fournies à Juliane Servient pour déstabiliser la COP. Voilà qui justifierait l'intervention militaire et épargnerait la panique liée à une menace biologique. Ce stratagème détournerait l'attention et la colère

populaire loin des dirigeants en place. En tous cas, le coupable du meurtre d'Aabha Khan apparaîtrait moins évident.

Ses chers présidents avaient applaudi.

Certains doutaient encore du bien-fondé de ce récit, notamment Duval, mais le temps leur manquait et la réponse qu'il proposait ne présentait que des avantages pour eux. Elle les obligerait aussi à défendre de façon publique toute cette affaire. Ils ne pourraient pas se dédire si facilement par la suite, ce qui le mettait lui, Itaya Koshima, et par la même occasion l'AATAT, à l'abri des ennuis.

Il leur avait annoncé qu'il s'occupait des preuves concernant la manière dont ce groupe terroriste avait manipulé un homme instruit et bon croyant pour le convaincre d'abattre Aabha Khan.

Et il en était allé ainsi.

Un coup magnifique qui valait à l'AATAT les remerciements de ses pays de tutelle en lieu et place du démantèlement en règle qu'elle aurait subi si la vérité avait crevé la surface. Le souk immonde semé par ses collaborateurs resterait dans l'obscurité à jamais ; ce n'était pas passé loin.

Dommage qu'il ne puisse partager un tel succès avec personne, mais Koshima savoura cette réussite seul, en observant les oiseaux de son jardin, un délicieux cigare cubain aux lèvres.

Il restait encore à mettre la main sur Garth, mort ou vif, et peut-être à comprendre le fin mot de l'histoire… Un épilogue qui ne saurait tarder. Un zeste d'impatience inhabituel l'agita : qu'attendaient donc les mercenaires pour transmettre les comptes rendus de l'attaque de Blanc Nassau ? Dès une certitude acquise concernant la mort ou la capture de Garth, il pourrait clore ce dossier.

***

Au lieu de quoi, à peine une heure plus tard, il tempêtait contre les compagnies de sécurité privées et se promettait de leur faire payer leur stupidité. Leurs conneries risquaient bien de foutre en l'air toute sa sublime manœuvre.

S'en prendre à des civils… Les connards !

Antarctique
- Terre de Marie-Byrd -

Les vents automnaux s'étaient levés sur l'Antarctique, balayant l'inlandsis et les banquises, soulevant neige et glace mêlées. Toutes les formes de vie désertaient le continent pour l'hiver austral, à l'exception notable des hommes et des manchots empereurs. Les jours raccourcissaient à vue d'œil ; bientôt il n'en subsisterait plus qu'une lointaine lueur.

Sur la terre de Marie-Byrd, au cœur du blizzard, si les drones avaient pu voler dans ce grain et les satellites voir au travers des kilomètres de nuages, ils auraient distingué les femmes et les hommes qui s'échinaient à avancer dans le grésil, par petits groupes, titubant de fatigue et de froid.

Des Antarcticas : les survivants de l'attaque contre Blanc Nassau.

La peur et la fatigue régnaient en maîtres dans leurs rangs. Bien peu disposaient d'assez de nourriture pour rallier Scot-Town, la plus proche des implantations humaines, à quelques semaines de voyage. Sans compter qu'en cette saison, le mauvais temps pouvait durer des jours et prolonger le trajet d'autant…

Mike et Maria se soutenaient mutuellement, avançant avec difficulté. Ils comptaient survivre pour révéler la vérité ; pour que le crime de guerre commis à l'encontre de leur communauté ne reste pas impuni. Le braconnier en conservait les preuves dans son implant.

Connor semblait savoir où se diriger. Il n'y avait pourtant pas grand espoir d'atteindre une quelconque destination permettant l'hivernage. La défaite avait été si foudroyante que la majorité des Antarcticas n'avaient pas eu le temps de rassembler leurs affaires avant de déguerpir. Maria avait pleuré en réalisant qu'elle avait laissé sa flûte, seul souvenir matériel de son grand-père. Tout allait trop vite. Mike lui avait promis de lui en offrir une dès que possible.

La plupart des réfugiés, car c'est bien ce qu'ils étaient devenus, se doutaient qu'ils ne survivraient plus très longtemps.

Un sifflement suraigu résonna soudain dans l'atmosphère, dominant les gémissements de la bise et tirant les marcheurs de leur hébétude.

Mike jeta un regard vers sa droite, d'où provenait le bruit. À quelques dizaines de mètres, il discerna un groupe de fuyards courbés dans le vent. Il ne parvint pas à les reconnaître. Il arrivait à peine à les deviner. Le son inconnu cessa au moment précis où une explosion déchirait l'air, pulvérisant ces anonymes.

Les corps projetés vers le ciel retombèrent autour du cratère, désarticulés. Une odeur de poudre et de mort flotta un court instant, vite balayée par le souffle glacial venu de l'ouest.

— Putain ! C'est quoi cette merde ?

Le cri provenait d'un insurgé juste à côté de lui.

Les consignes de Connor tombèrent sur le canal local.

— Dispersez-vous immédiatement ! Ils nous géolocalisent grâce à leurs foutues nanos. Vous pouvez être certains qu'on en a tous plein les tripes.

Les Antarcticas s'égaillèrent comme une volée de passereaux, chacun avançant de son mieux, et désormais seul, dans l'enfer climatique annonciateur de l'hiver austral. Ce qui leur restait de moral venait d'en prendre un coup.

***

Le soir venu, Mike mit à jour le journal qu'il tenait des événements en fumant ses dernières réserves de liquide pour vapoteuse. Il enregistrait les faits du jour, les synthétisait et les commentait. Il tenait le compte des pertes. Il n'avait pas de but précis, il cherchait juste à s'occuper l'esprit pour écarter la peur et la dépression.

Il documentait avec consternation et méticulosité la destruction de son monde, de sa vie.

Il ne trouvait de réconfort que dans la présence de Maria à ses côtés et l'évasion de Jérémy. L'avion furtif décollant au bout de la piste sous les rafales de balles, emportant son chargement d'espoir pour l'avenir était la dernière chose qu'il avait aperçue depuis son point d'observation avant leur fuite dans le Grand Blanc. La dernière après l'horreur des corps de femmes et d'enfants carbonisés à coups de grenades incendiaires…

Maria, quant à elle, exerçait son talent artistique en tirant le portrait de chacun de leurs camarades d'exode. Aucun ne serait oublié, pas si elle s'en sortait. Et elle comptait bien échapper à ce carnage, poussée par son violent désir de vie.

Son dos cessait rarement de la tourmenter et elle se sentait triste, aussi bien du malheur qui frappait les habitants de Blanc Nassau que parce qu'elle doutait de jamais revoir sa famille et de retrouver sa vie d'avant ou celle qui se dessinait enfin aux côtés de Mike.

Depuis la première frappe, ils progressaient seuls, chacun de leur côté, pour ne pas offrir de cible groupée aux tirs de la coalition. Une stratégie peu efficace mais qui renchérissait tout de même les coûts de guerre de leur ennemi. Malgré cette précaution, tous les soirs, le

braconnier de minéraux rejoignait Maria pour un court moment. Contre toute attente, son compagnon semblait enfin admettre son amour pour elle.

Profitant de cette nouvelle disposition d'esprit, Maria lui avait parlé de son désir d'enfant. Ce rêve d'une existence simple où tout l'amour qu'elle portait en elle trouverait à s'incarner.

Cette déclaration avait effrayé Mike pour un temps ; mais, en fin de compte, il s'en réjouissait. À sa propre surprise, il se sentait prêt pour cette aventure, s'ils survivaient. Il ne comptait plus quitter Maria désormais et souhaitait la rendre heureuse.

Depuis, le braconnier tremblait de frayeur à l'idée que le prochain missile la lui arrache : il ne s'en remettrait pas. En effet, au moins une fois par vingt-quatre heures, un ou plusieurs d'entre eux périssaient dans le râle suraigu des frappes aériennes, devenu l'annonce quotidienne de la mort. Mike supposait que leur vacarme était calculé, fait pour semer la terreur, la figer dans leur cœur et l'imprimer dans leurs pauvres âmes. Les Antarcticas en marche ne stoppaient pourtant même plus lorsqu'ils l'entendaient.

Certains craquaient et souhaitaient que le missile soit pour eux. Une mort rapide, instantanée, et la fin de cette course qui s'apparentait un peu plus chaque jour à un calvaire.

Désormais, les gardiens menaient eux aussi des attaques brutales sur les flancs ou les arrières, là où les anciens résidents de Blanc Nassau se trouvaient les plus isolés. Il devenait évident que les robots avaient accès aux données de géolocalisation issues des nanomachines traceuses planquées dans leurs organismes et inlassablement retransmises à leurs ennemis.

La route des sept cent trente-deux rebelles encore debout se ponctuait de traces de sang et de cadavres déchiquetés que personne n'aurait le temps d'enterrer. L'hiver les conserverait. Connor promettait de revenir les chercher.

Il ne subsistait aucune solution pour se mouvoir en relative sécurité. Il fallait se disperser pour échapper aux missiles alors que les attaques des robots incitaient au contraire à se regrouper pour se défendre…

Des bagarres éclatèrent lorsque certains, sur les flancs, voulurent se rabattre plus à l'intérieur. Bien sûr, c'était hors de question pour ceux qui occupaient déjà cette place. Connor se résigna à ordonner, sous les yeux désespérés de Mike, le bannissement d'un homme qui refusait de regagner sa position sur l'aile extérieure gauche. L'Écossais leur signifia que chacun continuerait à sa place actuelle. Ceux qui n'adhéraient pas pouvaient tenter leur chance… seuls.

Une bonne cinquantaine parmi les plus exposés dans la formation

choisirent cette option. Personne ne reverrait jamais aucun de ceux-là. Leurs corps mêmes ne seraient pas retrouvés.

Beaucoup plus tard, l'Histoire se souviendrait de cet épisode sous le nom de « la piste rouge ».

***

Un matin, Connor se réunit avec ses lieutenants pour une courte discussion. Si leurs ennemis pouvaient savoir où chacun d'entre eux se trouvait, ils n'avaient sans doute aucune idée de qui était qui. Sans quoi l'Écossais aurait été pulvérisé depuis un bail. Mais une roquette pouvait lui tomber dessus comme sur n'importe qui d'autre à tout moment. Lorsque cela arriverait, c'en serait fini du semblant d'ordre qui régnait encore parmi eux. Or, se regrouper de la sorte risquait de les désigner pour la prochaine salve.

Au moins, le mauvais temps persistant les protégeait des drones, des satellites et des écoutes ; de presque tout, sauf des gardiens, des roquettes et de la morsure du froid bien sûr.

Les quatre hommes se dispersèrent après quelques secondes, puis Connor lança un message collectif sur le réseau à courte portée qui les maintenait connectés entre eux.

Il parvint à seulement cinq cent soixante-treize survivants, hagards, transis et affamés, parmi lesquels Maria et Mike.

« Camarades, j'ai une bonne nouvelle. Je ne voulais pas vous en faire part avant que nous ayons une chance d'y arriver et alors que l'ennemi risquait de capter cette information, on ne sait jamais de quoi leurs saloperies de nanomachines sont capables… Blanc Nassau était illégale depuis sa création. Mais nos anciens ont fait preuve d'une grande prudence et créé une base de repli. Celle-ci contient de la nourriture, des armes, des munitions, des packs médicaux et, surtout, elle peut être confinée contre les nanomachines. Le problème, c'est qu'il sera facile pour nos ennemis de la localiser et de la détruire si nous nous y rendons tous, que ce soit ensemble ou l'un après l'autre. De même, si nous y neutralisons les nanos qui nous géolocalisent, la planque sera repérée puisque nous disparaîtrons un à un des écrans radars de ces salopards au même endroit. Il ne sera pas difficile d'en conclure où nous nous trouvons et de nous massacrer. Nous ne pouvons donc pas nous y installer. Mais nous avons un plan ; pour le mettre en œuvre, il nous faut des volontaires. »

Connor ne précisa pas ce qu'il attendait d'eux, mais près de trois-cents personnes, femmes et hommes, se portèrent aussitôt candidats. Un peu d'espoir renaissait en eux.

Lan, la chirurgienne de la cité libre, commença le tour des

concernés, un à un, tout en continuant de marcher. Lorsqu'elle rejoignait l'un d'eux, ils s'arrêtaient et elle le scannait, cherchant les emplacements où s'étaient logés les nano-espions. La plupart du temps, ils occupaient le cœur, le cortex, les poumons ou la rate… Difficiles à extraire sans perdre le patient dans un hôpital bien équipé, impossibles à extirper dans les conditions où ils se trouvaient. Cependant, de temps à autre, un individu s'avérait opérable, lorsque les nanos s'étaient installées dans une ou des zones moins vitales.

La chirurgienne ne pouvait délivrer Connor, dont le cerveau était infesté. Elle réussit, en revanche, à intervenir sur quatre personnes parmi la centaine diagnostiquée, avant d'arriver à Mike.

Les nanomachines, leurrées par sa récente opération, s'étaient toutes implantées dans son épaule droite en pleine régénération, ce qui le rendait éligible. L'intervention sur l'articulation meurtrie ne releva pas de la partie de plaisir. Lan en pleura presque car sa prothèse et sa greffe constituaient un modèle de réussite, et voilà qu'elle devait saloper son propre travail d'orfèvre pour extraire les monstruosités microscopiques du corps de son patient. Mais elle accomplit son devoir sans frémir, puis se dirigea vers le marcheur suivant.

Lan opérait une sixième personne lorsqu'une frappe lui ôta la vie.

L'impact ne laissa rien d'eux. Cette nouvelle disparition ruina la faible joie qui venait de voir le jour chez les réfugiés. Il n'avait pas fallu longtemps aux IA et aux analystes militaires pour repérer le manège de la doctoresse et décider de l'éliminer en priorité. Sans doute avait-elle accompli sa tâche en toute connaissance de cause. Une héroïne que Maria avait pris soin de photographier à maintes reprises. Au moins, sa mémoire serait honorée.

Les martyrs se multipliaient à grande vitesse, nourrissant une rage de vivre, une colère et un désir de vengeance croissants chez les Antarcticas survivants.

Tous continuaient à avancer, emplis de tristesse et de haine. Que faire d'autre ?

Connor ordonna enfin de stopper. Il briefa les cinq personnes délivrées de leurs nanomouchards et leur donna les codes d'accès pour ouvrir l'abri de secours. Il leur transmit le mode opératoire pour activer l'écran électromagnétique, puis leur souhaita bonne chance. Tous les autres se laissèrent aller au repos dans un froid glacial.

Le lendemain, comme chaque matin, plusieurs manqueraient à l'appel, emportés par les gardiens, le froid, la faim ou le désespoir.

La cachette, petite et fonctionnelle, pouvait accueillir une trentaine de personnes pour traverser la mauvaise saison. Des stocks de vivres et d'armes occupaient l'essentiel de l'espace, et une console connectée au

réseau continental ronronnait dans un coin de la pièce. La Nébuleuse s'avéra accessible et, tout en se goinfrant pour reprendre des forces avant une longue nuit d'efforts, les cinq rebelles en profitèrent pour accéder aux informations internationales.

Aux nouvelles, on parlait beaucoup des conséquences de la légalisation de l'exploitation et on évoquait l'absence totale d'informations sur la situation à Blanc Nassau. Selon les officiels, le site était sécurisé, mais nul ne connaissait le sort de ses habitants.

Le continent, la cité libre et ses hors-la-loi faisaient la une des journaux du monde entier, et nombre de gens manifestaient en faveur de la protection de cet ultime sanctuaire.

Mike trembla de colère en écoutant les discours caricaturaux sur leur population et leur mode de vie. En contrepartie, la mobilisation et la ferveur populaire l'emplissaient d'espoir. Alors qu'il écoutait, une idée surgit des profondeurs de son cortex : la bataille pour l'Antarctique ne se jouait pas ici, mais bien dans les médias et les rues occidentales, désormais. Or, dans cette forme de guerre, il disposait d'une arme redoutable, qui développerait sa pleine puissance grâce à Maria.

Depuis ce lieu perdu dans l'inlandsis, ils porteraient un coup violent à leurs adversaires. Même s'ils ne survivaient pas, les crimes de leurs ennemis ne resteraient pas impunis. L'honneur des braconniers ne serait pas sali, ni les victimes innocentes oubliées.

Mais, le temps de se mettre au boulot sonnait pour leur petite équipe et ils s'activèrent. Des heures durant, ils transbahutèrent des caisses pour distribuer vivres, munitions et armes de poing à leurs camarades restés à l'extérieur. Ils décidèrent de réserver la merveilleuse découverte d'une bouteille de single malt vieille de trois décennies pour l'usage personnel de Connor, cadeau inattendu autant qu'inespéré pour le principal intéressé.

Alors que le jour restait loin de poindre, les cinq volontaires à bout de forces activèrent le confinement électromagnétique de la base arrière de Blanc Nassau. Ils entraient ainsi dans la dernière phase du plan élaboré par Connor, et celui-ci l'annonça à tous par le réseau de com local, les tirant de l'apathie. Les corps s'ébrouèrent, projetant le grésil accumulé sur eux durant leur repos, et des formes se dressèrent sur l'inlandsis, hésitantes, raidies par le froid mordant.

Bientôt, les cinq cent vingt-huit Antarcticas encore en vie se tinrent debout. Chargés de la nourriture et des munitions prodiguées par leurs amis, tous attendaient le signal.

Lorsqu'il retentit, ils se précipitèrent d'un seul mouvement vers le sas. Les premiers entrèrent, pénétrèrent de deux mètres dans le local,

puis exécutèrent un vif demi-tour et ressortirent en courant pour se remettre aussitôt en route, cette fois par petits groupes.

Faire passer tous les survivants à travers le champ électromagnétique chargé de désactiver les nanos exigea dix-huit minutes. Les derniers insurgés s'extirpaient du bâtiment, au grand soulagement de Connor, lorsque le son honni résonna.

Une explosion balaya l'entrée du refuge, catapultant les derniers Antarcticas dans toutes les directions. Malgré ces nouvelles pertes, l'essentiel des partisans s'élançait vers le sud et, puisqu'ils étaient libérés de leurs nanotraceurs, les gardiens perdraient l'avantage et les tirs de missiles quotidiens cesseraient.

L'espoir renaissait malgré les centaines de kilomètres à parcourir. Ils connaissaient tous cet environnement. Certains survivraient. C'était presque sûr.

Une partie du refuge était dévastée, mais les salles enterrées avaient échappé à la destruction et le générateur fonctionnait. La météo annonçait cinq jours de mauvais temps. Les mercenaires ne se risqueraient pas ici pendant cette période. Juste de quoi préparer leur riposte, selon les estimations de Mike.

Aussi, interpella-t-il Maria avant de se glisser à côté de Connor qui regardait ses hommes s'éloigner, puis il leur exposa son plan.

Tous deux se montrèrent emballés.

La proposition de Mike rappela plus que jamais à Maria à quel point elle l'aimait et pourquoi. Connor salua leur engagement en ouvrant la bouteille de whisky, et ils trinquèrent à tour de rôle avec une gorgée brûlante et savoureuse.

L'Écossais leur dit adieu d'une accolade solide et leur souhaita succès et bonne chance. Il comptait bien les revoir à Scot-Town. Il les quitta avec ses fidèles lieutenants tandis que l'aube se levait enfin sur un nouveau jour gris.

Les deux amants restèrent seuls dans l'abri précaire pour tenter de sauver le continent blanc des envahisseurs. Ils le devaient, aux morts comme aux vivants.

Paris

Les trafiquants affiliés à Max fournirent à Inès ce qu'elle cherchait – principalement un faux passeport. Pour aller à Lyon, ils lui recommandèrent un relais routier où certains chauffeurs assuraient en toute discrétion le transit des personnes ou des marchandises illicites contre rémunération.

Lorsqu'elle regagna les rues de Paris, l'insurrection grondait : du mobilier urbain et des véhicules électriques ou à gaz brûlaient çà et là. Des hordes de citoyens dépouillaient des magasins, et le plus grand chaos régnait.

Au détour d'une ruelle, trois membres d'un gang, en plein pillage, la trouvèrent à leur goût et commirent l'erreur de l'agresser. De quoi la purger de sa colère accumulée. À l'issue d'un combat bref autant que brutal, l'un d'entre eux ne pourrait certainement plus jamais avoir d'enfants vu le coup de genou aux testicules qu'il avait encaissé. Le second écopait d'une fracture ouverte du tibia après une frappe de pied bien placée. Quant au troisième, ses chances de survie étaient réduites, vu que, dans sa rage, elle lui avait fracassé le crâne avec un parpaing. Il respirait encore quand elle partit, mais elle ne donnait pas cher de sa peau.

Inès aussi avait reçu des coups, ses côtes comme ses jambes lui faisaient mal, du sang maculait ses vêtements et ruisselait de son arcade : son piercing au sourcil droit avait été arraché dans la mêlée, laissant un trou béant dans son visage.

Décidément sa pratique des arts martiaux se révélait aussi précieuse que ses implants. Les femmes payaient un tribut élevé à l'anarchie ambiante, et elle n'entendait pas faire partie des victimes.

Ce combat l'avait vidée, ce qui adoucissait un peu son état psychique désastreux. Elle reprit la direction du lieu indiqué, tout proche désormais.

Trouver un conducteur contre monnaie sonnante et trébuchante ne lui demanda guère de temps une fois sur place mais lui coûta ses dernières réserves de cash. Inès se hissa dans la remorque et se laissa choir à l'intérieur, rincée, dans une odeur d'huile brûlée.

Elle sursauta en découvrant un individu en face d'elle. Lui-même recula entre les rares marchandises. Après un instant d'hésitation, elle s'installa sans un mot. Bientôt, d'autres grimpèrent à bord, les repoussant au fond de la remorque. Une fois celle-ci pleine à craquer de gens cherchant à quitter la capitale malgré l'état d'urgence, le moteur démarra et le camion s'élança sur la route.

Un lourd silence régnait entre eux, uniquement rompu par les pleurs d'un bébé et les paroles apaisantes de sa mère. La lumière du soir filtrait dans la remorque par les trous de la toile. La poussière brillait dans les rais de clarté orangée. Inès reposait appuyée contre la paroi métallique. La douleur la lançait dans la moitié du visage.

Elle se demandait ce que pouvait bien penser l'homme en face d'elle. Elle lui donnait la cinquantaine bien tassée, et une large entaille barrait son front. Tous deux se trouvaient couverts de sang séché, et les autres voyageurs gardaient prudemment leurs distances avec eux.

Soan n'osait pas engager la discussion avec la jeune femme au visage anguleux, blessée et marquée par l'épuisement, qui était montée dans le camion juste après lui.

Au sortir de son rendez-vous avec le vieux scientifique, plein d'espoirs, il s'était retrouvé pris dans des émeutes d'une brutalité inouïe. En route pour la gare de Lyon, il était tombé à plusieurs reprises sur des échauffourées entre manifestants ou casseurs, il ne savait plus, et forces de l'ordre. Il avait réussi à s'esquiver à chaque fois.

Lorsqu'il était enfin arrivé, ç'avait été pour trouver les rares trains pris d'assaut et découvrir qu'il n'y avait plus de billets disponibles pour les jours à venir : tous ceux qui le pouvaient fuyaient la ville. Soan avait abordé des dizaines d'agents des chemins de fer pour trouver une solution. Il avait proposé de les payer, avait tempêté, supplié, jusqu'au moment où une contrôleuse lui avait indiqué un relais routier où il trouverait peut-être un camion. Cette information lui avait coûté un gros paquet de crédits-carbone.

À peine installé dans la remorque bâchée au trois-quarts vide, la jeune femme avec sa plaie à l'arcade était entrée, bientôt suivie par d'autres voyageurs clandestins. L'épuisement et la lassitude se lisaient sur leurs traits et ils s'observaient de travers. L'instinct de Soan le poussait à communiquer avec sa voisine qui, comme lui, semblait tout à la fois brisée et déterminée.

Finalement, il n'y tint plus et se pencha en avant pour se rapprocher d'elle.

Inès grimaça intérieurement en voyant son vis-à-vis prêt à entamer la conversation.

— Ça va ? Vous êtes blessée ? Je m'appelle Soan, et vous ?

— Ça va, merci… et vous ?

Sa voix était chargée d'ironie, mais après une seconde elle ajouta :

— Je m'appelle Inès, merci de vous préoccuper de mon sort.

Elle avait donné son vrai prénom sans réfléchir, comme une conne.

Elle s'en voulut tandis que le type revenait à la charge. À quoi bon lui parler ? C'était prendre un risque de plus…

— Sacré merdier, là dehors.

Elle ne put se retenir. L'impression qu'il l'accusait l'accablait.

— La faute à qui ?

Sous le coup de ses émotions, Inès décela dans sa propre voix un mélange soudain d'agressivité et d'amertume qu'elle ne se connaissait pas.

— Allez savoir. À l'humanité en général, sans doute. En tous cas, à ceux qui ont mis le feu aux poudres… Politiques, industriels, casseurs, forces anti-émeutes et tant d'autres sûrement.

Elle ne répondit rien. Elle se sentait coupable et en même temps victime, quel choix avait-elle vraiment eu ? Et quelle issue restait à portée de main ? Sans doute aucune. Entre l'exploitation des hydrates et celle de l'Antarctique, auxquelles s'ajoutait le démantèlement des mouvements alternatifs, tous ses espoirs s'étiolaient jusqu'à se fondre dans le néant. Pourquoi n'avait-elle pas entendu les avertissements de Piotr ?

Son covoitureur ne la fermait pas, il poursuivait son babillage.

Après tout, pourquoi pas ? Le sommeil la boudait, et le trajet s'annonçait long et inconfortable. La plupart des autres somnolaient ou se perdaient dans leurs pensées, le regard vide. Dialoguer tuerait le temps et l'aiderait peut-être à échapper à ses idées noires. Elle aimait les rencontres et la compagnie, après tout.

— Où allez-vous ?

— À Lyon, et vous ?

— Dans les Hautes-Alpes.

— Vraiment ? Quelle chance.

Les yeux d'Inès se perdirent dans le lointain. Elle murmura :

— Ce que j'aimerais revoir les montagnes.

— Vous connaissez les Hautes-Alpes ?

— Non, mais j'ai grandi dans le Val d'Ossau, dans les Pyrénées.

Après un léger blanc pour calmer ses émotions, elle relança :

— Qu'est-ce qui vous amenait à Paris en pleine émeute ?

Soan hésita, puis répondit :

— Je suis venu régler des comptes avec ma conscience.

Elle le dévisagea soudain avec intérêt.

— Ça a marché ?

— Pas encore, mais j'espère que les bases sont posées.

— C'est bien… Nous avons tous beaucoup de choses à régler avec notre conscience ces temps-ci. Je vous envie. Je crains que pour moi cette quête ne fasse que commencer… si elle n'est pas foutue d'emblée.

Inès sentit la compassion de son vis-à-vis à son égard. Leurs yeux de vaincus qui refusaient de s'avouer défaits se reconnurent. Il en découla un long silence, que la jeune femme rompit finalement.

— Comment c'est, la vie dans les montagnes, maintenant ? Je n'y suis pas retournée depuis des années.

L'homme lui parla avec emphase et passion des forêts et des bêtes, des paysages et des saisons qui changeaient mais restaient magiques. Si bien qu'elle y retrouva tout l'amour qu'elle portait à cette terre et sa splendeur : la source de son combat.

Inès constata qu'il n'en subsistait pas grand-chose à cette heure et envia son interlocuteur. Elle savait qu'elle ne connaîtrait plus ce sentiment de paix et d'harmonie. Elle n'avait jamais voulu une telle violence. Seulement un monde plus beau et plus juste, où régnerait la fraternité entre les humains et où un avenir existerait pour des enfants sains, rieurs et pleins de joie…

Elle refoula ses larmes. Elle aurait souhaité avoir du temps devant elle pour sortir, voir ses amis et se remettre des épreuves qu'elle venait de traverser. Mais une telle liberté d'esprit et de mouvement ne la concernerait plus avant longtemps, peut-être jamais.

Un gouffre aspirait toute la matière de son âme.

Pour faire diversion, elle causa.

Ils évoquèrent sans relâche ce qu'ils aimaient dans la nature pendant les longues heures du trajet. Au bout d'un moment, ils se trouvèrent comme dans un cocon hors du monde ; des enfants ou des adolescents pris par un rêve de fugue.

Le camion stoppa enfin, et ils descendirent sur le parking discret d'une usine à l'abandon, à l'entrée de Lyon, dans le petit jour. Loin au-dessus de la ville, on distinguait des nuages de fumée provenant des incendies urbains, et des drones traversaient le ciel à toute allure. Tandis que ceux avec qui ils avaient partagé la remorque se dispersaient, les deux nouveaux complices se regardèrent. Cette nuit, ils ne l'avaient pas vue passer. Une émotion intense était née entre eux sans qu'ils s'en rendent compte. Maintenant que le temps de se séparer arrivait, ils réalisaient qu'ils allaient retourner à leur solitude respective, et ce constat leur pesait, chacun pour ses propres raisons.

— Eh bien, bonne chance, Soan. Heureuse de t'avoir rencontré.

Merci pour ces instants de légèreté en ces jours de plomb.

— Merci à toi. Où vas-tu maintenant ?

— J'ai beaucoup de choses à faire ici. Je dois retrouver des amis.

— Que dirais-tu d'un déjeuner ? C'est moi qui invite.

— Tu nous as bien regardés ?

Il rit, puis hocha la tête.

— Que dirais-tu d'une bonne douche, alors ?

Il lui désigna du doigt un hôtel minable pour routiers un peu plus loin. Il remarqua son hésitation instinctive.

— Quelque chose ne va pas ? En tout bien tout honneur, hein.

— Non, non.

La jeune femme réfléchit une seconde. Elle était épuisée et ne pouvait pas se promener en ville comme ça… Et puis, accepter lui permettrait de passer encore un peu de temps avec lui ; et elle en avait envie. Elle hocha la tête et sourit.

***

Après une toilette salvatrice, ils se retrouvèrent attablés devant des mets de qualité médiocre. Ils mangeaient en se lançant des regards pétillants : quel bonheur que ces instants de partage après des heures de tension et de violences.

Inès, la bouche encore à moitié pleine et formant un sourire en coin, céda soudain à une pulsion incontrôlable : elle se pencha vers Soan et l'embrassa. Tous ces morts, tout ce sang, toute cette horreur et ce stress… Elle avait besoin d'oublier, et rien ne lui ferait autant de bien que de la tendresse. Et puis ce type lui plaisait. Ses yeux contenaient à la fois quelque chose de misérable et un éclat de lumière cristalline qui lui donnait envie de le serrer dans ses bras et de le couvrir de baisers. Malgré son corps voûté, elle le pensait solide comme un chêne centenaire. Tout, en lui, faisait écho à sa propre détresse et à sa résilience.

Soan en resta pantois. Il n'avait pas couché avec une femme depuis une éternité – son expérience avec Anna Hébert ne comptait pas à ses yeux –, et il y avait plus longtemps encore qu'il n'en avait pas eu le désir. Pourtant, celle-ci l'attirait sans conteste, qui qu'elle soit en réalité. Son visage singulier, encadré de mèches folles, faisait naître en lui une émotion qu'il avait cru perdue.

Il se laissa aller à des sensations oubliées.

Leurs yeux s'illuminèrent de désir alors que leurs bouches se séparaient un court instant avant de se souder à nouveau.

Leurs corps s'embrasèrent et ils regagnèrent la chambre d'Inès pour y faire l'amour, avec impatience, presque avec violence au début, puis avec tendresse et enfin passion.

La journée passa entre râles de plaisir et fous rires. Ni l'un ni l'autre ne se rappelait avoir vécu un moment aussi agréable depuis des lustres et, de fait, ils décompensaient des mois – sinon des années – de vie à cran.

Pourtant, aucun ne livra ses secrets à l'autre pendant cette après-midi lumineuse.

***

Le soir venu, Inès embrassa son amant d'un jour et lui annonça qu'elle devait partir, même si cela lui déchirait le cœur.

— Tu es sûre ? Cette rencontre est un signe du destin. Tu ne veux pas venir chez moi, dans les montagnes ?

— C'est tentant, mais je ne peux pas, j'ai encore des choses à accomplir, du moins je crois… Moi aussi, j'ai un compte à régler avec ma conscience.

Inès le savait, elle n'en avait pas fini avec les Greenblocks et il lui fallait aller au bout de ses choix. Et puis, elle se sentait cassée. Elle pensait ne plus jamais connaître le bonheur ou la paix. Un vide trop profond occupait sa poitrine depuis les derniers événements. Si elle restait avec lui, elle conduirait son existence à la ruine par les ténèbres qu'elle portait en elle. Et à quoi bon ajouter ce malheur à une liste déjà bien assez longue ?

— Bien, dit-il, visiblement déçu et se retenant de demander plus de détails. Je comprends. Écoute, j'habite un lieu-dit qui s'appelle *la fontaine des loups*. Trouvable avec n'importe quel GPS. N'hésite pas, tu seras la bienvenue, le moins que l'on puisse dire, c'est que ça ne manque pas de place.

Inès le prit avec chaleur tout contre elle, l'embrassa avec force sur les lèvres et le quitta sans se retourner, pour lui cacher ses larmes.

Soan la regarda s'en aller, observant le mouvement souple de ses hanches, ses cheveux ébouriffés, et il eut un pincement au cœur quand il comprit qu'elle ne lui ferait pas le cadeau d'un regard d'adieu.

Le lendemain, il réussit à se rendre à Grenoble en train et regagna ses montagnes. Il resta triste toute la journée. Il aurait aimé que de cette rencontre naisse quelque chose car, à sa grande surprise, il avait trouvé agréable l'idée de rompre son isolement avec Inès ; mais ça n'arriverait pas.

Il ne renoua avec un soupçon de gaîté qu'en abordant les derniers

virages avant sa vieille demeure. Les montagnes brillaient sous le soleil d'avril, les oiseaux chantaient. Cette après-midi, il irait voir si les morilles poussaient dans les clairières et les sous-bois ; un vrai bonheur, et il réussit à écarter momentanément la jeune femme de ses pensées.

Antarctique
- Terre de Marie-Byrd -

Trois jours que Mike et Maria s'activaient, seuls, dans la base arrière de Blanc Nassau et travaillaient d'arrache-pied. Épuisés mais heureux d'être ensemble. Ils avaient décidé, malgré le contexte critique qu'ils affrontaient, de tenter de concevoir un enfant. Après tout, il n'y avait pas de moment idéal, et peut être que celui-ci était leur seule chance. Ils s'y employaient donc corps et âme avec enthousiasme dès qu'ils cessaient de travailler ou de dormir.

Dehors, l'automne austral prenait ses quartiers. Le vent et la glace s'engouffraient jusque dans leur retraite, au plus profond des constructions, à l'exception du petit local de communication. Ils se demandaient sans relâche comment les autres s'en sortaient, dehors, par ce temps ; et aussi, si Jérémy et son revêtement étaient en sécurité, et ce qu'il adviendrait de son projet dément de rendre l'homme végétal… Chacun dissimulait à l'autre ses angoisses.

Mike activa le système holo, et ils regardèrent les fruits de leurs efforts avec des yeux humides d'émotion.

— Ça me semble nickel, dit Maria, on doit bien ça à leur mémoire.

Le braconnier avait fourni la matière première de leur travail et elle en avait assuré la mise en forme. Le rendu était saisissant, et ils ne doutaient pas qu'ils allaient faire mal à leur ennemi.

— Oui, tu as fait des merveilles. On reste là-dessus, alors ?

— Oui.

Mike se connecta au réseau continental et envoya le fichier. Ce n'était pas leur premier choix, mais la Nébuleuse leur était inaccessible ce matin-là, et ils ne pouvaient pas traîner plus longtemps dans ce lieu. Le destinataire s'était imposé de lui-même au couple.

***

Le lendemain matin, il faisait beau. Mike se leva tôt et réussit à profiter de son premier moment de plénitude contemplative depuis le jour de la vente des diamants, seul face à l'aube polaire. Ne lui manquait que la vapote, faute de réserves. Il lui traversa l'esprit qu'il s'agissait d'une bonne occasion d'arrêter. Après quoi, il réveilla Maria et ils prirent la route de Scot-Town avant que les mercenaires à leurs trousses ne rappliquent à la faveur de l'accalmie météorologique.

Au même moment, sur les côtes du continent, des avions-cargos monstrueux débarquaient des tonnes de matériel à proximité des villes

existantes et de Blanc Nassau. Les bases vie des industriels seraient prêtes pour la belle saison. Pour chacune d'entre elles, quelques ingénieurs devaient superviser l'installation des bâtiments préfabriqués et le stockage des engins d'exploration nécessaires au lancement rapide des activités en septembre. Une poignée de soldats les accompagnaient pour assurer leur sécurité.

Jusque-là, les populations antarcticas se contentaient d'observer ces nouveaux arrivants, soit d'un œil mauvais, soit avec grand intérêt, selon qu'ils y voyaient des concurrents déloyaux et des envahisseurs ou le futur développement de leur business.

Sur l'inlandsis de la terre de Marie-Byrd, le groupe de Connor progressait au prix d'efforts insensés dans la tourmente, lorsqu'ils tombèrent sur trois des leurs, morts gelés. La veille, déjà, ils avaient découvert une victime des gardiens sur leur chemin. Le trajet jusqu'à Scot-Town ne les épargnait pas, et l'Écossais se demanda combien des siens survivraient. Il avala la dernière lampée de whisky single malt trente ans d'âge, essuya sa barbe croissante et déposa la bouteille vide sur un monticule pour marquer le lieu. Après quoi, ils creusèrent la glace et enterrèrent leurs compagnons avant de reprendre leur marche laborieuse dans le mauvais temps.

À Scot-Town et dans les dizaines d'autres villes antarcticas, on entrait dans la saison hivernale. C'était une période étrange, unique en son genre. Les errants représentaient une part importante de la population du continent, sans que personne ne sache exactement laquelle. À cette époque de l'année, ils regagnaient les agglomérations après des mois de solitude et de nourriture en sachet, les poches pleines pour la plupart. Ils n'avaient qu'une envie : profiter. C'est à dire boire à en crever, jouer tout leur argent, avaler le maximum de fruits et de légumes et coucher – avec n'importe qui, mais le plus possible.

L'hiver était donc une saison festive dans les cités antarctiques. Nul humain, en dehors de ces terres transies et figées par le gel, ne connaissait l'atmosphère si spécifique qui y régnait à ce moment-là.

Les bars et les boîtes ne fermaient jamais sous prétexte qu'il faisait toujours nuit et, le moins que l'on puisse dire, c'était que la pudeur n'était pas de mise. L'espace au chaud manquait, mais pas le désir, et il arrivait que des couples ou des groupes fassent l'amour dans les recoins obscurs des établissements nocturnes plus ou moins dédiés à cette activité pendant cet intermède annuel. La fidélité au sens antarctica du terme n'incluait pas l'hiver austral. Seuls les geeks du genre de Jérémy ne profitaient pas vraiment de cette ambiance, perdus dans leurs mondes virtuels. Certains habitants ne dessoûlaient pas pendant plusieurs semaines. Chaque année voyait d'ailleurs son lot

de morts de froid, ivres, dans les ruelles balayées par les vents polaires, malgré les tournées de volontaires cherchant à l'éviter.

On se trouvait toutefois juste au début prémisses de la mauvaise saison, et la plupart des citadins comme des braconniers n'avaient pas encore atteint leur rythme de croisière, à savoir se réveiller avec plus d'un gramme d'alcool dans le sang et, bien souvent, un ou une, voire plusieurs inconnus ou amis dans leur lit. On n'en était qu'à l'échauffement mais, cette année, le contexte particulier ajoutait une tension palpable.

Des bagarres entre autochtones et techniciens nouvellement arrivés prirent place sans tarder dans les villes ; si bien, qu'après quelques jours seulement de présence, les nouveaux venus se retrouvèrent pour la plupart confinés dans leur propre base vie. En tant qu'étrangers, ils ignoraient l'essentiel des coutumes locales. Beaucoup croyaient que cet état d'esprit « léger » permettait de faire n'importe quoi avec n'importe qui, et en particulier avec les jeunes femmes. Ce n'était bien entendu pas le cas. Sous l'apparente liberté totale de mœurs se cachaient des habitudes et des pratiques culturelles subtiles. Ce comportement, parmi un ensemble d'autres impairs, se trouvait le plus souvent à la source des conflits.

Tout le monde anticipait une ambiance électrique au printemps, surtout que l'on n'avait toujours aucune nouvelle de Blanc Nassau, ni officielle ni officieuse. Les informations encore accessibles par intermittence depuis le réseau mondial n'en touchaient pas un mot et, sous peu, le continent se verrait coupé pour plusieurs mois de tout contact avec l'extérieur.

Sur la seule chaîne holo antarctica, diffusée depuis Dumont d'Urville, se déroulaient des débats enflammés quant à la conduite à tenir concernant l'exploitation des ressources et la sécurisation de Blanc Nassau. Personne, ici, n'adhérait à la thèse du mouvement indépendantiste. Certains, qui connaissaient Connor et la cité libre, en témoignaient.

Le continent entier bouillonnait, et nombre d'habitants ne se trouvaient pas loin d'appeler aux armes contre les nouveaux venus qui ne cessaient de heurter leurs traditions.

Karim travaillait à toute allure, une boule amère au creux de l'estomac et un goût de bile dans la gorge. Né en Antarctique de parents français d'origine kabyle émigrés à Dumont d'Urville, où son père occupait un important poste de recherche, il se passionnait pour la communication et les médias.

Il était à l'origine de la seule chaîne d'holovision australe et, petit à petit, toutes les communautés du continent s'étaient mises à la suivre :

elle avait le mérite de se soucier de leurs préoccupations particulières, dont ne parlaient jamais les télés internationales. En ce moment, l'audimat explosait, et les revenus publicitaires avec. La situation lui mettait le vent en poupe, mais, en l'occurrence, Karim s'en moquait. Il exerçait ce métier par passion, par amour de ses compatriotes du bout du monde et non par appât du gain.

Ce matin-là, le journaliste antarctica avait reçu un message inattendu dans sa boîte mail. Et, lorsqu'il avait fini de regarder la vidéo, il était allé vomir.

À présent, il s'échinait à préparer sa diffusion et à obtenir une connexion, même ténue et momentanée, avec la Nébuleuse. Il n'y était toujours pas parvenu quand l'heure de sa chronique quotidienne sonna.

Il laissa tomber sa tentative pour lancer le direct.

Beaucoup de gens le suivaient : ça occupait toujours trois heures, et les journées ressemblaient déjà et de plus en plus à de longues nuits sans fin. Tant et si bien, qu'environ le quart des Antarcticas se trouvaient devant leur écran lorsqu'il envoya le jingle, qu'il soit cinq heures de l'après-midi ou du matin selon les lieux, de toute façon à ce moment-là il faisait noir, ou presque. Il lança l'enregistrement sans autre préambule que : « Des nouvelles terribles de Blanc Nassau ».

Les holospectateurs découvrirent un visage buriné doté d'une barbe en renaissance et d'yeux bleus perçants. Lorsque l'homme se mit à parler, l'émotion faisait trembler sa voix.

« Je m'appelle Mike Butler, je suis de Scot-Town et cet enregistrement est le témoignage de ce qui se passe vraiment à Blanc Nassau et sur notre terre Antarctique. Les gouvernements nous accusent de terrorisme ? Pour ma part, je n'ai pas vu de terroristes à Blanc Nassau, à part les troupes mercenaires envoyées pour la… "pacifier". »

Les images démarrèrent, directement tirées de l'implant du braconnier.

L'attaque de la cité libre débutait, et tous purent voir les portes pulvérisées et la riposte des défenseurs. La seconde vague d'assaut déferla, brisant la résistance des insurgés, puis Mike réapparut à l'écran.

« Nous avions été prévenus et ceux qui ne souhaitaient pas être assimilés à des terroristes devaient se rendre dans une zone balisée et sécurisée. C'étaient des femmes et des enfants, en majorité. Voilà ce qui leur est arrivé sous la protection de nos assaillants. »

La vue prise d'une crête surplombant les combats était accompagnée d'un chant d'une tristesse infinie. Mike zoomait lentement jusqu'à la

limite de capacité de ses améliorations oculaires. L'image rendue floue par les larmes qui gonflaient ses yeux sans couler permettait tout de même de distinguer ce qu'il voulait montrer : une large zone frappée par des grenades incendiaires.

Des dizaines de corps carbonisés, dont de nombreux gamins. Beaucoup bougeaient encore, agonisant sur la glace fondante.

Un silence chargé de stupéfaction tomba aussitôt dans les bars et les habitations. Il gagna tout le continent. Puis une vague de hurlements se leva.

À l'écran, on suivait maintenant les survivants, en fuite sur l'inlandsis, harcelés par les missiles et les gardiens… Puis, sur fond de marche funèbre fredonnée avec gravité et émotion, vint le défilé des portraits de ceux qui, parmi eux, avaient d'ores et déjà succombé à la traversée. Le montage et les chants de Maria, ajoutés au choc des images de Mike, donnaient à l'ensemble une puissance médiatique inouïe.

Dans les villes antarcticas, les hommes se mirent à crier à la guerre, les femmes aussi et même les gosses, imitant leurs parents. Un véritable génocide contre les leurs que l'on menait là et, pour la première fois, ils réalisaient qu'ils avaient une culture propre, qu'ils formaient une communauté humaine spécifique. D'un coup, ils se découvraient un peuple. La présence des ingénieurs et des soldats étrangers les y avait inconsciemment préparés en les confrontant à « l'autre ». Le film de Mike et Maria venait de leur révéler cette vérité, comme s'il les avait libérés d'un bandeau masquant leurs yeux.

À l'écran, le braconnier reprenait la parole.

« Voilà, Antarcticas, voilà la vérité sur ce qui est advenu à Blanc Nassau. Les États et les entreprises nous traiteront comme autrefois les Amérindiens, les aborigènes et tous les peuples premiers : ils nous extermineront ! Ils détruiront notre culture, notre mode de vie et notre environnement. Peut-être cela vous est-il indifférent, mais pas à moi, pas après ces journées de lutte et de fuite. Nous avons bâti un monde fraternel, ici, et nous devons le préserver. À cet instant même, les survivants de Blanc Nassau marchent dans le blizzard en tentant de rejoindre nos bases. Souvenez-vous de ce qu'ils ont enduré lorsqu'ils frapperont à votre porte. Aucun de nous n'acceptera l'invasion en cours, et nous contestons formellement l'existence d'un mouvement terroriste en Antarctique et plus encore l'implication d'Antarcticas de Blanc Nassau dans la déstabilisation de la COP et l'assassinat d'Aabha Khan, dont nous saluons la mémoire. Le coupable est ailleurs. Nos ennemis ont imaginé un mouvement indépendantiste pour servir leurs intérêts ? Donnons-le-leur. Révoltons-nous, prenons notre indépendance. Vive l'Antarctique libre ! »

Ce cri explosa, repris en chœur dans toutes les cités australes. Les hésitants venaient de choisir leur camp, et même les plus favorables à l'industrialisation se sentaient blessés dans leur chair.

Les petits groupes d'ingénieurs et de militaires fraîchement débarqués se barricadèrent dans leurs bases vie, mais cela ne servirait à rien.

Quelques heures plus tard, la majorité d'entre eux se trouvait emprisonnée. Certains avaient été lynchés ou abattus, en particulier ceux qui avaient résisté par les armes à la foule en colère. Les bâtiments et les serviteurs des états historiquement implantés subirent le même sort.

***

Plusieurs semaines après ces événements, cent vingt-sept survivants de Blanc Nassau, sur les deux mille cent trois résidents qui y vivaient au moment de l'assaut, réussiraient à rejoindre Scot-Town, malgré les tempêtes, les drones et les gardiens.

Parmi eux se trouvait Connor, et il semblait bien, désormais, que la révolution était en marche.

Corse

Il faisait chaud et la plage était sublime. La Corse résistait à tout, même au changement climatique et à la montée des eaux. Elle constituait aussi le dernier îlot non submergé par l'invasion de la fourmi argentine sur tout le pourtour méditerranéen.

Anna soupira de plaisir, les yeux fermés. Le soleil chauffait son visage, sa gorge, sa poitrine, son ventre, ses cuisses… Elle remua les pieds, sentant le sable humide sous son corps. Un léger vent de mer apportait les effluves délicats de la côte en été et caressait sa peau salée. Le bruit des vagues générait une mélopée apaisante. Elle ouvrit les paupières et s'assit, observant la plage, immense et déserte.

Derrière elle, les montagnes couleur de rouille s'élevaient dans la lumière déclinante du milieu d'après-midi. Son somptueux hôtel s'y nichait, invisible, avec piscine, gymnases et appareils de musculation, spa et salle de concert au sous-sol. Un véritable paradis pour millionnaires. Elle profitait de ses congés pour faire de longues emplettes et se délectait des dernières collections de maillots de bain de grandes marques proposées par les boutiques du complexe.

Anna laissa son regard vert dériver sur le rivage battu par les vagues. Il se trouvait-là quelques personnes âgées fortunées qui arrivaient pour profiter du soleil, moins fort à cette heure.

Le tourisme se faisait rare. La dirigeante d'Enermer avait donc eu le choix pour sa résidence, car une cinquantaine d'établissements répondaient à son niveau d'exigences. Elle aurait préféré une destination plus exotique, mais elle ne disposait que d'une semaine et ne pouvait espérer un pays plus lointain – le séjour coûtait déjà quelques centaines de kilogrammes de crédits-carbone, l'équivalent de plusieurs mois de revenus pour un travailleur moyen ; elle n'y songea pas une seconde.

Ces vacances la dynamisaient au plus haut point. Trois jours qu'elle grillait sur le sable, et son corps prenait une superbe teinte cuivrée, bien plus jolie que celle obtenue à grand renfort de séances de bronzage artificiel. Elle pratiquait aussi des exercices et s'accordait un massage quotidien. Toutes les fibres de son organisme s'imprégnaient de bien-être. En dehors de sa réussite professionnelle, elle vivait pour de tels moments. Encore quatre jours de repos bien mérités devant elle. Elle s'offrait le luxe suprême de déconnecter son implant, sauf pour les communications professionnelles assorties du bon code d'urgence.

Cette pensée la ramena aux souvenirs de ses succès.

Elle s'était retrouvée au centre de toutes les attentions lors de la soirée donnée en l'honneur de la réussite de la délégation industrielle à la Conférence Antarctique. Les présidents des principaux groupes énergétiques avaient bien souligné à quel point sa contribution avait été cruciale. Les représentants d'autres lobbies également. Elle atteignait la consécration. Devant elle s'ouvrait un boulevard vers le sommet ultime du pouvoir. Les politiques la courtisaient, les journaux économiques la harcelaient pour obtenir des interviews…

Elle se sentait irrésistible et invincible.

À son retour de congés l'attendaient Enermer et les opportunités infinies de l'exploitation des hydrates de méthane. Le cours de bourse de l'entreprise flambait. Des dizaines d'États sollicitaient le groupe pour développer leurs ressources sous-marines et demandaient à sa dirigeante de participer à des rencontres en échange de petites fortunes. Tout était parfait. Dans quelques semaines, l'exploitation de l'Antarctique commencerait, et l'économie bondirait. Les bénéfices seraient colossaux, et toutes ces entreprises et activités nouvelles auraient besoin d'énergie. L'innovation serait au rendez-vous et l'humanité renouerait avec un futur et l'espoir de traverser la crise. Le monde lui en était en partie redevable ; elle n'entendait pas le laisser l'oublier.

Elle cochait tous ses objectifs.

Que pouvait-elle espérer de plus ?

Ne lui restait qu'à se consacrer à elle-même. Elle se leva, toutes ses pensées tournées vers le plaisir de vivre. Le moment arrivait de se préparer pour son rendez-vous. La veille, un milliardaire suédois charmant avait déployé tous ses atouts pour l'inviter, et la soirée s'annonçait délicieuse.

La quarantaine fringante, cultivé et avenant, son prétendant lui promettait une nuit à la hauteur de ses légitimes attentes. Qu'il soit riche ne revêtait aucune importance, quelque chose l'attirait pour la première fois depuis longtemps chez un homme, et elle se sentait capable d'en attendre plus que du sexe. Elle espéra qu'il ne la décevrait pas comme le président du Bureau communication du S2P2E en son temps.

***

Son hôte l'accueillit avec une coupe de champagne et un regard azur chaleureux, puis ils prirent le large. Le luxueux yacht solaire jeta l'ancre dans une sublime crique déserte. Là, sur le pont, entourés d'un groupe polyphonique local, ils dégustèrent de merveilleux fruits de mer qu'une armée de jeunes gens allait cueillir en apnée sous leurs

yeux et que deux cuisiniers étoilés préparaient devant eux sur le pont. Les grands crus grisaient leur esprit. Une discussion intelligente et raffinée se développait de manière naturelle entre eux. Quel délice !

La nuit venue, ils s'envoyèrent en l'air avec passion avant de piquer une tête dans une mer tiède parfaite sous un ciel criblé d'étoiles, pour ne s'endormir qu'au petit matin.

Au moment de sombrer, Anna s'estimait comblée. Il existait encore tant de belles choses dont elle pouvait profiter. Elle ne comptait pas s'en priver – à quoi bon ?

Elle effleura la bague à son doigt et réalisa, avec une soudaine boule au ventre, qu'elle s'était baignée avec.

Elle alluma la lumière et l'ôta précipitamment pour voir si la tache de sang coagulé se trouvait encore sous la monture sertissant le saphir… et constata sa disparition, lavée par sa baignade nocturne.

À cette vue, elle frissonna, comme si un courant d'air polaire traversait sa colonne vertébrale. Un horrible pressentiment l'envahit, accompagné par l'impression qu'un gouffre s'ouvrait sous ses pieds, aspirant sa substance vitale.

Son amant, réveillé par son manège, la dévisageait, incrédule et les yeux écarquillés devant son expression de panique irrationnelle.

Dans le monde

Le journaliste se repassa le film qu'il venait de recevoir, sous le choc. À dix-neuf heures quarante-huit, le programme du journal de vingt heures était bouclé, mais ça… c'était un scoop, une bombe atomique !

Il l'envoya au responsable éditorial avec une suggestion de diffusion en *une* dans douze minutes. Compte tenu de ses qualités, son supérieur porta une attention immédiate à sa requête. Il balaya la vidéo précipitamment, en vérifia l'origine et alerta le présentateur vedette, lequel diffusa l'information dans une excitation mêlée de confusion sur le plateau.

À vingt heures et cinq secondes, heure de Paris, le visage mal rasé et buriné de Mike Butler apparut sur les écrans européens. Karim avait enfin attrapé une des ultimes fenêtres de connexion à la Nébuleuse depuis Dumont d'Urville.

Un silence de mort s'installa partout, comme tous les autres canaux réagissaient en diffusant à leur tour l'enregistrement. Le présentateur de la principale chaîne publique européenne n'arrivait pas à rebondir, sous le coup de l'horreur.

« Ces images terribles jettent le trouble dans nos cœurs et nos esprits. Nous sommes solidaires avec ces civils, morts ou blessés, nous ne savons… »

Il débitait son discours lénifiant, tandis que sur le plateau d'un concurrent, un animateur populaire connu pour son opposition au système et fervent partisan des libertés individuelles comme d'un changement de modèle socio-économique s'enflammait.

« Cet acte barbare est indigne de nos démocraties ! Au nom de la lutte contre le terrorisme, nos dirigeants se comportent exactement comme ceux qu'ils prétendent combattre. Le recours aux sociétés de mercenaires pour réduire les dépenses publiques montre une nouvelle fois ses limites. À force de désengagement, il n'y a tout simplement plus de pouvoir politique.

Ah, on me signale que le Commissaire à la défense de l'Union vient d'être contacté par nos équipes. Monsieur le Commissaire, comment expliquez-vous cette tragédie humaine dont vous portez personnellement la responsabilité ? »

Le Commissaire à la défense, un homme dans la cinquantaine, dynamique, mais de toute évidence pris au dépourvu malgré son habitude des médias et des situations de crise, balbutia une fraction de

seconde avant de se ressaisir.

— J'ai d'ores et déjà demandé l'ouverture d'une enquête. Nous ferons toute la lumière sur cet accident, car c'est sans aucun doute de cela qu'il s'agit, un triste accident… Enfin, au nom de l'Union européenne élargie, nous présentons nos condoléances aux familles et aux proches des victimes. Je me porte garant que toute la lumière sera faite sur ce drame.

— Ne faut-il pas simplement interdire les compagnies de sécurité privées ? Elles sont si souvent impliquées dans des opérations douteuses et des massacres de civils dans des zones reculées qu'on a du mal à établir la liste des exactions qui leur sont reprochées.

— Eh bien, disons qu'il convient certainement de mieux encadrer leurs pratiques. Mes collaborateurs travaillent déjà à un texte de loi visant à leur imposer une transparence accrue. Néanmoins, il ne faut pas généraliser : ce n'est pas parce qu'il porte quelques fruits véreux qu'il faut couper l'arbre… Ces sociétés garantissent la sûreté de nos expatriés et de nos approvisionnements dans de nombreuses régions du monde, la plupart appliquent avec rigueur le code déontologique de leur profession. Une nouvelle fois, nous devons attendre d'en savoir plus pour nous prononcer.

Le Commissaire repartit vers sa réunion et fut remplacé à l'écran par un des principaux leaders écologistes.

— Alors, en tant que président des Amis de la Vie, que pensez-vous des événements ? demanda le journaliste.

— C'est une honte pour nos pays et nos institutions. Cela donne le ton de ce que sera l'exploitation de l'Antarctique, qui doit être abandonnée de toute urgence ! Le massacre innommable de populations locales laisse très bien présager de ce qui peut attendre l'environnement comme ces pauvres gens, tout cela est inadmissible.

— Ah, on me signale que le président du consortium impliqué a émis un communiqué, permettez-moi de le porter à votre connaissance : « Nos entreprises ont mis en œuvre avec une rigueur scrupuleuse les bonnes pratiques et réglementations applicables à nos activités. Une enquête interne est d'ores et déjà diligentée par nos services pour comprendre l'origine de ce drame. Nos pensées vont aux familles des victimes de cet accident comme à celles des quatre cent cinquante-deux salariés qui ont trouvé la mort dans l'exercice de leurs fonctions. Le protocole d'information a été respecté et nous nous tenons bien évidemment à la disposition de la justice pour éclairer l'origine de ce regrettable accident. »

— C'est une honte ! réagit aussitôt le dirigeant associatif. Comment peut-on être aussi cynique ?

— Vous pensez que l'Union est responsable ?

— Et comment ! Toute la communauté internationale est coupable. Coupable de vouloir livrer l'Antarctique à la cupidité des actionnaires à moindre coût et d'être prête à toutes les compromissions pour cela.

— Et croyez-vous que ces événements puissent être liés à l'assassinat d'Aabha Khan ? Pensez-vous que nous soyons confrontés à un scandale d'état, un Antarcticagate ? De fait, à ce jour, aucune preuve n'a été fournie concernant l'existence supposée d'un mouvement indépendantiste et, comme dit le dicton, cherchez à qui profite le crime…

— Tout cela est en effet des plus étranges, et des enquêtes parlementaires au plus haut niveau doivent avoir lieu.

Les réactions pleuvaient sur les réseaux sociaux : colère, incompréhension…

Toute la palette de ceux qui avaient un intérêt à utiliser ces images s'activait. Opposants au pouvoir, bien entendu, mais aussi ceux qui cherchaient déjà à échapper aux responsabilités comme aux conséquences boursières ou bien, à l'inverse, ceux qui espéraient en tirer bénéfice.

Les pacifistes et les ONG de défense de l'environnement exigeaient la dissolution des compagnies de mercenaires. Les libéraux et les conservateurs arguaient que les insurgés avaient livré une bataille digne d'une armée de métier, démontrant ainsi qu'ils étaient des criminels endurcis, préparés, et que l'on ne pouvait décemment pas accabler les entreprises chargées de faire appliquer une décision internationale pour s'être défendues et avoir accompli leur mission dans des conditions difficiles. Les complotistes se déchaînaient et inondaient la Nébuleuse d'articles plus navrants les uns que les autres.

Le chaos monta d'un cran dans les villes occidentales.

La radicalisation des points de vue s'aggrava d'un degré supplémentaire. Désormais, la violence prenait des dimensions d'une complexité sans égale tant il y avait de courants idéologiques distincts en conflit ouvert.

Duval, lorsqu'il regarda les informations, frôla l'infarctus.

Après une heure de soins dans son bureau, qu'il avait passée à maudire intérieurement le général Koshima, les industriels et les milices de sécurité privées, il décrocha son téléphone pour expliquer aux patrons des entreprises françaises impliquées ce qu'il pensait de leur intervention dans les terres australes.

Koshima l'avait informé de dommages collatéraux depuis un moment déjà, bien sûr, mais ces images… C'était atroce et

indéfendable.

Il prépara son discours pour aller condamner avec une extrême fermeté ce qui s'était produit, dans la forme, tout en confirmant la nécessité du fond, à savoir la sanctuarisation des ressources antarctiques dans leur cadre historique légal. Il se doutait bien qu'à présent il ne couperait pas au remplacement des soudards par des troupes officielles pour la suite des opérations. De quoi le contrarier.

La résistance armée et l'appel à un « Antarctique libre », reprise éhontée du slogan de l'éternel De Gaulle au Québec, lui permettraient au moins de mieux justifier cette politique. Il axerait donc son allocution à la fois sur la nécessité de l'opération et sur le besoin de clarifier les rôles et les responsabilités dans cette catastrophe humaine, pour en tirer toutes les conséquences. Il réclamerait justice pour les victimes sans remettre en cause le besoin de pacifier le continent.

Une nouvelle fois, il se demanda ce que Koshima leur cachait. Il n'accordait aucune confiance à cet homme. Mais son analyse semblait sans faille, et Duval ne disposait pas de meilleure explication à la situation. En conséquence, il ne voyait pas d'alternative. Il se sentait las et nerveux avant son intervention publique, mais il résista à la tentation de prendre un cachet de flying circus.

L'ensemble des dirigeants occidentaux défendit cette même ligne ce soir-là, pour les mêmes raisons.

Itaya Koshima reçut la vidéo comme un uppercut bien placé. Qu'il avait certes redouté et donc anticipé, mais tout de même… Il avait, bien entendu, obtenu l'information très tôt et avait alerté les politiques du dérapage survenu à Blanc Nassau et du risque que ces événements remontent à la surface, telle une merde immonde qui, dans ce cas, risquait fort de s'élever jusqu'au ventilateur… Mais cette vidéo dépassait en violence et en stupidité tout ce qu'il avait pu imaginer. Les rebelles avaient su bien communiquer, et le paquet de bouse venait de heurter une éolienne tournant à plein régime. Les insurgés gagnaient la faveur des peuples. Ils se donnaient le rôle des victimes, et aucune trace de présence d'armes biologiques ou de complot d'indépendance n'existait à Blanc Nassau… et pour cause : l'histoire qu'il avait inventée, aussi crédible fût-elle, était sans doute loin de la réalité. Il était trop tard pour fabriquer des preuves de toutes pièces maintenant que tout ce que le monde comptait d'opposants et d'ardents défenseurs de la théorie du complot braquait ses yeux sur le continent blanc.

Quelle chance que ce Mike Butler ait prononcé cette phrase stupide sur l'Antarctique libre : elle accréditait son scénario. De même que la résistance idiote des habitants de cette Blanc Nassau ; quel nom ridicule soit dit en passant… Cet aventurier représentait une parfaite

figure de proue indépendantiste, crédibilisant leur communication officielle. Mais ce point en leur faveur ne répondait pas à la question de savoir où se cachait Garth. Aucune trace du généticien jusque-là.

Dire qu'il croyait en avoir fini avec ce bourbier…

Koshima espérait de tout cœur que le scientifique ne se trouvait pas à bord de l'avion qui leur avait échappé. Même si cette hypothèse paraissait invraisemblable, elle restait plausible et une source de stress. Pour la première fois depuis très longtemps, des gouttes de sueur froides coulèrent dans la nuque d'Itaya.

Pourquoi diable les populations locales intervenaient-elles en faveur de Garth avec une telle constance ? Il ne comprenait pas.

Les allocutions présidentielles l'apaisèrent un peu : ils tenaient la ligne. Mais la rue allait crier encore plus fort, et ses espions rapportaient que certains Califats poussaient à attaquer l'Union affaiblie. Et, de fait, cette dernière, en pleine crise sociale, s'appauvrissait chaque jour à cause des grèves, des magasins fermés, des émeutes et de l'insécurité générale. Ce regain de violence pourrait s'avérer dramatique… Ou, au contraire, sauver la situation. Lorsque le chaos deviendrait trop grand, beaucoup de ceux qui manifestaient au début commenceraient à trouver le phénomène dangereux, plus que ce contre quoi ils protestaient. À ce moment, ils réclameraient vite le retour à la normale. La bourgeoisie prendrait peur. Peu à peu, les contestataires radicaux se retrouveraient isolés, traqués, neutralisés, et l'ordre rétabli. Le processus était d'ailleurs bien entamé.

Itaya eut une idée tordue. Hésita.

Une menace extérieure pourrait accélérer encore le phénomène. Il suffisait de murmurer aux bonnes oreilles parmi les Califats que l'Union dégarnissait la Barrière à cause des émeutes…

Pourquoi pas ?

Il verrait ; l'heure de mettre en œuvre des solutions aussi extrêmes n'avait pas encore sonné. Il s'autorisa un de ces merveilleux cigares cubains pour mieux réfléchir et tenter de se relaxer. Tout ce qu'il protégeait depuis toujours – les valeurs de liberté, de démocratie, de justice – vacillait sur ses bases et, il ne pouvait se le cacher, en partie à cause de l'AATAT. Il convenait de reprendre la main, et fissa.

***

De fait, dès le lendemain, la violence des manifestations s'accrut et, à compter des jours suivants, on entendit de la part d'opposants notoires les premiers appels au calme face à la pénurie alimentaire, à l'agitation des Califats et au désastre économique en cours.

Le bilan global de ces semaines d'émeutes s'élevait à plusieurs centaines de morts du côté des populations, des dizaines dans la police, des milliers de blessés et des arrestations innombrables chez les opposants. Le coût financier de ce mouvement social atteignait des montants exorbitants. En Asie, les populations boycottaient les produits occidentaux en signe de désaccord avec les opérations menées en Antarctique et leurs dirigeants accusaient l'Alliance transatlantique de vouloir monopoliser les ressources du continent depuis l'adoption du texte final de la COP où leur vote d'opposition s'était révélé minoritaire.

La situation internationale se dégradait à toute allure.

Grande Barrière
- Kurdistan -

La capitaine de régiment Guldar Harmenci dirigeait le poste frontalier mille quatre cent vingt-huit de la Légion. Depuis son affectation, elle avait participé à près de quatre-vingts interventions, toujours mineures.

L'état-major déployait une nouvelle arme expérimentale sur son segment de la Grande Barrière. Des robots tueurs aux allures de loups abominables. Une fois leur revêtement caméléon activé, s'ils demeuraient immobiles, ils devenaient invisibles. Une douzaine de spécimens traînaient quelque part sur son périmètre.

Selon les explications des ingénieurs, ces créatures attaqueraient tout individu situé dans les limites géographique qui leur étaient imposées, à savoir celles de la vaste zone tampon s'étendant entre la Barrière et les lignes adverses, et elles n'en sortiraient jamais. Depuis qu'on les avait lâchées dans la nature, Guldar cherchait à les apercevoir : sans succès. Ces machines de mort autonomes avec leur pile d'hydrogène solide en réserve dans leur structure de métal représentaient sans aucun doute une aide précieuse si elles combattaient aussi efficacement que les roboticiens l'affirmaient.

Guldar devait d'ailleurs rendre compte de leur apport dès la prochaine bataille. Elle espérait qu'il s'avérerait positif et que l'on pourrait très vite mettre en service ces nouveaux auxiliaires tout le long de la Barrière.

Elle était presque pressée que survienne un assaut pour les voir à l'œuvre. Mais, en cette saison estivale où la canicule réduisait les velléités guerrières, ce n'était sans doute pas pour tout de suite.

À deux heures du matin, comme il ne se passait rien, elle décida de se retirer pour la nuit. Elle salua le sergent Goran et les légionnaires de garde, puis elle alla se coucher.

***

Goran somnolait devant les moniteurs de contrôle. À quatre heures du matin, l'horizon s'enflamma de traînées lumineuses verticales par dizaines.

Dans un réflexe conditionné, il déclencha l'alerte au moment même où la voix du commandant de la région résonnait dans tout le bunker :

« Nous détectons des tirs massifs de missiles tout le long de la frontière. Tenez-vous prêts à un assaut majeur. Les régiments sont

placés sous commandement régional, nous vous transmettrons vos ordres. Le reste des opérations locales de défense demeure sous la responsabilité des capitaines de régiment. Défendez votre segment, nous organisons la seconde ligne pour vous soutenir. »

— Reçu, répondit Goran.

— Activation des défenses anti-aériennes, ordonna Guldar qui entrait dans le QG en finissant de s'habiller : la nuit avait été courte.

De nouvelles zébrures parcoururent la nuit : des antimissiles sol-air s'élançaient à la rencontre des roquettes sol-sol et explosaient dans des gerbes de lumières colorées.

— Bordel, c'est gros ! Tout le monde sur le front. Préparez-vous au combat. Exécution immédiate, autorisation de faire feu. Ne les laissez pas passer : ça va saigner en attendant l'aviation !

Ses légionnaires rejoignirent aussitôt leurs fortifications et leurs positions enterrées. L'enfer quitta le ciel pour la terre à mesure que les systèmes de défenses ne parvenaient plus à arrêter la pluie de fusées venue des Califats. Les explosions commencèrent à soulever des nuages de poussières, détruisant sans pitié bunkers, véhicules, pistes…

La Légion riposta et, bien vite, des Raptors et des Blackbears par dizaines franchirent la frontière tandis que l'artillerie commençait à pilonner les premiers kilomètres de territoire ennemi.

Depuis son poste, Guldar suivait les écrans tactiques relayant les informations des drones, des satellites, des troupes au sol… Une sueur huileuse couvrait peu à peu son corps.

Après une heure de bombardements intenses, elle observa les premiers mouvements des forces terrestres montant à l'attaque : il en venait par centaines. Elle n'avait jamais assisté à un assaut d'une telle envergure.

En fait, il ne s'était rien produit d'équivalent depuis la mise en place de l'embargo.

Les soldats européens ouvrirent le feu, formant un barrage d'acier et de flammes orangé dans la nuit. Le paysage nocturne devant la capitaine brillait comme en plein jour sous les éclats des charges incendiaires et les traînées des balles traçantes venues du sol comme des airs.

La première charge d'infanterie n'atteignit jamais la barrière de l'Union, mais la seconde s'en approcha tant que Guldar vit les loups-robots entrer en action, massacrant plusieurs dizaines d'hommes en ne perdant que deux des leurs. De bonnes machines.

Malgré l'urgence du moment, elle rédigea un mémo en ce sens, qu'elle diffusa aussi sec. Une telle aide pourrait s'avérer précieuse

dans les temps à venir…

Lorsqu'elle revint à la situation militaire, celle-ci tournait à leur avantage. La troisième vague avança moins loin que la seconde grâce au renfort de la chasse qui nettoyait toute la zone à coups de napalm. Guldar sourit : parfait, les terroristes abandonneraient bientôt.

À cet instant, une communication prioritaire de l'état-major résonna dans son implant :

« Nous détectons la mise en mouvement des divisions blindées ennemies. Nous ferons un point stratégique sur la situation globale dans une heure. Pour l'instant, toutes nos positions tiennent. »

Guldar pensa que l'assaillant avait sombré dans la folie : vu la supériorité aérienne historique de l'Europe, les chars se feraient massacrer à des kilomètres du front et, de fait, drones et bombardiers se dirigeaient déjà vers eux.

Sur les écrans radars, les aéronefs s'enfonçaient dans le territoire adverse lorsque l'horizon s'embrasa, au-delà des défenses fortifiées des États théocratiques. Aussitôt, les traînées signalant les avions sur les radars se mirent à osciller sous l'effet des manœuvres anarchiques d'évitement. Puis elles disparurent les unes après les autres.

Les rares survivants exécutèrent un demi-tour à toute allure. Interloquée, Guldar se tourna vers le lieutenant en charge des capteurs :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Aucune idée. On dirait une nouvelle arme de défense antiaérienne…

— Quel genre ?

— On ne la détecte pas, je pense à des missiles furtifs.

— Saloperie de merde ! Vous pouvez estimer les pertes, lieutenant ?

— Oui, supérieures à la moitié…

Son ton accablé en disait long.

— Fait chier, on va devoir bloquer les tanks nous-mêmes…

La capitaine kurde sentit le cortisol pulser dans ses veines : son régiment ne résisterait jamais à une attaque massive de chars. Les stopper relevait des missions de l'armée de l'air et des satellites de défense. C'est à eux qu'il appartenait de détruire ce type de cibles, pas à ses fantassins. Un début de panique grandit en elle et ne cessa plus de s'intensifier face aux informations relayées par les systèmes de contrôle sur la violence de l'assaut.

Après quelques minutes, son estomac était contracté à se percer.

Elle alerta ses troupes alors que de nouvelles vagues s'élançaient à

l'assaut de la ligne de défense ténue de l'Union. Les frappes venues de l'espace ne suffiraient jamais à les arrêter… Seuls quelques engins militaires en orbite pouvaient détruire des cibles au sol – en nombre limité –, sous réserve de les avoir correctement positionnés à l'avance, ce qui ne concernait, au quotidien, que quelques zones spécifiques pour toute la barrière. De plus ces armes étaient destinées à des frappes ciblées. Peu d'espoir de secours de ce côté-là…

Une crainte inédite de la défaite naquit en elle et prit ses aises.

Le général Hassan Fathi, en charge de la coordination de l'attaque du Kurdistan décidée par la coalition des Califats, soupira. En temps normal, il occupait le poste de conseiller militaire et de second du commandant en chef suprême iranien. Il aurait préféré ne pas mener cette guerre. Son pays, commercialement isolé depuis des décennies, développait des solutions originales pour satisfaire ses besoins de base en eau, en nourriture et en énergie. L'Iran encourageait l'innovation et avait largement assoupli son régime. Son peuple, en majorité, ne voulait pas de ce conflit, et même ses dirigeants et ses militaires étaient partagés. Mais il existait des accords anciens auxquels le pays ne pouvait se soustraire – du moins pas seul. Et puis, la situation européenne s'y prêtait : prendre un avantage militaire pouvait être un bon moyen pour l'Iran de sortir de l'isolement grâce à une meilleure position de négociation. Alors, en soldat obéissant, il regardait sagement ses hommes se faire massacrer. Pour l'instant…

Enfin, les blindés déclenchèrent la diversion qui devait attirer l'aviation occidentale en profondeur. Lorsque cela arriva, ses combattants comme lui-même constatèrent l'efficacité mortelle de leur nouvelle arme : des batteries capables de cracher chacune des milliers de micromissiles par minute depuis leurs dizaines de tubes de lancement, descendants ultramodernes et antiaériens des Orgues de Staline.

Sur son seul secteur, plus de cent mille projectiles lancés contre *seulement* cent-trente drones et soixante-cinq avions. De quoi déborder leurs contre-mesures, comme prévu. Les petits engins explosaient alors par dizaines dans les ailes, les moteurs, les réservoirs, les munitions… et telles des fourmis s'en prenant à bien plus gros qu'elles, en venaient à bout.

L'Union perdit sous ses yeux une grande part de sa domination aérienne. Son arrogance venait de la conduire à la faute.

Hassan regarda ses troupes commencer à franchir la Barrière, attaquant les bunkers de la Légion qui livrait une résistance efficace et héroïque. Mais, déjà, les blindés arrivaient en renfort.

Le général sourit car une grande victoire se dessinait, et il espérait

qu'elle servirait le camp des progressistes. Rien d'acquis : les succès renforçaient toujours les intégristes, mais peut-être moins que les défaites. Il avait discuté avec son supérieur et ami, qui lui avait laissé entendre qu'il existait un espoir, des discussions ultrasecrètes avec certaines grandes puissances asiatiques visant à lever l'embargo.

Peut-être leur succès dans cette bataille les ferait-elle aboutir ?

Il pria que ce soit le cas. Il rêva tout éveillé d'une existence en paix avec sa femme et ses deux filles. D'un monde où elles ne seraient pas enfermées dans un rôle si congru et d'où la guerre et la terreur intérieure se verraient bannies.

Il détestait la police religieuse et, à cette pensée, il ne put retenir un regard haineux vers le Gardien de la Foi envoyé pour garantir le respect de la religion dans la guerre et l'intégrité morale du commandement que les théocrates jugeaient essentiels à la victoire. Son chaperon détesté.

Guldar se connecta pour le point stratégique à l'heure dite. Son hologramme flageolait, et du sang maculait son uniforme. Elle exigeait des renforts depuis plus d'une demi-heure sans résultats et comptait bien les obtenir dès le début de la réunion. Mais, en découvrant la mine abattue de ses supérieurs et collègues – pour ceux qui étaient présents –, elle comprit tout de suite que la cavalerie ne surgirait pas de sitôt.

Elle se demanda comment ses troupes allaient tenir.

Les loups robots se montraient redoutables, mais pas au point de stopper la progression des terroristes, bien trop nombreux, même s'ils avaient, grâce à l'effet de surprise, permis de repousser une percée.

Le commandant en chef de la région fit un bilan rapide et distribua ses ordres :

« Tous nos postes sont débordés, certains régiments ne répondent plus. Nous estimons que trente pour cent de la Barrière va tomber. Une nouvelle arme empêche notre aviation d'intervenir tant que nous n'aurons pas élaboré de contre-mesures efficaces. Tenez vos positions au prix de vos vies. Il faut nous donner du temps. Nous mobilisons déjà réservistes et sociétés de sécurité privées pour vous épauler. Bonne chance, battez-vous avec férocité : faites honneur à la Légion ! »

Guldar en resta sans voix. Comment annoncer ça à ses hommes ?

Elle décida qu'elle ne justifierait rien et, lorsqu'elle leur donna ses instructions, elle dit simplement :

— Tenez vos positions aussi longtemps que vous le pourrez. Si vous êtes dépassés, repliez-vous sur le poste de commandement.

Une heure plus tard, des mille combattants placés sous sa

responsabilité, il ne restait qu'une poignée, regroupée dans le bunker principal bientôt submergé. Les chars détruisaient toutes leurs infrastructures et le ciel restait désespérément vide.

Elle observa les deux cents jeunes militaires encore en vie dont elle avait la charge : retranchés, harassés, effrayés et, pour beaucoup, blessés. Ils ne méritaient pas de mourir, ils méritaient de vivre pour se battre demain, encore un jour.

Elle prit une décision.

— Soldats, nous allons faire retraite en bon ordre. Préparez l'autodestruction du QG.

Sur les dizaines de régiments engagés ce soir-là, celui de la capitaine Guldar Harmenci, avec cent cinquante survivants, fit partie des plus chanceux et des mieux commandés.

Hautes-Alpes

John courait. La tête vide mais les sens en alerte, aiguisés, comme avant une bataille. Ses jambes puissantes luisaient sous le soleil, et la chaîne d'étoiles tatouées qui partait de sa cheville gauche s'élevait à présent jusque sous son short.

Le chemin de bêtes qu'il empruntait se réduisait à un étroit sillon de terre dans l'alpage. Haut dans le ciel, un couple de circaètes planait sur les vents ascendants. De temps à autre, un lagopède filait entre ses pieds, s'envolant au ras des herbes et des rochers pour disparaître, à peine posé au sol, quelques mètres plus loin. Leur camouflage valait toutes les tenues caméléons.

John courait, comme chaque matin au lever du jour.

Il changeait.

Reclus depuis des mois dans ces vallées alpines, l'ennui menaçait. Jérémy travaillait l'essentiel du temps et, lui, le surveillait au moins autant qu'il assurait sa sécurité.

Au début, John s'était occupé en explorant le terrain, passant en revue les angles d'attaque, anticipant des scénarii… Organiser la défense de leur retraite – une vieille bâtisse isolée dans les Hautes-Alpes – lui avait demandé quelques semaines. À présent, la crainte d'un assaut de l'AATAT s'estompait avec le passage des jours et l'entraînement à lui seul ne suffisait pas à épuiser son énergie débordante ni à chasser les pensées qui l'obsédaient, en particulier le devenir du revêtement W.

Le train-train quotidien et ses doutes faisaient tourner John en bourrique. Si bien qu'afin de tuer le temps, il s'employait à former Jérémy au tir au pistolet, à la demande de celui-ci, et consacrait aussi nombre d'heures à maintenir ordonnée l'immense baraque. Aux yeux de son protégé, plutôt bordélique, ce comportement relevait de l'obsession – un de leurs rares sujets de discorde.

Le soir, faute de mieux, ils discutaient souvent jusque tard dans la nuit, profitant de la fraîcheur de la terrasse dans un été caniculaire. Ils en venaient à s'apprécier.

Le scientifique semblait lui vouer une confiance aveugle, que l'Anglais ne pensait pas mériter et qui le troublait. Jérémy adhérait à de grandes idées. Le jeune homme croyait encore en l'humanité, même si conserver cette foi – ou ses illusions – lui demandait un effort croissant d'autopersuasion et constituait une forme de fuite en avant aux yeux du mercenaire.

Rien de tout cela ne les transformait en de vrais amis, mais ils développaient une considération réciproque et, d'une certaine manière, ils s'entendaient bien. Ils évitaient avec soin les sujets délicats, comme les travaux visant à modifier l'humain ou même Allan Carson. Lequel ne se manifestait guère, se contentant d'exiger de Jérémy un bilan trimestriel qui montrât des progrès.

Les deux reclus s'accordaient de rares sorties à l'auberge, pour faire le marché ou écouter un peu de musique en saisissant l'opportunité des fêtes estivales qui marquaient la vie rude de ces montagnes. À l'occasion d'un de ces petits extras dans leur quotidien, Jérémy avait rencontré une jeune femme prénommée Alice. Laquelle, de manière incompréhensible aux yeux de John, s'était amourachée du généticien. Le mercenaire s'en réjouissait pour lui. Depuis cet événement, Jérémy paraissait apaisé. Même s'il pensait souvent avec nostalgie à Maria et Mike et s'inquiétait sans cesse de leur sort, la tension extrême expérimentée lors de sa fuite en Antarctique était retombée ou presque.

Lorsqu'ils avaient pris connaissance de l'enregistrement diffusé par Mike, dans un premier temps, un sentiment de stupeur avait dominé Jérémy, bien vite suivi d'une joie profonde. Mais, depuis, une immense tristesse l'accablait eu égard à la signification de cette vidéo. Celle-ci évoquait des réfugiés en route pour Scot-Town, mais le défilé de portraits des victimes réalisé par ses amis semblait sans fin. Jérémy espérait que ses anciens compagnons vivaient encore et échapperaient à leurs poursuivants. Rien n'était moins sûr, selon l'expérience du mercenaire.

Par le biais d'Alice, ils avaient aussi fait la connaissance d'un certain Soan, qui résidait à quelque distance de leur retraite. Un fou ! avait-il pensé lors de leur première rencontre, où le gus en question leur avait raconté son aventure BGU, poussé par Alice qui s'en amusait toujours.

Mais un fou diablement vivant.

Leur *voisin* manifestait un grand intérêt pour John et, depuis quelques semaines, il l'invitait à l'accompagner dans ses excursions quotidiennes en forêt. Curieux et ravi de cette occasion de s'entretenir physiquement et de s'occuper, le mercenaire avait accepté tout de suite.

Au cours de leurs randonnées, de plus en plus longues et fréquentes, John scrutait le comportement de son hôte. Sa manière de se déplacer dans les bois, son art pour repérer les signes de vie les plus infimes… Il connaissait chaque espèce vivant dans ces montagnes. John établissait de nombreux parallèles avec sa propre science du combat : la discrétion, l'intuition, la vigilance de tous les instants, la traque, la capacité à anticiper… la mort en moins. Il adorait. Et, peu à peu, il

commençait à percevoir la beauté qui fascinait tant son improbable compagnon. Lors de leurs premières sorties communes, il était resté perplexe devant l'émotion de celui-ci pour des fleurs microscopiques, des insectes insignifiants et toute forme de vie. Mais, à pas lents, quelque chose en lui s'éveillait, ou plutôt… se réveillait.

Au contact de Soan, John s'apercevait que, pour survivre, il avait mis de côté une grande partie de sa sensibilité. En cet été lumineux, dans ces territoires reculés et éloignés de toute violence, cette fraction de lui-même revenait à la surface par bulles, par spasmes inconscients, par bouffées de passion pour une brise tiède ou un chant d'oiseau. Il se sentait presque capable de tomber amoureux. Comme un écho à cette transformation, quelque chose, tout au fond de lui, aspirait à renaître à la lumière du jour et par instant, le terrorisait : une émotion oubliée.

Les deux hommes, bien que parlant peu, se rapprochaient sans cesse. Depuis leurs dernières excursions, Soan l'initiait à ses rites étranges ; il lui avait en particulier appris à saluer et remercier les sept points cardinaux. Un cérémoniel qui intriguait John.

Tout cela finissait par l'inquiéter : il devenait trop sensible. Au point qu'il accordait soudain de l'importance à l'avenir de l'humanité comme à l'invention de Jérémy.

La veille encore, ce dernier s'interrogeait sur l'absence d'informations relatives au revêtement W. et sur les motifs du retard de l'industrialisation. Connaissant Carson et consorts, John se doutait bien qu'ils ne le commercialiseraient jamais. Le chaos climatique était le meilleur argument de l'ALPHA pour parvenir à ses fins. Lorsqu'il ne resterait plus d'autre choix que de transformer l'espèce, ils auraient gain de cause… et la technologie en main. Le mercenaire cachait avec soin cette conviction à Jérémy.

C'était pour cette raison, et aussi pour payer sa dette d'honneur, qu'il avait, d'un geste, tenté de décourager le chercheur de signer les contrats… avant d'accepter de lui servir de garde du corps.

Allan ne répondait pas aux questions de Jérémy concernant le revêtement. Il éludait le sujet et arguait de difficultés techniques ou juridiques et du temps indispensable pour créer un site de fabrication et valider les résultats. Bref, il noyait le poisson.

Jérémy était si naïf. Jamais il ne comprendrait qu'un homme dissimule au monde une telle invention juste pour servir ses intérêts. Cela le dépassait.

John hésitait, doutait, s'interrogeait sur ce qu'il devait faire. Des états d'âme qu'il n'avait pas connus depuis longtemps…

L'avant-veille, au gré d'une randonnée, il s'en était ouvert à Soan qui l'interrogeait sur sa morosité, sans rentrer dans les détails de son

dilemme. Le montagnard lui avait alors proposé un rituel chamanique : une quête de vision.

John avait accepté.

Et le jour J était arrivé.

Il n'avait rien mangé depuis quarante-huit heures en guise de préparation. Son ventre criait famine et ses muscles faisaient entendre leur mécontentement tandis qu'il fonçait dans la pente, avalant le dénivelé et les kilomètres.

Jérémy resterait seul et exposé pendant cette expérience, mais le mercenaire ne croyait plus en une attaque prochaine. Si l'AATAT les avait repérés, ils auraient subi ses foudres depuis longtemps. Allan avait réussi à les mettre à l'abri, et ils n'avaient aucune raison d'être ennuyés maintenant.

John franchit un col, déclenchant la fuite d'une harde de bouquetins ; lesquels s'arrêtèrent rapidement pour reprendre leur paisible broutage matinal. Il fallait engraisser pour l'hiver. Bon, il ne neigerait peut-être pas, mais la mauvaise saison pourrait tout aussi bien durer six mois. La prudence animale était, en ce domaine, sans limites.

Devant le mercenaire s'ouvrit un immense alpage avec, nichés en son cœur, une source et un cabanon ancien. La fumée qui s'élevait de la cheminée indiquait que Soan l'occupait déjà.

Un quart d'heure de trail supplémentaire suffit à John pour le rejoindre.

Le montagnard l'attendait, assis devant la porte, tirant sur un joint en fin de vie. Il se leva, lui donna une accolade, puis les deux hommes discutèrent un moment de la beauté des lieux et du jogging de John. Enfin, Soan entra dans la cabane de rondins et en ressortit avec une infusion bouillante.

— Ce sera fort.

— Combien de temps ça va durer ?

— Plusieurs heures, chaque fois que tu en boiras.

— Bien.

John absorba le breuvage immonde avec une grimace. Son nouvel ami, le seul homme au monde à qui il accordait sa confiance – une autre nouveauté – lui souriait. Soan lui tendit une gourde de peau pleine de cette tisane particulière et des branches de sauge sèche à brûler pour chasser les mauvais esprits.

Le mercenaire le remercia.

— Cherche l'endroit qui t'appelle, ensuite installe-toi et laisse faire

le monde, laisse-le te chanter sa réponse à tes questions.

Sur ces paroles, le Haut-Alpin lui souhaita bonne chance, l'embrassa sur les joues et, après une claque amicale sur l'épaule, il reprit le chemin de sa maison.

***

John grelottait. Des sueurs froides couraient sur toute sa peau et ses muscles frissonnaient comme des vagues resserrées. Des taches de couleur obscurcissaient sa vision et, pour la première fois depuis des années, il avait carrément dû déconnecter son implant à cause de l'extension médicale qui s'affolait sans réel motif.

Il se tenait toujours devant la maison de bois, face à la vallée, quand il sentit son cœur battre loin, loin sous la terre même, là-bas dans les racines de la montagne. La forêt et l'alpage autour de lui devinrent sa propre peau. Son palpitant fit une embardée, son cerveau tenta de reprendre le contrôle. Son ventre émit des gargouillements ignobles.

Il se demanda si ces foutus champignons pouvaient le tuer et décida que, si tel était le cas, eh bien tant pis. Il absorba une longue rasade supplémentaire qui l'entraîna loin du réel.

Lorsqu'il retrouva un début d'emprise sur lui-même, il reposait à plat dos sur un rocher dominant l'alpage, sans souvenir aucun de la façon dont il avait grimpé jusque-là. La tête lui tournait, des images dénuées de sens envahissaient son esprit. Il avala encore le liquide infâme, venant presque à bout de la gourde.

Cette fois, il perdit connaissance.

Il rêva de morts. De tous ceux qu'il avait tués, sarabande infernale qui n'avait de cesse d'arracher des lambeaux de son âme pour s'en repaître. Chacun s'avançait, ensanglanté, pour l'accuser et voler une part de lui-même, déchirant sa substance vitale avant de l'entraîner dans les ténèbres de l'Hadès où ils la dévoraient à pleines dents.

John hurla de terreur, de douleur et d'horreur. Son essence vitale rétrécissait, perdait de sa densité et, lorsque vint la fille des forces spéciales, sa dernière victime dont il avait vu le visage, elle emporta l'ultime fragment.

Après cela, John se retrouva dans un univers vide, plongé dans le néant absolu, flottant tel un cosmonaute à l'abandon. Des étoiles par dizaines s'arrachaient à sa jambe pour gagner la voûte céleste.

Une soif inextinguible lui brûlait le gosier et, sans savoir comment, il lui sembla boire du liquide, une mixture au goût âcre.

Il n'y eut plus de John ; plus qu'un espace désert sans limites, qu'une vague conscience traversait. Rien n'exista pendant une infinité de

temps.

Enfin se manifesta un mouvement dans cet abîme : quelque chose s'animait.

Des ténèbres vivantes surgit une forme longiligne, une couleur verte, puis une croissance : un bourgeon.

Une fleur naquit du néant, une corolle d'une beauté sans pareille, qui n'existait nulle part, tandis que, dans un lieu inconnu, une porte s'ouvrait sur des souvenirs enfouis.

Le vide sidéral qui l'entourait comprit qu'il l'engendrait lui-même, qu'il était créateur et que, désormais, cette inflorescence en serait l'expression.

***

L'Anglais ouvrit les yeux. Le soleil du matin frappa ses pupilles sans pitié, brûla ses paupières gonflées et tuméfiées. Du vomi lui couvrait le menton, et sa joue droite collait au rocher. Ce qu'il voyait ne prenait pas encore de sens. Une merveille colorée imprégnait son esprit, mais sa splendeur indescriptible s'effaçait déjà de sa mémoire.

Un mouvement attira son regard.

Juste à côté de lui, sur le promontoire rocheux où il reposait, un circaète l'observait de son gros œil orangé. Son poitrail et sa tête entièrement blanche de juvénile luisaient sous le soleil du matin.

L'oiseau se pencha vers lui, le dévisageant de sa vue perçante puis il poussa un cri et décolla ; il s'éleva à toute allure dans un courant ascendant, tournoya en faisant résonner la vallée de son sifflement, puis piqua comme une fusée.

La magie de cette scène pénétra directement dans le subconscient ouvert de John. L'animal disparut à sa vue un moment, puis réapparut, tenant une proie. Il revint vers le mercenaire, passa devant lui en piaillant : ses serres broyaient un immense serpent.

Un vieux souvenir remonta à la surface. John sut, en voyant le reptile, et il décida.

Il bénit le rapace et remercia les sept points cardinaux avant de s'asseoir tant bien que mal.

Il rendit aussitôt la seule chose que contenait son estomac : de la bile. À côté de lui reposait la gourde, vide. Il lui fallut une éternité pour se lever et plus encore pour que le monde cesse de tourner et qu'il se sente capable de descendre du piton rocheux. Même ainsi, il avait surestimé ses forces, et il chuta de trois mètres, roulant dans la pente, heurtant cailloux, saules rampants et aubépines. Lorsqu'il s'arrêta enfin, son corps était couvert de contusions et d'écorchures.

Après quelques instants, John se remit sur pieds puis rejoignit à grand peine la cabane et la source. Il se laissa tomber dans la résurgence glaciale. Il but à grandes goulées l'eau claire, frotta son visage et son corps pour en chasser le sang et le vomi séchés. Le froid de l'onde le saisit et il ressortit, grelottant. Il brûla de la sauge en frottant énergiquement son corps musclé avec des herbes sèches. Il constata que les étoiles tatouées sur sa jambe gauche s'y trouvaient toujours, il s'était presque attendu à ce que ce ne fût plus le cas.

Il se souvenait, maintenant, de l'influence qu'avait exercée sur lui sa nourrice d'origine indienne et de religion Jain. Une foi qui exigeait de ne tuer aucune forme de vie animale… John réalisa que, bien qu'il les eût oubliées, ces valeurs imprégnaient son subconscient. Sans doute se trouvaient-elles à la source de son sursaut moral, lorsque son gang lui avait demandé de tuer. Elles expliquaient aussi pourquoi il se tatouait une étoile sur la jambe à chaque nouvelle victime, pour ne rien oublier de sa culpabilité.

La faim fit grogner son estomac, le ramenant à la réalité matérielle. Arriverait-il seulement à rejoindre la maison dans cet état ? Il aurait dû prendre à manger en prévision de cet instant. Tant pis, il faudrait y parvenir ainsi.

Comme il se redressait, chancelant, il aperçut un mouvement sur le sentier. Dans un réflexe de défense instinctif, il manqua de plonger à terre, avant de reconnaître Soan. Il se laissa retomber, épuisé.

Dix minutes plus tard, le montagnard arrivait avec du café, du pain frais et des fruits.

Pour John, une bénédiction.

— Comment as-tu su ?

— Ce matin, j'ai vu un signe.

— Lequel ?

— Qu'importe, puisqu'il était juste. Ces choses-là ne se racontent pas, car l'eau versée ne se recueille pas. Et puis, ça fait tout de même deux jours, John. Je serais monté aujourd'hui de toute manière.

Soan avait changé lui aussi. Il avait compris et accepté ses erreurs. Il avait enfin renoué avec ce simple sentiment d'appartenance au monde. Il avait transcendé BGU et surtout ce qui l'avait engendré : la désespérance et le cynisme. Pourtant, le rituel d'Anna pesait toujours sur sa poitrine, et il se demandait chaque jour s'il parviendrait à le laver. Et surtout quand. Il espérait que le vieux chercheur de la commission tiendrait parole, il ne pouvait rien faire de plus. Il refusait de souhaiter la mort du vieillard et s'en remettait à l'univers pour la suite des événements.

— Deux jours ?

L'Anglais ne se rappelait ni matin ni soir, juste une longue nuit. Les deux hommes se sourirent.

— As-tu trouvé ta réponse ?

— Oui. Merci, mon ami. Je ne peux même pas exprimer l'importance que ta rencontre revêt pour moi, désormais.

— Tu n'as pas à me remercier. C'est un plaisir de te voir évoluer dans la nature, la sentir instinctivement. C'est dans tes gènes. Et puis, tu sais, il n'y a pas de remerciement à attendre quand on fait ce que l'on doit. Maintenant, tu peux comprendre le sens de ces mots ; je l'ai moi-même retrouvé il n'y a pas si longtemps, après un long égarement.

John hocha la tête. Il savait qu'il n'était plus le même homme, à jamais.

Ils restèrent assis là, laissant la chaleur de l'été les irradier, sans un mot. Ils étaient passés au-delà de la parole. Ils contemplèrent la splendeur de la montagne et, avec le soir, ils redescendirent dans le parfum des forêts en été.

Ce n'est qu'à ce moment que le mercenaire se dévoila à son ami, lui disant simplement :

— J'ai une dernière mission à accomplir, pour le revêtement W.

Puis il se tut.

Lyon

La situation était désespérée. Les forces spéciales encerclaient leur retraite. Ils ne tiendraient plus très longtemps. Des mois plus tôt, Inès avait pris la seule décision possible après avoir rallié ce qui restait de leur organisation à Lyon. Ils étaient considérés comme terroristes, et leurs options se résumaient à se terrer comme des rats ou à se battre. La jeune femme refusait de se cacher jusqu'à ce que les forces spéciales viennent les déloger de leur trou. Elle ne voulait pas non plus renoncer à la lutte qui avait emporté tant de ses amis.

Les cellules encore actives des Greenblocks avaient toutes été d'accord. Foutus pour foutus, que faire d'autre qu'un acte de résistance qui soit, au moins, un baroud d'honneur ?

Inès avait été déçue de constater que, pour beaucoup, ce choix virait soit à l'organisation mafieuse pour obtenir des fonds, soit à l'attentat pur et simple, meurtrier, stupide, contre-productif.

Pour sa part, elle préférait libérer leurs prisonniers. Un coup d'éclat.

Elle avait espéré un temps reprendre le contrôle de l'ensemble des groupuscules écologistes encore actifs pour coordonner leur action et délivrer leurs compagnons, en vain. Aucun responsable local n'acceptait plus de voir son autorité réduite, et leurs visions politiques respectives divergeaient à toute allure. Elle constatait avec tristesse qu'en fin de compte, ils ne valaient guère mieux que ceux qu'ils combattaient : aussi avides de reconnaissance et de pouvoir, aussi convaincus de la supériorité de leurs idées.

Cette compréhension nouvelle portait le coup de grâce à ses utopies. À court d'options, elle poursuivait donc sa stratégie à l'aide de ses ressources réduites.

Pendant ce temps, avec l'inflation due au blocage économique, l'insécurité grandissante et l'agression des Califats, la majeure partie de la population réclamait le retour de la stabilité. Les idéaux pouvaient attendre, pas les ventres affamés ni les mères angoissées.

Les politiques multipliaient les promesses tous azimuts, et cette manœuvre commençait à porter ses fruits. Inès comprenait soudain à quel point les Califats servaient de chiffon rouge aux dirigeants occidentaux. Beaucoup de ces derniers voyaient l'aspect positif de l'attaque contre l'Union, sûrs de la victoire de la Légion et convaincus de l'effet fédérateur de la guerre sur les populations : à leur sens, ce conflit ramènerait le calme dans les rues européennes. Certes, maintenant que les théocrates l'emportaient, ils étaient en train de changer d'avis…

Entre les dérives violentes de leurs militants et la situation internationale, les mouvements radicaux se retrouvaient de plus en plus isolés et victimes d'un rejet croissant, malgré le vent de révolte qui traversait la jeunesse pour défendre la cause antarctica depuis les images du massacre publiées au printemps.

Elle se sentait prise au piège d'une suite d'événements qu'elle ne maîtrisait pas, alors elle allait de l'avant, en attendant la fin… Et celle-ci ne tarderait plus à présent. Inès n'avait qu'un seul regret : ne pas avoir mis sa tête dans la balance lorsque l'organisation avait décidé de fonder une cellule armée. Peut-être que son sacrifice, à cet instant-là, aurait changé la donne. Bien que ce fût peu probable, cette possibilité la hantait.

Et puis le présent la rattrapa.

La prison antiterroriste qu'ils avaient attaquée ce jour-là se révélait un piège mortel.

Oh, ils avaient pénétré sans peine sur le site et relâché une cinquantaine de détenus marqués par la torture. Libérés pour mourir aussitôt.

Lorsqu'ils avaient voulu dégager, des drones et des troupes de choc par dizaines – qui pourtant auraient eu fort à faire aux frontières de l'est –, les attendaient en embuscade.

Depuis, ses partisans résistaient avec acharnement, retranchés dans le bâtiment principal. Néanmoins, ils se faisaient massacrer et, des quarante activistes embarqués dans cette opération, ne restaient que trois femmes et cinq hommes encore debout. Ils manquaient de munitions mais comptaient mourir sur place plutôt que de se rendre, surtout après avoir constaté le sort réservé à leurs camarades embastillés.

Inès en frissonna d'horreur.

Encore des décès sur sa conscience… Elle ne le supportait plus. Comment vivre avec de tels remords ? Impossible.

Elle en venait à penser que la mort ressemblerait à une délivrance. Ce renoncement n'empêchait en rien la peur, et elle peinait à respirer tandis que son cœur s'affolait.

Le toit du bâtiment brûlait d'un feu intense allumé par les grenades des légionnaires, leur promettant la pire fin possible. Les fumées toxiques les faisaient suffoquer. Il n'y avait plus d'issue. Inès et ses ultimes greenblocks allaient devoir sortir, cracher leurs dernières balles et tomber en révolutionnaires, en combattants.

Sans savoir pourquoi, elle pensa à Soan. L'homme rencontré dans le camion qui l'emmenait à Lyon. L'intuition foudroyante qu'avec lui,

une autre vie aurait été possible sapa sa volonté comme son moral.

Elle réalisa qu'elle avait laissé passer sa chance de rédemption.

Des larmes ruisselèrent sur son visage, traçant des sillons dans la suie qui le recouvrait.

Pour échapper à sa détresse, elle s'élança en avant. Elle défonça la porte d'un coup de pied et se rua à l'extérieur, suivie par ses camarades. Ses implants – malgré les modules d'assistance au combat implémentés après la décision de déployer des blocks armés – ne lui offraient aucune chance face à ceux bien plus performants des militaires, mais elle tira de son mieux et l'action la soulagea du désespoir.

Derrière elle, les huit survivants l'imitèrent, jaillissant de leur cachette en flammes comme des diables de leur boîte, le ventre noué et leurs fusils d'assaut crachant leurs projectiles.

Des balles sifflèrent autour d'eux.

Un premier impact frappa Inès en pleine poitrine et la projeta en arrière. Un second tir ajusté l'atteignit, et elle tournoya en l'air. La panique et la douleur l'envahirent puis elle se trouva soulagée à l'idée de ne pas être capturée. Au troisième coup au but, elle perdit connaissance alors qu'une grenade explosait à proximité. Le souffle la catapulta à travers le mur derrière elle, et le noir l'emporta.

Hautes-Alpes

Jérémy survola une nouvelle fois l'espace virtuel qu'il créait depuis des semaines dans le synthétiseur ADN, interdit et pourtant tout neuf, procuré par Carson. Ce matériel suffisait à démontrer la richesse de l'Association et sa puissance technologique hors du commun.

Un facteur qui ravivait son inquiétude constante quant à l'usage qu'elle réservait à son invention. Il portait la responsabilité morale de ce qui découlerait de ses travaux. Jusque-là, il laissait croire à ses « bienfaiteurs » qu'il reproduisait l'expérience Xp327.

Carson en avait exigé une synthèse scientifique, et Jérémy s'était exécuté, tout en dissimulant nombre de petites solutions qui avaient levé bien des écueils lors de leurs recherches. Même entre des mains expertes, son mémo serait crédible, mais il ne permettrait pas de reconstituer leurs avancées. Apparemment, son plan fonctionnait : Carson s'était montré satisfait. Dans son premier bilan trimestriel, Jérémy avait révélé quelques éléments de codage pour montrer des progrès, et il prévoyait de faire de même pour le second.

Or, en réalité, il avançait à pas de géant.

Le matériel était de très bonne qualité, mais il ne lui devait pas l'essentiel de ses percées. Ce qui lui permettait de lever une partie des difficultés de conception de leur modificateur de génome, c'était le calme qui l'habitait depuis sa rencontre avec Alice.

Dès le premier regard, il l'avait aimée. Ses yeux noisette taquins et lumineux, les boucles folles auburn qui encadraient son visage à la peau mate et, par-dessus tout, l'éclat de son rire. Elle était gaie par nature, en totale opposition de phase avec sa propre anxiété. Elle le ramenait à la vie, au sens où celle-ci est faite de petits bonheurs quotidiens et non un rêve éveillé ou une suite de nœuds au cerveau pour en percer le sens et les mystères afin de sauver le monde, ce qui, il le comprenait désormais, relevait de la psychose.

Son cœur s'imprégnait de certitudes basiques sous l'influence de la jeune femme. Elle portait aussi leur enfant, sans qu'ils l'aient cherché.

Après qu'Alice lui eut annoncé la nouvelle et une fois celle-ci digérée, il lui avait demandé si elle accepterait la bague antarctica orange que Mike lui avait offerte. Jérémy n'oublierait pas l'émotion ressentie lorsqu'elle avait dit « oui » avant de se jeter à son cou. Il avait glissé l'anneau à son doigt, et elle avait enfilé le second en retour sur le sien. Jamais il n'avait envisagé une telle relation.

Pour la toute première fois de son existence, il débordait d'émotions

positives et il se sentait un homme entier, confiant.

À tel point qu'il ne cernait plus tout à fait l'intérêt de son projet. L'humanité, somme toute, n'était-elle pas très bien comme elle se trouvait ? Tous ses rêves n'étaient-ils qu'un moyen de fuir son propre rejet de lui-même, son incapacité à assumer ce qu'il était ?

Malgré tout, il manifestait un irrépressible besoin d'activité cérébrale, et la curiosité scientifique mais aussi le sentiment d'un devoir de mémoire envers Wisenstein le poussaient à relever le défi de son ancien idéal ; même s'il devait, au bout du compte, s'estomper pour devenir une utopie – ou une dystopie – jamais réalisée. Il n'avait rien d'autre à faire pour occuper ses neurones survitaminés, à part se perdre sans fin dans des jeux qui l'intéressaient de moins en moins.

Alors, chaque jour depuis des semaines devenues des mois, il se plongeait dans le travail.

Dans un premier temps, Jérémy avait observé le paysage virtuel qui symbolisait leur synthèse ADN pour la rendre compréhensible à un esprit humain. Il se présentait comme un écosystème artificiel qu'il avait sculpté avec Salomon ce qui semblait une éternité plus tôt.

Le chercheur avait ensuite passé des jours entiers à s'interroger, observant les enchaînements de codes, les groupes de gènes que l'IA générait à partir de leur production dans l'interface virtuelle. À l'époque, il trouvait le résultat proche de la perfection. Sans doute une réalité au niveau technique mais, à présent, il lui paraissait évident qu'il manquait quelque chose à leur création.

Une harmonie mineure, un thème qui sous-tende le processus génétique, une densité humaine et, aussi, une forme de plénitude.

Sur fond de musique klezmer, qui lui rappelait les airs de Maria dans la nuit glaciale de l'Antarctique, il reprenait désormais le codage pour sculpter un nouveau tableau fait de rivières bondissantes, de prairies verdoyantes, de forêts profondes et de montagnes dressées vers le ciel. Des créatures aux formes et aux couleurs fantastiques sillonnaient les plaines, sautaient d'arbre en arbre, emplissaient les airs, nageaient dans les lacs et les cours d'eau, assurant la cohérence et le bon fonctionnement de cet écocomplexe virtuel et, dans le futur organisme, la communication et la stabilité des processus cellulaires.

Il ordonnait ce monde selon son cœur, et celui-ci était amoureux.

Lorsqu'il détaillait l'univers virtuel en résultant, il avait la certitude que cette version fonctionnerait. Elle était belle, équilibrée et douce. Un rythme la traversait, léger comme le chant des flûtes, ivre comme Pan, vivant comme Alice.

Ce panorama surréaliste dégageait une impression envoûtante issue de la combinaison équilibrée de mille détails et non de la puissance de

quelques éléments dominants. Le produit de leur première expérience était marqué d'extrêmes, de tensions et de luttes, celui-ci n'était que danse aérienne de forces contraires prises dans une ronde enchanteresse.

Jérémy se déconnecta, souriant, satisfait de lui-même sans doute pour la première fois de sa vie. Il sentit se dissiper une tension qui l'habitait depuis toujours. D'une certaine manière, son œuvre était accomplie. Il avait offert le meilleur de lui-même pour donner corps à la fois à son utopie humaniste et à un avenir meilleur pour l'environnement. Il pouvait enfin se consacrer à sa propre existence – du moins l'espérait-il – et il n'aspirait plus à rien d'autre. Sa fuite dans le Grand Blanc avait agi comme une psychothérapie expresse à base de vie brute et l'avait libéré de la peur, du traumatisme de l'attentat de son enfance et de la distance d'avec son corps. Depuis, tout s'enchaînait.

Il se sentait bien.

Restait à parvenir à dissimuler ses avancées à Carson dans la durée et à découvrir un moyen de lui échapper avant de venir à bout de sa patience. Et là, il restait du pain sur la planche. Jérémy n'osait pas impliquer John dans cette aventure, bien qu'il en rêvât.

Le chercheur sortit à l'ombre de la terrasse baignée d'un parfum d'aiguilles de pins sèches et de plantes aromatiques. La caresse légère du vent sur sa peau engendra un frisson de plaisir et, fermant les yeux, il se laissa aller au bien-être. John avait disparu depuis des jours, sans une explication. Il lui manquait, et son absence prolongée commençait à lui peser.

Le mercenaire avait changé, lui aussi. Il était méconnaissable. Jérémy ne savait pas ce qu'il fabriquait avec Soan à longueur de journée. Il les soupçonnait même, par moments, d'avoir une liaison pourtant fort improbable. En tous cas, le mercenaire se transformait.

Jérémy rouvrit les paupières après un long moment. Au loin, il distingua Alice qui revenait des alpages de son pas léger, presque une danse au travers des hautes herbes des prés. Elle mettrait une bonne demi-heure à arriver car elle aimait flâner en route.

En attendant son retour, le scientifique se connecta à la Nébuleuse pour écouter les informations, comme chaque jour. Il espérait entendre une annonce au sujet du revêtement W. Par ailleurs, l'automne approchait, ce qui signifiait que, pour Mike et Maria, le printemps ne tarderait plus et, avec lui, la reconnexion au reste du monde et…

Et quoi ?

Depuis la vidéo du carnage de Blanc Nassau, aucune nouvelle ne

filtrait de l'Antarctique. Nul ne savait si certains avaient survécu à l'attaque de la cité libre. Possible que John et lui soient les derniers en vie à avoir assisté à sa destruction. Des souvenirs du Grand Blanc défilèrent dans sa mémoire, et des douleurs résiduelles de ses blessures au visage et aux mains piquèrent comme si elles venaient de se produire. Pourtant, ainsi que l'avait prédit Maria, il n'en subsistait nulle cicatrice.

Comme chaque jour depuis leur invention, les nouvelles étaient mauvaises.

Un pic d'activité du virus Ebola ravageait l'Afrique. Les gens périssaient par milliers, souvent faute de soins. Tout le monde s'en foutait, sauf les entreprises qui exploitaient des concessions locales et dont les équipes devaient s'enfermer dans leurs bases vie pour maintenir la production coûte que coûte jusqu'à la fin de la pandémie. Malgré cela, l'industrie allait peiner. Plusieurs commentateurs, analystes économiques et politiques, renchérissaient en soulignant l'importance de l'arrivée prochaine des ressources antarctiques sur le marché dans ce contexte. Les militants de gauche s'insurgeaient contre cette logique de remplacer les diamants de sang africains par les minéraux de sang antarcticas… sans grand succès.

Le journaliste enchaîna sur la procédure d'enquête parlementaire en cours relative aux événements de Blanc Nassau. Les États parties à la Convention Antarctique avaient mauvaise presse et harcelaient les administrations pour que la procédure se déroule de toute urgence, afin de calmer la vindicte populaire.

Selon eux, les sociétés privées portaient la responsabilité de toute l'affaire et devaient en assumer les conséquences. Leur mission consistait à sécuriser le secteur non revendiqué, pas à en exterminer les habitants, en particulier les civils. Duval et consorts affirmaient que ces compagnies étaient soumises à obligation contractuelle de délivrer un ultimatum aux populations et de les protéger, conformément au droit international. Point que les enquêtes parlementaires confirmaient.

Les majors des industries extractives en cause sous-traitaient cette mission à des consortiums de sécurité et accusaient à leur tour ces derniers de ne pas avoir respecté leur marché, en produisant contrats et preuves de leur bonne foi. Jamais ils n'avaient donné l'ordre d'un massacre.

En conclusion, malgré l'agitation des médias, le lobbying des opposants politiques aux régimes en place et la pugnacité de quelques élus et juges épris d'équité, la responsabilité descendait rapidement la chaîne hiérarchique vers les lampistes. À ce stade, l'enquête s'orientait vers une jeune recrue dont les grenades spider mal paramétrées se

trouveraient à l'origine du drame : de simples dommages collatéraux. Dans la confusion, son IA tactique avait dysfonctionné en raison d'un impact à la tête du militaire pile au moment où il répliquait. Les explosifs autopropulsés ciblaient deux terroristes sur le tarmac, mais avaient terminé leur course folle juste sur le point de rassemblement des non-combattants… Une faute difficile à imputer à ce gamin, selon son avocat, qui soutenait bec et ongles un malheureux concours de circonstances, la faute à pas de chance et au chaos de la guerre.

Les conclusions de l'enquête s'orientaient donc vers la nécessité d'une formation accrue des mercenaires et des corrections dans les implants de combat car, somme toute, une défaillance de ce système expliquait ce regrettable incident.

Certains politiciens tentaient bien d'amener l'enquête sur le terrain de l'origine et de la justification de l'intervention en elle-même. Mais les débats en résultant restaient confidentiels en raison du secret-défense qui couvrait les opérations antiterroristes toujours en cours.

Ces informations cueillirent Jérémy comme un direct au foie. Les deux insurgés que le soldat visait… C'étaient John et lui. Ce qui leur faisait porter une responsabilité directe dans la mort de ces femmes et enfants, même si, dans le fond, ni l'un ni l'autre n'avait lancé ces grenades.

Le prix de sa liberté et de ses rêves ne cessait de grimper. Et pour rien, à ce jour. Pourquoi la commercialisation du revêtement W. demandait-elle tant de temps ?

Il se promit de réclamer à nouveau des explications à Carson ; faute de quoi, cette fois, il ne remettrait pas son prochain rapport trimestriel en signe de protestation.

La suite des nouvelles s'attardait sur des catastrophes écologiques : des pics de pollutions inégalés dans l'hémisphère nord faisaient des milliers de morts chez les personnes fragiles, comme les vieux, les asthmatiques et les nouveau-nés. Le programme de géo-ingénierie transatlantique était suspendu après l'échec retentissant de l'essai de détournement des rayons solaires au-dessus du Texas : une expérience hasardeuse qui avait finalement ruiné les agriculteurs locaux. Le pire venait d'une légère modification du spectre lumineux, qui avait empêché la croissance correcte des végétaux. Le gouvernement texan était tombé après des manifestations monstres, mais un peu tard. La faillite frappait à tour de bras les entreprises agroalimentaires et de biomatériaux texanes, secouant toute la filière mondiale et faisant flamber les prix, générant par ricochet des famines chez les populations les plus pauvres partout sur le globe. Des migrants climatiques mouraient par milliers dans les camps frontaliers des grandes zones économiques car les programmes alimentaires

internationaux manquaient de moyens, et le journaliste rappela que le monde abritait près de trois cents millions de ces pauvres gens…

Puis il bascula sur la guerre. Les forces hostiles s'enfonçaient en Ukraine et en Turquie. Israël résistait, fidèle à elle-même, bien que réduite à la portion congrue. On se battait à l'arme automatique comme au couteau dans les ruelles antiques de Jérusalem.

Nul ne parlait plus de dissoudre les compagnies de mercenaires appelées en renfort pour épauler la Légion.

Enfin, le journaliste aborda la question de l'Antarctique : il existait des lois et elles se verraient appliquées, clamaient haut et fort les Occidentaux et les nations dotées de droits historiques. Dès l'automne, on exploiterait. Mais personne, non, personne ne savait ce qu'il était advenu des équipes débarquées au printemps.

Après quinze minutes, les informations commencèrent à tourner en boucle, et Jérémy se déconnecta. Toujours rien concernant le revêtement W… C'était à désespérer.

Au bout du chemin, Alice arrivait, lumineuse. Son ventre s'arrondissait au rythme où grandissait en elle leur enfant. Cette vision le tira de ses sombres pensées.

Il l'embrassa. Elle rapportait un énorme bouquet de fleurs, et un sourire venu des profondeurs de son cœur illuminait ses lèvres et son visage entier. Il la pressa contre lui et sa bouche se colla à la sienne.

L'absence de John flottait pourtant dans ses pensées comme une épée de Damoclès.

Bangkok

L'air était sirupeux, la pollution étouffante, les larges avenues rendues obscures en raison des mesures d'économies d'énergie se trouvaient presque désertes à cette heure. Dans cette nuit urbaine, une silhouette, ombre parmi les ombres, s'élevait sur une façade.

L'escalade paraissait impossible : des dizaines de mètres de verre et d'acier, lisses et verticaux. Pourtant, l'homme progressait à vive allure. Ses mains adhéraient aux parois comme celles d'un gecko. Lorsqu'il atteignit les deux tiers de l'immeuble, il se figea un instant, peut-être pour reprendre son souffle ou jauger ce qui l'attendait plus haut.

Un drone de surveillance urbaine traversa le ciel, glissant silencieusement entre les buildings.

L'individu reprit son ascension, lançant un bras vers le haut, puis une jambe, l'autre bras, la jambe suivante et ainsi de suite dans un mouvement fluide qui ressemblait à une chorégraphie reptilienne. Peu après, il s'arrêta de nouveau, jeta un œil aux deux cents mètres de vide sous lui, puis se mit en devoir de s'arrimer.

Il libéra un microdrone, activa son système furtif et lui attacha un filin de carbone pur qui sembla s'élever seul dans le ciel. La silhouette ne bougea plus, le temps que son petit auxiliaire arrime le câble hyperfin au sommet de la tour.

John disposait de peu de temps.

Dès qu'il atteindrait l'étage suivant, il déclencherait des alarmes – si le système de sécurité n'avait pas été renforcé depuis son époque… Un pari douteux, mais il n'avait guère le choix. Il activa son système de remontée, dégaina son arme de poing puis il inspira un bon coup et enclencha le mécanisme. Une crainte inhabituelle lui nouait le ventre tandis qu'il s'engageait dans l'action.

Le câble le tracta à toute allure vers les hauteurs, et il franchit en à peine quelques fractions de seconde les soixante-dix mètres qui le séparaient encore du dernier étage. Là, il stoppa net devant une baie vitrée éclairée, se balança en arrière puis se projeta en avant pour traverser la paroi de verre tout en se libérant de son attache. Il ordonna à son microdrone furtif de le suivre.

À l'intérieur, un homme se précipita vers la sortie.

John roula au sol dans le fracas du verre brisé, finit accroupi et le mit en joue.

— Stop ! Ne bouge plus.

Le fuyard s'arrêta net et se retourna pour lui faire face.

— Eh bien, qu'attends-tu pour tirer ? Tu es venu me tuer, non ?

— Pas obligatoirement. Je veux te parler.

— Enlève donc ce masque que je voie ton visage, John Watson. Je reconnais ta voix.

John garda son interlocuteur dans sa ligne de mire, hésitant, le cœur à mille à l'heure.

Il ne vit pas venir l'attaque, foudroyante.

Sans aucune explication sensée ni alerte de son implant de combat, sa main gauche se trouva soudain prise dans un petit jet de flammes concentrées. Une douleur atroce submergea ses nerfs. Il hurla et lâcha son revolver – une erreur de débutant – moins sous l'effet de la souffrance que de la surprise.

La piqûre insupportable de dizaines de petites dents acérées plantées profondément dans la chair carbonisée de son poignet s'ajouta presque aussitôt à la brûlure.

L'Anglais jeta un œil à ce qui l'attaquait et découvrit la créature ridiculement petite accrochée à sa main. Il allait la broyer d'un geste contre le mur quand deux hommes armés se ruèrent à l'intérieur du bureau.

En face de lui, Allan Carson se tenait immobile. Il souriait.

Dans un réflexe surhumain, John ignora son instinct et, au lieu de se libérer de la morsure du petit dragon, il plongea derrière un meuble alors que les visées laser traversaient l'espace où il se tenait une seconde plus tôt.

Ça tournait mal !

Des frissons coururent sur son corps.

Un couteau, il ne lui restait que cette arme blanche dérisoire contre deux spécialistes en tenue de combat : mauvaise posture.

Quel plan de merde ! Ici, à Bangkok, les PHAs étaient très influents, et ses réseaux de contacts leur étaient tous liés. Si bien qu'il n'avait pu s'équiper de manière satisfaisante et devait se contenter d'un matériel minimaliste acheté à la sauvette pour éviter que Carson ne soit prévenu de sa présence. Sans ses outils, même le meilleur artisan du monde ne peut espérer faire du bon travail. Voilà où il se trouvait, au bout de sa route.

John rampa derrière un canapé, hors de vue des gardes. Son implant affichait des données qui ne le rendaient pas optimiste. Dans le genre tactique foireuse, c'était un sommet.

Outre son manque de matériel, le mercenaire s'était ramolli plus qu'il ne l'avait craint. Cette rage de tuer qui l'habitait une fois le

combat engagé l'avait déserté, y compris à cet instant et bien qu'il fût exposé à un danger mortel. Sa maîtrise de lui-même vacillait. Pourtant, une information pénétra jusqu'au fond de son cerveau : Allan appelait la saloperie de créature qui s'acharnait sur son poignet – Fafnir, Fafnir ! –, et le mercenaire savait à quel point elle lui était chère.

En un éclair, John se remémora le serpent dans les serres du circaète.

Il saisit l'animal contre nature à la gorge et l'arracha de son poignet. Il retint un hurlement le temps que son pack médical calme la douleur et chassa une pensée sinistre quant à l'hygiène dentaire de la bestiole et au risque de septicémie en découlant. Puis, il cria :

— Allan, je suis venu parler. Si tes hommes ne se retirent pas dans les deux secondes, je crève ta sale bête !

Joignant le geste à la parole, il montra, par-dessus le meuble, son couteau et le petit dragon qui se débattait en sifflant rageusement. À défaut de pouvoir s'imposer physiquement, il espérait parvenir à négocier.

Après un bref silence, la réponse d'Allan tomba.

— Bien, bien, John.

Les taches rouges disparurent de la vision tactique du mercenaire lorsque les soldats désactivèrent leurs armes et quittèrent la pièce sur un geste du post-humaniste. L'Anglais se releva, menaçant toujours la créature reptilienne de sa lame.

Allan s'installa dans un fauteuil, à côté du jardin zen qui décorait son bureau. Il avait manifestement déjà retrouvé son calme.

— Veux-tu boire quelque chose, John ?

— Non, merci.

— Depuis tout ce temps, on se connaît bien tous les deux. J'ai toujours pensé que, si un jour je te trouvais ainsi, face à moi, je serais un homme mort ; que ce serait la dernière image que j'emporterais de ce monde. Mais non. Quelque chose en toi a changé, mon cher. Avec celui que j'ai connu, trois cadavres joncheraient déjà le sol de ce bureau, et tu serais loin. Au lieu de quoi, tu es là, à discuter. Tu n'as même pas eu le réflexe de te servir de ton microdrone furtif qui plane là-haut.

Carson prononça ces mots en désignant le coin de plafond où se tenait l'appareil, immobile et invisible.

John n'en revenait pas. L'autre avait raison. Il était temps de prendre sa retraite.

Quant à déterminer comment Allan pouvait détecter son engin

malgré son camouflage… Il se remémora que des filiales de l'Association fabriquaient une bonne partie de ces machines.

— Toi, en revanche, tu n'as pas changé, Allan. Peut-être que tu devrais.

— Vraiment, tu m'intrigues. Toi, frappé par la lumière ?

— Les voies du Seigneur sont impénétrables, dit-on. Mais non, pas par la lumière au sens où tu l'entends.

— Vraiment intéressant, je me rappelle notre première rencontre. As-tu pu l'oublier ?

— Impossible. J'ai dans le crâne le salaire de cette affaire.

— Laisse-moi deviner ce qui t'amène. Voyons, voyons… C'est Garth, bien entendu. Mais quoi ?

John ne répondit pas, attendant qu'il devine.

— Son revêtement W, je suppose.

— L'Association ne le commercialisera pas, n'est-ce pas, Allan ?

— Non, répondit celui-ci en souriant. L'Association, au sens strict, ignore même tout de son existence, afin d'éviter un débat inutile à ce sujet. Son seul intérêt pour nous est économique, et nous sommes déjà riches au-delà de tout besoin. Ses conséquences sont susceptibles de nuire à nos objectifs ; mais tu l'as deviné. Ce qui m'étonne, c'est que le jeune Garth l'ait compris et qu'il puisse se payer tes services…

Un doute s'insinua dans l'esprit du post-humaniste en finissant cette phrase, et il transparut dans ses yeux. Le mercenaire confirma ses soupçons.

— Jérémy n'a pas compris. Et il n'a nul besoin de me payer. Pour la première fois depuis vingt-six ans, je ne sers personne et on ne me paie pas. Je fais ce que je crois devoir accomplir pour moi-même.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Mais que t'est-il donc arrivé ?

Allan affichait une mine amusée et intriguée.

— J'ai renoué avec mon humanité, Allan, et tu devrais en faire autant avant la fin. Même moi, je comprends l'importance de cette invention pour le futur. C'est une lueur dans une nuit ténébreuse, un espoir pour la vie comme pour les hommes, tu ne t'en rends pas compte ?

— Non. C'est une grave erreur de le voir ainsi, John.

— Comment ça ?

— N'as-tu pas écouté ce qu'a dit Aabha Khan en ouverture de la conférence Antarctique ?

— Tu ne me feras jamais avaler que tu es un disciple d'Aabha Khan,

Allan…

— Un disciple ?

Il rit.

— Certes, non. Nous avions des points de vue très divergents quant à ce qu'il convient de faire. Mais sur l'analyse de la situation, nous tombions souvent d'accord. Sais-tu que je l'ai reçu à plusieurs reprises dans ce bureau même ? La dernière fois, juste avant la COP…

À vrai dire, John l'ignorait et était surpris. Il ne connaissait pas Allan aussi bien qu'il l'aurait cru.

Il avait pourtant été son garde du corps personnel alors qu'il venait de se mettre à son compte et Carson, qui faisait l'objet de menaces de mort, avait été son premier client privé. À cette occasion, le président de l'Association s'était pris d'une sorte d'amitié pour lui et l'avait gardé à son service une année pleine. Plus que le temps pour le mercenaire d'éliminer le danger. Il avait ensuite eu à nouveau recours à lui à plusieurs reprises. Généralement pour protéger des membres importants de son organisation dans des zones sensibles où, en théorie, de telles personnalités n'avaient rien à faire. Mais les PHAs avaient des tentacules et des intérêts dans toutes les sphères de ce monde, certainement jusque dans les Califats.

— Tu te trompes sur moi, John. Jérémy ne me comprend pas. Mais, si je lui expliquais mon point de vue, il adhérerait peut-être, qui sait ?

— Essaie déjà de me convaincre, alors.

— Cette invention nous permettra simplement de ne rien changer. L'espèce ne se transformera pas toute seule. Elle a besoin d'une pression extérieure pour évoluer. L'aimes-tu donc tant, cette humanité ? Veux-tu que j'allume une chaîne d'information ? Penses-tu que, en l'état, elle soit capable de survivre encore ne serait-ce qu'un siècle ?

Seul le silence lui répondit – Allan savait parfaitement que John ne croyait plus en ses semblables de longue date.

— Il faut nous transformer, John, nous métamorphoser, d'une manière ou d'une autre. Crois-tu que l'humanité puisse accéder à la sagesse d'un coup ? Non, elle se déchirera de plus belle. D'autant plus que ses ressources diminueront. Nous sombrerons dans un âge de chaos. C'est notre destinée que de prendre en main notre patrimoine génétique pour l'améliorer et survivre, devenir meilleurs. Mais sa bêtise est telle que, pour l'accepter, l'espèce doit se trouver au pied du mur.

— Le prix que tu es prêt à payer pour ça, en millions de vies… aucun être humain digne de ce nom ne l'accepterait, Allan. Surtout si

une alternative existe.

— Dois-je te rappeler que je dirige l'Association pour le post-humanisme accompli ? Bien sûr qu'aucun humain n'accepterait, mais nous devons transcender cette animalité en nous, devenir surhumains et nous élever. Nous devons devenir plus forts, plus résistants, plus compétitifs et…

— Ma foi, si tu veux, l'interrompit John.

Il était soudain écœuré de cette vision d'avenir où les hommes n'en seraient plus et où les barrières sociales deviendraient génétiques en plus d'être financières et éducatives.

Une remontée acide au goût de bile inonda sa gorge. Il déglutit avant de poursuivre :

— Moi, je veux simplement récupérer le contrat et la souche du revêtement W. Bien sûr, je te reverserai mes salaires des derniers mois, c'est normal. Sinon, il se passera deux choses – la voix de John retrouva son tranchant – : d'une part ton petit animal de compagnie, là, mourra. Dommage pour une créature si unique, même si, ne m'en veux pas, depuis quelques minutes elle n'est plus trop à mon goût. D'autre part, j'enverrai un enregistrement à une connaissance à moi des services spéciaux. L'AATAT sera ravie de savoir qui a piraté ses drones et exterminé ses troupes en Antarctique…

— Pourquoi te croirait-on ? Nous démentirons.

— J'ai des archives de ma mission.

Allan hésita avant de céder.

— C'est surtout pour Fafnir, et aussi parce que, dans le fond, ça n'a pas d'importance. Après tout, cette innovation ne fera, au mieux, que retarder l'échéance. Et pas de beaucoup. Mais je veux toujours récupérer les travaux de Wisenstein et Garth pour m'en inspirer, cela te semble-t-il acceptable ? Et plus question de traîner, je veux un transfert et une démonstration rapide.

— Je pense que c'est correct, oui.

C'était plus qu'espéré, et le mercenaire ne discernait aucune meilleure option. À sa stupéfaction, Allan acceptait son marché. Bien trop facilement, ce qui lui colla quelques sueurs froides.

— Très bien, très bien. Mon assistant rédige déjà le nouvel accord. Prenons un verre en attendant.

John déclina.

Les deux hommes se dévisageaient en silence depuis un moment lorsqu'un jeune Thaï amena les anciens documents et le nouveau, que John signa au nom de Jérémy.

— Bien, à présent, rends-moi Fafnir.

— Et la souche ?

— Là.

Allan désignait le jardin zen, et John la découvrit rapidement, cachée parmi les pierres. Il libéra le petit dragon, qui siffla vers lui d'un air mauvais avant de se réfugier sur l'épaule de son maître.

John empocha les contrats et la sphère métallique.

Ça s'était bien mieux passé que prévu. Même si, comme d'habitude, le plan initial n'avait résisté que quelques minutes à l'épreuve des faits. Il faut dire qu'il était particulièrement pourri.

— Bien, merci Allan. Ça m'aurait ennuyé d'avoir à te tuer.

— Ça t'aurait surtout ennuyé de mourir ici.

Des lueurs méchantes brillaient dans les yeux de Carson.

— Adieu, alors, Allan.

— Oui ; oui, adieu et bonne chance.

John se dirigea vers la fenêtre brisée, mais l'autre l'interpella.

— Il y a un ascenseur, tu sais.

— Ah, bien sûr, mais je n'aimerais pas que tes hommes m'y tuent et récupèrent tout ce que je suis venu chercher.

Allan haussa les épaules.

John sauta par la fenêtre. Un petit base-jump en plein Bangkok, voilà qui manquait à son expérience et offrait l'occasion d'une poussée d'adrénaline plutôt sympathique. Il déploya sa tenue et glissa dans les airs entre les gratte-ciel, plein d'une joie intense. Enfin, il ouvrit son parachute pour atterrir dans un parc.

Allan resta seul dans son bureau, flattant le cou de Fafnir qui se calmait enfin. La menace proférée par John de les dénoncer à l'AATAT l'ennuyait, car nombre de gens puissants redoutaient le pouvoir de l'Association et n'attendaient qu'un prétexte pour l'interdire… Ce péril-là, il ne pouvait le tolérer. Il devrait prendre les mesures adéquates pour s'épargner un tel souci.

Il regretta de ne pas avoir implanté un système punitif dans la mise à jour fournie au mercenaire pour sa mission en Antarctique. Il avait péché par orgueil : il croyait connaître les hommes et estimait que le professionnalisme de l'Anglais lui interdirait de se retourner contre lui… Une erreur d'appréciation inexplicable qu'il lui fallait corriger au plus vite.

Après quoi, il remettrait le jeune Garth sous contrôle intégral. Tout cet accord n'était que du vent.

Pendant ce temps-là, John filait à toute allure dans les rues de Bangkok, incrédule face à son succès et persuadé d'avoir désormais et à jamais, une horde de tueurs à ses trousses.

Antarctique
- Scot-Town -

Le capitaine de régiment Moktar n'était pas de bonne humeur. En premier lieu, il aurait préféré se battre dans son pays, la Turquie, où, aux dernières nouvelles, les Califats ne cessaient de progresser, écrasant jour après jour les troupes de l'Union. Mais on l'envoyait ici, dans ce putain de blizzard maudit où ses hommes et lui gelaient sur place.

Moktar comprenait bien que les politiciens ne pouvaient pas laisser l'Antarctique et ses ressources leur échapper. Il savait aussi pertinemment qu'après le désastre d'avril à Blanc Nassau, les pays occidentaux hésitaient à envoyer les compagnies de mercenaires contre les insurgés. Ils les déployaient donc en priorité sur le front est, face aux troupes théocrates, à l'exception des combattants largués au printemps pour conquérir Blanc Nassau et qui devaient encore s'y trouver. Enfin, peut-être…

Car depuis le début de l'hiver austral, malgré des fenêtres de connexion ponctuelles, aucun contact n'avait pu être établi avec les groupes déployés à l'automne. Ce qui ne présageait rien de bon. Ce problème pouvait découler de la météo pourrie ou dissimuler une origine plus inquiétante. En l'occurrence, l'état-major jugeait cette dernière hypothèse assez crédible pour justifier une approche prudente.

La mission des légionnaires fraîchement débarqués consistait à sécuriser les implantations humaines et à renforcer les équipes chargées d'installer les bases vie des industriels.

Des hélicoptères à revêtement furtif venaient donc de larguer Moktar et ses hommes à bonne distance de Scot-Town, en profitant d'une accalmie très relative entre deux tempêtes. La stratégie consistait à se donner les moyens d'évaluer la situation et, si besoin, à surprendre les Antarcticas rebelles.

Des troupes issues des pays dotés de droits historiques cernaient à cette heure toutes les agglomérations du continent.

Enfin… qualifier d'*agglomérations* les amas de tôles qui s'offraient à sa vue s'apparentait pour le capitaine à un abus de langage. Il ne s'agissait que de rues balayées par les vents et de baraquements, parfois en dur, parfois simples enchevêtrements de containers soudés, abris creusés à même le terrain, installations précaires ployant sous la glace et aménagements souterrains oppressants.

Ses soldats encerclaient Scot-Town par petits groupes. Une

manœuvre réussie sans qu'ils aient été repérés, à la plus grande satisfaction du gradé. Ses hommes se déployaient désormais en direction de leurs objectifs, blanc sur blanc, invisibles. Ils ne rencontraient pas la moindre résistance, ce qui tapait sur les nerfs du capitaine.

Sur son ordre et dans un ensemble parfait, ils investirent leurs cibles respectives. Les principales infrastructures recensées en fonction de la connaissance des lieux dont ils disposaient grâce au travail des équipes du renseignement.

Une masse de plomb opprimait la poitrine de Moktar tandis que ses petits gars pénétraient dans la cité endormie. Un calme angoissant régnait sur les lieux, et ils n'avaient pas encore aperçu âme qui vive. Ce qui déconcertait toujours plus le légionnaire. Ce désert ne lui inspirait rien de bon.

Très vite, les différentes équipes confirmèrent qu'elles ne trouvaient personne, nulle part.

Mais où se planquaient donc les habitants ? La crainte d'une embuscade taraudait Moktar.

Soudain, un système informatique s'activa dans l'une des bâtisses. Ils évacuèrent aussitôt, craignant une bombe. Les démineurs entrèrent en action au bout de quelques minutes à peine. Après analyse, ils certifièrent qu'il ne s'agissait pas d'un engin explosif.

En aucun cas cet événement ne pouvait relever d'une coïncidence, et Moktar se demanda avec des montées de stress ce dont il s'agissait.

Vingt minutes plus tard, il obtint sa réponse, au gré d'une fenêtre de connexion avec la Nébuleuse, via les chaînes d'information internationales et en même temps que le reste de la planète.

Pour la seconde fois de l'année, le visage buriné de Mike Butler, barbe en majesté ce coup-ci, envahit les écrans.

Moktar jura. Bien joué de la part des insurgés, et un mauvais début pour l'opération *Tempête de glace*…

Dans le monde entier, des millions de personnes se connectèrent pour vivre l'événement en direct tant on attendait, partout sur le globe, de savoir ce qui se passait en Antarctique. Les médias spéculaient depuis des mois et, à l'approche du printemps austral, ils remettaient le continent blanc sur le devant de la scène médiatique.

Les chroniqueurs discutaient de sujets aussi divers que le sort des équipes envoyées avant l'hiver, une éventuelle déclaration d'indépendance, le temps qu'il faudrait pour pacifier cet immense territoire, la chute des cours qui suivrait l'ouverture des premières mines, la date de la mise en exploitation… Bref, sur tout ce qui

pouvait faire l'objet d'un débat sans réponse. Ces mêmes interrogations drainaient des fortunes sur les sites de paris en ligne.

Tous attendaient avec avidité des informations fraîches.

Pour beaucoup, elles revêtaient un intérêt plus crucial encore et, lorsqu'ils découvrirent ce qui se passait à l'holovision, Duval, le général Itaya Koshima et bien d'autres responsables politiques et militaires tempêtèrent et se demandèrent à quoi cela pouvait bien servir d'avoir la Légion et les armées de plusieurs autres nations sur place pour, finalement, obtenir les nouvelles comme n'importe qui et en même temps, par le journal…

Des demandes d'explications tombèrent en cascade sur les opérationnels débordés des troupes concernées.

À l'image, un sourire communicatif éclairait le visage de Mike malgré les stigmates de fatigue et de tristesse qui vieillissaient ses traits. L'homme révélait un charisme croissant.

« Comment m'adresser à vous ? Amis, frères, camarades ? Je ne sais pas, vous êtes si nombreux et si divers. Ici, entre nous, nous nous appelons Antarcticas. Et pendant ce long hiver, nous avons compris que nous avions une culture commune forgée par ce monde de glace que nous habitons. Nous avons aussi pris la mesure de notre lourde responsabilité envers cette terre gelée qui nous accueille et envers vous, qui manquez de ressources. Jusque-là, nous n'en avions pas conscience, ni de former une communauté humaine particulière ni d'être responsables de biens aussi vitaux pour l'humanité tout entière. »

Il marqua une pause et son visage se fit plus sévère, plus déterminé aussi.

« Beaucoup des nôtres ont payé de leur vie cet apprentissage. »

Il dut déglutir tant la détresse menaçait de le déborder.

« Beaucoup plus que vous ne pouvez l'imaginer… Beaucoup trop. Pourquoi sont-ils morts ? Qui est coupable ? Mais peu importe, puisqu'il ne s'agit que de préserver l'intérêt de quelques-uns. La convoitise que suscitent nos matières premières sera toujours plus forte. Aussi, nous autres, Antarcticas, avons-nous décidé de déclarer notre indépendance. Nous voulons la paix. Jamais nous n'avons désiré la guerre. Nous comptons que nos ressources servent équitablement à tous les humains. Nous souhaitons donc vous faire une proposition de paix en ce printemps austral qui commence, pour ne plus voir le blanc maculé de sang. »

Mike marqua un temps d'arrêt, pour l'effet théâtral.

« Voici notre offre : les villes existantes qui l'ont votée, c'est-à-dire

toutes, deviennent des territoires antarcticas de plein droit. La zone non revendiquée également. Les secteurs historiquement attribués restent sous contrôle de leurs pays de tutelle, qui en régissent l'exploitation selon leurs lois, mais ces nations ne sont pas autorisées à y stationner des mercenaires. Même leurs troupes régulières ne seront pas tolérées sur le continent à la mauvaise saison : l'hiver antarctique appartient aux Antarcticas. Enfin, le Conseil national antarctica, élu selon la constitution adoptée à l'unanimité cet hiver, devra donner son aval aux conditions d'exploitation des ressources et d'implantations industrielles des pays ayant un droit historique, et ce sur tout le continent. Si cette disposition ne reçoit pas l'approbation internationale, alors, à regret mais sans remords, nous combattrons pour notre liberté.

Il laissa passer une nouvelle pause.

« Voilà ce que moi, Mike Butler, mandaté en tant que porte-parole du Conseil national antarctica, je suis venu vous dire au nom des habitants de ce continent. Et j'invite les responsables politiques à accepter publiquement nos conditions et à venir signer les traités ici. En attendant, nous résisterons, par les armes s'il le faut, à l'agression injustifiée dont nous faisons l'objet et qui a déjà causé des milliers de victimes, dont nombre de femmes et d'enfants à Blanc Nassau, notre ville martyre, celle qui a forgé l'âme de notre nation et dont nous saluons la mémoire des héros. »

Une courte hésitation ponctua son discours, comme s'il voulait encore ajouter un mot, puis l'enregistrement cessa.

Les commentateurs et les journalistes s'enflammèrent.

Les dirigeants se réunirent en urgence.

***

Après vingt-quatre heures d'incertitude, le verdict tomba : c'était inacceptable. L'ensemble des représentants occidentaux et des nations dotées de droits historiques, pour une fois d'accord entre eux, justifiaient cette position en s'appuyant sur le massacre de certains ingénieurs et militaires chargés des bases vie. Tueries confirmées au cours de la dernière journée par plusieurs troupes officielles débarquées sur les terres australes. Aucun État ne pouvait laisser passer un tel acte de barbarie, et tous tenaient le même discours face à la déclaration d'indépendance : la guerre était devenue inévitable pour ramener les rebelles à la raison.

Un conflit malvenu au moment où la Légion perdait bataille après bataille sur le front est. Une lutte inquiétante alors que toutes les villes du continent blanc s'étaient révélées désertes.

Les politiciens et leurs *spin doctors* tentèrent de déployer un écran de fumée en diffusant des images des bases vie détruites, des tombes d'ingénieurs et de soldats enterrés là et dont les autopsies démontraient qu'on les avait exécutés, parfois à coups de poings et de pieds.

Voilà ce qu'étaient ces *Antarcticas* qui se prétendaient une culture : des sauvages, des criminels et des terroristes. On ne pouvait en aucun cas les laisser agir à leur guise.

Leur contre-offensive médiatique porta ses fruits, et l'opinion publique bascula d'un côté à l'autre, passant en quelques jours de soixante-dix à quarante-deux pour cent de soutien aux insurgés.

Le peuple est volage.

En Europe et en Amérique, beaucoup préconisaient leur éradication totale. Les blocs des pays asiatiques, à l'inverse, soutenaient les indépendantistes : avec eux, ils auraient un meilleur accès aux matières premières. Les Califats, de leur côté, avaient d'autres priorités.

***

Moktar et ses cinq centuries attendaient dans une Scot-Town désertée que le temps se lève. Dès lors, il leur faudrait s'enfoncer dans les terres à la recherche des habitants. Tels étaient les ordres. Le capitaine maudit l'abruti qui les donnait. Cinq cents hommes… un demi-régiment à peine, faute de ressources. L'autre moitié s'occupait de McMurdo. Et il devrait laisser une centurie pour tenir les infrastructures occupées… Quatre cents militaires, donc ; pour la plupart inexpérimentés, car les vétérans combattaient les Califats.

Quatre cents bleu-bites sur un terrain par nature hostile et auquel ils ne connaissaient rien. Et tout ça pour débusquer, combien, voyons, combien d'Antarcticas ?

Officiellement plus de huit mille personnes vivaient à Scot-Town, une des grosses implantations du continent. Quelque part dans ce désert blanc dont ses troupes ignoraient tout, des centaines d'adversaires qui, eux, le connaissaient à merveille, les attendaient… Une configuration très défavorable.

Ce qui rongeait le plus les sangs de Moktar, c'était de comprendre comment et où ils avaient tous pu disparaître en plein hiver. Même les femmes et les enfants. Il n'existait qu'une explication : ils disposaient d'une base de repli. Il convenait de la trouver sans tarder. Or, jusque-là, drones, engins spatiaux et escouades de reconnaissance y avaient échoué.

***

Six jours plus tard, les légionnaires avançaient en ordre dispersé sur l'inlandsis. Ils se dirigeaient vers les terres de Marie-Byrd. Des aéronefs les escortaient, et des satellites braquaient sur eux leurs capteurs aiguisés. La veille, les systèmes de surveillance avaient repéré des terroristes antarcticas ici même.

Moktar leva les yeux au ciel et implora le Seigneur et son Prophète. Dire qu'il sentait mal cette journée était un bel euphémisme.

Connor, Maria et Mike observaient les combattants de la Légion, presque indiscernables hormis leurs innombrables drones et les soutiens d'artillerie légère qui marquaient le sol fondant sous la chaleur printanière. À leurs côtés, sept cents combattants, l'armée entière de Scot-Town, patientait sur une hauteur, à l'abri d'un merlon ourlé de givre, à seulement cinq cents mètres des premiers soldats de l'Union.

Cet hiver n'avait ressemblé à aucun autre, et pas un ne serait pareil à l'avenir. Il avait vu naître une nation, un mythe se forger.

Cette saison usuellement si joyeuse, légère et décadente, si loin de tout, tournée vers le partage et les plaisirs, s'était révélée bien différente de leurs habitudes. S'ils étaient coupés du réseau de satellites comme de celui des drones solaires et par conséquent de la Nébuleuse au cœur de la mauvaise saison, il disposait d'un maillage d'antennes terrestres chargées d'assurer les communications continentales toute l'année.

Après l'épisode de Blanc Nassau et la colère tournée contre les étrangers installés dans les bases vie, les Antarcticas s'étaient interrogés sur ce qu'il convenait de faire. Des conseils urbains avaient émergé de manière spontanée un peu partout. Finalement, il avait été convenu que chaque ville élirait un conseil municipal et un maire, lesquels désigneraient à leur tour un Conseil national et un porte-parole pour représenter l'ensemble des communautés.

À leur arrivée à Scot-Town, Mike et Maria avaient eu la surprise de découvrir que les habitants avaient voté pour Mike presque à l'unanimité, malgré son absence et les doutes sur le fait qu'il parvienne à rallier vivant la cité.

Leur retour au bercail avait donc fait sensation.

La population était venue les saluer, dans un bain de foule qui les avait submergés d'émotions. Des sourires, des cris et des paroles chaleureuses les avaient accompagnés jusqu'au bâtiment transformé en mairie. Connor les y avait accueillis sur le pas de la porte avec plusieurs dignitaires de la ville pour d'inoubliables retrouvailles.

Maria avait pleuré à s'en déshydrater en retrouvant ses parents, ses frères, sœurs, cousins et amis. Tous s'étaient fait un sang d'encre mais leur visage exprimait leur fierté devant ce qu'elle avait accompli.

Les jours suivants avaient été pleins d'une sorte de frénésie joyeuse. Mike connaissait la plupart des résidents de Scot-Town. Il y jouissait d'une excellente réputation, et sa vidéo avait fait de lui un héros local. Il bénéficiait aussi d'un statut éminent au sein de la confrérie des braconniers par son ancienneté, et ses membres avaient œuvré en vue de son élection.

Maria préférait pousser Mike seul dans la lumière : cette activité lui occupait l'esprit et l'éloignait de son handicap et de ses conséquences. Il ne pourrait plus jamais effectuer de campagnes en solitaire alors que c'était toute sa vie, et elle redoutait le moment où son compagnon le réaliserait enfin. Comme toujours elle se souciait pour lui avant elle-même.

Le temps que l'organisation politique des villes soit terminée, le système à peu près mis en place et le Conseil national antarctica élu, l'hiver battait son plein.

Les premières actions envisagées par le CNA avaient été soumises à un référendum qui avait frôlé l'unanimité dans l'euphorie du moment. L'ambiance, jusqu'à cet instant-là, était restée festive, pleine de fraternité et d'un élan de démocratie participative inspirant et largement communautaire, où chacun trouvait sa place et prenait plaisir à contribuer. Au début, ce n'avait été que soirées arrosées et débats enflammés, ponctués de chants et de projections.

Mais ils avaient décidé, en fin de compte, d'abandonner leurs villes : une politique de terre brûlée. Ce qui supposait d'aménager des habitats de repli, loin dans l'inlandsis et en plein hiver. Un projet rendu possible grâce aux engins et matériels débarqués par les industriels en vue de l'exploitation… Pour réussir, les moyens avaient été collectivisés, y compris les armes. Des volontaires avaient été formés, principalement des braconniers vétérans et de jeunes recrues, menant à la création dans chaque ville d'une milice de combattants aussi nombreuse et bien équipée que possible.

L'hiver antarctica avait commencé à ressembler à Stalingrad en 1942 : tous travaillaient nuit et jour, se relayant dans les machines à la moindre accalmie, tractant, explosant, pelletant… Ils avaient payé cher ce choix. Dans certaines communautés, les pertes humaines pour creuser puis rallier les villes de glace atteignaient jusqu'au dixième de la population, entre les accidents et les tempêtes hivernales qui avaient emporté leur lot de vies.

Mike, tout en en étant fier, se demandait sans cesse comment ils

parvenaient à accepter ce coût exorbitant, comment ils s'étaient décidés et pourquoi ils continuaient d'avancer, quel qu'en soit le prix. Le braconnier attribuait cette capacité à leur pugnacité, leur habitude de résister sans relâche au froid, au vent, à la faim, à la nuit de trois mois… Leur peuple existait bel et bien, et tous en prenaient conscience. Ils surmontaient ces épreuves car ils se battaient pour être une nation, pour devenir maîtres de leur destinée, pour mériter ce nom qu'ils s'étaient eux-mêmes donné : Antarcticas.

Bien sûr, beaucoup, en constatant le prix exigé en contrepartie, avaient suggéré en cours de route que ce n'était peut-être pas une si bonne idée. Mais les élus avaient tenu bon et su mobiliser leurs populations. Et ils étaient là, unis comme jamais, même si les prémisses d'une division politique se faisaient déjà sentir.

Ils avaient aussi découvert que les armes, même de pointe, n'étaient pas une denrée rare, et que certains notables avaient les moyens de s'en faire livrer dès le printemps. Des appels de fonds à la population avaient permis de collecter des millions ; même les banques off-shore du continent avaient participé. La contribution de Mike et Maria appartenait aux plus significatives.

Enfin, en plein hiver, une fraction des troupes des dix principales implantations humaines avait été envoyée en expédition pour libérer Blanc Nassau et venger leurs morts. Un quasi-suicide ; pourtant les volontaires s'étaient battus pour en faire partie, au point qu'il avait parfois fallu tirer au sort les heureux élus.

Pourtant, seule la moitié d'entre eux était revenue, et la plupart avaient perdu des membres, des doigts, des orteils, le bout du nez ou les oreilles. Ces dégâts, ils les devaient à l'hiver plus qu'à leurs ennemis. Ces derniers, émoussés et déprimés par la longue nuit comme par le manque d'activité, voyaient leur vigilance dissoute dans une saison hostile et interminable qui – croyaient-ils –, assurait leur sécurité : les mercenaires avaient été faciles à surprendre.

Leur certitude avait été balayée par des hommes si aguerris à cet environnement redoutable qu'ils avaient parcouru des centaines de kilomètres dans la nuit et les blizzards, affrontant des températures moyennes de moins quarante degrés, des tempêtes où le ressenti les ramenait à moins soixante, voire pire… Leur expérience individuelle d'errants du Grand Blanc, colossale, n'aurait jamais permis cet exploit en solitaire. En équipe, en revanche, la somme de leurs forces, de leurs ruses, de leurs petites solutions quotidiennes contre le froid, la faim, le brouillard et leur connaissance du terrain combinée aux technologies antarcticas et à l'élan patriotique qui les animait leur avaient permis l'impossible.

Blanc Nassau n'abritait plus âme qui vive à cette heure, mais de

nombreux prisonniers consommaient des ressources pourtant rares. Le CNA comptait les échanger en temps utile.

En parallèle, Mike s'était démené devant le Conseil pour qu'une déclaration soit faite, une proposition de paix avant tout combat. Il avait emporté son adhésion à la majorité, tout juste. Pour éviter qu'une de leurs villes nouvelles ne soit localisée en se connectant à la Nébuleuse, ils avaient piégé la mairie de Scot-Town, et cela avait fonctionné. Les envahisseurs avaient eux-mêmes déclenché la diffusion de l'ultimatum, via leur propre matériel informatique.

Et il se retrouvait, là, face aux troupes de l'envahisseur pour la première fois.

Le braconnier de minéraux ne pouvait pas livrer bataille à cause de son épaule. De plus, en raison de ses responsabilités de porte-parole, il n'aurait pas dû se joindre aux combattants insurgés, mais il avait insisté. Connor, lui-même nommé commandant en chef par le CNA, n'avait pas trouvé le cœur de le lui refuser. À leurs côtés, Maria devenue l'égérie des rebelles, dont elle incarnait la communication, avait insisté pour être présente aussi et veiller sur son homme. Le rassemblement de ces trois figures emblématiques représentait un risque sensible, mais ils l'assumaient.

Sous leurs yeux, les légionnaires s'avançaient sur une portion de l'inlandsis sans fracture ni crevasse apparentes. Les indépendantistes les y attendaient. Ils connaissaient le terrain comme personne. Sous cette surface solide après l'hiver se trouvait un milieu plein de crevasses et de rivières souterraines qui laissaient à cette saison de vastes poches de vides dans les profondeurs. Ils avaient ausculté le glacier avec des machines, avec leur ouïe améliorée par leurs implants pour l'écouter craquer. Puis ils avaient creusé plusieurs puits verticaux et horizontaux, bien des nuits plus tôt.

La veille, un groupe s'était exposé à la vue des satellites, juste ici. Un leurre pour attirer leur adversaire. Celui-ci fonçait dans le piège tête baissée.

La Légion progressait lorsqu'une série d'explosions retentit.

Le capitaine Moktar ne comprit pas vraiment ce qui se passait. Des charges explosives sous leurs pieds, voilà la seule chose dont il se trouvait certain. Les bombes ne tuèrent personne par elles-mêmes. Mais elles rompirent, quelque part dans les fondements de l'inlandsis, un équilibre précaire qui offrait jusque-là une consistance saine à la surface. Une fois ce travail de sape accompli, des gouffres s'ouvrirent partout, alors qu'une partie centrale du glacier s'effondrait sur elle-même, emportant ses hommes dans l'oubli comme le minuscule espoir de victoire dans son cœur.

Les snipers ennemis achevèrent le travail. Le capitaine ne trouva même pas le temps de réclamer un soutien aérien supplémentaire.

Seuls huit légionnaires survécurent avec lui et, une fois revenus en ville, ils répandirent la terreur dans la centurie restée monter la garde à Scot-Town.

Plus personne ne voulait s'aventurer à l'extérieur. Moktar soupçonnait ses adversaires d'avoir laissé exprès quelques survivants à cette fin.

Le gradé contacta les autres corps expéditionnaires et apprit que la Légion avait subi des revers similaires partout où des combats avaient eu lieu ; même si sa défaite personnelle restait la plus marquante. Avec ses collègues officiers, ils s'entendirent pour transmettre à leur hiérarchie respective un rapport qui établisse un même constat et des préconisations identiques. Les différents états-majors ne pourraient pas les mettre tous au placard pour cette déclaration :

« Nos ennemis connaissent le terrain, sont aguerris et plus nombreux que nous. Avec la stratégie actuelle, même en renforçant sensiblement les effectifs des corps expéditionnaires, la victoire semble impossible. Pour l'emporter, il faut compter sur la faim et le temps, trouver leurs villes pour isoler les combattants, rassembler les corps expéditionnaires pour disposer de plusieurs grosses bases opérationnelles abritant des moyens d'intervention rapide comme des hélicoptères… ».

Bien sûr, ils demandaient aussi du renseignement satellite, des avions-espions, des nanomachines… Un arsenal complet, en somme.

Après sa diffusion, Moktar pria à nouveau le Seigneur et Son Prophète de ne pas l'abandonner, même si, la fois précédente, ça n'avait vraiment pas été concluant. Pourtant, une petite voix intérieure lui chanta *Tu es tout de même encore en vie*, et ce n'était pas faux. Mais il redoutait l'éventuelle contre-attaque à venir : ils ne tiendraient pas longtemps sans renforts.

Bruxelles

La maladie gangrenait l'organisme de Juliane Servient. Elle ne se battait plus pour vivre. Depuis le désastre de la Convention Antarctique, son état de santé se dégradait à vive allure, et elle avait été hospitalisée. Son licenciement pour faute lui coûtait sa mutuelle comme sa protection sociale privée, et elle s'estimait chanceuse de pouvoir se payer ces quelques mois de soins palliatifs avec ses économies. Au moins, ici, on s'occupait de sa souffrance.

Désormais, elle attendait la mort comme une libération, et son corps la trahissait d'autant plus vite. Maigre comme un clou, elle flottait la plupart du temps dans un univers médicamenteux où toute chose devenait indistincte et floue. Entre les antidouleurs et les antidépresseurs, elle se trouvait pour l'essentiel proche de l'inconscience et, en tous cas, dans le brouillard. Juliane avait perdu jusqu'au goût de se nourrir.

Pourtant, en ce début d'après-midi où le soleil automnal pénétrait par les fenêtres de sa chambre d'hôpital, éclairant les innombrables orchidées qu'elle avait fait installer moyennant un supplément, elle expérimentait un regain de présence.

Comme toujours lorsqu'elle bénéficiait de ces rares instants de clarté d'esprit, elle se questionnait sur le sens de sa vie. Et, à vrai dire, elle n'en voyait aucun. Seuls les souvenirs de voyage et de jeunesse restaient lumineux. Elle éprouvait un immense sentiment d'échec, de gâchis, et les larmes lui montèrent aux yeux. Qu'avait-elle donc fait de son temps ? Pas de famille. Une déroute professionnelle qui avait abouti à la guerre. Elle se sentait aussi responsable de la mort d'Aabha Khan… Tous ses efforts et sacrifices individuels se révélaient contre-productifs.

Tout ça au nom de son travail et d'une cause.

Elle tendait déjà le bras vers les cachets qui la replongeraient dans l'oubli quand l'infirmière entra dans la chambre.

— Vous avez une visite, Juliane, lui dit-elle avec douceur.

L'ancienne fonctionnaire se demanda qui pouvait venir la voir. Et sa perplexité grandit encore lorsque l'homme entra dans la pièce : elle ne le connaissait pas.

L'infirmière dévisagea l'inconnu d'un œil coupable, le chèque de crédits-carbone dans la poche de sa blouse lui permettrait de voir l'océan pour la première fois de sa vie. Le visiteur lui avait donné de quoi passer une semaine dans un petit hôtel de bord de mer.

Forcément, elle avait accepté.

— Bien, je vous laisse une demi-heure, ne la fatiguez pas. Juliane, si vous avez besoin de moi : sonnez.

Elle quitta la pièce en jetant un dernier regard inquisiteur à cet homme voûté, espérant qu'il ne ferait rien qui trahirait le manquement à la règle dont elle venait de se rendre coupable. Les postes se faisaient rares.

Le visiteur inattendu s'assit sur un fauteuil à côté du lit de la malade et jeta un regard admiratif à la collection d'orchidées.

— Bonjour, Juliane. Désolé de vous trouver dans cet état.

— Qui êtes-vous, un journaliste ?

Sa voix soupçonneuse, rendue pâteuse à force de substances chimiques, résonna étrangement à ses oreilles. Dire qu'elle se trouvait presque lucide l'instant d'avant… Le phénomène en disait long sur ce qu'elle était devenue : une loque.

— Non, non, est-ce que je ressemble à un journaliste ? répondit l'homme en riant. Non, je m'appelle Soan.

— On se connaît ?

— Non. Enfin, vous ne me connaissez pas, mais vous, tout le monde vous connaît. Vous avez ruiné votre carrière à la COP.

— C'est vrai, et alors ?

— Alors, vous deviez y croire, à cette invention.

Elle haussa les épaules, d'un mouvement faible.

— J'avais besoin, envie d'y croire… Il y avait Wisenstein, j'ai cru… J'ai espéré gagner du temps. C'était un mirage. Que me voulez-vous ?

Soan sourit.

— Je connais le membre de l'équipe de recherche à l'origine du revêtement photosynthétique qui a échappé à la destruction du laboratoire de Wisenstein et vous a fait parvenir un mail. Cette technologie existe bel et bien. De plus, le prototype fonctionne.

Juliane se redressa sur les coudes dans son lit, ce qu'elle n'avait pas fait depuis des jours. Se moquait-il d'elle ?

— Si c'est exact, j'en serais heureuse.

— Eh bien, c'est vrai.

— Vous avez une preuve ?

Son visiteur lui tendit un bloc de données. Elle le chargea dans son implant et le consulta.

Un sourire passa sur son faciès défait, le premier depuis longtemps et ses traits marquèrent le mouvement avec force, imprimant des plis

sur sa peau veinée de bleu.

— Fabuleux. Ainsi, ce message anonyme disait la vérité… Un espoir de long terme contre le changement climatique, c'est fantastique ! Si seulement j'avais eu ces éléments…

— Croyez-moi, mon ami a tout fait pour vous rejoindre à temps et vous remettre cette information. Mais la situation s'est compliquée et il n'a pas pu y arriver.

— Je suis heureuse que cet espoir existe pour ceux qui me survivront, mais je ne vois pas ce que vous pouvez espérer de ma part. Qu'attendez-vous : développez donc ce produit !

Elle s'essoufflait. Elle cracha la dernière phrase dans une toux déchirante. Des émotions complexes la traversaient : pour la première fois depuis longtemps, le désir de mort n'était plus seul à bord.

— Précisément. Pour le déployer à une échelle industrielle, il a besoin d'aide. Il est lui-même dans une situation… difficile. Il ne peut pas agir seul. C'est pourquoi je compte sur vous.

— Comment ça ?

— Il est considéré comme un terroriste antarctica…

— Il est là-bas ? Dans cette guerre ?

— Est-ce important ?

— Non, vous avez raison.

Sa figure retrouvait quelques couleurs et un peu de sa détermination d'autrefois.

— Je n'ai malheureusement plus de crédibilité, et pas la force de sortir de ce lit. Je ne pourrai guère vous être utile.

— Bien au contraire, vous pouvez encore beaucoup. Le créateur ne peut pas déposer le brevet ni organiser l'industrialisation dans ces conditions. Il a besoin d'un partenaire qui lui serve de vitrine officielle et effectue ces démarches à sa place. Un interlocuteur fiable, donc. L'inventeur gardera le droit sur la vente des licences d'exploitation, mais cet investisseur privilégié en aura une gratuite et des parts minoritaires dans la société dépositaire du brevet.

— N'importe quel industriel acceptera un tel marché.

— Oui, mais vous les connaissez bien, personnellement. Il y en a forcément qui ont votre estime, en tant qu'hommes, qui ont… une éthique, peut-être ? Le sacrifice que vous avez consenti en mettant sur le tapis le revêtement lors de la COP m'a impressionné. Je pense que vous serez de bon conseil pour trouver ce partenaire engagé. Un dirigeant d'entreprise doté de valeurs et qui comprenne que l'innovation est plus importante que le statut de son créateur, car il y a

des risques à couvrir ainsi un « terroriste », ou présumé tel.

Juliane réfléchit longuement. Puis elle sourit.

— Oui, allez voir Klaus Hirtz de ma part, je vais le contacter pour lui demander de vous recevoir. Il dirige une des plus grandes sociétés de transformation de terres rares. Il fait beaucoup pour l'environnement, il a largement contribué au haut niveau d'exigences applicables à cette filière, et il y travaille encore. Dans l'ensemble, je dirais que c'est un type bien, dynamique, engagé dans ce qu'il fait et responsable.

Elle dut ménager une pause pour reprendre son souffle.

— Il a limité ses propres revenus et ceux des cadres de ses entreprises au multiple d'une moyenne de leurs subordonnés : cela incite les managers à les augmenter, et cette règle réduit l'écart entre les salaires ainsi que le turn-over. Pas idéal, mais rien n'est parfait en ce bas monde. En tout cas, ça vous donne une idée de son état d'esprit.

Un vertige emporta Juliane, puis une quinte de toux qui lui fit cracher du sang. Elle se délitait littéralement.

Elle retomba en arrière, livide, épuisée par l'effort exigé par ces quelques phrases.

— Merci, je suis certain que ce sera le bon cheval.

— Non. C'est moi qui vous remercie, je partirai moins déçue de ma vie à présent.

— Alors, c'est bien.

Son visiteur se levait pour partir lorsque Juliane le questionna. À force de solitude, un avis extérieur lui semblait bienvenu, et quelque chose chez cet inconnu calme, clair et qui semblait droit alors même que son dos était voûté, l'incitait à rechercher son opinion.

— Dites-moi… Pensez-vous que j'ai bien fait de parler de cette invention à la conférence ?

L'homme se figea un instant.

— Il est difficile de savoir quelles sont les conséquences précises des choix de chacun…

Il réfléchit un moment puis reprit.

— J'ai moi-même eu, cette année, l'occasion de m'interroger sur la nature de mes actes et leurs conséquences. Et j'ai compris, je pense, que l'état d'esprit dans lequel on agit est presque aussi déterminant que la réalisation elle-même. J'imagine qu'il est impossible à un esprit humain de mesurer le poids de ses réalisations et leurs effets secondaires, bons ou mauvais. Il y a trop de paramètres. L'âme, le cœur, quelque chose d'émotionnel en nous, peut pourtant ressentir si

nous penchons d'un côté ou de l'autre – du moins je le crois. Mais l'écouter n'est pas donné à tout le monde, et l'entendre est réservé aux plus attentifs ; quant à en comprendre le sens… On ne peut que se fier à ce sentiment général et utiliser notre intelligence limitée avec humilité pour essayer de peser dans le bon sens, de prendre les meilleures décisions. Je n'ai pas la moindre idée de ce en quoi cette annonce a modifié le monde. Elle a participé de ce glissement général dans le chaos que nous traversons, mais c'était dans le but d'éviter un dérapage encore plus menaçant à long terme… Alors je pense que c'était plutôt juste, comme geste. Mais, juste ne veut pas dire « bon ». En ce sens, je comprends le jugement dernier comme étant le dernier jugement que nous portons sur notre vie ; le dernier et le plus lucide à l'instant de notre mort… Peut-être nous permet-il de mesurer pleinement nos actes ?

Il était pensif en achevant ces phrases.

— Je saurai bientôt, alors.

Sa voix s'échappait de ses lèvres dans un souffle rauque, et elle arborait une expression chargée de souffrance.

— En tous cas, merci. Je crois que l'approche de la fin rend sensible à l'invisible… et vous êtes très lumineux. Je suis heureuse que vous soyez venu. Merci, vraiment.

Une quinte de toux sanglante la fit taire. Soan s'inclina vers elle en remerciement pour ses paroles, puis il se pencha et l'embrassa sur les joues.

— J'espère que vous aurez vos réponses. Soyez confiante, le monde est merveilleux. Quand viendra l'heure, pensez à ce que vous aimez, et à tout ce qui est beauté dans cet univers.

— Alors je penserai à vous et votre venue, car j'ai l'impression que tout le reste s'est teinté de ténèbres. Vous êtes apparu en cette dernière heure pour m'apporter la clarté.

Elle ferma les yeux, et un sourire illuminait son visage.

Soan pleura en refermant la porte derrière lui.

***

Grâce à Juliane Servient, cette femme dont l'incroyable présence subsistait jusque dans l'agonie, même si elle ne s'en rendait pas compte, Soan obtint un rendez-vous avec Klaus Hirtz le lendemain même, à Paris. L'industriel en question, dans la quarantaine, ouvert et intelligent, l'écouta avec attention avant de demander des preuves scientifiques pour s'engager. Soan lui fournit les résultats de Jérémy.

Klaus resta assis dans son fauteuil, comme absent, de longues

minutes durant. Lorsqu'il revint à lui, il débordait d'enthousiasme.

— C'est révolutionnaire, inouï ! Et vous me dites que l'inventeur est considéré comme un terroriste ? C'est ridicule. Ça me plaît. Mes juristes vont créer une société et déposer un brevet mondial en nom privé. Dans la foulée, je vais mettre en place un groupe de travail pluridisciplinaire pour déterminer s'il est possible de l'industrialiser et d'en faire un produit commercial au plus vite. Si on y parvient, on va faire exploser la baraque ! Je ne remercierai jamais assez Juliane de vous avoir envoyé à moi.

Il réfléchit un instant supplémentaire et conclut :

— Il y a encore beaucoup de travail et d'incertitudes, mais je suis partant, ça oui.

Soan loua son initiative de consulter Juliane Servient après que le généticien, sur le conseil de John, lui eut fait part de ses difficultés pour industrialiser son invention. Cette idée de génie l'amenait à Klaus Hirtz, lequel se révélait motivé et sympathique ; atypique aussi. Juste ce dont ils avaient besoin. Avec un tel personnage aux commandes, le revêtement W. verrait bien vite le jour, si c'était techniquement réalisable.

***

Le lendemain de cette rencontre, Soan acheva la mission qui l'avait amené au premier chef à quitter une seconde fois ses montagnes pour la capitale française et à laquelle il avait ajouté un détour par Bruxelles pour rencontrer Juliane : le doyen de la commission sur les hydrates avait fini par rendre l'âme. Le Haut-Alpin avait rendez-vous avec son notaire dans le cadre du testament.

Lorsqu'il se présenta, l'homme de loi lui remit en main propre un paquet. Soan l'ouvrit en tremblant et découvrit un enregistrement vidéo qu'il s'empressa de visionner de retour à son hôtel.

Le vieil homme y témoignait en présence de son avocat. Il racontait son histoire avec dignité. Il assumait ses erreurs et ses faiblesses. Il ne demandait ni pardon ni considération, mais refusait de laisser persister derrière lui une contre-vérité scientifique. Il reconnaissait qu'on l'avait acheté, et il détaillait les modalités selon lesquelles les chiffres avaient été arrangés. Les éléments d'analyse et ses annotations sur les hypothèses favorables et les petites règles de calcul obscures qui avaient amélioré artificiellement la performance de la filière dans les études des entreprises accompagnaient l'enregistrement, démontrant la véracité de ses allégations.

Soan en eut les larmes aux yeux. Il remercia en son for intérieur le vieux chercheur d'avoir tenu parole. Il loua les sept points cardinaux,

car, fort de ces aveux, il espérait parvenir à corriger le mal induit par le rituel d'Anna qui lui était attribuable.

Il avait compris que son état d'esprit, perturbé par son burnout, s'était dégradé insidieusement pendant sa période BGU. Il avait perdu la foi et, pire, il avait utilisé à mauvais escient son empathie, son talent pour ressentir les choses et les gens. De la mise au service de l'intérêt collectif, il était passé au goguenard et à l'amusement cynique, avant de sombrer dans l'alimentaire et le geste mécanique, voire le plaisir malsain.

Les conséquences d'un acte identique n'étaient pas les mêmes selon l'état de conscience dans lequel on les réalisait. Tout ce tohu-bohu le concernait bien plus qu'Anna Hébert en définitive. Ces événements représentaient avant tout le produit de sa propre dérive… Il avait désespéré et s'était trahi lui-même.

À présent, il se sentait plus léger que jamais.

Les trains circulaient à nouveau dans l'Union, et il n'eut aucune peine à trouver une place pour Grenoble. Depuis l'état d'urgence, le couvre-feu et la guerre avec les Califats, le calme revenait dans les villes européennes.

Le voyage retour lui remémora Inès. Il regrettait qu'elle ne lui ait pas laissé un moyen de la contacter. Malgré cette pensée mélancolique, il rejoindrait bientôt ses nouveaux amis avec de bonnes nouvelles et il s'en réjouissait. D'autant qu'il soutiendrait le lancement du revêtement W. tout en se libérant du poids du rituel d'Anna.

En fait, une seule chose manquait à son bonheur et il savait laquelle car, souvent, même en dehors de ce voyage, le visage si particulier de cette femme qu'il n'avait connue que vingt-quatre heures venait hanter sa conscience et souligner sa solitude.

Hautes-Alpes

Depuis quelques heures, une neige lourde tombait et s'accumulait en un épais manteau presque jusqu'en plaine, brisant nombre de branches et d'arbres sous son poids. Jérémy observait avec fascination la chute des flocons. Une première depuis l'Antarctique, et un spectacle tellement agréable de voir depuis cette maison bien chauffée par le poêle à bois… Là-bas, le gros temps, c'était autre chose et, ce qui tombait le plus souvent du ciel, c'était de la glace.

Une horde de souvenirs l'assaillit. La marche solitaire dans le Grand Blanc, bien sûr, mais aussi Mike préparant le campement pour la nuit, choisissant l'emplacement et le type de protection en fonction du terrain ou de la météo, et la musique de Maria qui l'avait tant fait vibrer…

Le jeune chercheur avait été si heureux de voir son sauveur et ami à l'holovision ; en vie, et porte-parole des insurgés. Une vraie réussite. Dans le fond, ce succès ne surprenait pas le généticien. Mike était une figure locale et se montrait tellement Antarctica jusqu'au bout des ongles que son élection coulait de source. Il était taillé pour devenir un politique, dans la conception anglo-saxonne de la fonction, tout au moins. Il avait aussi joué un rôle majeur en diffusant ce message sur Blanc Nassau au printemps. Pour tous, il incarnait depuis la rébellion et formait une cible de choix pour l'armée, ce qui signifiait que le combat et le danger restaient son pain quotidien.

La chair de poule couvrit la peau de Jérémy et il se sentit brièvement coupable de ne plus être traqué à chaque seconde. Il compatissait avec la situation de ses amis antarcticas et ressentait une immense peur pour eux.

Les deux camps se livraient une guerre à la fois sur le terrain et dans les médias mondiaux. Aussi incroyable que cela pût paraître, au plan militaire, le bilan des premières semaines d'automne penchait en faveur des révoltés. Les pertes des troupes internationales atteignaient des sommets. Mais les soldats avaient changé de tactique et le combat tournait désormais à leur avantage. Comment aurait-il pu en être autrement ? Et encore, l'avancée rapide des Califats dans l'est de l'Union mobilisait les unités d'élite de la Légion et l'essentiel des compagnies de mercenaires…

Il semblait possible à Jérémy que les rebelles tiennent jusqu'à l'hiver prochain. Mais ensuite ?

Selon certaines sources, ils bénéficiaient de l'aide de la Chine et des pays du Sud-Est asiatique, qui les approvisionnaient en armes et

munitions. De fait, des tensions se développaient entre l'Alliance transatlantique et ces nations. Les mesures de rétorsion économique pleuvaient de part et d'autre.

Maudits systèmes d'espionnage automatique du réseau, pensa Jérémy en se souvenant de l'enregistrement de Carson. Dire que ce piratage improbable, presque irréel, se trouvait à l'origine de tout. Wisenstein ne se connectait pourtant jamais à la Nébuleuse, mais, juste avant le drame, il lui avait parlé d'une neurcom à laquelle il avait répondu parce qu'elle émanait de sa nièce. Celle-ci l'avait déçu, sans que Salomon précise pourquoi. Une liaison directe de moins de cinq minutes. Dire, qu'elle avait suffi à une de ces saloperies d'IA espionnes pour trouver et copier ces données dans son implant…

Lui était là. Wisenstein et bien d'autres étaient morts.

Des larmes silencieuses coulèrent sur les joues du généticien. Il les essuya en se rappelant ce que John avait fait pour lui.

Le mercenaire avait vu juste : Carson n'avait aucune intention de commercialiser le revêtement W.

À son retour de Bangkok, Jérémy n'avait rien demandé à l'Anglais. Il lui avait préparé à manger. Le mercenaire avait pris son repas sans parler, mais un sourire avait peu à peu envahi son visage. Enfin, l'Anglais n'y avait plus tenu : il lui avait raconté son escapade thaïlandaise et comment il avait récupéré la souche et ses droits. Jérémy l'aimait d'autant plus.

Depuis, John renforçait son dispositif de sécurisation de leur vallée : il craignait les conséquences de ses actes. Mais, quoi qu'il advienne, Jérémy lui en serait à jamais reconnaissant.

Son rêve sur le point de s'accomplir devait aussi beaucoup à leur voisin, Soan qui assurait l'interface avec l'équipe de développement. Son idée de consulter Juliane Servient pour trouver un partenaire industriel relevait du génie. Klaus Hirtz, s'avérait en effet un associé fiable, capable de prendre des risques et des décisions. Une exception, aux dires de John et du montagnard et, comme ils étaient bien plus expérimentés que lui dans ce domaine, Jérémy les croyait volontiers. Au final, il se retrouvait propriétaire d'un brevet déposé. Quant à l'entrepreneur et ses équipes, ils travaillaient sans relâche dans le plus grand secret pour rendre le revêtement commercialisable.

Jérémy regrettait de ne pouvoir participer à cette aventure-là que de loin pour éviter tout risque de fuite, mais sa frustration se voyait compensée par la certitude que le revêtement W. verrait le jour sous peu.

Il s'arracha finalement au spectacle hypnotique de la neige tombant du ciel et rejoignit Alice dans leur lit. Elle lui tendit les bras, et son

corps chaud se lova contre le sien. Il caressa son ventre bien arrondi à présent où battait une autre vie. Il sentit le désir monter en lui, et elle ouvrit des yeux langoureux, l'embrassa tandis que sa main glissait sur son abdomen puis le caressait. Il répondit par un baiser. Elle soupira. Jérémy descendit son ventre de la pointe de sa langue, s'attardant sur le nombril avant de reprendre sa plongée. Il atteignit sa forêt clairsemée alors qu'elle s'enflammait. Au-dessus de son visage, Alice gémissait en se tortillant. Elle le plaqua contre elle. Puis, ils firent l'amour, avec tendresse et douceur dans une ambiance ouatée par la poudreuse, seuls au monde dans cet univers chaud et blanc à la fois.

***

Alice dormait depuis longtemps, mais Jérémy ne trouvait pas le sommeil. Il pensait à ses recherches sur la photosynthèse humaine. Sa nouvelle version du produit limitait les conséquences négatives, en particulier la mortalité lors de la propagation aux secondes générations. Elle s'appuyait sur les systèmes naturels d'activation de la mélanine à la lumière pour stimuler le développement des chloroplastes dans le derme et l'épiderme, et seulement là, grâce à de petits nodules chargés de transformer les briques élémentaires en molécules utiles et de réguler tout un tas d'autres fonctions.

En revanche, l'étape d'assimilation initiale par un individu qui devenait le vecteur d'une spore capable de propager la bonne forme de mutation restait incontournable.

À la source de cette contrainte qu'ils n'avaient ni imaginée ni souhaitée se trouvait le principe même de métamorphose utilisé… Et, pour régler ce problème, il fallait repartir sur un schéma différent, tout recommencer.

Son invention exigeait toujours un volontaire pour se sacrifier, et le processus restait difficile à contrôler et susceptible de se propager par lui-même. Des sujétions suffisantes pour exclure toute possibilité de l'utiliser un jour ; sauf en dernier recours, afin d'assurer l'extrême survie de l'espèce. Quant à prédire l'essence de ces êtres modifiés… Voilà qui relevait de la pure spéculation.

Pourrait-on vraiment toujours parler de la même espèce ? Rien n'était moins sûr.

Jérémy se souvint avoir pensé, autrefois, que donner ainsi naissance à une nouvelle humanité recélerait une certaine noblesse. Il était dingue en ce temps-là, complètement fou. À quoi cela pouvait-il bien aider qui que ce soit de photosynthétiser ?

Lui revinrent alors en mémoire toutes les souffrances que lui faisait ressentir son empathie, les images de famines, de travailleurs

surexploités, de migrants brimés se succédèrent dans son esprit… Et l'avenir s'annonçait pire encore, en particulier pour les faibles, face au dérèglement du climat et à l'effondrement de la biodiversité.

En théorie, restituer leur dignité à ceux que la misère en avait privés ne pouvait être qu'un progrès. Dans les faits, il en doutait. À quoi s'ajoutait qu'une telle issue donnerait raison à la vision des post-humanistes accomplis, or Jérémy refusait de partager un point de vue avec ces gens-là, même avec des buts différents. Lui ne voulait pas améliorer l'homme – et moins encore en tirer profit ou réserver le procédé à une élite –, mais lui accorder une totale liberté de conscience ; ça n'avait rien à voir.

Il décida d'enterrer à jamais son projet, ce qui exigerait de berner Carson… Il finit par s'endormir, épuisé, alors que le jour pointait et qu'Alice se levait.

Le souffle de John dégageait des bouffées de buée, ses pas crissaient dans les névés tandis que le soleil émergeait derrière les sommets. Plus bas, près des maisons, tout fondait déjà. Mais, ici, dans les hauteurs, il luttait encore contre la poudreuse fraîche à chaque foulée. Des aigles planaient dans le ciel. Tout était beau, calme et parfait. Il avait la tête vide.

Il rejoignit un promontoire dominant la vallée : le but de son jogging matinal.

Là, surplombant arbres et torrents, falaises et pentes abruptes, il observa la splendeur des montagnes face à lui. Une forme de béatitude simple coulait dans ses veines. Le revêtement W. verrait le jour sous peu et, il n'y était pas pour rien. Cette certitude contribuait à sa félicité, tout comme le bonheur visible de Jérémy et Alice. Certes, leur relation débutait à peine et le temps leur jouerait peut-être des tours. Mais il y avait déjà un enfant. Volonté ou accident, il n'avait pas posé la question. En même temps, le premier vendeur de préservatifs se trouvait à vingt-cinq kilomètres, et l'urgence de leur désir ne leur avait peut-être pas permis d'aller jusque-là. En tous cas, c'était un plaisir de partager des moments avec eux, leur joie de vivre se propageait alentour, contagieuse.

John retrouvait des sensations oubliées depuis l'enfance, dissipées par la violence de son ancienne vie. Les choses occupaient désormais leur place, bien ordonnées, et il en tirait une grande satisfaction.

Dans les jours et les semaines suivant son retour de Bangkok, il avait redouté un coup tordu d'Allan et pris soin de renforcer leurs systèmes défensifs. Mais il semblait bien, contre toute attente, que le vieux fou avait laissé tomber.

John inspira profondément en observant un rapace qui planait en

cercles au-dessus de la vallée. L'AATAT paraissait impuissante à les retrouver ou avait classé l'affaire, faute de quoi, ses forces spéciales auraient déjà débarqué. Pour la première fois de sa vie d'adulte, John envisageait la possibilité d'une vieillesse paisible. Peut-être écrirait-il ses mémoires, après tout ?

Une alarme se déclencha sur son interface tactique, balayant d'un coup ses certitudes naissantes : des nanos de surveillance captaient une présence dans les bois.

Le cœur battant, il activa les microcaméras installées jusqu'à deux kilomètres de leur maison. Il scruta leurs images à l'aide de son implant, s'usant les yeux avant de l'apercevoir enfin : un commando avec fusil de précision, revêtement caméléon et masqueur de mouvement. L'arsenal du tueur.

En fin de compte, l'AATAT – ou Allan – ne les avait pas oubliés.

Le mercenaire s'élança aussitôt, débaroulant la pente tout en travaillant sa stratégie avec son IA de combat. Il n'avait ni drone ni arme lourde avec lui ce jour-là ; rien que son pistolet et un couteau. Pas de tenue de combat… et aucun plan.

Bon sang !

Il regrettait déjà sa sérénité précédente et son laisser-aller. On ne baissait jamais sa garde, c'était le fondement même de son métier. Quel idiot ! Comment avait-il pu croire un seul instant à la paix ?

À en juger par sa position, le sniper ciblait la maison. Son poste lui offrait un angle magnifique sur le jardin et la façade.

Un tireur d'élite de l'armée n'intervenait jamais seul. À l'inverse, un assassin envoyé par Allan le serait peut-être. John vérifia tous ses capteurs actifs et passifs dans la montagne, sans repérer personne.

Il courait comme un fou, fonçant droit sur la menace. La vigilance du combattant se réveillait en lui, doublée du sentiment aigu d'être en vie ; cette émotion intense irriguait ses veines comme chaque fois que la mort flottait alentour.

Il réfléchissait à toute allure, tentant d'établir un plan de bataille.

Il arrivait dans le dos du soldat et il ralentit la cadence pour privilégier la discrétion. Devant la maison, Alice sortit nourrir les poules. Pas de Jérémy en vue.

Sans un bruit, John s'approcha de son ennemi, la poitrine en feu, les muscles bandés, prêt à tout. Il tentait d'accrocher l'éventuel faisceau de communication du militaire mais ne captait rien. Il s'agissait donc d'un coup tordu de l'ALPHA pour reprendre le contrôle du généticien. *Il est là pour moi,* pensa John. Mais, au même moment, il intercepta un échange radio.

— Tire sur elle, ça le fera sortir.

La peur comprima la poitrine du mercenaire. Il s'agissait bien d'une équipe. Ses chances de l'emporter s'en voyaient réduites de manière drastique.

Devant la menace qui pesait sur Alice, toutefois, l'Anglais ne réfléchit pas. Ses jambes le propulsèrent de toute la puissance de ses implants nanos. Il exécuta un bond surhumain de quinze mètres de long pour trois de dénivelé, cherchant à atterrir sur le dos de sa cible.

Un beuglement animal venu du fond des âges jaillit de ses tripes en dépit de plus de vingt ans de conditionnement de tueur silencieux. Toute excitation disparue au profit d'une colère insondable. Une rage ancestrale brûlait dans son ventre. Alice et Jérémy méritaient de vivre ; leur enfant plus encore.

Alors qu'il volait vers sa proie, il entendit, une fraction de seconde avant de sortir du faisceau dirigé de la com tactique des assaillants :

— Là, là !

Ses adversaires le voyaient désormais, mais il n'y prêta aucune attention : les yeux rivés sur son but, comme si sa seule volonté pouvait l'en rapprocher plus vite.

Un mètre le séparait encore de la colonne vertébrale du tireur d'élite, lorsqu'un éclair brilla au bout du silencieux.

Une onde de désespoir traversa John. Trop tard !

Son couteau perfora la nuque, se glissant entre deux vertèbres comme dans du beurre, à l'instant même où le cri d'Alice résonnait dans l'air cristallin du matin.

John roula en avant, abandonnant sa victime derrière lui sans lui accorder un regard. Il tourneboula dans la pente, se redressa et courut comme un damné, zigzaguant d'un côté et de l'autre. Il se précipitait vers la maison.

Les balles crépitèrent autour de lui comme autant de périls mortels qui présentaient l'avantage de lui révéler la position de ses ennemis.

À deux cents mètres de la ferme, il s'arrêta, activa ses microdrones restés à l'intérieur pour les envoyer dans les bois. Au même instant, Jérémy jaillit de la baraque en poussant un cri de bête sauvage.

Dehors, Alice gisait à terre dans une mare de sang.

John repartait au galop pour protéger le scientifique lorsqu'une balle traversa sa jambe, le projetant au sol où il glissa dans la pente.

Le premier coup de feu tira Jérémy du sommeil. Pressentant le pire, il se rua à l'extérieur. La vue de son amour à l'agonie le vida de sa substance. Elle se tournait vers lui, le bras tendu dans sa direction. Le

petit diamant orange à son doigt brilla un instant dans le soleil.

Il hurla.

L'humanité était maudite.

Ignorant les coups de feu qu'il entendait au loin, le généticien se précipita vers sa compagne.

À sa suite, il sentit les microdrones de John le frôler. Le mercenaire arrivait à la rescousse, mais trop tard. Bien trop tard pour sauver quoi que ce soit.

Bourgogne

Inès entendit des pas résonner dans le couloir. L'angoisse lui broya le plexus. La douleur se raviva dans chaque fibre de son corps. Elle faillit uriner sous elle par pure frayeur, mais elle n'avait pas assez bu depuis bien trop longtemps pour ça.

Son pire cauchemar était devenu réalité.

Les pas stoppèrent devant sa cellule et elle se figea, suppliant elle ne savait plus qui ou même quoi qu'ils s'éloignent à nouveau. Il le faisait parfois, juste pour s'amuser de la terreur de ses prisonniers.

Lui, c'était Pedro. Le commandant de ce camp de torture appelé Centre de détention spécial et destiné à l'interrogatoire des terroristes ou supposés tels. Le droit communautaire ne s'appliquait plus depuis belle lurette à cette catégorie de population. Peu de citoyens savaient ce qui se passait dans ces lieux sordides, même si des militants des droits de l'homme les dénonçaient sans relâche, sans jamais parvenir à en obtenir des images susceptibles de retourner l'opinion publique. Seuls de rares témoignages de captifs libérés après des années alimentaient les rapports des ONG dans l'indifférence quasi générale : la grande majorité des citoyens estimait que ce genre de séditieux renonçait à ses droits, et les autres n'en avaient rien à faire.

Inès était la seule survivante de son groupe. Pourquoi l'avait-on soignée ? Elle maudissait sa malchance : il aurait mieux valu périr. En même temps, elle voyait son sort comme une punition méritée pour expier les actes par lesquels elle avait entraîné ses camarades dans cette spirale de violence. Malgré ce sentiment de culpabilité, elle ne parvenait pas à s'avouer vaincue. Juste avant sa capture, elle avait perdu toute volonté de vivre. Mais, fait étrange, depuis qu'elle s'était réveillée en enfer d'entre les morts, contre toute logique, quelque chose de primitif en elle s'accrochait à l'existence, comme s'il persistait encore un espoir secret par-delà la déroute. Souvent, elle rêvait du visage de Soan penché sur elle, ses yeux tristes emplis de désir et de douceur.

Cette forme de résistance lui valait les pires traitements.

Ses geôliers n'essayaient même pas d'obtenir d'elle des informations stratégiques sur les Greenblocks. Ils se contentaient de l'humilier et de la tabasser pour la briser, la détruire de l'intérieur. Elle répétait inlassablement : « Tous ceux que je connaissais, vous les avez tués ». Le même manège recommençait sans cesse. Mais ce noyau en elle s'agrippait à la vie, lui interdisant de mettre fin à ses jours, la forçant à avaler sa bouillie quotidienne et à subir.

D'un coup, toute son existence défila devant elle : la chaîne des événements qui l'avaient menée ici, à cet instant, ce jour, à ces coups frappés à une porte d'acier. Elle se souvint de la route étoilée vers cet enfer ; des spasmes la traversèrent et des larmes voulurent couler à flots sur ses joues sans y parvenir.

Son adolescence libre et heureuse au cœur des Pyrénées espagnoles, loin des vicissitudes du monde dont ses parents la protégeaient. Les angoisses informes qui l'imprégnaient déjà à cette époque du fait des aléas climatiques. Dès sa prime enfance, elle les avait craints de la manière la plus intime. En grandissant, elle avait découvert son goût des relations sociales, des rencontres, des soirées, du partage… Son engagement pour un monde plus juste et plus beau au lycée. Ses études de droit pour acquérir les compétences qui lui permettraient de lutter contre les pollueurs de toutes sortes en les traînant devant les tribunaux. À l'époque, elle croyait encore en une justice équitable. En ce lointain passé, elle n'avait pas saisi à quel point le système social était solidement ancré par la nature humaine. Si on voulait changer de régime, c'était celle-ci qu'il fallait bousculer. À l'université, elle avait participé aux grands mouvements populaires. Une nouvelle ère s'offrait à leur génération : celle du dernier espoir d'échapper à un avenir fait de survivance, de souffrance, d'une suite continue de catastrophes naturelles et de maladies, de famines et de canicules. Un espoir dont elle avait été l'une des plus jeunes porte-parole. Sa déception face aux actions légales l'avait poussée dans les bras des Greenblocks, jusqu'à en devenir une des responsables et à entrer dans la clandestinité… jusqu'à sombrer dans l'irréparable, à l'exact opposé de ses ambitions.

Le verrou tourna dans la porte, la sortant du flot d'images venues de son passé.

Pedro entra de toute sa masse dans la minuscule cellule.

— Alors comment va notre petite salope écologiste, ce soir ? Tu as bouffé à ta faim ?

Elle ne répondit rien.

— Je t'entends pas sale garce ! (Il lui décocha un coup de pied dans les côtes.) T'as mangé à ta faim, l'amie des bêtes ?

Inès hésita. Chaque fois qu'elle répondait oui, il diminuait ses rations, et lorsqu'elle répondait non, il la battait. Sa portion de nourriture devenait si congrue qu'elle survivait à peine, elle ne pouvait pas se permettre de la voir rétrécir encore.

— Non.

— Non ? Tu te crois à l'hôtel ?

Il la gifla violemment.

— Quel dommage de gâcher une jolie fille comme toi pour défendre des singes et des arbres dont personne n'a rien à branler. Je vais te filer un dessert bio, moi, tu vas voir, puisque t'as les crocs…

Il saisit ses cheveux et tint sa tête tournée vers lui. De l'autre main, il prit sa matraque et la posa sur sa joue.

— Tu imagines les dégâts, si je te bats là, avec ça… ?

La prisonnière opina du chef, affolée.

— J'espère bien. Alors pour t'éviter ça, tu vas me montrer que tu sais éviter de te servir de tes dents, sinon je te les ferai voler, c'est bien compris ?

La terreur la pétrifia comme, joignant le geste à la parole, il lui forçait la bouche avec sa matraque.

Sous l'effet de la peur et de la douleur, Inès s'efforça d'ouvrir plus grand ses mâchoires, étouffant, bavant. Finalement, il sembla satisfait et elle crut en avoir fini. Mais Pedro sortit son sexe, aussi épais que sa maudite matraque et tendu à craquer.

— Tu vas prélever ton dessert puisque t'as encore faim, et si tu déconnes, je te massacre. Tu m'as compris ?

Il lui asséna un violent coup de poing, pour être sûr.

L'arcade sourcilière explosa, là où son piercing s'était trouvé autrefois, le sang ruissela sur les angles marqués des pommettes de la jeune femme.

Jusque-là, son sentiment de porter la responsabilité des événements l'avait conduite à ne pas réagir, à se soumettre à son sort, mais ça… c'était trop ; jamais elle ne l'accepterait. Personne ne méritait pareil traitement. Soudain, la combattante se réveilla dans ses tripes, les années de pratique des arts martiaux sillonnèrent ses nerfs.

Mourir n'avait aucune espèce d'importance, et cette ordure ne l'emporterait pas au paradis.

Sans un mot, sans implant ni nanos – on les lui avait supprimés dès son arrestation, tout comme ses piercings –, elle frappa du poing l'intérieur de la cuisse de Pedro qui, surpris de la révolte de cette détenue passive jusque-là et déconcentré par son excitation, ne para pas l'attaque. Sous le choc et la douleur, l'homme se plia en avant tandis que, de sa main droite tendue, Inès lui fracassait la gorge avec une rage et une violence telles qu'elle transperça les tissus cartilagineux. Il n'eut pas même le temps de réagir.

Un flot de sang jaillit de la bouche de son tortionnaire, et quelque chose craqua : sa pomme d'Adam.

Le salopard s'effondra dans un râle étouffé par les gargouillements, avec des soubresauts de bête à l'agonie. Ses yeux incrédules roulaient

sous l'effet de la panique tandis qu'il s'asphyxiait.

Inès ne pensait plus. Les réflexes nés d'un long entraînement suffisaient. Son cœur battait la chamade, des spasmes traversaient son ventre, mais une joie sauvage et brutale emplissait son esprit. Elle saisit le badge électronique de son agresseur avant d'observer la porte ouverte avec un air d'animal aculé. Sûr de lui, Pedro était venu sans escorte. Probable qu'il ne voulait pas de témoins de son crime.

Personne ne se manifesta et, après quelques instants, elle se glissa dans les couloirs, mue par le seul instinct primaire de survie. Elle tomba sur une salle d'eau et en profita pour boire et se rincer le visage. Le liquide la ramena un peu à la réalité. Elle reprit sa fuite éperdue jusqu'à rejoindre, contre toute espérance, le point de sortie.

Dans la guérite, le garde-chiourme de service lui tournait le dos. Par quel miracle ?

Elle comprit en entendant les hurlements : « Goal !!! ».

Les matons étaient tous vissés devant la finale de la coupe de l'Union élargie qui se déroulait ce jour-là et faisait l'objet de maints paris. Elle avança d'un pas ferme, franchit le sas grâce au pass volé sur le cadavre de son geôlier et continua sans se retourner.

Dans son abri de verre, le surveillant entendit le chuintement de la porte et jeta un œil à l'écran : c'était Pedro. Il avait dû finir de dérouiller un des prisonniers, comme à son habitude. Le type ne regarda même pas pour vérifier, revenant immédiatement à l'écran holo de la salle de repos où il suivait le match par la porte ouverte : ses collègues avaient tiré le projecteur pour qu'il puisse voir. Il avait parié cent nouveaux euros… Il ne fallait pas perdre de vue les choses importantes.

Inès tremblait de tous ses membres lorsqu'elle découvrit les vestiaires des gardiens. Elle fracassa le petit verrou d'un casier avec un extincteur, puis d'un autre en quête de celui d'une femme. Elle réalisa qu'ils étaient sans doute séparés et chercha une seconde pièce.

Juste en face, quelle conne !

Elle était hagarde, le monde tournait autour d'elle et il fallait faire vite.

Elle brisa un nouveau cadenas, enfila des vêtements un peu trop grands pour elle ; tant pis. Ça devrait faire l'affaire. Enfin, elle se précipita vers l'extérieur. Le porche était à peine protégé par deux hommes de faction surveillant la rue tout en suivant la compétition. Ils l'aperçurent de trois quarts, la saluèrent d'un geste rapide et retournèrent aux commentaires des journalistes sportifs. Ils ne pouvaient imaginer qu'un prisonnier parvienne à s'évader.

Inès sortit à la lumière, cligna des yeux. Elle s'attendait à se trouver isolée, en rase campagne et sans espoir de fuite, mais elle était devant un immeuble discret de banlieue. Ils avaient dû se donner du mal pour isoler phoniquement ce vieux bâtiment, vu les cris des suppliciés. Elle ne reconnut pas la ville.

L'ancienne leader des Greenblocks s'éloigna en essayant de ne pas tituber. Elle n'avait aucune idée du temps écoulé depuis son arrestation. Son esprit en plein chaos tentait de s'ordonner sans y parvenir, mais elle pensa, pleine d'ironie – au regard de l'action réalisée avec Piotr à l'ouverture de la COP – *Dire que c'est le foot qui me sauve la vie…* Et elle s'enfonça vers la cité, à moitié folle, sans argent ni crédits-carbone, sans espoir et presque, mais pas tout à fait, sans volonté.

Hautes-Alpes

L'écran tactique de John se peuplait d'informations au fur et à mesure que ses microdrones furtifs s'enfonçaient dans la forêt, repérant l'origine des tirs et les soldats associés. Des voyants rouges apparaissaient l'un après l'autre. Il y en avait déjà six, sur la dizaine qu'il s'attendait à trouver.

Une alarme de son extension médicale clignotait sans relâche. La balle dans sa cuisse avait tranché une artère. Sans chirurgie, il lui restait moins d'une heure à vivre malgré son équipement de pointe. Même son implant et les nanos réparatrices ne pouvaient rien contre de tels dégâts.

Des projectiles à haute vélocité sans armure de combat pour les encaisser ? Il s'estimait chanceux d'être encore en vie.

John ne ressentait aucune peur, l'action mobilisait toutes ses ressources. Il rampa vers la maison, autant à cause de sa blessure que pour échapper au feu incessant des snipers. Il hurla à Jérémy de se mettre à couvert.

Ce dernier, couché sur Alice, restait sourd à ses instructions.

Pour le sauver, le mercenaire devait créer une diversion, sans délai.

Il donna des ordres à ses petits auxiliaires furtifs, qui prirent position et verrouillèrent deux tireurs. Les microdrones frappèrent aussitôt les formes invisibles tapies dans la neige, les criblant de micromissiles.

Des contre-mesures sévirent sans tarder à l'encontre de ses appareils et les détruisirent à leur tour. Il n'en avait plus que trois en réserve et, lorsque ceux de ses adversaires se dévoilèrent en ripostant, le mercenaire sacrifia l'un d'eux pour les éliminer.

L'Anglais dressa le bilan sans même s'en rendre compte : Score de combat : John, trois hommes et six engins volants ; forces spéciales, une jambe et trois auxiliaires. Il lui en restait encore deux en état de marche – des microdrones, pas des jambes, malheureusement.

Délaissant ses idées parasites inutiles, il se rua en avant, anesthésiant la totalité de son membre inférieur gauche et se fiant à son implant pour gérer ses déplacements. Sa course était un peu décousue mais plus rapide, néanmoins, que celle de n'importe quel humain non modifié. Il se précipitait vers le couple à terre.

Au passage, il attrapa Jérémy par le col et l'entraîna avec brutalité à l'abri du bâtiment malgré la résistance opposée par son protégé. Les balles s'écrasaient autour d'eux.

— Laisse-moi crever, je m'en fous ! Ces salopards ont tué Alice…

Alors que le généticien hurlait et pleurait, tentant d'échapper à l'étreinte du mercenaire, ce dernier le bloqua face à lui et planta ses prunelles dans celles du jeune homme :

— Écoute-moi, Jérémy, laisse-moi m'occuper d'eux. Tu me connais, laisse-moi m'occuper d'eux. Je reviens, on ne peut rien pour Alice tout de suite.

John ne se sentait sûr ni de les sortir d'affaire, ni de l'état de la jeune femme. Après tout, il ne l'avait pas auscultée en passant ; il n'avait même pas vu où elle était touchée.

Il appliqua un pack médical sur sa cuisse pour limiter l'hémorragie, récupéra son fusil, enfila sa tenue de combat en surveillant Jérémy du coin de l'œil. Celui-ci s'était effondré. John se pencha sur lui, ne sentant toujours pas sa jambe gauche – pourtant, il laissait une traînée gluante de sang derrière lui et son implant s'alarmait. Son temps s'écoulait, implacable. Ils pouvaient peut-être encore s'en tirer.

— Reste là, attends-moi.

John ressortit, le cœur battant. Une idée ne le quittait pas : quoi qu'il advienne, il engageait son dernier combat. En dépit de cette conviction, son esprit était partagé entre assurance paisible et excitation.

Tout s'accéléra.

Le moment de donner le meilleur de lui-même avait sonné. Il s'était ramolli ces derniers temps, c'était indéniable. Ses sens s'avéraient moins aiguisés, ses réflexes émoussés. Il ne voulait plus tuer, et cette résistance psychique le ralentissait. Pourtant, à l'instant où il passa devant Alice gisant dans une flaque rouge, tout bascula.

Sous le coup des émotions, non seulement il retrouva toutes ses aptitudes de tueur, mais ses expériences récentes le rendaient plus ouvert, plus intuitif, plus sensible. Il réalisa que toutes les épreuves traversées et sa capacité de combat – élevée au niveau d'un art – le conduisaient à cet instant fatidique. Les couleurs semblaient plus éclatantes, les sons plus cristallins, les odeurs de la forêt plus entêtantes…

Mû par cette certitude et empli de ses perceptions décuplées, il suivit son instinct et se jeta de côté, roulant dans la boue.

Une balle frappa le sol juste là où il s'était tenu.

John se trouvait soudain plongé dans une transe guerrière où il pressentait la mort, captant l'intention même des tireurs d'appuyer sur la gâchette et en anticipant les conséquences. Perdu dans cet état de conscience second, il ne pensait plus. Ses jambes couraient toutes

seules, il esquivait sans y réfléchir, il ne tirait même pas. Il fonçait dans la pente vers les points rouges que lui indiquait son implant tactique.

Sa performance, vue de l'extérieur, paraissait surhumaine : trop rapide, trop chaotique.

Un cri résonna sur le réseau de com ennemi.

— Putain, il évite les balles !

Impossible bien entendu, même si ça y ressemblait. Une sainte terreur gagnait le cœur des commandos, pourtant peu sujets à la peur. Tant mieux !

Leur chef les corrigea :

— Non. Il anticipe les tirs. De la simple chance et beaucoup d'expérience, mais ça ne durera pas. Tuez-le.

John sourit dans un rictus affreux, sans s'en rendre compte. Avec ce message, leur leader venait de s'identifier. Le mercenaire activa ses deux derniers microdrones furtifs.

Le gradé en charge de l'attaque crut percevoir un bruit, un souffle d'air, mais il ne vit rien. Rien, jusqu'au moment où un micromissile jaillit de nulle part, juste devant lui. Ses yeux eurent à peine le temps de loucher qu'il pénétra entre eux.

Le crâne résista à l'onde de choc et, à part le minuscule trou d'entrée dans le front et la bouillie grise teintée de rosâtre et rouge sombre mêlés qui en coulait, l'homme mort semblait intact.

Un début de panique gagna ses subordonnés.

John massacra au couteau le premier adversaire à sa portée, sans s'arrêter. Le militaire ne parvint à opposer aucune résistance à cette tempête meurtrière.

Puis, l'Anglais ouvrit le feu.

Sa première rafale frappa un commando planqué dans un arbre ; l'homme en tomba comme un fruit trop mûr. La seconde macula de vermillon la neige sous un rocher.

John sauta de côté, par réflexe. Cette fois, il avait réagi trop tard, et plusieurs projectiles s'écrasèrent dans sa tenue de combat.

Quatre côtes cassées…

Il anesthésia cette zone-là aussi. Il ne tiendrait pas longtemps comme ça, mais il espérait que ça suffirait. Sans y penser, entièrement dévoué à l'action et laissant son IA gérer ses mouvements, il riposta, encore allongé au sol. L'adversaire qui l'avait touché mourut juste après cet exploit, suivi de près par un autre militaire.

John se redressait déjà. Désormais, son implant tactique localisait

ses trois ultimes ennemis en lice. Deux d'entre eux, embusqués en altitude, continuaient à le viser ; le dernier s'engageait en direction de la maison pour déloger Jérémy.

John hésita une fraction de seconde.

Pour tous les éliminer, il valait mieux s'en prendre aux deux dans les hauteurs, mais Jérémy y resterait à tout coup. L'Anglais cria sa rage et repartit vers le bas. De toute manière, ses probabilités de survie approchaient de la valeur nulle au regard de ses blessures.

Son camouflage ne suffisait plus à dissimuler celui qui fonçait vers la maison tant il se précipitait. Le duo dans les hauteurs, comprenant ce qui se jouait, se lança aux trousses de John.

Celui-ci comprit qu'il n'arriverait jamais à temps pour protéger le scientifique du soldat qui approchait la ferme.

Des alarmes scintillèrent dans son implant, et il se jeta à terre.

Trop tard !

Un micromissile traversa sa tenue de combat et explosa contre sa poitrine, la criblant d'éclats.

John tenta de se relever, cracha du sang et retomba en arrière… Il coupa toute sensation dans son corps, laissant son implant gérer son organisme.

Il sentait la mort l'envahir. Le métal dans sa poitrine et son ventre ne lui faisait pas mal, mais il en percevait les multiples fragments à chaque souffle, à chaque mouvement. Il n'y arriverait pas. C'était cuit. Il regarda le combattant prendre position devant la porte de la demeure… laquelle explosa sous l'impact de balles provenant de l'intérieur.

Jérémy jaillit. Il appuyait toujours sur la détente malgré son chargeur vide, mais le militaire restait sur le carreau. Les leçons de tir avaient porté leurs fruits.

Les deux commandos survivants approchaient de John.

Jérémy s'élança vers le dernier endroit où il avait aperçu son ami tout en glissant un chargeur plein dans son revolver. Une haine irrépressible l'habitait. Lorsqu'il découvrit enfin son protecteur, deux de leurs agresseurs arrivaient sur lui, et il en mit un en joue.

Le mercenaire flottait loin du monde, percevant tout au travers d'un voile, comme à distance. La douleur et sa fin prochaine l'affectaient dans sa volonté, dans sa force. Il attendait, tentant de rassembler les morceaux épars de conscience. À dix mètres de lui, les brutes du groupe de choc tirèrent plusieurs balles dans son corps mais, curieusement, pas dans sa tête.

Déconnecté de ses nerfs, il ne réagit pas différemment d'un cadavre

sous l'impact de ces projectiles.

Il comprit dans un instant de lucidité qu'ils voulaient une preuve qu'ils l'avaient tué, lui. Ce qui désignait le commanditaire : ce salopard de Carson. Pourquoi ne l'avait-il pas flingué quand il le pouvait, à Bangkok ?

John maudit Allan et diffusa l'ordre informatique préenregistré qui informerait l'AATAT du rôle des post-humanistes accomplis dans les événements en Antarctique. Le mercenaire pensa avec dépit que son tatouage s'avérerait inexact à l'heure de son trépas, mais il n'y avait aucune chance qu'il ait l'occasion de le rectifier…

Ses ennemis commirent alors une erreur fatale. Ils le crurent mort et s'approchèrent.

Comme le premier se penchait sur lui, un coup de feu claqua, et le crâne du second éclata, projetant son propriétaire en arrière, raide mort dans un geyser pourpre.

À cet instant, la conscience de John se réduisait à un minuscule noyau de volonté – une fleur à la beauté sans égale –, qui s'arc-bouta sur lui-même pour reprendre le contrôle de son organisme un court instant, encaissant toute la douleur en contrepartie.

Il frappa en hurlant sa souffrance. Un seul mouvement, mortel, qui vint broyer un larynx.

John perdit connaissance.

Lorsqu'elle revint, elle hébergeait une peine insoutenable. Il ouvrit pourtant les yeux. À ses côtés, Jérémy pleurait, serrant dans ses bras le corps flasque d'Alice.

Son implant médical ne donnait pas plus de cinq minutes au mercenaire. Son protégé, le voyant conscient, vint à lui et se pencha sur son visage.

— Reste avec moi, John. Reste avec moi, pleurait-il.

— Alice… ?

— Elle est en vie, mais pas pour longtemps. Il lui faudrait des soins rapides. Je vais la mettre au chaud et je reviens te chercher. Tiens bon. Ne me laisse pas, toi aussi.

— Pas gr…

L'Anglais cracha un flot de liquide carmin.

— Pas grave, pack méd… pack médical dans ma chambre.

Il haleta. Ses paupières se fermaient.

— Donne-le à Alice… Suis foutu.

— Tu as encore un pack médical ? J'y vais ! Je t'en prie : reste en vie.

Jérémy courut, pour Alice, pour John, pour ceux qu'il aimait.

Son cœur menaçait d'exploser dans sa poitrine. Il fouilla les affaires du mercenaire, dénicha ce qu'il était venu y chercher et repartit à toute allure vers sa compagne.

À son retour, il appliqua le soin d'urgence sur la plaie de la jeune femme enceinte et pria de toutes ses forces. La balle avait traversé le ventre sur le côté avant de ressortir. Il supplia tous les dieux pour elle et pour l'enfant. Il ne survivrait jamais à leur perte. Sa glotte nouée l'empêchait de respirer. Puis, ayant fait le maximum, à contrecœur, il s'arracha à son amour évanouie pour rejoindre son protecteur.

Lorsqu'il arriva, celui-ci était à nouveau dans les vapes. Sa poitrine formait une plaie béante d'où son fluide vital s'écoulait sur sa tenue avant de se répandre sur la neige.

Jérémy posa sa tête entre ses genoux, caressant les cheveux noirs de celui qui l'avait défendu des mois durant. Il demeura ainsi, sidéré, berçant cet homme improbable devenu son ami un temps qui lui parut interminable. Un désespoir grandissant l'envahissait : le guerrier ne survivrait pas. Des tics nerveux agitèrent ses traits pour la première fois depuis des lustres.

Cette scène dura peut-être quelques minutes. Puis John hoqueta, sa poitrine gargouilla et il ouvrit grand les yeux une dernière fois.

Son regard flou dérivait dans un univers lointain mais, un court instant, il redevint clair et se fixa sur Jérémy tandis qu'il esquissait un semblant de sourire, murmurant dans un râle :

— Je vois les circaètes…

Et il mourut.

Il n'y avait pas de rapaces dans les airs, et moins encore de ce genre-là. Pourtant, John Watson, dans son dernier souffle, les suivit pour un ultime vol dans les nuées illuminées.

Il avait toujours été certain qu'en cet instant fatidique, ses victimes l'attendraient pour l'accueillir et non ces magnifiques oiseaux. Mais, ces derniers temps, il avait changé.

Antarctique
- Terre de Victoria -

Dans le clair-obscur des nuages bas, deux flashes directionnels apparurent et disparurent.

— Ils sont au rendez-vous.

— OK, c'est parti. Allumez le balisage.

Mike et les hommes de Scot-Town avaient passé les dernières journées à sonder l'inlandsis avec des ondes à ultra-hautes fréquences pour trouver une zone de glace homogène et solide. Après quoi, ils avaient aplani le terrain. Le tout en se dissimulant en permanence sous leur combinaison caméléon, en privilégiant le travail de nuit et par temps couvert. Ces mesures de précaution visaient à les préserver des satellites militaires, des avions-espions et des drones avec leurs capteurs de mouvements, de chaleur, de couleurs, d'anomalies diverses et variées, toutes susceptibles de trahir leur présence.

Ces dernières semaines, plusieurs unités avaient été repérées pendant des opérations du même type. À chaque fois, la Légion avait eu le dessus et les pertes avaient été lourdes. Les Antarcticas déploraient déjà plus de mille six cents morts, l'équivalent du double de l'armée de Scot-Town… À ce rythme-là, ils ne tiendraient plus longtemps.

Mike scruta les volontaires qui l'entouraient, immobiles dans le brouillard. Ils présentaient des visages marqués, endurcis par le froid et une vie rude, par la perte d'êtres chers, la faim et le travail physique en conditions extrêmes. Il les aimait, pour ce qu'ils étaient autant que pour ce qu'ils représentaient, mais aussi par la fraternité née de leur quotidien d'insurgés partagé depuis des mois.

L'ancien braconnier éprouvait de la fierté pour ces hommes, son peuple, et le rôle que Maria et lui jouaient dans leur juste guerre d'indépendance. Il lui devenait pourtant de plus en plus difficile de trouver des moments de contemplation depuis le début du conflit, et ceux-ci lui manquaient cruellement. Pas le temps ni la disponibilité d'esprit pour ce genre d'activité.

Le ronronnement de l'avion furtif se fit entendre comme il les survolait en rase-mottes. La glace grinça sous ses patins lorsqu'il toucha la piste. Ils le distinguaient à peine dans la brume. L'appareil s'immobilisa enfin et l'ouverture de sa porte ventrale laissa apparaître une tache sombre sur le fond uniformément clair. Mike et sa dizaine de combattants se levèrent et avancèrent avec prudence.

C'était la première fois qu'un gros porteur ravitaillait les forces de Scot-Town. L'équipage descendit à leur rencontre.

— *Ni-Hao*

— *Ni-Hao*, s'essaya Mike.

Le pilote s'avéra être une petite femme souriante qui, Dieu soit loué, parlait aussi anglais. Derrière elle, un homme âgé droit comme un I, grelottait, emballé dans des vêtements polaires.

À cette performance remarquable, Mike devina le représentant d'État. Il le salua.

— *Ni Hao*, je suis très honoré de votre venue.

— C'est moi qui suis honoré de rencontrer le célèbre Mr Butler, dit l'homme en se courbant pour le saluer. Nous offrons toujours de petites choses, chez nous, en Chine. Permettez-moi de vous remettre ce présent.

Mike prit délicatement le paquet, ouvrit l'emballage, et délivra l'objet de sa gangue de soie pour découvrir un Bouddha de jade d'une perfection et d'une beauté à couper le souffle. L'Antarctica laissa ses yeux se perdre dans cette merveilleuse couleur verte, celle qui manquait le plus en Antarctique au bout d'un certain temps. Le vert revêtait ici une importance particulière, et Mike fut sensible au fait que les Chinois l'aient deviné ou aient pris la peine de le découvrir. En voyant cette teinte magnifique, il regretta de n'avoir pas pu aller, durant cet été de guerre, observer de visu les plantes du bout de la péninsule Antarctique.

Peut-être l'année prochaine, s'il survivait jusque-là. En attendant, pour la verdure, il devait se contenter du tatouage de Maria.

— Monsieur l'ambassadeur, c'est vraiment magnifique ; je suis touché. Permettez-moi de vous offrir ce cadeau en retour.

L'émissaire asiatique ouvrit avec délicatesse l'écrin de toile. Lequel révéla la forme complexe et parfaite d'un flocon de neige, emblème du tout nouveau Conseil national antarctica, exécuté en or blanc incrusté de petits diamants bleus. Un ouvrage raffiné, un bijou splendide.

— C'est superbe. Merci beaucoup.

— Permettez à mes hommes de vous guider jusqu'à un endroit sûr et chaud. Nous sommes exposés au danger, ici. Je vous rejoins dès que possible.

— Bien entendu. Notre pilote va vous montrer ce que nous vous apportons.

Mike fit signe à trois hommes, qui s'avancèrent et équipèrent le représentant d'État d'un manteau caméléon. Ils le hissèrent ensuite sur une motoneige à hydrogène derrière un conducteur aguerri qui

démarra aussitôt. Ils disparurent sans tarder dans les brumes australes.

La pilote entraîna Mike dans les profondeurs de l'avion, un cargo imposant doté des dernières technologies furtives. Caractéristique qui n'avait pas empêché deux de ses semblables d'être abattus dans des missions identiques, accroissant les tensions internationales et les mesures de rétorsion économique entre les puissances orientales et occidentales. Mike accordait d'autant plus d'estime à la jeune Chinoise devant lui : elle avait pris de grands risques pour venir ici soutenir leur cause.

Les nations dotées de droits historiques montraient les dents, mais les meilleures troupes de l'Alliance transatlantique se trouvaient mobilisées sur le front est, où elles ne parvenaient pas à enrayer l'avancée des Califats. Autant dire que l'Europe ne disposait guère des moyens matériels de défier la Chine et l'Alliance du Sud-Est asiatique dans ces conditions. En fait, l'Union espérait bénéficier de leur aide militaire et se trouvait coincée le cul entre deux chaises en train de s'écarter.

Les soupçons grandissants qui pesaient sur la grande puissance orientale concernant son soutien aux Antarcticas n'étaient plus une épine mais un pieu dans le pied des diplomates.

Les troupes américaines arrivaient en renfort par milliers sur le vieux continent, mais rien n'assurait qu'elles suffiraient à inverser le cours du conflit. Les Califats dévoilaient de belles innovations militaires et, après des décennies d'embargo, c'était remarquable. Mike savait que, sans ce concours de circonstances, leur rêve d'indépendance s'effilocherait déjà.

La pilote du gros porteur dévoila les quantités impressionnantes de matériel que recelait son appareil. La cale de l'immense aéronef abritait des semences, des lampes à sodium, des catalyseurs glace-hydrogène solide et, en cadeau, des fruits frais. En s'enfonçant plus loin dans la carlingue, elle désigna les caisses contenant du tissu caméléon, des batteries à immense durée de vie, des implants de combat, des supports d'IA, des antennes de communication tactique, des capteurs solaires à très haute performance… Tout ce dont rêvait le support logistique de l'armée indépendantiste en manque de moyens.

Puis vinrent les armes : fusils de précision, fusils d'assaut, pistolets, grenades, missiles sol-air, micromissiles, obusiers d'infanterie, microdrones et même des nanos défensives. Enfin, des munitions par tonnes occupaient toute la partie avant de l'appareil. Leur allié de circonstance apportait aussi un cadeau spécial pour Maria, à la demande expresse de Mike : une flûte magnifique dans son emballage isotherme.

L'ancien braconnier ne put s'empêcher de presser la jeune asiatique, gênée, contre sa poitrine. L'espoir renaissait alors même que leurs stocks de cartouches menaçaient de s'épuiser. En guise de paiement, ils livrèrent des sacs de pierres précieuses brutes et taillées qu'un jeune homme malingre surgi de nulle part s'empressa de comptabiliser avant de donner son aval en souriant.

Les rebelles chargèrent leur nouveau matériel sur des dizaines de traîneaux autoportés arrimés à la queue leu leu. Les hommes de Scot-Town se dirigèrent alors vers la base secrète creusée pendant l'hiver au prix de plus de trois cents vies.

Mike, lui, enfourcha une motoneige et rallia le petit camp voisin, pour discuter avec le représentant officiel du gouvernement de l'empire du Milieu.

Il arriva bien vite devant l'igloo, invisible à la plupart des moyens technologiques qui les traquaient. Il entra dans une relative chaleur et s'installa face à l'ambassadeur.

— Nous sommes très heureux de vous accueillir. Vous êtes le premier officiel qui nous fait l'honneur de sa visite, même si celle-ci est officieuse. Notre cérémonial est sûrement très léger. À peine civilisé en vérité.

— C'est très rafraîchissant, je vous assure.

Le petit homme afficha un air satisfait, fier de son humour qui, il faut le reconnaître, tira un sourire à Mike.

— En hiver, c'est glaçant, je le crains, rebondit ce dernier.

Après cette mise en bouche, ils évoquèrent la situation mondiale. Comme à chaque fois, Mike ne put s'empêcher de penser à Jérémy et au revêtement W. Qu'étaient-ils devenus ? L'absence de nouvelles aux informations internationales semblait indiquer que le chercheur avait échoué… Pourtant, parfois, Mike se laissait aller à rêver d'une terre redevenue saine et agréable, où les constructions humaines seraient comme végétales. Et où sa vie à lui poursuivrait son cours d'avant la guerre, une existence d'errant antarctica… Une utopie impossible.

Après les palabres usuelles, les deux diplomates en vinrent au cœur du sujet.

— Vous savez, M. Yang, nous souhaitons commercer sans discrimination. Notre préoccupation, c'est notre environnement et notre liberté, pas d'étrangler nos voisins par un monopole.

— J'entends bien, et sachez que nous apprécions beaucoup. Les ressources sont devenues si précieuses… Les minerais métalliques, les terres rares, les hydrocarbures, l'eau… Vous disposez de bien des richesses dont tous les peuples ont un besoin vital. Pour notre part,

nous trouvons inique leur appropriation par les Européens et leurs alliés au nom de traités qui datent de Mathusalem, d'une époque dont la nôtre n'est même plus le pâle reflet. Nous voyons d'un très bon œil la naissance d'une nation autonome de négociants dans cette région : la Chine a toujours soutenu l'éveil des peuples.

— Nous en sommes ravis et reconnaissants. Pensez-vous bientôt officialiser cette position ?

Mike se mordit les doigts de cette question directe venue un peu trop rapidement, révélant leur dépendance et leur faiblesse.

— Hélas, la situation internationale est complexe et nous ne souhaitons pas nous engager dans un conflit armé, pour le bien du peuple chinois.

— Je comprends, fit le porte-parole du CNA, tout en pensant que la majorité du peuple en question importait sans doute peu aux yeux de ses dirigeants et que cette réserve avait d'autres motifs. Alors, qu'avez-vous à nous soumettre comme marché ?

— Eh bien, d'abord que nos entreprises privées continuent de vous livrer. En tous cas, notre gouvernement ne fera rien pour les en dissuader. Conformément aux vieux accords internationaux, nous allons aussi dénoncer la guerre contre vous. Mais, si vous êtes prêts à accorder à nos compagnies des concessions conformes à nos souhaits – à sa grande surprise, il tendit à Mike un livret, en papier –, je pourrai vous proposer une stratégie plus engageante en retour.

— Pourquoi du papier ? Ça ne se fait plus guère.

— Justement pour cette raison. Le papier n'est pas surveillé par des programmes invisibles qui vous boulottent le cerveau à longueur de connexion. Il faudrait un agent infiltré en chair et en os pour réussir. Autant chercher un homme de Neandertal.

Bien peu de monde réalisait que les implants pouvaient être espionnés, mais une fois conscient de cela… brrr. Mike frissonna. Il parcourut les feuillets. C'était exigeant. *En échange de tels avantages économiques, ils ne peuvent que proposer la reconnaissance pleine et entière de notre État, avec un appui militaire immédiat*.

L'espoir le submergea.

— Pour un tel accord commercial, il faut que vous ayez une offre de taille à nous faire.

— Elle comprend la dénonciation de l'embargo et l'encouragement de nos entreprises à vous livrer, c'est déjà beaucoup pour vous. Mais laissez-moi compléter…

***

Une fois l'ambassadeur ramené à son avion et celui-ci parti, Mike présenta l'offre chinoise au CNA. Ses dirigeants donnèrent leur aval de principe au compromis, non sans peiner à s'accorder, confiant à l'ancien braconnier le soin d'en finaliser au plus vite les termes exacts.

Il n'en avait pas douté. Cette décision pourrait leur valoir la victoire s'ils tenaient bon encore quelque mois, et tous étaient de farouches indépendantistes, pour diverses raisons.

Malgré cette excellente nouvelle, une pointe d'angoisse contre nature le rongeait devant les difficultés à obtenir un consensus, qui mettaient en exergue les luttes de pouvoir fratricides débutant entre les différentes factions du CNA. Dissensions qui inquiétaient l'errant du Grand Blanc survivant dans le porte-parole des insurgés. La plupart de ces gens étaient des notables. L'esprit des pionniers se trouvait presque absent du Conseil, alors que l'avenir politique et social du continent demeurait des plus incertains, même en cas d'improbable succès diplomatique ou militaire.

Des décharges nerveuses traversèrent Mike à l'idée des dissensions à venir, inévitables, et de leurs conséquences pour eux tous, gâchant l'espoir venu d'Asie.

Partout

Le corps de Juliane, contre toute attente, s'accrochait à la vie. Selon ses médecins, elle aurait dû partir depuis des semaines. Mais, suite à la visite de Soan, elle luttait avec une énergie nouvelle. Non dans l'espoir de guérir, mais parce qu'elle comptait assister au lancement commercial du revêtement W. Elle désirait savoir si cet espoir viendrait au monde.

Quelques jours plus tôt, un courrier de quelques mots était arrivé : « Je sais que vous vous accrochez aux derniers rebords de la vie. Tenez bon encore un peu. Avec toute mon amitié. Klaus Hirtz ».

Alors, elle attendait, connectée aux chaînes d'information dès que sa conscience le lui permettait. Ses fonctions vitales, y compris cérébrales, se délitaient. Elle vivait dans un univers ouaté, lointain, distant. Elle rêvait, avec le drame du monde en bruit de fond.

Sur l'holovision, les images de guerre défilaient, interminables, et se mêlaient confusément avec celles qui avaient marqué son enfance. Des cartes succédaient aux prises de vue terrestres. Des morts par centaines et par milliers. Dans les territoires conquis, les troupes théocratiques ne montraient aucune pitié. Depuis des jours, c'était la même chose : l'arrivée des forces alliées, l'appel aux volontaires pour rejoindre l'armée. À ce rythme, la conscription s'avérerait indispensable sous peu.

Soudain, le journaliste vedette de l'après-midi, connu pour sa position antisystème, apparut à l'écran, coupant un reportage.

« Mesdames et messieurs, nous interrompons nos émissions pour un flash spécial. Les images que vous allez voir nous sont parvenues il y a quelques minutes. Si elles sont authentifiées, voilà un nouveau scandale environnemental majeur ! Un de plus… Je vous laisse en juger. »

Juliane fut déçue – elle qui se préparait à enfin découvrir le revêtement W. –, et son attention commençait déjà à se disperser quand apparut à l'écran un vieil homme. Lorsque celui-ci commença à parler, l'ancienne fonctionnaire fournit un effort farouche pour se concentrer à nouveau, stupéfaite. Entendait-elle bien ?

Oui, il dénonçait des anomalies dans les conclusions de l'étude indépendante sur les hydrates de méthane.

À la fin de son exposé, Juliane eut une pensée pour Anna Hébert, cette femme remarquable par certains côtés mais dont elle ne partageait absolument pas les valeurs et qui avait tant œuvré en

faveur de l'exploitation du continent blanc. Elle et sa compagnie avaient tout misé sur cette source d'hydrocarbures. Ce scandale signerait leur perte.

La malade se demanda dans un éclair si Anna Hébert avait corrompu les scientifiques. Au regard de ce qu'elle connaissait d'elle, elle estima que ce ne pouvait être exclu.

Le journaliste reprenait.

— Nos experts nous ont rejoints en holoconnexion. Mesdames, messieurs, vos premières réactions ?

— Si ces révélations sont fondées, c'est un drame pour l'industrie énergétique, qui a investi des milliards depuis plusieurs mois. Ce sera aussi une catastrophe économique et environnementale. Vu la demande mondiale, il n'y a guère d'alternatives pour la production d'énergie centralisée, laquelle reste vitale à nos industries. D'autant que, depuis ce rapport, les investissements ont été réorientés en priorité vers cette filière plutôt que dans les renouvelables… L'autorisation sera sans doute maintenue, malgré les impacts plus graves que prévu sur le changement climatique. Bien sûr, tout dépend de l'importance des tricheries dans le bilan carbone de la filière.

Anna venait d'être prévenue et elle se connecta. Elle refusa tout d'abord de croire ce qu'elle entendait. D'un coup, lorsque le sens des mots devint clair, un vertige menaça de la faire s'évanouir.

Ce n'était pas possible ! Ce salopard ruinait sa vie, alors même qu'il était crevé…

Depuis des semaines, tout lui souriait et semblait enfin sous contrôle, et voilà que cette bombe lui éclatait au visage. Une angoisse l'étreignit et un nœud oppressa son diaphragme, coupant sa respiration, tandis qu'elle faisait pivoter nerveusement sa bague.

L'avenir prenait une mauvaise tournure, aussi brutale qu'inattendue. Son implant croulait déjà sous les demandes d'explications des actionnaires d'Enermer. Elle ordonna à son assistante d'organiser une holoconférence pour dans une heure : elle avait des choses à régler avant.

Déjà, elle contactait ses spin doctors et son armée de juristes afin d'élaborer sa stratégie de riposte. Il fallait communiquer en niant toute implication et en condamnant ce genre d'irrégularités, affirmer sa confiance dans la profession… Une équipe de com suffirait à s'en charger. Pour préparer les actionnaires à la déclaration qu'ils devraient signer ensuite, c'était une autre affaire… Elle justifierait sa demande de suspension des cotations par le risque de faillite d'Enermer qui déclencherait immanquablement une crise d'ampleur mondiale et mettrait des dizaines de milliers de travailleurs au

chômage. Cette tactique lui accorderait un répit et constituait sa meilleure ligne de défense.

Depuis la Corse – et son milliardaire suédois qui l'avait abandonnée après l'avoir baisée à sa guise, ce dont elle se remettait mal –, la chance semblait la bouder. Le monde menaçait de la trahir.

Une pensée irrationnelle la traversa : elle n'aurait jamais dû oublier d'enlever sa bague avant de se baigner, ce soir-là. Sa bonne fortune l'avait désertée à cet instant avec la disparition de la minuscule tache de sang. Cette idée manqua la paralyser, mais elle parvint à reprendre le dessus. Peu après, elle était prête, habillée, maquillée et plus déterminée que jamais, malgré la situation désespérée où elle se trouvait.

Elle allait s'en sortir. Il le fallait.

Dans les Hautes-Alpes, Jérémy resta bouche bée en entendant la nouvelle. Après l'assaut, Alice et lui avaient trouvé refuge chez Soan. Ce n'était pas très loin… mais où aller, avec une femme enceinte blessée ? Jusque-là, ils échappaient à leurs poursuivants.

Alice, convalescente, le regardait depuis le canapé, caressant son ventre gonflé, souriante. La balle les avait épargnés, elle et leur enfant. Jérémy l'avait veillée alors qu'elle oscillait entre la vie et la mort malgré le pack médical de John. Pendant ces trois jours et ces trois nuits sans sommeil, il aurait perdu pied sans la présence constante et attentionnée du montagnard.

— Qu'y a-t-il chéri ?

— Rien, juste un scandale de plus qui tombe à pic.

Un vrai coup de bol ! Il se remémora sa traversée en solitaire de la péninsule Édouard-VII. Il se rappela s'en être remis au Jugement de Dieu, au sens des anciens. Il venait d'être rendu en sa faveur.

Cette information, le jour de l'annonce publique de l'invention du revêtement W. tombait à point nommé. Par comparaison, il paraîtrait encore plus vertueux, et cela accroîtrait l'intérêt et l'image positive du produit. Jérémy se sentit heureux et fier. Les ingénieurs de Klaus avaient bien travaillé et réalisé l'impossible. Hirtz était particulièrement satisfait de l'amélioration apportée par ses techniciens en un temps record, permettant de programmer la forme et l'étendue de surface à coloniser par le revêtement. Il ne revenait toujours pas des performances techniques sidérantes de leur invention.

La poitrine de Jérémy se gonfla de chagrin en pensant à John, grâce à qui tout cela arrivait, et qui ne verrait jamais les fruits de son sacrifice.

Soan jubilait. Il s'offrit même un joint, ce qu'il ne faisait presque

plus. Il avait envoyé une copie de l'enregistrement du vieux chercheur aux journalistes le jour de l'annonce officielle de la commercialisation du revêtement W. Il n'en avait parlé à personne ; toute cette histoire, il la gardait pour lui. De la sorte, il libérait son âme du poids du rituel d'Anna Hébert et de tous les précédents, tout en donnant un coup de pouce médiatique à l'effet d'annonce de Hirtz. Il se sentait plein et entier pour la première fois depuis son burnout.

Le monde scintillait, s'emplissait de lumière. Seule la disparition de John étalait son ombre dans cette clarté. Le mercenaire était devenu un véritable ami. Il lui manquait.

Soan enfila ses vieilles chaussures, prit son bâton et partit dans ses montagnes pour marcher. Il ne partageait pas une telle connivence avec Jérémy – ils avaient des points communs mais pas d'atomes crochus –, aussi s'en alla-t-il seul. Sans s'en rendre compte, pour la première fois depuis des lustres, il se tenait pratiquement droit.

Juliane luttait pour rester consciente, elle se battait à chaque seconde. Le journaliste enchaîna avec le sujet suivant.

— Nous avons à présent le plaisir de recevoir le président du groupe *Earth Resources*, qui a une bonne nouvelle à nous annoncer. Et ces jours-ci, elles ne courent pas les rues, remercions-le par avance. M. Hirtz, vous avez la parole.

Le visage agréable et déterminé de l'entrepreneur apparut sur les écrans.

— Je vous remercie. Tout d'abord, au nom du groupe que je représente, je condamne fermement ces pratiques. Nous sommes, quant à nous, engagés pour une gestion responsable et optimale de l'environnement, tout en assurant la survie et le développement de l'humanité en satisfaisant ses besoins fondamentaux : alimentation, santé, loisirs, et ce malgré les évidentes difficultés actuelles. C'est pour défendre ces valeurs que nos collaborateurs se lèvent chaque matin et rejoignent leur lieu de travail. Et c'est dans cet esprit que nous avons soutenu la recherche puis l'industrialisation d'une solution mondiale d'avenir pour combiner environnement et économie dans une symbiose encore jamais atteinte.

L'image de Klaus fut remplacée par un film publicitaire que l'industriel commenta de sa voix ferme. On y voyait une façade d'immeuble, et la caméra zoomait sur une toute petite zone vert foncé.

— Le revêtement W. est un enduit photosynthétique capable de prélever le carbone de l'atmosphère puis, à partir de celui-ci, de lumière, d'eau et de minéraux courants, de produire n'importe quelle molécule organique. Ce choix est programmable et modifiable dans le temps. Mieux, comme vous l'observez sur ces images, notre produit est

doté d'une interface informatique à partir de laquelle on peut définir sa croissance selon une forme préétablie. Le revêtement W. se développe ensuite par lui-même pour recouvrir toute surface correspondante, il suffit de le programmer pour cela.

À l'écran, le petit point vert gagnait la façade, évitant portes, balcons et fenêtres. L'ensemble était sillonné de veinules, et l'immeuble aurait pu passer pour une feuille ; une feuille étrange, certes, mais le rapprochement était évident.

— En seulement vingt jours, le revêtement W. a colonisé soixante mètres carrés, en respectant précisément la forme prédéfinie. De là, comme prévu, il s'est mis à sécréter un précurseur du bioplastique. Selon nos données, ces soixante mètres carrés pourraient produire, en une seule année, autant que trois hectares cultivés avec nos meilleures variétés sous une météo optimale – ce qui n'arrive jamais –, et avec un bilan carbone… très positif. Nous espérons proposer sous peu des molécules plus complexes comme de l'hémoglobine, dont nos soldats ont tant besoin.

Finir sur cette note patriotique se révéla du meilleur effet. La plupart des commentateurs restèrent un instant bouche bée. Puis s'enflammèrent sur les potentialités, posant une foule de questions.

Quelqu'un finit par demander s'il existait un rapport avec la découverte évoquée lors du sommet sur l'Antarctique.

Juliane s'inquiéta un instant. Comment Klaus allait-il couvrir l'inventeur, rien de moins qu'un terroriste antarctica ?

Il s'en sortit très bien, enfumant son auditoire avec une science digne d'un théologien, évoquant une équipe concurrente qui y travaillait depuis longtemps. Et, de fait, tout un tas de faux documents en attestaient l'existence, que ses armées de juristes avaient rédigés durant les semaines passées, et quelques collaborateurs grassement payés affirmeraient y avoir contribué si nécessaire. Ce n'était pas très éthique, mais il soutenait la bonne cause et il fallait bien couvrir le contact de Soan, faute de quoi, de toute façon, tout lui échapperait.

Juliane affichait un air heureux. L'avenir sans issue qu'elle redoutait depuis toujours pour l'humanité s'éclairait d'un espoir lointain. Toute sa vie, elle s'était battue dans ce sens. Et, somme toute, elle avait accompli beaucoup au long de son existence, depuis son blog d'étudiante jusqu'à la sixième Conférence Antarctique.

Cette pensée et le calme profond qui l'accompagnait détendirent quelque chose en elle et elle s'éteignit, apaisée et sereine, au milieu d'une forêt d'orchidées en fleurs.

L'infirmière la trouverait morte, quarante minutes plus tard, un léger sourire figé sur les lèvres et les traits en partie relâchés.

Duval n'en revenait pas. Ainsi, ce foutu revêtement existait bel et bien ! Il ne croyait pas un instant les explications de Hirtz concernant des concurrents de Wisenstein. Le revêtement W… ? C'était risible. Il n'avait jamais aimé Itaya Koshima et encore moins l'AATAT. Une organisation bien trop américaine, donc trop autonome, trop riche et trop secrète. Mentir pour justifier la guerre en Antarctique ne lui avait pas plu, même si cela faisait partie de son travail. Il l'avait fait pour protéger les populations d'une menace biologique… dont on n'avait à cette heure pas encore trouvé la trace sur le continent blanc.

Bien sûr, il y avait la vidéo que le général leur avait montrée, mais n'importe qui pouvait l'avoir réalisée ou trafiquée.

Quelque chose tracassait Duval depuis le début dans cette affaire, et l'apparition soudaine du revêtement W. ne faisait que renforcer cette idée. Un tel résultat excluait qu'il se soit agi d'une simple couverture pour Wisenstein. Les objectifs de cette technologie et ceux d'une arme biologique étaient antinomiques. Soit Wisenstein était schizophrène, soit… une autre explication s'imposait. Mais quelque chose ne collait pas.

Les événements lui rappelaient de tristes épisodes de l'histoire, où des nations et des populations entières avaient été manipulées pour les pousser à entrer en guerre. Il était aussi arrivé plusieurs fois que des agents du renseignement bidouillent des données pour servir leurs seuls intérêts. Et, du fait des guerres en cours, les budgets de l'AATAT venaient d'être augmentés…

Avec le manque de temps permanent, Duval ne parvenait à rien vérifier en profondeur, seulement faire contrôler. Et encore, ce pouvoir ne s'étendait pas à l'AATAT, du moins pas s'il était seul à le demander. Il avait, bien entendu, exigé que toutes les données de Koshima soient expertisées… mais, maintenant qu'il y repensait, il n'avait jamais reçu ce rapport. Il relança aussitôt ses services.

Il se décida alors et entreprit d'appeler ses homologues de l'Alliance Transatlantique. Il voulait une enquête sur toute cette affaire au sein de l'Agence. Il ne laisserait pas passer cette magouille.

En Antarctique, dans une base avancée, Maria poussa un cri de surprise. Elle suivait les informations alors qu'un blizzard digne du plein hiver se déchaînait au cœur de l'été austral.

— Mike, Mike, connecte-toi !

Il obéit et fut transporté de joie.

— Il a réussi. Ce putain de touriste a réussi !

— Toute cette folie n'aura peut-être pas été vaine.

Ils étaient comblés d'être ensemble à ce moment-là – un événement

de plus en plus rare. Entre Mike qui servait de porte-parole au Conseil et Maria qui en gérait la communication, ils ne disposaient plus d'une minute à eux.

Connor, pour sa part, portait la responsabilité de toute la stratégie de guerre antarctica. Il s'occupait de l'argent, du recrutement, des armes… Il bénéficiait de l'appui des rares revendeurs de diamants de Blanc Nassau survivants. Lesquels se trouvaient à l'origine des relations avec les marchands chinois pour le matériel, ce qui leur valait une influence importante. Grâce à cette aide, les combattants antarcticas résistaient toujours héroïquement, infligeant de lourdes pertes aux troupes officielles.

Maria se colla à Mike et l'embrassa.

Ils avaient trouvé refuge dans un petit igloo adossé à celui servant de poste de commandement, et ils profitèrent de cette intimité avec un plaisir renouvelé. Ils essayaient toujours sans succès d'avoir un enfant.

Dans les Hautes-Alpes, Jérémy sentit quelque chose en lui se relâcher enfin. Il y était arrivé. Il repensa à ses amis : à la rencontre de Mike, de Maria, puis de John. Sans eux, rien n'aurait été possible. Mike y avait laissé un bras, et John la vie. Jamais l'humanité ne serait reconnaissante de leurs sacrifices, elle les ignorerait, comme elle l'ignorerait lui-même et Wisenstein aussi… Ils étaient pourtant à l'origine de cet espoir et avaient déclenché une guerre pour le concrétiser.

Il déposa un baiser furtif sur la joue d'Alice qui dormait paisiblement et sortit. Il se dirigea droit vers la petite colline où Soan et lui avaient enterré John quelque temps auparavant. Lorsqu'il arriva pour se recueillir, il trouva le montagnard assis à méditer. Il s'installa à ses côtés et ils restèrent longtemps silencieux.

— Il va nous manquer. Et c'est à cause de moi qu'il est mort.

— Oui. Mais il s'était trouvé. À son retour de Bangkok, sais-tu ce qu'il m'a dit ?

Un silence interrogatif lui répondit.

— Que pour la première fois, il agissait selon ce que lui dictait sa conscience et non pour réaliser la volonté d'un autre ; qu'il était enfin son propre maître. Je crois que ça lui convenait.

Jérémy ne répondit rien mais se sentit soulagé. Il devinait toute la vérité contenue dans ces simples mots.

Loin au-dessus d'eux, le cri d'un circaète déchira l'air.

Antarctique
- Terre de Victoria -

Connor salua Mike d'une accolade franche qui le broya presque.

— Tu as maigri, mon frère !

— La faute à cette épaule : je ne peux plus faire grand-chose, hélas. Je suis occupé, heureusement. Toi-même, tu m'as l'air fatigué.

L'ancien braconnier n'avait jamais vu son camarade aussi nerveux. Son corps asséché tendu comme une corde prête à rompre. Les deux hommes se retrouvaient vieillis prématurément. Leurs emplois du temps respectifs les empêchaient de se croiser depuis des mois. Mike sortait des négociations finales avec le diplomate de la République populaire de Chine. Connor, quant à lui, était de passage dans les environs des terres de Victoria. Il désirait voir le porte-parole du Conseil en chair et en os, il le fallait. De l'issue de ses tractations avec l'empire du Milieu dépendait leur avenir à tous. Mais ce motif officiel en dissimulait un autre, bien plus inquiétant.

— C'est vrai, je me sens épuisé. Mais c'est sans importance. Tu fais vraiment du super boulot, tu sais. Sans votre guerre médiatique, à toi et Maria, nous aurions perdu depuis longtemps celle sur le terrain. Alors que là, une grande part des populations nous soutient, et nos amis chinois…

— Oui, et tu fais aussi des miracles sur le front.

— Vraiment ?

Une ombre traversa le visage de Connor.

— Sais-tu combien de nos soldats sont morts en tout ?

— Moins que de civils cet hiver pour évacuer les implantations côtières avec armes et bagages.

— Oui, c'est juste.

La tristesse de ce constat l'incita à changer de sujet.

— Toujours pas d'enfant en route ?

— On continue d'essayer, mais sans résultats jusque-là.

L'Écossais sortit une flasque de sa poche, et ils trinquèrent à leurs retrouvailles. La vapote manqua subrepticement à Mike.

L'hiver reprendrait bientôt ses droits, il ne leur restait que quatre mille combattants et des poussières sur les quelque sept mille cinq cents engagés au printemps. La Légion tenait toutes les implantations côtières historiques et les insurgés le continent, par la force de la dispersion, l'avantage de la connaissance du terrain et de l'équipement

adéquat. La technologie antarctica se développait en effet dans les villes de glace, produisant traîneaux autoportés toujours plus performants, radars à ultra-hautes fréquences en série et logiciels de combats spécialement adaptés au Grand Blanc.

— Comment se sont passées les dernières discussions ?

— Bien. Quelque chose ne va pas, Connor ?

— Si, si tout va bien. Alors, que vont-ils faire ?

— Tu ne le croiras pas.

Mike lui expliqua ce que lui avait promis l'ambassadeur.

— Si je comprends bien, ils vont garantir notre indépendance ?

— Pas tout à fait, mais cela aboutira à notre reconnaissance par l'Union. Si on tient jusque-là, ce qui fait peu de doutes avec l'hiver précoce qui s'annonce, ce sera gagné.

— Bravo, Mike ; bien joué.

Le regard du chef militaire dériva, perdu au loin. L'ancien braconnier, lui, exultait.

— Tu te rends compte, Connor, on a gagné ! En mémoire de tous ceux qu'on a perdus ce jour-là. Qui aurait cru, quand Blanc Nassau est tombée, qu'un an après nous aurions conquis l'indépendance ?

— Certes, mais à quel prix ?

— Connor !

Mike le trouvait confusément pessimiste et sombre alors que, pour la première fois, la victoire semblait à portée de main, presque certaine.

— Excuse-moi, nous devrions fêter cette bonne nouvelle, mais j'ai des craintes. La paix n'est pas signée et, même à ce moment-là… Que feras-tu après la guerre ?

— Je me consacrerai au pays, à bâtir des institutions efficaces et démocratiques, à établir des relations commerciales privilégiées et justes avec les autres pays, à…

— C'est bien ce que je craignais, oui.

— Que tu craignais ? Pourquoi ? Et toi, que comptes-tu faire ?

— Du commerce, et défendre l'esprit de liberté du continent, certainement.

— Alors de quoi as-tu peur ? À nous deux, nous influencerons le Conseil, et…

Et Mike comprit ce qui angoissait son camarade. Ce dernier ne dit rien, mais il vit que l'ancien braconnier avait saisi.

— Tu as eu des échos ?

— Je crains que oui.

— Merde. Quelqu'un sait que tu es là ?

— Le moins de gens possible, je voulais te prévenir : prends garde à toi.

— Tu crois qu'ils iraient jusqu'à nous tuer ?

— Ça ne peut pas être exclu, en tous cas.

— Merci d'être venu.

— Oui, je suis heureux de t'avoir revu.

— Moi aussi, mais ce n'est pas prudent de rester ensemble…

Cinq minutes plus tard, les deux vétérans se trouvaient devant le petit avion furtif de Connor, le pilote avait lancé le moteur et ils se donnèrent une dernière accolade. Connor monta dans l'avion, salua d'un geste de la main avant de fermer la porte.

Ni l'un ni l'autre ne comprit qu'ils mouraient.

La frappe venue du satellite pulvérisa l'aéronef et ses occupants, projetant des fragments de métal et de matériaux composites en tous sens. Mike soufflé, un éclat en plein cœur, mourut sur le coup.

L'Union disposait de peu d'engins militaires spatiaux et il convenait de les positionner à l'avance mais, au prix de cette préparation, ils remplissaient leur fonction première : l'élimination ciblée en territoire ennemi.

À des milliers de kilomètres de là, Duval reçut confirmation de la nouvelle. Un sentiment désagréable le traversa, quelque chose comme des remords de ne pas s'être battu avec plus d'acharnement contre cette décision, occupé comme il l'était déjà avec l'enquête parlementaire confidentielle qu'il présidait sur l'AATAT. Le sentiment d'une injustice commise en partie en son nom le rongeait malgré tout.

Une émotion qu'il connaissait bien, de découragement face à la réalité et à l'abominable pragmatisme qu'elle imposait, l'accabla. Elle constituait son pire ennemi, et sa plus grande faiblesse. Pour y échapper, comme souvent, il trouva refuge dans une illusion chimique, à contrecœur, mais incapable d'y résister.

***

La mort du célébrissime Mike Butler et du redouté général Connor occupa un moment la une des journaux. Les autorités européennes et les États dotés de droits historiques se félicitaient de l'élimination des deux plus dangereux terroristes antarcticas. Elles évoquaient la possibilité d'ouvrir des négociations dans ce contexte nouveau, puisque la menace était écartée, et d'adopter des accords

commerciaux sur vingt ans garantissant un accès correct aux réserves minières.

Ce revirement soudain et inattendu fit beaucoup jaser les analystes. La plupart en attribuaient l'origine à la guerre qui se perdait dans l'est de l'Union élargie. Les Califats avaient conquis la Turquie jusqu'au Bosphore et aux Dardanelles. Les Turcs venait de détruire les ponts et tunnels d'Istanbul pour arrêter l'ennemi. L'Ukraine vaincue, les combats glissaient désormais vers la Pologne.

C'est par les nouvelles que Maria apprit la mort de Mike. Elle s'évanouit. Ils devaient se retrouver le lendemain, et elle comptait lui annoncer qu'elle portait enfin son enfant, issu d'un acte d'amour dans un igloo adossé à un poste de commandement. Jusqu'à cet instant, elle baignait dans le bonheur et avait commencé à composer un air pour leur progéniture sur sa flûte *made in China*.

Seule cette vie dans son ventre lui permit d'échapper à la catatonie, laquelle dura tout de même une semaine, où elle ne mangea rien, ne dormit pas et ne prononça aucun mot.

Elle dut aussi sa survie à ses parents, ses frères et sœurs, ses cousins, ses amis et amies qui se relayèrent auprès d'elle pour la soutenir, lui parler, l'abreuver et la nourrir, la prendre dans leurs bras et pleurer avec elle.

Maria ne se releva qu'après la cérémonie officielle de décoration de Mike et Connor, à titre posthume, d'une médaille du mérite créée pour l'occasion en mémoire de ceux que tous les Antarcticas qualifiaient désormais de « Pères de la Nation ». À ce titre, ils inaugurèrent le carré des héros du cimetière de Scot-Town.

Maria réussit à se mettre debout pour se rendre à leur enterrement. Lequel, grâce au cessez-le-feu annoncé deux jours plus tôt, put être retransmis en holovision. La planète entière se passionnait pour le feuilleton que lui offraient ces événements. Maria ne fit pas de discours, mais son chant d'adieu à l'amour de sa vie, le fameux *Crépuscule des braconniers*, tira des larmes à des millions de personnes et inonda les réseaux sociaux en mode viral.

Jérémy aussi découvrit la funeste nouvelle par les informations, ce qui lui valut plusieurs semaines de dépression et un nouvel épisode de tics nerveux. John et, maintenant Mike et Connor. Il ne restait de leur épopée à travers l'inlandsis que Maria. Il se sentait désespéré pour elle, se rappelant ce qu'il avait traversé en croyant Alice perdue.

Pendant ces jours de profonde tristesse, seule sa compagne et leur petite Océane lui tirèrent des sourires. Leur fille gazouillait sans cesse. Sans elles, Jérémy aurait sombré, mais leur présence le maintint à flot au cours de cet été-là.

Souvent, il pensait à Maria qui affrontait seule l'hiver antarctica, sûrement en pleine détresse. Il espérait qu'elle tiendrait bon, qu'elle ne se suiciderait pas.

Washington

Itaya se préparait pour la réunion finale de l'enquête parlementaire confidentielle sur les activités de l'AATAT. Lorsqu'il avait été informé que les présidences de l'Alliance initiaient cette procédure à son encontre, le général Koshima ne s'était guère ému. De fait, sa paranoïa naturelle s'avérerait bien utile. Nul ne savait qu'il avait vu en personne l'enregistrement d'origine réalisé par l'IA de surveillance du réseau concernant les expériences de Wisenstein et, bien entendu, les ordres potentiellement gênants n'étaient pas conservés, à l'inverse de tous ceux visant à le couvrir, lui et l'AATAT.

On n'était jamais trop prudent, et il connaissait son métier : il savait combien il était facile de trahir et d'espionner.

Il suffisait de prendre l'exemple de Mike Butler et du général antarctica, vendus par leurs politiques pour servir leurs propres intérêts, car ces derniers ne comptaient surtout pas expérimenter un nouveau modèle de société. Butler et Connor leur avaient offert l'indépendance et la liberté, le CNA les avait remerciés par la mort et, avec elle, la gloire éternelle des héros. S'ils avaient eu un tant soit peu de jugeote, les deux hommes s'en seraient doutés.

Bien sûr, la frappe fatale était venue d'un satellite militaire européen, mais les coordonnées, c'est le Conseil national antarctica lui-même qui les avait fournies.

Les « honorables » membres de cette institution se donnaient bonne conscience en racontant que c'était une condition de paix imposée, mais Koshima connaissait la vérité. Ces meurtres constituaient effectivement une exigence formulée par les États dotés de droits historiques. Ils visaient à justifier l'intervention militaire sur le continent blanc aux yeux de leurs populations, pour la présenter comme une victoire contre le terrorisme. Mais le CNA aurait fort bien pu humilier les négociateurs adverses en les forçant à soliloquer sur leur changement radical de politique sans leur accorder ces deux vies.

Tout cela constituait l'aboutissement des manœuvres que les Chinois opéraient en sous-main, et que même lui n'avait pas vues venir sur ce coup-là. Ils avaient besoin des ressources antarctiques, et ils les auraient, en partie… Ils avaient bien travaillé. Les représentants de l'empire du Milieu avaient proposé en secret aux gouvernements occidentaux de leur assurer la défaite des Califats en échange de l'indépendance du continent blanc. Ils garantissaient le succès sur le front européen par des accords secrets et complexes obtenus avec certains acteurs et dirigeants des Califats, las de l'embargo et de

l'application stricte et radicale de la loi religieuse sur la base d'une interprétation littérale. En particulier avec l'Iran et plusieurs pays du Maghreb et d'Asie centrale. Ceux-ci, au cœur d'un réseau démocratique révolutionnaire, se disaient prêts à se retourner contre les régimes plus radicaux en échange de la fin de l'embargo et d'un accès au revêtement W. En retour, ils commercialiseraient aussi leurs nouvelles technologies dans le cadre d'accords multilatéraux. Si nécessaire, la Chine rejoindrait l'Alliance transatlantique dans la guerre.

Compte tenu de la situation sur le terrain, impossible pour l'Union élargie de refuser cette proposition. Ses responsables avaient dit qu'ils accepteraient volontiers, sous réserve d'accords commerciaux leur garantissant un accès correct aux ressources des terres australes et d'obtenir la tête des deux terroristes emblématiques de Blanc Nassau. À quoi le chef de la délégation asiatique avait répondu, avec un sourire carnassier, qu'il revenait au Conseil national antarctica d'en décider mais que, si ce dernier ne souhaitait pas donner son accord, son offre restait valable en l'état, sans ces exécutions.

Les dirigeants du CNA s'étaient pourtant empressés d'accepter… Avec leurs idéaux égalitaires et libertaires, un Mike Butler et un James Connor représentaient des dangers publics pour les élites locales en place.

Que les marchands et les notables élus au Conseil ou ayant son oreille attentive ne fassent pas exception à la règle générale concernant le cynisme des politiques ne surprenait en rien Itaya Koshima.

Tous ces événements ne plaçaient pas ses présidents de tutelle dans de bonnes dispositions. Son audience dans le cadre de l'enquête parlementaire sur le rôle de l'AATAT dans ce merdier et sur le sort de Garth s'annonçait tendue.

Concernant le jeune scientifique, il s'en tirait, contre toute attente, car Koshima lui-même certifiait son élimination lors de l'assaut initial contre Blanc Nassau. Il aurait pourtant dû mourir mille fois et méritait moins que d'autres de vivre aux yeux de l'Américain. Cette grâce, le généticien la devait à un certain Allan Carson. Cet homme qui avait réussi à obtenir sa ligne directe – un exploit qui lui avait valu l'attention du général.

Ce dernier l'avait trouvé sûr de lui et arrogant, mais il l'avait écouté. La discussion s'était avérée si surréaliste qu'il s'en souvenait dans le moindre détail.

D'entrée, sans se démonter, Carson avait attaqué le cœur du sujet.

— Je peux vous livrer Garth… si nécessaire. Mais je souhaite

d'abord vous soumettre une bien meilleure proposition.

Le général avait encaissé sans rien laisser paraître – à grand peine.

— Comment savez-vous où il est ?

— J'ai envoyé un pilote le récupérer à Blanc Nassau avant que vous ne l'éliminiez et son savoir avec lui.

Ainsi ce foutu Garth se trouvait bien dans l'avion qui leur avait échappé ! Et c'était ce type qui l'avait envoyé. Jamais vu veinard pareil.

— Je suis intéressé. Qu'attendez-vous de moi en échange ?

— Rien aujourd'hui.

— Et demain ?

— Votre absolution selon un accord juridique en bonne et due forme.

— Pour quel crime ?

— Pour avoir piraté vos drones, ou plutôt pour avoir donné des ordres qui, sans précisions suffisantes, ont mené à ce résultat.

— Nos subordonnés peuvent parfois outrepasser nos instructions, je comprends.

— N'est-ce pas…

Koshima était malgré tout surpris.

— Pourquoi m'avouer ce que vous avez fait alors que mes services auraient fort bien pu rester dans l'ignorance ?

— Parce qu'un certain John Watson, qui a exterminé votre commando envoyé intercepter Garth, risque bien de vous en transmettre les preuves sans que je puisse l'en empêcher. Sa disparition relève aussi de votre part de l'accord, si vous l'acceptez.

Itaya en était resté coi : un homme seul, responsable de cette débandade ? Il peinait à l'imaginer.

— Vous préférez donc prendre les devants ? Mais pourquoi ne vous ferais-je pas simplement arrêter, ou plus si affinité, au lieu de courir le risque d'envoyer une équipe affronter ce tueur ?

L'homme avait eu un rire étouffé trahissant son amusement et son sentiment de supériorité, donnant à Itaya l'envie de le briser. À ce stade, il ne comptait pas signer, ni épargner ce Carson.

— Je dispose de relations privilégiées avec nombre de gens que même vous n'avez pas envie de vous mettre à dos… Mais je n'aime guère la coercition ; je préfère la coopération. Or, j'ai accès à toutes sortes de technologies, et je ne vous ai pas encore révélé ce que vous tireriez de ce marché. Écoutez bien : si un jour vous avez besoin,

voyons, je ne sais pas… d'un traitement hormonal et génétique de pointe, eh bien, il vous sera acquis.

— À quoi pensez-vous, par exemple ?

Carson lui avait montré son passeport à l'écran. Sous le regard interrogatif du responsable des renseignements, il avait ajouté :

— Regardez ma date de naissance.

Là, Itaya était resté stupéfait pour la première fois depuis bien longtemps. À voir sa mine, Allan avait deviné qu'il venait de gagner la partie, et ce goût de victoire vibrait dans sa réplique suivante, horripilant le général.

— Oui, la rumeur selon laquelle nous savons régénérer les télomères humains est fondée…

Après une hésitation, dans un soupir, Itaya avait lâché :

— Accordé.

Un arbitrage amer, mais facile. Il justifiait sa faiblesse en trouvant là le moyen de prolonger sa vie de manière inespérée. Un progrès qui l'autoriserait à rester au pouvoir de nombreuses années encore pour y remplir sa mission de gardien de la civilisation occidentale en lieu et place d'une retraite qu'il redoutait.

Il avait cependant ajouté une condition.

— Sous réserve de m'expliquer toute l'affaire et votre intérêt pour Garth. Tâchez de me convaincre.

Allan Carson ne s'était pas fait prier.

En repensant à l'enregistrement complet, Itaya réalisait qu'il aurait pu deviner… sauf que personne ne pouvait imaginer un projet aussi dingue. Une idée intéressante, cependant : elle rendrait les commandos autonomes pour des années en territoire ennemi. En tous cas, on était loin de l'arme biologique, même si le mode de propagation présentait un danger évident et que l'on ne pouvait laisser une telle technologie dans la nature.

Carson lui avait assuré qu'il contrôlait Jérémy, ce qui apportait des garanties sur l'éventuel cadre d'utilisation de ce produit. Les post-humanistes accomplis n'étaient pas des terroristes, ni même, au sens premier, des révolutionnaires. Itaya avait admis que les risques s'en trouvaient fort limités. L'ALPHA n'était à ses yeux qu'une organisation de lobbying comme les autres – bien qu'elle prétendît être beaucoup plus que cela – qui n'avait aucun intérêt à perturber l'équilibre en place.

Ainsi, les deux hommes avaient scellé leur pacte.

Koshima avait rempli sa part du contrat. Vu le contexte de l'enquête

parlementaire, il avait eu la prudence d'embaucher des privés plutôt que d'envoyer une équipe de l'AATAT. Bien lui en avait pris : ce salopard de mercenaire anglais avait renouvelé son exploit antérieur… Il n'en était pas sorti vivant, certes, mais le général lui-même l'avait sous-estimé.

Le dossier envoyé par John dans ses derniers instants et qui prouvait l'implication de l'Association pour le post-humanisme accompli dans le piratage des drones et le massacre du commando Thêta en Antarctique se perdit donc corps et âme dans les méandres des services de l'AATAT. Il n'en restait à cette heure qu'une archive personnelle dans les dossiers d'Itaya. Ce Carson pouvait être utile, mais il ne lui inspirait aucune confiance. Et avoir des fiches sur tout le monde faisait partie de ses petits travers… Déformation professionnelle.

***

Tout au long des séances de questions dirigées par les élus, le général afficha un calme olympien. Et, de fait, les enquêteurs ne parvenaient à rien prouver à son encontre – rien qui menaçât l'AATAT. Ils insinuaient sans démontrer quoi que ce soit.

Le rapport définitif conclut donc que le principal responsable de cette affaire était le colonel qui, par son incompétence, avait engagé des actions lourdes de conséquences, avant d'aggraver son cas en essayant de dissimuler ses échecs successifs. Par ailleurs, l'organisation du traitement de l'information était pointée du doigt : trop automatisée. Un audit et de nouvelles règles, comme l'obligation de visualisation intégrale des enregistrements par plusieurs opérateurs humains, y remédieraient.

L'audience finale de l'enquête parlementaire se déroula sans surprise. Le dirigeant de l'AATAT esquissa un sourire sévère à ses conclusions. Un court instant, on put lire sur son visage d'habitude impassible toute la puissance de cet animal politique.

Itaya sortait de cette épreuve blanchi et l'Agence, renforcée.

Duval, comme d'autres, tempêtait et manœuvrait pour le faire remplacer mais, jusque-là, il n'avait obtenu que la mise en œuvre d'un système d'audits internes, lequel, bien que réputé indépendant, finirait inévitablement par être rattaché à… Itaya Koshima. Le président français comptait bien arriver à ce que ces trois personnes soient, en fin de compte, payées sur un autre budget. Le patron de l'AATAT savait que l'élu obtiendrait gain de cause à ce sujet mais ne s'en inquiétait pas, c'était bien le minimum. Ça ne changerait pas grand-chose en général, et rien d'important en particulier.

De toute façon, on ne pouvait guère améliorer le système. Il y avait pléthore d'informations à traiter, et les opérateurs humains, débordés et trop onéreux n'y suffiraient jamais. Légiférer ne réglerait pas non plus le problème, qui découlait du fait que les décideurs ne lisaient pas les rapports complets : ils n'en avaient tout simplement pas le temps. Or toute synthèse implique une perte d'information.

Le risque terroriste, lui, n'était pas près de disparaître et ne cesserait de justifier l'existence de leur organisation.

Le fait que le revêtement W. existe avait, certes, été une surprise, mais surtout une excellente nouvelle. Un espoir d'avenir que les conneries de ses équipes avaient bien failli empêcher de voir le jour.

Le général comprenait désormais bien mieux toute l'histoire.

Itaya Koshima venait de survivre à une vilaine lame de fond ; l'AATAT et le monde avec lui. Il s'en réjouissait. Les menaces immenses des derniers mois reculaient mais n'avaient pas disparu. Elles ne cesseraient jamais, et il poursuivrait sa lutte dans l'ombre, contre les ténèbres… encore très longtemps car, désormais, la retraite attendrait. Il ferma sa valise et prit la direction de l'aéroport : il partait recevoir son premier traitement quinquennal et comptait enchaîner avec des congés bien mérités.

Partout

Anna observait la vue par-delà les vitres du building. Enermer coulait malgré la suspension provisoire des cours de bourse et la nomination d'un conseil de surveillance. Les réunions passées avec les actionnaires comptaient parmi les pires moments de sa vie, alors qu'il ne s'agissait que des prémisses du désastre. La presse la harcelait. Les policiers, au moins, ne parvenaient pas à prouver son implication dans la corruption des membres de la commission indépendante, et elle échappait à la case prison.

Le commanditaire restait introuvable mais tout désigné par les médias à la vindicte populaire : l'industrie énergétique.

Impossible de sauver son groupe ni son image. Tout le monde la croyait coupable et, de fait, elle l'était. L'état de transe ressenti tout au long de sa fulgurante réussite s'était dissipé et elle se sentait vidée, épuisée après ces folles semaines.

Le nouveau rapport des experts ne permettait pas de transiger : l'extraction des hydrates de méthane, bien trop polluante en l'état actuel des technologies, perdait tout intérêt compte tenu de la taxe en crédits-carbone supplémentaires.

Anna dut démissionner, bien sûr. Il fallait un responsable, un bouc émissaire pour le peuple et les petits actionnaires. De quoi la faire rire jaune après BGU.

La honte de l'échec et l'opprobre public l'accablaient. Mais le pire restait le regard déçu de son père. Tous ces événements la plongeaient dans la dépression, jusqu'au désir de mort. La chute lui paraissait d'autant plus brutale qu'elle avait atteint des sommets et n'avait rien vu venir.

Elle ne se laissa pourtant pas abattre. Elle espérait rebondir grâce à son inépuisable énergie.

Anna chercha donc du travail en sollicitant ses réseaux. Aucune porte ne s'ouvrit. Triste fin pour sa carrière.

Cependant, alors qu'elle baissait les bras, une fois le scandale éteint, remplacé par de nouvelles actualités, on l'appela pour lui proposer des postes d'analyste ou de conseillère. Beaucoup se rappelaient ses compétences et se moquaient de son manque d'éthique comme de leur première chemise. On attendait simplement qu'elle ne fasse plus la *une* pour l'engager.

Anna accepta un emploi de consultante en stratégie auprès de la direction d'un ancien concurrent d'Enermer spécialisé dans

l'hydrogène solide, une filière en plein développement.

Avec le recul, elle comprit qu'au lieu de s'angoisser et de se torturer, elle aurait dû prendre des vacances et profiter en attendant que l'on oublie sa disgrâce. Elle s'était laissé obnubiler par cette histoire avec sa bague, pensant que tout était perdu… Jamais elle n'aurait dû céder à tant d'irrationalité.

Aujourd'hui, elle revenait dans la course. Elle n'avait plus le même pouvoir et aucune présence médiatique. Cette discrétion l'affectait, bien sûr, mais elle ne regrettait rien de ces heures d'ivresse. Et puis, il lui restait une part non négligeable de sa fortune, malgré l'effondrement du cours d'Enermer, et son pouvoir d'attraction sur les hommes, dont elle saurait encore user quelques années pour son bon plaisir. Enfin, même si ce n'était pas de la façon qu'elle avait envisagée, l'exploitation de l'Antarctique allait bon train et l'économie en profitait. Tout espoir d'un futur n'était pas perdu… Professionnellement, elle rebâtirait un royaume et, qui sait, peut-être sur ses vieux jours serait-il devenu un empire ?

À Scot-Town, Maria accoucha d'un fils qu'elle appela Mike Junior. Elle consacra toute son énergie et l'argent du filon du disparu à célébrer le souvenir de la guerre d'indépendance. Le Mémorial de Blanc Nassau et son musée où étaient exposés les portraits de tous ceux qui avaient connu la chute et l'exode de la cité libre. Un monument sur le site où Mike et Connor avaient été assassinés. D'autres enfin, en l'honneur de tous ceux qui avaient donné leur vie cette année-là pour la naissance de la nation Antarctica.

Elle initia aussi le balisage de la Piste rouge, empruntée par les survivants de Blanc Nassau en route pour Scot-Town, dont le fameux « mausolée de la bouteille de whisky » déposée par Connor et qui marquait la tombe de trois martyrs de la nation.

Elle fit don du film réalisé par son ancien amant aux premiers jours de sa rencontre avec Jérémy au musée sur les découvertes géologiques majeures du continent austral.

Elle ne sous-entendit jamais que le CNA avait pu trahir Mike. Peut-être son sens politique lui soufflait-il qu'une telle révélation détruirait leur nation naissante et que son compagnon n'aurait souhaité une telle chose pour rien au monde ?

Elle vécut pour son enfant, sa famille et ses amis ; pour l'art aussi, et plusieurs de ses longs métrages rencontrèrent des succès d'estime internationaux. Elle vécut, enfin, pour son continent blanc, pour l'idéal de liberté et la mémoire de ceux qu'elle avait aimés.

Elle se donna tant et si bien pour ces valeurs qu'elle finit par les incarner pour la plupart des Antarcticas. Ce qui explique sans doute

qu'elle présida le Conseil, déjà âgée et jusqu'à sa mort.

Et, de fait, l'ambiance si typique qui règne encore en Antarctique en été, si vous avez l'occasion de visiter, eh bien c'est en grande partie à elle que l'on doit sa persistance. Quant à l'esprit des hivers antarcticas, si vous n'y êtes pas né ou que vous n'y avez pas émigré, ce qui est compliqué, jamais vous n'en aurez idée. Cette douce folie-là, c'est à la terre qu'on la doit et à nulle autre ; c'est l'hiver qui fait ça.

Au bout de la péninsule Antarctique, les premiers arbres du continent n'atteignaient pas encore un mètre de haut mais formaient déjà un minuscule bosquet entouré d'herbes coupantes et dressées contre les vents. Chaque année, des graines germaient sur les terres australes et les roches nues, couvertes de mousses et de lichens, ne cessaient de progresser.

À Téhéran, on fêtait dans la liesse la fin du régime et l'annonce d'élections prochaines. Ce serait bientôt la même chose dans la moitié de ce qu'avait été le Califat. Les troupes et les populations démocrates s'étaient retournées contre les plus fanatiques. La guerre avait alors changé de visage. On se dirigeait désormais vers la paix ; une paix précaire, certes, mais la paix.

Le général Hassan Fathi en était heureux. Il avait vu tant d'horreurs dans la campagne de Turquie qu'il espérait ne plus jamais avoir à faire aux champs de bataille. Il était pourtant célébré pour son immense victoire – contre l'Occident d'abord, contre les troupes extrémistes fidèles à l'ancien régime ensuite. À un contre trois, il les avait écrasées. Il les haïssait, mais ce n'était que pendant ce conflit qu'il l'avait compris et accepté. Il était croyant, mais aussi conscient : la religion, du moins celle qu'il reconnaissait comme sienne, n'était pas celle des Fous de Dieu. Tout cela n'avait que trop duré…

Dehors, des jeunes criaient, riaient et même jouaient de la musique. Il regarda par la fenêtre, loin sur la place en contrebas, et il les vit danser. Il y a peu encore, on les aurait emprisonnés pour ça et, une fois au cachot, Dieu seul savait ce qui pouvait vous arriver. Le bruit l'empêcherait à nouveau de dormir ce soir – quel bonheur ! Ses filles pourraient vivre en liberté.

À Bangkok, un homme pressé traversa une rue à toute allure en discutant par neurcom. Il ne vit pas arriver la moto pilotée par un individu sous l'emprise de plusieurs substances psychotropes illicites. Celui-ci, tout à ses sensations, n'aperçut même pas le piéton.

Allan Carson mourut sur le coup, fauché dans sa vieille jeunesse. Il ne battrait pas le record de longévité humaine en parfaite santé, pas plus qu'il ne mettrait en œuvre ses plans secrets concernant Jérémy. Sa culture de la confidentialité et son jeu de pouvoir basé sur la

compartimentation de l'information l'avaient amené à ne parler à personne de l'affaire Garth dans son ensemble.

À compter de cet instant, lentement, tout le monde oublia Jérémy.

La collection exceptionnelle et unique d'estampes d'Allan Carson fut dispersée aux quatre vents lors d'une vente aux enchères organisée par ses enfants. Il ne le leur aurait jamais pardonné, mais la disparition du patriarche les libérait enfin.

Après cet accident, le pauvre Fafnir, créature unique en son genre et compagnon fidèle, se laissa mourir de faim sur le bonsaï solitaire qui surplombait un jardin zen minéral au dernier étage de la tour dite du « Lever du Jour ».

Dans les Hautes-Alpes, au pied des collines verdoyantes, remontant une rivière sauvage et magnifique, Inès avançait alors que les ombres de la nuit commençaient à s'étendre. Bientôt, elle serait fixée. Elle saurait si l'espoir qui l'avait maintenue en vie pendant des semaines de torture était fondé, si le lieu-dit de la Fontaine des loups vers lequel elle se dirigeait était bien celui mentionné par Soan dans le petit matin lyonnais. Encore fallait-il que le montagnard soit en vie et qu'il se souvienne d'elle. Elle n'espérait pas plus. L'ensemble lui paraissait déjà beaucoup.

Après sa fuite miraculeuse, elle avait frappé à toutes les portes. Un ancien militant l'avait finalement recueillie : une jeune recrue qui, une fois le réseau démantelé, n'avait su que faire. Lorsqu'il l'avait reconnue, il l'avait aidée, nourrie et requinquée.

Ensuite, elle était partie pour le seul endroit qui l'appelait encore à espérer et à vivre.

Sur le seuil de sa porte, le gamin lui avait demandé :

— Je fais quoi maintenant ?

— Tu cherches une femme, ou un homme, et un boulot, ou un nouveau groupe activiste. Moi, j'ai assez donné, je prends ma retraite. Le monde a besoin de personnes engagées mais pas de martyrs, choisis plutôt une branche politique. C'est la tête et le cœur des gens qu'il faut transformer pour faire évoluer le monde : le système, quel qu'il soit, n'est que leur reflet.

Il en était resté baba.

Bientôt, Inès saurait. Malgré la douleur dans ses jambes, souvenir des mauvais traitements reçus en prison comme des blessures au moment de sa capture, elle accéléra, se fiant à son vieux GPS. Elle ne disposait plus d'implant et ne pourrait jamais en avoir à nouveau. Un statut handicapant dans ce monde connecté, mais peu lui importait : elle n'aspirait qu'à la paix des alpages.

Elle constata que la piste de terre qu'elle suivait était régulièrement empruntée, et l'espoir gonfla en elle, comme un torrent après un orage. Dans sa poitrine, son cœur s'agitait comme un oiseau en cage lorsqu'elle atteignit le hameau.

Il y avait de la lumière.

Une vieille maison de pierre entourée de fleurs multicolores et d'un vaste potager. Devant la porte, un homme qui taillait un bâton se leva, la regarda.

C'était Soan.

Même à contre-jour, elle n'en doutait pas, bien qu'il fût nettement moins replié sur lui-même que dans son souvenir.

Elle s'avança, tremblante, dans la clarté du chambranle. Elle gardait des séquelles sur son visage déjà particulier par ses angles aigus et, plus encore, sur le reste de son corps et dans son âme ; sans parler de ses cheveux blanchis. Elle craignait de décevoir celui qu'elle retrouvait.

Mais il lui sourit.

— Inès ? J'ai si souvent espéré te revoir.

Il s'avança vers elle, à la fois stupéfait et prenant cet événement comme une évidence.

Elle eut honte et baissa les yeux.

— Que t'est-il arrivé ? Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Il la prit dans ses bras.

— Viens, entre avec moi.

Inès faillit s'évanouir de bonheur. Elle franchit la porte, découvrant l'intérieur chaotique de l'antre de Soan, et cet accueil lui tira des sanglots.

Ils mangèrent en silence. Il semblait la voir comme ce matin-là dans la banlieue lyonnaise. Il parut deviner ses peurs car, à cet instant, il murmura : « Tu guériras. »

En dînant, ils se racontèrent leur vie depuis le voyage en camion et l'hôtel.

Ils dormirent ensemble, mais ils ne feraient l'amour que bien des semaines plus tard.

Le temps nécessaire à Inès pour se retrouver sur ce plan-là. Pour leur plus grand bonheur, cela finirait par arriver, pas à pas, grâce à la douceur et l'empathie de son compagnon, comme à la pratique quotidienne du Tai-Chi et l'harmonie des lieux qui l'aidaient à récupérer.

Une merveilleuse Juliane aux yeux rieurs vit le jour grâce à ce petit

miracle-là. Elle devint la joie de sa mère, justifiant à elle seule qu'elle ait survécu et la libérant d'une partie de son passé douloureux.

À la fin de sa vie, Inès se sentait apaisée. Elle mourut pourtant assez jeune, des suites de son passage en détention. Sans doute aussi des séquelles de la culpabilité qui l'accablait. Le monde lui avait pardonné, mais en ce qui la concernait, elle n'y parvint jamais complètement. Soan la pleura durant des mois.

Ses amis l'enterrèrent sur la colline, aux côtés de John, un soir d'automne dans la splendeur des couleurs flamboyantes de la montagne à cette saison.

Hautes-Alpes

C'était le printemps, mais on se serait cru en plein été. Les arbres, repoussés toujours plus haut par la chaleur et la sécheresse, se mouraient. Leur recul ne constituait que l'un des nombreux symptômes de l'effondrement global de la biodiversité qui affectait la terre entière.

Les dernières forêts alpines authentiques avaient succombé depuis bien longtemps.

Sur la petite colline, un feu éclairait la nuit. Il faisait bon à cette heure tardive. Assises autour du foyer, trois personnes discutaient. L'un très vieux, les deux autres simplement âgés.

Bientôt, l'un d'eux mourrait et ils venaient partager un moment, ensemble, au pied des sommets, face à la vallée.

— Le monde n'a pas changé, dit Jérémy.

Un rire triste agita Soan.

— Comment peux-tu dire ça ? Regarde autour de toi… Tout meurt.

— Je veux dire : rien, dans le cœur des hommes, n'a changé.

— Tu ne crois pas à l'utopie antarctica ?

Le vieux montagnard afficha une mine amusée, comme satisfait d'un tacle réussi.

— C'est vrai qu'ils ont la seule population en croissance du globe, mais j'y suis retourné, tu sais. Et, non, je n'y crois pas. Leur société n'échappe pas aux travers de toutes les autres. Elle n'en diffère que parce qu'ils sont si peu nombreux par rapport à leurs immenses ressources ; même s'ils sont, de fait, plus libres et heureux là-bas que la plupart.

— Pas plus que nous ici, tout de même ? demanda Alice.

— Je ne peux être libre et heureux qu'auprès de toi.

À quoi elle rit aux éclats, tandis que les flammes faisaient scintiller le petit diamant orangé qui ornait son doigt.

— Et puis, ici, nous sommes hors du monde, souviens-toi.

Le silence de la nuit s'imposa, interrompu uniquement par le crépitement du feu.

— Aabha Khan… Il avait raison, tu crois ?

— Je ne sais pas. Pour atteindre son rêve, il faudrait transformer la vision que l'humanité a d'elle-même, de la vie et de sa place dans l'univers, toute sa culture… Peut-être même la nature humaine, si elle

existe. Mais ça ne se commande pas, peut-être est-ce impossible ? Aabha Khan a apporté de l'espoir à beaucoup de gens, les a poussés à donner le meilleur d'eux-mêmes et leur a permis de voir plus de beauté dans cette vie. Sans doute n'espérait-il pas plus. Et d'ailleurs, pouvait-il faire mieux ?

— …

— Peut-être sommes-nous incapables de transcender nos instincts pour aller au-delà de l'humanité ? Peut-être n'y a-t-il simplement nulle part où aller.

Les trois amis se perdirent dans leurs pensées, laissant le chant de la nuit les entourer.

— Le revêtement W., ça a quand même bien marché.

— C'est sûr qu'il a contribué à préserver ce qu'est encore le monde aujourd'hui. Sans sauver la planète, il lui a évité le pire. Mais il ne corrige pas les conséquences de ce que nous avons déréglé au climat. Surtout il ne change rien à la disparition de la biodiversité.

— Oui, l'effondrement du vivant est pire encore que le changement climatique. Et sans retour. Ce qui est perdu ne peut être ramené. Avec la mort des écosystèmes, c'est le support de vie de notre bonne vieille terre qui disparaît… L'humanité est exsangue.

Un nouveau silence rendit leurs droits aux bêtes de la forêt.

— Et ce vieux projet sur lequel tu travaillais ?

Soan tremblotait en s'exprimant.

— Je n'ai jamais plus envisagé d'y recourir. Mais je n'ai pas pu me résigner à le détruire. Une utopie de jeunesse, ça s'entretient.

— Tu sais ce qu'il donnerait, en fin de compte ?

— En théorie.

— C'est différent en pratique ?

— Oui et non. Utiliser un synthétiseur ADN, c'est comme formuler un souhait destiné au génie d'une lampe magique. On obtient ce qu'on a demandé… Mais sait-on bien ce qu'on demande ?

— Bon, en théorie, alors…

— En théorie, pour ceux touchés par la propagation secondaire, ça donnerait une autonomie complète, de quoi vivre d'eau et de soleil à l'année sauf dans les zones subpolaires, à cause de la nuit trop longue. La métamorphose induirait aussi un net ralentissement de tout l'organisme. La longévité est accrue par ricochet.

— Et ces nouveaux hommes pourraient concevoir des enfants ?

— Normalement oui, sinon ça n'a pas de sens.

— Quel genre d'enfants ?

— Ça, je n'en sais rien. La copie de leurs parents, certainement.

— Et leur esprit ?

— Quoi, leur esprit ?

— Ça agirait comment sur l'esprit ?

— Il changerait. Enfin, je crois… La perception du temps serait modifiée, et des contraintes différentes pèseraient sur l'organisme. En toute franchise, je n'en sais rien. D'une certaine manière, ils resteraient humains.

— Alors peut-être est-ce ce dont on aura besoin un jour prochain ?

Des frissons les parcoururent.

En bas, dans les maisons, Juliane, Océane et son frère John, avec leurs conjoints respectifs, s'occupaient de leurs propres bambins : un havre de paix où le monde semblait en suspens, mais pour combien de temps ?

C'était une belle nuit, et les trois vieillards, adossés aux tombes de deux personnes qu'ils avaient aimées, restèrent longtemps à méditer.

Ils se regardèrent et, à un moment, dirent à l'unisson :

— II faut en parler aux enfants.

Eux étaient vieux. Il revenait aux jeunes de décider, ou à leurs descendants. Après tout, ce monde en ruine et son avenir leur appartenaient.

Épilogue

Au début, c'était un murmure, moins qu'une rumeur dans les populations déclinantes de l'humanité. Puis la légende a gonflé, est devenue parole d'illuminé, vérité de pilier de bar, jusqu'à, enfin, atteindre le statut d'information. Des montagnes déferlait un nouveau mal, une infection étrange qui ne vous tuait pas, enfin pas vraiment, mais quelque chose comme ça. Alien, disaient certains ; les autres ne savaient pas.

Avec le temps, nul ne put résister. Et d'ailleurs, à la fin, presque personne ne le voulait, sauf loin, là-bas, où les terres sont encore gelées, où la nuit dure des mois, où le monde est blanc et où les hommes se nomment eux-mêmes « Antarcticas ».

Son univers se composait d'un flux de lumières et de couleurs. L'eau du torrent dévalait contre ses pieds. Il se pencha et but à pleines mains, à pleine bouche. Quel plaisir. Cet acte lui avait pris la matinée. Le temps d'avaler ces quelques gorgées, il vit passer plusieurs cavrals, descendants lointains des chevreuils, éclairs marron perçus un fugitif instant.

La sève se fluidifiait en lui avec la chaleur qui s'élevait, les jours qui s'allongeaient. Il explorait la terre sous ses pas, la vie qui fourmillait. Un bonheur simple le submergeait. Sous sa peau, les cellules s'activaient, lui faisant ressentir un bien-être primordial. Les plantes de toute la forêt suintaient des molécules comme autant de messages odoriférants qui l'emplissaient de joie : le printemps arrivait. Aux flots d'émotions qui le traversèrent, des fleurs s'épanouirent sur ses bras.

Il douta que le mot d'humanité se soit appliqué à un être différent de lui, et pourtant…

Il reprit sa marche vers l'origine, tout là-haut dans les montagnes. Il arriverait sous peu à la source verte qui leur avait donné naissance. Un pèlerinage d'un siècle qui touchait à sa fin.

Sur les hauteurs, près des nuages, se tenait leur père à tous, figé comme un rocher antique ou le tertre des anciens. Ils seraient des centaines, des milliers, à l'honorer, à fêter le mythe de leur naissance. Il s'en réjouit, et ses mains se couvrirent de petites corolles aux couleurs vives.

Il chanta en reprenant sa progression vers les sommets, mêlant sa voix douce et lente au murmure de la rivière dans l'effet stroboscopique des nuits et des journées qui se succédaient.

Fin.

Remerciements

Antarcticas a une histoire mouvementée mais riche de rencontres humaines qui lui ont permis de voir le jour et m'ont encouragé à continuer d'écrire, pour donner ensuite *Légendes d'Agrégats* et *Symphonie atomique*. Ce texte doit beaucoup aux conseils précieux de Simon Pinel ainsi qu'à la bienveillance et à l'engagement de Philippe Ward, qui ont permis à la première version d'*Antarcticas* d'être publiée. Je tiens à les remercier chaleureusement pour ce soutien sans faille.

Quant à la présente édition, elle découle de la confiance que m'accordent les éditions Critic depuis plus de cinq années maintenant et en particulier Eric Marcelin qui les dirige ainsi que Florence Bury qui a assuré la direction littéraire de cet ouvrage très largement revisité dans sa rédaction. Merci à eux.

Merci enfin à tous ceux qui me soutiennent dans mon travail d'écriture, famille et amis, mais aussi lectrices et lecteurs.

Bonne lecture à toutes et tous.

À paraître aux éditions Critic

Science-Fiction :

La Machine à aimer de Lou Jan
(juin 2023)

Second Œkumène - Chroniques de l'interrègne 5 : Taraël de John Crossford
(novembre 2023)

Collection Déclic (jeunesse) :

Gurvan 1, Sergent-Pilote Gurvan de P.-J. Hérault
(novembre 2023)

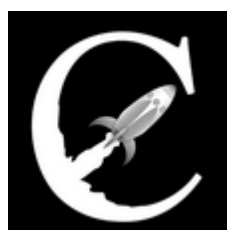
Collection Fantasy :

Des nouvelles d'Olangar de Clément Bouhélier
(août 2023)

Dernières parutions

Collection thriller

Tepuy de François Baranger
Dragon noir de Frédérick Rapilly
Lune de glace d'Antoine Tracqui



Collection science-fiction

La dernière Arche de Romain Bennassaya
Second Œkumène - Chroniques de l'interrègne 1 : Regulus
Second Œkumène - Chroniques de l'interrègne 2 : Orosco
Second Œkumène - Chroniques de l'interrègne 3 : Providence
Second Œkumène - Chroniques de l'interrègne 4 : Vatican
de John Crossford
Symphonie atomique d'Étienne Cunge
Guerres stellaires de Collectif
Régression de P.-J. Hérault
Cité d'Ivoire de Jean Krug
Les Naufragés de l'Institut Fermi d'André Davd

La Fureur des Siècles de Johan Heliot

Collection fantasy

Le Combat des ombres - Olangar 3 de Clément Bouhélier
La Piste des cendres d'Emmanuel Chastellière
L'Héritage de l'Empire - Les Dieux sauvages 4 de Lionel Davoust
Grain de sable de Louise Roullier

Collection Déclic (jeunesse)

Le Cri des Chimères de Marine Sivan

Collection Bande dessinée
En partenariat avec les Humanoïdes Associés

Chasseurs de Sèves d'Alexandre Ristorcelli

(d’après le roman de Laurent Genefort)

Arca de Joan Urgell et Romain Benassaya
(d’après le roman Pyramides, de Romain Benassaya)

Gurvan de Livia Pastore et Mathieu Mariolles
(d’après le roman P.-J. Hérault)

Découvrez le reste de notre catalogue sur notre site

L'illustrateur

Né en 1978, Aurélien Police est illustrateur indépendant depuis 2001 et exerce dans divers domaines comme la réalisation de pochettes de disques, affiches, illustration d'articles de presse ou couvertures de romans pour des éditeurs et des groupes internationaux. Il a à ce jour réalisé près d'une centaine de couvertures de roman pour des éditeurs tels que Gallimard «Folio SF», Denoël «Lunes d'Encre», Scrinéo, Gulf Stream, Flamma-rion, Nathan, Le Bélial', Subterranean Press, Mnémos ou encore J'ai Lu.

En 2009, il illustre l'album jeunesse Sam chez Gulf Stream éditions.

En 2013, Mnémos lui confie la réalisation de l'ensemble des visuels du livre-univers *Europole*, *Guide de résistance dans la titanopole rétrofuturiste* signé par un collectif d'auteurs.

En 2015, il remporte le Grand Prix de l'Imaginaire dans la catégorie graphisme.

Pour plus d'informations sur nos livres,
rendez-vous sur **notre site**
ou suivez-nous sur
Facebook, Instagram et Twitter